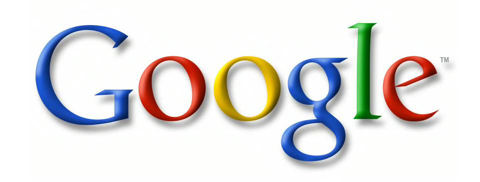
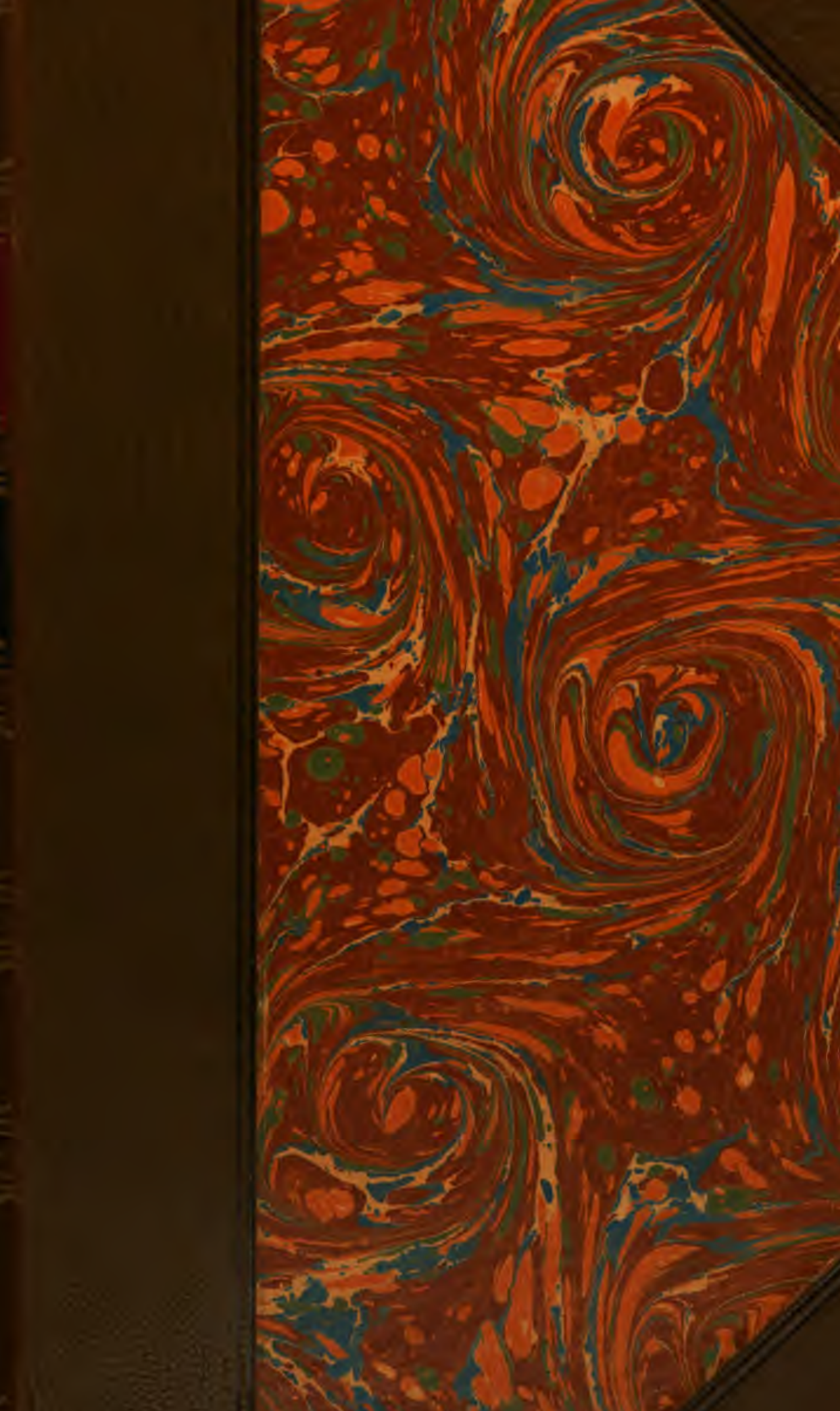





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

SE TROUVE ÉGALEMENT :

à Bruxelles,	chez	P. Meline.
Francfort,		Jügel.
Gênes,		Yves-Gravier.
Florence,		Piatti.
Leipzig,		Brockhauss.
		Bossange père.
Vienne,		Rohrman et Schweigerd.
Varsovie,		E. Glucksberg.
Moscou,		A. Semen.
		Ve Gautier et fils.
		Ch. Urbain et Cie.
Odessa,		J. Sauron.
Constantinople,		J.-B. Dubois.

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY, 11, RUE DE LA MONNAIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

PAR J. DE HAMMER.

OUVRAGE PUISÉ AUX SOURCES LES PLUS AUTHENTIQUES ET RÉDIGÉ SUR DES DOCUMENS ET DES MANUSCRITS LA PLUPART INCONNUS EN EUROPE;

Traduit de l'Allemand

PAR J. J. HELLERT;

ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS COMPARÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN, CONTENANT 21 CARTES ET 15 PLANS DE BATAILLES DRESSÉS PAR LE TRADUCTEUR.

TOME CINQUIÈME.

DEPUIS L'AVÈNEMENT DE SOULEIMAN Ier, JUSQU'AU PREMIER TRAITÉ DE PAIX DE L'AUTRICHE AVEC LA PORTE OTTOMANE.

1520 — 1547.

PARIS

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

Londres.
BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL,
14, Great Marlborough Street.

Saint-Pétersbourg.
Fd. BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES
au Pont-de-Police.

M DCCC XXXVI

APERÇU DES SOURCES ORIENTALES

DONT ON A FAIT USAGE POUR LA TROISIÈME PÉRIODE DE CETTE HISTOIRE.

—

I. Histoires générales

DES RÈGNES DE SOULEÏMAN I ET DE SÉLIM II.

1°. TABAKATOUL-MEMALIK WE DEREDJATOUL MESALIK, c'est-à-dire *les diverses Classes des pays et les divisions des routes*, par le nischandji Moustafa Djelalzadé, mort en l'année de l'hégire 975 (1567), connu sous le nom de grand nischandji; un vol. in-fol. de 371 feuil. Cet ouvrage fut copié à Szolnok en l'année 983 (1575), par conséquent douze ans après qu'il fut terminé; dans ma collection.

2°. TARIKHI SULTAN SOULEÏMAN; c'est-à-dire *Histoire du Sultan Souleïman*, par Ferdi, depuis le commencement de son règne jusqu'à l'année 949 (1542); un vol. in-4°, très-bien écrit, de 364 feuil., par Moustafa, prince du sang d'Osman; dans ma collection.

3°. SOULEÏMANNAMÉ, *Histoire de Souleïman*, par le moufti Abdoulaziz Karatschelebizadé, en deux exemplaires, dont le premier est complet; petit in-fol. de 186 feuil.; le second, qui est incomplet, forme un vol. in-4° de 159 feuil. [1].

[1] Le *Souleïmannamé*, ou le *Livre de Souleïman*, ouvrage rimé par Schemsi, se trouve à la Bibliothèque Barberini à Rome; c'est un très-bel exemplaire. Cet ouvrage fait partie des *Schehnamés*, ou *Livres des Héros*; nous avons déjà cité dans les volumes précédens ceux écrits avant Souleïman. Le Persan Fethallah Aarif fut le premier poëte que Sélim II nomma *scheh-*

4°. Tarikhi Petschewi, *Histoire de Petschewi de Fünfkirchen*, qui, né d'un père turc à Fünfkirchen, administrait plusieurs provinces comme sandjakbeg, et devint en l'année 1032 (1622) beglerbeg de Bakka. Cette excellente histoire pragmatique commence à l'avènement de Souleïman et va jusqu'à l'année 1041 (1631). L'auteur raconte la plus grande partie des événemens de son époque, comme témoin oculaire, et, sur le récit de son père et d'autres témoins, ceux de l'époque précédente; il a soin de recourir, dans sa narration, aux historiens hongrois contemporains dont il connaît les ouvrages traduits; petit in-fol. de 317 feuil., à la bibliothèque imp. roy. de Vienne, sous le n° 127. Un autre exemplaire se trouve à la bibliothèque du chapitre d'Almütz. Voy. *Archiv für Geschicht, Geographie und Statistik* (*Archives pour l'histoire, la géographie et la statistique*), 1822, n° 87-88.

5°. Tarikhi Selaniki, *Histoire du Thessaloniote*; elle commence avec les trois premières années du règne de Souleïman, et va jusqu'à l'année 1008 (1599). L'auteur raconte comme témoin oculaire les événemens de cette période de trente-six ans; depuis le siége de Szigeth, il assista à toutes les campagnes, et remplit de hautes fonctions, d'abord celles de maître des cérémonies, ensuite celle de président de la chambre des Comptes des saintes villes de la Mecque et de Médine, et à la fin d'Anatolie. Sa position lui rendait facile de rassembler des notions statistiques exactes, et, sous ce rapport, son ouvrage est une des sources les plus précieuses. Un petit vol. in-fol., très-bien écrit, de 843 pages; dans ma collection.

namedji ou poëte épique. Outre Aarif, le molla Ahmed-Paraparazadé, mort en l'année 968 (1560), chantait encore les hauts-faits de Souleïman I, ainsi que le poëte Mahremi qui nous a laissé une description des conquêtes de Souleïman jusqu'à la prise de Bagdad.

II. Histoires spéciales.

A. SUR LE RÈGNE DE SOULEÏMAN I.

6°. TARIKHI FETHI RHODOS, *Histoire de la conquête de Rhodes*, en langue arabe, par Ramazan, médecin de Souleïman, qui assistait à ce siége. Cet ouvrage a été traduit en extrait par Tercier; voy. *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXII.

7°. TARIKHI FETHI RHODOS, *Histoire de la conquête de Rhodes*, par Weïsi. Ce traité se trouve lié dans mon exemplaire à son *Inscha* ou *Collection de lettres*.

8°. GHAZEWATI MAHADJ, *la campagne victorieuse de Mohacz*, par Kemalpaschazadé; cet ouvrage porte aussi le titre: Tewarikhi Ali Osman (*Histoire de la dynastie d'Osman*), depuis l'avènement de Souleïman Ier, en l'année 926 (1520), jusqu'à la conquête d'Ofen (Bude), après la bataille de Mohacz, en l'année 933 (1526); en deux exemplaires, dont l'un un vol. in-4° de 123 feuil., et l'autre de 83 feuil. Un autre exemplaire très-bien écrit de cet ouvrage se trouve à la Bibliothèque royale de Dresde.

9°. GHAZEWATI ISTROUGHOUN WE OUSTOUNI BELGRAD, *les Victoires de Gran et de Stuhlweissenbourg, ou la campagne de Hongrie depuis l'année* 1542 *jusqu'à l'année* 1544, par Sinantschaousch, le même auquel, par ordre de Souleïman Ier, Khaïreddin Barberousse dicta ses aventures; un vol. in-4° de 190 feuil.; dans ma collection et à la Bibliothèque royale de Paris, n° 75.

10°. FETHNAMEÏ SIGETWAR, *le Livre de la conquête de Szigeth*, ouvrage rimé par Merakhi; 29 feuil. in-8° [1].

[1] Le *Fethnameï Siget*, ouvrage rimé par Agehi, se trouve cité dans le *Dictionnaire bibliographique* d'Hadji Khalfa. Je n'ai pas pu me le procu-

11°. BERKOUL YEMANI FI FETHIL OSMANI, *Foudre tombée sur l'Yémen lors des conquêtes par les Ottomans*, par le scheïkh Koutbeddin de la Mecque, mort en l'année 990 (1585); petit in-fol. de 206 feuil., écrit en l'année 986 (1673); dans ma collection et en quatre exemplaires à la Bibliothèque du Roi, à Paris, sous les n°s 826, 826 A, 827 et 828.

12°. KITABOUL-TIDJANIL WAFRETSI-SEMEN FI TARIKHIL YÉMEN, *le Livre de précieuses couronnes sur la prise de possession de l'Yémen par le sabre*, sans nom d'auteur; à la Bibliothèque de Paris, n° 829. (Voy. l'article de Sylvestre de Sacy, dans les *Notices et extraits*, t. IV, p. 512).

13°. MATHALIOUN-NIRAN, *les Orients des lumières*, par Ahmed Ben Yousouf Ben Mohammed Firouz; à la Bibliothèque de Paris, n° 28.

14°. BOULAUGHOUL-MERAM FI TARIKHI DEWLET MEWLANA BEHRAM, par Mohammed Ben Yahya el-Moutayib el Hanefi ezzebidi, c'est-à-dire *l'obtention du désir dans le gouvernement de notre maître Behram*, ou du gouverneur de l'Yémen, le successeur de Sinan-Pascha; à la Bibliothèque royale de Paris, n° 829.

15°. FETHEY YEMEN, *la Conquête de l'Yémen*, ouvrage

rer non plus que les deux ouvrages suivans : le *Heft dasitan*, c'est-à-dire les *Sept Narrations*, comprenant l'histoire des trois dernières années du règne de Souleïman, la conquête de Szigeth et l'avènement de Sélim II, par Ali-Moustafa ben Ahmed, l'auteur de l'Histoire universelle intitulée *Kounhoul-Akhbar*, ou *Mines des Connaissances*, mort dans l'exercice des fonctions de pascha de Djidda; cet ouvrage se trouve à la Bibliothèque de l'Arsenal de Paris, et dans les manuscrits de celle de Saint-Germain, n° 118 : le *Nadiretoul Maharib*, c'est-à-dire les *Raretés des Batailles*, comprenant la guerre civile entre les princes Sélim et Bayezid, par l'Historien Ali. Outre cet ouvrage rimé d'Ali, il existe encore deux épopées rimées sur cette guerre, l'une par le derwisch Roumi, et l'autre par Ahmed du Kermian : ces deux poëmes ont le titre de *Djengnamé*, c'est-à-dire le *Livre de la Guerre*.

rimé de Nihali; à la Bibliothèque imp. roy. de Vienne, n° 479 [1].

16°. SÉLIMNAMEÏ OUSSOULI, *le Livre de Sélim*, par Oussouli, qui vivait déjà à la cour de ce prince lorsqu'il n'était encore que gouverneur de Magnésie; un volume in-8° de 69 feuil. [2]; dans ma collection.

17°. TARIKHI FETHI KIBRIS, *Histoire de la conquête de Chypre*, par Sirek; cet ouvrage, écrit en l'année 982 (1574), forme un vol. petit in-8° de 63 feuil.; dans ma collection.

18°. TARIKHI FETHI KIBRIS, *Histoire de la conquête de Chypre*, écrite en l'année 1160 (1746), par l'imam Ahmed; dans ma collection.

III. Ouvrages biographiques.

19°. AKHLAKI SOULEÏMANI, *les qualités de Souleïman*, par le poëte Fouri. Cet ouvrage donne le tableau des hautes qualités du Sultan : ce tableau est tiré du commentaire sur ses poésies; un vol. in-8° de 106 feuil.; dans ma collection.

20°. GENDJINEÏ AKHLAK, *le Trésor des qualités*, biographie apologétique de Moustafa Sokolli, gouverneur d'Ofen, neveu du grand-vizir Sokolli; un grand vol. in-8° de 178 f., mais incomplet; dans ma collection.

21°. GHAZEWATI KHAÏREDDIN-PASCHA, *les Victoires de Khaïreddin-Pascha (Barberousse)*, que ce dernier, par or-

[1] Outre Nihali, les poëtes Roumouzi et Mimayi (Ali, f. 350) chantèrent encore la conquête de l'Yémen.

[2] Schehabi, le fils de Schoukri, auteur du *Sélimnamé*, a écrit un autre ouvrage portant le même titre. Ces deux *Sélimnamés* ne doivent pas être confondus : car Schoukri chanta les hauts-faits de Sélim I, et Schehabi le règne de Sélim II.

dre de Souleïman Ier, avait dicté au tschaousch Sinan. Il existe de cet ouvrage deux éditions en langue turque : la première, avec beaucoup de détails, est écrite en style grossier; la seconde, plus précise, se distingue par un langage plus pur, et a servi de base au *Précis des guerres maritimes*. La première édition forme un vol. in-4° de 89 feuil., la seconde un vol. in-8° de 128 feuil. Il s'en trouve un exemplaire peu correct, mais superbe, à la bibliothèque Barberini à Rome.

22°. HADAÏKOUL-HAKAÏK FI NEKÉMULLÉTESCH SCHAKAÏK, *les Jardins de la vérité dans le complètement des parcelles anémones;* cet ouvrage est la continuation du *grand ouvrage biographique* de Taschkœprizadé, par Atallah Ben Yahya Newizadé, et contient les biographies de mille légistes et scheïkhs, depuis le règne de Souleïman Ier jusqu'à la mort de Mourad IV; un vol. in-fol. de 433 feuil.; dans ma collection.

23°. KHALIFETER-ROUSEA, *le Successeur des secrétaires-d'État;* cet ouvrage, contenant les *biographies* des reïs-efendis, est dû à Resmi Ahmed-Efendi; un vol. grand in-8° de 107 feuil.

IV. Collection de Lois fondamentales et de Pièces d'État.

24°. KANOUNNAMEÏ SOULEÏMAN, *Lois fondamentales du sultan Souleïman*, recueillies par Ebousououd et le nischandji Mohammed; les deux exemplaires de cet ouvrage se trouvent à la Bibliothèque imp. roy. de Vienne, sous le n° 94.

25°. MOUNSCHIATI SULTAN SOULEÏMAN, *les Pièces d'État du sultan Souleïman;* cet ouvrage contient quatorze écrits de Souleïman et les journaux de ses huit premières campagnes; un vol. in-fol. de quinze pouces de hauteur sur

neuf de largeur, et composé de 405 feuil. C'est probablement un des volumes qui faisaient partie de la collection de pièces d'Etat en onze volumes que Feridoun présenta à Mourad III. Je suis redevable de ce précieux manuscrit au chevalier de Raab, interprète de S. M. l'empereur d'Autriche à Constantinople.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LIVRE XXV.

Avènement de Souleïman-le-Grand, dixième sultan ottoman. — Révolte de Ghazali. — Première campagne en Hongrie. — Conquête de Belgrade. — Traité avec Venise. — Seconde expédition contre les chevaliers de Saint-Jean. — Siége et conquête de Rhodes. — Ambassades de Perse et de Russie. — Mariage du grand-vizir Ibrahim avec la sœur de Souleïman. — Expédition du Sultan en Égypte.

Les grands événemens sont dus à la puissance de l'homme, et plus encore à la force même des choses. L'ensemble de l'humanité présente toujours un spectacle plein de hauts enseignemens, lors même qu'aucune crise révolutionnaire ne vient interrompre ou accélérer sa paisible gravitation vers le progrès; l'importance des événemens ne doit pas toujours être calculée sur celle de leurs auteurs, mais sur le cercle qu'ils embrassent, et les faits plus ou moins graves, plus ou moins multipliés, dont ils sont les générateurs.

Cependânt les actions de haute portée, les nobles œuvres sont l'apanage exclusif des grandes ames; malheureusement les époques qui les voient naître sont rares dans l'histoire de l'humanité. Mais il n'est pas un empire, ayant joué un rôle de quelque gravité dans les destinées des nations, qui n'ait eu une de ces phases fécondes où tous les germes de civilisation éclosent à la fois. Quelquefois ce mouvement qui emporte un peuple à l'apogée de sa puissance se fait sans la participation et même contre la volonté du maître; mais ordinairement c'est l'influence des grands hommes qui impose aux masses le progrès. L'intérêt immense qui se rattache toujours à la vie des souverains illustres, augmente encore, s'ils sont la mesure du plus haut point de grandeur où soit arrivée leur nation, si non seulement ils ont surpassé leurs prédécesseurs et leurs successeurs, comme conquérans, comme législateurs ou comme hommes politiques, mais encore si leur époque est signalée par le passage de grands hommes et de grands événemens dans les empires voisins. A ces divers titres le règne de Souleïman, surnommé le *législateur*, le *magnifique*, le *grand*, est le plus important de tous ceux de l'histoire ottomane. C'est à lui que l'empire doit la plus large extension de sa puissance, de nouvelles conquêtes de territoire et de civilisation, et ses plus beaux monumens de législation et d'architecture. Souleïman est le seul souverain de sa nation à qui les historiens européens aient donné le titre de *grand*, tandis que les Ottomans lui ont décerné celui plus modeste de *législateur*. Le

temps de Souleïman est un des plus remarquables de l'histoire moderne, par les grandes choses qui s'accomplirent alors dans le monde entier. Quelle époque en effet plus magnifique dans son travail et ses résultats que le commencement du seizième siècle, où, peu après la découverte de l'Amérique, le système de l'équilibre politique de l'Europe s'assied et se constitue, et où la réforme vient ouvrir une voie nouvelle à l'esprit humain! Il est peu de momens dans l'histoire qui nous montrent une réunion aussi imposante de souverains que celui où Henri VIII et François Ier règnent en France et en Angleterre, où Léon X préside au mouvement de la renaissance des arts et des sciences, où Charles-Quint lutte contre la réforme, où Andreas Gritti occupe avec gloire le siége ducal des doges de Venise, où Vassilji Iwanowitsch jette les fondemens de la future grandeur de la Russie, où Sigismond Ier affermit pendant un règne de quarante ans la puissance de la Pologne, et enfin où Schah-Ismaïl, fondateur de la dynastie des Safi et législateur de la Perse, se relève du coup que lui a porté Sélim, tandis que dans l'Inde, Schah-Ekber, le plus illustre des grands-mogols, donne à son empire une constitution qui devient le modèle de toutes celles de l'Asie [1]. Souleïman parut sur la scène politique concurremment avec tous ces princes justement célèbres. C'est par erreur que les historiens européens

[1] Robertson, *Charles V*, t. II, ne nomme que Léon X, Charles V, François I, Henri VIII et Souleïman I.

lui donnent le nom de Souleïman II; les Ottomans n'ont jamais reconnu Souleïman, frère et rival de Mohammed Ier, comme souverain légitime, mais seulement comme prétendant. Les surnoms de *grand*, de *magnifique*, ne se retrouvent pas davantage chez les Orientaux, qui ne désignent Souleïman que sous ceux de *législateur* [1], de *dominateur de son siècle* [2], de *celui qui accomplit le nombre de dix* [3]. Cependant quelquefois les historiens nationaux l'appellent Souleïman II, c'est-à-dire Salomon II; chez les Arabes, les Persans et les Turcs, *Salomon* est devenu *Souleïman*. C'est à ce bienheureux nom de Salomon et à la circonstance non moins significative en Orient d'être né au commencement du dixième siècle de l'hégire (900 — 1494), que ce prince doit l'enthousiasme qui salua son avènement. Nous avons déjà parlé dans le livre d'Osman du préjugé des Orientaux, d'après lequel, au commencement de chaque siècle, surgit un grand homme qui s'empare de son époque, la saisit par les cornes, pour nous servir de leur expression, se l'identifie, et en devient la formule vivante; nous devons dire ici quelques mots d'une autre superstition relative au nombre *dix*, et de son application au règne de Souleïman.

Dans l'ancienne doctrine de la puissance des nombres, apportée de l'Orient par Pythagore, le nombre sacré de *sept* tient la première place après ceux de *trois* et d'*un*, comme exerçant la plus grande influence

[1] *Ssahibi kiran.* — [2] *Kanouni.* — [3] *Ssahib-oul-aaschiret el-kamilet.*

sur les révolutions de la nature et les crises des événemens ; cependant le nombre *dix* obtient la préférence sur celui de *quatre* (tétractys de Pythagore), et il est considéré comme le plus parfait de tous, parce qu'il termine la série des autres chiffres, et que, pour compter au-delà, il faut recommencer par les premiers. La perfection du nombre *dix* est consacrée en Orient par les dix doigts des mains et des pieds, les dix sens (cinq intérieurs et cinq extérieurs), les dix parties [1] et les dix variantes [2] du Koran, les dix commandemens du Pentateuque, les dix disciples de Mohammed [3], les dix divisions de l'armée (décurion [4], centurion [5], chiliarque [6]), les dix cieux astronomiques [7], et les dix génies immatériels qui habitent dans ces cieux [I]. D'après ces anciennes idées sur l'importance et la perfection du nombre dix, le dixième siècle de l'hégire et le règne du dixième sultan ottoman ne pouvaient être regardés en Orient que comme une

1 Ces dix parties du Koran s'appellent *Aschr*, et ceux qui doivent en faire la lecture publique dans les mosquées *Aascherkhouan*. Voyez Mouradjea d'Ohsson.

2 Les sept et les dix variantes du Koran font le sujet de l'*Ilmoul-Kirayet* ou *connaissance de la lecture du Koran*.

3 Voici les noms de ces dix disciples : Eboubekr, Omar, Osman, Ali, Talha, Sobeïr, Saad Ibn Ebi Wakass, Saad Ben Seïd, Abdourrahman Seheri et Obeïdé.

4 Onbaschi. — 5 Yuz-baschi.

6 Binbaschi. Voyez *Institutes de Timour*, p. 74 et 75. Paris, 1787.

7 Les dix cieux astronomiques comprennent les sept cieux des planètes, le huitième ciel ou ciel du zodiaque, le neuvième ou ciel des étoiles fixes, et le dixième dans lequel s'élève le trône de l'Éternel. Voyez le *Desatir* et les *Seven seas* du sultan d'Aoudé.

époque portant le germe de grands événemens [1]. Si l'histoire d'Asie personnifie le neuvième siècle en Timour, elle personnifie le dixième en Souleïman, et si, d'après elle, le nombre neuf a présidé à la vie du conquérant tatare, celui de dix a coordonné également les événemens du règne du sultan ottoman. Né dans la première année du dixième siècle, le dixième souverain de la race d'Osman monta sur le trône à la fleur de son âge; doué de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, d'une constitution robuste et d'un génie entreprenant, Souleïman, que rehaussait encore le prestige du préjugé national, apparut aux Ottomans comme un souverain envoyé de Dieu, et la voix du peuple, prédisant les hauts-faits de son avenir, lui appliqua ces paroles du Koran, dites par le messager de Salomon à la reine Saba Balkis, en lui remettant la lettre de son maître : « Ceci est de Salomon, et ceci est au nom du tout bienfaisant et du tout miséricordieux [II]. »

Ainsi que nous l'avons vu dans le livre précédent, le grand-vizir Piri-Pascha, craignant que la mort de Sélim ne vînt à transpirer, avait envoyé en toute hâte (22 septembre 1520) le kiaya des silihdars, Souleïman-Aga, à Magnésie, résidence de Souleïman, et le troisième vizir, Ahmed-Pascha, beglerbeg de Roumilie, à Constantinople [2]. Mais à la nouvelle de la prochaine arrivée du nouveau souverain, il rassembla

1 L'année de la naissance de Souleïman, qui est pour l'Européen la dernière du quatorzième siècle, est pour l'Oriental la première du dixième.

2 *Histoire* de Djelalzadé, le grand nischandji, f. 17. *Histoire* du moufti Karatschelebizadé Abdoulaziz Efendi, f. 9.

les gardes-du-corps (solaks), pour leur apprendre la mort du Sultan; ils jetèrent leurs bonnets à terre, poussèrent des cris de douleur, et dans tout le camp les tentes furent abattues en signe de deuil. Piri-Pascha apposa les scellés aux chariots du trésor, et chargea le second vizir Moústafa-Pascha et Ferhad-Pascha de conduire les restes de Sélim à Constantinople; il s'y rendit lui-même déguisé en courrier, pour recevoir son maître [1]. Le dimanche, 30 septembre 1520 (16 schewal 926), Souleïman s'embarqua à Scutari, et descendit au nouveau seraï [III], où les janissaires, rangés en haie, lui demandèrent le présent d'usage en honneur de son avènement. Immédiatement après l'arrivée de Piri-Pascha, qui n'eut lieu que dans l'après-midi de ce même jour, on annonça pour le lendemain la cérémonie du baise-main [2], et le diwan du deuil et de l'enterrement. Le 1er octobre (17 schewal) [3], Souleïman, revêtu d'habits noirs et accompagné du grand-vizir, se rendit de ses appartemens intérieurs à la salle de réception, où il fut reçu par les acclamations d'allégresse des tschaousschs. Le moufti, les oulémas et les autres grands dignitaires de l'empire vinrent baiser la main du Sultan. Vers midi, la nouvelle s'étant répandue que les restes de Sélim approchaient de la porte d'Andrinople, Souleïman alla à la rencontre du char funèbre au-dehors de

[1] Djelalzadé, f. 17.

[2] Le baise-main équivaut en Orient à la prestation du serment.

[3] Ferdi, f. 6, et le *Rapport de l'ambassadeur vénitien*, dans Marini Sanuto, XIX.

la ville [1]. Les paschas descendirent de cheval, et portèrent eux-mêmes le cercueil, que Souleïman accompagna à pied. Les dépouilles mortelles de Sélim furent déposées sur la sixième des sept collines de la ville, celle qui touche au palais du patriarche grec. Après la prière des morts qui fut faite dans la mosquée du sultan Mohammed [2], Souleïman commença l'exercice de sa puissance, en ordonnant qu'un mausolée, une mosquée et une école fussent élevés à l'endroit même où reposaient les restes de son père [3]. Le troisième jour de son arrivée à Constantinople, le nouveau Sultan fit lever les scellés du trésor, pour satisfaire aux exigences des troupes qui réclamaient le présent d'avènement et une augmentation de solde [4]. Les janissaires, que Sélim, en montant sur le trône, avait gratifiés de trois mille aspres chacun (cinquante ducats) [5], en demandaient alors cinq mille [6]; les prétentions des autres corps de l'armée avaient suivi la même progression. Les janissaires reçurent ce qu'avaient reçu

1 Djelalzadé, f. 18. *Rapport de l'ambassadeur vénitien*, à la date du 1 octobre : *li Bassi smontati tolsero la cassa e il fiol a piedi andano apresso il Patriarcato in uno loco dito Mysakoi* (pour Mirza Serayi).

2 Djelalzadé, f. 18.

3 Abdoulaziz Efendi, f. 9. *Rapport de l'ambassadeur vénitien : Dove posero questa cassa con il corpo.*

4 *Rapport de l'ambassadeur vénitien*, dans Marini Sanuto, XIX : *li 2 ottobre cavò dal Casne* (*khaziné* de γαζα, *trésor*) *sachetti 507 di aspri 50 m. l'uno per dar ai Janizeri, e a mandato per i libri del Casne, che sono in Adrianopoli.*

5 Solakzadé, à l'avènement de Sélim, f. 82.

6 Marini Sanuto, t. XIX : *li Janizeri volono aspri 5000 uno, e per li Agemi* (recrues) *aspri 3000.*

huit ans auparavant les sipahis, les silihdars, les ghourebas et les ouloufedjis, c'est-à-dire le tiers du présent, avec une augmentation proportionnelle de solde; les sipahis et les silihdars eurent leur paie quotidienne élevée de cinq aspres, les ghourebas de quatre, et les ouloufedjis de trois [1]. Souleïman investit de hautes dignités et combla de présens les agas qui l'avaient accompagné dans son gouvernement de Magnésie, et nomma son précepteur Kasim-Pascha aux fonctions de vizir ou pascha à trois queues [2]. Après avoir consacré les trois premiers jours de son règne à l'accomplissement de ses devoirs envers son père, ses troupes et les personnes précédemment attachées à son service, Souleïman ne tarda pas à faire connaître par ses actes les principes de justice et de générosité qui devaient présider à son gouvernement [IV].

Six cents malheureux Egyptiens, que Sélim avait arrachés à leur patrie et transplantés à Constantinople, reçurent la permission de retourner dans leurs foyers. Une somme de plus d'un million d'aspres fut distribuée, à titre de dommages-intérêts [3], aux négocians qui avaient eu leurs marchandises confisquées pour contravention à l'ordonnance de Sélim, défendant le commerce des soies avec la Perse. Souleïman destitua l'aga des silihdars dont les troupes avaient commis quelques désordres, et fit exécuter cinq des coupables. Djâferbeg, kapitan de la flotte, à qui sa cruauté

[1] Djelalzadé, f. 19. Ali, 223. — [2] Djelalzadé, f. 19, et Ferdi, f. 8.
[3] Ferdi, f. 9.

avait valu le surnom de sanguinaire, fut dénoncé par son kiaya; sur cette déposition, le Sultan ordonna la mise en accusation de Djâferbeg, et le condamna à être pendu, après que l'instruction eut établi sa culpabilité [1]. La nouvelle de ces actes de rigoureuse justice et de généreuse clémence se répandit dans tout l'empire jusqu'à l'extrémité des frontières, avec plus de rapidité que les lettres d'avènement expédiées quelques jours après aux gouverneurs des provinces d'Asie et d'Europe, à Khaïrbeg en Egypte, au schérif de la Mecque et au khan de Crimée [v]. Les Ragusains, qui les premiers vinrent féliciter Souleïman sur son avènement et lui offrir de riches tissus d'or et d'argent d'une valeur de huit mille deux cent quatre-vingts ducats, furent gracieusement reçus et confirmés dans leurs priviléges et franchises [2]. Souleïman s'exprime ainsi dans le ferman qui continuait le gouvernement d'Egypte à Khaïrbeg : « Mon ordre sublime, qui protège et frappe comme le destin, est que les riches et les pauvres, les habitans des cités et des campagnes, les sujets et les tributaires, t'obéissent tous sans distinction ; si quelques-uns manquent à leurs devoirs, tu dois les forcer à la soumission, qu'ils soient émirs ou fakirs. En te rappelant la sentence : *Votre vie, magistrats, repose sur l'équitable répartition de la justice*, tu préviendras toute espèce de désordres. C'est

[1] Ferdi, f. 9. Djelalzadé, f. 20. Ali, f. 223.

[2] Engel, *Geschichte von Ragusa* (*Histoire de Raguse*), p. 198, commet une grave erreur en plaçant l'avènement de Souleïman en 1519 au lieu de 1520.

ainsi que tu mériteras notre faveur et notre protection. Tu éprouveras la vérité de ces paroles : *C'est parce que vous êtes reconnaissans que je vous comblerai de plus grands bienfaits encore*. En vertu de la sentence : *La reconnaissance garantit la durée des grâces*, tu exécuteras avec empressement les ordres émanés de ma Sublime-Porte, tu en saisiras bien le sens, et tu t'appliqueras à protéger les grands et les petits placés sous ta juridiction, etc. » Khaïrbeg disait au Sultan, dans sa réponse, qu'il avait répandu l'heureuse nouvelle de l'avènement de Sa Hautesse, et son sublime ferman de confirmation depuis le Caire jusqu'aux frontières de Kaïrawan et de Nubie ; que la majesté du Sultan était reconnue par la prière du vendredi (faite en son nom) et la monnaie (battue à son coin) ; qu'il avait reçu pour le Sultan les lettres de félicitation de tous les scheïkhs arabes, et qu'il les lui transmettrait prochainement avec les présens qui les avaient accompagnées, et le sien propre. Un ordre semblable à celui de Khaïrbeg fut, suivant toute apparence, envoyé au gouverneur de Syrie, Ghazali, qui se révolta au lieu de prêter hommage au nouveau souverain. Djanberdi-Ghazali, Esclavon de naissance, qui, étant émir des Mamlouks, avait trahi Kanssou-Ghawri, l'avant-dernier sultan égyptien, et avait été nommé par Sélim, en récompense de sa trahison, au gouvernement de la Syrie, regarda la mort du Sultan ottoman comme une occasion favorable pour secouer le joug des Turcs et se déclarer indépendant ; il s'empara de la citadelle de Damas, fit occuper Beïrout par

un de ses esclaves les plus dévoués, et envoya deux émissaires dans les montagnes de Syrie et en Egypte pour insurger les Druzes et les Arabes [vi]. Il s'efforça en même temps d'entraîner dans sa révolte le gouverneur d'Egypte, complice de sa première trahison, en lui représentant la facilité d'une telle entreprise sous le règne d'un jeune prince sans expérience [1]; Khaïrbeg lui répondit d'une manière évasive, qu'il devait d'abord s'emparer de toute la Syrie et de son premier boulevard, Haleb, et qu'alors le succès de la rébellion serait assuré. Mais il envoya en même temps la lettre de Ghazali au Sultan par un de ses confidens nommé Alayi [2].

Au commencement de novembre 1520 (silhidjé 926), Ghazali sortit de Damas à la tête de quinze mille cavaliers turcomans et mamlouks et de huit mille arquebusiers, et prit la route de Constantinople. Ferhad-Pascha, troisième vizir de Souleïman, nommé général en chef de l'armée d'expédition contre les révoltés, passa vers le même temps l'Hellespont à Gallipoli, avec quatre mille janissaires et autant de sipahis, et réunit sous son commandement les troupes du beglerbeg de Karamanie et celles de Schehzouwaroghli, prince vassal du Soulkadr [vii]. Maître de Tripoli, de Beïrout et de tout le littoral de la Syrie, Ghazali avait mis le siége devant Haleb; le commandant de la place, Karadja-Pascha, qui avait appelé à lui les begs d'An-

[1] Souheïli, f. 49. Kodjibeg, f. 103.

[2] Djelalzadé, f. 22. Ferdi, f. 11. Ali, f. 224. Solakzadé, f. 100. Abdoulaziz-Efendi, f. 11. Loutfi, f. 21.

tioche, Tripoli, Hama et Himss, opposait depuis six semaines [1] la plus vaillante résistance aux rebelles, lorsque l'approche de Ferhad força Ghazali à se retirer (22 décembre). Ghazali retourna à Damas, et invita à un grand festin les cinq mille janissaires que Sélim y avait laissés en garnison; lorsqu'ils furent réunis, il les fit tous massacrer [2], dans la crainte de les voir passer à l'ennemi. Cependant les troupes réunies de Ferhad-Pascha et de Schehzouwaroghli étaient arrivées à marches forcées devant les murs de Damas, quatre jours après leur départ de Haleb. Ghazali étant sorti de la ville pour tenter sa fortune, on en vint aux mains sur la place Masstabé (27 janvier 1521 — 17 safer 927); la bataille ne fut qu'un long massacre des troupes du rebelle, qui dut s'enfuir déguisé en derwisch; mais trahi par son propre trésorier, il fut pris, et sa tête jetée aux pieds du vainqueur (6 février — 27 safer) [3]. Lorsque la nouvelle de cette victoire arriva à Constantinople, Souleïman nomma au gouvernement de Haleb, le beglerbeg d'Anatolie, Ayas-Pascha, que nous avons vu se distinguer dans la campagne d'Egypte comme aga des janissaires; il

1 *Oggi* (22 décembre) *vi è levato l'assedio. Rapport du consul vénitien à Haleb*, dans Marini Sanuto, t. XXIX.

2 Djelalzadé, Solakzadé, Abdoulaziz, Ali.

3 Marini Sanuto, t. XXX: *Havendo con grandissima fatiga e frequente investigazione scritto de mie mano volumi* XXIX, *etc.* Le *Rapport du consul vénitien à Damas ai Rettori di Cipro : Entrò il 5 di questo mese* (febrajo) *l'esercito vittorioso turco.— La vittoria quasi senza occision di niuno Turcho. — Furono tagliati a pezzi col Gazali morti 5000 da Damasco. 12 febrajo 1521.*

expédia à Ferhad-Pascha l'ordre d'établir son camp au pied du mont Ardjisch dans les environs de Kaïssariyé, pour observer les mouvemens de l'armée persane, qu'Ismaïl, dans l'attente de l'heureuse issue de la révolte de Ghazali, avait concentrée sur ses frontières [1].

La victoire de Syrie causa une telle joie au Sultan, qu'il voulut la faire partager au doge Loredano en lui envoyant la tête de Ghazali, comme une preuve de son amitié particulière; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le baile de Venise résidant à Constantinople parvint à l'en dissuader [2]. Souleïman reçut, avec la tête de Ghazali, la nouvelle que Behramtschaousch, envoyé auprès du roi de Hongrie pour lui demander un tribut, avait été insulté et mis à mort [VIII]. Souleïman, furieux du meurtre de son ambassadeur, résolut d'entrer immédiatement en campagne contre les Hongrois; déjà, dans les premiers jours de son règne, les paschas de Semendra et de Verbosanie lui avaient frayé la voie des hostilités, par la prise de Srebernik, Tesna, Sokol et Knin. Les garnisons chrétiennes de ces trois premières places avaient été passées par les armes contrairement aux capitulations qui stipulaient une libre retraite; Knin avait été saccagée et livrée aux flammes, et le vaillant évêque Berisslo traîtreuse-

[1] Djelalzadé, f. 22-29. Solakzadé, f. 100 et 101. Ali, f. 224. Ferdi, f. 11-15. Abdoulaziz, f. 11-20. Souheïli, f. 49 et 50. Kodjibeg, f. 104 et 105. Loutfi, f. 21.

[2] *Il Baglio fece tanto, che non fu mandata (la testa) dicendo scriver lui.* Marini Sanuto, t. XXX.

ment assassiné sur les rives de la Corenitza [1]. Le beglerbeg de Roumilie, Ahmed-Pascha, reçut l'ordre de se rendre aussitôt de Constantinople à Ipsala; quinze mille azabs furent enrôlés; un parc d'artillerie de cent pièces de canon fut envoyé à la suite de l'armée, et quarante galiotes furent équipées [2]. Souleïman, après avoir posé la première pierre de la mosquée élevée en mémoire de Sélim, et avoir visité les tombeaux de son père et de ses aïeux, Bayezid II et Mohammed II [3], quitta sa capitale et ouvrit la campagne en personne. Ferhad-Pascha, qui, depuis son retour de l'expédition de Syrie, avait établi son camp à Ipsala en attendant l'ordre de se mettre en marche, joignit le Sultan à Sofia, et lui amena trois mille chameaux chargés de poudre et de plomb et d'autres munitions de guerre; trente mille autres chameaux qu'il avait rassemblés en Asie le suivaient à une journée de distance [4]. Les rayas des sandjaks de Sofia, Semendra. Aladjahissar et Widin, furent requis de fournir dix mille chariots de farine et d'orge; le prix de ces provisions qu'on transporta à dos de chameaux, et la paie des chameliers furent à la charge du trésor public [5]. Le beglerbeg de Roumilie, Ahmed-Pascha, fut envoyé de Nissa à Sabacz; les akindjis furent divisés en deux corps, dont l'un commandé par Mohammed

[1] Istuanfi. Catona, XIX, p. 225 et suiv. Voyez aussi Engel, *Geschichte von Servien* (*Histoire de Servie*), p. 437.

[2] Ferdi, f. 19. Ali, f. 225, se trompe en fixant le nombre des navires à quatre cents.

[3] Ferdi, f. 17 et 19. — [4] *Ibid.*, f. 23. — [5] *Ibid.*, f. 24.

Mikhaloghli, fut chargé de ravager la Transylvanie, et dont l'autre, sous les ordres d'Omarbegoghli, devait éclairer la marche de l'armée. Le grand-vizir Piri-Pascha prit la route de Belgrade avec mille janissaires, les sipahis et azabs, tandis que Souleïman continua sa marche sur Sabacz [1], par Alaschehr.

Cependant Ahmed-Pascha pressait vivement le siége de Sabacz ; mais la garnison, forte seulement de cent hommes et de quelques cavaliers, se défendit vaillamment sous les ordres de son héroïque chef Simon Logodi. Lorsque les Turcs eurent comblé les fossés, les braves défenseurs de cette place auraient encore pu se sauver facilement en mettant la Save entre eux et l'ennemi ; ils préférèrent, quoique réduits à soixante hommes, attendre l'assaut qui leur coûta la vie à tous, mais aussi à sept cents Turcs [2] (8 juillet — 2 schâban). Les têtes des Hongrois furent placées sur des pieux le long du chemin par lequel Souleïman se rendit le jour suivant dans la place, après avoir admis au baise-main le vainqueur Ahmed-Pascha et les sandjakbegs [3]. Il ordonna d'ajouter de nouveaux ouvrages aux fortifications de la ville, et fit jeter un pont sur la Save pour le passage de ses troupes en Syrmie. Pendant les neuf jours que durèrent ces travaux, Souleïman resta sur les bords du fleuve sous un tschardak, afin

[1] Ferdi, f. 25. Ali, f. 225. Cet Omarbegoghli était fils de Tourakhan. Ali appelle le gouverneur de Bosnie *Yaya Pascha Oghli Balibeg*, et le gouverneur de Semendra *Khosrewbeg*.

[2] Istuanfi, l. VII. Tubero, l. XI. Catona, t. XIX, p. 273.

[3] Le *Journal de Souleïman* dit que Logodi avait été fait prisonnier.

de stimuler par sa présence l'ardeur des travailleurs, tandis que les agas de l'armée et de la cour ajoutaient à cette influence morale celle non moins puissante du bâton [1]. Dans cet intervalle on apprit que la place de Semlin était tombée au pouvoir du grand-vizir [2], que la châtelaine de Koulpenic avait fui de son château, que Balibeg, fils d'Yahya-Pascha, s'était emparé de plusieurs forts et avait fait trancher la tête à soixante prisonniers [3]. Le dixième jour après le commencement des travaux, le pont long de dix-huit cents aunes était entièrement terminé; mais une crue subite de la rivière le détruisit en partie, de sorte que le passage des troupes ne put s'effectuer que huit jours après (21 schâban — 27 juillet) [4]. Depuis un mois, le grand-vizir Piri-Pascha tenait Belgrade bloquée, lorsque Souleïman arriva avec le reste de l'armée et convertit le blocus en siége. Ayant su par des transfuges que la partie faible des murs était au confluent même de la Save et du Danube, le Sultan fit battre en brèche ce côté de la ville par des canons placés dans l'île de *la Guerre;* le feu continuel des batteries turques eut d'autant plus de succès, que les assiégés manquaient d'artillerie, et se trouvaient ainsi privés du plus puissant moyen de défense. Le voïévode de

1 *Journal* de Souleïman. — 2 *Ibid.* — 3 *Ibid.*

4 Ferdi, f. 30. Le *Journal* de Souleïman nomme parmi ces chefs le sandjakbeg d'Awlona, qui prit possession du château de Koulpenic; Behram, sandjakbeg de Nicopolis, et Mahmoudbeg, sandjakbeg de Silistra, qui poursuivirent la châtelaine de Koulpenic; Hasanbeg, fils d'Omarbeg, sandjakbeg de la Morée, et Baltaoghli Piribeg, descendant le premier du conquérant de la Morée, le second de l'amiral de Mohammed II.

Hawala (Cavalla), en abandonnant lâchement le fort confié à sa garde, avait livré tous les canons de Belgrade aux mains de l'ennemi (9 août)[1]. Les troupes auxiliaires bulgares quittèrent les remparts de la ville pour se retirer dans la citadelle : les commandans Blasius Olah, Janus Bothius et Jean Morgay, après en avoir refusé d'abord l'entrée à ces lâches mercenaires, dans la crainte de compromettre la défense de la place par leur présence, finirent cependant par les y recevoir. Les chefs hongrois continuèrent à défendre avec le plus grand courage ce boulevard de la chrétienté, qui avait toujours résisté aux attaques des prédécesseurs de Souleïman ; ils avaient déjà repoussé plus de vingt assauts[2], lorsque le Sultan, sur le conseil d'un renégat italien ou français, ordonna de miner la plus grande tour de la ville, que les historiens hongrois appellent *Milliaire,* et les Ottomans *Neboïsé* (*ne crains rien*)[3]. Il restait à peine aux assiégés quatre cents hommes en état de porter les armes ; cette poignée de braves se serait ensevelie sous les murs de Belgrade plutôt que de se rendre, si la trahison de François de Hedervar, de Valentin Tœrœk et la haine religieuse des Serviens[4], ne l'eussent forcée de capituler aux conditions d'une libre retraite. La garnison évacua donc la forteresse le 25 ramazan 927 (29 août 1521) ; mais les Turcs tinrent mal leurs

1 Istuanfi, VII, éd. Col. Agrippa, p. 96, 1622. — 2 *Ibid.*, p. 97.

3 Djelalzadé, f. 34. Ferdi, f. 36.

4 Catona, XIX, p. 313 et 314, et d'après Dubravius, Pray, Istuanfi et Engel, *Geschichte von Servien* (*Histoire de Servie*), p. 455.

promesses, car ils sabrèrent plusieurs Hongrois [1], et envoyèrent les Bulgares à Constantinople [2], où un quartier de la ville et un village sur le Bosphore portent encore le nom de Belgrade. Le Sultan nomma Balibeg gouverneur de la place, et lui laissa, outre trois mille janissaires, vingt-un mille Valaques pour en réparer les fortifications [3]. La chute de Belgrade entraina celle des châteaux-forts de Syrmie, tels que Baridj, Perkas, Slankament, Mitrovitz, Carlovitz et Uilok [IX].

Souleïman annonça cette importante conquête à tous les juges et gouverneurs de l'empire [X] par de pompeuses lettres de victoire, et au doge de Venise par un ambassadeur dont les archives de la république nous ont conservé la réception solennelle au sénat [4]. Le jour qui suivit la reddition de la place, Souleïman consacra la cathédrale de Belgrade en y faisant la prière du vendredi, et la changea ainsi en mosquée, lorsque, pour nous servir de l'expression des historiens ottomans, elle eut été purgée des idoles. Ils entendent par là non seulement les croix et les images, mais surtout le corps de la sainte servienne Swata Patniza (sainte Vénérande), que Souleïman permit aux moines serviens d'emmener avec eux à Constanti-

1 Istuanfi, éd. Col., p. 99. Le *Journal* de Souleïman dit que ce fut le 30 septembre que les Hongrois furent embarqués pour Slankament.

2 Ferdi, f. 38. Djelalzadé, f. 45 — 3 Ferdi, f. 40.

4 Marini Sanuto, XXXII. 28 *ottobre venne l'Orator turco Chalil Ciaus, vestito di casacha rosa per rallegrarsi della creazione di Doge e significar la vittoria di Belgrado.* Il reçut du sénat un présent de trois cents ducats. Voyez aussi Laugier, *Histoire de Venise*, l. XXXIII, p. 21.

nople [1], en récompense de leur coopération au siége de Belgrade; mais ils ne jouirent pas long-temps de ce prix de leur trahison; car bientôt le patriarche grec fut forcé d'acheter cette relique, un bras de sainte Barbe et un tableau de la Vierge au prix de douze mille ducats [2]. Après avoir récompensé ses troupes, organisé l'administration de la ville, pourvu à sa défense par deux cents canons, et garni les remparts de Sabacz par vingt pièces d'artillerie, Souleïman retourna à Constantinople, où il fit son entrée au milieu du cortége triomphal des habitans venus à sa rencontre [xi].

Pendant sa marche de Belgrade à Constantinople (19 octobre), le Sultan avait appris la mort de son fils Mourad, âgé de deux ans, puis celle d'une fille deux jours avant son arrivée; il eut encore à déplorer dix jours après son entrée à Constantinople la perte de son fils Mahmoud, âgé de neuf ans, mort de la petite vérole (29 octobre). Les vizirs accompagnèrent à pied le convoi des enfans de Souleïman, qui furent ensevelis à côté du mausolée de Sélim Ier [3]. Le Sultan fut un peu distrait de sa douleur par les diwans qui se succédaient avec rapidité, et par la réception des ambassadeurs de Raguse, de Russie et de Venise, qui lui apportaient les félicitations de ces diverses puissances. Les Ragusains obtinrent de pouvoir acheter du blé

[1] Engel, *Histoire de Servie*, p. 455, d'après Brutus et Istuanfi : le dernier appelle cette sainte *Petea;* Tubero, *Petica.*

[2] Spandugino, p. 91.

[3] Ferdi, f. 41 et 44. *Journal* de Souleïman. Djelalzadé, Abdoulaziz.

pour leurs besoins et d'être exempts des droits de péage dans tous les ports et toutes les places marchandes de l'empire [1]. Sur la demande de l'ambassadeur de Russie, Tretjak Gubin, le Sultan signifia au khan de Crimée qu'il eût à ne pas inquiéter les Russes, qu'autrement il s'attirerait son courroux [2]. A son retour à Moscou, l'ambassadeur russe fut accompagné par le prince Iskender Menkoub, qui était chargé de témoigner à Vassili les sentimens d'amitié du Sultan. Le tzar, qui sentait toute l'importance d'une alliance avec la Porte, envoya plus tard un officier de sa cour, Jean Morosof, auprès de Souleïman, pour conclure un pacte offensif et défensif entre les deux empires, mais il ne put atteindre le but qu'il s'était proposé [3]. Venise, depuis la mort de Sélim, était dans les meilleurs termes avec la Porte; elle renouvela, par l'entremise de son ambassadeur, Marco Memmo, les anciennes capitulations (1er moharrem 928 — 1er décembre 1521) [XII], et signa un traité en trente articles, dont l'existence est restée jusqu'à présent inconnue aux historiens de la république, tant étaient grands les soins du gouvernement à ensevelir dans le plus profond mystère les secrets d'Etat. Ce traité consacrait la liberté du commerce, la sûreté des négocians, et réglait le séjour à Constantinople des ambassadeurs vénitiens qui seraient changés tous les trois ans. Les esclaves fugitifs devaient être rendus à la Seigneurie,

1 *Rapports de l'ambassadeur vénitien*, dans Marini Sanuto, t. XXXII.

2 Engel, *Histoire de Raguse*, p. 198.

3 Karamsin, *Histoire de Russie*, t. VII, p. 129 et 142.

ou payés à raison de mille aspres, dans le cas où ils se seraient faits musulmans; les princes devaient être rendus à la liberté, les naufragés être respectés. Tout capitaine était responsable de son navire, lors même que son navire entrait dans un port sans lui. L'extradition des assassins et des malfaiteurs était réciproque entre les deux puissances. Dans les affaires litigieuses, les drogmans étaient admis à paraître devant les tribunaux; nul baile ne pouvait être emprisonné pour dettes; les négocians vénitiens ne pouvaient voyager dans l'empire ottoman sans la permission du baile, mais leurs affaires de succession étaient réglées par ce magistrat, et ils étaient exempts de la capitation. Il ne devait point être apporté d'entraves au commerce de Venise avec les Etats barbaresques; les navires de la république ne devaient être visités qu'à l'entrée des Dardanelles, à Constantinople, et point à Gallipoli. Enfin Venise devait payer deux tributs annuels, l'un de dix mille, et l'autre de cinq cents ducats pour la possession des îles de Chypre et de Zanthe [1]. Ce document diplomatique est d'une grande importance en ce qu'il contient les clauses principales, que la Porte stipula plus tard dans tous les traités avec les autres puissances. Les frontières furent maintenues telles qu'elles avaient existé au quatorzième siècle entre la Seigneurie et les rois de Bosnie.

Ainsi se passa la première année du règne de Souleïman, également glorieuse en paix comme en guerre, digne modèle de toutes les années suivantes. L'atten-

[1] Mar. Sanuto, t. XXXII.

tion du Sultan n'avait pas été distraite un moment des affaires de l'empire, et chacun de ses actes révélait le caractère du grand homme, du grand souverain, du Musulman accompli. Vivant dans une sphère d'idées élevées et d'immenses projets, ferme et prompt dans l'exécution, inébranlable dans ses opinions, observateur zélé des préceptes de l'islamisme, Souleïman protégeait les sciences et les arts, était plutôt ami qu'ennemi des chrétiens, et haïssait mortellement les juifs. Un front large et proéminent, un teint brun, une contenance grave, annonçaient son naturel à la fois ardent et méditatif; et son turban qui lui descendait jusque sur les yeux ajoutait encore à la sévérité de son aspect [xIII]. Il modifia la coiffure adoptée par son père. Sélim portait un turban de forme sphérique; Souleïman roula en plis nombreux la mousseline autour de son bonnet qui ne fut plus visible que par son extrémité [1]. La coiffure est considérée comme une chose fort importante en Orient où elle marque la différence des rangs, des emplois et des ordres religieux. Sous Souleïman, les turbans et les habits furent soumis à des règles encore plus rigoureuses [2]. Le turban du Sultan seul était de forme élevée et orné de deux plumes de héron; celui des vizirs, large à la base, était couronné à la partie supérieure par une large bande d'or (kalewi) courant dans la mousse-

1 Le turban de Sélim a conservé le nom de *sélimi;* celui de Souleïman a été appelé *yousoufi,* probablement en honneur d'Yousouf (Joseph d'Égypte), ou d'Yousouf Salaheddin, tous deux types de sagesse en Orient.

2 Voyez le *Schamaïlnamé,* sous Souleïman.

line; la coiffure des autres grands fonctionnaires de la cour (moudjewezé) imitait celle du Sultan, mais dans des proportions moindres. Les oulémas ou les légistes portaient une espèce de bourrelet (khorasani); les gardes-du-corps de l'intérieur du palais, un bonnet brodé d'or (ouskouf); les gardes de l'extérieur ou bostandjis, un bonnet (bareta), dont l'extrémité de derrière descendait sur les épaules. Les officiers des janissaires avaient un bonnet en forme de casque et garni de plumes (kouka); les simples janissaires, un bonnet de feutre (ketsché); dans les classes ordinaires, on portait un turban de fantaisie (perischani), un simple turban (dulbend), ou un schall (schemlé) négligemment tourné autour de la tête [1]. Accompagné des hauts dignitaires de sa cour ainsi distingués par leurs coiffures, Souleïman se rendait tous les vendredis à la mosquée impériale pour y assister à la prière. Le premier de tous les sultans ottomans, il se fit assister dans l'administration de l'empire par quatre vizirs; le nombre de ces dignitaires n'avait jamais dépassé trois sous le règne de son prédécesseur [xiv]. Ces vizirs étaient : Piri Mohammed-Pascha, né en Karamanie de la famille du scheïkh Djemaleddin Akserayi, qui, lors de la bataille de Tschaldiran, avait gagné au plus haut point la confiance de Sélim et avait depuis été élevé au grand-vizirat après la campagne d'Egypte; Moustafa, Esclavon de naissance, beau-frère de Souleïman et fondateur de la belle mosquée

1 Voyez Mouradjea d'Ohsson.

de Guebisé ; Ferhad, originaire de Sebenico, plus âgé de dix ans que Souleïman, homme belliqueux, violent et plein d'ambition ; Kasim, blanchi au service de l'État, précédemment gouverneur et defterdar de Souleïman, lorsque le prince résidait encore à Magnésie [1]. Après la prise de Belgrade, Kasim, accablé de vieillesse, demanda sa retraite ; le Sultan la lui accorda avec une pension de deux cent mille aspres (valant alors quatre mille ducats) [2], somme qui depuis fut le taux des pensions des vizirs. Le fils de Kasim, Ahmed, fut en même temps nommé sandjakbeg [3].

L'hiver se passa en diwans et en constructions. A Constantinople s'éleva insensiblement la mosquée consacrée à la mémoire de Sélim ; sur les frontières de Hongrie, Sabacz, Belgrade, et dans le voisinage de cette dernière place, le château d'Hawalé [4], la ville de Kawalé sur les bords de la Mer-Blanche, furent fortifiés ; dans l'arsenal mille bras étaient occupés à créer et à équiper des flottes nouvelles. Jamais époque plus favorable ne s'était présentée pour la réalisation des projets d'agrandissement conçus par les sultans ottomans. Charles-Quint et François I[er] s'épuisaient dans leurs rivalités ; la minorité de Louis II avait livré la Hongrie à la tyrannie des nobles ; Léon X était en lutte avec un moine allemand, et ce moine n'était rien moins que Luther. C'est au milieu de circonstances

1 Petschewi et Ali, dans la *Liste des Vizirs* de Souleïman.

2 Un ducat valait cinquante aspres. D'après Solakzadé, un ducat valait soixante aspres à l'avènement de Sélim.

3 Ferdi, f. 47. — 4 Ferdi, Solakzadé, Ali.

semblables que Souleïman résolut la conquête de l'île de Rhodes. La situation de l'Europe ne fut pas la seule raison qui le détermina à tenter cette entreprise dans laquelle avait échoué Mohammed II; il avait compris qu'aussi long-temps que Rhodes resterait entre les mains des chevaliers, la navigation de la Méditerranée serait au pouvoir des puissances maritimes de la chrétienté. Il sentait en outre la nécessité d'établir un point de communication entre Constantinople et la nouvelle conquête de l'empire, l'Égypte, afin d'assurer ainsi la liberté du commerce et la sûreté des nombreux pélerins qui se rendaient par mer en Syrie, et gagnaient ensuite la Mecque. A ces motifs déjà puissans venaient s'en joindre d'autres d'ambition personnelle. Il était flatté par l'idée de délivrer les Musulmans gémissant dans les fers des infidèles, d'effacer la tache qui avait terni la gloire de son aïeul et de vaincre là où Mohammed II avait été vaincu. En emportant Belgrade, considérée jusqu'alors comme imprenable, il avait renversé un des boulevards de la chrétienté au nord de ses États; maintenant il voulait s'emparer de Rhodes, cet avant-poste des chrétiens dans l'Archipel, et étendre ainsi la domination musulmane sur terre et sur mer [1]. Toutes ces raisons réunies auraient sans nul doute paru suffisantes à Souleïman, lors même que son

[1] Bourbon, Fontanus, et, d'après eux, Bosio et Vertot se rencontrent à peu près, dans les motifs assignés à cette guerre, avec Djelalzadé, Ferdi et l'Arabe Ramazan, qui accompagna Souleïman à Rhodes en qualité de médecin. V. Tercier, *Mémoire sur la prise de la ville et de l'île de Rhodes, en 1522, par Soliman II.*

belliqueux vizir Moustafa, son grand-amiral Kourdoghli [1], n'auraient pas encore par leurs sollicitations aiguillonné son besoin de conquête; il faut ajouter à cela que deux traîtres, un docteur juif et André de Merail (plus particulièrement connu sous le nom d'Amaral), grand-chancelier de l'Ordre, lui avaient mis sous les yeux, à plusieurs reprises, l'opportunité d'une attaque contre Rhodes, en lui représentant la capitale de l'île comme mal approvisionnée et démantelée en plusieurs endroits. L'expédition fut donc résolue; mais avant de commencer les hostilités, Souleïman, pour accomplir la formalité prescrite par le Koran, envoya au grand-maître une lettre dans laquelle il le sommait de se rendre et jurait, comme à l'ordinaire, par le créateur du ciel et de la terre, par Mohammed son prophète, par les autres cent vingt-quatre mille prophètes de Dieu, et par les quatre livres sacrés envoyés du ciel, qu'il respecterait, dans le cas d'une soumission volontaire, la liberté et les biens des chevaliers [xv]. Le 18 juin 1522, la flotte ottomane, forte de trois cents voiles [xvi], appareilla de Constantinople pour Rhodes. Outre une immense quantité de provisions, elle avait à bord dix mille soldats de marine et pionniers [2], sous les ordres du vizir Moustafa-Pascha,

[1] Les historiens ottomans parlent des instances de Kourdoghli, mais Fontanus, Knolles, Mézeray et beaucoup d'autres auraient mieux fait d'omettre les longs discours qu'ils lui font tenir, et de ne pas prêter aux vizirs des lettres qui sont évidemment apocryphes.

[2] La flotte, dit l'auteur arabe, ne portait que deux mille hommes de débarquement et huit mille soldats de marine. Tercier, p. 733.

nommé serasker (général en chef) de l'expédition. Deux jours auparavant (21 redjeb — 16 juin), Souleïman, à la tête de près de cent mille hommes [xvii], s'était mis en marche pour aller par terre au golfe de Marmaris. Le deuxième jour de son départ, il eut la satisfaction de voir de son camp de Maldepé, la flotte ottomane voguant à pleines voiles par un vent favorable.

Pendant la marche de l'armée à travers l'Asie-Mineure, Souleïman reçut coup sur coup plusieurs nouvelles heureuses : le frère du sandjakbeg de Hersek (Herzégovine) s'était emparé du fort dalmate d'Iskradin (Scardona), repaire de pirates situé non loin de l'embouchure de la Kerka (Titius) [1] ; les janissaires avaient abordé à la petite île de Haleké (Chalki) à l'occident de Rhodes, entre Piscopia et Limonia, et en avaient miné le château qui était tombé entre leurs mains [2] ; Ferhad-Pascha avait mis à mort Schehzouwaroghli Alibeg, investi par Sélim de la principauté de Soulkadr, lors de la conquête de Koumakh, et avait réuni son territoire à l'empire [3]. Tout conspirait donc en faveur du Sultan. Cependant la première division de la flotte ottomane avait opéré son débarquement à Rhodes près du château de Favez, le jour

1 Petschewi, f. 27, donne la description de ce fort. Solakzadé, f. 102. Djelalzadé, f. 55. Spandugino, et Ferdi, f. 98. Abdoulaziz, f. 46.

2 Petschewi, f. 26. *Journal* de Souleïman. Voyez la description de l'île, dans le *Bahriyé*, exemplaire de Dresde, f. 45, où il faut lire *Haleké* au lieu de *Hareké* ou *Haré*.

3 *Journal* de Souleïman. Ali, ve récit, f. 225. Abdoulaziz, f. 46. Djelalzadé, f. 41. *Raouzatoul-ebrar*, f. 288. *Nokhbetet-tewarikh*, f. 128.

de la Saint-Jean, l'une des plus grandes fêtes du pays, qui possédait les reliques de ce saint. Deux jours après, toute la flotte jeta l'ancre dans la baie de Parambolin située à peu de distance de la ville. Un mois se passa à débarquer les troupes, les provisions et l'artillerie, à dresser un camp, et à attendre le Sultan, à qui le serasker ne pouvait enlever l'honneur d'ouvrir lui-même le siége.

Presqu'en face de l'île de Rhodes, la mer forme sur le continent asiatique une anse vaste et protégée contre les vents par un amphithéâtre de hautes montagnes ; un petit bourg appelé Marmaris (Phiscus) s'élève au fond de cette anse, et lui a donné son nom. La ville et la baie de Phiscus sont célèbres dans l'histoire ancienne et moderne. Les habitans de Phiscus attaquèrent l'arrière-garde d'Alexandre, lors de son expédition contre Darius ; assiégés par les Macédoniens, et n'étant que six cents hommes contre toute une armée, ils égorgèrent leurs femmes et leurs enfans, mirent le feu à leurs maisons, et, se faisant jour à travers l'armée grecque, se réfugièrent dans les montagnes [1]. De nos jours, au printemps de 1801, une flotte anglaise de trois cents voiles, destinée contre l'Egypte, appareilla à Marmaris pour Alexandrie. Le 28 juillet 1522, Souleïman débarqua à Rhodes, au milieu des salves de l'artillerie de siége composée de plus de cent bouches à feu ; on remarquait douze canons monstres, dont deux, comme ceux employés par Mohammed II au siége de Constantinople, lan-

[1] Tercier, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XXV, p. 714.

çaient des boulets de onze à douze palmes de circonférence. Quelques-uns de ces énormes boulets, qu'on trouve encore devant les murs et dans l'enceinte de la forteresse, offrent la preuve matérielle de l'assertion presque incroyable des historiens [XVIII]. Souleïman reconnut lui-même les fortifications, et inspecta les divers postes de ses troupes. Le grand-maître Villiers de l'Ile-Adam avait livré les villages aux flammes, abattu tous les édifices extérieurs et reçu dans la ville les habitans des campagnes pour les employer à la réparation des brèches. Il distribua chacun des sept postes principaux à tous les chevaliers des huit langues, française, allemande, anglaise, espagnole, portugaise, italienne, auvergnate et provençale; ainsi chaque nation avait son poste, que son honneur l'intéressait à soutenir. Le grand-maître quitta son palais et se plaça à la *porte des Vainqueurs* près de l'église de Sainte-Marie de la Victoire. La *porte des Vainqueurs* ouvrait la ville du côté du nord à l'opposite du port Mandraccio et de celui des Galères; à gauche de cette porte était le bastion de la langue allemande, puis la porte Saint-Ambroise, et le bastion de la langue française; à droite, les bastions des langues d'Auvergne et de France. Ces quatre bastions défendaient la partie nord de la ville; à l'est, où se portèrent principalement les attaques des assiégeans, s'élevait le bastion de la langue anglaise, que les historiens ottomans désignent sous le nom de Bedjné, et après lequel viennent la porte Saint-Ambroise et le palais du grand-maître [1].

[1] *Topographische Ansichten gesammelt auf einer Reise in die Levante*

Les murs au sud de la ville étaient confiés aux chevaliers de Provence et d'Italie; ceux de langue portugaise avaient la défense de la porte maritime. Le port était fermé par des chaînes et protégé d'ailleurs par les tours de l'Archange et de Saint-Nicolas, que leur formidable position préservait de toute attaque [1]. Les Ottomans enveloppèrent la ville du nord au sud dans l'ordre suivant : à l'aile droite, en face des bastions des langues française et allemande, était placé Ayaz-Pascha, beglerbeg de Roumilie, et à ses côtés, en face des bastions d'Espagne et d'Auvergne, le troisième vizir Ahmed-Pascha; au centre, et parallèlement au bastion de la langue anglaise, se trouvaient le serasker et le second vizir Moustafa-Pascha. Le camp du Sultan fut dressé derrière la position de Moustafa, sur la colline de Saint-Côme et de Saint-Damien, et près de la chapelle de la Vierge d'Elemonitra. Au sud-est de la ville, c'est-à-dire à l'aile gauche de l'armée assiégeante, Kasimbeg, beglerbeg d'Anatolie, devait conduire l'attaque contre le bastion de la langue de provence, et plus loin encore, à l'extrémité de cette même aile gauche, le grand-vizir Piri-Pascha [XIX] était opposé aux chevaliers d'Italie. Le 1er août, le beglerbeg de Roumilie ouvrit le siége en se portant contre le poste des chevaliers allemands, qui combattaient sous Chris-

(*Vues topographiques recueillies pendant un Voyage dans le Levant*), p. 72, 1811.

1 « Et levèrent grande espérance d'entrer aux dits ennemis — comme ils avaient délibéré de donner un assault par il Mandraqui. » Le bâtard de Bourbon.

tophe de Waldner, autrefois commandeur de Fürstenfeld, de Mœdling, de Vienne et de Haguenau [1]. Vingt-un canons foudroyaient le bastion allemand, et vingt-deux la tour de Saint-Nicolas. Quatorze batteries de trois canons chacune, étaient dirigées contre les bastions d'Espagne et d'Angleterre, et dix-sept autres semblables, contre le bastion d'Italie [xx]. Les assiégeans et les assiégés employèrent le mois d'août en travaux de mines et de contre-mines. Les manœuvres souterraines des chevaliers eurent le plus grand succès, grâce à la bravoure héroïque du grand-maître Villiers de l'Ile-Adam, et à l'habileté de l'ingénieur vénitien Gabriel Martinengo, qui, à son arrivée de l'île de Crète, avait été nommé grand'croix de l'Ordre. Ce ne fut que le 4 septembre (12 schewal), que les Ottomans parvinrent à faire sauter la partie méridionale du bastion anglais. Ils s'élancèrent sur la brèche et prirent sept drapeaux chrétiens. Mais le grand-maître accourut, l'étendard de la croix déployé, et les força à se retirer après une perte de plus de deux mille hommes [2]. Un second assaut donné six jours plus tard par les Turcs leur fit éprouver une perte aussi forte; les assiégeans n'eurent que trente hommes tués, parmi lesquels le général de l'artillerie et le porte-drapeau du grand-maître [3]. Le 13 sep-

1 La maison de Waldner, voulant éterniser la mémoire de ce commandeur, fonda à Plaudens, dans le Tyrol, un anniversaire en son honneur, qui devait être célébré le lundi d'après la Saint-Martin. Tercier, *Mémoires*, XXII, p. 753. Le souvenir de cette fondation s'est perdu à Plaudens.

2 Le bâtard de Bourbon. *Journal* de Souleïman.

3 Bourbon appelle le général de l'artillerie Guyot de Marselhac, et le

tembre, à la suite d'une troisième attaque, les Turcs, sans avoir eu besoin de faire jouer de nouvelles mines, forcèrent le bastion anglais, sur lequel ils arborèrent cinq drapeaux (13 septembre — 21 schewal). Le commandeur Waldner leur ayant livré un combat des plus meurtriers, parvint à leur enlever un de ces étendards, qu'il consacra à saint Thibaud, patron d'Oberweiler [xxi]. Le jour suivant, le docteur juif, qui trahissait la ville et avait des intelligences dans le camp ottoman, surpris au moment où il allait lancer à l'ennemi une lettre au moyen d'une flèche, fut écartelé[1]. Ces trois engagemens n'avaient été que partiels; ils n'avaient eu lieu qu'entre une partie de l'armée assiégeante et les chevaliers défendant le bastion anglais; mais, le 24 septembre, fut annoncé un assaut général qui devait s'étendre sur toute la ligne des fortifications. Depuis midi jusqu'à minuit, des hérauts parcoururent le camp en criant: « Demain il y aura assaut; la pierre et le territoire sont au padischah, le sang et les biens des habitans sont le butin des vainqueurs[2]! » Au point du jour, les Ottomans se portèrent au nord, à l'est et au sud de la ville; cependant leurs efforts se concentrèrent contre le bastion de la langue espagnole, où l'aga des janissaires pénétra et planta son drapeau; mais ce triomphe ne fut que

porte-drapeau Henri Mauselle. Vertot confond le nom du premier avec celui du capitaine des galères, Michel Argillemont.

[1] Bourbon. Le *Journal* de Souleïman fait mention le même jour de la lettre du juif.

[2] *Journal* de Souleïman.

de peu de durée, et tous leurs étendards tombèrent au pouvoir des chrétiens. Les Turcs furent repoussés de toutes parts, laissant quinze mille des leurs sur les brèches et dans les fossés [1]. Dans cet assaut, le plus terrible de tous ceux qui se livrèrent dans le cours du siége, brilla non seulement la valeur des chevaliers et des laïques, mais encore le courage des femmes de Rhodes. Sans s'effrayer des flots de sang qui coulaient à côté d'elles, les unes portaient du pain et du vin pour ranimer les combattans épuisés par une lutte aussi terrible, les autres de la terre pour en remplir les brèches, et des pierres pour les jeter sur les assaillans [2]. L'amante d'un des capitaines morts dans la défense du bastion anglais, une Grecque dont le nom est resté inconnu, se distingua, entre toutes, par un acte empreint à la fois de folie et de grandeur, de tendresse et de cruauté. Après avoir embrassé ses deux enfans et les avoir marqués au front du signe de la croix, elle les poignarda et les jeta au feu en disant : « Ainsi l'ennemi ne pourra souiller vos jeunes corps vivans ni morts... » Puis elle revêtit le manteau sanglant de son amant, et saisissant une épée, elle se précipita au plus fort de la mêlée, où elle mourut de la mort des héros, en combattant avec une valeur surnaturelle [3]. Souleïman, furieux d'avoir échoué dans son attaque,

[1] Bourbon. Le *Journal* de Souleïman reconnaît une perte plus grande.

[2] Bourbon.

[3] *Ne hostis, dicebat, vilissimus vivis aut mortuis gemina nobilitate corporibus potiretur.* L'ingénieur Fontanus comme témoin oculaire. Jacobi Fontani, *de Bello Rhodio*, t. II.

en rejeta la responsabilité sur le beglerbeg de Roumilie, Ayaz-Pascha; il le déposa et le fit emprisonner, mais il le rendit à la liberté et à ses fonctions dès le lendemain [xxii]. Trois jours après, ayant reçu la nouvelle de la mort de Khaïrbeg, gouverneur d'Egypte, il envoya pour lui succéder le serasker Moustafa-Pascha; le troisième vizir Ahmed-Pascha remplaça Moustafa dans la direction du siége [1]. La dignité d'amiral de la flotte fut retirée à Yaïlak Moustafa-Pascha, et donnée à Behrambeg [2]. Le 12 octobre (21 silkidé), à la pointe du jour, Ahmed tenta de surprendre le bastion anglais; les remparts étaient déjà au pouvoir des Turcs, lorsque l'aga des janissaires fut blessé, et ses troupes forcées de se retirer [3]. Vers la fin du même mois, les assiégés furent repoussés, après un combat meurtrier, des bastions d'Italie et de Provence [4]. Trois semaines se passèrent en engagemens isolés qui faisaient avancer de plus en plus les Ottomans vers un succès prochain; cependant un nouvel assaut donné au bastion d'Italie le 23 novembre (4 moharrem) leur coûta cinq cents hommes sans aucun résultat [5]. Enfin, le jour de Saint-André (30 novembre — 11 moharrem), les bastions d'Espagne et d'Italie furent assiégés au milieu de torrens de pluie; mais une nouvelle perte de trois mille hom-

1 Djelalzadé, f. 67. *Journal* de Souleïman.

2 Ferdi, f. 64. Ali, dans la *Liste des Paschas*.

3 *Journal* de Souleïman. Bourbon : « Ils furent repoussés dudit terre-plain (d'Italie) et de la bresche de Provence. »

4 Bourbon. — 5 *Ibid.* et le *Journal* de Souleïman.

mes détermina le serasker à ne plus tenter d'attaques ouvertes et à se réduire aux tranchées et aux mines [1].

Depuis le commencement du siége. les Turcs avaient eu un nombre considérable de morts; on l'estimait au chiffre énorme de cent mille hommes, dont moitié avait péri les armes à la main, moitié par suite de maladies [2]. Le 10 décembre 1522, les chevaliers virent flotter dans le camp ennemi un drapeau blanc; ils répondirent à ce drapeau par un autre qu'ils arborèrent à leur tour, et ils aperçurent bientôt deux Turcs qui apportaient une lettre ornée du chiffre en or du Sultan, et venaient demander une entrevue au grand-maître. Deux chevaliers ayant été députés vers Souleïman, celui-ci leur offrit une capitulation honorable, sous la condition de rendre la ville dans le délai de trois jours; sinon, il les menaça de passer toute la population de Rhodes par les armes, et de n'épargner pas même les chats [3]. La reddition de la place avait été déjà résolue d'abord dans le chapitre des grands'-croix de l'Ordre, et ensuite dans le chapitre où chaque langue était représentée par deux chevaliers. Cependant cette décision ayant éprouvé une violente opposition et ayant été sévèrement blâmée, on envoya une nouvelle députation de deux chevaliers espa-

1 Djelalzadé, f. 70. Fontanus fixe la perte des Turcs à cinq mille hommes. Bourbon : « Acmet-Bascha délibère de ne donner plus d'assault, mais suyvre ces tranchées. » Ramazan dans Tercier. Tercier, p. 755, place par erreur cet assaut au 9 moharrem.

2 « Le Bascha jura sur sa foi et asseura qu'il en estoit mort de mort violente plus de soixante-quatre mille, et quarante ou cinquante mille de maladie. » Bourbon. — 3 *Ibid.*

gnols demander à Souleïman un laps de temps plus long pour résoudre une question aussi importante; ils alléguèrent que la population de Rhodes étant composée de Grecs et de Latins, les délibérations étaient nécessairement plus difficiles. Souleïman, pour toute réponse, ordonna à ses généraux de recommencer le siége (18 décembre — 29 moharrem)[1]. Les travaux des mines et des tranchées furent repris avec une nouvelle ardeur. Les Turcs dirigèrent contre les ouvrages avancés du bastion espagnol une attaque qui fut repoussée; mais le lendemain ils s'y portèrent de nouveau avec une telle furie, que les chevaliers furent refoulés derrière les fortifications et les fossés de l'intérieur de la ville[2]. Le manque de munitions força enfin les assiégés à capituler. Villiers de l'Ile-Adam envoya au serasker Ahmed-Pascha deux chevaliers, porteurs d'un écrit par lequel Bayezid II avait jadis garanti au grand-maître Pierre d'Aubusson la libre possession de Rhodes, en son nom et à celui de ses descendans. Ahmed-Pascha n'eut pas plus tôt cette pièce entre les mains, qu'il la déchira et la foula aux pieds. Il fit couper les doigts, le nez, les oreilles à deux soldats qu'il avait fait prisonniers le même jour, et les envoya ainsi mutilés au grand-maître avec une lettre pleine de grossières injures[3]. Enfin Villiers de l'Ile-Adam,

[1] Dans Bourbon, le 15 décembre.

[2] « Le 17 décembre, les Turcs donnèrent l'assault à la barbacane d'Espaigne. — Le lendemain (18), ils vindrent avec grosse puissance donner l'assault à ladite barbacane. » Bourbon.

[3] Bourbon. Fontanus, dans l'édition de Bâle de Chalcondyle, p. 493.

réduit à la dernière extrémité, députa à Souleïman un chevalier et deux bourgeois de la ville pour négocier la reddition de Rhodes (21 décembre — 2 safer). Souleïman agréa leurs propositions, et commit son grand-vizir pour débattre les articles de la capitulation avec les plénipotentiaires de l'Ordre. Il fut stipulé que le grand-maître enverrait en ôtages au camp ottoman vingt-cinq chevaliers et vingt-cinq des principaux habitans de Rhodes; que des vaisseaux seraient fournis aux membres de l'Ordre pour sortir de l'île dans un délai de douze jours; que le culte et les églises des Grecs et des Latins seraient respectés. Une des conditions principales du traité, réclamée expressément du Sultan par les députés bourgeois, fut que l'armée se retirerait à la distance d'un mille de Rhodes. Mais le cinquième jour après la signature du traité [1], les janissaires, cette milice aussi redoutable qu'indisciplinée, ne purent se contenir; sous prétexte de visiter quinze mille des leurs qui venaient d'arriver des frontières de Perse sous la conduite de Ferhad-Pascha, ils s'approchèrent de la ville sans autres armes que des bâtons, forcèrent la porte Cosquinienne, pillèrent les maisons des principaux habitans et commirent toute sorte d'excès. Leur fureur se déchaîna surtout contre l'église de Saint-Jean : ils râclèrent les peintures à fresque représentant les saints, brisèrent les statues, ouvrirent les tombeaux des grands-maîtres,

[1] Bourbon dit expressément que ce fut le cinquième jour après la signature du traité, c'est-à-dire le 25 décembre, jour de l'occupation de Rhodes par les Turcs.

renversèrent les autels, traînèrent les crucifix dans la boue, et mirent au pillage les ornemens sacrés [1]. Du haut du clocher de l'église de Saint-Jean, on appela les croyans à la prière; la musique turque résonna sur les créneaux de la tour de Saint-Nicolas; c'est ainsi que les mouezzins et les tambours ottomans annoncèrent au monde chrétien la conquête de Rhodes [2]. Ceux qui voulurent résister à ces désordres expirèrent sous le bâton, ou furent forcés de se charger de leur avoir comme des bêtes de somme, et de le transporter au camp. La prise de Rhodes eut lieu dans la matinée du jour de Noël, au moment même où le pape Adrien célébrait le service divin dans l'église de Saint-Pierre; pendant l'office, une pierre se détachant de la corniche vint tomber à ses pieds, circonstance qui fut regardée comme le présage de la chute du premier boulevard de la chrétienté [3]. Ainsi les principaux articles de la capitulation avaient été violés presque aussitôt que signés; toutefois on ne sait s'il faut en accuser le Sultan, les vizirs, ou seulement l'indiscipline des janissaires [4].

Quelques jours après la ratification du traité, Ahmed-Pascha était venu sur la brèche du bastion d'Espagne pour faire plusieurs communications à Villiers de l'Ile-Adam, et lui exprimer le désir qu'avait le Sultan de le voir. Le grand-maître, malgré sa répugnance pour cette entrevue, se rendit, dans la matinée du 7 safer

[1] Fontanus et Bourbon. — [2] Djelalzadé, f. 71.

[3] Spandugino, f. 94.

[4] « Si ce fut par son commandement ou des baschas, je n'en sais rien, » dit Bourbon.

(26 décembre 1522), au camp ottoman, accompagné seulement de quelques chevaliers. Comme c'était un jour de diwan, il resta long-temps devant la tente de son vainqueur, exposé à la neige et à la pluie, en attendant le moment d'être introduit. Les vizirs et Ferhad-Pascha avaient été admis à la cérémonie du baise-main, dans laquelle ce dernier présenta au Sultan de riches présens consistant en vases, assiettes et coupes d'argent [1]. Enfin le grand-maître, après avoir été revêtu d'un kaftan d'honneur, fut conduit en présence de Souleïman. Ces deux princes qui étaient arrivés ensemble au pouvoir deux ans auparavant et qui se trouvaient maintenant face à face dans des positions si diverses, gardèrent long-temps un profond silence et s'examinèrent réciproquement. Enfin le Sultan, prenant la parole, s'efforça de consoler le grand-maître de sa défaite en lui représentant que c'était le sort des princes de perdre des villes et des royaumes, et lui renouvela l'assurance d'une libre retraite [2]. En cela Souleïman fit preuve d'idées élevées et généreuses; mais le jour suivant, il démentit cette noble conduite. Ayant découvert le fils du malheureux prince Djem, qui espérait pouvoir passer en Europe avec les chevaliers à la faveur d'un déguisement, il le fit exécuter avec son fils et envoya sa femme et ses autres enfans à Constantinople [3]. Ainsi le plus grand des princes

[1] Djelalzadé, f. 71. *Journal* de Souleïman.

[2] Fontanus et Bourbon.

[3] Fontanus. *Journal* de Souleïman. Spandugino, f. 96, et les historiens ottomans

ottomans lui-même paya son tribut de sang aux usages de cette politique tyrannique qui ordonnait au souverain le meurtre de ses parens. Deux jours après cet acte de froide cruauté, Souleïman étant allé voir le bastion d'Espagne et la tour de Saint-Nicolas, voulut visiter également Rhodes et le palais du grand-maître avant de retourner à son camp. Accompagné seulement d'Ahmed-Pascha et d'un jeune esclave, il se rendit au réfectoire des chevaliers et demanda Villiers de l'Ile-Adam. Ahmed-Pascha faisant fonction d'interprète et traduisant les paroles du Sultan en grec, assura de nouveau au grand-maître que la capitulation serait de tous points strictement exécutée, et lui offrit un terme plus long pour l'évacuation de Rhodes (29 décembre—10 safer). Le grand-maître remercia le Sultan et se borna à lui demander de rester fidèle aux clauses du traité [1]. Les deux jours suivans, mille hommes, dont cinq cents janissaires, furent mis en garnison à Rhodes, le bagage de l'empereur fut transporté à Marmaris, et l'amiral de la flotte alla prendre possession des autres villes de l'île. Le 1er janvier 1523 (13 safer 929), le grand-maître, avant de s'éloigner, vint baiser la main du Sultan, et lui offrit quatre vases d'or. « Ce n'est pas sans en être peiné moi-même, dit Souleïman à son favori Ibrahim, que je force ce chrétien à abandonner dans sa vieillesse sa maison et ses biens [2]. »

1 Bourbon. Fontanus fait tenir de nouveau aux deux princes de longs discours, et va jusqu'à dire que le Sultan, par respect pour le grand-maître, ne lui parla qu'en portant la main à son turban comme pour le saluer.

2 *Journal* de Souleïman.

Vers minuit du même jour, Villiers de l'Ile-Adam appareilla avec les siens pour l'Europe. Le vendredi suivant, Souleïman, après avoir assisté à la prière publique dans l'église de Saint-Jean, s'embarqua sur la galère du capitaine Kara-Mahmoud, mort au siége de Piscopia; arrivé à Marmaris, il transmit l'ordre aux sandjakbegs de Menteschè, de Karasi, d'Aïdin et de Saroukhan, et à son grand-écuyer Iskenderbeg de veiller à la reconstruction immédiate des fortifications de Rhodes [1]. Lui-même, pendant le siége, avait commencé à bâtir sur l'emplacement de la vieille ville, appelé par les chevaliers *Phileremus* et par les Turcs *Sunboulu* (riche en hyacinthes), un édifice [2], dont il reste encore quelques ruines au milieu d'un site romantique [3]. La chute de Rhodes entraîna celle de huit îles sous sa dépendance, savoir: Leros (Ileros), Kos [4], Kalymna (Ghelmez), Nisyros (Indjirli), Telos (Illegi), Chalce (Khalki), Limonia et Symé (Soumbeki) [5]. Les femmes grecques de Symé qui, par leur habileté à plonger, avaient rendu de grands services à Souleïman pendant le siége, obtinrent de lui le pri-

[1] Giovio. — [2] *Journal* de Souleïman.

[3] *Ad montem Philerenum super cujus verticem tyrannus Sacello Diviparæ virginis in balneas sedemque arcanarum libidinum et monstruosi concubitus mutato, arcem erexit.* Fontanus, édition de Bâle de Chalcondyle, p. 468.

[4] La sommation de Souleïman se trouve dans le t. XXXIV de Marini Sanuto: *Lettera del Sign. Turcho a quelli di Lango* 1523, dans laquelle le Sultan jure, par les cent vingt-quatre mille prophètes et les quatre livres saints, de respecter la liberté des habitans.

[5] Fontanus, p. 481. Djelalzadé, f. 71.

vilége de porter un turban d'étoffe blanche [1]. Le fort Petreon, bâti par le chevalier allemand Schlegelhold sur les ruines de l'ancienne Halicarnasse, reçut garnison ottomane et compléta ainsi le nombre de dix des conquêtes de Souleïman. Le siége de Rhodes fait époque dans l'histoire des guerres modernes, non seulement par le courage héroïque de Villiers de l'Ile-Adam et de ses chevaliers, mais encore par l'usage des bombes que les Turcs employèrent pour la première fois, et par l'invention des contremines et tambours due à Martinengo [2].

Un mois après son départ de Rhodes, Souleïman rentra triomphalement à Constantinople [3]; mais la joie qu'il avait ressentie en apprenant à Rhodes la naissance de son fils Mohammed, ne tarda pas à être troublée par la perte d'un autre fils, le prince Abdoullah. Souleïman avait envoyé de Rhodes des lettres de victoire à tous les juges de l'empire, au khan de Crimée et au schérif de la Mecque. De toutes les puissances chrétiennes à qui la conquête de Rhodes fut signifiée officiellement, Venise fut la seule qui répondit aux communications de la chancellerie turque par des protestations d'amitié [4]. Les brillans succès de Souleïman firent rompre aux schahs de Perse et de Schirwan le

1 *Turner's Travels*, t. III. — 2 Fontanus, p. 401. Bourbon.

3 *Journal* de Souleïman. La flotte passa par Khios pour se rendre à Constantinople. Spandugino, p. 97.

4 *Journal* de Souleïman, 30 septembre. On y trouve la lettre du Sultan au juge de Brousa, f. 67, sous le no 21; celle au khan des Tatares, f. 64, sous le no 20. La lettre au doge de Venise est citée dans Marini Sanuto.

silence peu bienveillant qu'ils avaient gardé jusque-là : ils s'empressèrent de lui envoyer, avec leurs tardives félicitations sur la mort de son père et son avènement au trône, leurs complimens plus opportuns au sujet de la prise de Rhodes [1]. L'ambassadeur persan, arrivé sur la rive asiatique du Bosphore avec une suite de cinq cents cavaliers, reçut ordre de n'entrer à Constantinople qu'accompagné de vingt personnes, parce qu'il n'était pas convenable que l'ambassadeur d'une puissance étrangère se présentât avec une escorte aussi nombreuse [2]. A la même époque se trouvait à Constantinople l'ambassadeur russe Jean Morosof, que le tzar Vassili avait chargé de conclure une alliance avec la Porte; mais les négociations de Morosof furent sans succès [3].

Au mois de juin 1523, le grand-vizir Piri-Pascha, sur les calomnies d'Ahmed-Pascha qui aspirait à sa dignité, fut déposé et admis à la retraite avec la pension récemment fixée à deux cent mille aspres [4]. Sou-

1 *Journal* de Souleïman. Lettre du schah de Perse, f. 71, no 22; et réponse du Sultan, no 23; lettre du schah de Schirwan, f. 73, no 24; et réponse, f. 75, no 25.

2 Ferdi, f. 82. *Un Orator del Sophi, quel vene con 500 cavalli, i quali furono mandati intrio e venne solamente con 20 cavalli.* (*Relazione di Zen di quondam Piero Oratore veneto a dì 6 dec.* 1523.) Marini Sanuto, t. XXXV.

3 Karamsin, *Histoire de Russie*, VII, p. 143. Marini Sanuto, l. c. Le rapport déjà cité de l'ambassadeur vénitien parle de cette ambassade russe en même temps que de celle du schah de Perse. *Un oratore di Rossiye.* L'ambassadeur vénitien dit du caractère de Souleïman : *Non è Sodomita come li altri Signori Turchi, e ama la giustizia.*

4 Djelalzadé s'exprime très-librement sur les calomnies et les intrigues

leïman remplaça Piri par son favori Ibrahim [xxiii], chef des pages et premier fauconnier, qui dès lors cumula avec le grand-vizirat les fonctions de beglerbeg de Roumilie (13 schâban 929 — 27 juin 1523). Fils d'un matelot de Parga, et habile violon dès sa jeunesse, Ibrahim avait été enlevé par des corsaires turcs et vendu à une veuve habitant dans le voisinage de Magnésie. Cette femme s'appliquait à faire ressortir les grâces naturelles et le talent du jeune esclave par une riche toilette et par une éducation soignée. Souleïman n'étant encore qu'héritier présomptif du trône, avait rencontré, dans une de ses excursions, Ibrahim jouant du violon. Il fut tellement séduit par le jeu et l'esprit du jeune esclave, qu'il en fit dès lors son compagnon inséparable, et le nomma, en montant sur le trône, chef des pages et des fauconniers [1]. L'influence toujours croissante d'Ibrahim ne put bientôt plus être contrebalancée par les vieux services de Piri, qui eut le malheur d'avancer encore sa disgrâce en blâmant l'entreprise contre Rhodes; c'est à

d'Ahmed-Pascha, f. 77. Almosino, qui mérite peu de foi dans son récit des premiers événemens du règne de Souleïman, raconte, p. 104-114, que Piri, qu'il appelle Piali, avait sauvé le prince Souleïman d'une mort certaine, en le préservant d'un vêtement empoisonné que lui destinait Sélim; mais il est impossible de ne pas reconnaître l'absurdité de ce conte, lorsqu'on réfléchit qu'Ibrahim, au lieu d'être dans le seraï de Constantinople, comme le prétend Almosino, se trouvait à Magnésie auprès de Souleïman.

1 Sagundino, p. 100, dit qu'il était né à Parga. Piero Zen, l'ambassadeur vénitien, envoya au sénat de Venise un rapport détaillé sur la naissance, l'éducation et l'entrée d'Ibrahim dans le seraï; il est daté du 6 décembre 1523. Marini Sanuto, t. XXXV.

cette désapprobation intempestive que le grand-vizir avait dû de n'être pas chargé du commandement en chef de l'expédition. Le caractère violent et ambitieux d'Ahmed-Pascha ne lui permettait pas de supporter la préférence témoignée par Souleïman à Ibrahim; il avait regardé le grand-vizirat comme lui revenant de droit, à lui second vizir, dans le cas de la déposition de Piri-Pascha. Pour n'être pas témoin à chaque instant du triomphe du favori de Souleïman, il sollicita le gouvernement d'Égypte; le Sultan souscrivit d'autant plus volontiers à cette demande, qu'il termina par là les scènes fâcheuses [1] qu'amenait dans le diwan la rivalité d'Ahmed et d'Ibrahim [2].

Mohammed-Ghiraï, khan de Crimée, venait de mourir dans la huitième année de son règne et la cinquante-huitième de son âge; il avait succombé, ainsi que son frère le kalgha, au milieu d'une révolte nocturne suscitée par ses deux fils, Ghazi-Ghiraï et Baba-Ghiraï (929—1522). Après ce double meurtre, les deux princes se partagèrent le gouvernement et les dépouilles de leurs victimes; Ghazi recueillit le titre de son père et Baba celui de son oncle. Memisch, qui en sa qualité de *schirinbeg* ou de premier des sandjakbegs était après le kalgha le plus haut dignitaire du royaume, s'empressa d'adresser à la Porte un rapport sur ces événemens, en priant le Sultan de remplacer l'usurpateur par Seadet-Ghiraï, que son frère Mohammed-Ghiraï avait précédemment envoyé en ôtage à Constantinople. Seadet-Ghiraï, appuyé par les janissaires

[1] Ferdi, f. 80. — [2] Solakzadé, f. 102. Djelalzadé, f. 78.

de Souleïman, vint prendre possession du trône de Crimée, et, à l'instigation de Memischbeg, éleva son neveu Ghazi-Ghiraï à la dignité de kalgha. Cette nomination qui était contraire à la constitution des Tatares, d'après laquelle la dignité de kalgha devait toujours revenir au membre le plus ancien de la famille régnante, c'est-à-dire à un oncle ou à un frère du khan, excita de nouveaux troubles. Six mois après, Ghazi, âgé de vingt-un ans, fut assassiné avec son frère Baba au moment où il venait présenter ses félicitations au khan à l'occasion de la fête du Beïram. Seadet-Ghiraï choisit pour kalgha son neveu Dewlet-Ghiraï. Mais le pouvoir ne tarda pas à tomber entre les mains d'Islam-Ghiraï, qui souleva la nation pour venger la mort de son frère Ghazi (938 — 1530). Seadet-Ghiraï vécut encore sept ans à Constantinople d'une pension de Souleïman, et fut enterré dans la mosquée d'Eyoub (944 — 1537)[1]. Islam-Ghiraï conféra la dignité de kalgha à son frère Ouzbeg-Ghiraï, qui, un an plus tard, fut remplacé par Sahib-Ghiraï, fils de Mengli-Ghiraï, pour avoir encouru la disgrâce de Souleïman. Lorsque Mohammed-Ghiraï, en prenant en mains le pouvoir, avait voulu assurer la tranquillité de sa domination par le massacre de tous ses frères, Sahib encore enfant avait échappé à la mort en se réfugiant à Kazan; depuis, les Noghaïs [xxiv] l'avaient choisi pour leur khan. Nous parlerons plus bas des circonstances qui amenèrent son avènement au trône de Crimée.

[1] *Les sept Étoiles errantes*, manuscrit d'Italinsky, f. 61-64.

Khaïrbeg était resté fidèle au Sultan lors de la révolte de Ghazali, et avait, comme nous l'avons vu, envoyé à l'armée ottomane dans l'île de Rhodes un corps auxiliaire de trois mille hommes, sous le commandement de sept scheïkhs arabes [xxv]; mais en apprenant la triste fin de celui dont il avait refusé la complicité, il tomba dans une mélancolie profonde. Sentant approcher sa mort, il donna la liberté à tous ses esclaves, créa et dota plusieurs fondations pieuses, et assura l'usufruit de son immense fortune comme *wakf* à ses enfans et à sa femme, qui, veuve du sultan des Mamlouks Nassir Mohammed Ben Koulaoun, avait refusé la main du sultan Ghawri. Le dernier acte gouvernemental de Khaïrbeg fut l'armement d'une flotte de vingt voiles, qui, sous le commandement de son gendre Kaïtbaï, amena au Sultan alors à Rhodes des troupes fraîches et l'étendard *akab* (l'aigle) du Prophète, ce gage sacré de la victoire pour les Musulmans [1]. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, Souleïman apprit sous les murs de Rhodes la mort de Khaïrbeg dix semaines après son débarquement dans l'île, et nomma son beau-frère Moustafa-Pascha au gouvernement d'Égypte [xxvi]. Moustafa eut à lutter contre la révolte de deux kaschizés, du nom de Djanim et d'Inal, qui, entre autres actes de violence, avaient tué deux scheïkhs arabes, Hasan Meri et son oncle. Il marcha contre les rebelles à la tête de ses janissaires et d'un corps d'arquebusiers,

1 Souheïli, f. 51. Schoukri, f. 105. *Akab* ou l'aigle, tel était le nom de cet étendard du Prophète, appelé aujourd'hui *sandjak-schérif*.

les battit, et fit planter les têtes des deux chefs sur les créneaux de la porte Souweïla, au Caire [1]. Peu de temps après, Moustafa-Pascha fut rappelé à Constantinople sur les prières de sa femme. Elle représenta au Sultan son frère la fatalité qui la poursuivait : mariée d'abord par Sélim au bostandjibaschi, elle avait eu bientôt à regretter la perte de son mari exécuté par les ordres de son père ; et maintenant Souleïman l'avait à peine unie à Moustafa, qu'il l'avait en quelque sorte condamnée à un nouveau veuvage en envoyant son époux loin d'elle [2]. Moustafa fut remplacé (9 schewal 929—20 août 1523) par Guzeldjé Kasim (le beau Kasim) [3], un des seigneurs de l'étrier impérial, et plus tard fondateur du faubourg de Constantinople, qui porte encore son nom. Mais à peine quelques mois s'étaient écoulés depuis son installation, que Kasim dut céder le gouvernement d'Egypte au vizir Ahmed-Pascha, qui mérita bientôt le nom de traître, sous lequel il est désigné dans l'histoire ottomane. Ahmed voulut se dédommager de la perte du grand-vizirat par l'usurpation de la souveraineté d'Egypte. Il sut gagner à sa cause les Mamlouks, mais il échoua contre la fidélité des janissaires. Il donna les grands fiefs du royaume aux misérables instrumens de ses projets, et

[1] Solakzadé, f. 102. Ferdi, f. 77. Souheïli, f. 52. Schoukri, f. 106.

[2] Spandugino, f. 99.

[3] Ali. Ferdi. Souheïli, f. 53 ; dans le *Nouzhetoun-Nasirin* et autres histoires d'Egypte, Kasim-Pascha manque dans la *Liste des gouverneurs ;* il est par ordre de date entre Moustafa-Pascha et Ahmed-Pascha ; son nom se trouve dans les *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa, p. 218.

tenta par toutes sortes de moyens ouverts ou détournés, de se débarrasser des janissaires, qui étaient les maîtres du château du Caire; mais ses manœuvres n'eurent aucun résultat. Trompé dans son attente, il jeta le masque sous lequel il avait pendant six mois caché sa trahison, établit son camp à Imbaba, et mit le siége devant la citadelle de la capitale. Les janissaires firent une sortie, et, dans un combat mémorable par le courage qu'ils déployèrent, tuèrent quatre mille hommes aux rebelles. Ahmed-Pascha fut informé par Djemaleddin, un des émirs mamlouks, de l'existence d'un ancien aqueduc souterrain qui conduisait dans l'intérieur du château, et dont le souvenir s'était perdu depuis plus de deux siècles; il profita de ce moyen inespéré de victoire, et introduisit ainsi dans la place ses mamlouks qui firent un massacre général des janissaires [1]. Maître de l'Égypte, Ahmed prit le titre de Sultan, et s'arrogea les deux droits régaliens de l'islamisme [2] (janvier 1524). Alexandrie et toute la côte étant en son pouvoir, il lui fut aisé d'intercepter les communications entre l'Égypte et la métropole; aussi s'empara-t-il du vaisseau apportant l'ordre par lequel le Sultan lui retirait son gouver-

[1] Solakzadé, f. 102. Ahmed-Pascha partit, le 20 ramazan, de Constantinople, et arriva, le 8 schewal, au Caire. Ferdi, f. 84. Souheïli, f. 53. Schoukri, f. 106. Ali, f. 225. Le *Rapport de l'ambassadeur vénitien de Candie*, dans Marini Sanuto, t. XXXV : *tutti da Turchia sono sta tagliati a pezzi*.

[2] Ferdi, f. 85. Djelalzadé, f. 74. Solakzadé, f. 102. Souheïli, f. 53. Schoukri, f. 107. Abdoulaziz, f. 58.

nement, et nommait à sa place le brave Kara Mousa, qui, sous le gouvernement de Moustafa-Pascha, avait si heureusement étouffé la révolte des Arabes; il fit mettre à mort le nouveau gouverneur et le tschaousch porteur du ferman. Ahmed, voulant avoir trois vizirs, à l'exemple du sultan ottoman, donna ce titre à trois de ses confidens, entre lesquels il partagea l'administration de l'Egypte. Mais dans ce nombre se trouvait Mohammedbeg qui trahit Ahmed pour Souleïman. Après avoir tout préparé pour l'enlèvement d'Ahmed, et avoir embusqué quelques centaines de soldats dans les maisons du Caire, il attendit l'heure à laquelle l'usurpateur descendait de la citadelle pour venir prendre des bains dans la ville. La maison dans laquelle il entra fut envahie aux cris de: « Dieu donne la victoire au sultan Souleïman! » Ahmed, à moitié rasé, se sauva sur le toit, en descendit sans être aperçu, monta à cheval et se réfugia dans la citadelle; la troupe de Mohammedbeg, composée seulement de quelques soldats rassemblés à la hâte, y pénétra avec lui. Mais il était à craindre que le traître ne trouvât dans son château situé dans l'enceinte du fort, un nouvel asile et le temps de faire un appel aux Mamlouks; chaque minute pouvant être décisive, Mohammedbeg fit proclamer que les trésors déposés dans le palais seraient le partage des vainqueurs. Il n'en fallut pas davantage pour faire accourir un grand nombre d'Arabes avides de butin, qui escaladèrent les murs et enfoncèrent les portes. A la faveur du désordre et du pillage, Ahmed put parvenir à s'échapper avec plus de vingt des siens

sans être reconnu, et il s'enfuit chez les Arabes de la tribu Beni Bakar, dans le district de Scherkiyé [1]. Mohammedbeg envoya à sa poursuite trois mille cavaliers commandés par le Tscherkesse Djanim-Hamrawi; celui-ci étant rentré sans avoir pu rejoindre les fuyards, Mohammedbeg se mit lui-même en marche avec trois mille hommes bien armés, en se dirigeant vers Mahallet, où le scheïkh arabe Kharisch vint lui livrer Ahmed chargé de chaînes [2]. La tête du traître fut expédiée à Constantinople. Le troisième vizir, Ayaz-Pascha, que Souleïman avait envoyé par terre avec trois mille janissaires pour comprimer la révolte, reçut ordre de rétrograder; Kasim-Pascha fut de nouveau investi du gouvernement de la province. La fidélité de Mohammedbeg au Sultan, ou sa trahison envers un traître, fut récompensée par de nouveaux fiefs ajoutés à ceux qu'il possédait déjà, et par la place d'intendant-général de l'Egypte.

Vers cette même époque, Souleïman célébra à Constantinople, avec une pompe jusqu'alors inaccoutumée, le mariage de sa sœur avec le grand-vizir Ibrahim-Pascha (18 redjeb 930 — 22 mai 1524). Des

[1] Ahmed s'était rendu maître du Caire avec le secours de la tribu Bakar et des Mamlouks. Le *Rapport de l'ambassadeur vénitien de Candie* dit : *Ebno Omar Signore del Saito* (la Haute-Égypte) *arabo con 80 mille persone, che ha avuto di Ebn Bacar similiter Arabo, con circa dieci mille Mamluchi, e 6000 Schopetari negri, e intrato nel Cairo senza aver fatto alcun effusion di sangue, sono sta benignamente acceptati dal popolo.* Marini Sanuto, t. XXXV.

[2] Ferdi, f. 88. Solakzadé, f. 102. Ali, VIIe récit. Le *Al-manah er-rahmaniyet*, par Ebou Sourour. Petschewi, f. 30.

tentes magnifiques et un trône pour le Sultan furent dressés sur l'Hippodrome. Le second vizir, Ayaz-Pascha [1], chargé de remplir les fonctions de paranymphe, et l'aga des janissaires, allèrent au seraï inviter le Sultan à honorer les fêtes de sa présence. Souleïman les reçut gracieusement, fit en termes pompeux l'éloge d'Ibrahim, et les renvoya comblés de présens. Pendant sept jours consécutifs, les silihdars, les sipahis, les ouloufedjis, les ghourebas, les djebedjis et les topdjis, furent traités de la manière la plus somptueuse; le huitième jour une fête brillante fut donnée aux janissaires, aux vizirs, aux beglerbegs et aux sandjakbegs; le neuvième, veille de celui où l'on devait aller chercher la fiancée au seraï, le Sultan se rendit au palais d'Ibrahim, pour ainsi dire entre deux murs d'or et de soie, toutes les maisons étant tapissées des plus riches étoffes. Ayant fait asseoir à sa droite le vénérable moufti Ali Djemali et à sa gauche le précepteur des jeunes princes Schems Efendi, destitué plus tard pour son ignorance [2], il présida aux conférences des professeurs des diverses académies, qui agitèrent devant lui des questions de controverse [3]. Ces discussions savantes terminées, le grand écuyer tranchant servit la table, d'abord pour le grand-vizir seul, ensuite pour les oulémas; le defterdar Moustafa

1 C'est l'ancien beglerbeg de Roumilie qui, au siége de Rhodes, dirigeait les attaques contre le boulevard de la langue allemande.

2 *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa, p. 204.

3 Petschewi, f. 31. Ali, f. 226, IXe récit du règne de Souleïman. Solakzadé, f. 103.

Tschelebi remplit l'office d'échanson, et présenta au Sultan des sorbets dans une précieuse coupe faite d'une seule turquoise; cette coupe avait été conservée dans le trésor impérial, et on faisait remonter son ancienneté jusqu'à Nouschirwan son premier possesseur. Les oulémas furent renvoyés chez eux chargés de sucreries et de confitures. A son retour au seraï, Souleïman reçut l'heureuse nouvelle de la naissance d'un fils auquel on donna le nom de Sélim (24 redjeb — 28 mai) [1]. Deux jours après, le paranymphe se rendit du seraï au palais d'Ibrahim, à la tête d'un nombreux cortége portant les *palmes des noces* [2]. Une de ces palmes était faite de soixante mille petits morceaux, une autre de quarante-six mille, et elles étaient sculptées en mille formes d'arbres, de fleurs et d'animaux fabuleux, tels que simourgh [3] et anka. Le 2 schâban (5 juin), Souleïman retourna au palais [4] récemment construit par Ibrahim sur l'Hippodrome, où il assista à des luttes, des danses, des courses, des tirs à l'arc et d'autres réjouissances publiques, et voulut bien accepter de plusieurs poëtes des kassidés en l'honneur des nouveaux époux; celle de Khiali (le riche

1 Abdoulaziz-Efendi, f. 63. Djelalzadé, f. 82. Solakzadé, f. 103. Almosino, auteur digne de foi quand il parle, comme témoin oculaire, des événemens de son époque sous Sélim II, confond cependant tous les événemens du règne de Souleïman Ier. Ainsi il fait de la fête des noces d'Ibrahim la fête de la circoncision de son fils : Ibrahim n'avait pas de fils.

2 Symbole de la force de l'homme.

3 Triple vautour du Zendavesta.

4 Ce palais est aujourd'hui celui des finances.

en imagination) eut les honneurs de la journée [1].

Ibrahim pouvait être considéré comme partageant avec le Sultan le pouvoir absolu. Quatre mois après son mariage, il reçut une nouvelle preuve de la confiance de Souleïman : il fut envoyé en Egypte avec une escadre; cinq cents janissaires, et quelques milliers de soldats, pour arranger les différends élevés entre le gouverneur Kasim-Pascha et l'intendant Mohammedbeg, et pour rétablir en même temps l'ancienne législation du pays (1er silhidjé 930 — 30 septembre 1524). Ibrahim avait à sa suite le général des oouloufedjis, Khaïreddin, le tshaouschbaschi (maréchal de la cour), Mohammed Ben Sofi, le defterdar Iskender Tschelebi, le teskeredji (maître des requêtes) Moustafa, et l'historien Djelalzadé [2]. Ce dernier, qui fut élevé plus tard à la dignité de reïs-efendi et à celle de nischandji, écrivit l'histoire du règne de Souleïman; son rang dans la hiérarchie administrative de l'empire et sa qualité de témoin oculaire rendent son ouvrage un des plus précieux à consulter et des plus dignes de foi. Au départ de l'escadre, le Sultan accompagna Ibrahim jusqu'aux îles des Princes, où il lui fit les adieux les plus affectueux; distinction inouïe chez les peuples d'Orient, et dont on ne connaît pas d'autre

1 Ali. Petschewi. Djelalzadé, l. c. Voyez pour la description détaillée de ces fêtes, dans Marini Sanuto, t. XXXV, une lettre du baile de Constantinople à son fils: *Il Signor dono 30 gordine d'aspri di 100 l'una a li Ganizeri che andavano 8000 alle nozze in ordine del Signor, et accettò l'invito con usarli parole in gran laude d'Ibrahim, trai pavioni* (tentes) *del Sr. era l'uno di Usun Hassan l'altro del Guri.*

2 Djelalzadé, f. 81. Ali, f. 227. Ferdi, f. 91. Solakzadé, f. 103.

exemple dans l'histoire des souverains ottomans [1]. Au passage de la flotte sous les murs de Gallipoli, quelques prisonniers persans furent exécutés [2] par ordre du Sultan, conformément au fetwa rendu sous le règne de Sélim Ier, par lequel cette nation était déclarée ennemie de la foi et de l'empire ; c'est ainsi que les sentimens élevés montrés par Souleïman au commencement de son règne subissaient déjà l'influence du fanatisme et d'une cruelle politique. Ibrahim, après avoir touché à l'île de Khios, où les administrateurs génois vinrent le complimenter et lui offrir des présens, aborda à Rhodes (10 moharrem — 7 novembre). La flotte ottomane ayant appareillé pour Alexandrie, fut rejetée par les vents d'automne sur les côtes de l'Asie-Mineure, et dut rentrer dans la baie de Marmaris trois semaines après son départ de Rhodes (1er safer — 28 novembre). L'incertitude de la navigation à cette époque de l'année détermina Ibrahim à continuer sa route par terre. Mohammed Emin, l'intendant d'Egypte, était sur le point de s'embarquer pour Constantinople afin d'y rendre compte de sa gestion, lorsqu'il apprit l'arrivée du grand-vizir à Ladakia ; renonçant à son premier projet, il s'empressa de faire voile pour la Syrie et alla se présenter à Ibrahim, qui approuva sa conduite et le renvoya au Caire. Le gouverneur d'Egypte, Kasim-Pacha, vint par terre jusqu'à Damas, où il trouva dans le grand-vizir un juge indulgent pour les fautes que l'intendant reprochait à son admi-

1 Djelalzadé, f. 81. Ali, f. 227. Ferdi, f. 91. Solakzadé, f. 103.

2 Ferdi, f. 92.

nistration [1]. La présence d'Ibrahim à Haleb et à Damas réprima la cupidité et la tyrannie des beglerbegs de ces deux villes et leur imprima une crainte salutaire [2]; l'impartialité avec laquelle il rendit la justice partout sur son passage lui valut les bénédictions des populations.

L'entrée du grand-vizir au Caire (24 mars 1525) se fit avec une pompe devant laquelle pâlirent tous les souvenirs de la magnificence des sultans tscherkesses. Cinq mille janissaires, sipahis et mamlouks richement vêtus formaient son cortége. Les harnais que le Sultan lui avait prêtés pour cette occasion avaient une valeur de plus de cent cinquante mille ducats. Les étendards de sa cavalerie étaient bleus et blancs, contrairement aux couleurs nationales des Turcs. Ses pages, comme ceux du Sultan, portaient des bonnets et des vêtemens d'étoffes d'or; il en était de même des mamlouks de sa suite [xxvii]. Chaque jour des trois mois qu'Ibrahim passa au Caire fut marqué par un acte de justice ou de bienfaisance; il s'occupa sans relâche à donner de nouvelles lois ou à modifier les anciennes suivant les besoins du pays, à sonder les plaies de l'administration et à y porter remède. Les scheïkhs des puissantes tribus des Beni Hawaré et des Beni Bakar, accusés de trahison, expièrent leur crime par

1 Ferdi, f. 95-96.

2 Djelalzadé. Solakzadé. Ali. Ferdi, l. c. Dans un entretien cité par Djelalzadé, le grand-vizir reprocha à Kasim les présens qu'il avait reçus du beglerbeg Sinandjik, et qui, disait-il, ne pourraient le sauver, s'il se trouvait un accusateur contre lui.

le supplice de la potence. Les chefs des autres tribus arabes dans la basse et dans la haute Egypte, jusqu'aux Oasis et à la Nubie, furent sommés de se reconnaître vassaux du Sultan et de venir prêter serment de fidélité; des crieurs publics parcouraient la ville, invitant ceux qui auraient à se plaindre des autorités à venir exposer leurs griefs. Les pauvres emprisonnés pour dettes furent rendus à la liberté[1]; des réglemens particuliers pourvurent à l'éducation et à l'entretien des orphelins[2]. Ibrahim ordonna d'élever dans la citadelle, en face du palais du gouverneur, deux tours destinées à la garde du trésor public; il fit rétablir à ses propres frais la mosquée d'Omar, près du Nilomètre, qui était à moitié ruinée. Les registres des impôts furent remis sur le pied où ils étaient sous les sultans Kaïtbaï et Ghawri[3]. D'après les calculs du defterdar, Ibrahim fixa à quatre-vingt mille ducats[4] le montant des sommes à percevoir par la Porte sur le gouvernement d'Egypte, déduction faite des frais administratifs. Pendant que le service public marchait ainsi vers sa réorganisation, Schedjâ Aga, général des ghourebas, arriva au Caire, porteur d'une lettre de

[1] Djelalzadé, f. 88. — [2] *Ibid.*, f. 89.

[3] Djelalzadé. Solakzadé, f. 104. Ali, f. 227, XIII[e] récit du règne de Souleïman. Ferdi. Voyez le *Kanounnamé d'Égypte*, dans Digeon; *Nouveaux Contes turcs et arabes, précédés d'un Abrégé chronologique de la Maison ottomane et du gouvernement d'Égypte.* Paris, 1781. Voyez aussi les trois *Mémoires* de M. de Sacy *sur la nature et les révolutions du droit de propriété territoriale en Égypte*, dans les *Mémoires de l'Institut de France*, t. I et VII.

[4] Solakzadé. Djelalzadé. Ali, l. c. Petschewi et Loutfi.

Souleïman, qui laissait à la nomination d'Ibrahim la place de gouverneur d'Egypte, et l'invitait à revenir à Constantinople le plus tôt possible [1]. Ibrahim, après avoir confié l'administration du pays à Souleïman-Pascha, beglerbeg de Syrie, quitta le Caire le 22 schâban 931 (14 juin 1525). A son passage à Damas, il confirma les priviléges et franchises des Vénitiens, rétablit pendant son séjour à Kaïssariyé les begs turcomans de Soulkadr dans les fiefs qu'on leur avait retirés (7 septembre), et rentra à Constantinople, en y déployant encore plus de luxe qu'au Caire [2]. Les gardes-du-corps et les vizirs allèrent à sa rencontre jusqu'à quatre stations de la ville, et lui offrirent, de la part du padischah, un cheval arabe, dont les harnais, garnis de pierres précieuses, étaient estimés à deux cent mille ducats. Ibrahim en retour fit don au Sultan d'un bonnet ayant une valeur égale. Sept jours après, la naissance d'un quatrième fils vint encore accroître la joie que ressentait Souleïman de la pacification de l'Egypte et de l'arrivée de son favori [3] (14 septembre).

[1] Les mêmes.

[2] Marini Sanuto, t. XL. *Ayas Bascia andava avanti poi Mustafa Bascia, poi lui solo fra i Solachi — presentò al Sig. uno capo d'oro con gioje comprata 200,000 secchini — un diamante di 58 carati costa 30m. Z 2. Uno di carati 21 costa 18m. Z. 3. Uno di 11 carati costa 18 m. Z. Un smerraldo 15m. Z. — Comandamento dato da Ibrahim Bascia al Bailo di Venezia in Damasco.* (*Rapport de l'ambassadeur vénitien.*)

[3] *Il 14 settembre nascete al Sig. un fiol, si che ha 4 mascoli, il primo d'età 8 anni.* Marini Sanuto, l. c.

LIVRE XXVI.

Révolte des janissaires. — Rapports hostiles avec la Perse; relations d'amitié avec la France et la Pologne. — Événemens militaires en Croatie. — Invasion de la Hongrie. — Bataille de Mohacz, résultats de cette bataille. — Révolte en Asie. — Conquête de châteaux-forts en Bosnie, en Croatie et en Esclavonie. — Ambassades de Zapolya et de Ferdinand à Souleïman. — Ibrahim-Pascha est nommé serasker de toutes les armées ottomanes. — Prise d'Ofen, siége de Vienne. — Cause de la retraite des Ottomans.

Avant de parler des relations diplomatiques que Souleïman eut à cette époque de son règne avec les puissances étrangères, jetons un regard en arrière sur les événemens accomplis à l'intérieur entre le départ du grand-vizir pour l'Egypte et son retour à Constantinople, événemens qui avaient motivé son rappel.

Ferhad-Pascha qui, lors de l'expédition de Rhodes, avait cherché à assouvir, dans la principauté de Soulkadr, sa rapacité et son instinct sanguinaire par l'extermination de la famille Schehzouwar, avait continué à se montrer plutôt le bourreau que le gouverneur de la province confiée à ses soins. Ses exactions et l'exécution de plus de six cents personnes injustement mises à mort criaient vengeance [1]. Souleïman, sur les

[1] Ali, f. 229, XIe récit du règne de Souleïman. Ferdi, f. 74 et 99. Solakzadé, f. 104. Djelalzadé, l. 90. Petschewi, f. 31.

plaintes multipliées qui lui arrivèrent d'Asie, rappela Ferhad-Pascha ; mais vaincu par les instances de la sultane-mère (Walidé) et de sa sœur épouse du coupable, il lui assigna le gouvernement de Semendra avec sept cent mille aspres de traitement, dans l'espoir sans doute qu'un pareil revenu mettrait des bornes à ses concussions, et que le voisinage du siége du gouvernement lui imposerait une administration plus équitable. Mais rien ne pouvait corriger la nature originellement mauvaise du Dalmate ; il opprima les ressortissans de son nouveau gouvernement comme ceux de l'ancien, et appela sur lui la colère du Sultan, qui, dans cette circonstance, donna une nouvelle preuve de ses sentimens d'inflexible justice, en le faisant exécuter, bien qu'il fût son beau-frère (4 moharrem 931 — 1er novembre 1524)[1]. Cet exemple de sévérité et la destitution de Khourrem-Pascha, qui fut remplacé dans son gouvernement de Syrie par Souleïman, kapitan de la flotte, exercèrent une heureuse influence sur les hauts fonctionnaires de l'empire. Immédiatement après le départ de son grand-vizir, le Sultan avait quitté sa capitale et était allé passer pour la première fois l'hiver à Andrinople. Il ne présidait le diwan que deux fois par semaine, et donnait la plus grande partie de son temps à la chasse.

[1] *Rapport*, à la date de l'année 1526, *de l'ambassadeur vénitien* Piero Bragadino, dans Marini Sanuto, t. XLI : *Ferhad bassa fu cugnado del Sgr., mediante la moie e la madre sostenuto, ha perso il Ghazali, Alaeddule* (Schehzouwar) *sua moglie sorella del Signor bellissima donna vestita di negro.*

Comme la main du maître ne pesait plus sur l'administration, la marche des affaires ne tarda pas à s'en ressentir, surtout à Constantinople, où les janissaires commençaient à murmurer de leur inaction et de celle du Sultan. Ces sourds mécontentemens éclatèrent en une révolte ouverte, lorsque Souleïman à son retour d'Andrinople, au lieu de se rendre au seraï, s'arrêta au *palais des eaux douces* [1]. Le 25 mars 1525, trois jours après l'arrivée du Sultan [I], les janissaires mirent au pillage les maisons d'Ibrahim-Pascha, d'Ayaz-Pascha, du defterdar, la douane et le quartier des juifs. Souleïman vola au seraï pour conjurer l'orage par sa présence. Plusieurs des meneurs de la sédition ayant osé venir lui demander un présent au nom des troupes, il en tua trois de sa propre main; cependant il dut se retirer et céder aux menaces de leurs compagnons qui avaient déjà tendu leur arc contre lui. Mille ducats distribués à propos apaisèrent la révolte; mais l'aga des janissaires, Moustafa, l'aga des sipahis, et plusieurs officiers soupçonnés d'avoir excité ou favorisé les troubles, furent mis à mort ou destitués.

C'est dans l'indiscipline des janissaires qu'il faut chercher les motifs du rappel d'Ibrahim [2], et de l'expédition par laquelle on chercha à occuper l'instinct

[1] Marini Sanuto, t. XXXVIII. Piero Bragadino, à la date du 25 mai 1525 : *Avvisa come il Sr. tornato della caccia dove esser stato con persone 50 mille.*

[2] Ferdi, f. 101. Marini Sanuto. Piero Bragadino, dans son *Rapport* du 22 mai : *Il Sgr. a scritto a Ibrahim Bassa ritornar del Cairo che vengi per terra.*

belliqueux et pillard de cette farouche milice. Depuis l'avènement de Souleïman, il n'y avait pas eu de paix signée avec les deux voisins les plus redoutables de l'empire, les Persans *hérétiques* et les Hongrois *infidèles*, et quoique la Porte ne fût pas en guerre déclarée avec ces deux puissances, cependant les hostilités n'avaient jamais entièrement cessé. Le fondateur de la dynastie des Saffis, Schah Ismaïl, était mort depuis un an environ; comme la nouvelle de cet important événement, qui fut reçue à Constantinople peu après les noces du grand-vizir, n'était pas arrivée par voie d'ambassade, Souleïman se crut dispensé des félicitations d'usage envers le nouveau schah Tahmasb. Bien plus, il lui fit écrire par son secrétaire d'état, l'historien Djelalzadé, une lettre dont le ton injurieux et menaçant prouve que la barbarie du style diplomatique des Ottomans égalait la barbarie de leur politique à l'égard des hérétiques et des infidèles. Après avoir rappelé au schah de Perse, dans les termes les plus insultans, la défaite d'Ismaïl par Sélim, le Sultan continue ainsi: « Si dans ta nature corrompue par l'hérésie, il y avait seulement un atôme d'honneur et de zèle, tu aurais dû périr depuis long-temps; mais tu es resté pour servir d'objet à notre clémence, et tu es destiné à vivre sous l'éternelle menace de notre sabre. Pourquoi n'as-tu pas envoyé à notre cour, vers laquelle afflue le monde entier, et qui peut être comparée au ciel, un de tes grands, pour venir se prosterner devant nous en signe de ta soumission, et nous faire acte de vassalité? Ton peu de raison et ton arrogante

négligence me déterminent à me rendre, si Dieu le veut, dans les pays d'Orient. J'ai résolu de porter mes armes à Tebriz et dans l'Azerbeïdjan, et de dresser ma tente dans l'Iran, le Touran, à Samarkand et dans le Khorassan. Mes expéditions victorieuses contre les infidèles hongrois et francs, contre Belgrade et Rhodes, les deux plus grandes forteresses de la terre habitée, et qui sont chacune une merveille du monde, ont seules retardé jusqu'à ce jour l'exécution de mon projet. En vertu de la sentence: *Nous t'avons promis une victoire éclatante*[1], *et Dieu te garde ses secours*[2], ces places sont tombées dans le cercle de nos conquêtes, la maison des faux dieux est devenue le temple de l'islamisme, le siége des idoles a été changé en celui des croyans, l'infidélité et l'hérésie ont été anéanties. *Loué soit Dieu, qui nous a accordé cette grâce*[3]. Maintenant fais attention que je dirige mes rênes victorieuses vers toi; je te l'annonce parce que c'est l'usage des héros de déclarer la guerre d'avance à l'ennemi. Avant donc que les masses de mon armée, hautes comme des montagnes, viennent envahir ton pays, avant qu'elles renversent ton empire et exterminent ta famille, ôte la couronne de ta tête, et reprends comme tes ancêtres l'habit de moine, accepte ton sort en derwisch et cache-toi dans la retraite de ton humiliation. Si tu veux venir mendier à ma Porte un morceau de

[1] *Enna fetahna leké fethen moubinen.*

[2] *We yanssarek allahou nassren afizen.*

[3] *El hamdou lillahi ellezi hedana lihaza.*

pain au nom de Dieu [1], je remplirai tes désirs, et tu ne perdras que tes Etats; si au contraire, imitant l'orgueil de Pharaon et la démence de Nemrod, tu continues à marcher dans la voie de l'erreur, tu apprendras bientôt par le cliquetis des armes et le bruit du canon que tu es perdu. Lors même que tu te déroberais sous la poussière comme une fourmi, ou que tu t'envolerais dans les airs comme un oiseau, je ne t'en poursuivrais pas moins, je te saisirais avec l'aide de Dieu, et je purgerais le monde de ton ignominieuse présence. Tu répondras à mon ferman qui frappe comme la destinée, et tu prendras conseil des circonstances. Heureux celui qui suit la voie du salut [2] ! »

Souleïman écrivit dans le même sens et le même style au beglerbeg du Diarbekr et au schah du Ghilan [3]. Tahmasp, au lieu de répondre à la Porte, envoya, comme autrefois Ismaïl, un ambassadeur au roi de Hongrie et à l'empereur d'Allemagne Charles-Quint, pour contracter avec eux une alliance offensive et défensive [4]. Le Sultan, qui alors était occupé à appaiser les troubles d'Egypte, confirma les dispositions hostiles de sa lettre, par l'ordre donné à Ibrahim de mettre à

[1] *Schéyoun lillah;* c'est l'expression dont se servent ordinairement en mendiant les derwischs et les santons: Souleïman la rappelle ici au schah comme au descendant du scheïkh Haïder.

[2] *Selam ala men itebaa el-houda.*

[3] Dans le *Journal* de Souleïman se trouvent les lettres de Souleïman au schah de Perse, au beglerbeg du Diarbekr et au schah du Ghilan, sous les nos 27, f. 77; 28, f. 79, et 27, f. 75.

[4] Marini Sanuto, t. XXXVI, cite les lettres du schah de Perse, apportées par un frère appelé Pierre (*fratrem Petrum*).

mort tous les Persans prisonniers à Gallipoli. Le grand-vizir qui, en apprenant en Egypte la révolte des janissaires, avait dédaigné d'en faire un secret d'État, et avait au contraire livré cette nouvelle à la publicité en prenant des vêtemens de deuil [1], donna par son retour une nouvelle impulsion à l'action gouvernementale, et affermit Souleïman dans ses projets de guerre. L'hiver se passa en préparatifs de toute sorte, sans qu'on sût s'ils étaient destinés contre la Hongrie ou contre la Perse. Des vaisseaux furent construits, des canons fondus. A cette époque, l'artillerie des Ottomans avait une formidable supériorité sur celle des autres États de l'Europe, et avait été un de leurs principaux élémens de succès dans la prise de Rhodes et de Belgrade [2]. Cependant l'expédition projetée par Souleïman ne put pas rester long-temps un secret. La Porte était à cette époque en paix avec Venise; bien que son premier traité avec la France n'ait été conclu que dix ans plus tard, cependant des relations amicales existaient déjà entre les deux puissances, qui commençaient à échan-

[1] *Ibraim sentita la mozion fatta per i Janizzari si e vestito di nero.* Marini Sanuto, t. XXXIX; ces détails sont tirés du *Rapport de l'ambassadeur vénitien à Constantinople*, daté du 18 juillet 1525. Le même rapport s'exprime ainsi sur l'exécution des agas des janissaires et des sipahis, dont nous avons parlé plus haut : *Il Signor fece taiar la testa al Aga dei Janizzeri giovane di 35 anni, a molti capi fece taiar il soldo ed altri si che il Capo dei Sipahi apichato havendosi lamentado i Sipahi che taiava il soldo, il Signor fatto ritener il Capo dei Sipahi.*

[2] *Rapport* de Piero Bragadino, daté de Constantinople, dans Marini Sanuto, t. XXXVIII, 1525 : *Il Sr. ha mandà il suo capo di Bombardieri a veder l'artilleria, vuol aver 600 archebusi, fa getar basilischi che per ogni galia ne hebbi uno per le grosse di 8 e le sottile di 9.*

ger des lettres et des ambassades. François I[er] avait écrit à Souleïman et l'avait pressé d'envahir la Hongrie, afin d'y occuper Charles-Quint [1]. Avant d'entrer dans le récit des guerres mémorables qui vont suivre, nous allons passer rapidement en revue les événemens les plus importans dont les frontières de Hongrie et de Valachie ont été le théâtre pendant les cinq années écoulées depuis la prise de Belgrade jusqu'à la bataille de Mohacz.

La Valachie n'avait encore été que tributaire de la Porte; mais Souleïman résolut de l'ajouter à ses États et d'y mettre un gouverneur de son choix. Mohammedbeg, qui lors du siége de Belgrade (1521) avait été chargé d'envahir la Transylvanie et la Valachie, s'empara par ruse du fils du dernier voïévode, Nagul-Bessaraba, âgé de sept ans. Il envoya le jeune prince avec sa mère et ses parens à Constantinople, et préluda à la future domination de la Porte en Valachie par la nomination de plusieurs Turcs aux places de sénéchaux (soubaschis) [2]. Les boyards élurent pour prince un ancien moine nommé Radul, et envoyèrent une députation au Sultan, avec prière de confirmer leur élection. Les députés furent étranglés, et les gens de leur suite renvoyés avec le nez et

[1] Aucun historien européen ne parle de ce fait, pas même Flassan; il faut consulter à cet égard les historiens ottomans et les *Rapports de l'ambassadeur vénitien* (dans Marini Sanuto, t. XLI), et Djelalzadé, f. 104. Piero Bragadino, sous la date du 2 février 1526, dit : *L'ambassador di Francia è stato expedito, il hanno donato asperi Xm. una veste d'oro.*

[2] Engel, *Histoire de Valachie*, p. 203, d'après la lettre du roi Louis II à Sigismond de Pologne; voyez *tom. actionum regis Sigismundi.*

les oreilles coupés, pour apprendre cette réponse aux boyards [1]. Mohammedbeg battit à Tergovitsch le moine couronné, et se proclama après la victoire sandjakbeg de Valachie [2]. Les Valaques implorèrent le secours du comte de Zips, Jean Zapolya; pour prévenir l'invasion du pays par ce redoutable auxiliaire, Mohammedbeg s'empressa de signer avec les boyards un traité qui leur garantissait leurs anciens priviléges et le droit de choisir leur chef. Un envoyé du Sultan, accompagné de trois cents cavaliers, apporta aú prince nouvellement élu le diplôme d'investiture et les insignes de sa dignité, c'est-à-dire le drapeau, le tambour et la masse d'armes. Le jour de la cérémonie de l'installation, au moment où le commissaire aurait dû offrir la masse au prince, il l'en frappa et le tua devant tous les boyards, dont plusieurs partagèrent le même sort [3]. A cette nouvelle, Zapolya fit passer la frontière à un corps hongrois qui opéra sa jonction avec les troupes valaques; et un second Radul, parent de Bessaraba, porté au trône par les boyards, disputa la domination du pays à Mohammedbeg dans cinq batailles consécutives. Radul ayant été complètement défait dans la dernière, Zapolya vint à son secours à la tête de trente mille hommes et le rétablit dans sa principauté; toutefois, en se retirant, il lui donna le conseil de traiter avec les Turcs, ne pouvant lui-même répondre de l'appuyer à

[1] Engel, *Histoire de Valachie*, p. 202, *del Chiaro*, et *Epistola Michaelis Bocignoli Ragusei*, 29 juin 1524. — [2] Engel, l. c.

[3] *Clavam ferream capiti impingit.* Bocignoli.

l'avenir. Radul, convaincu de l'inutilité de la lutte, vint se livrer au Sultan, qui le retint à sa cour, et lui donna Wlad pour successeur; mais celui-ci n'ayant pu s'entendre avec les boyards et ayant été forcé de s'enfuir [1], Souleïman rendit Radul à sa principauté, sans autre condition que celle d'un tribut de quatorze mille ducats, au lieu de celui de douze mille précédemment perçu [2]. Wlad, de retour à Constantinople, obtint une pension de cinquante aspres par jour, et son fils, âgé de seize ans, une du double, apparemment parce que la beauté du jeune favori trouva plus grâce devant Souleïman que le malheur du père [3].

C'était une des nécessités les plus impérieuses, et en même temps une des manœuvres les plus habiles de la politique ottomane d'avoir la paix non seulement à l'intérieur, mais encore avec les grandes puissances étrangères de l'est et de l'ouest, afin de pouvoir concentrer sur un même point toutes les forces de l'Etat. Il fallait donc pacifier la Valachie et la Moldavie, et entrer en négociations avec le roi de Pologne pour installer avec plus de facilité le khan de Crimée. Souleïman envoya dans la presqu'île mille janissaires, cent chariots d'artillerie, et ordonna en même temps

1 Engel, *Histoire de Valachie*, p. 205.

2 Les douze mille ducats de tribut se trouvent consignés dans Bocignoli.

3 *Rapport de l'ambassadeur vénitien* Piero Bragadino, baile de Constantinople, du mois de février 1525 : *El Ducha di Valachia è partito, e stato ben accarezzato, il Sr. li da certe saline e lui da al Sr.* 14 *mille duchati di tributo. El ducha vecchio, vol il Sr. che resti in Constantinopoli in pension di aspri* 50 *al giorno, il suo fiol, che di anni* 16 *molto disposto della persona, li dava aspri* 100 *al di.*

la levée de dix mille cavaliers (juin 1525)[1]. Au milieu de tous ces préparatifs, un ambassadeur de Sigismond, roi de Pologne, arriva à Constantinople avec une suite de cent chevaux; admis à l'audience du Sultan, il lui offrit six vases d'argent; puis, au sortir du seraï, il fut, d'après l'usage, invité à un repas par les vizirs. Les dispositions bienveillantes qui l'avaient accueilli à son arrivée ne se démentirent pas; après un séjour de cinq mois, il retourna en Pologne après avoir obtenu le renouvellement de la trève pour cinq ans (novembre 1525)[2]. Raguse avait tout récemment aplani quelques différends élevés entre elle et la Porte, par un présent de cinq mille cinq cent soixante ducats[3]. La république de Venise entretenait régulièrement un baile à Constantinople, sans compter les chargés d'affaires qu'elle y envoyait dans toutes les circonstances politiques[4]. A cette époque, la France elle-même accrédita pour la première fois auprès de la Porte un ambassadeur qui reçut du Sultan un présent de dix

[1] *Li Tatari havendo mosso il loro Sr. con tradimento il Sr. subito spassò un altro Sangiacho con 1000 Janizeri e 100 carete di artiglieria, con tutti li Bombardieri e mandamenti ai Sangiachi di vicinanza, sicche sarano di* 10 *mille cavalli.* Piero Bragadino, dans son *Rapport de Constantinople* du 30 juin 1525. Marini Sanuto, t. XXXIX. La date véritable est 1525 et non pas 1523, comme l'assure l'auteur de l'*Histoire de la Tauride.*

[2] *Jonse un ambassador del Rè di Polonia con* 100 *cavalli, presentò* 6 *cope d'argento, manzò colli* 3 *Bassa, e ventva per prolongar la tregua per anni sei.* Piero Bragadino, dans son *Rapport* du 6 novembre 1525, et Marini Sanuto.

[3] Engel, *Histoire de Raguse,* p. 199.

[4] Piero Bragadino fut remplacé par Pietro Zen avec lequel il resta quelque temps. Marini Sanuto, 1526.

mille aspres, des vêtemens d'honneur, et, ce qui était plus important, la promesse d'une expédition en Hongrie pour faire diversion dans les forces de Charles-Quint et de son frère Ferdinand [1]. Le roi de Hongrie, qui jusqu'alors avait seul hésité à conclure un traité avec les Turcs, s'y détermina enfin lorsqu'il vit la république de Venise lui refuser huit mille ducats qu'il avait cru pouvoir réclamer d'elle [II].

Depuis la conquête de Belgrade, la Hongrie, la Croatie et la Dalmatie étaient restées ouvertes aux incursions des Ottomans, et plusieurs engagemens avaient eu lieu, qui trouveront leur place naturelle ici. Dans l'année qui suivit la chute de Belgrade (1524), les Ottomans prirent les villes dalmates d'Ostrovizza et de Scardona, mais ils furent repoussés de Knin et de Crupa par les garnisons autrichiennes de ces deux places [2]; cependant cet échec n'empêcha pas les akindjis de saccager, sous la conduite de Ferhadbeg Mikhaloghli, toute la contrée entre la Save et la Drave, et de mettre la Croatie à feu et à sang jusqu'à la Carniole [3]. Deux ans plus tard, quinze mille akindjis furent complètement battus en Syrmie par le belliqueux évêque Paul Tomori, qui leur reprit tous leurs pri-

[1] *L'ambasciador di Francia è stato expedito, li hanno donato aspri* 10,000, *una veste d'oro.* Piero Bragadino. Marini Sanuto, t. XI, 1526. Solakzadé, f. 104. Flassan et tous les historiens de François I[er] et de Charles-Quint se taisent sur cette ambassade, qui est consignée dans les rapports vénitiens et les histoires ottomanes.

[2] Engel, *Histoire de Dalmatie*, p. 566.

[3] Valvasor, IV, p. 421.

sonniers, et envoya à Louis II, à Ofen [1], la tête de Ferhadbeg, quarante drapeaux, un grand nombre de chevaux, et des armes incrustées d'or et d'argent. Malgré cette notable défaite, Khosrew, Sinan et Balibeg, sandjakbegs de Verbosen, de Monastir et de Semendra, ne tardèrent pas à paraître devant Yaiczé; mais la garnison, sous les ordres de Pierre Keglevich et de Blas Chery, repoussa victorieusement toutes leurs attaques. Quelques mois auparavant, Blas Chery, ayant été provoqué en combat singulier par le capitaine turc Djem, lui avait d'un seul coup tranché la cuisse qui était tombée tout armée de sa botte et de son éperon. Christophe, comte de Frangipan, l'homme de guerre qui avait donné tant de preuves de sa valeur à l'empereur Maximilien dans ses campagnes d'Italie, le beau-père du cardinal de Gurk, l'ambassadeur de Charles-Quint, vint à la tête de seize mille hommes débloquer Yaiczé; il défit les Turcs en vue de la place, leur enleva leur camp, la tente de Khosrew, soixante drapeaux et toute leur musique militaire [2]. Ce brillant fait d'armes fit donner à Frangipan, par le roi Louis II, le titre de *protecteur* de la Dalmatie et de la Croatie [3]. Les Martoloses ou soldats des frontières, au nombre de quatre cents, étaient sortis de Scardona quelque temps avant la victoire du comte de Frangipan, et s'étaient jetés sur la Dalmatie,

[1] Istuanfi, éd. de Cologne, 1622, p. 104, et Tubero; d'après eux, Catona, XIX, p. 478.

[2] Istuanfi, 105-107. Tubero. Catona, XIX, p. 483.

[3] Schimek, p. 205. Engel, p. 566.

où ils avaient ravagé Scouza, château du comte Carlovich, et fait plus de trois cents prisonniers, parmi lesquels plusieurs nobles du pays [1].

Ces événemens n'étaient que le prélude de la campagne de Mohacz, que Souleïman conduisit en personne comme celles de Rhodes et de Belgrade. Le commandement en second fut donné au grand-vizir, dont la faveur n'avait fait que croître depuis son retour d'Egypte ; sa puissance s'augmentait encore de la nullité relative des autres vizirs. Le premier, Moustafa, avancé en âge et paralytique, gardait presque constamment le lit [2] ; le second, Ayas [3], d'origine albanaise comme Moustafa, ne sachant ni lire ni écrire, ne parlant qu'avec peine, et n'étant qu'un homme d'action, ne paraissait au conseil que pour la forme. Les avantages que donnaient à Ibrahim sur ses collègues, ou son âge, ou son éducation distinguée et l'amitié du Sultan, rendaient toute rivalité impossible. L'intimité de

1 « Turchi e Martolosi di Scardona e quelli lochi circumvicini da circha » 400 sono andati assaltar Scusa, luocho del conte Zuane Carlovich, e » l'hanno tolto, e sacheziato e menato via anime 308 e preso molti nobili » fra i quali due Perosichi. » Marini Sanuto, t. XXXVII.

2 « Mustafa di anni 84, Albanese vecchio, ammalato di gota, sta di » 12 mesi 8 in letto, savio, cugnado del G. Sgr. aveva per moje sua so- » rella, fu moglie di Bostanzi Bassa al qual Selim suo padre fece taiar la » testa, per aversi portà mal contra il Sofi, lo chiamano amico vecchio del » Sgr. e ha gran piacer che sia detto, questo disordinato lussurioso per » lo molto a schiavi 700, e intrada 70 mille ducati. » Piero Bragadino, *Rapport* de l'année 1526. Marini Sanuto, t. XLI.

3 « Il terzo vezir Ayas, Albanese di 44 anni, non sa leger, uomo di » guerra, non sa scriver e meno parlar, ha schiavi 600, intrada 60,000 » ducati pocco cervello e la madre e tre fratelli monachi à la Valona, à » la quale manda cento zecchini l'anno. » Marini Sanuto, l. c.

Souleïman et du grand-vizir était devenue telle, que non seulement ils prenaient d'ordinaire leurs repas ensemble, mais encore qu'ils faisaient souvent dresser leurs lits l'un à côté de l'autre afin de ne point se séparer. Il se passait peu de jours, même de ceux que remplissaient les occupations les plus importantes, où Souleïman et Ibrahim n'échangeassent des billets dès la matinée, et ne passassent la soirée ensemble. On s'étonnera moins de cette faveur sans exemple, si on considère combien le talent musical et l'immense lecture d'Ibrahim devaient donner de prix à sa société, surtout au milieu d'une nation à demi barbare. Ibrahim possédait, outre le grec, sa langue maternelle, le turc, le persan et l'italien; il aimait beaucoup l'étude de l'histoire et de la géographie, mais sa lecture de prédilection était celle des hauts faits d'Annibal et d'Alexandre. Cette liaison entre le Sultan et le grand-vizir, fondée non seulement sur leur parenté, mais encore sur les affinités plus puissantes de l'âge et du caractère, durait déjà depuis six ans sans qu'aucun nuage fût venu l'obscurcir [1]. Lorsque le départ pour

[1] « Ibraim di anni 33 (Souleïman avait trente-deux ans) nostro suddito » dela Parga; smarto si diletta di ogni cosa di farsi legger libri di romancie, » la vita di Alessandro Magno, di Hannibale, di guerre, compone à gran » piacer di musica a piacere di saper della condizione dei Signori, dei siti di » terre e d'ogni altra cosa, copia ogni cantilena che puo aver; e dotto, lege » persiano, molto amado dal Sr. dorme spessissimo al Seraio in un letto che si » tocca uno ad uno; ogni giorno il Sr. li scrive qualche polizza di sua mano » e la manda per il suo muto. Da anni 6 insieme hanno fatto questa vita » insieme, ha intrada ducati 150 mille, 100,000 di Bassa, 50,000 di Beg- » lerbego, schiavi 1500, vestido d'oro, a la madre con due fratelli al Seraio, » il padre al un Sangiaco. » Piero Bragadino, dans Marini Sanuto, t. XLI.

la Hongrie eut été résolu, Ibrahim, qui accompagnait son maître avec les deux autres vizirs, fut chargé d'inviter le nouveau baile vénitien à suivre l'armée, comme avait fait son prédécesseur, lors du siége de Rhodes; mais celui-ci s'excusa sur son âge et ne se rendit point aux désirs du Sultan [1], pour ne point faire soupçonner à Charles-Quint et au roi Louis II la possibilité d'une connivence de Venise avec les Ottomans. Le principal organe de la Porte dans les négociations avec les puissances chrétiennes, l'interprète Younisbeg, faisait aussi partie de l'expédition. Alibeg, accrédité en qualité d'ambassadeur auprès de Venise, sous Bayezid II, était mort et avait été remplacé par Younisbeg [2], que nous avons vu annoncer l'avénement de Souleïman au doge Loredano. L'année qui précéda la campagne de Hongrie vit mourir le moufti Ali Djemali[3]; il avait occupé pendant vingt ans avec honneur la première dignité de la loi. Souleïman ne crut pouvoir mieux honorer la mémoire de Djemali, qu'en lui donnant pour successeur un des plus grands savans dont s'enorgueillissent les lettres ottomanes, Kemalpaschazadé, également célèbre comme légiste, philologue et historien [III].

Souleïman pouvait se reposer du soin de l'adminis-

[1] Piero Bragadino e Pietro Zen da Constantinopoli. *Rapport* du 26 mars 1526, dans Marini Sanuto, t. XLI.

[2] *Rapport de l'ambassadeur vénitien*, dans Marini Sanuto, t. XL : *In loco di Alibei, che morite, il Sr. ha fatto Junisbei, che fù orator alla Signoria al tempo del Loredan.*

[3] Hadji-Khalfa, dans sa *Liste des Moufits*, p. 128.

tration de Constantinople, pendant son absence, sur un moufti tel que Kemalpaschazadé, et un kaïmakam tel que Kasim-Pascha, l'ancien gouverneur d'Égypte[1]. Après avoir visité les tombeaux d'Eyoub, d'Eboulwefa, de son père, de son grand-père et de son bisaïeul[2], il partit, le 11 redjeb 932 (23 avril 1526), avec une armée de plus de cent mille hommes, et trois cents bouches à feu[3]. La superstition ottomane regarda le jour du départ comme doublement heureux : d'abord il coïncidait avec la fête de Khizr, c'est-à-dire du gardien de la source de vie, du génie qui fait verdir les champs, époque solennelle où les sultans quittent leur palais d'hiver pour leur palais d'été[4], et où les chevaux des écuries impériales sont triomphalement menés aux pâturages[5]; en outre, c'était un lundi, jour considéré comme le plus favorable aux voyages, parce que Mohammed et d'autres grands hommes ont commencé un lundi les deux grands voyages des hommes, ceux de la vie et de la mort[6]. La marche de l'armée à travers les provinces ottomanes se distingua par la plus stricte discipline : il était défendu sous peine de mort d'entrer dans les champs ensemencés, d'y faire paître les chevaux et

1 *Histoire* de Kemalpaschazadé, f. 14. — 2 Solakzadé, f. 104.

3 Ferdi, f. 106.

4 Dans la *Collection des Rapports* du grand-vizir Raghis-Pascha, ainsi que dans d'autres *Inschas*, se trouvent plusieurs exemples des discours adressés en cette circonstance au Sultan par le grand-vizir pour l'engager à aller habiter la campagne.

5 Mouradjea d'Ohsson.

6 *Sükerdan* d'Ibn-Hodjla, à la Bibliothèque impériale de Vienne, no 459.

d'enlever les bestiaux des propriétaires. Les contrevenans furent décapités ou pendus; la sévérité du Sultan n'épargna pas même quelques juges qui avaient enfreint ses ordres [1]. Les jours de halte, Souleïman passait ses troupes en revue, tenait conseil ou recevait les ambassadeurs des puissances étrangères. Le 5 avril, l'ambassadeur du prince de Moldavie vint lui offrir le tribut d'usage; quelques jours plus tard, il donna audience à Seïfoulah, fils du médecin de Sélim, Akhi Tschelebi, et l'attacha à sa personne en qualité de médecin, avec un traitement de soixante aspres (un ducat) par jour [2].

Des pluies abondantes augmentèrent les difficultés du passage de l'Hémus, et rendirent presque impraticables les six défilés qui conduisent de Filibé à Nissa [IV]. A Filibé, la cavalerie d'Anatolie opéra sa jonction avec le reste de l'armée. Afin d'éviter les embarras qui auraient résulté du passage de toutes les troupes par l'étroit défilé de la Porte de Trajan, cette cavalerie se détourna vers l'est, et effectua son entrée en Bulgarie par le Pas d'Isladi [3]. Le grand-vizir se sépara à Sofia du Sultan, le joignit ensuite sur les bords de la Morawa, et prit de nouveau les devans en se dirigeant sur Peterwardein. Les sandjakbegs de la Bosnie et de l'Herzegovine joignirent l'armée sur les bords du Danube, dans les environs de Belgrade; la flottille ottomane, composée de huit cents nassades et

1 *Journal* de Souleïman, à la date des 10, 11 et 31 mai, et des 5 et 19 juin.

2 *Journal* de Souleïman, les 5 et 20 mai. — 3 *Ibid.*, le 23 mai.

caïques, et montée par des janissaires sous les ordres de Mikhaloghli, d'Iskenderoghli et d'Yakhschibeg, vint jeter l'ancre en face du camp. A Belgrade, le Sultan reçut, trois mois après son départ de Constantinople, à l'occasion des fêtes du Beïram [1], les félicitations des chefs de l'armée et des hauts dignitaires de l'empire (1er schewal 932 — 11 juillet 1526). Cependant le grand-vizir était arrivé sous les murs de Peterwardein (5 schewal — 15 juillet); il fit construire sur-le-champ des échelles pour l'escalade, et le surlendemain la place fut prise. Sans perdre de temps, on forma le siége de la citadelle; elle tenait depuis douze jours, et avait repoussé deux assauts en faisant éprouver aux Ottomans une grande perte [2], lorsque l'explosion de deux mines pratiquées sous les murs ouvrit une large brèche aux assiégeans: cinq cents hommes de la garnison furent décapités, et trois cents autres traînés en esclavage [3]. Le grand-vizir alla au-devant du Sultan précédé des cinq cents têtes fichées au bout des piques de ses soldats [4]. Souleïman, qui avait déjà donné mille pièces d'or au messager qui lui avait apporté la nouvelle de la prise de la place, témoigna dans un diwan

1 *Journal* de Souleïman, le 11 juillet. Solakzadé, f. 104.

2 Le *Journal* de Souleïman dit une fois cent cinquante hommes, une autre fois mille.

3 Marini Sanuto, t. LXII, d'après le *Rapport de l'ambassadeur vénitien: a Pietro Varadino e disfatto tutto, et mortovi dentro 200 fanti alli quali ha fatto taiar la testa.*

4 *Journal* de Souleïman, 28 juillet. Kemalpaschazadé, f. 29-32. Les historiens hongrois ne donnent que peu de détails sur le siége de Peterwardein. Voyez Djelalzadé, f. 97. Ferdi, f. 118. Petschewi, f. 3. Ali, f. 229.

extraordinaire toute sa satisfaction aux begs qui avaient combattu sous le grand-vizir. Un présent de trois cent mille aspres fut distribué à chacun de ceux qui en avaient quatre cent mille de revenu; les autres reçurent la moitié de cette somme [v]. Vers le même temps, Souleïman apprit que tous les châteaux de Syrmie étaient tombés sous les armes des begs bosniaques.

L'armée ottomane s'était avancée le long du Danube jusque sous les murs d'Illok, dont on forma le siége en règle. La place, qu'étreignaient à chaque instant davantage les tranchées et les travaux des Turcs, se rendit volontairement le septième jour; cette reddition prématurée fut récompensée dans la personne de douze des habitans d'Illok, qui furent revêtus de kaftans d'honneur [1]. Après la cérémonie du baise-main, le Sultan fit proclamer dans le camp que le but de l'expédition était la conquête d'Ofen [2].

La marche se continua le long du Danube et de la Drave jusqu'à Essek, où Souleïman s'arrêta et fit jeter un pont long de deux cent quatre-vingt-quatre aunes; il en surveilla lui-même la construction qui dura six jours. Il fallut le même espace de temps à l'armée pour passer la rivière sur ce pont large seulement de deux aunes. La ville d'Essek fut pillée et brûlée, et le pont détruit. Les Ottomans s'avancèrent au milieu des pluies et des brouillards, à travers un pays coupé à chaque pas de marécages, et inondé par le débordement des eaux, jusqu'à la plaine de Mohacz. Mohacz

1 *Journal* de Souleïman. Ferdi. Solakzadé. Djelalzadé.

2 *Journal* de Souleïman.

est un petit bourg situé sur la rive occidentale du Danube, au milieu d'une plaine couverte de vignes et en face d'une île formée par ce fleuve. Au-dessous de Mohacz, près du bras droit du Danube, s'étend le vaste marécage de Krasso (Kraschidja); au sud-ouest de Mohacz s'élève en amphithéâtre une montagne au pied de laquelle on voit, au nord, le village de Fœldwar, et, au midi, une église, à laquelle les Turcs donnèrent le nom de *Pousou kilisé* (église de l'embuscade). Ce nom est resté jusqu'à ce jour au village, et il est facile de le reconnaître dans celui de Bousiklicza. Entre cette montagne et Mohacz, se creuse sur la gauche de ce bourg, et dans la direction de la plaine, une vallée longeant une colline appelée *Badj kaloupé* [VI].

Le 28 août 1526 (20 silkidé 932), le cri de guerre: *Dieu le veut!* retentit dans le camp ottoman; c'était le signal du combat pour le lendemain [1]. Le grand-vizir, tantôt en kaftan de zibeline, insignes de sa dignité, tantôt en simple costume de page, se rendit à plusieurs reprises auprès du Sultan pour arrêter avec lui le plan de la bataille. Le 29, l'armée commença à s'ébranler dès la pointe du jour, après la prière. Alibeg, fils d'Yahya-Pascha et gouverneur de Semendra, était à l'avant-garde avec quatre mille cavaliers armés de cuirasses; venait ensuite le grand-vizir avec les troupes de Roumilie et un parc d'artillerie de cent cinquante canons; il était suivi de Behram-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, à la tête des troupes

[1] *Journal* de Souleïman.

asiatiques et de l'autre moitié de l'artillerie; enfin Souleïman fermait la marche avec ses gardes-du-corps, les janissaires, six régimens de cavalerie régulière, et la cavalerie de Bosnie commandée par Khosrewbeg [1]. Lorsque la tête de l'armée fut arrivée par la route de Baranjavar, près de l'église qui depuis a reçu le nom de Buzikhicza, Balibeg, se détachant avec cinq mille akindjis, prit à gauche de Badj kaloupé une vallée qui débouche dans la plaine de Mohacz, et tourna ainsi les Hongrois [2]. Le Sultan occupa vers midi les hauteurs commandant le bourg, et vit à ses pieds les ennemis rangés en bataille. Revêtu d'une cuirasse étincelante et le turban orné de trois plumes de héron, il alla se placer sur un trône qu'on lui avait élevé, pour suivre des yeux le drame sanglant qui allait se jouer devant lui. Quelques années après, le beglerbeg d'Ofen, Hasan [3], fit construire un kœschk à la place même où s'était assis le Sultan, et creuser un puits au bas de la colline [VII]. Souleïman, avant de donner l'ordre du combat, convoqua à son conseil de guerre tous les chefs de l'armée, et voulut que les vétérans des akindjis formant l'arrière-garde sous Khosrewbeg y assistassent également [4]. Un vieux capitaine de ce

1 Petschewi dit, f. 33 et 34, qu'ayant trouvé dans chaque histoire une version différente sur cette bataille, il la raconte d'après le récit de son grand-père, témoin oculaire.

2 Petschewi, f. 34.

3 Hasanbeg, l'ancien Mir-Alem ou porteur de l'étendard du Prophète, était beglerbeg d'Ofen, à l'époque où Petschewi alla visiter la montagne de Mohacz.

4 Petschewi, f. 23, nomme Khosrewbeg, et raconte les particularités de

corps, Altoudja [1], appelé par son général, s'avança sa cuirasse sur le dos, son surtout (kepeneck) dans son carquois, son casque sur la tête, la lèvre hérissée de longues moustaches qui pendaient de chaque côté de ses joues, et le menton rasé. « L'heureux padischah veut ton conseil, vieux brave, » lui dit Khosrewbeg. « Y en a-t-il un meilleur que celui de se battre? » répondit Altoudja; et il retourna à sa place. Khosrewbeg fit observer au Sultan qu'il était difficile de soutenir le choc de la cavalerie hongroise, qui se mouvait par masses compactes avec une force et une impétuosité irrésistibles; il insista sur le danger qu'il y avait à être rejeté sur les bagages, et conseilla d'ouvrir les rangs aux attaques de l'ennemi, de le laisser ainsi s'engouffrer dans les troupes musulmanes qui se refermeraient sur lui, et l'attaqueraient de flanc et par derrière [2]. Cet avis fut approuvé, et les bagages furent placés à une grande distance en arrière de l'armée. Balibeg ayant mandé qu'on apercevait les drapeaux hongrois, Souleïman fit déployer les siens; et, levant les mains vers le ciel les yeux mouillés de larmes, il s'écria: « Mon Dieu! la force et la puissance sont en toi! l'aide et la protection sont en toi! secours le peuple de Mohammed! » A cette vue, l'enthousiasme du courage et de la foi passa dans tous les rangs; obéissant à un sentiment una-

ce diwan d'après l'autorité d'un autre témoin oculaire, le vieux scheïkh Ali Dédé, dont le tombeau se trouve à Szigeth.

[1] Petschewi, f. 35.

[2] Solakzadé et Djelalzadé attribuent ce conseil à Balibeg, qui l'aurait donné au Sultan lorsque, pendant la marche, il chevauchait à ses côtés.

nime, les cavaliers sautèrent à bas de leurs chevaux, se prosternèrent sur la terre qu'ils touchèrent de leur front, puis se remirent en selle animés d'une nouvelle ardeur et jurant de vouer leur vie au service du Sultan. Le grand-vizir ajouta encore à l'entraînement des esprits par de grandes promesses, et alla se mettre en tête des troupes de Roumilie qui combattaient au premier rang ; les troupes d'Anatolie, par une dérogation à la règle ordinaire, formaient le second [VIII] ; enfin la troisième ligne, où était le Sultan avec les janissaires, s'adossait à la montagne, près des batteries. *Comme un nuage portant la foudre dans son sein,* le premier rang des Hongrois se précipita en avant sous la conduite de Pierre Pereny [1] et du moine Paul Tomori, et refoula l'armée de Roumilie sur celle d'Anatolie ; soit que la première eût ouvert ses rangs d'après l'avis émis par Khosrewbeg, soit (ce qui est plus probable) qu'elle eût été culbutée par la charge impétueuse des Hongrois. Mais ce premier succès ne fut pas de longue durée. Les akindjis de Balibeg et de Khosrewbeg, débouchant tout-à-coup de la vallée par laquelle ils avaient tourné l'ennemi [2], forcèrent cette première ligne des Hongrois jusqu'alors victorieuse à se diviser en deux corps [3] pour répondre à cette double attaque. La seconde ligne, commandée par le roi Louis en personne, se fit jour à travers l'ar-

[1] Solakzadé et Petschewi l'appellent Beroni.

[2] *Journal* de Souleïman.

[3] Petschewi, Loutfi, et le *Journal* de Souleïman, font mention de cette circonstance.

mée d'Anatolie jusqu'au poste de Souleïman et des janissaires. Là l'engagement fut chaud et terrible. L'illustre guerrier Marschall et deux autres chevaliers, suivis de trente-deux Hongrois qui s'étaient juré de rester sur le champ de bataille ou de prendre le Sultan mort ou vif [IX], pénétrèrent en effet jusqu'à lui, tuèrent plusieurs de ses gardes, et combattirent intrépidement jusqu'à ce que leurs chevaux auxquels on avait coupé les jarrets se fussent abattus sous eux [1]. Souleïman dut la vie à la solidité de sa cuirasse, contre laquelle vinrent s'émousser plus d'une fois des lances et des flèches; mais le casque du jeune roi Louis II ne le servit pas aussi bien [2], et on rapporte qu'en s'armant pour le combat, au moment où il le mit sur sa tête, il pâlit comme par un secret pressentiment de sa fin prochaine [3]. Lorsque l'artillerie ottomane, dont les pièces liées entre elles par des chaînes s'étaient tues jusqu'alors, vomit sa première décharge sur les Hongrois à une distance de dix pas au plus, un affreux désordre se mit parmi eux; leur aile gauche s'enfuit à la débandade, et dès ce moment on ne revit plus le roi [4]. Les combattans de l'aile droite, pressés par Balibeg, furent enfoncés dans tous les

[1] Solakzadé : *Oudj nefer Ehremen khounkhouar ellerindé, nifé abdar askeri Islamün ssaflerini yaradilar we Padischahi Aalempenah hazretlerinoun üzeriné tschika wardilar;* c'est-à-dire : « Trois sanguinaires Ahrimans, la lance au poing, rompirent les rangs de l'armée musulmane, et s'avancèrent droit sur sa majesté le Padischah, le refuge du monde. »

[2] Solakzadé, l. c.

[3] Solakzadé dit, mais à tort, que Louis II avait reçu deux blessures à la tête.

[4] Broderith. Istuanfi.

sens, et se sauvèrent comme ils purent, les uns en arrière, les autres à gauche; ceux qui parmi ces derniers échappèrent au fer des Turcs, se noyèrent dans les marais, et avec eux le roi, que ses blessures n'avaient pas empêché de quitter le champ de bataille [x].

Le sort de la Hongrie avait été décidé en moins de deux heures. Le Danube charria pendant un jour et une nuit, devant Semendra et Belgrade, les cadavres de ceux qui s'étaient jetés dans ce fleuve pour échapper aux coups des ennemis [1]. Des torrens de pluie favorisèrent la fuite du petit nombre des soldats qui avaient réussi à se sauver; parmi eux était l'historien et chancelier Broderith. Dans le camp ottoman, des crieurs proclamèrent un ordre qui enjoignait à chacun de rester à son poste pendant toute la nuit; la musique de l'armée ne cessa que vers minuit ses fanfares en honneur de la victoire de la journée [2]. Le lendemain, le Sultan, accompagné d'Ibrahim et du second vizir, visita le champ de bataille. Apercevant un vieux alaïbeg qui le saluait placé devant sa tente: « Mon brave, lui dit-il, que faut-il faire maintenant? » Et celui-ci de lui répliquer avec l'ancienne rudesse turque: « Mon empereur, prends garde que la truie ne châtie ses petits [3]. » Souleïman, quoique peu flatté de la comparaison, sourit et remit quelques ducats au soldat. Le jour suivant, assis sur un trône

1 Ferdi.

2 Djelalzadé. Solakzadé. Petschewi. Ferdi. Le *Journal* de Souleïman.

3 Solakzadé, f. 10. Petschewi, f. 36. Djelalzadé. Kemalpaschazadé.

d'or venu de Constantinople à sa suite et qu'on avait dressé sous une tente écarlate [1], il reçut les félicitations des vizirs et des beglerbegs. Il mit de sa propre main un héron de diamant sur la tête de son grand-vizir, et fit distribuer des vêtemens d'honneur aux autres grands de l'empire. Deux mille têtes, parmi lesquelles celles de huit évêques et d'un grand nombre de barons ou vassaux de Hongrie, furent élevées en pyramides en face de la tente du diwan [2]. Les defterdars reçurent l'ordre d'énumérer et de faire ensevelir les morts ennemis ; ils comptèrent jusqu'à vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers [3]. Les akindjis furent autorisés à battre tout le pays. L'armée brûla Mohacz, et partit pour Ofen le septième jour après la bataille (3 septembre 1526). Avant de se remettre en marche, le Sultan avait donné l'ordre de massacrer tous les prisonniers qui se trouvaient dans le camp, en exceptant toutefois les femmes de cette mesure et les faisant mettre en liberté. Des quatre mille hommes atteints par cette terrible disposition, quatre seulement eurent la vie sauve [4]. La permission donnée aux akindjis de faire des prisonniers fut révoquée. Sept tschaouschs furent expédiés avec des lettres de

1 Petschewi dit *Oghouzané*, c'est-à-dire, d'après l'ancien usage des Oghouzes, aïeux des Turcs.

2 *Journal* de Souleïman.

3 Cette évaluation s'accorde à peu près avec celle de Broderith et d'Istuanfi. Solakzadé fixe ce nombre à cinq mille. Djelalzadé, f. 105, et Loutfi, f. 61, à deux cent mille.

4 Le *Journal* de Souleïman se borne à dire, un grand nombre. Petschewi, f. 36, donne le chiffre que nous reproduisons ici.

victoire à Constantinople, Brousa, Damas, Kaïro, Diarbekr et Haleb; un Mamlouk fut envoyé à Andrinople [xi], et deux autres messagers en Valachie et en Moldavie; le Sultan écrivit lui-même à sa mère, femme remarquable par sa beauté que l'âge n'avait pu altérer [1].

Le 10 septembre 1526 (3 silhidjé), Souleïman arriva devant Ofen; une députation de cette capitale de la Hongrie était venue à sa rencontre jusqu'à Fœldwar [2] pour lui en apporter les clefs. Il défendit, sous les peines les plus sévères, de porter atteinte à la vie et aux biens des habitans. Il employa les deux jours suivans à parcourir la ville avec Ibrahim. Le lendemain, il commanda la construction d'un pont sur le Danube; le feu prit à une partie de la ville par accident, pendant qu'il était à en visiter les environs. Le jour suivant, un autre quartier et la grande église d'Ofen furent brûlés. Le grand-vizir se hâta de se porter sur les lieux pour arrêter les progrès de l'incendie, mais trop tard [3]. Souleïman se rendit le jour qui suivit ce désastre au château de chasse du roi, pendant qu'on embarquait les statues d'airain d'Hercule, de Diane et d'Apollon, ainsi que toutes les pièces d'artillerie de la forteresse; parmi ces pièces se trouvaient les deux canons monstres qui, lors de la retraite de Mohammed II, après l'inutile siége de

1 *Il Sgr. marciando verso Buda, ha scritto alla sua madre.* (*Rapport de l'ambassadeur vénitien,* dans Marini Sanuto, XLII.)

2 Petschewi, f. 37. *Journal* de Souleïman. — 3 *Ibid.*

Belgrade, avaient été conduits à Ofen [1]. Souleïman célébra la Pâques de l'islamisme, le petit Beïram, dans le château royal où, suivant l'usage observé dans ces solennités, les vizirs vinrent lui baiser la main [2]. Le pont qu'il avait donné ordre de jeter sur le Danube près du marché au bois étant terminé (10 silhidjé — 17 septembre), il partit pour Pesth, accompagné de son grand-vizir. Le passage de l'armée qui s'effectuait peu à peu fut suspendu le cinquième jour par la rupture du pont, dont deux tiers environ furent engloutis par les eaux; les troupes qui n'avaient pas encore traversé le fleuve durent être transportées dans des barques. A Pesth, Souleïman reçut en audience les nobles de Hongrie, et leur promit de leur donner pour roi Jean Zapolya [3], un des seigneurs les plus riches et les plus ambitieux du royaume, mais dépourvu des qualités qui font les grands monarques. Enfin le 24 septembre (17 silhidjé), le Sultan, quatorze jours après son entrée à Bude, donna l'ordre du retour, et dirigea sur la rive gauche du Danube [4] ses soldats chargés de butin et poussant devant eux cent mille esclaves de tout âge et de tout sexe, parmi lesquels les juifs expulsés d'Ofen [XII]. Les trésors du château royal et la riche bibliothèque de Mathias Corvin furent embarqués sur le Danube pour Constantinople.

Depuis le massacre des prisonniers à Mohacz, les

[1] Djelalzadé, f. 106. Solakzadé, f. 106. Kemalpaschazadé, f. 62. Hasanbegzadé. Ferdi, f. 128. Ali, f. 231. Petschewi, f. 37.

[2] *Journal* de Souleïman. — [3] Solakzadé, f. 106.

[4] *Journal* de Souleïman.

akindjis n'avaient cessé de parcourir la Hongrie, mettant tout à feu et à sang, sans s'inquiéter des clauses des capitulations et de la foi jurée. Trois jours après la reddition volontaire de Fünfkirchen, les habitans de cette ville, convoqués sur la place du marché, avaient été massacrés [XIII]. Le pays entre le Danube et le lac Balaton jusqu'à Raab n'était plus qu'un désert. Il était bien plus de la politique ottomane d'épuiser la Hongrie que de la conquérir. Cependant tous ces désastres ne laissèrent pas que d'inspirer le courage du désespoir à une certaine partie de la nation. Wissegrad, où était gardée la couronne des rois de Hongrie, dut son salut à la valeur des paysans et des moines; la forteresse de Gran, abandonnée par son commandant, fut défendue avec succès par l'heiduque Michel Nagy [1]. Mais nulle part la férocité ottomane ne se donna carrière comme à Moroth, château de plaisance de l'archevêque de Gran; quatre mille habitans s'y étaient retirés avec leurs biens; plusieurs milliers d'autres s'étaient retranchés derrière un rempart de chariots. Ces derniers purent résister aux assauts des Turcs, mais non à l'artillerie de siége qu'on braqua contre eux. Le nombre des Hongrois qui furent taillés en pièces à Moroth égale, d'après les estimations des historiens, celui des morts de la bataille de Mohacz [2]. A en juger par ces deux faits, le chiffre

[1] Broderith. Istuanfi. Nagy, dans son rapport sur la bataille de Mohacz, cité par Petschewi.

[2] *Plures igitur hìc quam in campo Mohacs cæsi sunt.* Catona, XIX, p. 708.

de deux cent mille hommes, auquel on fait monter les pertes de la Hongrie dans cette campagne, n'est pas exagéré [1]. L'armée marcha rapidement à travers des landes stériles jusqu'à Szegedin et Bacs; mais beaucoup de chevaux, malgré une pluie battante, périrent en route faute d'eau et de fourrages. Les akindjis gagnèrent les janissaires de vitesse pour le pillage de Szegedin; lorsque ceux-ci arrivèrent, ils ne trouvèrent plus que les murs du château [2]. A Bacs, les habitans se défendirent pendant tout un jour dans leur église, qui fut cependant emportée d'assaut vers le soir, non sans une perte sensible pour les assiégeans. On fit dans ce bourg et les environs un butin immense. La part du grand-vizir et du defterdar fut pour chacun de cinquante mille moutons [3]. Souleïman, ayant appris dans ses campemens à Titul que Radovich avait pris ou tué plusieurs centaines d'hommes aux Ottomans, et que Bathyany inquiétait l'arrière-garde, envoya Khosrewbeg pour couvrir les derrières de l'armée. Entre Bacs et Peterwardein, plusieurs milliers de Hongrois s'étaient retirés avec leurs familles et leurs biens dans une plaine entourée de marais qu'ils avaient changée en une sorte de camp fortifié. La prise de cette position coûta plus cher aux Turcs que la conquête de toutes les forteresses de Hongrie ensemble, et il y eut un plus grand nombre d'officiers

1 *Periisse hac clade* 200 *millia hominum*. Broderith. Istuanfi.

2 Petschewi, f. 28. Kemalpaschazadé, f. 93.

3 *Ibid.*, f. 38 et 39. *Journal* de Souleïman.

tués qu'à la bataille même de Mohacz. L'aga des janissaires, le samssoundji-baschi, leur général en second, le tschaousch-baschi restèrent sur la place [1]. Les Hongrois avaient dans cette circonstance suivi l'exemple de Michel Dobozy, qui, à Moroth, fuyant à toute bride avec sa femme en croupe et sur le point d'être atteint par les Turcs, la poignarda, de peur qu'elle ne tombât entre leurs mains, puis se précipita tête baissée dans leurs rangs pour la venger [2].

Par un hasard singulier, les scènes sanglantes de Moroth et du camp retranché ont été passées sous silence par les historiens des vainqueurs, tandis qu'elles ont été minutieusement rapportées par les historiens des vaincus. C'est un fait de plus qui prouve que la première condition d'une histoire complète et impartiale, est le contrôle des diverses autorités les unes par les autres. A Peterwardein, l'armée jeta un pont sur le Danube en moins de cinq jours; Souleïman séjourna une semaine à Andrinople, et rentra à Constantinople après une absence de sept mois [3], le 23 novembre 1526 (17 safer 933). Les trois statues enlevées par Ibrahim du château royal d'Ofen furent placées devant son palais sur l'Hippodrome [4], pour faire pendant à l'obélisque, au pilier et à la colonne d'airain des

[1] Petschewi, f. 38 et 39. *Journal* de Souleïman.

[2] Istuanfi, à la fin du livre VIII, *clarum facinus*.

[3] *Journal* de Souleïman.

[4] Ali. Solakzadé. D'après Mouradjea d'Ohsson, les deux grands candelabres en bronze de la mosquée d'Aya-Sophia sont une des dépouilles d'Ofen.

serpens; on voit encore les ruines de ces trois derniers monumens, mais les statues ont depuis longtemps disparu. Mohammed II, lors de la prise de Constantinople, avait fait couper la tête aux trois serpens de la colonne; Souleïman, supérieur aux préjugés de sa nation, ou pour mieux dire cédant aux désirs de son grand-vizir, orna l'Hippodrome de ces trois statues, dans lesquelles un vrai musulman n'aurait dû voir que des idoles. Cette circonstance mérite d'autant plus d'être mentionnée ici, qu'elle constitue un véritable acte d'audace philosophique de la part de Souleïman et de son vizir, puisque la loi du Prophète, comme la loi judaïque, interdit toute représentation des êtres sortis des mains du Créateur. Le fanatisme religieux ne manqua pas de crier contre l'irréligion d'Ibrahim. Le poëte Fighani fit à cette occasion un distique satirique dans lequel il disait que le premier Ibrahim (Abraham) avait détruit les idoles, et que le second les élevait sur les places publiques; cette judicieuse comparaison valut au malencontreux poëte, d'être promené sur un âne à travers la ville, et puis étranglé [xiv].

Pendant que Souleïman dévastait la Hongrie, l'hydre de la révolte levait ses cent têtes en Asie-Mineure. Le jour même où le Sultan passait le Danube pour retourner dans son empire [1], plusieurs courriers lui apportèrent la nouvelle d'une insurrection qui avait

[1] D'après le *Journal* de Souleïman, ce fut le 10 octobre, par conséquent le quarante-deuxième jour et non pas le vingt-quatrième après la bataille de Mohacz, comme le prétend Fessler, t. IV, p. 329.

éclaté parmi les Turcomans d'Itschil (Cilicie), et gagnait partout d'une manière effrayante; le beglerbeg d'Anatolie fut envoyé immédiatement pour pacifier le pays. L'occasion de ce soulèvement avait été l'ordre donné par le fils de l'ancien grand-vizir Hersek-Ahmed, Moustafa, gouverneur d'Itschil, de cadastrer le pays; cette opération, confiée au greffier Mohammed et au juge Mousslihеddin, fut conduite par eux avec de criantes injustices. Une sourde irritation fermenta dès-lors dans la population; il ne fallait plus qu'une circonstance pour la faire éclater, et cette circonstance ne se fit pas attendre. Un vieux Turcoman, du nom de Souklounkodja, s'étant plaint de ce qu'on eût imposé son champ de la somme exagérée de deux cents aspres, eut la barbe coupée [1] pour toute réponse. Souklounkodja, plus sensible à cet affront qu'à la surtaxe de ses terres, se mit avec son fils Soukloun Schah Weli et un troisième mécontent du nom de Soulnounoghli, à la tête de plusieurs tribus turcomanes [2]. Le greffier, le juge et le sandjakbeg, furent surpris et tués (10 août 1527 — 12 silkidé 933). Le beglerbeg de Karamanie Khourrem-Pascha, et le fils d'Iskender-Pascha, pleins de confiance dans leurs forces, marchèrent contre les rebelles; mais leurs troupes furent battues et taillées en pièces près du défilé de Kourschounli, dans le voisinage de Kaïssariyé; eux-mêmes restèrent sur la place. Les vainqueurs se dirigeant vers

[1] Ali, XIVe récit du règne de Souleïman, f. 232. Petschewi, f. 44.

[2] Ferdi, f. 132, donne les noms de ces tribus : Bozokli, Soukounli, Hissarbegli.

Tokat, allèrent camper dans la plaine d'Ortokobad et de Kazabad [1]; à leur approche, Houseïn-Pascha, beglerbeg de la province de Roum, résidant à Amassia, se réunit aux troupes des begs de Soulkadr, de Meràsch et de Malatia, et établit ses quartiers à Siwas. Le beg de Malatia, Yoularkassdi, envoyé avec mille cavaliers à la reconnaissance de l'ennemi, rentra dans la ville avec une perte de quatre cents hommes. Le vieux beg d'Adana, Piribeg, de la famille des Ramazans, conseilla prudemment d'attendre les renforts qu'amenaient les beglerbegs de Damas et de Diarbekr, déjà parvenus, le premier à Aïntab, et le second à Malatia; mais cet avis ne fut pas écouté du jeune et téméraire beglerbeg de Roum. Le 16 septembre (19 silhidjé), Houseïn-Pascha livra près de Houïklü [2] bataille aux Turcomans, qui furent d'abord repoussés et perdirent un de leurs chefs, Soulnounoghli; mais ils se rallièrent et surprirent vers minuit le camp de Houseïn-Pascha, qui, mortellement blessé, put s'enfuir et aller mourir à Siwas. Khosrew-Pascha, beglerbeg du Diarbekr, eut l'honneur de mettre un terme aux succès des rebelles [3]. Vers la même époque, d'autres troubles éclatèrent à Adana et à Tarsous; Tonouzoghlan et Yenidjébeg s'étaient déclarés les chefs de la révolte, dans le district d'Oulasch, relevant du sandjak d'Adana; le sectaire persan Weli Khalifé avait insurgé la tribu de Kara-Isalü, dans les environs de Tarsous. Mais ces deux rébellions furent

[1] Ali. Petschewi. Djelalzadé, f. 112. — [2] *Ibid.*, f. 113.
[3] Ali, Petschewi, Ferdi, Djelalzadé, Solakzadé.

promptement réprimées par les sages et énergiques mesures du gouverneur d'Adana, Piribeg[1].

L'insurrection organisée en Karamanie l'année suivante par Kalenderoghli, eut un caractère plus sérieux, et exigea la présence du grand-vizir lui-même. Kalender, descendant du scheïkh Hadjibegtasch, patron des janissaires, avait réuni sous ses drapeaux plusieurs milliers de derwischs[2], abdals, kalenders, et une grande partie du bas peuple. Dans les engagemens que les beglerbegs de Roum, d'Anatolie, de Diarbekr, eurent successivement avec les rebelles, ils furent tantôt vaincus, tantôt vainqueurs. C'est ainsi qu'Yakoub-Pascha, beglerbeg de Roum, fut battu par Kalender, dans le défilé d'Aounaoud, et que Kalender, défait à son tour par Khosrew-Pascha dans la plaine de Pasinowa, prit sa revanche à Kara-Tschaïr, sur le beglerbeg d'Anatolie, Behram-Pascha, qu'il força de se réfugier à Tokat. En vue de cette ville[3], Behram-Pascha, auquel s'étaient joints les gouverneurs de Karamanie et de Haleb, livra à Kalender une désastreuse bataille, dans laquelle périrent le beglerbeg de Karamanie, les begs d'Alayé, d'Amassia, de Biredjik, et les defterdars des grands fiefs de Karamanie et d'Anatolie[4]. Ibrahim ayant reçu la nouvelle de cette san-

1 Ali, xve récit du règne de Souleïman, f. 233. Petschewi, f. 44. Djelalzadé, f. 114.

2 Ali, xve récit, f. 233. Petschewi donne d'après Ali la généalogie de Kalender, qu'il fait descendre de Hadjibegtasch.

3 Petschewi nomme le lieu de cette bataille *Khahica*, Ali, *Sahica*, et Ferdi, *Djindjizé*.

4 Djelalzadé, f. 116. Ali. Petschewi.

glante défaite à Sârz, dans la province de Soulkadr[1], s'avança à marches forcées jusqu'à Elbistan, à la tête de trois mille janissaires et de deux mille sipahis qu'il avait emmenés de Constantinople; mais, avant d'attaquer les rebelles, il prit deux mesures pour assurer le succès de son entreprise. Il défendit, sous peine de mort, qu'aucun des soldats vaincus par les Turcomans se présentât dans son camp, craignant avec raison l'influence démoralisante de leurs récits sur ses troupes. Ensuite, par des faveurs habilement distribuées et des investitures de fiefs[2], il gagna à sa cause les tribus turcomanes[3] qui s'étaient rangées du parti de Kalender. Cette défection réduisit à quelques centaines le nombre des révoltés, qui furent aisément défaits par un détachement sous les ordres des échansons Belal, Mohammed et Deli Perwané; Kalender fut pris, avec les siens, dans les montagnes de Baschsif[4], et sa tête, ainsi que celle de son compagnon de fortune Welidümdar, descendant de la noble maison de Soulkadr, fut apportée au grand-vizir, suspendue aux pommeaux de la selle du vainqueur (22 ramazan 933 — 22 juin 1527)[5]. Après cette victoire, Ibrahim convoqua à un diwan le beglerbeg d'Anatolie et les begs de l'Asie-Mineure, pour instruire le procès de ceux qui avaient compromis la gloire militaire de l'empire, en fuyant à

[1] Ferdi, f. 143.

[2] Ferdi, f. 139, les nomme : Tschitscheklü, Akdjékoyounlü, Massdlü, Bozoklü. — [3] *Ibid.*, f. 144. Petschewi, f. 45. Ali, f. 254.

[4] Petschewi, f. 45. Ali.

[5] *Füraké assildi*. Petschewi. Ali.

la bataille de Tokat. S'adressant d'abord au beglerbeg d'Anatolie : « Pourquoi, lui dit-il d'un ton menaçant, avez-vous tous pris la fuite devant une troupe de derwischs à moitié nus, de gens sans aveu et sans existence? » [xv]. Le beglerbeg n'ayant pu ou n'ayant pas osé répondre, il fit la même question aux autres begs, qui se renvoyèrent la faute du désastre de l'armée les uns aux autres; déjà les bourreaux avaient reçu ordre de s'approcher, lorsque le gouverneur de l'Itschil, Mohammedbeg, fils du dernier grand-vizir Piri-Pascha, rompit le silence qu'il avait gardé jusqu'alors: « Nos aïeux, s'écria-t-il après avoir formé les souhaits d'usage pour la prospérité du Sultan, avaient coutume, au moment d'une bataille, d'invoquer l'assistance de Dieu, et de prendre les conseils des vieillards expérimentés, mais nous n'avons fait ni l'un ni l'autre; l'orgueil et une folle présomption ont amené ces malheurs sur nous. En expiation, voici le glaive et nos têtes! » Le grand-vizir, se laissant fléchir par ces nobles paroles, leur pardonna le passé et retourna à Constantinople en emmenant avec lui le sage gouverneur d'Adana, Piribeg, que le Sultan reçut de la manière la plus gracieuse (11 août 1527 — 13 silkidé 933) [1].

C'est à peu près vers cette époque que fut percée dans la salle du diwan, au-dessus du siége du grand-vizir, cette mystérieuse fenêtre communiquant avec l'intérieur du palais, symbole de l'œil toujours ouvert du maître sur les actes de ses ministres, et qui était

[1] Ali, Petschewi, Ferdi, Solakzadé, Djelalzadé.

destinée à porter la délibération du conseil aux oreilles du Sultan.

Trois mois après le retour du grand-vizir à Constantinople, s'agita une question religieuse, qui absorba d'abord l'attention de Souleïman et bientôt de la ville entière. Un membre du corps des oulémas, nommé Kabiz, fut traduit au diwan, pour avoir enseigné publiquement que Jésus-Christ était supérieur à Mohammed. Fenarizadi Mouhiyeddin Tschelebi, juge d'armée de Roumilie, et Kadiri Tschelebi, juge d'armée d'Anatolie, devant lesquels fut instruit le procès de Kabiz, n'étaient guère en état d'avoir une opinion compétente sur l'hérésie et de réfuter les assertions hardies du novateur. Le premier, fier des hautes dignités législatives de ses ancêtres, n'avait qu'une médiocre connaissance de la jurisprudence ottomane; le second avait plus songé à acquérir des richesses que la science nécessaire à l'exercice de ses fonctions. Au lieu de combattre par de bonnes raisons l'hérésie de Kabiz, ils trouvèrent plus court et plus facile de le condamner à mort. Le grand-vizir réprima leur zèle qui avait bien ses motifs pour être si violent, et leur dit que l'emportement de leur conduite était contraire à la dignité de la magistrature, que leurs seules armes contre l'hérésiarque devaient être la doctrine et la loi, et qu'il importait de le vaincre par la discussion, et non de l'envoyer au supplice. Mais les deux juges n'ayant pu réfuter les argumens de Kabiz, les vizirs renvoyèrent de la plainte l'accusé et les accusateurs. Souleïman avait assisté derrière la fenêtre

voilée [1] à cette séance du diwan; mécontent de l'issue de cette délibération, il entra sans être attendu dans la salle, et s'adressant au grand-vizir d'un ton sévère: « Pourquoi, lui demanda-t-il, l'hérétique qui a osé préférer Jésus à Mohammed n'a-t-il pas été puni? — Les juges d'armée. répliqua Ibrahim, au lieu de lui opposer de saines raisons, l'ont condamné avec colère. C'est pour cela que nous ne donnons pas de suite aux accusations portées contre lui. — La science de la loi, reprit le Sultan, n'est pas seulement le partage des juges d'armée; l'affaire sera portée demain devant le juge de Constantinople et le moufti; l'accusé sera jusque-là tenu en état d'arrestation. » Seadeddin, alors juge de Constantinople, et le savant moufti Kemalpaschazadé siégèrent le lendemain dans le diwan. Après avoir long-temps discuté avec Kabiz et cherché inutilement à le ramener à résipiscence, ils le condamnèrent à mort en observant toutes les formes voulues par la loi. Ce terrible fetwa trouva Kabiz inébranlable, et son courage ne se démentit point jusqu'au dernier moment.

La sévérité qu'avait montrée Souleïman en sacrifiant la vie d'un hérétique au maintien du dogme islamite dégénéra en cruauté, lorsqu'il voulut, peu de temps après, prendre des mesures pour assurer la tranquillité intérieure. Dans le voisinage de la mosquée de Sélim, la maison d'un Musulman avait été pillée, et tous ceux qui l'habitaient, hommes, femmes, en-

[1] Ali, XVII[e] récit, f. 234. Petschewi, f. 45. Djelalzadé, f. 120. Voyez aussi Mouradjea d'Ohsson, I, p. 154.

fans, esclaves avaient été massacrés (24 février 1528). Quelques soupçons ayant plané sur les Albanais qui parcouraient la ville comme fendeurs de bois et marchands de foie, il y eut une tuerie générale de ces malheureux pour venger l'assassinat d'une seule famille; huit cents d'entre eux [1] furent livrés aux bourreaux sans autre forme de procès.

Le jour même du meurtre de la famille turque à Constantinople, Sidi, qui s'était déclaré en révolte ouverte, battit complètement près d'Azir [2], dans le district d'Adana, son oncle le sandjakbeg Ahmed, ravagea, à la tête de cinq mille hommes, le district de Birindi, brûla la ville d'Ayas, se réunit à Sârz dans le territoire de Soulkadr à un autre rebelle nommé Indjir, et se porta avec lui devant la forteresse de Sis. Piribeg, de la famille de Ramazan, que nous avons vu si heureusement maîtriser une première révolte dans ces mêmes contrées, reçut du Sultan la mission de soumettre les rebelles. Quoique malade depuis quelque temps, il partit sans hésiter de Constantinople avec quelques mille hommes, et arriva assez à temps pour secourir la forteresse de Sis qui était réduite à toute extrémité. A son approche, les insurgés se divisèrent en deux corps; l'un se replia sur Azir, et l'autre, sous la conduite de Sidi, alla prendre une forte position près du fort Derbend, dans les montagnes de Sis. Sidi fut vivement attaqué et fait prison-

[1] Petschewi, f. 46. Ali, XIXe récit, f. 235. Djelalzadé, f. 122. Solakzadé, f. 108.

[2] Dans Djelalzadé, f. 119, Karss.

nier par Pir-Ali, après avoir vu son frère et deux mille des siens couvrir le champ de bataille de leurs corps. Le lendemain, Piribeg marcha sur Azir, dispersa le second corps des rebelles, et envoya à Constantinople, avec les têtes des principaux chefs, Sidi vivant et chargé de chaînes, qui fut pendu par ordre du Sultan[1].

En Syrie, les habitans de Haleb, poussés à bout par les vexations de leur juge et de leur gouverneur, les avaient massacrés un vendredi dans la mosquée avec huit personnes de leur suite (mai 1528 — schâban 934); cet acte de justice populaire fut puni par l'exil des coupables à Rhodes. En même temps, Souleïman, pour empêcher qu'une rébellion semblable n'éclatât à une autre extrémité de ses États, condamna au supplice de la corde, Balibeg, sandjak de Scutari, le voïévode, le kiaya et cinq autres fonctionnaires de ce district, accusés de concussions. L'exécution de la sentence fut confiée à deux tschaouschs envoyés à cet effet de Constantinople[2].

La crainte salutaire inspirée par la justice inflexible de Souleïman eut pour résultat une amélioration sensible dans toutes les parties du service public. Le Sultan oublia bientôt son mécontentement des exactions de Balibeg, en apprenant les heureuses entreprises de Khosrewbeg et d'Yahyaoghli, gouverneurs de Bosnie et de Semendra, contre les châteaux-forts de Bosnie

[1] Petschewi, f. 46. Ali, XVIIIe récit, f. 233. Djelalzadé, f. 119. Solakzadé, f. 108.

[2] Petschewi, f. 47. Ali, XXe récit, f. 230. Djelalzadé, f. 123.

et de Dalmatie. Dans le cours de l'hiver précédent, il s'était passé peu de jours où le grand-vizir n'eût eu à communiquer au diwan une victoire ou une conquête des troupes ottomanes [1]. La ville forte d'Yaiczé ne résista pas long-temps aux forces réunies des gouverneurs de Bosnie et de Semendra; le brave capitaine Blas Chery était absent, et Jean Hobordansky était encore malade des suites d'une blessure reçue dans un combat singulier avec le voïévode Kasim [2]; le commandant Etienne Gorbonogh rendit lâchement Yaiczé, sous la condition d'une libre retraite. Radovich livra, sans même essayer de résister, la seconde forteresse de Bosnie, Banyalouka. Avec ces deux places, tombèrent au pouvoir des Turcs celles de Beloyesero, Orbovatz, Socol, Levatz, Serepwar, Aparuc, Perga, Bossatz, Greben. En Croatie, Oudbina, Lika, Cerbava; en Esclavonie, Modrousch et Poschega; en Dalmatie, Ourana, reconnurent également la domination ottomane. Les évêchés de Knin, Modrousch et Cerbava furent en conséquence supprimés. Poschega devint le siége d'un sandjak [3]. Khosrewbeg, issu de race impériale (il était petit-fils d'une fille de Bayezid II), déployait dans son gouvernement de Bosnie un grand faste et en même temps une justice sévère; il avait sous lui le kiaya Mourad, originaire de Sebenico en Dalmatie [4],

[1] Ferdi, f. 146. — [2] Istuanfi, à la fin du IXe livre.

[3] Istuanfi, l. c. Kerselieh, *Hist. Zagrabiæ Farlati*, IV, 112. Engel, *Histoire de Dalmatie*, p. 566; *Histoire de Hongrie*, IV, p. 16. Schimek, p. 203.

[4] Les mêmes, l. c.

auquel il avait conféré de son plein pouvoir le sandjak de Knin [xvi].

Pendant l'année 1528, Souleïman se prépara à une nouvelle expédition contre la Hongrie, et reçut deux ambassades, l'une de Jean Zapolya, et l'autre du roi Ferdinand. L'avènement de Zapolya avait été un ferment de discordes pour le royaume. Des traités antérieurs appelaient au trône de Hongrie l'archiduc Ferdinand, petit-fils de Maximilien. Charles-Quint, frère de Ferdinand, lui avait cédé la souveraineté de ce royaume et celle de l'Autriche par actes passés aux diètes de Worms et de Bruxelles, le 28 avril 1521 et le 18 mars 1522. A la diète de Presbourg, présidée par le palatin Etienne Bathori, Zapolya fut déclaré usurpateur, et Ferdinand seul roi légitime (novembre 1526). Ferdinand marcha contre son rival, qui, abandonné de la plupart de ses partisans, fut vaincu dans la plaine de Tokai, et forcé d'implorer, par l'ambassadeur français Rinçon, les secours de Sigismond, roi de Pologne, son beau-père. C'est du fond de la Transylvanie que Zapolya envoya un ambassadeur demander à Souleïman son appui pour conquérir la couronne qui lui avait été promise. Il confia cette mission délicate à Jérôme Lasczky, palatin de Siradie, de retour depuis peu de son ambassade à Paris, homme d'un esprit fin et actif, et maniant aussi bien la plume que l'épée. Avant d'être reçu par le Sultan, Lasczky rendit visite aux vizirs suivant le cérémonial d'usage. Dès son arrivée à Constantinople, il s'était lié d'amitié avec Louis Gritti, dont il voulait faire servir le crédit près

de la Porte au succès de ses négociations. Louis Gritti était fils naturel d'Andrea Gritti, précédemment plénipotentiaire, actuellement doge de Venise; homme habile et insinuant, d'une ambition que rien n'eût fait reculer, il avait su s'attirer les bonnes grâces d'Ibrahim et par suite celles du Sultan, au point qu'il fut constamment l'agent de la Porte dans tous les rapports de celle-ci avec les puissances étrangères. Peu à peu il s'arrogea presque exclusivement la direction des affaires extérieures, et nous le verrons jouer un rôle important, non seulement comme émissaire de Venise, mais encore comme arbitre suprême de la Hongrie. Lasczky avait gagné Louis Gritti par la promesse du plus important évêché du futur royaume de Zapolya, et par un don provisoire de plusieurs milliers de ducats par an. Sous l'influence de Gritti, les affaires de Lasczky changèrent complètement de face; l'accueil des vizirs, qui avait été froid et hautain, devint un accueil plein d'égards et de déférence; le tribut annuel, qui avait d'abord été demandé, ne fut plus qu'une ambassade annuelle avec les présens d'usage. Les discours tenus par le Sultan, Ibrahim et les vizirs à l'envoyé hongrois, et que celui-ci a consignés dans ses rapports, nous paraissent tellement caractériser la diplomatie et la politique d'alors, que nous croyons devoir en reproduire ici une partie [1].

« Pourquoi ton maître, dit Ibrahim à Lasczky, dans sa première entrevue avec lui (22 décembre 1527),

[1] *Actio Hyeronimi Lasczky apud Turcam nomine Regis;* dans Bel, *Apparatus ad historiam Hungariæ.* Posonii, 1753, p. 159. Catona, XX, p. 260.

n'a-t-il pas demandé plus tôt la couronne de Hongrie au Grand-Seigneur? N'a-t-il pas compris ce que signifiaient l'incendie d'Ofen et la conservation du château royal? Ici on est instruit de tout; on sait ce que vaut l'archiduc, ce que vaut ton maître, et ce que peuvent tous les autres princes de la chrétienté. » Cependant Lasczky obtint un sourire et l'approbation du grand-vizir en lui répondant adroitement que Zapolya ambitionnait non seulement l'amitié du Sultan, mais encore celle de l'homme qui avait tout pouvoir sur lui. Le lendemain, il eut à entendre du vizir Moustafa ces dures paroles: « Ainsi donc tu es venu sans présens demander, non pas notre amitié, mais nos secours. Dis-moi: comment ton maître a-t-il osé entrer dans Ofen, qu'a foulé le pied du cheval du Sultan, et dans le château royal, qui n'a été épargné que pour le retour de notre maître? Notre loi veut que chaque endroit où s'est reposée la tête du padischah, où s'est montrée celle de son cheval, soit à jamais soumis à sa domination. Tu viens sans tribut, et de la part d'un de ses esclaves. Ne sais-tu pas que notre seigneur, unique comme le soleil, règne sur le ciel et la terre? et toi, courrier du ban de Transylvanie, tu oses appeler le glorieux Sultan père d'un aussi pauvre prince que le tien! » Le troisième vizir, Ayas-Pascha, le traita avec moins de rudesse, et s'informa si l'esclave envoyé par le Sultan en ambassade auprès du roi Louis vivait encore. Ibrahim ayant de nouveau reçu Lasczky en audience le 28 décembre, permit que Zapolya, en sa qualité de roi de Hongrie,

lui adressât la parole comme à son frère cadet, par l'entremise de son ambassadeur: « Nous avons tué le roi Louis, ajouta-t-il, nous avons pris son château, et nous y avons mangé et dormi. Son royaume est à nous. C'est une folie de penser que les rois soient rois par la couronne. Ce n'est pas l'or, ce ne sont pas les pierres précieuses qui font régner, mais le fer. Le sabre force à l'obéissance; le sabre doit garder ce qui a été gagné par le sabre. Nous savons que la Hongrie est épuisée d'argent et de ressources; que ton maître reconnaisse donc le Sultan comme son seigneur, qu'il implore le secours de son bras, et alors nous lui prêterons assistance, nous exterminerons non seulement Ferdinand, mais encore tous ses amis, et nous applanirons leurs montagnes avec les pieds de nos chevaux. Sans le doge Gritti et son fils, nous aurions anéanti la puissance de Ferdinand et de ton maître; car le combat de deux ennemis qui se ruinent mutuellement est toujours favorable pour le tiers qui survient. Que serait-il advenu, si j'avais marché contre Ferdinand avec les janissaires et les troupes de Roumilie, et si Ayas-Pascha était tombé sur ton maître avec les Moldaves et les Tatares? Nous nous sommes tenus tranquilles tout cet été sur la prière de nos amis les Vénitiens; mais nous ne dormions pas pour cela, et s'il est nécessaire, nous sommes prêts à nous mettre en campagne. Nous trouverons les deux rivaux épuisés, et les armes du Sultan vaincront aisément. Nous conduirons contre nos deux adversaires des troupes plus nombreuses que celles que nous avons conduites

contre un seul, et nous ferons d'Ofen une autre Constantinople. Je ne t'ai pas parlé à la manière turque, c'est-à-dire pas assez brièvement; les Turcs parlent peu et agissent beaucoup. Tu t'étonnes de me voir rire; je ris de ce que tu viens réclamer les pays conquis à la pointe de notre épée. Sache que nous avons des serres plus terribles que les faucons; nos mains restent là où nous les avons mises une fois, à moins qu'on ne les coupe; retiens ces paroles, car il en est ainsi. La terre reçoit chaque goutte de pluie qui tombe; de même nous écoutons toutes les paroles qu'on nous adresse, surtout celles des ambassadeurs; mais si nous avons de longs bras, vous avez la vue longue aussi. Vous réclamez des possessions perdues depuis bien des années, vous rêvez toujours de Belgrade. Je pensais que tu aurais depuis long-temps oublié la Syrmie, mais je vois que tu as bu du vin de Syrmie, et il faut croire qu'il t'a plu. Tu dis que cette province nous coûte plus qu'elle ne nous rapporte; c'est vrai, pour le moment, car nous dépensons chaque mois vingt-huit charges d'argent pour son occupation, c'est-à-dire cinquante-six mille ducats, et par conséquent six cent soixante-douze mille ducats par an [XVII]. En échange de la Syrmie, nous ne voulons pas de présens, mais un tribut. Tu nous as parlé deux fois de la Pologne; nous avons renvoyé le dernier ambassadeur de ce royaume avec une trêve de trois ans, dont le terme va bientôt expirer. Bien que nous ne soyons pas en guerre avec la Pologne, elle nous a rapporté ces dernières années plus de cinquante mille ducats, car

les Tatares vendent aux Turcs tous les prisonniers qu'ils font sur elle, et la douane de Kilia et de Kaffa a eu depuis deux ans un excédant de plus de trente mille ducats sur les recettes ordinaires; si nos troupes pénétraient en Pologne par la Moldavie avec les Tatares, elles y resteraient malgré les efforts du roi, pendant une année entière, mettant tout à feu et à sang [1]. » Souleïman donna audience à Lasczky le 27 janvier 1528, et répondit en ces termes au discours que celui-ci lui adressa : « J'accepte avec plaisir le dévoûment de ton maître; jusqu'à présent son royaume ne lui a jamais réellement appartenu; il est à moi par le droit de la conquête et du sabre. Mais en récompense de son attachement à ma personne, non seulement je lui céderai la Hongrie, mais encore je le protégerai si efficacement contre Ferdinand d'Autriche, qu'il pourra dormir sur les deux oreilles.» A l'issue de l'audience, Ibrahim dit à Lasczky : « Maintenant nous appellerons ton maître roi, et non plus ban de Transylvanie. Notre souverain marchera en personne contre les ennemis du tien. Nous ne demandons plus ni présens ni tribut.» Lasczky arrêta dès lors les armemens et le plan de la campagne qui allait s'ouvrir. La veille de son audience de congé (3 février 1528), il reçut quatre vêtemens d'honneur et dix mille aspres (deux cents ducats). Le lendemain il fut admis en présence du Sultan qui lui parla en ces termes : « Tu sais quels sont les moyens par lesquels nous pourrons prouver

[1] Catona a omis ces citations, qui se trouvent dans Bel, p. 176.

à ton maître notre attachement; ses affaires sont les miennes, et ce qui m'appartient est à lui. Je sais que souvent les puissances chrétiennes ont amoncelé des nuages menaçans sur mes aïeux et le peuple de Mohammed, mais ces nuages ne lançaient pas la foudre. Sans leurs provocations, le sang humain n'aurait pas coulé, mais il était indispensable d'anéantir ceux qui, à chaque occasion, se levaient contre nous. Que ton maître nous tienne au courant de toutes les affaires importantes ou non des Etats chrétiens, et l'alliance qui est entre nous prendra de jour en jour de plus profondes racines. Je veux être pour ton maître un ami et un allié fidèle, je marcherai en personne et avec toutes mes forces contre ses ennemis, j'en jure par notre prophète Mohammed aimé de Dieu, et par mon sabre. » Lasczky jura à son tour « par le Dieu vivant et par Jésus le Rédempteur, qui est aussi Dieu, que son maître serait l'ami des amis de Souleïman et l'ennemi de ses ennemis. » Il présenta ensuite Louis Gritti comme plénipotentiaire de Zapolya. Le 29 février 1528 fut signé le premier traité d'alliance entre la Hongrie et la Turquie; on promit en outre à Lasczky cinquante canons et cinquante quintaux de poudre, dont on prépara le départ immédiat par le Danube et la Theiss; il fut ordonné en même temps à tous les sandjaks de l'empire de préparer leurs contingens pour entrer en campagne au premier signal [1].

[1] Catona, XX, p. 328 et 334, a rectifié les erreurs d'Istuanfi et de Jovius sur cette mission de Lasczky, et quelques fautes de dates dans son journal.

Ferdinand, instruit des démarches de Zapolya et du succès de la mission de Lasczky, envoya de son côté une ambassade à Souleïman ; cette ambassade, la première de l'Autriche auprès de la Porte, était composée des deux nonces Jean Hobordansky de Salathnook, et Sigismond Weixelberger, originaire d'Allemagne, qui étaient chargés, non de demander des secours, mais de réclamer la restitution des pays pris sur la Hongrie [1], d'offrir une paix définitive, ou du moins de négocier une trève. Après un voyage de six semaines, les deux ambassadeurs arrivèrent à Constantinople le 29 mai 1538, jour anniversaire de la prise de la ville. Ils firent leur entrée, escortés par mille chevaux qui étaient venus à leur rencontre sur l'ordre du Sultan. « Comment ton maître a-t-il eu l'audacieux orgueil, demanda Ibrahim à Hobordansky, de s'intituler le *très-puissant*, en présence du sultan des Ottomans, sous l'ombre duquel se réfugient les autres princes de la chrétienté ? » Hobordansky ayant voulu savoir quelles étaient les puissances qui imploraient la protection de la Porte, Ibrahim lui nomma la France, la Pologne, Venise et la Transylvanie. A la vue de la liste sur laquelle étaient énumérées les possessions réclamées par Ferdinand [XVIII], le grand-vizir s'étonna qu'on n'eût pas demandé aussi Constantinople. Les rudes manières

[1] Zermeghy, *Rer. gest. inter Ferdinandum et Johannem*, dans Schwandtner, II, 393. *Magasin hongrois*, IV, 395. *Rapport* d'Hobordansky, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche ; on y trouve aussi une foule de documens turcs jusqu'à présent inconnus, et que nous aurons souvent occasion de citer.

du guerrier hongrois Hobordansky différaient beaucoup des mœurs courtisanesques du palatin polonais Lasczky. Souleïman s'irrita tellement, non-seulement des réclamations de Ferdinand en elles-mêmes, mais encore de la forme sous laquelle elles étaient présentées, qu'il fit détenir les ambassadeurs dans leur hôtel. Il ne leur rendit la liberté qu'après une captivité de neuf mois, et les congédia en leur remettant à chacun un présent de cinq cents ducats et en leur disant : « Votre maître n'a pas encore eu avec nous de rapports d'amitié et de voisinage ; mais il en aura bientôt. Vous pourrez lui dire que j'irai le trouver avec toutes mes forces, et que je lui donnerai moi-même ce qu'il demande. Ainsi dites-lui bien qu'il se prépare à notre visite. » Les ambassadeurs répondirent que leur maître serait charmé de voir arriver le Sultan en ami, mais qu'il saurait aussi le recevoir en ennemi. L'ambassadeur polonais, envoyé par son maître pour le renouvellement de la trève, ayant cru reconnaître dans Sigismond Weixelberger, Sigismond Dietrichstein, un des fidèles serviteurs de Ferdinand, s'attira la colère du grand-vizir qui l'accusa d'être un espion du frère de Charles-Quint [1]; il reprocha avec non moins d'aigreur aux ambassadeurs autrichiens le meurtre du

[1] *Rapport* de Weichselberger, dans les archives de Vienne. Il existe sur cette première ambassade de l'Autriche à la Porte un rapport imprimé de quatre feuillets, sans indication du lieu d'impression : *Welcher gestalt Kunig. Maj. zu Hungarn Behemb Bothschaften nemlich Herr Sigismund Weichselberger und ein Ungarischer Herr zu dem turkischen Kaiser zukommen sind.* Voyez Windisch, *Magasin hongrois*, IV.

tschaousch envoyé naguère à la cour de Louis II [1].

La réponse de Souleïman au message du roi de Hongrie était d'autant plus insultante, que trois jours auparavant il avait délivré à Ibrahim, en plein diwan, un diplôme qui le nommait serasker ou général en chef de l'expédition contre l'Autriche, avec le traitement inoui de trois millions d'aspres par an (soixante mille ducats). Les derniers paragraphes de ce diplôme, qui fut rédigé, sous les yeux même du Sultan, par l'historien Djelalzadé, son secrétaire d'État, définissent ainsi le pouvoir accordé au grand-vizir :

« J'ordonne par ces présentes que tu sois dès aujourd'hui et pour toujours mon grand-vizir, et le serasker nommé par ma majesté dans tous mes États. Mes vizirs, beglerbegs, juges d'armée, légistes, juges, seïds, scheïkhs, mes dignitaires de la cour et colonnes de l'empire, sandjakbegs, généraux de la cavalerie ou de l'infanterie, alaïbegs (généraux des troupes feudataires), soubaschis, tscheribaschis (officiers de ces mêmes troupes), toute mon armée victorieuse, tous mes esclaves, grands ou petits, mes fonctionnaires et employés, les habitans de mes royaumes et de mes provinces, les bourgeois et les paysans, les riches et les pauvres, tous enfin reconnaîtront mon susdit grand-vizir comme serasker, l'estimeront et le vénéreront en cette qualité, regarderont tout ce qu'il dit ou croit comme un ordre émané de ma bouche qui fait pleu-

[1] Windisch, *Magasin hongrois : Der Bothschaft fürgehalten wie des Türk sein Bothschafter zu weylandt Kenig Ludwig gesandt, da sey erschlagen worden, deshalben sy auch bedraüt, und nit in kleiner Furcht.*

voir des perles, écouteront sa parole avec toute l'attention possible, recevront chacune de ses recommandations avec respect, et ne s'en éloigneront en rien. Le droit de nomination et de destitution, pour les places de beglerbegs, de sandjakbegs et toutes les autres dignités et fonctions, depuis les plus élevées jusqu'aux plus basses, soit à ma bienheureuse Porte, soit dans les provinces, est conféré à son jugement sain, à son esprit pénétrant. Ainsi il doit remplir les devoirs que lui imposent les attributions de grand-vizir et de serasker, ne pas dévier du chemin du droit et de la justice, donner à chaque homme le rang qui lui convient. Lorsque ma sublime personne entre elle-même en campagne, ou lorsqu'un événement exige l'envoi d'une armée, le serasker reste seul maître et seul juge de ses actes; personne ne doit lui refuser obéissance. Toutes les dispositions qu'il jugera à propos de prescrire relativement aux collations de sandjaks, de fiefs et d'emplois, aux augmentations de solde ou de traitement, aux distributions de présens, excepté ceux qu'on fait à l'armée en général, sont d'avance approuvées et sanctionnées par ma Majesté. Si, contre mon ordre sublime et le kanoun (loi fondamentale), un membre de mon armée victorieuse (Dieu nous en préserve!) était rebelle à l'ordre de mon grand-vizir et serasker, si un de mes esclaves opprimait le peuple, il faudrait en instruire sur-le-champ ma sublime Porte, et le coupable ou les coupables, quel que soit d'ailleurs leur nombre, recevraient la punition qu'ils auraient méritée [XIX]. »

Le Sultan fit remettre au grand-vizir avec ce diplôme trois pelisses d'honneur et neuf chevaux richement enharnachés, dont un était chargé d'un sabre, d'un arc et de flèches étincelans de pierreries; Ibrahim reçut également six queues de cheval et sept étendards, au lieu des quatre d'usage. Ces sept étendards, dont deux rouges, deux rayés, et les autres blanc, vert et jaune, devaient appeler l'heureuse influence des sept planètes sur les armes ottomanes. Le beglerbeg de Roumilie, Kasimpascha, vint les présenter au grand-vizir dans son camp établi à Daoud-Pascha, un des faubourgs de Constantinople. A cette occasion, Ibrahim traita de la manière la plus somptueuse les grands dignitaires de l'empire et les généraux de l'armée [1]. Peu de temps après mourut le second vizir, Moustafa-Pascha, vieilli au service de Sélim et de son fils; il eut pour successeur le beglerbeg de Roumilie, Kasim, dont la dignité fut cumulée une seconde fois par Ibrahim avec celle de grand-vizir [2].

Le 10 mai 1529, Souleïman partit de Constantinople avec une armée de deux cent cinquante mille hommes et un parc d'artillerie de trois cents canons. Une ordonnance spéciale régla ainsi la marche de la suite du Sultan : à la tête, étaient les tschaschnégirés (écuyers tranchans), derrière ceux-ci venaient les mouteferrikas (fourriers), suivis eux-mêmes des agas; les nischandjis, les defterdars et les kadiaskers mar-

[1] Djelalzadé, f. 124. Mouradjea d'Ohsson, VII, p. 391. Solakzadé, f. 168. Ferdi, f. 150. Ali, XXIIe récit.

[2] Ferdi, f. 150. Petschewi, f. 48.

chaient immédiatement devant les sept queues de cheval du Sultan [1]. A Philippopolis, la Marizza avait été tellement grossie par les pluies, qu'elle emporta le pont, et inonda la plaine dans laquelle avait été dressé le camp ottoman (9 juin — 2 schewal). Beaucoup de soldats furent noyés; d'autres se réfugièrent sur les arbres au risque d'y mourir de faim, bloqués qu'ils étaient par les eaux [2]. L'armée continuant péniblement sa marche par une pluie battante, put cependant traverser la Morawa et la Save, et passa à Essek la Drave sur un pont qu'elle y jeta. Lorsque le Sultan fut arrivé à Mohacz, Zapolya vint lui rendre hommage, accompagné de son ambassadeur Lascaky, et d'un corps de six mille chevaux. Le grand-vizir, instruit de l'approche de Zapolya, se porta à sa rencontre avec cinquante cavaliers de sa suite et autant de janissaires [3]. Le jour suivant (20 juillet — 14 silkidé) fut fixé pour la réception solennelle du nouveau roi de Hongrie. Dans l'intérieur de la tente impériale étaient rangés les agas de la cour et de l'armée, derrière eux les gardes-du-corps (solaks), armés de l'arc et des flèches, puis les écuyers et les fourriers; à l'extérieur, les janissaires formaient la haie des deux côtés. Der-

1 *Journal* de Souleïman.

2 Ali, XXIIe récit, f. 236, et Solakzadé, p. 108, racontent d'après Djelalzadé, f. 128, une aventure qui trouvera beaucoup d'incrédules. Djelalzadé prétend que Nakasch Alibeg, dont il tient ce récit, s'étant réfugié sur un arbre, fut assiégé toute la nuit par de petits serpens qui, prenant sa bouche et ses oreilles pour des trous, voulaient toujours s'y cacher.

3 *Journal* de Souleïman.

rière les janissaires, à droite, étaient les sipahis et les troupes de Roumilie, à gauche les silihdars et l'armée d'Anatolie. Vers midi, les agas de l'aile gauche et les fourriers allèrent recevoir Zapolya, et lui servirent d'escorte jusqu'à la tente impériale. En le voyant entrer, Souleïman se leva, fit trois pas en avant, et lui donna sa main à baiser, en l'invitant à s'asseoir à sa droite; les vizirs Ibrahim, Ayaz et Kasim, se tenaient debout à sa gauche. En congédiant Zapolya, le Sultan lui fit présent de trois chevaux de race avec leurs housses d'or, et de quatre kaftans de drap d'or [1]. Ainsi Souleïman rendit à jamais mémorable le théâtre de sa brillante victoire sur les Hongrois, en y recevant les hommages du roi de Hongrie; et les champs de Mohacz furent deux fois témoins de la honte du royaume, car ils virent la défaite du roi Louis et l'humiliation de Zapolya, qui sacrifia l'honneur national à son ambition. Pendant la marche de Mohacz à Sexard, Balibeg, gouverneur de Zwornik, fut envoyé en avant avec cinq cents cavaliers, pour aller recevoir la couronne royale de Hongrie, et le gardien de cette couronne, Pierre Pereny, qui étaient tombés entre les mains d'un parti de Zapolya.

Le 3 septembre, Souleïman arriva sous les murs d'Ofen, alors au pouvoir de Ferdinand, et dressa son camp sur les coteaux vineux qui avoisinent la ville [xx]. Les travaux de siége commencèrent immédiatement. Souleïman et Ibrahim, revêtus d'un simple kaftan de

[1] *Journal* de Souleïman. Petschewi, f. 38. Ali, f. 237. Djelalzadé, f. 128. Ferdi, f. 156. Istuanfi.

zibeline et la tête couverte d'un casque, allèrent fréquemment reconnaître les fortifications. Le cinquième jour, la porte inférieure fut emportée par les Ottomans; le lendemain, un nouvel assaut ayant été donné, la garnison, subissant l'influence de deux lâches, des capitaines allemands Christophe Besserer et Jean Taubinger, se rendit, sous la condition de la vie sauve [1], avant même que la brèche eût été ouverte. Les janissaires murmurèrent en se voyant déçus dans leur espoir de pillage et demandèrent un dédommagement. Leur mécontentement ne tarda pas à amener des désordres graves, au milieu desquels leur second général (segbanbaschi) fut blessé à la tête, et d'autres hauts dignitaires chassés à coup de pierres [2]. Furieux du refus que fit le Sultan de satisfaire à leurs exigences, ils vendirent les habitans comme esclaves, et massacrèrent, au mépris de la capitulation, la garnison allemande, lorsqu'elle sortit de la forteresse. Ce massacre ne doit donc pas être attribué au Sultan comme celui des prisonniers de Mohacz, mais seulement à la féroce avidité des janissaires [3]. Sept jours après la prise d'Ofen, Zapolya fut installé sur le trône des Arpades, non par le Sultan en personne, le grand-vizir, ou l'un des au-

1 *Journal* de Souleïman du 8 septembre.

2 *Journal* de Souleïman. Djelalzadé, Solakzadé, Hasanbegzadé, Ferdi, Ali. Petschewi, f. 48. Ce dernier dit qu'un prisonnier avait tiré son sabre contre un musulman qui voulait visiter un char couvert emmené par la garnison, et que là-dessus le massacre général avait eu lieu. Cette circonstance n'est consignée dans aucun historien hongrois, non plus que l'émeute des janissaires.

3 *Journal* de Souleïman.

tres visirs, pas même par un des beglerbegs d'Europe et d'Asie, ou le général des janissaires, mais par le premier lieutenant de ce dernier. Ce fut donc le segbanbaschi, qui, suivi de Louis Gritti, alla chercher le voïévode de Transylvanie dans sa tente pour le conduire au château royal. Zapolya fit présent de mille ducats au segbanbaschi, et d'une somme pareille aux janissaires qui l'avaient escorté [1]. Souleïman laissa un gouverneur turc à Ofen, et se dirigea sur Vienne, menant à sa suite son nouveau vassal; Mohammed-beg, gouverneur de Semendra et fils d'Yahya-Pascha, précédait l'armée, dont il avait ordre d'éclairer la marche [2].

Avec les orages de l'équinoxe d'automne, arrivèrent à Vienne les premiers corps des akindjis sous les ordres d'un descendant de Mikhaloghli. Christophe Zedlitz, porte-drapeau du comte Jean de Hardek et six chevaliers [XXI], furent au nombre des premiers prisonniers faits par ces hordes terribles, que les historiens du temps désignent sous le nom significatif de faucheurs ou d'écorcheurs. Zedlitz et ses compagnons d'infortune furent contraints de porter chacun au bout d'une pique la tête d'un prisonnier décapité, et d'aller ainsi jusqu'à Bruck, sur la Leitha, à la rencontre du Sultan [3], qui les interrogea sur la force de la gar-

[1] Le kanoun d'Ebousououd, composé dans les années 932 et 936 de l'hégire et promulgué par Souleïman, se trouve dans les *Manuscrits* de Diez, à la Bibliothèque royale de Berlin, no VI, f. 32.

[2] *Journal* de Souleïman. Ali, f. 237. Petschewi, f. 49. Ferdi, f. 158. Abdoulaziz, f. 81.

[3] Pessel et Labach, publié par Meldeman. Nuremberg, 1530.

nison de Vienne, et le séjour actuel de Ferdinand. Ceux-ci ayant répondu que la garnison comptait vingt mille fantassins et deux mille cavaliers, et que Ferdinand s'était retiré dans le haut pays, le Sultan dit qu'il poursuivrait Ferdinand jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé, qu'il respecterait les biens et les habitans de Vienne, s'ils se soumettaient volontairement, mais que dans le cas contraire il livrerait la ville à ses soldats. La veille du jour de Saint-Wenceslaw (27 septembre — 23 moharrem), Souleïman arriva sous les murs de Vienne, et vint camper dans le village de Simmering. La tente impériale, sur l'emplacement de laquelle a été bâti plus tard un édifice correspondant exactement à sa surface, était tapissée à l'intérieur de drap d'or, et s'élevait à l'extérieur sur des colonnes à chapiteaux d'or; tout autour étaient distribués douze mille janissaires. Les troupes du beglerbeg d'Anatolie, Behram-Pascha, s'étendaient sur la gauche du quartier-général du Sultan jusqu'à la petite rivière de Schwechat; à droite de Simmering étaient dressées les tentes de la chancellerie et du defterdar. Le camp du grand-vizir occupait tout l'espace compris entre Saint-Marc et la porte de Vienne dite *porte des Poêles,* et se prolongeait de ce point jusqu'à la montagne dite *Wienerberg.* A côté des tentes du grand-vizir s'élevaient celles de Paul Verday, qui avait honteusement livré la forteresse de Gran sans coup-férir [1], de Paul Pereny, gardien de la couronne, de Simon Athinai, le savant ami de Zapolya, et de Louis Gritti, le confident d'Ibrahim. Entre Saint-

[1] Istuanfi. Catona, XX, p. 488.

Marc et le Wienerberg, se trouvait le parc d'artillerie composé de quatre cents canons, fauconneaux et couleuvrines, sous les ordres du topidjibaschi ou commandant en chef de l'artillerie de siége. Balibeg [1], général de l'avant-garde, occupait les hauteurs du Wienerberg et le versant de cette montagne opposé à la ville; en avant du Wienerberg les troupes du commandant de l'arrière-garde Khosrewbeg [2], se déroulaient jusqu'à Vienne. A la porte dite du Château, étaient postées les troupes du gouvernement de Roumilie, ramassis de Bulgares, de Croates et de Serviens; à la porte des *Écossais* et dans la direction de Dœbling, le pascha de Mostar. L'armée de siége comptait environ cent vingt mille hommes et vingt mille chameaux. Le voïévode Kasim [3] commandait sur le Danube une flottille de huit cents nassades montées par les martoloses (troupes irrégulières). Dans la ville, l'armée des assiégés s'était échelonnée sur les remparts en sept stations différentes, correspondant chacune aux sept campemens des Turcs.

En face des tentes du grand-vizir, derrière lesquelles s'élevaient celles du Sultan, le palatin Philippe, duc de Bavière, occupait avec quatre cents cavaliers et quatorze bataillons de troupes de l'empire, la porte des Poêles en s'étendant à gauche jusqu'à la porte de

1 Koutschouk Balibeg, dont le père avait eu quatre fils, qui obtinrent tous un commandement, dit Pessel, et non pas le pascha de Belgrade avec ses quatre fils, comme le dit l'*Almanach* pour l'histoire d'Autriche, où il faut lire, p. 94, *Mostar,* au lieu de *Nastarzky*. Voyez aussi Velius, p. 116.

2 L'*Usiunbeg* de Pessel. — 3 Labach, Pessel.

la *Tour-Rouge*, et à droite, jusqu'à mi-chemin de la porte de Carinthie ; la défense de cette partie du rempart, qui allait rejoindre la porte de Carinthie et se prolongeait jusqu'au couvent des Augustins, était continuée par le contingent de la Basse-Autriche, sous le chevalier Eck de Reischach. La ligne des fortifications depuis et compris le cloître des Augustins jusqu'au château, était confiée à Abel de Holnek et à ses Styriens. Ulric Leisser, conseiller de guerre et maître-général de l'artillerie, défendait le château. Le poste entre le château et la porte des Écossais était commandé par le conseiller aulique Léonard de Fels, ayant sous ses ordres quelques bannières d'Autrichiens et les capitaines de la garde bourgeoise de Vienne. Les remparts, depuis la porte des Poêles jusqu'à la porte de Werder, qui avoisinait le quartier des Juifs appelé Elend (misère) [1], étaient défendus par Remprecht d'Ebersdorf avec une bannière d'Autrichiens et les troupes espagnoles ; Ernest de Landenstein, traban de la cour, colonel de quatre bataillons de Bohême, et cinq cents cavaliers sous Jean de Hardek, combattaient sur la ligne qui s'étend des tours de Werder et du Sel à la Tour-Rouge [2]. Les forces des assiégés s'élevaient en tout à seize mille hommes, et cette poignée de soldats avait à défendre, contre la formidable armée de Souleïman, un rempart de six pieds au plus d'épaisseur et entièrement dégarni de bastions. Mais si

[1] *Quæ a Judeorum turri tenet et* im ellendt *germanice appellatur.* Didaco Serava (Syndromus, p. 58).

[2] Pessel, dans Lewenklau, p. 457.

les moyens de défense étaient faibles, la haine contre les Turcs était vivace et profonde, l'ardeur des soldats sans égale, l'habileté et le courage des chefs une suffisante compensation du nombre; ces chefs étaient le comte palatin du Rhin Philippe, duc de Bavière, nommé récemment général en chef de l'armée contre les Turcs à la diète de Spire, en remplacement de son cousin Frédéric de Bavière, le comte Nicolas de Salm et le baron de Roggendorf[1].

Dans l'attente de l'ennemi, les faubourgs avaient été brûlés ou rasés; un nouveau rempart en terre élevé à vingt pas du premier dans l'intérieur de la ville, et la rive du Danube défendue par des palissades. Un bastion avait été construit près de la tour du Sel et du pont des Abattoirs; les maisons dont les toits étaient en bois avaient été démolies, pour prévenir les effets incendiaires des bombes. L'artillerie des assiégés ne consistant qu'en soixante-douze canons, n'était guère que le cinquième de celle des Ottomans.

Le jour même où Souleïman établit son camp à Simmering (27 septembre—23 moharrem), les quatre cents nassades composant la flottille turque du Danube avaient remonté le fleuve, brûlant tous les ponts sur leur passage. Le lendemain, les assiégés au nombre de deux mille cinq cents firent une sortie par la porte de Carinthie, et tombèrent sur les Turcs, auxquels ils tuèrent deux cents hommes, parmi lesquels deux yahyabaschis (capitaines), un tschaousch et plusieurs janissaires; le grand-vizir lui-même, qui, déguisé, fai-

[1] Pessel, p. 447.

sait le tour de la ville à cheval, fut sur le point d'être fait prisonnier [1]. Le 29 septembre (25 moharrem), trois bannières firent une seconde sortie par la porte du Château, mais elles ne tardèrent pas à rentrer, après avoir fait éprouver quelques pertes aux Turcs [2]. Le 2 octobre (28 moharrem), les assiégés attaquèrent le camp du beg de Semendra et en revinrent avec trente têtes et dix prisonniers [3]. Le même jour, on commença à contreminer les mines pratiquées par les assiégeans sous la porte de Carinthie et le couvent de Sainte-Claire [4]. Le secret de ces mines avait été livré aux chrétiens par un transfuge turc. L'ennemi, désappointé dans ses tentatives, ouvrit contre la porte de Carinthie un feu terrible qui dura toute la nuit [5]. Le 6 octobre (2 safer), le grand-vizir ordonna aux akindjis de préparer des échelles pour l'escalade, et aux troupes d'Anatolie de faire des fascines pour combler les fossés [6]. Le même jour, arriva au camp ottoman Simon Athinai, partisan et ami de Zapolya. Son grand savoir lui avait mérité le surnom de *litteratus*, traduit par le *Journal* de Souleïman en celui de *Reïsoul Ouléma* ou

1 Pessel et Didaco placent cette sortie au 29 septembre; Labach et Meldeman, au 27; le *Journal* de Souleïman, au 28.

2 Labach, dans Meldeman, le 28 septembre. D'après le *Journal* de Souleïman, le 27.

3 Pessel, p. 463, ne fait mention que de la découverte d'une mine; mais Labach parle aussi de la sortie du 2 octobre et d'une escarmouche qui avait eu lieu la veille. Dans le *Journal* de Souleïman, il n'est parlé que de la visite rendue au Sultan par les vizirs.

4 Pessel et Didaco. — 5 *Ibid.*, p. 463.

6 *Journal* de Souleïman du 4 octobre.

chef des savans, et lui valut la plus gracieuse réception du padischah, qui, ayant lui-même l'esprit cultivé, aimait et honorait la science même dans un infidèle. Ce fut encore le même jour (6 octobre), vers les six heures du soir, que le comte palatin Frédéric tira au sort les bataillons qui la nuit même devaient faire une sortie. Il fut convenu qu'avant l'aube (7 octobre)[1], huit mille hommes, sous les ordres d'Eck de Reischach, se rendraient de la tour du Sel aux portes du Château et de Carinthie, afin de surprendre l'ennemi, tandis qu'une autre colonne, sous la conduite de Sigismond Leyser, qui irait tourner le couvent des Carmes, tomberait sur ses derrières; mais ce projet échoua par une trop grande lenteur d'exécution; lorsque Sigismond Leyser arriva avec sa troupe à la porte du Château, il faisait jour, et les janissaires étaient prêts à le recevoir. La lâcheté ou la trahison d'un chef de file qui poussa un cri de déroute, décida la fuite des assiégés, qui rentrèrent dans la ville laissant cinq cents des leurs sur la place et plusieurs prisonniers. Les Turcs eurent à regretter dans cet engagement la mort prématurée du brave Alaïbeg de Güstendil[2], et les chrétiens, celle du capitaine Wolf Hagen, de George Steinpies et de l'Espagnol Garcia Guzman; trois balles

1 Pessel et Souleïman sont entièrement d'accord sur cette date que Labach place par erreur au 6 octobre. Djelalzadé décrit, f. 131 et 132, les assauts du 29 septembre, du 2 et du 6 octobre. Ali, f. 237. Petschewi, f. 39. Abdoulaziz, f. 81 et 82.

2 *Journal* de Souleïman. Pessel ne parle de ces travaux qu'à la date du 5 octobre, ajoutant qu'on n'a jamais fait usage des fascines.

étaient venues mourir sur la cuirasse d'Eck de Reischach qui commandait en chef la sortie. Les Ottomans poursuivirent de si près les impériaux, qu'on crut un moment qu'ils entreraient avec eux dans la ville, mais il n'y avait pas de brèche pratiquée, et une fois les portes fermées, on repoussa ceux qui voulurent monter à l'escalade [1]. Souleïman, craignant une nouvelle surprise, fit tenir la cavalerie en selle pendant toute la nuit (8 octobre); les assiégés, voyant ainsi les Ottomans sous les armes, crurent par erreur à une attaque pour le lendemain [2]. Le 9 octobre, vers les trois heures de l'après-midi, deux mines éclatèrent à droite et à gauche de la porte de Carinthie et firent deux brèches, l'une qui livrait passage à vingt-quatre hommes de front, et l'autre qui était large de deux aunes. Les Ottomans donnèrent pendant trois jours consécutifs l'assaut à la ville (10, 11 et 12 octobre), mais ils rencontrèrent partout Nicolas de Salm et Jean Katzianer qui se portaient sur tous les points où le péril était le plus menaçant. L'explosion de deux nouvelles mines élargit encore la brèche de la porte de Carinthie; mais les begs d'Yanina et de Valona ayant voulu profiter de cette circonstance, furent repoussés par trois fois avec une perte de deux cents hommes [3]. Le 12 octobre, une grande partie du mur entre la

1 Pessel et Serava ne disent rien de cet assaut, qui est rapporté dans Lewenklau, p. 389, ainsi que dans Meldeman, d'après Labach.

2 *Journal* de Souleïman. Les historiens se taisent sur un assaut repoussé ce même jour par le comte Salm, et dont parle le *Taschenbuch für Geschicte*, p. 97.

3 *Journal* de Souleïman. Labach, Pessel, Serava, Leyhe, le *Journal* de

porte de Carinthie et la porte des Poêles s'écroula, et l'attaque recommença avec une nouvelle fureur. On vit du haut des tours de Vienne les paschas et les begs stimuler à coups de bâton et de sabre le courage des janissaires et des azabs. Les Ottomans ayant été repoussés à deux reprises différentes, le grand-vizir tint un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu de donner le lendemain un dernier assaut, puisque la saison avancée et le manque de vivres commandaient la retraite, et que d'ailleurs on avait déjà satisfait à la loi de l'Islamisme, qui n'ordonne que trois attaques en bataille rangée ou dans un siége. On ranima le courage défaillant de l'armée par des distributions d'argent et de grandes promesses [1]. Les janissaires reçurent chacun mille aspres ou vingt ducats; on fit proclamer dans le camp que celui qui arriverait le premier sur les murs recevrait un fief de trente mille aspres, s'il n'en possédait pas encore, serait fait soubaschi, s'il n'était que sipahi, et serait élevé à la dignité de sandjakbeg s'il était soubaschi. Souleïman alla en personne inspecter les brèches, et les trouvant suffisamment larges, il donna de grandes louanges à Ibrahim [2]. Ce même jour, pendant que les mineurs ottomans exécutaient de nouveaux travaux et qu'un

Bek, Marini Sanuto; *Alli 9 Ottobre fece il Turco sopra la torre di Carnar verso il monastero di S. Chiara due grosse mine nel qual loco era il C. N. di Salm sopremo logotenente e con ipso Giovani Cosianer.*

1 *Journal* de Souleïman, le 13 octobre.

2 *Journal* de Souleïman. Pessel, Labach, Serava et le comte Nicolas de Salm dans le *Taschenbuch für vaterlændische Geschicte*, p. 52, par Hormayer.

feu continuel foudroyait la ville, Paul Bakicz et Jean Katzianer firent une sortie, et revinrent avec un grand nombre de prisonniers [1].

Le 14 octobre (10 safer), l'armée ottomane, divisée en trois colonnes, se porta, au milieu du tonnerre de l'artillerie et des fanfares de la musique, sur la brèche de quarante-cinq toises d'étendue, qui existait à droite et à gauche de la porte de Carinthie. En vain Ibrahim, Behram-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, et l'aga des janissaires excitaient-ils l'ardeur de leurs troupes à coups de sabre et de bâton; les soldats répondaient qu'ils aimaient mieux mourir de la main de leurs maîtres que par les longues arquebuses allemandes. Vers les trois heures de l'après-midi, la brèche fut encore élargie par l'explosion de deux nouvelles mines; les assiégés en découvrirent une troisième sous le château, et en retirèrent vingt-six tonneaux de poudre. Un dernier assaut fut tenté, mais il échoua contre le courage des braves défenseurs de Vienne et de leur chef le comte de Salm, qu'une pierre détachée par un boulet blessa grièvement à la cuisse. Dans l'impossibilité de vaincre, Souleïman donna l'ordre de la retraite [2]. Vers minuit, les janissaires levèrent leurs tentes, et livrèrent aux flammes ce qu'ils ne purent emporter; les prisonniers d'un âge avancé furent brûlés, plus de mille femmes et enfans massacrés, d'au-

[1] Istuanfi. *Journal* de Souleïman : *Otlougha we asougha ghiden kimisnelerden kazir bi hadd adam aldi*, c'est-à-dire : « Les infidèles prirent un grand nombre de ceux qui étaient allés fourrager et battre le pays. »

[2] *Journal* de Souleïman.

tres, dans la fleur de la jeunesse et de la beauté, emmenés en esclavage. L'incendie du camp éclaira ces scènes de désolation aux yeux des habitans de Vienne, et les cris lamentables des mourans qu'ils ne pouvaient défendre arivèrent jusqu'à leurs oreilles. C'est donc le 14 octobre que Souleïman, voyant la fortune abandonner ses armes pour la première fois, renonça à ses projets de conquête sur Vienne, dont la brillante défense avait sauvé le reste de l'Allemagne de la domination des Turcs. Cette date semble être consacrée, dans l'histoire allemande, aux grands événemens. Nous la voyons en effet marquer successivement la chute de Brisach, la paix de Westphalie, la bataille de Hochkirchen, la prise d'Ulm, la bataille d'Iéna, la paix de Vienne, la bataille de Leipsick, et enfin la jonction des armées coalisées à l'entrée de la campagne qui termina la longue lutte de l'Allemagne avec Napoléon [1].

Vienne salua sa délivrance en tirant des salves d'artillerie, en faisant résonner ses horloges qui étaient restées silencieuses depuis l'arrivée des Turcs, et en mettant en branle toutes ses cloches. Le grand-vizir demanda au porte-drapeau Zedlitz, son prisonnier, ce que voulait dire tout ce bruit, et celui-ci lui ayant répondu que c'était un signe de réjouissance, il le fit revêtir de soie et d'or et le renvoya à Vienne [2]; sa conduite fut dictée en cette occasion par un sentiment de bienveillance, ou par son désir d'aplanir par cette

[1] Brisach, 1639; paix de Westphalie, 1648; Hochkirchen, 1758; chute d'Ulm, 1805; Iéna, 1806; paix de Vienne, 1809; Leipsick, 1813.

[2] Pessel, Labach. *Journal* de Souleïman.

tentative de conciliation, les difficultés qui auraient pu s'opposer à un cartel d'échange. En effet, le jour suivant, dans une lettre écrite en mauvais italien aux commissaires des guerres relativement à la délivrance des prisonniers, il rappelle ce trait, et s'exprime ainsi : « Moi, Ibrahim-Pascha, par la grâce de Dieu, premier vizir, secrétaire et conseiller du plus grand, du plus glorieux, du plus invincible empereur, du sultan Souleïman ; moi, chef et administrateur de son empire, de ses esclaves et de ses sandjaks, généralissime de ses armées, à vous, nobles et généreux capitaines ! Nous avons pris connaissance de la lettre que vous nous avez fait tenir par votre messager. Sachez que nous ne sommes pas venus pour prendre votre ville, mais pour combattre votre archiduc ; c'est ce qui nous a fait perdre tant de jours ici, sans que nous ayons pu le joindre. Nous avons mis hier en liberté trois de vos prisonniers ; il convient que vous agissiez de même envers les nôtres, ainsi que nous avons chargé votre messager de vous le dire. Vous pouvez donc nous adresser un envoyé, pour faire le dénombrement de ceux des vôtres qui sont en notre pouvoir, et être sans inquiétude sur notre fidélité ; car si l'on n'a pas tenu parole à ceux d'Ofen, ce n'a pas été notre faute, mais la leur [1]. Ecrit devant Vienne, au milieu d'octobre. »

Ce ne fut que le 16 octobre que Souleïman leva son

[1] Labach donne cette lettre avec le *fac-simile* du chiffre d'Ibrahim. Ribischi, qui l'avait eue entre les mains, dit : *In levi italica papyro italice scripta, quas ego ipse in manibus habui et legi.*

camp ; encore fit-il halte à peu de distance de Vienne pour convoquer un grand diwan ; les vizirs et les agas vinrent le féliciter de l'heureuse issue de la campagne, et des présens furent distribués pour prouver aux troupes qu'elles avaient vaincu. Le grand-vizir reçut un sabre dont la poignée et le fourreau étaient enrichis de pierreries, quatre kaftans et cinq bourses d'or, dont chacune valait cinq cents piastres ou soixante mille aspres, et par conséquent douze cents ducats d'après le change d'alors [1]. La somme répartie la veille entre les janissaires s'élevait à plus de deux cent quarante-six mille ducats. C'est ainsi que la politique du Sultan et d'Ibrahim voulut changer aux yeux des soldats leur retraite forcée en une victoire dont on avait eu la générosité de ne pas vouloir profiter. Pendant cette même journée du 16 octobre, trois soldats allemands vinrent se présenter devant Vienne, se disant des prisonniers qui avaient réussi à s'échapper des mains des Turcs. Introduits dans la ville, ils excitèrent les soupçons par les dépenses immodérées qu'ils firent et qu'ils soldèrent en monnaie turque. Le supplice de la question leur arracha l'aveu qu'ils avaient déserté leurs drapeaux, passé à l'ennemi, et qu'ils en avaient reçu des sommes considérables pour incendier la ville, et pour servir de guides à un corps d'armée qui les

[1] *Journal* de Souleïman. Solakzadé. Djelalzadé. Une bourse vaut cinq cents piastres, la piastre cent vingt aspres; cinquante aspres, ainsi qu'il résulte d'un entretien de Lasczky avec Ibrahim, valaient alors un ducat. Souleïman, ayant fait distribuer douze millions trois cent mille aspres, paya donc le dernier assaut deux cent quarante-six mille ducats.

attendait derrière le Wienerberg ; ils furent écartelés et leurs membres pendus aux remparts. Ibrahim, ainsi déçu dans le dernier espoir qui lui restait, donna (17 octobre) à ses troupes l'ordre de continuer la retraite, et se rendit le même jour à Bruck sur la Leitha. Jean Katzianer, Paul Bakics et Sigismond Weixelberger, harcelèrent ses derrières, et lui prirent un certain nombre d'hommes, de chevaux et de chameaux. Mais ces faibles représailles ne pouvaient entrer en comparaison avec les horribles excès des Turcs, qui, d'après les historiens contemporains, firent dans la contrée plus de dix mille prisonniers [1]. Pendant les trois semaines que dura le siége de Vienne, les akindjis, appelés par les Allemands *sakman* [2], dévastèrent non seulement les environs de la capitale, mais encore la haute et la basse Styrie, et poussèrent leurs excursions jusqu'aux environs de Ratisbonne, incendièrent les églises, les maisons, et massacrèrent les malheureux habitans. Du pied du Khalenberg au château de Lichtenstein, la contrée fut changée en un immense brasier. Le jour de l'investissement de Vienne, les Bosniaques ravagèrent les vignes de Heiligenstadt, et vengèrent l'échec du dernier assaut par le massacre général des habitans de ce village [3]. A Dœbling les registres des impôts fu-

[1] Pessel Beck, Labach.

[2] Les akindjis ottomans sont les *prædatores* romains, les *guastadori* et *sacchegiatori* italiens. Les Allemands ont transformé cette dernière dénomination en celle de *sakmann*.

[3] *Historische und topographische Darstellung der Pfarren, Schlœsser, Klœster im Erzherzogthum Oesterreich.* Vienne, 1824, I, p. 78.

rent brûlés. Penzing, Saint-Veit, Hutteldorf, Hietzing, furent dévorés par les flammes. Christophe Freyleben, fils du seigneur de Lichtenstein, fut sauvé de l'embrasement de son château et emmené en esclavage. Berchtoldsdorf fut mis à l'abri d'une surprise par la solidité de ses murs. Les places de Brunn, Enzersdorf, Baden et Klosterneubourg, furent détruites. Six mille akindjis saccagèrent le pays sur l'Enns, brûlèrent le presbytère de Biberbach, et furent repoussés d'Ibbsitz et de Waidhofen. Jean de Starhemberg, chef des milices d'Autriche, digne prédécesseur de Gundaker de Starhemberg, que nous verrons défendre Vienne au second siége de cette ville par les Turcs, protégea les gués de l'Enns, bien qu'il n'eût que de faibles forces à sa disposition; il arrêta les incursions de trente mille akindjis en leur fermant les passages de tous les défilés par des redoutes et des abattis d'arbres, et les força à se tourner vers la Styrie [xxii], où la vengeance les attendait. Les paysans surprirent plusieurs de leurs troupes les unes après les autres, et massacrèrent ou brûlèrent leurs prisonniers. A Stokerau, les deux frères Kunringer préservèrent les rives du Danube de toute dévastation. Mille akindjis ayant passé le fleuve sur trente nassades, furent attaqués par le comte Julien de Hardek, et expièrent par la mort l'incendie du bourg et du château de Schmida. Un cavalier du nom de Coborle, entraîné par son courage, poursuivit un parti de Turcs jusque dans leur barque, qui chavira dans la lutte, et avec laquelle furent engloutis hommes et chevaux. Ailleurs, Erlebek de Trausnitz défendit si

vaillamment, avec seulement dix cavaliers et six fantassins, un moulin contre une division ennemie, qu'il lui tua trois cents hommes. Une autre troupe d'akindjis, qui s'était jetée dans une tour fortifiée près de Korneubourg, fut exterminée par le grand-bailli de Styrie, George de Leuchtenberg, et les colonels bavarois Wolfgang et Sigismond de Weix; l'armée autrichienne assistait de l'autre rive du Danube à cet engagement. Si les chrétiens eurent à déplorer la mort ou l'esclavage de vingt mille personnes, la campagne de Vienne coûta au Sultan quarante mille soldats. Pendant ces ravages, dans lesquels les akindjis cherchaient un équivalent au riche butin de Vienne, qu'ils avaient en vain espéré, l'armée régulière avait continué sa retraite. Le roi Yanousch (c'est ainsi que les Turcs appellent Zapolya), apprenant l'approche de Souleïman, sortit d'Ofen, pour aller à sa rencontre, et fut reçu par les vizirs qui étaient venus au-devant de lui [1]. Trois jours plus tard, le 29 octobre (25 safer), Zapolya félicita en plein diwan Souleïman de l'heureuse issue de la campagne, et se retira après le baisemain, avec un présent de dix kaftans, de trois chevaux, de chaînes et de mors d'or massif [2]. Gritti reçut un don de deux mille ducats [3].

L'armée reprit sa marche le long de la rive gauche du Danube, et arriva le 10 novembre à Belgrade par Balya, Bath Monostor, Bacs et Peterwardein.

[1] *Journal* de Souleïman, 25 octobre. — [2] *Ibid.*, 28 octobre. — [3] *Ibid.*, 29 octobre.

L'absence de guides et l'ignorance des localités causèrent la perte de beaucoup de bagages et de celui du grand-vizir entre autres, qui restèrent dans des marais. En punition de ces négligences, environ six mille hommes, préposés à la conduite des bagages, eurent leur solde supprimée, et beaucoup d'officiers subalternes, leurs fiefs diminués [1]. Le grand-vizir voulant détourner l'attention de ces petites tracasseries de la fortune qui les poursuivait dans leur retraite, convoqua un diwan solennel dans lequel il exposa aux yeux de tous les grands de l'empire la couronne de Hongrie, qu'il leur dit remonter au temps de Nouschirwan. Jusqu'alors Ibrahim l'avait gardée avec lui, probablement pour la poser sur sa tête, si par la chute de Vienne la Hongrie fût devenue une province turque; mais dans la situation actuelle des affaires, il la fit remettre à Zapolya par Pereny, Louis Gritti et Simon Athinai (27 safer — 31 octobre). De Belgrade Souleïman envoya au doge de Venise le drogman Younisbeg avec une lettre, dans laquelle il lui notifiait, avec l'exagération ordinaire de l'hyperbole orientale, la campagne de Vienne, la retraite de Ferdinand, et l'investiture de Zapolya [xxiii]. Il arriva à Constantinople vers le milieu de décembre.

Le siége infructueux de Vienne est la première entreprise de Souleïman qui n'ait pas été couronnée de succès. Les ravages et les actes de férocité qui ont signalé cette expédition doivent être mis sur le compte

1. *Journal* de Souleïman, 30 octobre.

de la barbarie de la nation, et n'être imputés ni au Sultan ni à son grand-vizir. L'accusation portée par tant d'historiens et par Robertson [1] lui-même contre Ibrahim, et d'après laquelle le siége de Vienne n'aurait échoué que par la connivence de ce haut dignitaire avec les chrétiens, est tout-à-fait dénuée de fondement. Les historiens ottomans n'auraient pas manqué de citer parmi les motifs qui provoquèrent, quelques années après, la disgrâce de ce favori tout-puissant, sa trahison devant Vienne; or ils ne disent rien à ce sujet. Les archives de Venise et d'Autriche ne fournissent pas non plus le moindre indice qui puisse justifier une pareille supposition. Les relations qui s'établirent par la suite entre Ibrahim et les ambassadeurs autrichiens ne révèlent rien qui puisse nous mettre sur la trace de ce fait, ainsi qu'on le verra plus bas; d'ailleurs on ne trouve dans la forme du langage d'Ibrahim aucune de ces expressions de significative bienveillance, et dans celui des ambassadeurs d'Autriche aucune allusion à des services précédemment rendus à la puissance représentée par eux. Lors même qu'Ibrahim eût aspiré au trône de Hongrie, il n'aurait rien gagné à l'échec de Vienne, sinon la confirmation de l'élection de Zapolya [xxiv]. Ainsi donc les véritables causes de la retraite des Ottomans furent, non la trahison du grand-vizir, mais bien le mécontentement des janissaires qui avait déjà éclaté à Ofen, les murmures des troupes

[1] *The prudent conduct of Ferdinand together with the treachery of the Vezir soon obliged Solyman to abandon that enterprise with disgrace and loss.* Robertson, *Charles V*, l. V.

d'Asie qui se plaignaient d'un froid inaccoutumé, et le manque de nourriture qui se fit sentir dans toute l'armée. La belle défense de Vienne efface la honte des trop faciles redditions d'Ofen, Raab, Plintenbourg et Altenbourg. Les flots dévastateurs des conquérans ottomans, en se répandant pour la première fois sur le sol de l'empire d'Allemagne, avaient trouvé une barrière invincible dans les remparts de la capitale de l'Autriche.

LIVRE XXVII.

Fêtes de la circoncision des princes. — Ambassades de Ferdinand, Zapolya, Pereny, des rois de Pologne, de Russie et de France. — Cinquième campagne de Souleïman. — Siége de Güns, et retour de l'armée ottomane par la Styrie. — Prise de Koron. — Négociations de Ferdinand à la Sublime-Porte, et conclusion du premier traité de l'Autriche avec la puissance ottomane.

Nous avons raconté dans le livre précédent comment l'habile politique de Souleïman et de son grand-vizir chercha à pallier l'affront reçu par leurs armes devant les murs de Vienne. Des récompenses et des louanges furent distribuées aux soldats et aux généraux, des lettres de victoire expédiées aux gouverneurs de l'empire et aux puissances étrangères; il ressortait clairement de tous les actes officiels émanés de la chancellerie ottomane, que le Sultan avait dédaigné la conquête de l'Allemagne, que son intention n'avait été que de joindre Ferdinand, et de le forcer à une bataille; enfin, qu'il avait eu la magnanimité d'abandonner la couronne de Hongrie, en la mettant sur la tête de Zapolya [1]. C'est ainsi que la retraite de l'armée fut présentée à tous les gouverneurs des provinces ottomanes et aux ambassadeurs étrangers sous un jour

triomphant. Dans ce même esprit de politique despotique qui impose aux nations le mensonge comme vérité, et leur prescrit de considérer des défaites comme des victoires, Souleïman songea, dès son arrivée à Constantinople, à relever par des fêtes et par un déploiement de magnificence inouïe, le courage de ses troupes que n'avaient pu tromper leurs dévastations et leur butin. Il espérait ainsi détruire les doutes qui ne laissaient pas de se propager sur ses succès, malgré les lettres de victoire et les nombreuses investitures de fiefs. La circoncision de ses fils lui en fournit l'occasion.

Outre les invitations d'usage aux grands et aux gouverneurs de l'empire, il en envoya une au doge de Venise, par laquelle il l'engageait, comme voisin et ami, à venir assister à la circoncision des quatre princes ses fils. Mais comme le délai fixé pour se rendre à la Porte n'était que de six semaines, à partir du jour où la lettre avait été expédiée, il est permis de croire que Souleïman n'avait considéré cette démarche que comme une formalité, ou qu'il regardait comme au-dessous de sa dignité d'accorder au doge ou à son représentant le temps d'arriver à l'époque des fêtes. Cependant, six mois environ après qu'Younisbeg eut notifié au sénat les victoires remportées dans la campagne de Vienne et l'abandon de la couronne de Hongrie à Zapolya, un nouvel ambassadeur vêtu d'un splendide costume d'étoffe d'or fut introduit dans le sénat par douze nobles de Venise, annonça la prochaine circoncision des princes, et remit au doge l'invitation amicale du Sultan [11]. Le doge s'excusa sur

son âge et sur la longueur du voyage, en ajoutant qu'il enverrait à sa place un ambassadeur extraordinaire. Ainsi, outre le plénipotentiaire Pietro Zen qui se trouvait alors à Constantinople, Mocenigo fut chargé de représenter le doge [1] à la fête de la circoncision, qui eut lieu le 27 juin 1530.

Vers l'heure de midi de ce jour solennel, Souleïman, accompagné de toute sa cour, se rendit à l'Hippodrome, dans la partie nord duquel, près du Mehterkhané (caserne des musiciens de l'armée), s'élevait un trône magnifique sur des colonnes de lapis; au-dessus était un baldaquin resplendissant d'or, et du sommet duquel flottaient les plus riches étoffes; le sol était couvert de tapis moëlleux, et les environs se bariolaient de tentes de mille couleurs. Les deux vizirs Ayaz-Pascha et Kasim-Pascha vinrent à la rencontre du Sultan jusqu'à l'Arlanskhané (ménagerie des lions, autrefois église Saint-Jean) [2]. Le grand-vizir, l'aga des janissaires, et tous les beglerbegs de l'empire s'avancèrent à pied, au milieu de l'Hippodrome, pour recevoir le Sultan qui seul était à cheval; ils l'accompagnèrent ainsi jusqu'aux degrés du trône qui était placé au milieu des tentes prises sur les princes vaincus, et les surpassait toutes en richesse et en éclat. Les tentes d'Ouzoun-Hasan, défait par Mohammed II, et de Ghawri, détrôné par Sélim Ier, s'élevaient à côté

1 La superbe lettre de récréance de Souleïman à l'ambassadeur Mocenigo, du 1er moharrem 937 (25 août 1530), se trouve parmi les *Scritture turchesche* des archives de la maison impériale d'Autriche.

2 Djelalzadé, f. 135. Ferdi, f. 165. Abdoulaziz, f. 84.

des statues qu'Ibrahim avait enlevées au palais du roi de Hongrie. Au bruit des joyeuses fanfares de la musique de l'armée, Souleïman monta sur son trône, et après que les grands dignitaires, les vizirs, les agas, le moufti et les oulémas lui eurent offert leurs félicitations et leurs présens, il leur donna un festin somptueux. Le second jour, les vizirs déposés et les gouverneurs qui avaient été invités à se rendre en personne à Constantinople furent admis au baise-main; quatre seulement, l'ancien grand-vizir Piri-Pascha, Seïnel-Pascha qui avait rendu de si grands services dans la campagne d'Egypte, le beglerbeg d'Anatolie Yakoub-Pascha, et l'ancien beglerbeg de Roumilie Iskender-Pascha, avaient été autorisés à se faire représenter par des délégués. Le troisième jour se passa à recevoir les sandjakbegs, les émirs kurdes et les représentans des puissances étrangères. Le nombre des envoyés de Venise dissimula l'absence de ceux des autres nations. Les deux ambassadeurs extraordinaires, Zen et Mocenigo, le baile Bernardo résidant à Constantinople, et le fils du doge, Aloisio Gritti, mandataire du Sultan auprès de Zapolya, assistèrent à ces fêtes [1]. La magnificence des présens déposés au pied du trône surpassa tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. C'était du coton d'Egypte [III], du damas de Syrie, des châles et mousselines des Indes, des as-

[1] Dans Marini Sanuto, l. LIII, se trouvent quatre *Rapports* sur ces fêtes : le premier, par Pietro Zen, du 13 juillet 1530; le second, par Mocenigo, du 14 juillet 1530; le troisième, par le baile Bernardo; le quatrième, par le sénateur Andrea Rossi.

siettes d'argent pleines de pièces d'or, des tasses d'or remplies de pierreries, des plats de lapis, des coupes de cristal, des porcelaines de Chine, des fourrures de Tatarie, de jeunes Arabes, des chevaux turcomans, des mamlouks et de jeunes garçons grecs, des esclaves d'Ethiopie et de Hongrie. Les présens du grand-vizir valaient seuls cinquante mille ducats [1]. Souleïman fit donner au peuple le spectacle de batailles simulées dans lesquelles les combattans étaient armés de fusils, de sabres et de lances; des assauts furent livrés à deux tours en bois élevées à cet effet, et dont l'une était défendue par des Hongrois [2]. Le quatrième jour, les professeurs attachés à la cour, le savant Khaïreddin et les kadiaskers vinrent présenter leurs félicitations au Sultan. Dans le repas qui leur fut donné, ils s'assirent à côté du grand-vizir, et on leur servit les rôtis les plus succulens, les sucreries les plus exquises; le peuple fut diverti par des tours d'escamoteurs et de saltimbanques. Le cinquième jour fut consacré aux passes d'armes et aux luttes des Mamlouks qui étaient venus d'Egypte avec Inalbeg, beg tscherkesse, investi d'un gouvernement dans la Roumilie. L'habileté qu'ils déployèrent dans l'escrime et l'équitation excita le plus vif enthousiasme. Le Sultan honora les jeux de sa présence jusqu'à une heure avancée de la nuit, où au milieu d'un feu d'artifice les deux forts en bois furent livrés aux flammes [3]. Le lendemain matin, on vit à

1 Ferdi, f. 17. Marini Sanuto, l. c.
2 Marini Sanuto, *Rapport* du 14 juillet.
3 Djelalzadé, f. 136.

leur place deux autres forts qui avaient été construits pendant la nuit par Djarüm, homme renommé pour son habileté dans l'équitation et les tournois; chacun de ces forts était défendu par cent hommes qui firent mutuellement des sorties et s'attaquèrent jusqu'à ce qu'un des deux partis eût été défait, et qu'un grand nombre de jeunes filles et de jeunes garçons fût tombé comme butin au pouvoir des vainqueurs. Ces réjouissances furent de nouveau terminées par un feu d'artifice et par l'incendie des deux forts [1]. Le septième jour, les janissaires conduits par leur aga et les généraux de la cavalerie portèrent en procession solennelle les *palmes des noces*, appelées aussi cierges de la circoncision; ces palmes formaient des cylindres ornés de filigranes d'or et d'une foule de délicates sculptures représentant des fleurs, des fruits, des oiseaux, et des quadrupèdes, symbole de la fécondité et de la force créatrice. Le huitième et le neuvième jour se passèrent en danses et en concerts; sur une corde tendue entre la colonne et l'obélisque de l'Hippodrome, un saltimbanque égyptien fit des prodiges d'adresse, tandis que les matelots et les janissaires rivalisaient d'agilité pour gagner les prix suspendus à des mâts de cocagne [2]. Le dixième jour, les professeurs et leurs suppléans ayant moins de cinquante aspres de revenu par jour, ainsi que les juges et les professeurs en retraite, furent invités à un festin splendide. Des sauteurs montèrent sur l'obélisque et la colonne de

[1] Djelalzadé, f. 137.

[2] *Sounnet moumi*. Djelalzadé, l. c. Ferdi, f. 169.

l'Hippodrome. Les trois jours suivans furent remplis par les jeux des bouffons, des jongleurs et le spectacle des ombres chinoises [1]. Les saltimbanques furent tous richement payés de pièces d'or et d'argent qu'on leur jeta à la tête, ou qu'on leur appliqua sur le front. Le quatorzième jour, les agas de la cour et de l'armée allèrent chercher au vieux seraï les trois princes, Moustafa, Mohammed et Sélim; les vizirs vinrent à pied à leur rencontre jusqu'à l'entrée de l'Hippodrome, et les conduisirent à la tente du padischah, où était dressée la salle du diwan [2]. Le lendemain eut lieu le banquet impérial. A la droite du Sultan étaient le grand-vizir, les deux vizirs Ayaz et Kasim, les beglerbegs et juges d'armée de Roumilie et d'Anatolie, le précepteur du prince, Khaïreddin, et le fils du khan des Tatares; à sa gauche, l'ancien grand-vizir, Piri Mohammed-Pascha, Seïnel-Pascha, Ferroukhschadbeg, descendant de la dynastie du Mouton-Blanc, Mouradbeg, fils du sultan d'Egypte Kanssou Ghawri, et Latifbeg, fils du dernier prince de la famille de Soulkadr. Le seizième jour fut remarquable entre tous les autres par les savantes dissertations qui furent faites en présence du Sultan. Le maréchal de la cour et le général des munitions furent chargés de se rendre, le premier auprès du moufti, le second auprès du précepteur des princes pour les inviter à assister aux conférences des oulémas. A la droite du Sultan étaient placés le moufti et le juge d'armée

[1] Djelalzadé, f. 137. Ferdi, f. 170. — [2] *Ibid.*

d'Anatolie, Kadribeg; à sa gauche, le précepteur des princes et le juge d'armée de Roumilie, Fenarizadé Mouhiyeddin. Souleïman donna pour thême de la discussion, le *Pater noster* musulman, c'est-à-dire la première soura du Koran. Les rèponses habiles furent couvertes d'applaudissemens, l'ignorance ou l'embarras furent suffisamment punis par le silence; une peine plus cruelle fût réservée au professeur Souleïman Khalifé, qui, dans l'impatience de ne pouvoir trouver ses mots, tomba frappé d'apoplexie, et mourut dans la maison où on l'avait transporté [1]. Le dix-huitième jour enfin vit célébrer la solennité de la circoncision, dans le palais d'Ibrahim près de l'Hippodrome. Les vizirs, les beglerbegs, les oulémas, introduits en présence du Sultan, lui baisèrent la main et furent revêtus de kaftans d'honneur; nouvelles réjouissances et feu d'artifice comme les jours précédens. Enfin, après avoir duré trois semaines, ces fêtes furent terminées par une course dans la *plaine des eaux douces* [2]. Souleïman, fier de tout le faste qu'il avait déployé, dit au grand-vizir : « Quelles sont à ton avis les plus belles noces, les tiennes avec ma sœur, ou celles de mes fils? » Ibrahim lui répondit : « Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de noces comme les miennes. — Comment cela? répliqua Souleïman quelque peu déconcerté par cette réponse inattendue. — Votre Majesté, dit Ibrahin, n'a pas eu à

[1] Djelalzadé et Ferdi. Solakzadé et Petschewi. Abdoulaziz et Ali.

[2] Djelalzadé, f. 139. Ferdi, f. 173. Ali, f. 239, xxIIIe récit. Abdoulaziz, f. 86. Petschewi, f. 52. Solakzadé, f. 110.

ses noces un convive comme celui que j'ai eu; les miennes ont été honorées de la présence du padischah de la Mecque et de Médine, du Salomon de notre époque. » Souleïman, agréablement surpris de cette adroite louange, s'écria : « Sois donc mille fois loué de m'avoir ainsi rappelé à moi-même [IV]. »

Trois mois après les fêtes de la circoncision (17 octobre), arriva à Constantinople la seconde ambassade de Ferdinand d'Autriche, composée de Nicolas Jurischitz, chevalier et chambellan héréditaire en Croatie, commandant des forces de l'empire à Saint-Veit et à Güns, et de Joseph de Lamberg, comte de Schneeberg, chevalier de la Styrie. Leur suite comptait vingt-quatre personnes, parmi lesquelles se trouvait, en qualité d'interprète latin, Benoît Curipeschitz d'Obernbourg, auteur de mémoires historiques sur cette ambassade [V]. Cinquante tschaouschs vinrent à leur rencontre jusqu'à une demi-lieue hors de la ville, et les conduisirent au khan (hôtel) des ambassadeurs, où ils les enfermèrent d'après l'ordre du Sultan, en veillant toutefois à ce que rien ne leur manquât. Le neuvième jour de leur arrivée, Jurischitz et Joseph de Lamberg furent reçus par Ibrahim (25 octobre). Leurs instructions leur ordonnaient expressément de n'expliquer qu'en allemand le motif de leur mission au grand-vizir ou au Sultan, tant on avait de respect alors à la cour d'Autriche pour la langue de la patrie [VI]. Ibrahim refusant qu'on lui traduisît les paroles des ambassadeurs en latin, parce que son interprète ne savait que l'italien, ceux-ci transigèrent, et

se bornèrent à demander un interprète croate, ce qui leur fut accordé; alors Jurischitz s'adressa à Ibrahim en cette langue qui était la sienne, et le pria de leur obtenir une audience du Sultan. Le grand-vizir les accabla de questions sur le séjour actuel de Charles-Quint et de Ferdinand, sur les habitudes de ces princes, l'état de leurs affaires, etc., etc. Pendant toute la durée de sa conversation sur l'empereur et le roi de Bohême et de Hongrie, il ne nomma jamais le premier que le roi d'Espagne, et le second que Ferdinand tout court. La paix entre Charles et le pape, remarqua-t-il en souriant, ne pouvait être aussi sincère que le prétendaient les ambassadeurs, puisque les troupes impériales avaient pillé Rome et fait le pape prisonnier. Le pape et le roi de France, continua-t-il, avaient imploré le secours du Sultan [VII], et la conduite du roi d'Espagne à l'égard de François Ier était inhumaine. Il leur tint encore plusieurs discours semblables, et leur demanda l'objet des négociations qu'ils étaient chargés d'entamer; ceux-ci qui avaient reçu l'ordre de ne s'expliquer que devant le Sultan lui-même, firent quelques difficultés de se rendre au désir d'Ibrahim; cependant ils lui présentèrent un petit écrit latin dans lequel étaient sommairement indiqués le but et la nature de leur mission. Ils se gardèrent bien d'entrer dans des détails à ce sujet, craignant que si le grand-vizir était trop bien instruit de l'affaire qui les amenait, ils ne dussent renoncer à être introduits auprès du Sultan, et se retirer comme Hobordansky, sans avoir rien conclu. Dans une seconde audience, Ibrahim leur ôta

cette crainte, et ils lui déclarèrent que Ferdinand, toujours fidèle à l'esprit de la lettre conciliatrice apportée à Souleïman par Hobordansky en contradiction avec sa mission verbale qui était toute guerrière, les avait envoyés pour conclure un traité de paix. Ibrahim se répandit en déclamations sur la conquête de la Hongrie par son maître pendant l'absence de Ferdinand [VIII], en invectives contre Hobordansky, qui, contrairement au contenu de ses instructions écrites, avait réclamé un grand nombre de forteresses, et même celle de Semendra [1]. On avait dû, ajouta-t-il, envisager la mission de Hobordansky sous ses deux faces, et le renvoyer avec des paroles dures et une lettre amicale. Alors le Sultan s'était mis en campagne pour chercher Ferdinand, et ne l'ayant pas trouvé à Ofen, il s'était rendu devant la belle ville de Vienne, bien digne d'être la capitale d'un empire [IX]. Ferdinand fuyant toujours devant les armes victorieuses des Ottomans, Souleïman avait déchaîné les akindjis sur la terre d'Allemagne, pour montrer que le véritable empereur était arrivé, et avait endommagé quelque peu les murs pour laisser un souvenir de sa visite, ne venant pas conquérir, mais simplement parcourir le pays; il n'avait pas traîné avec lui de grosse artillerie, et s'était retiré lorsque le froid avait rendu cette espèce de promenade militaire trop pénible; à son retour, il avait couronné son serviteur Yanousch roi

[1] *Er (Ibrahim) habe gesagt, es were der potschaft (Hobordansky's) schuld, dann E. M. hetten in ein Brief geschrieben, der wer woll menschlich gestelt gewesen.* (*Rapport* de Lamberg et Jurischitz.)

de Hongrie, parce que Ferdinand n'étant que le gouverneur de Vienne pour le roi d'Espagne, n'avait aucun droit sur ce pays. Là-dessus Ibrahim se mit à injurier Charles-Quint, qui n'avait fait son expédition d'Italie, que pour extorquer de l'argent à François Ier et au pape, et qui se croyait empereur, parce qu'il avait mis sur sa tête la cape et la couronne. « L'empire est dans le sabre, continua-t-il; quant à la paix, elle sera impossible, tant que Ferdinand n'aura pas renoncé à la Hongrie et rendu ce qu'il en possède encore; tant que Charles-Quint n'aura pas quitté l'Allemagne pour se retirer dans la péninsule, et laisser Yanousch dans la paisible possession du trône qui lui a été donné [x]. » Les ambassadeurs représentèrent inutilement à Ibrahim l'exagération de ses demandes, et terminèrent en lui faisant une offre d'argent. Mais celui-ci, leur montrant du doigt les Sept-Tours, leur répondit qu'elles regorgeaient d'or, que par conséquent son maître n'avait que faire de leurs richesses; que les derniers ambassadeurs (Hobordansky et Weixelberger) avaient voulu lui donner, à lui Ibrahim, cent mille florins pour acheter sa protection, mais qu'il leur avait dit et répétait encore, en cette circonstance, qu'aucune espèce de présens ne pourrait lui faire déserter les intérêts de son maître, et qu'il aimerait mieux l'aider dans la conquête du monde entier, que lui conseiller la restitution des pays conquis [xi]. Les ambassadeurs s'excusèrent de leurs offres, et le prièrent de leur obtenir du Sultan une audience qui leur fut effectivement accordée huit jours

après. Le 7 novembre 1530, ils furent solennellement introduits dans le seraï ; en traversant la première cour, ils remarquèrent deux éléphans avec leurs guides, et, à leur entrée dans la seconde, ils furent salués par les mugissemens de dix lions et de deux léopards enchaînés [1]. Les gardes-du-corps (solaks), les valets de la cour coiffés de bonnets d'or, et trois mille janissaires se tenaient devant la salle du diwan, dans l'intérieur de laquelle était le grand-vizir ayant à sa droite les vizirs Kasim et Ayas, ainsi que le beglerbeg de Roumilie Behram-Pascha, et à sa gauche les deux kadiaskers, les trois defterdars, et le secrétaire d'Etat [2]. Lamberg adressa la parole au grand-vizir en allemand[XII], et répondit ainsi à ses questions sarcastiques, jusqu'à ce qu'il fût introduit avec son collègue en présence du Sultan par le grand-maréchal et le grand-chancelier. Il tint à Souleïman un discours en langue allemande[XIII], que l'interprète de l'ambassade traduisit en latin, et l'interprète de la cour en turc. Après la présentation des lettres de créance, Jurischitz prit la parole en langue croate, remit à Souleïman un écrit où leur demande était exposée en langue latine, et termina en sollicitant une prompte réponse. Le Sultan fit un signe d'assentiment, dit quelques mots, et le grand-vizir donna aux deux ambassadeurs l'assurance qu'on

1 *Rapport* de Lamberg et *Itinerarium*.

2 *Rapport* de Lamberg. Ce secrétaire y est appelé Behadum. *Zween türkisch Pfaffen so in allen Fellen Urtheil und Recht sprechen und drey alt praktikanden so des Keisers Kammergut handeln, insonderheit ist der Obrist Sekretary auf der rechten Hand*, etc.

se rendrait le plus tôt possible à leurs désirs. Deux jours plus tard, ils furent invités à paraître devant Ibrahim, qui, revenant sur ses premiers discours, se plaignit de nouveau amèrement de Hobordansky, et allégua l'impossibilité qu'il y avait à ce que son maître rendît la Hongrie deux fois conquise par ses armes; il ajouta que Souleïman avait entrepris la première expédition sur les instantes prières du roi de France et de la reine-mère [1], et avait promis au rival de Charles-Quint

[1] Pendant la captivité de François Ier, la duchesse d'Angoulême avait en effet envoyé à Souleïman le comte de Frangipan. Cet agent, qui n'avait pas de caractère officiel, représenta au Sultan le danger qui résultait pour la Turquie de la prépondérance désormais sans rivale de Charles-Quint, et de la nécessité qu'il y avait pour lui de se liguer avec la France contre la puissance de plus en plus envahissante de l'Empereur d'Allemagne. Souleïman écouta favorablement l'ambassadeur, et lui remit à son départ la lettre suivante :

« Dieu !

» Par la grâce du Très-Haut (dont la puissance soit à jamais honorée et glorifiée, et dont la parole divine soit exaltée!);

» Par les miracles abondans en bénédictions du soleil des cieux de la Prophétie, de l'astre de la constellation du Patriarchat, du pontife de la phalange des Prophètes, du coryphée de la légion des Saints, Mohammed-le-Très-Pur (que la bénédiction de Dieu et le salut soient sur lui!);

» Et sous la protection des saintes ames des quatre amis, qui sont Ebou-Bekr, Omar, Osman et Ali (que la bénédiction de Dieu soit sur eux tous!);

» SCHAH-SULTAN SOULEÏMAN-KHAN, FILS DE SÉLIM-KHAN, TOUJOURS VICTORIEUX;

» Moi, qui suis le sultan des sultans, le roi des rois, le distributeur des couronnes aux princes du monde, l'ombre de Dieu sur la terre, l'empereur et seigneur souverain de la Mer-Blanche et de la Mer-Noire, de la Roumilie et de l'Anatolie, de la province de Soulkadr, du Diarbekr, du Kurdistan, de l'Azerbeïdjan, de l'Adjem, de Scham, de Haleb, de l'Égypte, de Mekké (la Mecque), de Médine, de Jérusalem, de la totalité des contrées de

de le secourir par terre et par mer, contre ses ennemis (25 février 1526 — rebioul-sani 932) [xiv]. Le grand-vizir et les ambassadeurs se refusant à toute

l'Arabie et de l'Yémen; et en outre, de quantité d'autres provinces que, par leur puissance victorieuse, ont conquises mes glorieux prédécesseurs et augustes ancêtres (que Dieu environne de lumière la manifestation de leur foi!), aussi bien que de nombreux pays que ma glorieuse majesté a soumis à mon épée flamboyante et à mon glaive triomphant; moi enfin, fils de Sultan Bayezid, fils de Sultan Sélim, Schah Sultan Souleïman Khan;

» A TOI, FRANÇOIS,

» QUI ES LE ROI DU ROYAUME DE FRANCE.

» La lettre que vous avez [1] adressée à ma cour, asile des rois, par Frankipan [2], homme digne de votre confiance, certaines communications verbales que vous lui avez recommandées, m'ont appris que l'ennemi menace et ravage votre royaume, que vous êtes maintenant prisonnier, et que vous demandez secours et appui de ce côté-ci pour obtenir votre délivrance. Tout ce que vous avez dit a été exposé au pied de mon trône, refuge du monde; les détails explicatifs en ont été parfaitement compris, et ma science auguste les embrasse dans tout leur ensemble. En ces temps-ci, que des empereurs soient défaits et prisonniers, il n'y a là rien qui doive surprendre. Que votre cœur se reconforte! que votre ame ne se laisse point abattre! Cela étant ainsi, nos glorieux prédécesseurs et nos grands ancêtres (que Dieu illumine leur dernière demeure!) ne se sont jamais fait faute d'entrer en campagne pour combattre l'ennemi et faire des conquêtes; et moi-même aussi, marchant sur leurs traces, j'ai soumis dans toutes les saisons des provinces et des forteresses puissantes et de difficile accès; je n'ai dormi ni nuit ni jour, et mon épée ne quitte pas mes flancs. Que la justice divine (dont le nom soit beni!) nous rende l'exécution du bien facile! que ses vues et sa volonté apparaissent au grand jour, à quoi qu'elles s'attachent!

» Au surplus, interrogez votre envoyé sur l'état des affaires et sur les événemens quels qu'ils soient; restez convaincu de ce qu'il vous dira, et sachez bien qu'il en est ainsi.

1 On remarque sans doute l'emploi alternatif du TOI et du VOUS. M. Jouanin a jugé à propos de conserver dans la traduction les formes et le ton de l'original

2 Jean Frangipani, premier envoyé de France à la Porte-Ottomane.

concession relativement à la Hongrie, Lamberg et Jurischitz demandèrent leur audience de congé; six jours après, ils furent reçus par le Sultan qui leur

» Écrit dans la première décade de la lune de reby second, l'an 932 de l'hégire (vers la mi-fevrier 1526 de Jésus-Christ). De la résidence impériale de Constantinople, la bien gardée et la bien munie [1]. »

Souleïman écrivit à la cour de France une autre lettre datée de Constantinople, du mois de septembre 1528, dans laquelle il répondait à une demande de François Ier, relative aux chrétiens de Jérusalem, en termes aussi nobles que bienveillans. Bien que cette lettre soit postérieure de deux ans à celle que nous venons de reproduire, nous croyons devoir d'autant plus la placer ici, que le prince musulman y fait preuve d'une tolérance contrastant singulièrement avec l'intolérance des chrétiens d'alors. Voici cette lettre qui, comme toutes celles qui émanent de la chancellerie ottomane, est précédée d'une suscription ou invocation à Dieu : *C'est* LUI (Dieu) qui est le riche par excellence, le distributeur des biens, le donateur et le bienfaisant :

« DIEU !

» Par la grâce du Très-Haut (dont la puissance soit à jamais honorée et glorifiée, et dont la parole divine soit exaltée!);

» Par les miracles abondans en bénédictions du soleil des cieux de la Prophétie, de l'astre de la constellation du Patriarchat, du pontife de la phalange des Prophètes, du coryphée de la légion des Saints, Mohammed-le-Très-Pur (que la bénédiction de Dieu et le salut soient sur lui!);

» Et sous la protection des saintes ames des quatre amis, qui sont Ebou-Bekr, Omar, Osman et Ali (que la bénédiction de Dieu soit sur eux tous!);

» SCHAH-SULTAN SOULEÏMAN-KHAN, FILS DE SÉLIM-KHAN, TOUJOURS VICTORIEUX (le reste du titre comme dans la lettre précédente);

» Vous avez adressé à ma cour, résidence fortunée des sultans, qui est l'Orient de la bonne direction et de la félicité, et le lieu où sont accueillies les communications des souverains, une lettre par laquelle vous me faites

1 Cette lettre curieuse est due aux recherches de M. Reynaud, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque royale; M. Jouannin, premier interprète du Roi pour les langues orientales, en a fait la traduction.

donna sa main à baiser, et des lettres pour Ferdinand [1].

Pendant que Lamberg et Jurischitz négociaient la paix à Constantinople, le général de Ferdinand, Guillaume de Rogendorf, assiégeait Ofen, et le jour même

connaître qu'il existe dans la place forte de Jérusalem, faisant partie de mes États bien gardés, une église, autrefois entre les mains du peuple de Jésus, et qui a été postérieurement changée en mosquée : je sais avec détail tout ce que vous avez dit à ce sujet. Si c'était seulement une question de propriété, en considération de l'amitié et de l'affection qui existent entre notre glorieuse majesté et vous, vos désirs ne pourraient qu'être exaucés et accueillis en notre présence qui dispense la félicité; mais ce n'est pas une question de biens meubles ou immeubles : ici il s'agit d'un objet de notre religion; car, en vertu des ordres sacrés du Dieu très-haut, le créateur de l'univers et le bienfaiteur d'Adam, et conformément aux lois de notre Prophète, le soleil des deux mondes (sur qui soient la bénédiction et le salut!), cette église est depuis un temps infini convertie en mosquée, et les Musulmans y ont fait le namaz (prière canonique). Or aujourd'hui, altérer par un changement de destination le lieu qui a porté le titre de mosquée, et dans lequel on a fait le namaz, serait contraire à notre religion; en un mot, même si dans notre sainte loi cet acte était toléré, il ne m'eût encore été possible en aucune manière d'accueillir et d'accorder votre instante demande. Mais, à l'exception des lieux consacrés à la prière, dans tous ceux qui sont entre les mains des Chrétiens, personne, sous mon règne de justice, ne peut inquiéter ni troubler ceux qui les habitent : jouissant d'un repos parfait, sous l'aile de ma protection souveraine, il leur est permis d'accomplir les cérémonies et les rites de leur religion; et maintenant établis en pleine sécurité dans les édifices de leur culte et dans leurs quartiers, il est de toute impossibilité que qui que ce soit les tourmente et les tyrannise dans la moindre des choses. Que cela soit ainsi!

» Écrit dans la première décade de la lune de moharrem oul-haram, année 935 de l'hégire (mi-septembre 1528 de Jésus-Christ). De la résidence de Constantinople, la bien munie et la bien gardée. »

(*Le Traducteur.*)

[1] L'*Itinerarium* dit qu'à leur audience de congé les ambassadeurs virent dans la seconde cour une girafe (suruoya) entre les deux éléphans.

où Ibrahim se plaignait des demandes hautaines de Hobordansky, celui-ci pénétrait dans la citadelle avec les soldats de Zapolya, à leur retour d'une sortie, bien déterminé à en finir avec le protégé de Souleïman, même aux dépens de sa vie. Hobordansky fut reconnu, et le poignard qu'on trouva sur lui fut une preuve suffisante du meurtre qu'il avait projeté; il fut mis dans un sac et jeté dans le Danube [1]. Telle fut la fin misérable du brave défenseur d'Yaïtzé, le premier ambassadeur de Ferdinand près la Porte-Ottomane. La capitale de Hongrie était défendue, sans parler des nationaux, par Kasim-Pascha, le Mouminaga et le mandataire de Souleïman Aloisio Gritti, et trois mille Turcs [2]. Rogendorf poussa vigoureusement le siége pendant six semaines, mais ce terme expiré, il fut contraint de se retirer; les secours sur lesquels il avait compté n'étaient pas arrivés; d'ailleurs il était menacé de la flottille de Mohammedbeg, montée de troupes fraîches, bien pourvue de munitions de guerre et de provisions de bouche, et il avait à redouter en outre l'arrivée de deux mille cavaliers qui devaient suivre Mohammedbeg de près. Six semaines avant le siége d'Ofen par Rogendorf, Mohammed et Mourad, sandjakbegs de Semendra et de l'Herzegovine, sous

[1] Litter, *Rogendorfi ad Comit. Nitr.* ap. Pray, *Epistolæ procerum*, t. I, p. 163.

[2] Istuanfi fait de Kasim, *Cassonus*, et de Moumin, *Numilla*; il eût été difficile de deviner la véritable orthographe de ce dernier nom sans le récit que fait Petschewi du siége d'Ofen, d'après les historiens hongrois d'accord avec Istuanfi et Szermegy. Chez les Hongrois, le nom de baptême de Gritti est Louis, mais son véritable nom est Aloyse.

prétexte de faire des courses sur le territoire de Ferdinand, avaient ravagé la moitié de la Hongrie. Mohammed porta le fer et le feu dans la contrée située entre la Wag et la Neutra, et jeta l'épouvante dans les villes des montagnes. Mourad brûla la place de Bainocz qui avait été abandonnée de ses habitans. En moins de quinze jours, plusieurs districts, non seulement de Ferdinand, mais encore de Zapolya, avaient été dévastés, et dix mille Hongrois traînés en esclavage. S'il faut en croire Istuanfi, Zapolya, en voyant passer à Ofen ces malheureux prisonniers, versa sur leur infortune de stériles larmes [1]. Les akindjis étaient en même temps tombés sur la Carniole; ils renouvelèrent jusqu'à quatre fois leurs excursions depuis Noël jusqu'à Pâques, et en ramenèrent plus de trois mille prisonniers [2].

Souleïman à son retour de Brousa, où il avait été se livrer aux plaisirs de la chasse, reçut la nouvelle de la délivrance d'Ofen [3]. L'hiver fut consacré aux affaires d'administration intérieure; plusieurs gouverneurs contre lesquels existaient des accusations furent destitués, d'autres déplacés [4]. Le beglerbeg de Roumilie, Behram-Pascha, ayant été assassiné par ses esclaves, ses meurtriers furent exécutés, et son gouvernement revint de nouveau aux mains du grand-

1 Istuanfi, f. XXX, éd. Col. Agripp., p. 170.

2 Valvasor, IV, p. 413. — 3 Ferdi, f. 174.

4 Souleïman-Pascha, gouverneur de Tripoli, fut nommé gouverneur de la province de Soulkadr; Isa-Pascha, gouverneur de Damas, fut destitué sur les plaintes des négocians relatives au pillage de karavanes, et sa place donnée à Moustafa-Pascha, l'ancien beglerbeg de Roumilie. Ferdi, f. 176.

vizir [1]. Ibrahim s'occupa plus que le Sultan lui-même des ambassades qui parurent à la Porte dans le courant de l'hiver. Un envoyé du roi de Pologne [2], chargé d'offrir au Sultan de riches présens et de lui renouveler l'assurance de l'amitié de Sigismond, fut congédié avec une mission semblable de Souleïman pour son maître [3]; les ambassadeurs des deux prétendans Zapolya et Pereny rivalisèrent entre eux pour capter la bienveillance d'Ibrahim, et lui firent don chacun d'une large coupe d'or d'une grande valeur [4]; l'ambassadeur de Russie, porteur d'une lettre de Wassili datée du mois d'avril 1531, vint demander ce qu'étaient devenus les deux chargés d'affaires qui s'étaient rendus précédemment à Belgrade, et exiger leur liberté, en menaçant la Porte du feu et du fer [xv]. Les rapports de Souleïman et de Wassili en restèrent là; mais sept ans plus tard, ce dernier étant mort, son successeur Jean IV fit partir de Moscou pour Constantinople, Adaschew, un des officiers de sa cour, avec des lettres amicales pour le Sultan [5].

Souleïman dirigea sa cinquième campagne, ainsi que

[1] Ferdi, f. 178. Petschewi, f. 53. Ali, f. 239, xxiv[e] récit.

[2] Ferdi, f. 172.

[3] *Historia di Guazzo*. Venezia, 1569, p. 123 : *In quei medesimi giorni Galzaa (?) huomo appresso del gran Turco di gran rispetto per andare al Re di Polonia per commissione del suo Signore aviosse e per nuova amicitia contratare.*

[4] Marini Sanuto, t. LIV : *Si trova qui un messo di Pietro Pereny venuto per nome di tutti i Baroni come si dice, per presentar al Ibraim una copa dorata contiene 6 quarte, costa assai danari;* voyez aussi *Copia della lettera di Janos d'Hongeria.*

[5] Karamsin, *Histoire de Russie*, VIII, p. 229.

nous l'avons dit, contre l'Allemagne et Charles-Quint, et non contre Ferdinand, auquel il refusait le titre de roi de Bohême et de Hongrie, ne le considérant que comme un délégué du roi d'Espagne, et ne l'appelant jamais dans ses lettres que gouverneur de Vienne. L'orgueil immodéré d'Ibrahim et de son maître dédaignait de voir en Ferdinand un adversaire digne de leur grandeur et de leur puissance, et ne pouvait accepter que Charles-Quint comme rival dans la lutte qui s'était engagée pour la couronne de Hongrie. Souleïman ambitionnait la gloire de se mesurer avec le roi d'Espagne, qui, par son gouverneur de Vienne, inquiétait les frontières du royaume de Hongrie, récemment constitué en fief de l'empire ottoman en faveur de Zapolya; mais tout en voulant faire à Charles-Quint l'honneur de le combattre, il ne le reconnaissait pas pour cela comme empereur; c'était un titre qu'il ne voulait partager avec personne, parce qu'ainsi que le disait souvent Ibrahim, il ne devait y avoir qu'un seul empereur au monde comme il n'y avait qu'un Dieu dans le ciel. Charles-Quint, le vainqueur de Pavie, le conquérant de Rome, Charles-Quint qui, l'année précédente, dans la diète de Ratisbonne, avait cherché à ébranler toute l'Allemagne contre les Turcs, et dont la puissance et les vastes projets avaient excité la jalousie de François Ier, était le seul ennemi digne de tomber sous les coups de Souleïman, qui s'intitulait le schah des schahs, le grand padischah, et le dominateur du monde [1].

[1] Charles-Quint aimait qu'on le poussât à une guerre contre les Turcs,

Souleïman partit de Constantinople le 25 avril 1532 (19 ramazan 938). Son armée, suivie d'un parc d'artillerie de trois cents canons [1], comptait deux cent mille hommes, parmi lesquels seize mille des troupes de Roumilie, trente mille de celles d'Anatolie, douze mille janissaires, vingt mille cavaliers réguliers et soixante mille akindjis [2]. Souleïman sut faire régner la plus sévère discipline parmi ses troupes, en punissant ou en récompensant à propos [3]. A son passage à Nissa, il reçut une nouvelle ambassade de Ferdinand, composée des comtes de Lamberg et de Nogarola, envoyés pour demander la prolongation de la trêve conclue à Wissegrade avec Zapolya [xvi]. L'ambassadeur français Rinçon, qui était venu chercher le Sultan à Belgrade (5 juillet 1532 — 1er silhidjé 938), obtint une audience dans laquelle on suivit le cérémonial observé pour Zapolya lors de la dernière campagne [4]. Les envoyés de Ferdinand furent loin d'être aussi bien traités que celui de François Ier, lequel

Nous n'en citerons pour preuve que cette brochure : *Ad Carolum V, Imperatorem invictissimum, ut facta cum omnibus Christinianis pace bellum suscipiat in Turcas, Io. Genesii Sepuluedæ Cordubensis Cohortatio.*

1 D'après l'*Historia di M. Guazzo*, p. 123, seulement cent vingt canons: *Furono pezzi* 120 *in tutto, cioè sei toppi et canoni* 46, *e colobrine* 44, *e il resto sagri e simili pezzi.*

2 Ce calcul de Ferdi, f. 84, s'accorde assez avec celui d'Istuanfi et d'Olahi, qui portent les forces de Souleïman à trois cent mille hommes. A Belgrade, ces cent vingt mille hommes furent joints par quinze mille Tatares, et à Essek, par cent mille combattans sous les ordres de Khosrew-beg : le total de l'armée s'élevait donc à deux cent cinquante mille hommes.

3 *Journal* de Souleïman des 14 et 22 mai.

4 *Journal* de Souleïman. Ferdi, f. 186. Djelalzadé, f. 148.

repartit avec de nouvelles assurances d'amitié du Sultan pour son maître [1]. A Essek, Pierre Pereny et son fils furent admis à baiser les mains, non pas du Sultan, mais du grand-vizir. Gritti ayant, peu de temps après, conseillé leur arrestation, deux des compagnons de Pereny qui voulurent se défendre furent massacrés, deux autres purent se racheter, et Pereny lui-même fut obligé, pour recouvrer sa liberté, de laisser comme ôtage son fils âgé de sept ans qui fut remis entre les mains de Zapolya. Cet enfant ayant été circoncis par la suite et envoyé à Constantinople ne revit jamais son père. Depuis son départ de Belgrade, l'armée ottomane s'était renforcée de quinze mille Tatares, conduits par Sahib Ghiraï, frère du khan de Crimée; à Essek, Khosrewbeg, gouverneur de Bosnie, la joignit à la tête de cent mille hommes [2]. Souleïman prit sur sa route les châteaux-forts de Siklós, Egerszèg, Babócsa, Belovár, Berzencze, Kápolna, Csicsó, Safade, Kapornak, Wutusch, Pœlœské, Rum, Hidwég, Kœrmendvár, Ykervár, Mesteri, Szombathely [3]. Mais il ne triompha pas aussi facilement de la petite place de Güns, dont le commandant Nicolas Jurischitz s'immortalisa par sa brillante défense.

1 Istuanfi, VI. Djelalzadé. Ferdi, f. 188. Abdoulaziz, f. 88. Les historiens hongrois ne savent rien de positif sur cette ambassade; Istuanfi s'exprime ainsi à cet égard : *Ferunt tamen Franciscum regem non hoc tantum tempore auctorem fuisse.* Mais les historiens ottomans racontent avec détails la réception de l'ambassadeur français.

2 Petschewi, f. 54.

3 *Journal* de Souleïman. Petschewi, f. 54. Le grand Nischandji.

Le 9 août [1], le grand-vizir vint camper sous les murs de Güns, et trois jours après Souleïman arriva par un temps pluvieux. De tous côtés on braqua de petits canons, faucons et fauconneaux, dont le plus fort lançait des biscayens de la grosseur d'un œuf d'oie [xvii]; cependant au bout de trois jours les créneaux des remparts avaient disparu [2]; en même temps des mines furent pratiquées, et l'attaque commandée sur toute la ligne [3]. Jurischitz compte dans son rapport au roi douze assauts, dont quatre sont mentionnés avec leur date par le journal de Souleïman et les historiens turcs [4]. Les murs furent minés en treize endroits, et on ouvrit une brèche de huit toises de largeur. Souleïman fit amonceler des fascines, en forma deux espèces de monticules qui dominaient les remparts, et du haut desquels les assiégeans, munis d'excellentes armes, inquiétaient beaucoup la garnison. Jurischitz réussit à y mettre le feu, qui fut presque aussitôt éteint. Le dix-neuvième jour de l'arrivée du Sultan devant Güns (28 août), Jurischitz venait d'écrire son rapport au roi, lorsqu'Ibrahim le fit sommer de rendre

[1] Le vieux manuscrit, *Dürküsche Belegerung vor Günss im Monath Augusti des 1532 Jars,* qui se trouve dans Rosnack, *Belagerung der Kœniglichen Freystadt Güns*, p. 26, fixe l'arrivée des premières troupes turques au 5 août, et celle de l'armée entière au 10 août.

[2] Dans Catona, XX, p. 817 et 829.

[3] Les 10, 20, 23 et 28 août. *Journal* de Souleïman, et Petschewi.

[4] *Rapport* de Jurischitz. Petschewi. Le manuscrit, dans Rosnak, place ces assauts aux 13, 27 et 28. Il en compte en tout dix-neuf; cependant il ajoute : *Doch darunter nur* 18 *gewaltig Sturm gethan, aber im (Got hab Lob) eyn khainer geratten.*

la ville, de se reconnaître tributaire, ou bien de se racheter moyennant deux mille ducats hongrois, dont il serait fait présent aux capitaines des janissaires. Jurischitz répondit : que Güns n'était point à lui, que par conséquent il ne pouvait obliger à un tribut une ville sur laquelle il n'avait aucun droit, et en outre que les habitans ne possédaient pas les deux mille ducats demandés. Trois autres sommations d'Ibrahim n'ayant pas obtenu d'autre réponse, l'attaque fut immédiatement résolue [1]. Ibrahim, pour stimuler le courage des troupes, fit annoncer une augmentation de solde et la création de nouveaux fiefs. « Chacun, dit Petschewi, *prit son ame sur sa langue* et s'écria : *J'aurai la tête de l'ennemi, ou il aura la mienne* [2]. » Déjà huit drapeaux avaient été plantés sur les murs par les janissaires et les azabs, lorsque les vieillards, les femmes et les enfans, qui attendaient leur dernière heure blottis derrière un retranchement d'arbres, poussèrent des cris si perçans et si lamentables, que les assaillans effrayés s'enfuirent, abandonnant même deux étendards à l'ennemi [3]. Ce résultat parut assez extraordinaire aux assiégeans et aux assiégés, pour qu'ils crussent devoir lui donner une interprétation merveilleuse. Les premiers prétendirent avoir vu un cavalier céleste qui les menaçait de son épée

[1] *Rapport* de Jurischitz, dans Gœbel, *Beytræge zur Geschichte Kaiser Karls V*, p. 309, du 30 août.

[2] Petschewi, f. 55. *Her kes djanin aghziné aloub, ya basch alürüm ya basch weririm.*

[3] Jovius, XXX, d'après le récit de Jurischitz lui-même. Catona, XX, p. 822.

flamboyante, et les seconds se persuadèrent avoir été secourus par saint Martin, le grand patron de Szombathely (Stein sur l'Anger). Trois heures s'étaient écoulées depuis la retraite des Ottomans, lorsque quatre parlementaires se présentèrent sur la brèche pour inviter Jurischitz à se rendre au camp sur la parole du grand-vizir, car, disaient-ils, sa valeur avait trouvé grâce devant le Sultan, qui le verrait volontiers et auquel il devrait rendre hommage. Jurischitz, blessé dans le dernier assaut, n'aurait pu tenir encore une heure, si on eût repris l'attaque; il lui restait à peine la moitié des sept cents braves qui composaient la garnison lors de l'investissement de la place. La poudre manquait à l'artillerie, et le courage commençait à défaillir aux soldats. Jurischitz accepta donc la proposition, mais non sans exiger un sauf-conduit, et la remise entre ses mains de deux ôtages. L'un des quatre députés lui présenta un sauf-conduit qu'il tira de son sein, et deux d'entre eux se constituèrent prisonniers. Jurischitz fut conduit par l'aga des janissaires devant Ibrahim, qui se leva à son approche, lui tendit les mains, et le pria de s'asséoir. Après s'être enquis s'il était entièrement rétabli de la maladie dont il avait souffert à Constantinople, et si sa blessure était grave, le grand-vizir lui demanda pourquoi il ne s'était pas rendu comme Bathyany et Pierre d'Eberaus, et s'il attendait encore des secours de son maître. Jurischitz, éludant cette dernière question, lui répondit qu'il ne se ressentait plus de son ancienne maladie, que ses deux blessures provenant, l'une d'une arme à feu,

l'autre d'un coup de pierre, ne présentaient rien de dangereux, et enfin que son honneur ne lui permettait pas de rendre hommage à l'ennemi de son maître, à moins que d'y être forcé. Ibrahim lui répliqua qu'il devait se prosterner devant le Sultan, qui lui faisait don de la ville et de la citadelle. Mais Jurischitz avait appris, pendant son ambassade à Constantinople, que le meilleur moyen d'obtenir une grâce d'Ibrahim était de flatter ses passions ambitieuses; il lui répondit qu'il était trop faible pour paraître devant le Sultan, qui, du reste, sanctionnait toujours les décisions de son grand-vizir. Ibrahim, que cette réponse prit par son faible, accepta gracieusement l'excuse de Jurischitz, et se rendit en outre à la demande qu'il lui fit de placer à l'entrée de la brèche douze soldats turcs pour en interdire l'accès au reste des troupes [1]. L'aga des janissaires désira voir la citadelle, mais Jurischitz, aussi prudent que brave, prétexta, pour se dispenser de l'y recevoir, que la garnison était composée d'Epagnols et d'Allemands indisciplinés, que d'ailleurs il n'avait pas engagé sa parole pour la citadelle, mais seulement pour la ville [2]. Ayant fait agréer cette réponse à Ibrahim, il lui offrit de riches vases d'argent, ainsi qu'aux autres grands de l'armée, et il fut lui-même revêtu d'un habit d'honneur. Un détachement de Turcs vint occuper la brèche au son de la musique et drapeau déployé; sur ce drapeau, de

1 *Ich hab an im gemerkt dasser hoch für gut gehalten hat dass ich mich zu dem Kaiser hab gewidert zu gehen, und dass ich so viel von ihm in seinem Sinn halt.* (*Rapport* de Jurischitz.) — 2 *Ibid.*

couleur pourpre, se lisait en lettres blanches : *Il n'est point d'autre Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète* [1]. Ces paroles furent répétées à haute voix par les Turcs [2], et cette glorification de leur religion en présence des chrétiens fut regardée par eux, à défaut du pillage de Güns, comme une satisfaction suffisante donnée à l'honneur du Sultan. Le mouteferrika (fourrier), qu'Ibrahim envoya le jour suivant (29 août — 26 moharrem) annoncer à Souleïman la reddition de Güns, reçut un kaftan d'honneur, et eut son traitement augmenté de dix mille aspres par an à titre d'*argent d'orge* [3]; le Sultan témoigna sa satisfaction au grand-vizir en lui donnant de splendides vêtemens et un turban garni de plumes de héron [4]. Le lendemain Souleïman tint un diwan, dans lequel les vizirs, beglerbegs et begs de l'empire vinrent lui offrir leurs félicitations [5]. Le jour suivant, arriva la nouvelle de la soumission d'Altenbourg, et furent congédiés les ambassadeurs de Ferdinand, Lamberg et Nogarola, qui, à leur retour de Belgrade, avaient été chargés d'une nouvelle mission auprès du Sultan à Mohacz, mais avec aussi peu de succès que la première fois [XVIII]. Dans la dernière audience que Souleïman leur donna, il leur remit, avec des pré-

1 Istuanfi, l. XI.

2 Zermeghi, dans Catona, XX, p. 826.

3 *Journal* de Souleïman du 29 août.

4 Petschewi, f. 56, donne à entendre que l'étendard laissé à Jurischitz n'était pas un présent, mais bien le symbole de sa nomination à la dignité de sandjakbeg.

5 *Journal* de Souleïman du 30 août.

sens, une lettre dans laquelle il menaçait Ferdinand de la dévastation de ses États et lui portait le défi de venir se mesurer avec lui en bataille rangée. Cette lettre était écrite en caractères d'or et d'azur, et renfermée dans une bourse d'écarlate [1]. Ainsi Güns dut à l'héroïsme de Jurischitz de soutenir, comme Vienne, pendant trois semaines, le choc de toutes les forces de l'empire ottoman sous les ordres du Sultan lui-même [XIX].

Vienne s'attendait d'autant plus à voir reparaître Souleïman [XX], que les akindjis, sous la conduite de ce même Kasim qui, lors du dernier siége, avait pénétré jusqu'à l'Enns, saccageaient alors les districts de la basse et de la haute Autriche [XXI]. Cependant on reçut bientôt la nouvelle inattendue que l'armée ottomane, prenant à gauche de Güns, s'était jetée sur la Styrie. La saison avancée, le manque de vivres, et surtout l'expérience récemment faite devant Güns de la résistance que peuvent opposer à de grandes armées de faibles murs défendus avec courage, durent provoquer cette détermination de Souleïman, plus encore que l'annonce des troupes espagnoles et italiennes venant renforcer celles de Ferdinand. Souleïman étant entré en campagne à peu près sans artillerie de siége, il est à croire que le but primitif de cette expédition n'avait pas été la prise de Vienne, mais une bataille en rase campagne avec Charles-Quint. On en trouve une nouvelle preuve dans la lettre apportée de Güns par

1 Jovius, XXX. Catona, XX, p. 819, 820.

les ambassadeurs autrichiens, Lamberg et Nogarola. Mais l'armée de Charles-Quint et de Ferdinand se tenant renfermée dans Vienne, et la place forte de Neustadt se trouvant entre les Ottomans et cette ville, cette campagne qui s'était annoncée d'une manière si gigantesque, se réduisit à des excursions en Styrie, les plus désastreuses qu'eût encore éprouvées cette province [1].

Cependant Kasimbeg, reprenant à travers l'Autriche les chemins qu'il avait déjà battus lors de la dernière campagne, passa l'Enns à la tête de quinze à seize mille akindjis, mit tout à feu et à sang, massacrant les vieillards et les enfans, et liant aux croupes de ses chevaux les jeunes filles et les jeunes garçons. A Ernsthofen, une division traversa l'Enns, et se rendit par Kleink, Disbach, Stadlkirchen à Wolfern et Losensteinleithen. Ce dernier bourg fut défendu seulement par quelques hommes, et, dit-on même, par un seul, qui avait placé des fusils à toutes les fenêtres; le premier coup tiré ayant heureusement frappé un des chefs ennemis, les assiégeans, au nombre de cinq cents, retournèrent sur leurs pas. La ville de Steyer dut le départ des akindjis bien moins à l'arrivée dans ses murs de mille hommes de grosse cavalerie qu'à la retraite de Souleïman. Ce corps de douze mille akindjis, après avoir menacé Steyer, brûla sur son passage le bourg de Weyer, mais il échoua dans son attaque sur Waidhofen; les habitans firent une sortie,

1 Jovius, XXX. Catona, XX, p. 829.

lui prirent trois cents chevaux, et délivrèrent quatre cents prisonniers [1]. Kasim ne suivit pas les bords du Danube, et revint par le Wienerwald, chaîne de montagnes couverte de forêts, d'où il comptait sortir aux environs de Baden, pour aller rejoindre Souleïman en Styrie. Mais les défilés conduisant dans cette province avaient été occupés dès le 19 septembre par les troupes impériales sous les ordres du comte palatin Frédéric. Les Turcs en arrivant à Pottenstein, trouvèrent la position de Loibersdorf occupée par Schærtlein de Burtenbach, capitaine du contingent d'Augsburg, avec vingt-deux bannières de lanciers impériaux [2]. Schærtlein de Burtenbach, se détachant à la tête de dix bannières, attaqua l'ennemi fort de huit mille hommes avec cinq cents arquebusiers, le délogea de Pottenstein, et, le poussant devant lui, le conduisit sous le canon du comte palatin Frédéric [3]. Kasim, sentant la difficulté de se frayer un passage à travers les impériaux avec les prisonniers qui embarrassaient ses mouvemens, fit massacrer quatre mille d'entre eux. Puis profitant d'une nuit orageuse, à la faveur de laquelle il espérait se sauver, il divisa ses troupes en deux corps : le premier sous les ordres de Feriz, gagnant

[1] *Kurze Geschichte der Landwehr in Œstrich ob der Enns*, 1811. (*Histoire abrégée de la Milice en Autriche sur l'Enns*, p. 97-102.)

[2] « Von einem Scharmizel darin eine merkliche Anzal Türken durch » Hilf des Almechtigen erschlagen, aus einem Briefe der von Augspurg » Hauptmann geben im Leger zu Lewersdorf. (Loibersdorf ou Leopoldsdorf, » 18 septembre 1523.) » Gœbel, *Beytræge*, p. 305-318.

[3] *Biographie des berühmten Ritters Sebastian Schærtlein von Burtenbach* (*Biographie du célèbre chevalier Sébastien de Burtenbach*), I, p. 35.

au sud, s'ouvrit un chemin à travers les bois, et parvint heureusement à entrer en Styrie, où il suivit les traces du gros de l'armée; le second, conduit par Kasimbeg en personne, attaqué d'abord par le capitaine du contingent d'Augsburg, tomba sous le feu du palatin Frédéric, en débouchant de la vallée de Starhemberg. Kasimbeg ayant été frappé un des premiers, Osman prit sa place, et s'avança hardiment dans la plaine, où il trouva les troupes du comte Lodron et du margrave Joachim de Brandebourg. Ce fut moins une bataille qu'une boucherie, car les cavaliers ottomans, dont les chevaux étaient exténués de fatigue, et dont les lances s'étaient rompues dans les précédentes rencontres, ne pouvaient opposer de résistance; quelques-uns de ceux qui purent s'enfuir furent massacrés par les paysans dans la gorge de Priggliz, d'autres furent précipités du haut d'un rocher près de Sebenstein [1]. Les débris de ce corps d'armée ayant été ralliés par Osman entre Bade et Traiskirchen, rencontrèrent d'abord les troupes impériales, puis une division hongroise. Paul Bakics courut sur Osman la lance en arrêt, le désarçonna, puis saisissant le poignard suspendu au pommeau de sa selle, lui donna le coup de mort, et le dépouilla de sa brillante armure. Le casque de Kasim, orné d'incrustations d'or et de pierres précieuses, et surmonté de plumes de vautour [2], fut présenté à Charles-

[1] Scheiger, *Ausflug in Hormayr's hist. Taschenbuch*, neuvième année, p. 152.

[2] Istuanfi, XI. Jovius, XXX.

Quint par le comte palatin Frédéric, par allusion au vautour ottoman vaincu par l'aigle d'Autriche.

Ainsi des seize mille akindjis de Kasimbeg, quelques-uns seulement, sous la conduite de Feriz, parvinrent à entrer en Styrie [xxii]; cette province était sillonnée par l'armée de Souleïman qui passa par les vallées de Friedberg, Kirchberg et Hartberg, pour venir camper devant Grætz. Les habitans de Friedberg, de Kirchberg et de Hartberg s'étaient réfugiés dans leurs églises transformées en citadelles; ils purent sauver leur vie, mais non leurs habitations qui furent livrées aux flammes. Près du fort de Weissenbourg, situé sur les frontières de Hongrie et de Styrie, les Ottomans furent obligés de laisser un de ces canons-monstres dans lesquels un homme pouvait entrer [1]. Cet abandon forcé prouve que les chemins, pour nous servir de l'expression du *Journal* de Souleïman, étaient « pénibles comme le jugement dernier, » et que l'armée n'était pas entièrement dépourvue de grosse artillerie, quoiqu'elle n'en eût pas au siége de Güns. Le châtelain de Poltau tenta de surprendre près de Gleisdorf une division ottomane, et engagea une lutte acharnée (10 septembre), dans laquelle il fut fait prisonnier après avoir vu périr quatre cents des siens. En même temps le khan des Tatares dévastait la rive gauche de la Murr. Enfin l'armée arriva devant Grætz, « cette belle et grande ville, dit l'historien Ali, dont les jardins et les vignes ressemblent au paradis, et

[1] Julius Cæsar, VII, p. 38.

dont les maisons et les édifices sont le séjour des riches [xxiii]. » Il est possible que Souleïman ait essayé de s'emparer de Grætz; du moins on serait fondé à le supposer d'après la tradition qui affirme que les Ottomans avaient pénétré jusqu'au pied du château, près de l'ancienne porte de la ville, où on a représenté, en foi de cet événement vrai ou non, la figure d'un Turc. Ce qui paraîtrait justifier cette opinion serait l'assertion de tous les historiens turcs qui ne craignent pas d'affirmer la prise de Grætz, avec autant de vérité toutefois que celle de Güns. Mais cette prétendue conquête est démentie par le *Journal* même de Souleïman, qui ne dit pas un mot de la soumission de Grætz, et qui ne mentionne que le passage de l'armée sur la Murr, au-dessous de cette place, avec quelques pertes en hommes et en bagages (12 septembre)[1]. Si les Turcs eussent été maîtres de Grætz, ils y auraient passé le temps nécessaire pour jeter un pont sur la Murr, et Souleïman ne se serait pas exposé à se noyer dans une rivière de Styrie [xxiv]. Jean Katzianer, après avoir repoussé les akindjis qui étaient entrés dans la province du côté de Neustadt, se réunit aux troupes de Grætz, tomba à Ferniz sur l'arrière-garde ottomane forte de huit mille hommes, la battit complètement, et en rapporta plusieurs trophées, entre autres la tête d'un pascha[2]. Le 14 septembre, Souleïman campa devant Sekau, où il trouva des provi-

[1] Djelalzadé, f. 152. Ali, xxve récit, f. 240. Petschewi, f. 57. *Journal* de Souleïman du 12 septembre.

[2] Julius Cæsar, VII, p. 45, d'après Megiser.

sions en abondance, et quelques jours plus tard sur les rives de la Drave, près de Marbourg. Le commandant de cette place, Sigismond Weixelberger, qui avait anéanti un corps de deux mille Turcs dans les champs de Leibnitz, repoussa trois assauts qui lui furent livrés. Souleïman resta quatre jours sur les bords de la Drave, jusqu'à l'entier établissement d'un pont; les vizirs et les agas activaient les travaux le bâton à la main. Lorsque le pont fut achevé, les troupes s'y précipitèrent pêle-mêle, et il fallut la présence du grand-vizir et des paschas pour maintenir l'ordre, et arrêter cet empressement qui aurait pu avoir des suites fatales. Enfin l'armée ayant effectué son passage vers midi du 21 septembre, le Sultan ordonna de livrer le pont aux flammes, et récompensa le zèle déployé en cette occasion par Ibrahim, en lui faisant don d'un cheval richement enharnaché et d'une somme d'argent. L'armée continua sa marche le long de la Drave par le Pas de Vinicza; sa retraite de la Styrie lui présenta autant de difficultés que son entrée dans cette même province, et chaque jour était signalé par la perte d'une partie des bagages [1]. Les akindjis brûlèrent Feistriz et Gonoviz, et ravagèrent toute la contrée entre Cilli et Neuhaus. Une de ces hordes, ayant franchi les monts dits Backalpes, était descendue dans la vallée de Saint-Lavant, où elle avait saccagé Saint-Léonard, et de là avait pénétré par les monts Weidealpes en Carinthie jusqu'à Hüttenberg [2]; mais

[1] *Journal* de Souleïman du 23 séptembre.

[2] L'inscription d'un ancien tableau, dans la chapelle de Waitschach, té-

Veit Welzer, capitaine des milices du pays, la battit et la força à la retraite. Au-dessous de Warasdin, une balle partie du château de Rassina tua Schaaban, frère du defterdar; la vengeance des Ottomans fut prompte et terrible : le château fut incendié et les habitans massacrés. Au nombre de ceux qui furent conduits en esclavage, se trouvait George Hust [1], que sa destinée poussa jusque dans les Indes, et qui, comme Schiltberger et le maître d'école de Mühlenbach, nous a laissé la description de ses voyages. Le Sultan et le grand-vizir se séparèrent à Herbartie [2] : le premier, avec les janissaires et les sipahis, prit à gauche et alla par Capronсza et Verœcze à Poschega; Ibrahim tourna à droite avec l'arrière-garde de l'armée, et passa successivement sans commettre de ravages par Kreuz, Gudovecz, Chasma, Velica, et le château des aïeux de Zapolya [3]. A Lugovich, le grand-vizir renvoya le prisonnier André Stadler, avec une lettre en langue italienne pour Ferdinand. Dans un style fanfaron, Ibrahim dissimulait les véritables causes de la retraite de l'armée sous le ridicule prétexte de la disparition de Charles-Quint, et il terminait en disant que « les pays du roi étaient comme ses femmes; » injure grossière et véritablement turque, signifiant qu'il était également impossible de trouver Charles-Quint auprès de ses épouses et dans ses royaumes [xxv]. La ville

moigne de ce fait. Voyez *Archiv für Geschichte, Statistik, Litteratur und Kunst*, de Philippe Vonend.

1 Istuanfi, l. XI, p. 184. — 2 *Journal* de Souleïman.

3 Istuanfi, XI. Jovius, XXX. Catona, XX, p. 835.

de Poschega, qui comptait quarante à cinquante mille habitans, fut livrée aux flammes [1]. Les châteaux-forts de Podgaracz et de Nassicz, situés au-dessous d'Essek, envoyèrent les clefs de leurs portes en signe de soumission; Souleïman donna ces châteaux en fief à Ibrahim [2]. L'armée ramena de la Hongrie, de la Styrie et de l'Esclavonie trente mille esclaves; mais après qu'elle eut passé le Bossut, un ordre du jour lui défendit de faire de nouveaux prisonniers, parce qu'on entrait dans les Etats du Sultan [3]. En face de Belgrade, le corps d'armée de Souleïman fut rejoint par celui du grand-vizir (12 octobre — 12 rebioul-ewwel); ce dernier, suivi des paschas et des begs, alla rendre ses hommages à son maître. Les deux divisions réunies traversèrent le Danube et campèrent sous les murs de Belgrade. Le jour suivant, Souleïman passa ses troupes en revue, et tint le lendemain un diwan, dans lequel les vizirs, les defterdars, le secrétaire d'Etat, les beglerbegs d'Anatolie et de Roumilie, furent revêtus d'habits d'honneur. Le même jour, des courriers furent expédiés dans toutes les directions pour annoncer aux gouverneurs des provinces et au doge de Venise les victoires remportées dans la dernière campagne [XXVI].

Younisbeg, l'interprète de la Porte, qui, après le siége de Vienne, avait été envoyé de Belgrade à Venise pour notifier au doge Andrea Gritti l'installation

1 Djelalzadé, f. 163. Petschewi, f. 58. Ali, f. 240. Solakzadé, f. 110.

2 Djelalzadé, f. 165. Petschewi, f. 58.

3 *Journal* de Souleïman du 8 octobre.

de Zapolya sur le trône de Hongrie, partit de nouveau de cette ville pour la même destination. La lettre dont Younis était porteur s'efforçait de présenter sous un jour honorable la retraite du Sultan, qui n'était due, à l'entendre, qu'à la lâcheté de l'empereur. On y remarquait ce passage où le Sultan disait : qu'il était allé sous les murs de la grande ville de Grætz, l'ancienne résidence de ce prince maudit qui avait fui pour sauver sa vie, et avait ainsi abandonné les infidèles engagés avec lui dans le sentier du diable. Il ajoutait qu'après avoir détruit l'hérésie, il était revenu, et avait pris, chemin faisant, les châteaux-forts de Kharbottie (Harbart), de Poschega et plusieurs autres [XXVII]. Deux jours après le départ d'Younisbeg, le grand-vizir passa le pont de la Save drapeaux déployés et musique en tête, pour remettre entre les mains du Sultan les insignes de la dignité de serasker, qui expirait avec la campagne (9 novembre — 10 rebioul-akhir). A Philippopolis, Souleïman conféra en plein diwan, à Sahib Ghiraï, oncle d'Islam Ghiraï, la dignité de khan de Crimée; Sahib Ghiraï avait accompagné avec ses Tatares l'armée dans la dernière expédition, et s'était fait remarquer par ses courses sur la rive orientale de la Murr. Son frère Seadet Ghiraï, qui avait espéré être investi de nouveau du souverain pouvoir en Crimée, reçut en dédommagement une pension annuelle de trois cent mille aspres, et de vastes domaines d'un produit de cinq cent mille aspres par an [1].

[1] Petschewi, f. 58. Solakzadé, f. 110. Ferdi, f. 197. Ali, f. 241. Djelalzadé, f. 164.

Pendant sa marche, Souleïman reçut l'ambassadeur polonais, Pierre Opalinski, alors châtelain de Ledz et plus tard de Gnesen [xxviii]; Opalinski était chargé par son souverain de demander la prolongation de la trêve conclue avec la Pologne trente trois ans auparavant par Bayezid, et confirmée en 1525 par Souleïman [1]. Sigismond voulait assurer ainsi la tranquillité de son royaume du côté de la Moldavie [2]. Les négociations d'Opalinski eurent un plein succès, et Sahib Ghiraï, khan de Crimée, fut invité à vivre en paix avec le roi de Pologne et à le considérer comme l'ami de la Porte [3]. Le 18 novembre (19 rebioul-akhir), le Sultan rentra à Constantinople, après une absence de sept mois [4]. Pendant cinq jours consécutifs, une fête triomphale célébra les victoires de la dernière campagne appelée par les historiens ottomans *la guerre d'Allemagne contre le roi d'Espagne*. Constantinople, les faubourgs de Scutari, d'Eyoub et de Galata, furent illuminés cinq nuits de suite, pendant lesquelles les bazars et les boutiques du Bezestan restèrent ouvertes; ce ne fut qu'une succession continuelle de festins et de réjouissances publiques. Le conquérant de Belgrade et de Rhodes, le vainqueur de Mohacz avait déjà con-

1 *Rapport de l'ambassadeur vénitien*, à la date de 1525, dans Marini Sanuto. Cromer, t. XXIX, parle de la première capitulation arrêtée par le Polonais Feiley.

2 *Historia rerum polonicarum concinnata à Salomone Neugebauero*, Hannoviæ 1618, p. 531, d'après Vapovius *ad annum* 1532.

3 Les mêmes appellent Sahib Ghiraï, *Satkereius*.

4 Il était parti de Constantinople le 21 avril, et il y rentra le 18 novembre.

duit en personne cinq expéditions[1]; il avait entrepris la dernière contre Charles-Quint, dont il ne pouvait s'empêcher de reconnaître intérieurement les hautes qualités, bien qu'il ne voulût pas lui rendre publiquement justice[2]. Charles-Quint avait quitté l'Italie pour venir se mesurer avec Souleïman, qui n'osa pas l'attendre. Il put donc considérer la retraite des Ottomans comme un aveu tacite de leur infériorité.

Pendant que Souleïman ravageait les rives de la Drave, le jour même où l'ancien commandant de la flottille du Danube, Kasimbeg, succombait dans la vallée de Pottenstein sous les coups des troupes impériales, l'amiral de Charles-Quint, le célèbre Andrea Doria, s'emparait de la ville de Coron en Morée. Ce port, l'un des mieux fortifiés de l'empire ottoman, fut emporté après un siége d'un jour. La batterie dirigée contre le côté de la ville qui regarde la terre n'avait que quatorze canons; mais les trois autres côtés que baigne la mer étaient battus en brèche par plus de cent cinquante bouches à feu; la flotte de Doria comptait trente-cinq vaisseaux de haut bord et quarante-huit galères. Cependant cette rapide conquête ne laissa pas que de coûter du monde aux assiégeans. Le corps d'Italiens débarqué du côté de la terre eut trois cents morts et plus de mille blessés; les soldats des galères du pape furent plus heureux, ils pénétrèrent dans la

1 *Journal* de Souleïman du 21 au 25 novembre.

2 *In this first essay of his* (Charles-Quint) *arms, to have opposed such a leader as Solyman, was no small honour to have obliged him to retreat, merited very considerable praise.* (Robertson, *Charles-Quint*, l. V.)

ville par la mer après un combat assez chaud, mais de peu de durée. Doria accorda à la garnison une libre retraite avec femmes, enfans et biens [1]. Il laissa deux mille Espagnols dans la place sous les ordres de François Mendoza [2], et fit voile pour Patras qu'il conquit aussi promptement que Koron [3], et se porta devant Lepanto. Les deux châteaux construits par Bayezid II à l'entrée des Dardanelles tombèrent au pouvoir de Doria : celui qui s'élevait sur la côte de la Morée se rendit volontairement, et l'autre qui défendait le rivage opposé fut emporté d'assaut. Un corps turc ramassé à la hâte en Morée fit mine de vouloir se remettre en possession du fort qui avait été pris de vive force, mais à l'approche de quatre mille arquebusiers espagnols sous les ordres de Jérôme Tutavilla, comte de Sarno, il se replia sur Lepanto. Le fort sur la terre ferme appelé Molineo avait vu périr toute sa garnison composée de trois cents janissaires; Doria donna deux des grands canons couverts d'inscriptions turques, qu'on y trouva, aux généraux Sarno et Salviati, et transporta les autres à Gênes; ils servirent à élever un trophée dans l'église que l'illustre marin avait construite avec les sommes considérables qu'il avait retirées du butin fait sur les corsaires vaincus. Ayant ravagé toute la côte de Sycion et de Corinthe, et voyant

[1] Paruta, *Historia Veneziana*, l. VII. Sagredo, *Memorie istoriche*, 1532. *Anton Doria's Kurzer Innbegriff in Gœbel's Beytrægen*, p. 31. Istuanfi, l. VI.

[2] *Storia di Guazzo.*

[3] Guazzo, *Hist. Venez.*, 1549, p. 124, fait monter la garnison à huit mille hommes : 800 *soldati tra Italiani, Spagnoli, e Allemani gli rimase.*

la saison s'avancer, Doria s'en retourna avec sa flotte [1].

L'issue de la campagne d'Autriche, les conquêtes de Doria en Morée, et des projets de guerre contre la Perse dont il sera parlé dans le livre suivant, rendirent l'esprit guerrier de Souleïman plus accessible à des propositions de paix; aussi s'empressa-t-il d'accorder les sauf-conduits que Ferdinand lui fit demander avant la fin de cette même année pour une nouvelle ambassade.

L'arrivée d'Younisbeg à Venise, qui eut lieu dans les premiers jours de janvier, coïncida avec celle à Constantinople de l'envoyé de Ferdinand, Jérôme de Zara, frère aîné du brave défenseur de Güns [XXIX]. Cinquante nobles vénitiens, parmi lesquels l'historien Marini Sanuto, furent députés par le sénat pour aller à la rencontre d'Younis [2]. Jérôme de Zara, qui n'avait qu'une suite de douze personnes, fut reçu sans tous ces honneurs; le second jour de son arrivée, il obtint une audience du grand-vizir, et le quatrième, il fut introduit auprès du Sultan (14 janvier). Il était chargé de négocier la paix; Souleïman n'accorda qu'une

1 Paruta, Sagredo, Istuanfi, Doria. Petschewi, f. 58. Ali, XXVI[e] récit, f. 241. Hadji-Khalfa, *Histoire des Guerres maritimes*, f. 18. Les sources ottomanes nomment le commandant de la flotte turque qui, à l'arrivée de Doria, se retira à Constantinople, Ahmedbeg. Istuanfi, Paruta, Sagredo l'appellent Imerale; Guazzo, Zai.

2 « Vene Junisbei Oratór del Sgr. Turco per il qual fu ordinà andasse » tra 40 gentiluomini, tra li qual Io Marini Sanuto fui commandato — » con il Caftan d'oro turchesco, che la Signoria lo fece vestir e cussi tutti li » soi da numero 18 vestiti di Corachi di scarlatto. » Marini Sanuto, t. LVI, 9 janvier 1533.

trève, qu'il ne tiendrait, disait-il, qu'à Ferdinand de changer en une paix définitive, en envoyant à la Porte, en signe de soumission, les clefs de Gran. Il ajouta qu'il reconnaissait Ferdinand et Charles-Quint comme ses frères, qu'il était prêt à conclure la paix avec ce dernier pour cinq ou sept ans, même avant la reddition de Gran, et qu'il dédommagerait Ferdinand de la perte de cette place par un équivalent en Hongrie [1]. Un tschaousch ou messager d'Etat, accompagné de Vespasien de Zara, fils de Jérôme, partit pour Vienne avec une lettre écrite dans ce sens (1er février 1533) [2]. Le premier ambassadeur ottoman qu'eût encore vu Vienne, fut reçu avec de grandes solennités. Ferdinand lui donna audience sur un trône couvert de drap d'or et couronné par un dais magnifique; il avait à sa droite vingt magnats hongrois [3], parmi lesquels trois évêques (ceux de Warasdin, de Fünfkirchen et Paul Verday qui avait livré Gran); à sa gauche se tenaient les grands de Bohême. Quelques jours après, les conditions de la trève proposées par les Ottomans furent communiquées aux Hongrois et aux Bohêmes, à chacun dans sa langue respective. La demande des clefs de Gran

[1] « Alli 10 (Genaro) entrò l'Orator del Re dei Romani con cavalli 12, » con non molta dimostrazione alociato in luogo solito fra Armeni e Greci » alla banda sotto il podromo (Atmidan), alli 12 ebbe audienza dal Ibraim, » quel lo fece aspettar sul podromo, alli 14 audi il Sgr. l'Orator col suo fiol. » *Rapport* de Pietro Zen. Marini Sanuto, t. LVI, 1533. Istuanfi, l. XII.

[2] *Rapport* de Jérôme de Zara, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche.

[3] Leurs noms se trouvent dans Istuanfi, l. XII, f. 194, et dans Catona, XX, p. 882.

inspira aux premiers les plus vives craintes; mais Ferdinand leur dit qu'on pouvait en faire fabriquer de fausses, que du reste le grand-vizir n'avait pas demandé la remise entre ses mains de la forteresse, mais seulement les clefs en signe de soumission, et avait juré que tel était le véritable sens de sa demande [1]. Le 29 mai, le tschaousch fut congédié avec une réponse favorable; il fut suivi de près par Cornelius Dupplicius Schepper [xxx], à la fois ambassadeur de Ferdinand et de Marie, veuve du dernier roi de Hongrie. Schepper devait remettre au Sultan les clefs de Gran et deux lettres : l'une était de Charles-Quint qui interposait sa médiation entre Souleïman et son frère, en demandant pour celui-ci la tranquille possession de la Hongrie [2]; l'autre était de Ferdinand qui promettait à la Porte son intervention auprès de Charles-Quint, pour la restitution de Koron [3], et qui terminait en disant que le fils accepterait avec joie la paix que lui offrirait son père [4]. Pendant ces négociations, Jérôme de Zara, se rendant aux désirs d'Ibrahim, avait envoyé de Constantinople une circulaire au gouverneur de Vienne, au sénéchal de Carniole, aux commandans de Gran, de Poschega, de Koron,

1 *Verum Ferdinandus, posse pro clavibus facile si sit necesse alias confici.* Istuanfi, l. c.

2 Le duplicata de la lettre de Charles-Quint du 6 mars, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche.

3 La lettre de créance de Schepper, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche; et le plein pouvoir donné par la reine à Schepper et Jérôme de Zara, à la date du 4 avril. l. c.

4 Istuanfi, l. XII.

et à l'amiral Andrea Doria, pour les informer de la signature de l'armistice [1].

Souleïman mit à profit les loisirs que lui laissait la conclusion de la trève, pour faire de nouveaux armemens, et opérer quelques changemens dans l'administration intérieure; il investit son fils aîné, Moustafa, du gouvernement de Saroukhan, et lui assigna un fief d'un revenu de quarante mille ducats [xxxi]. Le jour même où le tschaousch ottoman fut reçu par Ferdinand, le prince Moustafa, beau jeune homme de quinze ans, fut admis à baiser en un diwan solennel la main de son père; le vizir Ayaz-Pascha lui tint l'étrier, et le grand-vizir, le kaftan [xxxii]. Les fils de plusieurs princes de Syrie et de Perse partagèrent à cette occasion l'honneur réservé au fils du Sultan. Peu de temps après mourut la mère de Souleïman, Hafssa Khatoun, dont la beauté avait été justement célèbre (4 ramazan — 30 mars). Son tombeau s'élève à côté de celui de son époux, Sélim Ier [2].

Vers la fin d'avril, Aloisio Gritti, par qui tout se faisait en Hongrie, arriva d'Ofen à Constantinople. Dans une conférence qu'il eut par ordre d'Ibrahim avec Jérôme, il agita la question tant de fois débattue, des prétentions de Souleïman à la couronne de Hongrie. Le tschaousch précédemment envoyé à Fer-

1 *Ad eximium regimen in Vienna, ad Capitaneum Lubianæ, ad Capitaneum Jaschanum in Strigonia et Bachi Janus Ferenz et Pekrilaus in Posega.* (Le *Rapport* précité de l'ambassadeur.)

2 Djelalzadé, f. 165. Solakzadé, f. 40. Mouradjea d'Ohsson, II, p. 512, in-8o.

dinand revint le 25 mai avec Vespasien de Zara, et Cornelius Dupplicius Schepper qui avait qualité pour arrêter les clauses définitives de la paix. Jérôme de Zara et son fils Vespasien présentèrent au grand-vizir les clefs de Gran et les magnifiques présens de Ferdinand. A la vue de ces clefs que Ferdinand d'Autriche lui offrait en signe de soumission, Ibrahim-Pascha sourit avec orgueil, et fit signe à Jérôme qu'il pouvait les garder [1]. Il reçut non moins gracieusement un médaillon que le roi le priait d'accepter, et qui était orné d'un diamant de deux mille ducats, d'un rubis du double de cette somme, et d'une perle en forme de poire estimée la moitié de la valeur du diamant [2]. Ibrahim voulut, pendant cette même audience, ouvrir la discussion sur les articles du traité à conclure; mais Jérôme allégua qu'il ne pouvait rien arrêter sans la participation de son collègue, et on fixa au surlendemain la première conférence à ce sujet. Les négociations durèrent sept semaines. Les documens dans lesquels sont consignés les sept entretiens des ambassadeurs de Ferdinand avec Ibrahim et Gritti, sont des plus précieux, non seulement en ce qu'ils sont

1 « Et supra illud præsentavit Hieronymus ipsi Bassæ claves Strigonii, » et dixit ecce claves illas, quas tu et Cæsar Turcarum petivistis ad fidem et » firmitudinem Regiæ Majestatis Domini mei declarandam. Ad quod præfatus Bassa subrisit et cum capite fecit signum, ut Hieronymus eas salvaret. » *Rapport* de l'ambassadeur, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche.

2 « Bullam auream qualis præfigitur pelvis in quali erat adamas 2000 » aureorum inferius rubinus 4000 aureorum et dependebat unio pyriformis » mille aureorum. » *Rapport* de l'ambassadeur.

pour ainsi dire les pièces justificatives de la diplomatie du temps, mais encore en ce qu'ils définissent parfaitement le caractère et la position d'Ibrahim, et achèvent ainsi le tableau que nous avons ébauché dans le cours de cette histoire. Le lecteur nous pardonnera d'autant mieux de nous appesantir sur ces pourparlers, et de citer les paroles de cet homme d'État, que ce seront les dernières que nous recueillerons de sa bouche. Le 27 mai, les ambassadeurs autrichiens, escortés d'une suite nombreuse, se rendirent de nouveau au palais du grand-vizir, en passant par l'Hippodrome, où ils purent voir les statues prises à Ofen, et de nombreux gibets en permanence [xxxiii], toujours prêts à seconder la justice expéditive du pays. Ibrahim, revêtu d'un magnifique kaftan de drap d'or qui laissait voir un habit de dessous de couleur bleue et tout brodé d'or, reçut Schepper et Jérôme sans se lever de son siége; il les laissa long-temps debout, et ceux-ci purent examiner à loisir sa personne. Ibrahim était de taille moyenne, avait le teint brun, la figure ovale; sa mâchoire inférieure se faisait remarquer par cinq ou six dents très-aiguës et assez distantes les unes des autres. Enfin les plénipotentiaires baisèrent ses vêtemens, et le saluèrent frère de leur souverain Ferdinand et de la reine Marie. Ibrahim commença aussitôt un long discours sur les fatales conséquences de la guerre et sur la puissance du Sultan : « Dans l'origine, dit-il, la solde des janissaires n'était que d'un demi-aspre par jour, depuis elle s'est successivement élevée à deux, trois, quatre et cinq aspres; mais il n'est point de

simple soldat qui en reçoive plus de huit. Le pied de guerre de la marine nécessite des frais énormes, mais le trésor est si riche qu'il s'en ressent à peine. Hier encore j'ai pris en aspres mille charges de chevaux, c'est-à-dire deux millions de ducats [xxxiv], pour équiper une flotte contre l'Italie. Cinquante mille Tatares suffiraient pour dévaster le monde. — J'ai fait conduire plusieurs milliers de femmes et d'enfans dans les forêts, pour les préserver de l'esclavage; nous avons agi ainsi, moi et beaucoup d'autres; tous les Turcs ne sont pas aussi barbares, aussi cruels et inhumains qu'il plaît aux chrétiens de le dire. — C'est moi qui gouverne ce vaste empire; ce que je fais reste fait, car toute puissance est en moi; je confère les charges, je distribue les provinces; ce que je donne est donné, ce que je refuse est refusé. Lors même que le grand Padischah veut accorder ou a accordé quelque chose, si je ne sanctionne pas sa décision, elle reste comme non avenue, car tout est entre mes mains, guerre, paix, richesse, puissance. Je vous parle ainsi afin de vous donner le courage de vous expliquer librement. » Là-dessus Cornelius ayant dit d'après ses instructions que Ferdinand saluait l'empereur des Turcs comme son père et Ibrahim comme son frère, celui-ci répliqua : « Ferdinand fait bien de rechercher l'amitié d'un aussi grand empereur que le mien ; car sans cela, il aurait pu être frappé d'un double malheur. » Puis Cornelius, prenant la parole, s'exprima ainsi : « Le roi Ferdinand nous a adressés aux conseils et aux bons offices de son frère Ibrahim, pour pouvoir se mettre en pos-

session de la partie de la Hongrie qui n'est pas en son pouvoir. » Sans répondre à l'insinuation de Cornelius, le grand-vizir lui demanda, en recevant de sa main la lettre de Ferdinand, s'il n'avait pas aussi une lettre de Charles-Quint. Cornelius lui ayant présenté l'écrit dans lequel Charles-Quint intervenait en faveur de son frère, Ibrahim se leva : « C'est un grand souverain qu'il faut honorer, » dit-il. Et il prit la lettre, la baisa, la pressa sur son front, et la mit à ses côtés avec les plus grandes marques de respect [1]. Cornelius poursuivit : « Le roi Ferdinand a instruit son frère, l'empereur Charles, des sentimens d'amitié du Sultan. L'empereur Charles regarde le Sultan comme son frère, et il est disposé, sans qu'il soit besoin de dresser pour lui un traité spécial, à être compris dans celui de Ferdinand sous les conditions suivantes : Koron sera restituée, si la Hongrie est rendue à Ferdinand, et l'île d'Ardjel remise entre les mains de ses premiers possesseurs ; les habitans de Koron pourront se retirer avec leurs biens. Le pape, Venise, le roi de France et toutes les autres puissances chrétiennes seront admises au bénéfice de la paix. — Si Charles, répliqua Ibrahim, veut sincèrement la paix, mon maître ne la refusera pas ; d'ailleurs je lirai sa lettre. » Et examinant le sceau impérial de Charles-Quint, il ajouta : « Mon maître a deux sceaux, dont l'un reste entre ses

1 « Et dixit : Iste est magnus Dominus et debemus ipsum ideo honorare, » et sumsit litteras et osculatus est eas — et quamdiu hic sermo de Carolo » Cæsare duravit tamdiu stetit erectus. » Dans les archives de la maison I. R. d'Autriche, et dans le *Cod.* de la Bibliothèque I. R. *Hist. prof.*, CVI.

mains, et l'autre m'est confié, car il ne veut pas qu'il y ait de différence entre lui et moi; s'il fait faire des habits pour lui, il en commande de semblables pour moi; il se refuse à ce que je dépense rien en constructions; cette salle a été élevée par lui. — Quant à Koron, c'est un fort comme nous en avons des milliers, et dont la possession nous importe peu; nous aimons mieux le reprendre par la force que l'obtenir par des négociations; nous pouvons le brûler, quand cela nous conviendra. — Mon empereur a donné la Hongrie au roi Jean, et rien au monde ne pourra la lui enlever; l'île d'Ardjel est le sandjak de Barberousse. J'aurai soin de faire restituer à la reine Marie ses domaines et sa dot; si elle fût restée une heure de plus à Ofen, elle serait tombée entre mes mains, et elle aurait été traitée par mon maître comme une sœur; la gloire des grands souverains consiste à pardonner aux vaincus. » — En congédiant les ambassadeurs, Ibrahim les renvoya à Aloisio Gritti [1], avec lequel ils devaient discuter la question de la Hongrie. Cette entrevue avait duré six heures. Cornelius et Jérôme eurent deux conférences avec Gritti, qui, suivant ses propres expressions, joua dans cette affaire le double rôle de partie et d'arbitre [2].

1 « Quum hoc diceret Ibraimus Bassa nihil respondere Hieronymus et » Cornelius, sed se mutuo intuentes, quia dixerat quod ad Gritti deberent » se conferre, tacite sedebant. Quod notans Ibraimus eadem verba quæ » prius iterum dixit et subjunxit. Non dubitate quia ego sum qui faciam » quod volo, et non quod ipse Aloisius Gritti volet, sed ipse Aloisius faciet » id quod ego jussero tantum loquimini illi. » *Rapport* des ambassadeurs.

2 « Primum respondit Aloisius Gritti : Se partim adversarium esse partim

Souleïman, disait Gritti, tiendrait la promesse faite à Zapolya ; quant à lui, il voulait mourir comme un chien, s'il était vrai qu'il eût, ainsi qu'on l'en accusait, des prétentions à la couronne de Hongrie. Puis il s'épuisa en injures contre les Hongrois, qu'il qualifia de peuple perfide et ingouvernable [1]. Il ajouta que la fierté des Turcs s'accommodait mieux de conquérir Koron que d'en négocier la restitution ; qu'en conséquence, soixante galères bloquaient déjà ce port, que vingt bastardes étaient sur les chantiers de Constantinople, que dix galères tout équipées attendaient à Gallipoli l'ordre de mettre à la voile, que dix autres avaient été envoyées en croisière contre le corsaire de Syracuse, Beluomo ; que Kourdoghli avait à Rhodes trente-six navires, plusieurs petites flûtes et galiotes, prêtes à débarquer des troupes d'expédition sur les côtes de la Pouille, dès que Charles-Quint tenterait de reprendre l'île d'Ardjel ; enfin que le Sultan ne pourrait rendre le sandjak de Barberousse à l'empereur Charles, lors même qu'il le voudrait, et qu'il ne le voudrait pas lors même qu'il le pourrait. Après la conclusion de la paix, disait-il, les Espagnols pourraient se retirer de Koron en toute liberté ; du reste, lui Gritti, ne demandait pas mieux que d'intercéder auprès du Sultan en faveur des transfuges grecs. Il s'étonnait cependant que Charles voulût faire comprendre dans

» arbitrum. Adversarium, quia ibi venisset nomine Joannis regis ; arbitrum, » quia ordinatus ad id a magno Cæsare. »

[1] « Multa mala de Hungaris locutus est, dicens pessimam gentem, infidissimam, intractabilem. » Archives I. R.

le traité en question les autres puissances chrétiennes, sans avoir préalablement sondé leurs dispositions à cet égard, sans avoir attendu qu'il y fût autorisé. Le matin même du jour où il leur parlait, il avait reçu de l'ambassadeur et du baile de Venise une déclaration portant que les clauses de Charles-Quint étaient entièrement oiseuses en ce qui concernait Venise, puisque la république vivait depuis long-temps en parfaite intelligence avec la Porte. — Cornelius lui répondit que l'empereur avait dû stipuler la grâce des transfuges, parce qu'il eût été déloyal de faire la paix en sacrifiant ses amis, que d'ailleurs cette conduite avait été dictée à Charles-Quint par des raisons que Gritti lui-même connaissait aussi bien que personne, et dont la principale était la crainte de paraître mépriser les Grecs, s'il eût agi autrement [1]. Puis venant à l'article relatif aux puissances chrétiennes, il dit que Charles-Quint, désirant la paix de toute l'Europe, avait obéi dans cette circonstance à son devoir de chrétien et d'empereur [2].

Le lundi de la Pentecôte, les ambassadeurs eurent avec Ibrahim un second entretien, plus curieux encore que le premier, et nous révélant mieux l'homme dont l'ambition joua un si grand rôle dans le règne de Sou-

[1] « Hoc punctum de recipiendis Græcis transfugis in gratiam si pax fieret » aperte dixit Cornelius Aloysio Carolum Cæsarem habere velle, et sine illo » non esse honestum ipsi pacem facere per multas rationes, quarum præci- » puam ipse Gritti posset intelligere, et ea erat, ut videretur Carolus incolas » græcos contemnere. »

[2] « Hoc enim esse imperatoris veræ Christianæ. »

leïman. Gritti, Younisbeg, interprète de la Porte, et Moustafa Djelalzadé, secrétaire d'Etat et historiographe de l'empire, assistèrent à cette entrevue [1]. Entre autres questions indifférentes qui furent échangées avant d'entrer en matière, Ibrahim fit celle-ci : « Pourquoi l'Espagne n'est-elle pas aussi bien cultivée que la France ? » Cornelius répondit qu'il fallait en attribuer la cause à la sécheresse du pays, à l'expulsion des juifs et des Maures, et à la fierté des Espagnols qui aimaient mieux manier les armes que la charrue. « Cette fierté, remarqua Ibrahim, est dans le sang ; il en est de même des Grecs qui sont pleins d'orgueil et de générosité. » Enfin il ouvrit la conférence par une parabole : « Le plus terrible des animaux, le lion, ne peut être dompté par la force, mais par la ruse, par la nourriture que lui donne son gardien, et par l'influence de l'habitude ; le gardien doit porter un bâton pour l'intimider ; aucun étranger ne pourrait lui servir à manger. Le lion est le prince, les gardiens sont ses conseils et ses ministres ; le bâton est la vérité et la justice, qui seules doivent guider les princes. Moi, je conduis mon maître, le grand empereur, avec le bâton de la vérité et de la justice. Le roi Charles est aussi un lion ; il faut donc que ses ambassadeurs le domptent de la même manière [xxxv]. » Puis se mettant à parler de sa puissance : « Ce que je fais, dit-il, est fait ; je puis changer un palefrenier en pascha ; je puis donner des pays et des royaumes à qui il me plaît, sans que mon maître aille seulement s'en en-

[1] Djelalzadé a probablement cru devoir se taire sur cette conférence en sa qualité de secrétaire d'État.

quérir; s'il ordonne quelque chose que je désapprouve, sa volonté reste sans effet; si au contraire c'est moi qui ordonne et lui qui désapprouve, mes dispositions s'exécutent et non les siennes. La paix et la guerre sont entre mes mains; je dispose des trésors de l'empire. Mon maître n'est pas plus richement habillé que moi; ma fortune reste constamment intacte, car il prévient toutes mes dépenses. Ses royaumes, ses pays, ses trésors me sont confiés, et j'en fais ce qu'il me plaît. J'ai vécu avec le Sultan depuis ma première jeunesse; je suis né la même semaine que lui. Lorsqu'il monta sur le trône, il envoya un ambassadeur en Hongrie, dans l'espérance d'établir avec les Hongrois des relations de bon voisinage, et de recevoir leurs condoléances sur la mort de son père et leurs félicitations sur son avènement, mais ils s'emparèrent du messager et le jetèrent en prison. Un second tschaousch ayant reçu la même mission subit le même sort, probablement parce qu'il fut pris pour un grand personnage; tout cela irrita fort le grand Padischah. Peu de temps après, le roi de France fut vaincu à Pavie, et la reine sa mère écrivit à mon maître les paroles suivantes : Mon fils le roi de France a été fait prisonnier par Charles, roi d'Espagne; je croyais que Charles aurait eu la générosité de le mettre en liberté, mais loin d'agir ainsi, il l'a traité indignement. Je viens te supplier, grand empereur, de montrer ta magnanimité en délivrant mon fils [1]. Le Padischah, ému des malheurs de François et

[1] « Confugimus ad Te magnum Cæsarem, ut tu liberalitatem tuam ostendas et filium meum redimas. »

irrité de la conduite de Charles-Quint, chercha par quels moyens il pourrait venir le plus efficacement au secours de la suppliante; alors il pensa à venger l'indigne traitement infligé à ses envoyés par le roi de Hongrie, d'autant plus que la femme du roi Louis était sœur de Charles-Quint. Louis marcha à la rencontre du Padischah, et ils défendirent tous deux leurs prétentions au trône, le sabre à la main. Le sabre trancha la question, et nous conféra le droit de régner. C'est moi qui ai vaincu les Hongrois, car le Padischah n'assista pas à la bataille de Mohacz; il allait monter à cheval pour venir nous joindre, lorsque je lui envoyai la nouvelle de la victoire. Puis nous prîmes Ofen, et notre droit prévalut. » Ibrahim s'étendit longuement sur la conquête d'Ofen, sur le meurtre des prisonniers, qui n'avaient été massacrés ni par ses ordres ni par ceux du Sultan, mais par leur propre faute [1]. Puis il revint de nouveau sur les demandes exagérées de Hobordansky, sur le siége de Vienne, en faisant remarquer qu'il avait souvent été reconnaître les fortifications sous un déguisement, et avec un turban non blanc mais de couleur [2]. « Pendant ce temps, dit-il, Charles-Quint était en Italie, menaçant les Turcs de la

[1] « Male cessit illis, qui non expectato præsidio ipsis ordinato ad deducendum mane egressi sunt castro Budensi, aliquotque Turcas inventos occiderunt, quæ res cum tumultum excitasset, prius periere, quam per se Ibraimum Bassam succurri posset; jussu autem Cæsaris aut suo nunquam cæsos fuisse. » *Rapport* de l'ambassade, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche et à la Bibliothèque de Vienne. *Cod.* CVI.

[2] « Solebam, inquit, aliquando ambulare et circumspicere urbem non cum albo sed alio pileo. » *Rapport* de l'ambassade.

guerre, et les luthériens d'une conversion forcée à leurs anciennes croyances; il est venu en Allemagne et n'a pu réussir en rien. Il n'est pas digne d'un empereur de commencer quelque chose et de ne pas le terminer, de dire et de ne point faire. Ainsi il a annoncé un concile qui n'a pas eu lieu; il a assiégé Ofen et ne l'a pas pris; il aurait dû rétablir la paix entre son frère Ferdinand et le roi Jean, et ne l'a pas tenté; si je voulais aujourd'hui convoquer un concile, je placerais Luther d'un côté et le pape de l'autre, et je les forcerais tous deux à ramener l'unité de l'église[1]; le Sultan et moi nous ferions ainsi ce que Charles-Quint aurait dû faire. Si le roi de Hongrie était mort dans son lit, Ferdinand aurait eu peut-être quelques droits à sa succession; mais comme il est tombé sur le champ de bataille, son royaume nous appartient, parce qu'il a été conquis par nos sabres; nous avons envahi la Hongrie, nous avons rendu à ton frère son château (s'adressant à Jérôme), nous avons reçu les hommages de tous les gouverneurs; nous sommes restés en Hongrie, tant qu'il nous a convenu, et nous n'avons trouvé personne qui pût nous résister. » Ce n'est qu'après ce préambule et quelques autres digressions, qu'Ibrahim passa à l'objet spécial de cette conférence, la lettre de Charles-Quint : « Cette lettre, dit-il, en la prenant dans sa main, n'est pas d'un souverain prudent et modéré; Charles-Quint y énumère

[1] « Ego, inquit, si nunc vellem, possem Lutherum ab una et Papam ab » altera parte statuere, et utrumque ipsorum cogere ad celebrandum concilium. » *Rapport* de l'ambassade.

avec orgueil ses titres et d'autres encore qui ne lui appartiennent pas; comment ose-t-il se dire roi de Jérusalem? Ne sait-il donc pas que le grand empereur est maître de cette ville? Pense-t-il enlever au Sultan ses Etats, ou bien veut-il par là lui montrer son mépris? J'ai bien entendu dire que des seigneurs chrétiens font le pélerinage de Jérusalem en habits de mendians; Charles-Quint croit-il que pour visiter Jérusalem en mendiant, il en sera roi? J'interdirai à l'avenir l'accès de cette ville à tous les chrétiens. » Cornelius chercha à excuser du mieux qu'il put le titre que s'était arrogé Charles, en disant que c'était du style de chancellerie, qui n'avait aucune espèce de signification. « De plus, continua Ibrahim, Charles-Quint met Ferdinand et mon maître sur la même ligne; il a raison d'aimer son frère, mais il ne doit pas pour cela abaisser la dignité du grand Padischah en le comparant à ce frère. Mon maître a un grand nombre de sandjakbegs plus puissans et plus riches en terre et en hommes que Ferdinand. » S'adressant alors à Jérôme: « Ton parent, lui dit-il, et celui de ton frère Nicolas, le sandjak de Kara Amid, a plus de terre et d'administrés que ton roi [1]. Cinquante mille cavaliers lui doivent le service de guerre; ses sipahis et ses feudataires sont plus nombreux que ceux de Ferdinand; mon maître a encore beaucoup d'autres de ces sandjaks. L'empereur Charles-Quint aurait dû avoir honte

[1] Toutes les histoires se taisent sur ce parent du brave défenseur de Güns: *Et conversus ad Hieronymum, affinis inquit Nicolis fratris tui et tuus, qui est Sanzachus in Cara chemita* (Edessa).

d'écrire une semblable lettre. Mais combien est différente et vraiment royale la lettre que le roi François nous a envoyée pendant la campagne de Hongrie, et dans laquelle il signe simplement François roi de France [1] ! Aussi le grand Padischah, voulant rendre honneur au roi François et lutter de noblesse avec lui, n'a point fait non plus l'énumération de ses titres dans sa réponse, et lui a seulement écrit comme à un frère tendrement aimé ; aussi c'est pour cette raison que Barberousse a reçu l'ordre d'obéir à François comme au grand Padischah. Si Charles-Quint fait la paix avec nous, alors seulement il sera empereur, car nous le ferons reconnaître comme tel par les rois de France et d'Angleterre, le pape et les protestans. Croyez-vous que l'amitié qui unit Charles-Quint et le pape soit bien réelle, surtout si ce dernier se rappelle le sac de Rome et les indignes traitemens qu'il a essuyés dans sa captivité ? J'ai acheté pour soixante mille ducats un diamant enlevé de sa tiare. Ce rubis (montrant une bague à son doigt) était à la main du roi de France, lorsqu'il fut fait prisonnier ; il est depuis passé en ma possession. Et vous voulez que le roi François aime Charles-Quint ! » Ibrahim termina en disant qu'il ne montrerait pas l'inconvenante lettre de l'empereur au Sultan, de peur de l'irriter ; que si Charles-Quint désirait conclure un traité de paix, il devait envoyer un ambassa-

[1] Ibrahim fait ici allusion à la seconde ambassade française sur laquelle se taisent Flassan et les autres historiens français, mais dont parlent les historiens turcs et Marini Sanuto, t. LVII. *Summa della relasione di Rincone stato Orator del Re Christianissimo al Sr. Turco fatta familiarmente.*

deur; qu'en attendant on signerait un armistice de trois mois, et enfin que Barberousse suspendrait pendant cet intervalle toute espèce d'hostilités sur mer contre les chrétiens.

Le soir du même jour, Ibrahim et Souleïman se rendirent chez Gritti et restèrent trois heures à converser avec lui ; une pareille visite ne scandalisa pas peu les Musulmans qui traitèrent le Sultan de fou ensorcelé par Ibrahim et Gritti [1]. Le 11 juin, Gritti invita les ambassadeurs à une conférence ; il leur reprocha surtout la lettre de Charles, dont les expressions faisaient supposer que le Sultan avait fait les premières avances pour la paix [2] ; il n'oublia pas surtout de s'indigner de l'inconvenante comparaison qui assimilait Ferdinand à Souleïman [3]. Il ajouta que le Padischah avait fait don de la Hongrie à Zapolya et à ses héritiers, que lui-même (Gritti) devait aller l'hiver suivant, avec les pleins pouvoirs de la Porte, fixer les limites de ce royaume. Puis faisant un éloge pompeux de la puissance de Souleïman : « Dans la dernière guerre de Hongrie, dit-il, Souleïman avait pour sa suite particu-

1 « De quo ipsius adventu postea plurima mala Thurcæ dicebant, appel- » lantes magnum Cæsarem insensatum, stultum, maleficiatum ab Ibrahimo » et Gryti, prout intelligere potuimus in sequentibus, et singuli singula mala » in futura divinabant tam Judæi quam Thurcæ. »

2 « Quid aut significarent verba in litteris posita : Spem exhibitam de » pace tractanda? tamquam ipse (Souleïman) vellet tractare pacem. »

3 « Deinde quid illud? ut in beneficium utriusque Vestrum (de Souleïman » et de Ferdinand) cedat, inquit Cæsar Thurcarum, dixisset Carolus : utrius- » que nostrum et non vestrum, sic enim inquit se supra nos ponit et me » vult similem Ferdinando Regi. »

lière dix-huit cents gardes-du-corps, le grand-vizir mille, et les autres paschas cinq cents. L'obéissance des esclaves est telle, que si le souverain envoyait en ce moment un de ses cuisiniers pour mettre à mort le tout-puissant Ibrahim, cette exécution se ferait sur-le-champ et sans difficultés. Lui seul peut donner la paix au monde. Jamais la chrétienté n'a été aussi divisée qu'en ce moment. » Sa conclusion fut que Charles devait envoyer un ambassadeur pour négocier la paix, et qu'en attendant on lui accorderait un armistice. Mais Cornelius et Jérôme lui répondirent que, si le Sultan refusait la paix, Charles n'avait pas besoin de la suspension d'armes. Dans un troisième entretien qu'Ibrahim eut avec les ambassadeurs (22 juin 1533), il les félicita d'avoir pu obtenir ce que tant d'autres de leurs prédécesseurs avaient vainement recherché[1] : la paix fut conclue non pour un nombre déterminé d'années, mais pour tout le temps que Ferdinand voudrait la garder. Aux termes de ce traité, Ferdinand conservait en Hongrie ce qui lui appartenait encore en ce moment, et le Sultan se réservait la ratification des arrangemens que Ferdinand et Zapolya pourraient passer entre eux. Le document ajoutait que l'esclave Gritti serait chargé par la Porte de la fixation des limites du royaume; que Charles devait envoyer un ambassadeur pour faire sa paix particulière; qu'en attendant l'arrivée de son plénipotentiaire, on suspendrait les hostilités contre lui, à moins qu'il ne les

[1] Les premiers ambassadeurs avaient été Hobordansky et Weixelberger; les seconds, Lamberg et Jurischitz; les troisièmes, Lamberg et Nogarola.

commençât lui-même, et qu'en ce cas on était prêt à le combattre lui et le monde entier.

Le jour suivant avait été fixé pour la réception des ambassadeurs par le Sultan. Ils furent préalablement invités à un repas par le grand-vizir, qui leur posa les termes dans lesquels ils devaient parler à Souleïman. Voici quelles furent les instructions d'Ibrahim: « Le roi Ferdinand, ton fils, considère tout ce que tu possèdes comme sa propriété, et tout ce qu'il possède comme la tienne, parce que tu es son frère. Il ignorait que tu te fusses réservé la Hongrie, car, s'il l'avait su, il n'aurait jamais fait la guerre pour la garder. Mais puisque toi, son père, tu désires l'avoir en ta puissance, il te souhaite toute sorte de bonheur dans cette possession et une bonne santé, car il ne doute pas que toi, son père, tu ne l'aides à acquérir ce royaume et d'autres encore. » Les ambassadeurs prièrent l'interprète de la Porte Younisbeg d'exprimer leur reconnaissance de ce qu'Ibrahim, frère du roi Ferdinand (car ses services avaient été offerts et acceptés en cette qualité), s'intéressât ainsi aux affaires de son frère. Ils furent ensuite introduits par le tschaousbaschi en présence du Sultan, dont ils eurent l'honneur de baiser les vêtemens. Cornelius répéta textuellement les paroles d'Ibrahim [1]; Younisbeg les transmit au grand-vizir, qui les traduisit au Sultan, en brodant sur ce fond toutes les fleurs de sa rhétorique. Cornelius s'ex-

[1] « Tunc Cornelius honore exhibito salutavit ipsum magnum Cæsarem » secundum documentum quod dederat heri Ibrahimus, et secundum id quod » oratores hodie admonuerat. »

cusa de n'avoir pas de présens à offrir, et pria le Padischah de restituer la dot de la reine Marie et de permettre au frère de Ferdinand, Ibrahim, de paraître à la Porte en qualité de mandataire du roi. Jérôme exprima le désir qu'avait le fils du grand Padischah, Ferdinand, de vivre toujours en paix avec son père, d'être en correspondance suivie avec lui, et d'avoir un baile ou un consul à Constantinople; il répéta encore ce qui avait déjà été répété cent fois, à savoir : que le fils n'avait rien qui ne fût au père, et le père rien qui ne fût au fils [1]. Souleïman répondit en s'interrompant souvent, afin qu'Younisbeg interprétât immédiatement chaque partie de son discours : « Le Padischah vous accorde la paix que les six ambassadeurs précédens n'ont pu obtenir. Il ne vous l'accorde pas pour sept ans, pour vingt-cinq ans, pour cent ans, mais pour deux siècles, trois siècles, pour l'éternité, si vous ne la rompez pas vous-mêmes. Le Padischah se conduira envers Ferdinand comme envers un fils; les royaumes et les sujets du Padischah sont à la disposition de son fils Ferdinand, comme ceux de Ferdinand sont à la disposition de son père; le Padischah rend à la reine Marie sa dot et ses autres biens et domaines. » Cornelius et Jérôme baisèrent, au nom de Marie, le premier la main, et le second les vêtemens du Sultan. Ibrahim ajouta en présence de son maître : « Les conventions qui seront

[1] « Nihil esse filii quod non sit patris, nihil esse patris quod non sit » filii. »

passées entre les rois Ferdinand et Jean seront confirmées par le grand empereur ; mon esclave Gritti recevra des ordres à ce sujet. Le grand empereur sera l'ami des amis de son fils Ferdinand et l'ennemi de ses ennemis. » Le grand-vizir demanda de nouveau à Cornelius la justification de la lettre de Charles, et celui-ci s'efforça de l'interpréter dans un sens entièrement inoffensif. « Charles, dit-il, n'avait jamais eu l'intention d'insulter qui que ce fût ; du reste, on ne pouvait empêcher personne de se méprendre sur l'esprit de cette lettre, et Charles approuverait sans nul doute la paix conclue par son frère avec la Porte. » Ibrahim, après avoir questionné à plusieurs reprises les ambassadeurs sur ce qu'ils pouvaient avoir à ajouter, leva l'audience, qui avait duré trois heures, et que ni lui ni le Sultan ne paraissaient avoir trouvée trop longue [1]. Le lendemain, Cornelius et Jérôme furent mandés au palais d'Ibrahim, où ils trouvèrent aussi Gritti. « Vous êtes de nos amis, leur dit le grand-vizir, depuis qu'hier vous avez mangé avec nous de notre pain et de notre sel. Il vous sera confié deux lettres pour Ferdinand : l'une du Sultan, l'autre de moi, seul dépositaire de la puissance de mon maître, et gouverneur de son empire, car c'est ainsi que j'ai l'habitude de signer [2] ;

1 « Sic tandem valedixere Magno Cæsari et egressi non sine admiratione » omnium Turcarum, quod tamdiu apud magnum Cæsarem manserint, nam » ad horas fere tres apud ipsum substiterunt. »

2 *Quoniam sum Gubernator Imperii et Domini ipsius, sic enim solemus scribere.* Ibrahim s'exprime sur lui-même avec aussi peu de modestie non seulement devant les ambassadeurs de Ferdinand, mais encore devant l'am-

nous vous chargerons aussi de deux lettres pour l'empereur Charles. » Les ambassadeurs ayant demandé qu'on leur donnât communication de l'original du traité, ou du moins qu'on leur en remît une copie, Ibrahim leur répondit que tel n'était pas l'usage, que chaque peuple avait ses coutumes, et par conséquent les Ottomans les leurs. Mais Gritti s'offrit à leur lire le traité, et Ibrahim continua : « Gritti vous nommera les puissances que nous avons comprises dans la paix, et que nous voulons voir bien traitées par Ferdinand. » Une discussion animée s'engagea entre Cornelius et Gritti au sujet de la dot de la reine Marie, que la veille on avait promis de restituer ; Ibrahim dit à Jérôme en langue esclavone que la parole donnée serait observée religieusement. Là-dessus les ambassadeurs prirent congé du grand-vizir (14 juillet 1533), qui les chargea de présenter ses amitiés à son frère Ferdinand. Cependant Younisbeg ne leur remit les lettres pour Ferdinand et Charles-Quint que trois semaines plus tard [1] ; ils partirent deux jours après les avoir reçues. Ainsi sous prétexte de la communauté de biens qui

bassadeur vénitien Pietro Zeno. Marini Sanuto, LVIII. *Ibraim : il Sr. mi ha dato diritto al messo del Impero, vol sia conosciuta la mia persona non come Bassa ma come partecipe del Impero, e che io daji la vita e la morte a chi me piace ; il Sr. a sui Sangiachi che son da colore uno roso altro bianco ; il Sr. si ha dato la parte rosa e mi ha dato il turchino.* Divisum imperium cum Jove Cæsar habet, *cosa che mai pur fu.*

[1] Le même jour, Gritti tomba malade, et le nouveau baile Nicolò Giustiniani et l'ambassadeur Come Contareno entrèrent à Constantinople. Une semaine auparavant étaient arrivés Lasczky et Camillo Ursino, ambassadeurs de Zapolya.

devait exister entre le père et le fils, Souleïman cacha son usurpation de la Hongrie; et la prétendue fraternité de Ferdinand et d'Ibrahim ne servit qu'à déguiser l'humiliation du premier qui était placé sur la même ligne qu'un vizir de l'empire. C'est par de pareils sacrifices d'intérêt et d'honneur que l'Autriche acheta sa première paix avec les Ottomans.

LIVRE XXVIII.

Campagne de Perse. — Prise de Tebriz et de Bagdad. — Exécution d'Iskender Tschelebi. — Disgrâce et mort d'Ibrahim. — Traité d'alliance avec la France. — Restitution de Koron. — Expédition de Khaïreddin Barberousse et de Charles-Quint contre Tunis.

Après son expédition de Vienne, que toutes les lettres de victoire possibles n'avaient pu métamorphoser en une série de triomphes, après la conclusion du premier traité de paix avec l'Autriche, Souleïman tourna ses regards de l'ouest à l'est de son empire. A l'exemple de son aïeul Mohammed II et de son père Sélim Ier, il résolut d'ouvrir en personne la campagne contre le schah de Perse. C'est à partir de ce moment que s'alternent pendant deux siècles les guerres des Ottomans avec la Perse et la Hongrie, de sorte que la paix avec l'une de ces puissances était l'indice certain des hostilités avec l'autre. De la position même de la Turquie qui confine par deux côtés opposés de ses frontières à ces deux royaumes, ressortait nécessairement sa rivalité avec eux ; il faut joindre à ces motifs d'inimitié qui avaient, pour ainsi dire, leur racine dans le sol, les haines nationales et le fanatisme religieux. La comparaison des langues et des histoires des Allemands et des

Persans amène à penser que ces peuples descendent d'une souche commune; leurs aïeux, les habitans de l'Iran, ne cessaient de combattre ceux du Touran, les ancêtres des Turcs. L'Ottoman ne voit dans un Allemand qu'un infidèle, et dans un Persan qu'un hérétique; aussi une guerre avec eux était-elle pour lui un devoir sacré que prescrivait le Koran, et que sanctionnaient les fetwas des légistes. Sélim avait préludé à ses expéditions contre Ismaïl par le meurtre de tous les hérétiques habitant son empire; Souleïman avait eu aussi son massacre, quoique bien plus restreint, puisqu'il ne s'était exercé que sur les prisonniers persans détenus à Gallipoli. Telle avait été la réponse de Souleïman aux félicitations tardives du schah Tahmasp [1], et la première révélation des projets de conquête qu'il méditait dès lors contre la Perse et qu'il avait dû ajourner à une époque plus favorable [2]. Plusieurs circonstances précipitèrent l'événement. Les deux souverains avaient été trahis chacun par son gouverneur sur une des frontières : Scherifbeg, khan de Bidlis, avait quitté le service de Souleïman pour celui du schah, tandis que le gouverneur de l'Azerbeïdjan, Oulama, qui, sous le règne de Bayezid II, avait fui du Tekké lors de la révolte de Scheïtankouli pour se réfugier en Perse, avait vendu la cause de sa nouvelle patrie à Souleïman [3]. Quelques mois avant le siége de Güns, Oulama avait été reçu au baise-main à Constantinople et nommé par le Sultan beglerbeg

[1] Tahmasp ou Tahmasib, comme l'a écrit Senkowsky. — [2] Voyez l. XXVI.
[3] Djelalzadé, f. 169. Petschewi, f. 59.

de Hossnkeïf et de tout le territoire de Bidlis. avec un revenu annuel de deux millions d'aspres (quatre cent mille ducats). Il avait été enjoint en même temps aux beglerbegs de Karamanie, d'Amassia, de Soulkadr, de Syrie et de Diarbekr, d'appuyer Oulama de toutes leurs troupes pour l'aider à se mettre en possession de son gouvernement et surtout de Bidlis [1]. Oulama avait commencé en effet le siége de cette place, mais Scherifbeg était accouru avec un corps persan et l'avait forcé à la retraite. La nouvelle de cet échec était parvenue à Souleïman pendant sa marche à travers la Syrmie sur Güns. Soulfakar-Khan, investi par Tahmasp du gouvernement de Bagdad, et désigné plus généralement sous le titre de khalife des khalifes [2], avait imité l'exemple d'Oulama; il avait envoyé les clefs de Bagdad à Souleïman, et il espérait pouvoir se maintenir dans cette ville jusqu'à l'arrivée des secours promis par les Ottomans. Mais, peu de temps après, il fut assassiné par des affidés de Tahmasp, et sa mort assura de nouveau la possession de Bagdad à la Perse. L'honneur de l'empire imposait à Souleïman la conquête des places de Bidlis et de Bagdad, la première s'étant révoltée contre son autorité, la seconde s'étant mise sous sa protection; aussi la guerre, depuis si longtemps méditée contre la Perse et ajournée jusqu'alors, ne tarda-t-elle pas à éclater. Le grand-vizir, revêtu de

1 Ferdi, f. 181.

2 Ferdi, f. 183. *Khaliféetoul-khouléfa Khadimbeg*, émir du diwan de Schah-Ismaïl, avait été revêtu le premier de ce titre par ce souverain; Khadimbeg avait eu pour successeur Soulfakar. Petschewi, f. 59.

nouveau du titre de serasker, partit pour Bidlis dans l'équinoxe d'automne, peu après la signature du traité de paix avec Ferdinand de Hongrie; le Sultan devait quitter Constantinople à l'équinoxe d'été, pour marcher en personne sur Bagdad [1].

Avant d'arriver à Koniah, le serasker vit arriver dans ses campemens de Tschinarlu, Schemseddin, fils d'Oulama, qui lui apportait, avec la nouvelle de la défaite de Scherifbeg par son père, la tête du rebelle (21 octobre 1533 — 2 rebioul-akhir 940) [2]. Il confirma à Schemseddin l'investiture du gouvernement de Bidlis, un des sandjaks héréditaires du Kurdistan, et alla prendre ses quartiers d'hiver à Haleb. Pendant les loisirs forcés de la mauvaise saison, Ibrahim entama avec les commandans de plusieurs forteresses persanes des négociations qui facilitèrent leur reddition, lorsque l'armée ottomane se mit en marche, au commencement du printemps, pour envahir la Perse. C'est ainsi que tombèrent au pouvoir d'Ibrahim Aadildjouwaz, Ardjisch et Akhlath, l'ancienne Chliat. Ces trois places sont situées sur la rive septentrionale du lac appelé par les géographes européens lac de Wan, du nom d'une ville s'élevant sur ses bords orientaux, et par les Asiatiques lac d'Ardjisch (l'Arsissa de Ptolémée). Si de Wan on longe le rivage vers le nord, on arrive par le Pas de Bendmahi à Ardjisch (Arze) qu'on aperçoit au milieu d'une plaine fertile et plantée de noyers [3]; à deux stations plus loin à l'ouest est

[1] Djelalzadé, Solakzadé, Ali, Ferdi. — [2] Djelalzadé, f. 169. Petschewi, f. 59. — [3] *Djihannuma*, p. 412.

Aadildjouwaz sur les bords du lac qui a englouti une partie de ses murs [1]; à une station d'Aadildjouwaz, Akhlath, ancienne résidence des princes turcomans qui se faisaient appeler Ermenschahs, c'est-à-dire rois d'Arménie [2], s'étend dans une plaine riante et renommée par ses pommes, parmi lesquelles on en trouve du poids de cent dirhems [3]. Cette place a été souvent dévastée par des tremblemens de terre, et plus souvent encore par les guerres des begs kurdes, des Turcs et des Persans; elle fut enlevée aux Seldjoukides par Khouarezm Djelaleddin Mankberni, puis saccagée par les Mogols sous Djenghiz-Khan, et par les Tatares sous Timour. Akhlath est célèbre pour avoir donné naissance à plusieurs savans et pour posséder les tombeaux [4] des princes arméniens et turcomans [I], et surtout ceux des aïeux d'Osman, fondateur de l'empire turc [II].

Le plan d'Ibrahim était de se rendre de Haleb à Bagdad, par Diarbekr et Mossoul; mais le defterdar Iskender Tschelebi, qui avait été adjoint au serasker en qualité de kiaya, c'est-à-dire de substitut, empêcha la réalisation de ce projet. Iskender Tschelebi avait su gagner la confiance de Souleïman par l'habileté dont il avait fait preuve dans l'administration des finances de l'empire, et ses immenses richesses lui avaient valu

1 *Djihannuma*, p. 412.

2 Martin, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, p. 13.

3 *Djihannuma*, p. 413.

4 Petis de La Croix visita ces tombeaux qu'il prit pour des tombeaux de saints. Martin.

une haute influence. C'était le seul des grands dignitaires qui rivalisât de magnificence avec les vizirs et le grand-vizir lui-même. Il avait six cents esclaves dont trois cents portaient des bonnets d'or [1], tandis qu'Ibrahim ne comptait que quatre cents esclaves coiffés avec un tel luxe; les deux autres vizirs seulement soixante à quatre-vingts. Au départ de l'armée, le kiaya d'Ibrahim passa en revue douze cents hommes de sa suite bien armés et bien montés. D'après le système administratif des Ottomans, chaque dignité ou chaque fief de l'empire devait un service de guerre proportionné à son importance; à cette époque, le defterdar était obligé d'envoyer à l'armée, à l'ouverture de chaque campagne, trente hommes équipés à ses frais. Ibrahim le pria d'emmener avec lui cent dix cavaliers outre son contingent. Iskender Tschelebi, ne voulant ni refuser ni accorder entièrement la demande du grand-vizir, conduisit au camp cent dix hommes dans lesquels était compris le contingent que lui imposait sa charge. Ibrahim dissimula le mécontentement qu'il ressentait de cette parcimonie du defterdar, et le prit dès lors en haine; celui-ci de son côté, ne se faisant pas illusion sur les dispositions du grand-vizir à son égard, désirait sa chute, sentiment que son ennemi lui rendait avec usure, de sorte qu'ils travaillèrent tous deux sourdement à se perdre. Cette inimitié fut exploitée par le greffier de Syrie, Nakkasch Ali, qui espérait, en renversant le defterdar, hériter de sa

[1] Solakzadé, f. 111. Djelalzadé. Ali, XXXII[e] récit, f. 246. Petschewi, f. 60.

place. D'après un plan concerté à l'avance, suivant toute probabilité, entre Nakkasch Ali et Ibrahim, il arriva qu'au moment du départ de l'armée, lorsque les chameaux qui portaient le trésor allaient se mettre en marche, on entendit tout-à-coup s'élever de toutes parts les cris : *au voleur!* Les gens du grand-vizir accoururent et arrêtèrent trente des gardiens du trésor. Ces malheureux avouèrent le lendemain, dans les tortures de la question, qu'ils avaient projeté, de complicité avec le defterdar, de piller le trésor pendant la nuit. Mais ce n'était qu'une calomnie, et le bon sens des troupes se refusa à voir dans cette affaire autre chose qu'une intrigue du serasker [1].

Iskender Tschelebi ne vit dès lors plus de salut pour lui que dans la ruine de son ennemi. Ce fut dans ce dessein qu'il proposa, en appuyant son avis des raisons les plus plausibles et du témoignage du transfuge Oulama, de marcher immédiatement sur la capitale de la Perse, abandonnée récemment par le schah d'après les dernières nouvelles arrivées au camp; il ajouta que la chute de Tebriz entraînerait nécessairement celle de Bagdad. Il espérait pouvoir faire naître en ce pays des circonstances qui amèneraient la disgrâce de son rival en compromettant la sûreté ou la gloire de l'armée. La vanité et l'ambition du grand-vizir, qui était flatté par l'idée d'être appelé le conquérant de Tebriz, le firent tomber dans le piége tendu

[1] Djelalzadé, f. 171. Petschewi, f. 61. A cette époque, dit Petschewi d'après Djelalzadé, la place de defterdar de Syrie et de Diarbekr n'était pas une place distincte; elle était cumulée avec les autres attributions du defterdar.

par le defterdar. En effet, Ibrahim marcha sur Tebriz en laissant Bagdad de côté, passa l'Euphrate près de Biredjik, arriva le 14 mai 1534 (11 silkidé 940) à Amid, et s'y arrêta pendant six semaines pour rassembler toutes ses troupes [1]. Dix jours après son départ d'Amid (11 silkidé — 23 juin), il alla camper à Sourwarek, où il reçut des députations qui vinrent lui offrir les clefs du château d'Aounik et de la forteresse de Wan; cette dernière place, l'une des plus fortes de l'empire ottoman, avait été vainement assiégée par Timour pendant trois semaines, et les rochers sur lesquels elle est assise avaient résisté tout un jour aux efforts de dix mille hommes qui, d'après les ordres du conquérant, s'efforcèrent, mais vainement, de les faire sauter [2]. Le gouverneur de Syrie, Khosrew-Pascha, fut nommé gouverneur de Wan. Le lendemain, Emirbeg, de la tribu turque des Mahmoudi, apporta les clefs de Siawan [3], et Ibrahim reçut les soumissions successives des châteaux-forts de Harem, Bidkar, Rouseni, Khoul, Tenouz, Awnik, Bayezid, Waïtan et Ikhtiman [4]. Le 1er moharrem 941 (13 juillet 1534), l'armée ottomane entra triomphalement à Tebriz. Ibrahim établit ses quartiers d'été à Esaadabad, et éleva, près du mausolée de Ghazan au sud de la ville, un fort, dans lequel il mit une garnison de mille arquebusiers, pour tenir

[1] Ferdi, f. 206.

[2] *Djihannuma*, p. 411. Voyez aussi le livre VII de cette Histoire, et le chronographe de la conquête : *Aldi hissar Wani Souleïman Schahhümüz*.

[3] Petschewi, f. 60. Djelalzadé, f. 172. Ferdi.

[4] Ferdi, f. 207. Djelalzadé, f. 172. Petschewi, f. 60.

les habitans en bride. Voulant prévenir le meurtre, le pillage et toutes les brutales insolences de la conquête, il institua à Tebriz un juge, et y laissa une nombreuse garde de sûreté. Ces dispositions, par lesquelles Ibrahim prévint toute espèce de désordres [1], sont d'autant plus glorieuses pour sa mémoire, que le fetwa rendu par les légistes à l'occasion de cette guerre avait ordonné le massacre général des hérétiques et le pillage de leurs biens. Le seul échec qui vint tempérer les prospérités de cette campagne, fut celui qu'essuya l'armée dans le défilé de Kizildjé-Tagh. Oulama et Iskender Tschelebi avaient obtenu d'Ibrahim d'être envoyés dans les montagnes avec dix mille hommes qui périrent presque tous dans cette expédition [2]. Cette défaite partielle fut en quelque sorte contrebalancée par les soumissions du schah de Schirwan et du prince de Ghilan, Mouzaffer-Khan, dont les envoyés vinrent déposer de riches présens aux pieds d'Ibrahim. Après avoir conféré le gouvernement de l'Azerbeïdjan à Oulama et celui de l'Irak à Baïenderoghli Mouradbeg [3], le serasker adressa de Tebriz un rapport détaillé à Souleïman sur les résultats de la campagne, et sur la convenance qu'il y avait dès lors à expédier des lettres de victoire à ce sujet dans toutes les provinces de l'empire [4].

1 On trouve dans Ferdi, f. 205, et Djelalzadé, f. 173, ce beau témoignage rendu à la noble conduite d'Ibrahim : *Aadjemden bir ferd sermou gusend gœrmedi*, c'est-à-dire, « aucun des Persans ne perdit seulement la pointe d'un cheveu. »

2 Djelalzadé, f. 174. Petschewi, f. 61. — 3 Djelalzadé. Ferdi. *Journal* de Souleïman du 2 septembre. — 4 *Journal* de Souleïman du 2 septembre.

Le jour même où Ibrahim avait quitté la ville d'Amid et s'était mis en marche pour Tebriz (1er silhidjé 940 — 13 juin 1534), Souleïman était sorti de Scutari, en se dirigeant sur les frontières de la Perse. Avant son départ de Constantinople, il avait envoyé Aloisio Gritti avec trois mille hommes en Hongrie, confié l'administration de sa capitale à un sandjakbeg, et celle de l'Asie-Mineure à son fils Moustafa, gouverneur de Saroukhan. Il traversa rapidement les capitales de l'Anatolie, Nicée, Kutahia, Akschehr et Koniah. Pendant son séjour dans cette dernière ville, un courrier d'Ibrahim lui apporta les clefs de Wan et des autres places qui s'étaient soumises. Reconnaissant envers Dieu du succès de ses armes, Souleïman visita le tombeau du grand poëte mystique Djelaleddin Roumi. Après la lecture du Koran et du Mesnewi, les derwischs commencèrent, au bruit du tambour et de la flûte, leurs exercices religieux, c'est-à-dire leurs danses. L'enthousiasme des derwischs et l'éblouissement causé aux spectateurs par la rapidité de leurs mouvemens furent tels, que le sépulcre paraissait être aussi emporté dans cette ronde furieuse, et qu'on crut voir l'ombre du *grand Sultan du royaume des esprits,* du molla Khounkiar (molla empereur), prophétiser à *l'ombre de Dieu sur la terre,* à Souleïman, l'heureuse issue de la campagne de Perse [1]. Souleïman se recommanda aux prières du molla Khounkiar, dont le père s'appelait Sultanoul-Oulema (le sultan des légistes), et

[1] Djelalzadé, f. 173.

le fils, Sultan-Weled (le sultan enfant) [III]. Souleïman visita également à Seïd-e-Ghazi le tombeau de Sid-al-Battal [1], et à Erzeroum celui du scheïkh Ebou Ishak Karzouni. D'Ardjisch, qu'il constitua en fief pour Ibrahim, il envoya à celui-ci son premier écuyer Mohammed avec des présens d'un grand prix (20 septembre); mais ayant appris que les Persans s'étaient avancés pour attaquer le grand-vizir, il annonça dans le diwan son intention de partir immédiatement pour Tebriz [IV]. Il entra le 27 septembre dans cette capitale, dont les habitans étaient venus en foule à sa rencontre. Le jour suivant, l'armée du Sultan et celle du grand-vizir opérèrent leur jonction à Aoudjan. Le 29, Souleïman convoqua un grand conseil dans lequel le serasker, les beglerbegs, les agas, le defterdar Iskender Tschelebi, le reïs-efendi Moustafa Djelalzadé Tschelebi [V], et le nischandji Sidibeg furent revêtus de kaftans d'honneur. Les troupes de la maison du Sultan, le corps des janissaires et la cavalerie régulière reçurent une gratification de mille aspres ou vingt ducats par tête. Le prince de Ghilan, Melek-Mouzaffer, vint rendre hommage à Souleïman et lui baiser la main; le fils du prince de Schirwan fut nommé commandant de la garnison de Tebriz, composée des contingens des begs de Baïbourd, Koumakh, Karahissar et Adana. Puis l'armée continua sa marche par Miané et Zenghan sur Sultaniyé, où l'empereur fut

[1] Le Cid arabe, mort en 121 de l'hégire (738). Son histoire, sous la forme du roman, se trouve à la Bibliothèque royale de Paris, nos 317, 318, 338, 339, 340, 341, 344; et à la Bibliothèque de Vienne, no 170.

informé que Schah Tahmasp venait d'exécuter un mouvement rétrograde, et que Mohammed, prince de l'ancienne dynastie de Soulkadr, était passé dans les rangs ottomans. Mohammed ne fut pas le seul qui déserta les drapeaux de Tahmasp; le fils de Schahrokhbeg et cinq autres dignitaires persans trahirent leur souverain et vinrent se ranger sous les drapeaux de Souleïman qui les admit à la cérémonie du baise-main, et leur fit distribuer des vêtemens d'honneur, des turbans et de l'argent pour pouvoir soutenir convenablement leur dignité (15 rebioul-akhir — 24 octobre). La saison avancée rendit très-difficile le passage des montagnes qu'il fallait franchir pour arriver à Hamadan; beaucoup de bêtes de somme périrent, et l'artillerie faillit rester embourbée dans les chemins amollis par les pluies. C'est dans cette marche qu'Ibrahim paraît avoir exploité la mauvaise humeur que ressentait Souleïman de tous ces obstacles, en les attribuant à l'imprévoyance d'Iskender Tschelebi qui était le quartier-maître-général de l'armée; Iskender fut destitué et ses grands fiefs confisqués au profit de la couronne [1]. Cependant cette injustice ne changea rien à l'état des chemins qui devinrent encore plus impraticables, lorsque les troupes, laissant derrière elles Hamadan, se furent engagées dans les défilés de l'Elwend, l'Oronte des anciens. Une grande quantité de bagages fut perdue; cent chariots d'artillerie furent brûlés et leurs canons enterrés, pour qu'ils ne tom-

[1] *Journal* de Souleïman du 24 octobre. Ali, Ferdi, Djelalzadé, Solakzadé.

bassent pas entre les mains de l'ennemi [1]. Les soldats étaient tellement harassés de fatigue, qu'ils se virent obligés de déposer au château de Schahi le corps du nischandji Sidibeg qui était mort dans cette marche, et avait demandé d'être enseveli près du tombeau du grand-imam à Bagdad [2]. A travers mille obstacles, l'armée s'avança sur Bagdad, dont le commandant, Mohammedbeg, originaire du Tekké, avait envoyé une lettre de soumission, et cependant s'était enfui avec toutes ses troupes. Le grand-vizir prit les devans pour se mettre en possession d'une ville si importante pour le moment sans défense; il fit fermer les portes pour prévenir le pillage, et en envoya les clefs à Souleïman par son porte-drapeau, à qui cette mission valut un don de cinq cents ducats, et l'investiture du sandjak de Zwornik, dont le revenu à cette époque était de trois cent mille aspres (24 djemazioul-akhir — 31 décembre). Le lendemain, le serasker sortit de Bagdad et alla à la rencontre du Sultan, qui s'épuisa en libéralités pour lui témoigner sa bienveillance; Souleïman lui fit un présent de vingt mille ducats, et augmenta son traitement d'une somme égale à percevoir sur les revenus de l'Egypte [3]. Dans les diwans qui suivirent, les beglerbegs, les begs, les agas eurent l'honneur de baiser la main du Sultan; des promotions furent faites pour récompenser les services rendus depuis le commencement de la campagne. L'historien Djelalzadé Moustafa Tschelebi, qui avait jusqu'alors rempli les

[1] *Journal* de Souleïman du 10 novembre. — [2] *Ibid.* du 13 novembre. — [3] *Ibid.* du 30 novembre.

fonctions de reïs-efendi, fut élevé à la dignité de nischandji ; il eut pour successeur Redjeb dans la secrétairerie-d'Etat. Les fonctions de secrétaire du diwan (tezkeredji) échurent à Ramazanoghli-Mohammed qui a écrit aussi une histoire des Ottomans, qui devint plus tard nischandji, et qu'on surnomma le petit-nischandji, pour le distinguer du grand-nischandji (Djelalzadé). Souleïman donna en fief à Djelalzadé Moustafa Tschelebi des biens de la couronne d'un revenu annuel de cent quatre-vingt mille aspres, ou trois mille six cents ducats ; au reïs-efendi un fief de cinquante mille aspres ou mille ducats, et au secrétaire du diwan, un autre de dix-huit mille aspres ou trois cent soixante ducats [1].

Bagdad, la place frontière de l'empire ottoman, à l'est contre les Persans, comme Belgrade à l'ouest contre les Hongrois, a reçu le nom de *Darous-selam* ou maison du salut, de même que Belgrade, celui de *Daroul-djihad* ou maison de la sainte lutte. On l'appelle encore *Daroul-khalifet* ou maison du khalifat, parce qu'elle a été la résidence des khalifes abbassides, *Bourdjoul-ewlia*, ou boulevard des saints, parce qu'elle renferme les tombeaux de beaucoup d'hommes pieux, et *Sewra*, c'est-à-dire l'oblique, parce que ses portes intérieures sont masquées par ses portes extérieures [2]. En l'année de l'hégire 148 (765), le second khalife de la famille d'Abbas, Manssour, jeta les fondemens de

[1] *Journal* de Souleïman du 8 décembre. Ferdi, Solakzadé, Ali. Djelalzadé, f. 180.

[2] *Djihannuma*, p. 458.

Bagdad sur les bords orientaux du Tigre. Cette ville, disent les historiens et les géographes nationaux, fut bâtie sous des conjonctions d'astres tellement favorables, qu'aucun des trente-six khalifes abbassides dont elle était la résidence ne mourut dans ses murs; plusieurs d'entre eux cependant y ont été ensevelis [1]. Elle doit son nom de Bagdad, soit à un derwisch dont la cellule aurait été établie sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui, ainsi que le prétendent quelques historiens, soit, et c'est plus probable, à ses environs fertiles; car déjà du temps de Sémiramis, la contrée de Hamadan avait été surnommée *Baghistan* ou pays du jardin [2]. Encore de nos jours, Bagdad est célèbre par ses champs de riz, ses dattes, ses limons, ses oranges. Les villes voisines de l'Irak arabe lui apportent le tribut de leurs fruits : Bassra lui envoie du riz et des cannes à sucre; Wasith, des pommes et des raisins; Schehrban, des grenades [3]. Bagdad est l'entrepôt du commerce entre les Indes et la Perse, et le lieu de passage des caravanes qui partent de Bassra et d'Isfahan pour la Syrie et l'Asie-Mineure. De forts remparts, flanqués de cent cinquante tours et protégés par un fossé profond, entourent de tous les

1 *Djihannuma*, p. 454.

2 Diodore de Sicile, l. II. Βαγιστανον, *Baghistan*, littéralement *lieu du jardin*.

3 *Djihannuma*, p. 459. Voyez le plan de Bagdad, dans Niebuhr, t. II, p. 289, pl. XLIV; et la description de la ville, dans Ives, t. II, ch. 3. Otter, II, p. 200. Tavernier. Olivier, IV, p. 308. Sestini, *Viaggio di ritorno o di Bassora*, p. 211. Heude, *Journey*, p. 138. Mac. Kinneir, *Geograph. Mem.*, 252.

côtés Bagdad, qui s'étend en demi-cercle, et embrasse environ douze mille aunes de terrain [VI]; le Tigre, dont le nom persan signifie *la flèche,* figure, en coulant du nord au midi, la corde d'un arc formé par la ville. Au nord est la porte du Grand-Imam [VII], ainsi appelée du tombeau d'Ebou Hanifé, situé à une lieue dans la campagne; deux autres portes ont reçu le nom de *porte blanche* et de *porte noire;* la porte du pont conduit au faubourg de Kouschlar Kalaasi (château des oiseaux), situé à l'ouest de la ville dans le faubourg, de l'autre côté du Tigre [1]. Il n'existe plus de traces de l'ancien palais des khalifes, non plus que du *palais de l'arbre*, bâti par le khalife Moktader pour y abriter l'arbre d'or, sur les branches duquel étaient assis à droite et à gauche des cavaliers sculptés, richement vêtus et tenant l'épée à la main [VIII]; mais on voit encore le magnifique dôme que fit élever Haroun al-Raschid sur le tombeau de son épouse Zobeïdé. Dans le pays, personne ne peut indiquer au voyageur l'emplacement de la première académie de l'Islamisme fondée par le grand-vizir Nizamoul-Mulk. L'académie, construite sur le modèle de la précédente par le dernier khalife abbasside, Mostanssar, a changé complètement de destination; au lieu d'être un foyer de sciences et de lumières, elle est devenue l'hôtel de la douane [2]. Les nombreux tombeaux qui ont fait don-

[1] *Djihannuma*, p. 460.

[2] Mac. Kinneir, *Géograph. Mem.*, p. 252. Cet édifice, flanqué à l'est de cent petites tours et de dix-sept grandes, a six portes, trois de chaque côté du fleuve.

ner à Bagdad le surnom de ville des saints, se trouvent, partie dans l'intérieur même des murs, partie dans le faubourg Roussafé et sur la rive occidentale du Tigre. Dans l'enceinte de la ville s'élèvent le tombeau du scheïkh Abdoul Kadir-Ghilani, fondateur de l'ordre des derwischs Kadri [1], et celui du grand-scheïkh Sührwerdi, qui mourut martyr de sa doctrine philosophique [2], mais en odeur de sainteté pour avoir été le gardien des restes de l'imam Ebou Hanifé. Ce saint de l'islamisme est le premier des quatre imams des quatre sectes orthodoxes; les légistes ottomans l'ont adopté pour guide dans leurs interprétations de la loi [3]. L'un des trois autres imams, Hanbal (Annibal), repose également à Bagdad. En face du tombeau d'Ebou Hanifé, on voit, de l'autre côté du fleuve, les tombeaux de deux des douze imams de la famille du Prophète, du septième, Mousa Ali-Kazim (domptant sa colère), et du neuvième, Mohammed Takki, petit-fils de Mousa. Bagdad possède en outre les restes des imams *Moudjtehid* (interprètes de la loi), qui occupent le premier rang après les quatre imams des rites orthodoxes [4]. Les Musulmans y vénèrent aussi les sépultures des grands mystiques Djouneïd, Schoubli et Manssour Halladj; ce dernier périt au milieu des

[1] Mort en 1165 (561). Mouradjea d'Ohsson, IV, p. 622.

[2] Il fut exécuté, quoique innocent, en 1191 (587). Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*.

[3] Mouradjea d'Ohsson, I, p. 17.

[4] Sa biographie se trouve dans les *Fleurs de la Mystique orientale*, par Tholouk, p. 310.

tortures les plus cruelles, pour s'être annoncé comme une divinité incarnée[1]. A Roussafé enfin repose le plus grand des imams ; et les tombeaux de plusieurs khalifes de la maison d'Abbas [IX] y témoignent encore, malgré leur état de dégradation, de la magnificence que ces princes déployaient dans la construction de leurs édifices. Deux cents ans après sa fondation, Bagdad vit s'élever, outre le palais des khalifes, celui de Moïzeddewlet (qui honore l'empire), prince de la puissante dynastie Bouyé, laquelle régnait dans l'Irak persan et arabe[2], et faisait trembler les khalifes eux-mêmes. Adhadeddewlet (bras de l'empire), le plus grand des princes de cette dynastie, fonda à Bagdad un hôpital magnifique, et son parent Scherefeddewlet (noblesse de l'empire), un observatoire[3]. Le palais des khalifes fut brûlé avant même l'invasion des Mogols, lorsque Khouaresmschah Djelaleddin Minkberni[4], ravagea Bagdad ; mais la ville entière fut ruinée, lorsque le khan mogol Houlagou lieutenant de Djenghiz-Khan vint en détruire tous les édifices et en massacrer les habitans. L'ancienne Bagdad périt avec le khalifat ; puis elle renaquit de ses ruines sous les dynasties des Ilkhans et des princes du Mouton-Noir et du Mouton-Blanc, qui se succédèrent dans la domination de l'Irak. Mais Timour ne tarda pas à renouveler à Bagdad toutes les horreurs du passage de Djenghiz-Khan, et les surpassa encore par les pyramides de

1 En 350 (961). Hadji-Khalfa. Soyouti, *Histoire des Khalifes*. Ibn-Schohné. — 2 En 372 (982). Hadji-Khalfa. — 3 En 622 (1225). — 4 En 656 (1258).

têtes humaines qu'il y fit élever. Bagdad passa de la dynastie du Mouton-Blanc à Schah-Ismaïl, fondateur de la dynastie des Safis, et enfin à Souleïman. Souleïman avait hérité de ses aïeux les titres de dominateur des deux continens et des deux mers [1], de protecteur des deux saintes villes de la Mecque et de Médine [2], de maître des résidences de Constantinople, Andrinople, Brousa, Caire la puissante [3], Damas la rivale du Paradis [4], Haleb la magnifique [5]; il ajouta à ces titres ceux de prince de Belgrade la maison de la terre sainte [6], et de Bagdad la maison du salut et de la victoire [7].

Pendant les quatre mois que l'armée passa dans ses quartiers d'hiver à Bagdad, le Sultan s'occupa d'asseoir l'administration de ses nouvelles conquêtes sur les bases les plus justes, en ordonnant de cadastrer tout le pays et en y introduisant le système de fiefs tel qu'il existait dans les autres provinces de son empire; il visita les monumens de la ville, et les célèbres pélerinages de Kerbela et de Nedjef où sont ensevelis Ali et son fils Houseïn [8]. Les légendes islamites font de la Mésopotamie un pays sacré : le musulman y visite avec un pieux respect les champs de bataille de Lemlem, de Djemdjemé, de Kerbela et de

1 *Sultanoul-berrein we Khakanoul-bahreïn.* — 2 *Khadimoul-haremeïn esch-scherifeïn.* — 3 *Missr nadiretoul-issr.* — 4 *Scham djennet mescham.* — 5 *Halebesch-schehba.* — 6 *Daroul-djihad.*

7 *Darous-selam.* Voyez *Constitution et administration de l'Empire ottoman*, I, p. 450.

8 *Journal* de Souleïman, du 18 au 23 mars.

Kadesia où tombèrent tant de martyrs de la foi; les prétendus tombeaux des quatre prophètes Adam, Noë, Ezéchiel et Esdras, ceux des six imams de la famille de Mohammed, Ali, Hasan, Houseïn, Askeri, Kasim, Takki [1], et la caverne d'où sortira au jour du jugement, Mehdi [2], le dernier des imams, qui a disparu de la terre. Les lieux consacrés par les légendes parlent plus au musulman que ceux qui présentent un intérêt historique ou géographique; il n'accorde qu'une médiocre attention aux débris des anciens palais de Sedir et de Khawrnak, de Dewani et d'Agarkouf, construits par Monzer, Naaman, Manssour et Kheïkawous. Il s'occupe peu d'étudier les vestiges des anciennes villes arabes de Hira et de Koufa, et ne s'inquiète guère plus des ruines de Thermodon et de Ctesiphon. Il ne cherche sur l'emplacement de l'ancienne Babylone que la fontaine enchantée où sont enchaînés jusqu'au jugement dernier les anges déchus Harout et Marout, pour avoir voulu séduire la belle Anahid : du fond de leurs retraites, ces génies apprennent la magie aux hommes qui viennent les consulter, tandis que la femme objet de leurs désirs, transportée au ciel par les mots magiques qu'ils lui avaient appris, habite l'étoile du matin et mène avec une lyre aux *cordes faites des rayons du soleil, les chœurs des astres* [3]. Mais ce qui occupa le plus Souleïman au milieu de ce pays si plein de merveilleux souvenirs, fut la recherche du

1 *Djihannuma.* Otter, Ives, Sestini, Niebuhr, Tavernier, Olivier.

2 Mouradjea d'Ohsson, I, p. 268.

3 Rich, *Memoir on the Ruins of Babylon.*

tombeau du premier des fondateurs des quatre rites orthodoxes, du grand-imam Ebou Hanifé ; ce tombeau avait été détruit par les Schiis, et les restes mêmes du saint avaient été profanés par le pillage et l'incendie. Mais par un bonheur miraculeux tel que le méritaient et la mémoire d'Ebou Hanifé et le religieux désir de Souleïman, les Schiis s'étaient en vain acharnés contre le saint mausolée ; la puissance divine leur avait enlevé leur proie, et ils en avaient été pour leurs frais d'impiété. C'est du moins ce qu'assura à un tschaousch l'ancien gardien du tombeau d'Ebou Hanifé ; il prétendait que le grand-imam lui était apparu en songe et lui avait ordonné de sauver ses restes de la profanation des hérétiques ; fidèle à ce céleste avertissement, il avait remplacé le corps du bienheureux Ebou Hanifé par celui d'un infidèle, et l'avait transporté dans un endroit sûr. Le serasker, informé de cette circonstance par le tschaousch, en instruisit Souleïman, et confia la recherche des précieuses reliques au dévot professeur Taschkoun, qui vint bientôt annoncer qu'à l'endroit désigné les travailleurs, en remuant la terre, avaient rencontré un mur d'où s'était exhalée une forte odeur de musc. A ce signe non équivoque de la présence des restes de l'imam et de la véracité du rapport fait par le gardien du tombeau, Ibrahim se rendit sur les lieux, et enleva de sa propre main la pierre qui cachait l'entrée du mausolée. Souleïman s'empressa aussi d'accourir et descendit sous la voûte de l'édifice ; toute l'armée fut convaincue que le corps de l'imam n'avait pas été brûlé par les

hérétiques, comme on l'avait cru jusqu'alors, et qu'au contraire une grâce spéciale du ciel en avait réservé la découverte au Sultan et au grand-vizir. Cette découverte joua le même rôle dans cette campagne, que celle du tombeau d'Eyoub, compagnon d'armes du Prophète, lors du siége de Constantinople par Mohammed II. Si l'un et l'autre de ces événemens furent une combinaison politique de Mohammed II et de Souleïman, leur influence sur les masses n'en fut pas moins puissante pour cela; toute l'armée alla en pélerinage au tombeau de l'imam, et pensa dès lors que le conquérant de Bagdad n'était pas moins favorisé du ciel que son aïeul, le conquérant de Constantinople. Mohammed II avait élevé une mosquée sur le tombeau d'Eyoub; Souleïman construisit un dôme sur celui d'Ebou Hanifé; et depuis, ce monument est devenu un des lieux de pélerinage les plus fréquentés par les Sunnis ou musulmans orthodoxes [1].

Le Sultan fit partir de Bagdad le tschaousch Memisch avec des lettres de victoire pour Venise et la cour de Vienne; quelque temps après un second messager d'Etat fut envoyé à Vienne avec des instructions relatives au meurtre d'Aloisio Gritti [2]. Ce fut pendant

[1] Djelalzadé, f. 187 à 194, donne la biographie d'Ebou Hanifé, d'après un manuscrit trouvé par lui à Bagdad. Voyez aussi Ali, xxxi[e] récit, f. 225; et Petschewi, f. 63.

[2] On lit, dans la réponse de Ferdinand datée de Vienne, 5 juillet 1535 (archives de la maison I. R.) : *Venit ad nos huc Viennam ultima Junii mensis Voivoda cum litteris mense Regeb* (13 janvier) *datis, venit et alius* 15 *Febr. litteris in urbe Bagdad scriptis, ad quas* 3. *hujus responsum dedimus et de eo, quæ de morte Aloisii Gritti ad nos scripserat, grato animo*

le séjour de Souleïman à Bagdad, qu'Ibrahim chercha à accomplir ses projets de vengeance contre Iskender Tschelebi. L'ancien defterdar avait perdu avec sa place toute influence politique; mais ses immenses richesses pouvaient encore le rendre dangereux pour le grand-vizir. Afin de n'avoir pas à redouter même cette éventualité, Ibrahim ne négligea rien pour obtenir du Sultan une sentence de mort contre son ennemi. Un jour de diwan, avant que les vizirs Ayaz et Kasim se fussent rendus chez Ibrahim, l'ordre vint de la Porte du Sultan, de mettre à mort Iskender Tschelebi, qui fut en effet ignominieusement pendu sur le marché de la ville [1]. Souleïman, de qui était émanée cette sentence, décida en même temps que les six à sept mille esclaves du defterdar ne seraient pas vendus à l'enchère, mais incorporés à ceux du seraï, et que ses biens seraient confisqués au profit de la couronne. Le ressentiment d'Ibrahim ne s'arrêta pas là, et ne put être appaisé que lorsque la tête de Houseïn Tschelebi, beau-frère d'Iskender, fut tombée sous la hache du bourreau. Ce n'était pas seulement par amour du faste que le defterdar s'entourait d'une suite aussi nombreuse d'esclaves; son intention avait été de former ainsi une pépinière de jeunes hommes propres à remplir avec honneur les diverses fonctions de l'État; aussi faisait-il un choix de ceux qui se distinguaient

accepimus victoriam. La lettre de Souleïman, datée du 5 février, se trouve à la Bibiothèque I. R., dans le *Cod. hist. prof.*, CVI.

[1] *Journal* de Souleïman du 10 mai. Ali, XXXIIe récit. Ferdi, Solakzadé, Djelalzadé.

par leur esprit ou leur courage, et les faisait-il entrer dans les diverses branches de l'administration civile ou dans l'armée. Sept des esclaves d'Iskender Tschelebi sont arrivés par la suite au vizirat et au grand-vizirat; il faut remarquer parmi eux Mohammed Sokolli, dernier grand-vizir de Souleïman et conquérant de Szigeth [x]. Les richesses réunies de ces sept vizirs ne pouvaient se comparer, disent les historiens ottomans, à celles du defterdar Iskender Tschelebi [xi].

Souleïman, en prenant ses quartiers d'hiver à Bagdad, avait ordonné que les escadrons de la cavalerie régulière, c'est-à-dire des sipahis, des silihdars, des ghourebas et des ouloufedjis de l'aile gauche et de l'aile droite, fissent le service de la tente impériale, comme en campagne [1]; à son départ, il laissa dans la ville une garnison de mille fusiliers et de mille arquebusiers sous les ordres de Souleïman-Pascha, l'ancien gouverneur du Diarbekr, et le premier gouverneur ottoman à Bagdad [2]. Le 2 avril 1535 (28 ramazan 941), il mit ses troupes en mouvement pour retourner à Tebriz, mais il ne reprit pas la route par laquelle il était venu, et passa par le Kurdistan et Meragah. La nouvelle de la retraite du schah qui abandonnait Wan, l'arrivée du prince persan Sam Mirza [3], et l'annonce de l'approche de deux ambassades, l'une française et l'autre persane, vinrent un peu varier la monotonie de cette marche qui dura trois

1 *Journal* de Souleïman du 24 décembre 1534.
2 Ferdi, f. 223.
3 *Journal* de Souleïman du 31 mai 1535.

mois. François Ier avait déjà envoyé deux plénipotentiaires à Souleïman ; le premier, le comte de Frangipani, était arrivé à Constantinople immédiatement avant l'expédition de Vienne ; le second, le capitaine Rinçon, s'était rendu au camp du Sultan devant Belgrade lors de l'expédition de Güns. Un troisième, nommé Laforêt, vint en Asie féliciter Souleïman de la conquête de Bagdad [XII], et trouva une réception plus gracieuse que le khan persan Oustadjlü qui apporta deux fois en vain des propositions de paix [1].

A Tebriz, l'armée vit ses fatigues et ses services récompensés par les libéralités du Sultan : chaque soldat reçut vingt ducats, et chaque feudataire ayant mille aspres de revenu, une augmentation de deux cents aspres par an [2]. Souleïman s'établit dans le palais du schah, qu'il partagea avec son grand-vizir ; les autres vizirs campaient sous des tentes. Le premier vendredi qui suivit le retour des Ottomans à Tebriz, Souleïman et son serasker allèrent assister à la prière publique dans la mosquée du sultan Hasan ; pendant cette cérémonie, les janissaires étaient rangés autour du temple, et les begs étaient en selle [3]. Souleïman employa ses quinze jours de halte dans la capitale du schah, à l'organisation du pays, à la nomination de gouverneurs, et à l'expédition de lettres destinées à faire connaître aux puissances étrangères les nouvelles victoires qu'il venait de remporter. C'est à

[1] *Journal* de Souleïman, du 22 juin et du 4 juillet.

[2] *Ibid.* du 30 juin 1535. — [3] *Ibid.* du 5 juillet.

Tebriz qu'il modifia par un nouveau réglement l'ancien cérémonial du diwan ; il prescrivit qu'à l'avenir les beglerbegs de Roumilie et d'Anatolie ne siégeraient plus au conseil avec les vizirs, et qu'ils ne pourraient y être admis qu'extraordinairement, et dans le cas où ils auraient à faire un rapport. Les autres beglerbegs ne devaient jamais entrer dans le lieu où se convoquait le diwan. mais se tenir à la porte [1].

Souleïman crut devoir cimenter sa conquête par du sang ; le beg kurde Schifkat eut la tête tranchée avec sept des siens [2]. Parmi les gouvernemens qui furent assignés à divers grands dignitaires, il faut remarquer celui par lequel on récompensa la défection du prince Mirza, frère du schah, et qui comprenait toute la partie de l'Irak au-delà de la rivière de Kizil-Ouzen [XIII]. De Tebriz, le Sultan envoya au sénat de Venise la nouvelle de la prise de Bagdad, comme il lui avait envoyé de Bagdad celle de la conquête de Tebriz [3]. L'historien Moustafa Djelalzadé, secrétaire-d'Etat (nischandji) de Souleïman pendant son séjour à Tebriz, ne s'occupa qu'à recueillir l'opinion des Persans les plus versés dans la littérature sur son histoire du règne de Souleïman; les fleurs de la rhétorique persane ne faillirent point à cette occasion; l'auteur fut comblé d'éloges exagérés qu'il a pris grand

[1] *Journal* de Souleïman du 13 juillet. — [2] *Ibid.* du 11 juillet.

[3] La première lettre, datée de Bagdad, du 20 ramazan 942 (25 mars 1535), et la seconde, de Tebriz, du 1 moharrem (2 juillet), se trouvent dans les archives de Venise.

soin d'insérer dans le texte de son ouvrage. De pareils panégyriques s'appellent *Takriz*[1].

La marche de Tebriz à Constantinople où Souleïman entra triomphalement (8 janvier 1536), avait duré six mois. Les historiens ottomans appellent cette première campagne de Souleïman contre la Perse, campagne de l'Irak persan et de l'Irak arabe, pour la distinguer de la seconde, celle de Nakhdjiwan, qui fut entreprise quelques années plus tard. La première négociation que le calme de la paix permit à Ibrahim, fut celle d'un traité avec l'ambassadeur français Laforêt, pour régler les rapports commerciaux entre la Turquie et la France. Dans ce traité qui servit de base à tous les traités postérieurs de même nature, on consacra la liberté réciproque de navigation dans les eaux ressortissant de l'un ou de l'autre gouvernement, et la juridiction souveraine des consuls dans toutes les affaires civiles. Les procès criminels intentés contre les sujets français devaient être transférés du Cadi à la Sublime-Porte elle-même, avec cette condition, que les juges appelés à prononcer seraient assistés d'un interprète (drogman) français; on convint que dans le cas où un Français aurait fui sans acquitter ses dettes envers des sujets musulmans, ceux-ci ne pourraient exercer de recours ni contre un autre Français ni contre le consul, mais seulement contre le roi de France. Par ce même traité, les sujets français

[1] Djelalzadé, f. 174, cite les panégyriques des Persans Scherif-Houseïn, du fils d'Houseïn Kasim Mewlana-Ahmed, de Fasloullah, fils de Schebesteri, de Moustafa-Scherif al-Houseïn et du scheïkh Mohammed.

furent investis du droit de faire à leur gré leurs dispositions testamentaires, sans être tenus de consulter à cet effet le magistrat compétent du pays; les biens légués devaient passer entre les mains du consul qui en disposerait suivant les lois françaises et les clauses du testament. Enfin on stipula la liberté des esclaves faits antérieurement, et on s'interdit réciproquement pour l'avenir le droit de réduire en esclavage les prisonniers de guerre [1].

Ce traité de commerce est le dernier document historique que nous possédions, non pas du règne de Souleïman, mais de l'administration de son puissant vizir Ibrahim, qui, à l'époque où ce traité fut conclu, exerçait depuis quatorze ans le pouvoir souverain. Souleïman avait tiré de la poussière un esclave grec pour le nommer son beau-frère, l'élever aux plus hautes dignités de l'empire, lui confier les rênes de ses États, et en faire le serasker de toutes ses armées; dans sa magnanimité, il avait toujours traité Ibrahim comme un frère tendrement aimé, et n'avait jamais songé qu'il créait à sa puissance un rival redoutable.

En effet, Ibrahim, enivré par sa fortune, oublia les bienfaits de celui qui l'avait élevé si haut; dans son arrogance insensée, il renia tout sentiment de modestie et parut ignorer la distance qui sépare le maître de l'esclave; son ambition et sa vanité le poussèrent à vouloir conquérir jusqu'aux titres les plus exclusivement attribués à la souveraineté. Déjà nous avons vu

1 Flassan, dans son *Histoire générale et raisonnée de la Diplomatie française*, t. I, indique par erreur l'année 1535 au lieu de 1536.

avec quel imprudent orgueil il avait parlé aux envoyés de Charles-Quint et de Ferdinand, cherchant à faire parade de sa toute-puissance et de son empire absolu sur la volonté du Sultan. Nous avons montré, sur la foi d'un rapport de l'ambassadeur vénitien, quels mécontentemens avait excités, parmi la population de Constantinople, l'espèce de fascination exercée par Ibrahim sur l'esprit de Souleïman quand celui-ci avait condescendu aux désirs de son vizir au point de se rendre avec lui dans le palais de l'esclave Aloisio Gritti. Ce ne fut pas là le seul échec que reçut la popularité du grand-vizir; il eut encore le tort d'indisposer l'armée au camp de Haleb, par ses odieuses intrigues contre le defterdar Iskender Tschelebi.

Le succès de ces intrigues, qui eurent pour résultat d'abord la destitution du defterdar et peu de temps après son exécution sur une place de Bagdad, poussa le mécontentement général au plus haut degré d'exaspération. Cependant l'orgueilleux vizir se laissa entièrement aveugler par son triomphe sur Iskender, par son influence sans bornes sur l'esprit de Souleïman, et par la gloire que lui avait acquise la conquête de Tebriz et de Bagdad; au moment d'opérer sa retraite de la Perse, il publia un ordre du jour qu'il osa signer serasker-sultan, malgré les représentations qui lui avaient été faites lors de son entrée en Perse à l'occasion de ce projet, par Iskender Tschelebi. On doit dire pourtant que l'usage suivi par les gouverneurs de sandjaks kurdes de se parer du titre de sultan, place en quelque sorte Ibrahim sous l'excuse de

s'être conformé aux coutumes du pays dans lequel il se trouvait; mais il est probable qu'Ibrahim fut heureux de saisir une coïncidence favorable à ses vues ambitieuses, et que dans sa pensée il crut avoir monté d'un degré l'échelle qui aboutit au trône [1]. Mais ce que le délire de sa vanité lui avait fait considérer comme un grand pas dans sa carrière, fut le premier écueil qu'il heurta et contre lequel devait se briser sa fortune. Douze années s'étaient écoulées depuis que le vizir Ahmed, envoyé comme gouverneur en Egypte pour faire place au favori de Souleïman, avait usurpé le titre de sultan, usurpation fatale qu'il paya de sa vie, et qui, dans l'histoire, lui a mérité d'être flétri du nom de traître. En prenant le titre ambitionné par Ahmed, Ibrahim souleva dans l'esprit du Sultan les soupçons qu'avait fait naître l'audacieuse révolte du gouverneur d'Egypte, et lui inspira la pensée qu'une tentative de cette nature n'était que le prélude d'une trahison depuis long-temps méditée. Les craintes du Sultan furent encore augmentées et en quelque sorte confirmées par un songe qu'il eut dans la nuit qui suivit l'exécution d'Iskender Tschelebi et qu'il prit pour un avertissement du ciel. Le defterdar, immolé par la haine d'Ibrahim, lui était apparu entouré d'une auréole céleste, lui avait adressé les plus vifs reproches sur son inertie en présence des usurpations d'un

[1] D'après Djelalzadé, Solakzadé, Ali et Petschewi, les représentations d'Iskender-Tschelebi furent une des causes principales de la haine d'Ibrahim; dans le *Journal* de Souleïman du 23 septembre 1535, Ibrahim est nommé pour la première fois Serasker-Sultan.

orgueilleux favori qui avait assez de pouvoir sur lui pour le pousser à ordonner la mort des innocens; après ces paroles, le fantôme s'était jeté sur Souleïman en menaçant de l'étrangler, lorsque celui-ci, poussant un grand cri, se réveilla en sursaut [1]. Ce songe fit une vive impression sur l'esprit du Sultan, sans néanmoins l'empêcher de visiter avec Ibrahim à Bagdad les tombeaux des saints, de faire avec lui la prière publique du vendredi dans la mosquée de Tebriz, et de partager avec lui son palais et même sa couche. Ce ne fut qu'un peu plus tard que Souleïman commença à trembler devant la toute-puissance de son favori et à craindre ses trahisons. Il suffit qu'un sultan redoute un vizir pour qu'il prononce son arrêt de mort; peut-être encore Souleïman fut-il irrité par l'impudent mépris qu'affectait Ibrahim pour le Koran [xiv] et les autres livres sacrés; peut-être aussi avait-il à venger quelque crime inconnu du grand-vizir contre la majesté impériale, crime qu'il devait à sa dignité d'ensevelir dans le plus profond secret, comme autrefois Haroun al-Raschid avait caché le crime de Djâfer, fils de Barmek [xv]. On pourrait ajouter que, comme Djâfer, Ibrahim possédait d'immenses richesses; et combien de fois l'ombrageuse jalousie des sultans ne s'est-elle pas effarouchée de cette rivalité de puissance de leurs ministres! Quoi qu'il en soit, Ibrahim s'étant rendu au seraï le 21 ramazan 942 (5 mars 1536),

[1] Mouradjea d'Ohsson, *Tableaux de l'Empire ottoman*, t. I, p. 386, d'après les historiens ottomans Djelalzadé, Solakzadé, Ali, Petschewi, qui tous racontent ce songe.

pour dîner avec le Sultan comme à son ordinaire et reposer auprès de lui, fut trouvé étranglé le lendemain matin. L'état du cadavre indiquait qu'il avait soutenu une lutte opiniâtre, et plus de cent ans après on montrait sur les murs du harem les taches de son sang; terrible révélation du sort réservé à ceux que la fortune introduirait dans cet asile sacré, s'ils osaient suivre l'exemple d'Ibrahim. Le corps du grand-vizir fut transporté à Galata et enseveli dans un couvent de derwischs, sans qu'aucun mausolée honorât sa dépouille mortelle. Seulement, un arbre planté sur la fosse du ministre disgracié indiqua pendant longtemps le lieu où il avait été inhumé [1]. Telle fut la fin de la carrière parcourue par ce Grec converti dès l'enfance aux lois de l'islamisme; il s'éleva de la plus basse condition au faîte des grandeurs; d'esclave il devint presque l'égal de son maître, de joueur de violon un puissant homme d'Etat; il eut entre les mains l'administration civile et militaire; en un mot, son ascendant sur Souleïman le rendit le souverain arbitre d'un vaste empire. Ses grâces naturelles et son talent musical lui avaient valu dans le principe les bonnes grâces du Sultan; la faveur, il est vrai, fut la première cause de son entrée aux affaires; mais il sut la justifier par l'habileté qu'il y déploya [2] et par les services qu'il rendit dans tout le cours de son administration. En outre, d'un côté la force de l'habitude, de l'autre l'énergique puissance du caractère d'Ibrahim, eurent

[1] Solakzadé, f. 112.

[2] Ali, XXXIV[e] récit.

bientôt amené le prince à reconnaître par ses actes et par ses paroles la supériorité de son esclave ; et cet esclave après avoir partagé avec le Sultan la puissance souveraine, après avoir fait le siége de Vienne et de Güns, la conquête de Tebriz et de Bagdad, cet homme que le roi de Hongrie, Ferdinand, appelait son frère et que l'empereur Charles-Quint nommait son cousin, cet homme qui se promettait d'égaler un jour la gloire de César dont il aimait à lire les hauts faits, devait mourir ignominieusement le 15 mars, l'anniversaire même de la mort du héros qu'il avait pris pour modèle [1].

Si parmi les deux cents vizirs des khalifes, des schahs de Perse et des khans tatares dont l'historien Khondemir nous a laissé la biographie, nul ne fut plus puissant que Djâfer le Barmekide, nul aussi n'éprouva une disgrâce plus terrible; de même parmi les deux cents vizirs que compte à peu près l'histoire ottomane jusqu'à nos jours, aucun ne s'est élevé à la hauteur de puissance où parvint Ibrahim, mais aussi la chute d'aucun autre n'eut un tel retentissement dans l'empire [2].

Avant d'entrer dans le récit des faits accomplis sous le grand-vizirat d'Ayaz-Pascha qui hérita de la dignité d'Ibrahim, nous devons en rapporter ici deux qui se rattachent aux deux dernières années de l'ad-

[1] Almosnino dit, p. 114 : *Tragedia de un Valido, digna d'esser mai notada;* il raconte la chute d'Ibrahim d'une manière toute aussi invraisemblable que les faveurs et la disgrâce de Piali (Piri) Pascha.

[2] *Historia di Guazzo*, f. 129. Venez., 1549.

ministration de son prédécesseur; nous n'avons pas cru devoir nous astreindre à exposer ces faits suivant l'ordre chronologique, afin de ne pas interrompre le récit de la guerre contre la Perse. D'ailleurs le théâtre de ces deux événemens n'avait pas été l'Asie, mais l'Europe; nous voulons parler de la reprise de Koron sur les troupes espagnoles, et de la conquête temporaire de Tunis par Khaïreddin-Barberousse. Pendant que les ambassadeurs de Ferdinand négociaient la paix à Constantinople, et que Charles-Quint offrait de restituer Koron à l'empire sous la condition que la possession exclusive du trône de Hongrie serait assurée à Ferdinand, Souleïman faisait partir le sandjakbeg de Semendra, Yahyapaschaoghli Mohammedbeg [1], à la tête d'un corps d'armée, ainsi qu'une flotte de soixante-dix voiles, afin de reprendre Koron (8 août 1533) [2]. Mais Andrea Doria rencontra l'escadre ottomane; quoiqu'inférieur en forces de moitié, il attaqua l'ennemi, le battit, détruisit quelques-uns de ses bâtimens et lui fit éprouver une perte de cinq cents janissaires [3]. Cependant Koron était étroitement bloquée par les troupes envoyées à cet effet; les assiégés commençaient à manquer de vivres, et depuis vingt jours ils se nourrissaient de la chair des ânes

[1] *Historia di Guazzo*, f. 128. — [2] *Ibid.*, f. 129.

[3] Antoine Doria, *Kurzer Inbegriff der merkwürdigen Begebenheiten, welche sich zur Zeit Karls V in der Welt zugetragen haben*, in Gœbels *Beytrægen*, p. 34 (*Aperçu des Événemens qui se sont passés du temps de Charles-Quint*, dans les supplémens de Gœbel). Petschewi, f. 58. Ferdi, f. 198. Ali, xxiv[e] récit, f. 241

et des chevaux enfermés dans la ville. Mais bientôt, privés même de cette ressource, ils furent réduits à faire servir à leur subsistance le cuir de leur chaussure. Dix Grecs pressés par la faim ayant été se rendre au camp des Turcs pour y chercher quelque nourriture, furent saisis, écorchés vifs et brûlés sur un gril [1]. Epouvantés par la pensée qu'un sort semblable leur était réservé, les Espagnols eux-mêmes perdirent courage et cherchèrent à entamer des négociations avec le général commandant l'armée de siége. Il fut convenu que Pignatelli, gouverneur de Charles-Quint en Sicile, enverrait une escadre pour faire enlever la grosse artillerie et conduire en Espagne la garnison dont la libre sortie avait été expressément stipulée [2]. Afin d'empêcher que, pendant la campagne de Perse, la Méditerranée ne fût abandonnée à des entreprises semblables à celle qui avait mis Koron au pouvoir de Doria, Souleïman, ou plutôt Ibrahim, avait rassemblé le commandement de toutes les forces navales de l'empire dans les mains de ce Khaïreddin que l'Europe n'a connu jusqu'à présent que sous le nom de Barberousse, et sur la vie duquel les historiens se sont plu à accréditer les fables les plus invraisemblables [xvi].

Nous allons chercher à concentrer dans un aperçu rapide les traits principaux de la vie de cet homme célèbre ; nous n'avons puisé qu'aux sources les plus irrécusables, et nous avons vérifié nos assertions par

1 *Historia di Guazzo*, p. 129.

2 Antoine Doria, l. c., p. 34. Petschewi, f. 158.

le contrôle des documens les plus positifs. Il faut placer en tête de ces documens la biographie de Khaïreddin que celui-ci dicta par ordre de Souleïman au tschaousch Sinan, et de laquelle Hadji-Khalfa nous a donné une analyse succincte dans son *Histoire des Guerres maritimes* des Ottomans [XVII].

A la suite de la conquête de Medilü (Mitylène) faite par Mohammed II, le sipahis roumiliote Yakoub d'Yenidjéwardar s'était fixé dans cette île avec ses quatre fils Ishak, Ouroudj, Khizr (nommé plus tard Khaïreddin-Barberousse) et Elias; le premier se fit commerçant; les trois autres, sous le règne de Bayezid II et de Sélim Ier, se livrèrent à la piraterie en déguisant leurs courses sous le prétexte d'un commerce maritime. Dans un combat contre les chevaliers de Saint-Jean, Elias périt et Ouroudj fut fait prisonnier; mais ce dernier fut peu après rendu à la liberté par l'entremise du prince Korkoud, alors l'un des gouverneurs de la côte de Karamanie. Ouroudj et Khizr poursuivirent le cours de leurs pirateries; leur audace et leur courage firent rechercher leurs services par les puissances barbaresques, et bientôt leur escadre prit rang parmi les vaisseaux de Mohammed sultan de Tunis, de la famille Beni-Hafss. Un vaisseau français chargé de draps ayant été capturé par eux, Mouhiyeddin Reïs, neveu du fameux Kemal Reïs, fut chargé de le conduire à Constantinople, et la Sublime-Porte en reconnaissance d'un tel présent leur envoya deux galères et deux kaftans d'honneur [1]. Les deux

[1] *Histoire des Guerres maritimes*, f. 12.

fils d'Yakoub, enhardis par ce premier succès, s'occupèrent immédiatement d'armer dix vaisseaux destinés à une entreprise contre Boudja et Djerdjel, sur la côte d'Afrique [1]. Ouroudj se dirigea sur Alger; Khaïreddin, après s'être rendu maître de Djerdjel, revint à Tunis où il trouva les deux galères envoyées de Constantinople et tout récemment arrivées de Medilü avec son frère Ishak. Ce fut au temps où ceci se passait que Sélim Ier fit la campagne d'Egypte, et que Khaïreddin envoya Kurdoghli pour renouveler au Sultan l'hommage de sa fidélité. De son côté, Ouroudj avait à Alger une position très-difficile à maintenir contre la flotte espagnole et contre les tribus arabes alliées de Charles-Quint qui affluaient de tous les points de la contrée; mais ces hordes indisciplinées s'étant enfuies en abandonnant douze mille chameaux, les Espagnols se retirèrent, laissant la ville au pouvoir d'Ouroudj [2]. Les deux frères, arrivés l'un et l'autre au but de leur expédition, réunirent leurs efforts contre Tennes et Telmesan. Ces deux villes, gouvernées alors par deux frères de la famille Hafss [3], furent, à l'approche des redoutables pirates, abandonnées par leurs chefs.

Khaïreddin se rendit à Alger, et Ouroudj, avec son jeune frère Ishak, continua à faire la guerre dans le district de Telmesan; mais alors les troupes espagnoles s'avancèrent et mirent le siége devant la forteresse de

[1] *Histoire des Guerres maritimes*, f. 13, sous le titre de *Guerre de Badja et de Scherschel.*

[2] *Histoire des Guerres maritimes*, f. 13. — [3] *Ibid.* f. 14.

Kalaatol-Kilaa, c'est-à-dire *le château des châteaux;* cette forteresse ne tint pas long-temps, et la garnison entière, ainsi qu'Ishak, périrent par le fer espagnol. Après ce premier succès, le vainqueur se porta sur Telmesan, qu'il tint bloquée pendant sept mois. Dans une sortie, Ouroudj partagea avec la garnison le sort d'Ishak et de ses troupes [1]. Cependant Khaïreddin, seul survivant des trois fils d'Yakoub, était maître d'Alger, car, après le meurtre de Sélim, dernier prince indépendant de cette ville, il s'était arrogé tous les attributs de la souveraineté, moins ceux de faire dire en son nom la prière publique du vendredi, et de frapper monnaie à son effigie. Khaïreddin, afin de se concilier l'appui d'un protecteur puissant, avait réservé ces droits au Sultan ottoman : il avait, en conséquence, chargé Hadji-Houseïn d'offrir à Sélim alors en Egypte sa vassalité ; et le Sultan, en récompense de cet acte de soumission, déposa entre les mains de l'envoyé le sabre, le cheval et le tambour, qui sont les insignes de la qualité de sandjak, et un diplôme conférant à Khaïreddin le titre de beglerbeg [2]. Durant ce temps, Mesoud et Abdallah qui, chassés de Telmesan, s'étaient réfugiés à Fez, avaient obtenu du souverain de ce pays le secours d'une armée afin de reconquérir leur héritage paternel [3]. Khaïreddin chassa Mesoud, mais il investit Abdallah du gouvernement de Telmesan en lui imposant un tribut annuel de dix mille ducats, sous la condition que

1 *Histoire des Guerres maritimes*, f. 14. — 2 *Ibid.*, f. 16. — 3 *Ibid.*

les droits régaliens seraient exercés au nom du sultan Sélim Ier. Mais, peu de temps après, Khaïreddin, assiégé d'un côté par une armée venant de Tunis et de l'autre par les tribus arabes, fut lui-même forcé d'évacuer Alger et de se jeter de nouveau sur ses vaisseaux. Sa flotte se porta sur les côtes de Sicile où elle commit de nombreuses déprédations.

Lorsqu'après une longue absence, Khaïreddin put rentrer à Alger, son premier soin fut de forcer par les armes le prince de Telmesan à remplir les conditions qu'il lui avait imposées en lui rendant son gouvernement. Il ne consentit à la paix qu'autant que soixante mille ducats lui seraient comptés sans délai pour les six années écoulées, et que le tribut serait porté à vingt mille ducats pour les années à venir [1]. Khaïreddin ne crut pas sa domination suffisamment assurée tant qu'il n'aurait pas enlevé aux Espagnols la petite île en face du port, que ceux-ci occupaient depuis quatorze ans. Sa première attaque fut couronnée d'un plein succès; cinq cents Espagnols furent faits prisonniers, le château fut rasé, et le petit détroit qui séparait l'île de la terre ferme fut comblé [2]. Quand arrivèrent neuf grands vaisseaux pour protéger la garnison laissée dans l'île, ils ne trouvèrent que des ruines [3]. Khaïreddin se porta à leur rencontre avec quinze galères, s'empara de l'escadre presque tout entière par une manœuvre aussi hardie qu'habile, et ramena deux mille sept cents

1 *Histoire des Guerres maritimes*, p. 16. — 2 *Ibid.*

3 Voyez, pour les détails, *Bemerkungen über den algierischen Staat* (*Observation sur la régence d'Alger*, t. II, p. 625).

prisonniers [1]. Afin de profiter de ses avantages, il ordonna au capitaine Oudin-Reïs de se tenir en observation sur les côtes de France et d'Espagne; lui-même captura quinze navires espagnols et en brûla trois autres; fidèle à sa politique vis-à-vis de la Porte, il adressa au Sultan un rapport détaillé de ses expéditions et de ses succès [2].

C'est à partir de ce moment que Khaïreddin-Barberousse trouva dans Andrea Doria, grand-amiral des flottes de l'empereur Charles-Quint, un adversaire redoutable. L'entreprise de Doria sur l'île de Djerdjel [3] fut le signal de la lutte : Doria fut repoussé. Khaïreddin, après avoir opéré sa jonction avec le corsaire Sinan de l'île Djerbé, porta sur les côtes de Gênes et de France la dévastation et le pillage. Mais Souleïman fit savoir à Khaïreddin, par le tschaousch Moustafa, qu'il eût à respecter la France avec laquelle la Porte venait de conclure un traité de paix [4]. Ce fut aussi vers cette époque que commencèrent les exploits de Hasanbeg, qui devait soutenir la réputation que son père s'était acquise comme corsaire. Cédant aux prières des Maures d'Espagne vivement pressés par Charles-Quint, Khaïreddin arriva près d'Oliva avec trente-six galiotes, sur lesquelles il reçut ses malheureux co-religionnaires. Dix mille purent s'embarquer à la fois, de sorte que par sept transports successifs il enleva

1 *Histoire des Guerres maritimes*, f. 17. — 2 *Ibid.*, p. 18. — 3 *Ibid.*, l. c.; et *Observations sur la régence d'Alger*, II, p. 631.

4 *Histoire des Guerres maritimes*.

soixante-dix mille Maures à l'Andalousie pour en peupler les côtes de Barbarie [xviii].

Parmi les sept mille esclaves chrétiens retenus à Alger, se trouvait tout l'équipage, officiers et matelots, d'une escadre espagnole composée de huit navires, dont sept avaient été pris par Khaïreddin dans un combat qui avait coûté la vie au général Portundo. Khaïreddin avait fixé à la somme énorme de vingt mille ducats la rançon des vingt principaux d'entre eux; mais ceux-ci, espérant s'évader, formèrent dans ce but un complot dont la découverte amena la mort de ceux qui l'avaient conçu. Si Khaïreddin laissa la vie aux autres, c'est qu'il fut dominé par la crainte qu'on usât de représailles contre ses braves capitaines Salih-Reïs et Thorghoud, alors prisonniers des chrétiens [1].

Après la prise de Koron par Doria (1533), Khaïreddin avait reçu du tschaousch Sinan, un khattischérif [2], par lequel Souleïman lui enjoignait de se rendre sans délai à Constantinople, afin de se concerter avec lui sur les mesures à prendre dans la guerre sur mer contre Charles-Quint. Khaïreddin conduisit à la cour du Sultan le frère du prince de Tunis, le seul de quarante-cinq frères qui eût échappé au carnage par lequel le sultan Hasan, à son avènement, avait voulu s'assurer la paisible possession du pouvoir souverain. Tout en faisant voile pour Constantinople, Khaïreddin

[1] *Histoire des Guerres maritimes*, f. 19.

[2] Ce khattischérif se trouve en entier dans les commentaires que Khaïreddin dicta, par ordre du Sultan, à Sinantschaousch.

s'empára, à la hauteur de Messine, de dix-huit bâtimens qu'il brûla en vue de la ville, après avoir fait prisonniers tous les hommes de l'équipage[1]. Andrea Doria, le conquérant de Koron, quitta Prevesa à la nouvelle de l'approche de Khaïreddin, et s'enfonça dans le golfe de Venise en se dirigeant sur Brindisi; mais l'audacieux pirate envoya à sa poursuite vingt-cinq vaisseaux qui atteignirent sept de ses navires et en capturèrent deux. La flotte algérienne, accrue par ses prises, rejoignit bientôt celle que commandait le kapitan-pascha Ahmed, et les deux amiraux entrèrent de conserve dans le port de Constantinople peu de temps après le départ d'Ibrahim pour la Perse. Khaïreddin, à la tête de ses principaux officiers, se rendit à l'arsenal que le Sultan lui avait fixé pour demeure; le lendemain il fut admis au baise-main, ainsi que huit de ses principaux capitaines; à l'issue de l'audience, Souleïman les fit revêtir de vêtemens d'honneur et leur assigna une solde sur son trésor. Ibrahim, qui avait pris ses quartiers d'hiver à Haleb, demanda au Sultan que Khaïreddin lui fût envoyé, afin qu'il pût lui conférer la dignité de beglerbeg, et lui fournir les instructions nécessaires au succès de la campagne suivante. Jaloux de montrer qu'il n'apportait pas dans l'accomplissement des ordres du Sultan moins de rapidité par terre que par mer, l'infatigable corsaire se rendit à cheval suivi de ses capitaines aux quartiers d'Ibrahim, qui le reçut solennellement et l'in-

[1] *Histoire des Guerres maritimes*, f. 19.

vestit en plein diwan du titre de beglerbeg d'Alger[1]. A ce titre il eut la préséance dans le conseil sur tous les autres beglerbegs; il fut admis à baiser la main d'Ibrahim, et, après deux jours consacrés à de brillantes fêtes, il partit pour Constantinople dont il n'était absent que depuis vingt-deux jours. Pendant ce long trajet, il ne fit que deux stations, l'une à Koniah au tombeau du scheïkh Djelaleddin Roumi, l'autre à Brousa au tombeau de Seïd Boukhari, pour attirer sur ses armes la bénédiction de ces saints personnages[2].

L'hiver tout entier avait été consacré à la construction de navires dans l'arsenal de Constantinople, sous la direction de Khaïreddin lui-même[3]; de sorte qu'au moment d'appareiller, la flotte comptait quatre-vingt-quatre bâtimens, en comprenant dans ce nombre l'escadre que Khaïreddin avait amenée d'Alger, et qui se composait de dix-huit galères dont cinq appartenaient à des corsaires engagés volontairement au service de la Porte[4]. Aux premiers jours de l'été de l'année 1534, et pendant que Souleïman traversait l'Asie-Mineure pour conduire en personne la campagne contre la Perse, Khaïreddin-Pascha sortit des Dardanelles en se dirigeant vers les côtes de l'Italie. Dans le détroit

[1] Hadji-Khalfa, dans son *Histoire des Guerres maritimes* et dans ses *Tables chronologiques*, se trompe en disant qu'il fut nommé en même temps kapitan-pascha. Ferdi, f. 250, place sa nomination comme grand-amiral en l'année 943 (1536).

[2] Djelalzadé, f. 170. Solakzadé, f. 110. Petschewi, f. 59. Ali.

[3] *Commentaires* de Khaïreddin, f. 86.

[4] Hadji-Khalfa, *Histoire des Guerres maritimes*, f. 20. *Rapport* de Doria dans Gœbel, f. 35.

de Messine, le nouveau kapitan surprit Reggio, où avaient été transplantés les Grecs de Koron et de Modon; ces nouveaux habitans avaient abandonné la ville à son approche, lui laissant pour butin six navires amarrés dans le port. Ce fut pendant l'une des nuits passées dans ce détroit, qu'un rêve sembla promettre à Khaïreddin la conquête de l'île de Malte; le jour qui suivit ce songe, il s'empara du château-fort de S. Lucido, qu'il livra aux flammes après avoir fait amener à son bord huit cents prisonniers. Il brûla également le fort de Citraro et dix-huit galères qui se trouvaient dans le port. En quittant les ruines de Citraro, la flotte ottomane continua sa course vers les côtes de Naples; Sperlonga fut saccagé et incendié. Barberousse était excité à tous ces ravages, dans cette partie des côtes d'Italie, moins encore par le désir de faire un riche butin et de réduire en esclavage un grand nombre de filles et de femmes, que par l'envie de surprendre à Fondi l'épouse de Vespasio Colonna, la jeune Giulia Gonzaga si célèbre par sa beauté. Sœur de la divine Joanna di Aragonia [1], dont tous les beaux-esprits italiens ont chanté la céleste beauté, et non moins belle que sa sœur, Giulia était une riche proie bien faite pour briller dans le harem de Souleïman. La descente des corsaires fut conduite avec tant de mystère, que Giulia ne put échapper qu'en s'élançant sur un cheval qui l'emporta couverte seulement d'une chemise; elle n'avait d'autre escorte que

[1] *Il Tempio alla divina S. donna Gioanna d'Aragona.* Venet., 1565.

celle d'un chevalier qu'elle fit par la suite assassiner, soit parce que dans cette nuit mémorable il avait trop osé, soit parce qu'il avait trop vu [1]. Les Turcs, furieux de l'insuccès de leur tentative, se vengèrent en brisant les images de la sainte Vierge et en profanant la sépulture des aïeux de Vespasio dont ils renversèrent les tombeaux après en avoir enlevé les riches ornemens. Le pillage de Fondi (l'ancien Fundum) dura quatre heures; un tableau suspendu aux murs de l'église de cette ville a été consacré à perpétuer le souvenir de cette horrible nuit. Ce n'est guère que par cette attaque des corsaires ottomans que la beauté de Giulia est devenue célèbre, tandis que les attraits de la divine Joanna sa sœur ont été chantés par les plus grands poëtes et son image reproduite par les plus fameux peintres de l'Italie; de nos jours encore on la retrouve dans les musées de Paris, de Warwik-Castle et de Rome [xix].

Les dévastations exercées par Khaïreddin sur les côtes d'Italie avaient en outre pour objet de donner le change aux puissances européennes sur ses desseins contre Tunis, car c'était pour cette entreprise que Souleïman lui avait confié quatre-vingts navires, huit mille janissaires et huit cent mille ducats [2]. Depuis trois années, régnait sur Tunis le sultan Mouleï-Hasan, vingt-deuxième prince de la dynastie Beni-Hafss [xx], laquelle depuis trois cent cinquante ans gouvernait la

[1] Leandro Alberti, *Descrittione di tutta l'Italia*, Venez. 1581, p. 137.

[2] Doria, dans Gœbel, p. 34, dit six cent mille. Sagredo, p. 210, Venez., 1688. *Ottocento mila Sultanini.*

ville et les pays environnans. Enclin à la mollesse et à la débauche, Mouleï-Hasan ne songeait, ni à fortifier ses remparts, ni à former des soldats pour la défense de son trône encore fumant du sang de quarante-quatre de ses frères [1], mais seulement à augmenter son harem composé de quatre cents beaux jeunes garçons.

Khaïreddin, sous prétexte de terminer ce règne honteux et d'élever sur le trône le frère de Hasan [XXI], Raschid, qu'il avait conduit antérieurement à Constantinople, se présenta devant les murs de Tunis avec la flotte ottomane. Guidé par deux renégats espagnols au service de Hasan, il pénétra dans la ville, du côté de la porte maritime, à la tête de cinq mille cavaliers, et s'empara presque sans résistance de la citadelle [2]. Mais les habitans, n'entendant que les cris de *vivent le Sultan et Khaïreddin!* et apprenant que Raschid avait été laissé à Constantinople, ne purent conserver de doutes sur les projets du kapitan-pascha. Leur haine contre le fratricide disparut devant leur amour pour l'antique dynastie qui régnait à Tunis depuis plus de trois siècles, et surtout devant la crainte que leur inspirait le joug ottoman. Revenant alors en aide à celui dont ils avaient provoqué la chute, ils encouragèrent Hasan à rentrer dans la ville avec le secours des tribus près desquelles il s'était réfugié.

[1] Il avait quarante-cinq frères (*Nokhbetet-tewarikh*), et non pas vingt-deux, comme le dit Sagredo, ni trente-quatre, comme l'affirme Robertson, l. V. Les Beni-Hafss régnaient depuis 551 (1156).

[2] Sagredo, p. 212.

Moulei-Hasan, à la tête des tribus arabes habitant les côtes, parvint à forcer les portes de Tunis; mais Khaïreddin, puissamment secondé par son artillerie, l'obligea à se retirer et à chercher son salut dans la fuite. Sans coup-férir, Khaïreddin s'empara du fort d'Halkolwad, distant de neuf milles de Tunis; le nom arabe de ce château signifie le *hausse-col* (la Goletta), et lui a été donné parce qu'un isthme étroit et de peu de longueur conduit de la ville au lac situé en face de celle-ci [1].

Khaïreddin ne resta maître de Tunis que pendant quelques mois; l'empereur Charles-Quint cédant aux prières de Mouleï-Hasan et plus encore à celles des chevaliers de Malte, avait formé le généreux et chevaleresque projet de s'emparer de Tunis afin de rendre le pouvoir au prince détrôné, mais surtout afin de le ravir à l'homme qui, par son audace et son courage, était devenu la terreur des flottes de la chrétienté. Salué par les fanfares de la musique et par les salves de l'artillerie du port, l'empereur s'embarqua à Barcelone, suivi de l'élite de la noblesse espagnole, le 29 mai 1535, jour anniversaire de la prise de Constantinople par les Turcs. La flotte commandée par Doria comptait cinq cents navires de diverses grandeurs, montés par des troupes espagnoles, italiennes et allemandes, sous les ordres du marquis Guasto, qui ne devait agir que sous la direction de Charles-Quint lui-même. Le 16 juin, on débarqua d'abord

[1] Sagredo, p. 213. *Histoire des Guerres maritimes*, f. 20. *Commentaires* de Khaïreddin, XXVI. *Medjlis* ou *réunion*.

les troupes allemandes, ensuite les troupes espagnoles, et enfin le corps italien devant la Goletta, qui défend l'isthme formé d'un côté par la mer, et de l'autre par un lac dont les eaux s'étendent jusqu'aux murs de Tunis [1]. Deux tours distantes l'une de l'autre d'un mille environ, et formant chacune un carré de quarante à cinquante pas, faisaient la force principale de la Goletta; ce fort, qu'on peut considérer comme la clef de Tunis, était en outre l'arsenal général de Khaïreddin. La défense de cette position si importante avait été confiée au corsaire Sinan, un des plus intrépides capitaines de Barberousse [2]. Pendant un mois que dura le siége régulier de ce fort, les assiégés tentèrent trois sorties; dans la première, le duc de Sarno perdit la vie; dans la troisième, le marquis de Mondeia fut grièvement blessé [3]. Le second jour du siége, un navire ottoman, porteur d'une riche cargaison en épices, s'était approché du port de la Goletta; mais, à la vue des forces espagnoles, il avait viré de bord en toute hâte et mis dehors toutes ses voiles pour prendre le large. Plusieurs bâtimens se mirent à sa poursuite; en avant de tous les autres, on put remarquer un grand navire qui portait pour pavillon le grand aigle impérial, attribut distinctif du vaisseau affecté au service du secrétaire-d'Etat Granville et de la chancellerie de l'empire. Le bâtiment ottoman fut pris, et sa cargaison qui valait trente mille ducats fut abandonnée

[1] Armerius, édit. de Bâle de Chalcond., 1556, p. 535.

[2] Robertson, l. V.

[3] Les 23, 25 et 26 juin 1535; Etrobius.

à l'amiral Doria [1]. Plusieurs Italiens des plus nobles familles étaient venus d'Europe pour prendre part à l'expédition; parmi eux se trouvaient le comte de Bénévent, le margrave d'Alarco et le duc Ferdinand de Gonzague.

Le 29 juin, trente jours après la sortie de la flotte du port de Barcelone, le prince fugitif Mouleï-Hasan vint offrir ses hommages à Charles-Quint, et, se prosternant à ses pieds, implorer son appui [2]. L'empereur avait envoyé à sa rencontre le duc d'Albe, le margrave d'Alarco et le comte de Bénévent; il le reçut gracieusement et lui fit offrir des sucreries et des rafraîchissemens de toute espèce dans la tente de son second chambellan, Louis de Flandre, seigneur de Braët [3]. Les compagnons maures de Mouleï-Hasan étaient armés d'arcs et de flèches, de poignards et d'un javelot dont la longueur était de trente à quarante palmes. Le prince affirma à l'empereur qu'il était suivi par huit mille chameaux chargés de vivres et seize mille cavaliers, mais ni les uns ni les autres ne parurent. Charles-Quint, confiant en la puissance de ses armes, ne voulut point ternir la beauté de sa cause en se servant des longs javelots, de l'arc et des flèches empoisonnées de ces nouveaux auxiliaires [5]. Ce fut le 14 juillet que la Goletta fut emportée d'assaut; deux années auparavant jour pour jour, Souleïman avait

1 Etrobius, p. 562. — 2 Etrobius et Armerius.

3 Dans Etrobius, p. 561, ce nom est entièrement défiguré dans la lettre de Mouleï-Hasan : *Nos fili Ceduaaz*, p. 561.

4 Etrobius, l. c., p. 563. — 5 Horace, I, 19.

refusé la paix que lui faisait demander l'empereur, en même temps qu'il l'avait accordée à Ferdinand, roi de Hongrie, frère de celui-ci. Lorsque l'armée impériale prit possession des deux tours de la Goletta, appelées la tour du *Sel* et la tour de l'*Eau*[1], elle y trouva une immense quantité d'armes et de munitions de guerre de toute espèce, quarante canons parmi lesquels on remarquait une de ces pièces-monstres que nous avons déjà décrites à l'occasion des siéges de Constantinople et de Rhodes, et qui portaient des inscriptions latines et arabes, ou étaient ornées de lys et de salamandres. L'occupation de la Goletta mit en outre au pouvoir de Charles-Quint plus de cent bâtimens et trois cents pièces d'artillerie de différent calibre. Après la chute de la Goletta et la perte de son arsenal, Khaïreddin fut amené à chercher dans une bataille rangée les seules chances de salut qui lui restassent; pour prévenir la diversion qu'une révolte eût pu amener, et afin de pouvoir disposer de toutes ses troupes, il résolut de faire massacrer les sept mille esclaves chrétiens enfermés dans la ville, mais il en fut empêché par les habitans qui ne lui obéissaient qu'autant qu'ils y étaient contraints par la force. Il n'avait à opposer à l'ennemi que neuf mille sept cents hommes. Les trois quarts de cette faible armée avaient été tirés du gouvernement de Merâsch en Asie; les troupes de la ville composaient le dernier quart, et encore se montrèrent-elles peu disposées à sortir des murs de leur cité.

[1] Etrobius, dans Chalcondyle, p. 557.

Khaïreddin choisit sous les remparts de Tunis une position qui le rendait certain d'interdire l'approche de la ville à l'armée ennemie; mais quand il fallut en venir aux mains, les troupes d'Asie donnèrent seules, et les troupes d'Afrique refusèrent de combattre.

Cependant les esclaves chrétiens renfermés dans Tunis, étant parvenus à briser leurs chaînes, fermèrent les portes de la place [1]; Khaïreddin, privé de ce refuge, s'enfuit dans les montagnes du côté de Bone, accompagné de son fidèle capitaine le corsaire Sinan, le brave défenseur de la Goletta, d'un renégat juif et d'un autre apostat que les historiens européens appellent *Chasse-Diable* [2]. Le jour suivant (21 juillet 1535), l'empereur Charles-Quint dirigea son armée sur la ville, ayant soin de faire observer le plus grand ordre, de crainte d'une surprise. Avant de se mettre en marche, on tint conseil pendant trois heures pour discuter si le pillage de Tunis serait permis à l'armée [3]; mais l'esprit de rapine dont les troupes espagnoles étaient animées triompha, par la voix de leurs généraux, du désir qu'avait l'empereur d'épargner la ville. Le sac devait durer deux jours entiers; trente mille personnes furent égorgées, dix mille réduites en esclavage [4]. Douloureuse compensation! triste échange

1 Hadji-Khalfa, *Histoire des Guerres Maritimes*, f. 21. Etrobius, Armerius. *Hist. di Guazzo*, p. 156, Venez., 1549.

2 Les Italiens l'appellent *Caccia Diavolo*, les Hollandais *Knuppel diewel*, et Etrobius *Cassidiabolus*.

3 *Historia di Guazzo*, f. 156.

4 Etrobius, Armerius, *Historia di Guazzo*.

que celui qui dut acheter par trente mille cadavres, la liberté des trente mille chrétiens qu'une dure captivité retenait depuis longues années dans Tunis ou ses environs! Parmi cette soldatesque effrénée, les troupes espagnoles se signalaient par leur fureur et leur soif du butin; elles fouillaient avec une brutale avidité les maisons et les coffres, les caves et jusqu'aux puits les plus profonds. Les mosquées et les écoles furent détruites, des statues en grand nombre furent brisées, des livres rares et précieux furent déchirés ou brûlés; partout on ne voyait que meurtre, viol ou pillage [1]. Le troisième jour, l'empereur fit son entrée dans la ville à la tête des troupes allemandes, auxquelles on ne permit que le pillage des vivres; il publia un ordre du jour qui mettait un terme aux dévastations des vainqueurs, et punissait de mort quiconque les continuerait. Le 1er août, Charles fit sortir l'armée de la ville et lui ordonna de reprendre sa première position dans le camp, au pied de la Goletta, en face de la tour de l'Eau. A chaque pas, l'armée foulait aux pieds les cadavres d'esclaves qu'avaient tués les soldats, soit par l'envie de s'affranchir d'une garde incommode, soit même par pure barbarie. On remarquait dans le nombre les corps de plusieurs femmes dont l'embonpoint était si grand, que leurs seins énormes descendaient jusqu'au bas du ventre. Cet excès d'obésité provient de l'usage qui règne sur les côtes de Barbarie de nourrir les femmes

1 Etrobius, dans Chalcondyle, p. 572.

avec du koukourouz [1]. Comme les vivandiers mettaient beaucoup de lenteur à opérer le transport de leurs approvisionnemens sur les vaisseaux, on fit proclamer que toutes les marchandises qui ne seraient pas chargées dans la soirée du lendemain seraient abandonnées. Mais les troupes italiennes et allemandes qui conservaient un vif ressentiment d'avoir été exclues dn pillage de Tunis, devancèrent les délais accordés, et dès le matin se précipitèrent sur les marchandises dont le chargement pouvait encore avoir lieu jusqu'au soir. L'empereur, pour arrêter les désordres de ce pillage au sein même de l'armée, se hâta de se rendre au fort de la Goletta [2]. Le 8 août, des commissaires, munis de pleins pouvoirs, signèrent un traité d'alliance entre Charles-Quint et Mouleï-Hasan [3], document curieux qui atteste à quelle extrémité d'impuissance et d'humiliation ce dernier était descendu. On y stipula la délivrance immédiate de tous les esclaves chrétiens de Tunis, la liberté de séjour dans la ville pour tous les chrétiens et l'exercice public de leur religion; sur la demande du prince de Tunis, on excepta de cette mesure les Arabes nouvellement convertis qui se trouvaient dans les provinces de Valence et de Grenade. Le Sultan s'obligeait

1 Etrobius, dans Chalcondyle, p. 573 : *Ut ubera illis ad coxendices usque propenderent.*

2 Etrobius, p. 573.

3 Ce traité se trouve en entier dans Etrobius et en extrait dans Guazzo. Ce dernier commet une grave erreur, en disant qu'il avait été stipulé une somme de huit mille ducats pour Bone, et en outre l'abandon de la pêche du corail : l'original ne dit rien de tout cela.

à livrer à Charles-Quint les villes de Bone, Bizerte et Afrikiyé qui étaient encore au pouvoir de Khaïreddin, et l'empereur était pleinement confirmé dans la possession exclusive de la Goletta. En outre, Mouleï-Hasan s'engageait à payer au vainqueur une somme de douze mille ducats à titre de remboursement des frais d'occupation de la Goletta, et chaque année, la veille de la Sainte-Anne, à livrer douze chevaux et douze poulains de race maure en témoignage de sa gratitude. A la première infraction aux clauses de ce traité, Mouleï-Hasan devait payer à l'empereur cinquante mille ducats; à la seconde, cent mille, et la troisième entraînait de droit son expulsion du territoire et la perte de son empire. Ces conventions furent signées et lues en langues arabe et espagnole. Mouleï-Hasan en jura l'exécution fidèle par le Prophète, par le Koran et par son sabre qu'il tira en partie du fourreau; l'empereur, après avoir baisé sa propre main sur laquelle était étendue un pan de son manteau orné d'une croix, jura, sur ce signe révéré, la stricte observation de toutes les clauses du traité. Alors le Sultan prit congé de l'empereur en lui réitérant ses protestations de soumission et de reconnaissance. Après avoir laissé à Tunis mille Espagnols sous les ordres de Bernard Mendoza, pour occuper la Goletta, et dix navires à longue quille, sous le commandement du neveu de Doria, Charles-Quint s'embarqua le 17 août, et quitta les côtes de Barbarie. Pendant que ces événemens s'accomplissaient à l'ouest de l'empire ottoman, Souleïman et Ibrahim s'étaient emparés de Tebriz et com-

mandaient en vainqueurs dans le palais du schah de Perse. Deux fois Charles-Quint avait triomphé de la puissance ottomane : lors du siége de Güns, il avait vu Souleïman fuir devant lui et évacuer la Styrie sans oser l'attendre, et il venait d'expulser de Tunis Khaïreddin-Barberousse, le premier homme de mer des Ottomans. La conquête de Tunis fut l'apogée de la gloire militaire de Charles-Quint; ce brillant fait d'armes, la destruction d'un pouvoir usurpateur et le rétablissement de Mouleï-Hasan sur le trône de ses ancêtres, l'immense service rendu à l'humanité en arrachant à l'esclavage un si grand nombre de chrétiens, entourèrent son nom d'une auréole de gloire, digne du plus puissant prince de la chrétienté; il la mérita surtout pour avoir préféré aux intérêts de sa politique les intérêts et l'honneur du nom chrétien. Robertson [1] remarque avec raison que ce grand prince sut se préserver également et de l'égoïsme qui enfanta et de la petitesse qui dirigea les entreprises des souverains de son époque. Toutefois, l'historien, dont le regard impartial se porte à la fois sur les deux expéditions de Tunis et de Tebriz, ne peut cacher la préférence qu'il accorde à la conduite d'Ibrahim sur celle de Charles-Quint : la volonté ferme du grand-vizir préserva, en l'absence du Sultan, Tebriz et Bagdad des dévastations et du pillage, tandis que la faiblesse de l'empereur laissa souiller son triomphe par la destruction de précieuses bibliothèques et par la mort

1 Robertson, *Hist. of Charles V*, l. V.

de trente mille victimes innocentes. Si, après la chute d'Ibrahim, le fanatisme religieux voulut éteindre le souvenir des victoires du grand-vizir en détruisant les trophées enlevés du château d'Ofen et élevés sur l'Hippodrome, l'art est venu en aide à l'histoire pour perpétuer la mémoire du triomphe de Charles-Quint à Tunis. Le peintre hollandais Jean Vermeyen, que l'empereur avait emmené à sa suite, a reproduit les batailles de cette campagne dans une série de six grands tableaux qu'on admire encore de nos jours dans le Belvéder, l'ancien palais du prince Eugène, où sont rassemblés les trophées conquis sur les Turcs [XXII].

LIVRE XXIX.

Mort de plusieurs savans turcs. — Guerre avec Venise. — Siége de Corfou. — Défaite de Katzianer. — Conquête de plusieurs îles dans l'Archipel. — Expéditions simultanées en Moldavie, dans l'Archipel et dans la mer des Indes. — Mort du grand-vizir. — Circoncision des princes. — Pertes et prises réciproques de châteaux-frontières entre les Turcs et les Vénitiens. — Conquête de Castel-Nuovo et paix avec Venise.

La campagne de Perse, la sixième que Souleïman conduisit en personne, fut suivie, à un an de distance, de deux expéditions, l'une contre Venise, l'autre contre la Valachie. L'année qui s'écoula entre le retour du Sultan à Constantinople et son départ pour Valona fut marquée par la perte de Tunis, et la mort du moufti Kemalpaschazadé, avec lequel, pour nous servir de l'expression d'un historien arabe, la science de ce monde descendit au tombeau (1536) [1]. Les fonctions de moufti, les plus hautes de la législature, furent conférées à Sâdi Tschelebi, savant non moins renommé pour sa mémoire extraordinaire, que pour ses gloses marginales sur le meilleur commen-

[1] Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*. Almosnino, f. 136. *Ciencia y capacidad del mofti Quiamel Baxa Ogli, y obras que escribio*

taire du Koran [1]. Vers le même temps, moururent les deux poëtes Ghazali et Ishak Tschelebi. Le premier était connu sous le nom de Deli Burader, le frère fou; le second était un des trois savans que Sélim Ier avait appelés près de lui lors de la campagne d'Egypte, dans l'intention d'occuper les longs loisirs de la marche par des conversations instructives, mais qui ayant mérité par leurs maladresses et leurs inconvenances d'être condamnés à la bastonnade, puis à la mort, échappèrent cependant à la sentence prononcée contre eux, grâce au respect du Sultan pour les sciences. Ishak Tschelebi affectait de ne jamais porter de turban, ni chez lui, ni dehors; il n'avait que des paroles sales à la bouche, et conserva jusque dans sa vieillesse une infâme passion qui n'est pas rare chez les Turcs; il renonça à l'ivrognerie dans ses dernières années, mais jamais à sa haine contre les femmes. Toujours les pieds nus et la tête découverte, il courait dans les rues après les jeunes garçons, et dans ses vers après de mordantes saillies [2]. Deli Burader, l'Arétin des Turcs, s'est acquis le renom d'un homme à la fois plus habile et plus corrompu, par l'étrangeté de sa vie et son recueil licencieux intitulé : *Chassant les soucis*, ouvrage frappé de la réprobation de tous les Musulmans honnêtes. C'était un des joyeux convives du prince Korkoud, frère de Sélim Ier. Un jour Kor-

1 Le *Schakaïkoun-namaniyet* de Taschkœprizadé. Sâdi Tschelebi écrivit des gloses marginales sur le *Commentaire* de Beïdhawi.

2 Latifi, *Biographie des Poëtes turcs*, p. 96. Aschik Hasan Tschelebi, Hasan Tschelebi, Kinalizadé.

koud, blessé d'une trop grande liberté que s'était permise le poëte, ordonna de lui trancher la tête. Deli Burader eut la présence d'esprit de représenter au bourreau qu'il perdrait lui-même la vie, s'il exécutait une sentence rendue par le prince dans un état d'ivresse : « Ta tête, lui dit-il, artistement empaillée, figurera convenablement demain à côté de la mienne. » Le kapidji-baschi intimidé différa l'exécution jusqu'au jour suivant, et bien lui en prit, car Korkoud, l'orgie passée, déclara que le kapidji-baschi eût été mis à mort s'il eût obéi [1]. Lorsque Korkoud passa en Egypte, Deli Burader se retira à Brousa en qualité de scheikh du couvent de Geïklubaba [2] (père des cerfs); puis il alla professer à Siwrihissar et à Akschehr, où il se fit une terrible réputation par ses épigrammes et ses satires. Il ne fournit pas la carrière ordinaire du professorat; et bien que l'ayant abandonnée avant le terme prescrit, il obtint, à Constantinople où il s'était rendu, une pension mensuelle de mille aspres, probablement par l'influence de son protecteur, le defterdar Iskender Tschelebi; il reçut également des vizirs plusieurs sommes considérables pour diverses constructions. C'est ainsi qu'il fit bâtir, sur la rive européenne du Bosphore, une mosquée, une cellule et des bains; ce dernier établissement se recommandait tellement aux passions voluptueuses des Turcs par les raffinemens de plaisir que Deli Burader y

[1] *Biographie des Poëtes turcs*, de Latifi et d'Aschik Hasan, traduction de Chabert, p. 243.

[2] *Ibid.*, l. c. Kinalizadé, Belighi Brousa, Baldurzadé.

avait imaginés, et par la beauté des jeunes garçons qui les desservaient, que la ville s'y portait en masse. Ibrahim ayant fait raser cet édifice dans l'intérêt de la morale publique [1], Deli Burader partit pour l'Arabie où il fonda de nouveau des bains, une mosquée et une cellule, et d'où il écrivait des lettres satiriques à Constantinople [11]. Un jour qu'il avait réuni quelques convives dans son jardin, il s'écria tout-à-coup : « Mes amis, notre société touche à sa fin; l'échanson de la mort me présente le verre; » et, après ces paroles, il expira.

La plus solide garantie de la paix qui avait duré trente-cinq ans entre Venise et la Porte, était tombée avec Ibrahim; né sujet de la république, il en était devenu le protecteur, et professait une grande amitié pour le fils du doge, Aloisio Gritti, récemment assassiné en Transylvanie. Le successeur d'Ibrahim, l'Albanais Ayaz-Pascha, précédemment aga des janissaires, puis second vizir, homme droit et généreux, veillait avec sollicitude au maintien des relations d'amitié qui existaient entre les deux puissances [1]; mais ses intentions pacifiques étaient contrebalancées par les dispositions belliqueuses de Khaïreddin-Barberousse, qui, espérant gloire et butin d'une guerre maritime, s'efforçait de présenter les moindres mouvemens des Vénitiens sur mer comme de véritables actes d'hostilité [2]. Depuis quelques années, Venise avait donné

1 Paruta, *Hist. Veneziana*, l. VIII, p. 571. Venise, 1605. Sagredo, *Memorie istoriche*, l. V, p. 237. Venise, 1688.

2 *Storia di Guazzo*, p. 199. Paruta, Sagredo.

aux Ottomans plusieurs prétextes de guerre : pendant le siége de Koron, le provéditeur Girolamo Canale, commandant les forces maritimes de la république à Candie, avait attaqué l'escadre d'un des plus célèbres corsaires musulmans de cette époque, connu sous le nom du Jeune Maure d'Alexandrie, lui avait pris son vaisseau-amiral, quatre galères, et en avait coulé bas deux autres; cet engagement avait coûté la vie à trois cents janissaires et à mille esclaves. Le Jeune Maure, saignant de huit blessures, s'était jeté à la mer; mais il en avait été retiré par les Vénitiens, qui, après avoir réussi à le guérir, le renvoyèrent sur la côte d'Afrique avec les galères capturées, afin de ne donner à Souleïman aucun sujet de rupture. Vers la même époque, deux navires ottomans entrés dans des ports vénitiens pour y charger du blé, ayant été confisqués par la république, le doge fit partir pour Constantinople le secrétaire de la Pregadi, Daniele di Federici [1], avec la mission d'excuser cette mesure, comme n'ayant été qu'une méprise; l'influence d'Ibrahim, qui était encore aux affaires, leva toute difficulté, et cet incident n'eut pas de suite [III]. Après la campagne de Perse et pendant les négociations activement conduites à Constantinople par l'ambassadeur français Laforêt, et le Ragusain Don Serafino di Gozi [IV], Souleïman envoya pour la quatrième fois l'interprète de la Porte à Venise; Younisbeg devait exhorter le sénat à veiller plus strictement à l'exécution des traités, et à se liguer avec

[1] Paruta, l. VII, p. 543. Sagredo, l. IV, p. 203.

François Ier contre Charles-Quint [v]; il avait ordre d'insinuer qu'une armée et une flotte ottomanes étaient prêtes à appuyer les demandes de la Porte. Venise, qui tenait autant à maintenir sa neutralité entre François Ier et Charles-Quint que ses relations d'amitié avec Souleïman, combla l'ambassadeur d'égards, et le congédia en protestant de ses intentions pacifiques; mais elle éluda la proposition qui lui fut faite d'entrer dans la ligue projetée contre la maison d'Autriche. Cette réponse lui avait été dictée par l'espoir que le Sultan, plus puissant sur terre que sur mer, aimerait mieux tourner ses armes contre la Hongrie qu'entreprendre une guerre dans l'Adriatique. En même temps, la république donna ordre à Tomaso Mocenigo de se rendre sans délai à Constantinople pour présenter à Souleïman les félicitations du doge sur l'heureuse issue de la campagne de Perse, et se plaindre de la confiscation de plusieurs navires vénitiens, de l'élévation des droits sur les importations de Venise en Syrie, de l'interceptation des lettres du baile, et de plusieurs autres infractions aux traités [1]. Ayaz-Pascha, qui voulait sincèrement la continuation de la bonne intelligence qui régnait depuis si long-temps entre Venise et Constantinople, excusa les mesures contre lesquelles réclamait Mocenigo, et promit d'y remédier. Ces assurances ne contribuèrent pas peu à faire nourrir au sénat l'illusoire espérance que les immenses préparatifs qui se faisaient dans les ports ottomans étaient destinés contre Tunis ou Naples [2].

[1] Paruta, l. VIII, p. 573. — [2] *Ibid.*, p. 574.

Dès le mois de mai 1537 [1], Souleïman, suivi de ses deux fils, Mohammed et Sélim, partit de Constantinople, à la tête de son armée, pour Valona. La flotte, sous les ordres de Khaïreddin-Barberousse, fit voile en même temps vers l'Adriatique [2]. Après la perte de Tunis, Barberousse s'était rendu à Alger, d'où il avait appareillé, avec vingt-sept galères, pour les îles de Mayorque et de Minorque; il avait pillé Mahon, puis s'était rapidement reporté sur les côtes d'Afrique avec cinq mille sept cents prisonniers, avait occupé Biserta, chemin faisant, et était enfin retourné à Constantinople [VI], où le Sultan, avant son départ, lui avait ordonné de reprendre la mer, et lui avait conféré la dignité de kapitan-pascha [3]. L'amiral de Charles-Quint, Andrea Doria, prince de Melfi, était alors à l'ancre dans le port de Messine; il n'en sortit que le 17 juillet, lorsqu'il eut appris l'approche de la flotte ennemie. Informé que dix vaisseaux ottomans richement chargés venaient de quitter le port d'Alexandrie, il leur donna la chasse, les prit, sans éprouver grande résistance, et les livra aux flammes. Le 22 juillet, Doria rencontra, à la hauteur de l'île de Paxo, douze galères turques commandées par Ali Tschelebi, kiaya du sandjakbeg de Gallipoli, et les attaqua une heure avant le lever du soleil. Il se tenait debout sur le banc de sa galère, revêtu d'un pourpoint cramoisi, une épée nue à la

[1] *Journal* de Souleïman. Ferdi, f. 256-263. Il faut lire dans Paruta, l. VIII, p. 577 : *Solimano dunque il quale partito nel principio del mese di Maggio*, et non *Marzo*.

[2] Ferdi, f. 245. — [3] *Ibid.*, f. 250.

main; autour de lui étaient rangés plusieurs nobles en habits blancs. Le combat fut des plus acharnés et dura une heure et demie; pas un homme des équipages turcs n'échappa à la mort; Doria lui-même fut blessé au genou. Ayant appris que Barberousse le poursuivait avec une flotte de cent navires, il se retira devant des forces aussi supérieures, et rentra à Messine avec les douze galères qu'il avait prises [1]. Khaïreddin-Barberousse, accompagné de Loutfi-Pascha, se dirigea vers les côtes de la Pouille, car son ambition et celle de Souleïman étaient de renouveler en ce pays les conquêtes de Mohammed II. Huit mille cavaliers, des fantassins en nombre encore plus considérable, et une formidable artillerie de siége, furent débarqués sur la plage de Castro, près d'Otranto. Le traître Pignatelli saccagea lui-même sa patrie à la tête de la cavalerie turque, et ce fut lui qui persuada à la garnison de Castro de se rendre [2]. Ugento et d'autres châteaux-forts firent aussi leur soumission, confians dans la parole que l'ennemi leur donna, mais qu'il ne tint point. Pendant un mois, les Turcs ne cessèrent de ravager ces belles contrées, et, à leur départ, ils en emmenèrent plus de dix mille habitans en esclavage [3]. Des côtes de l'Italie, Khaïreddin alla à Prevesa, pour punir les Albanais de ré-

1 *Storia di Guazzo*, p. 197. Caroli Sigonii, *de Vita Andrea Auriæ*, p. 64.

2 *Storia di Guazzo*, f. 197. *Doria's Begebenheiten in Gœbels Beitrægen zur Geschichte Carl's V*, p. 45. Paruta, p. 603. Hadji-Khalfa, *Histoire des Guerres maritimes*, f. 22. Ferdi, f. 246 et 263.

3 *Storia di Guazzo*, p. 198.

centes agressions [1]. Cependant la guerre n'avait pas encore été déclarée à la république; et Younisbeg parut pour la cinquième fois à Venise, chargé de faire des réclamations au sujet de la prise d'un navire turc par le Dalmate Nassi de Zara, et de la croisière d'une flotte vénitienne sous les ordres de Jérôme Pesaro dans les eaux de Corfou. Malheureusement quatre galères de la Seigneurie avaient donné la chasse, dans le canal de Corfou, aux trois galères d'Younisbeg, qui, vivement pressées, étaient allées échouer près de l'île de Cimera; les habitans avaient maltraité les naufragés, et ne les avaient relâchés qu'après avoir appris le rang d'Younisbeg [2]. Le baile Orsini demanda, au nom du Sultan irrité de cette violation du droit des gens, la punition de l'imprudent qui avait rompu la paix. Le sénat fit mettre en prison le comte Gradenico qui avait donné la chasse aux galères d'Younisbeg, et ordonna au provéditeur Contarini, qui s'était emparé d'un navire turc, de comparaître devant le tribunal des Avogadori [3]. Mais avant que la colère du Sultan eût pu être désarmée par cette satisfaction, Doria sut l'exciter encore, en écrivant à Jérôme Pesaro une lettre conçue de manière à laisser sup-

1 Doria (Gœbel, p. 46) commet une grande erreur en disant que Khaïreddin avait été déposé pendant quelque temps de la place de kapitan-pascha, et qu'il avait eu pour successeur Loutfi-Pascha; Khaïreddin garda cette dignité jusqu'à sa mort. Voyez *Histoire des Guerres maritimes* et les *Tables chronologiques* de Hadji-Khalfa.

2 Paruta, l. VIII, 596, le 23 juillet. Guazzo, f. 196.

3 Paruta, l. VIII, p. 602.

poser une secrète intelligence entre eux, et en ayant soin de la faire intercepter dans l'Adriatique par les Turcs; le manége de Doria avait pour but de forcer les Vénitiens à sortir de leur neutralité, en ajoutant des griefs factices à ceux qu'avait déjà contre eux le Sultan. Barberousse, qui n'avait pu oublier la capture des douze galères par la flotte impériale, poussait de son côté Souleïman à la guerre. L'armée d'expédition qui ravageait la Pouille, sans oser rien entreprendre sur Otranto ni Brindisi, fut rappelée, et la conquête de Corfou résolue [1].

Corfou, grande île située comme un avant-poste à l'entrée du golfe de Venise, a cent vingt milles de circuit et s'étend de l'est à l'ouest, en forme de demi-lune ou de faucille, ce qui lui avait valu dans l'antiquité le nom de *Drepanon* (la faucille); elle était appelée aussi *Schera* (la rocailleuse), *Pheacia*, de ses habitans les Phéaciens, célèbres par leur amour pour la musique et les festins, et enfin *Corcyra* [2], d'où dérive son nom actuel de Corfou. L'auteur de l'Iliade nous a fait connaître l'aveugle et divin chanteur Demodocos, qui charmait avec sa lyre les Phéaciens dans les magnifiques jardins du roi Alcinoüs [3]. Celui qui avec Thucydide est entré dans les secrets de la guerre du Péloponèse et a étudié dans le caractère politique des Grecs d'alors celui des Grecs d'aujourd'hui, sait

1 Paruta, l. VIII, 603.

2 Voyez sur le nom *Corcyra* Wachter, et Stellini dans ses notes des *Illustrazioni Corciresi*, par Andrea Mustoxidi, Milan, 1811. I, p. 24.

3 *Odyssée*, chant VIII.

que la rivalité de Corinthe et d'Athènes eut pour objet la possession de Corcyre, et que cette rivalité amena la guerre de vingt-sept ans dans laquelle fut versé le sang le plus pur de la Grèce, les batailles navales de Sybote et de Patras, les siéges de Platée et de Potidée, de Chalcidice et de Mitylène, le barbare massacre des prisonniers de Mitylène et de Platée [1], le meurtre des généraux Nicias et Démosthènes [2], le combat d'Ægospotamos [3], et enfin la suprématie de Lacédomone sur Athènes. Après l'extinction de la liberté grecque, Corcyre eut à subir la domination des Barbares; par la suite, l'arrogance de la reine d'Illyrie, Teutà, attira sur l'île la colère et les armes de Rome. L'allié des Carthaginois, Philippe de Macédoine, essaya, mais vainement, d'enlever aux Romains leur nouvelle conquête. Corcyre fut le théâtre de la guerre entre Rome et Persée, et fut illustrée par les actions ou la présence de plusieurs Romains d'un grand nom. Marcus Terentius Varro sauva à Corcyre, par sa prévoyante activité, l'équipage de l'escadre romaine qu'il devait conduire contre les pirates de l'Adriatique, sous le commandement supérieur de Pompée [4]. Caton d'Utique, à son retour de Chypre, perdit à Corcyre, dans l'incendie de ses tentes, les registres de son administration; accident qui servit à faire briller davantage la confiance du sénat en sa pro-

1 Thucydide, IV, 32, 68, 81. — 2 *Ibid.*, VII, 86.

3 Xénophon, *Hist. Græca Olymp.*, XCIII, an. 3 et 4.

4 Varro, *de Re rusticâ*, l. I, 4. Plutarque, *Vie de Pompée*.

bité [1]. Cicéron, dans son voyage de Rome en Cilicie et de Cilicie à Rome, relâcha sept jours à Corcyre et sept autres jours à Cassope [2]. Pendant la guerre civile entre César et Pompée, Marcus Bibulus vint mouiller dans la rade de Corcyre pour observer les mouvemens du vainqueur des Gaules avec une flotte de cent dix navires. Caton rassembla dans l'île les restes des cohortes vaincues à la bataille de Pharsale et les sénateurs fugitifs; c'est encore de là que Domitius Ænobarbus surveilla la mer Ionienne après la bataille de Philippes. Tibulle y tomba malade de la fièvre [3], et Agrippine s'y arrêta quelque temps avec ses enfans et les cendres de Germanicus [4]. Les Normands, sous Bohémond, fils de Robert, et sous Roger Ier, roi de Sicile, enlevèrent deux fois Corcyre aux Byzantins [5]. Lors du partage de l'empire de Constantinople entre les Latins, l'île échut aux Vénitiens, qui au commencement du treizième siècle, sous l'administration du doge Ziano, la donnèrent en fief à des familles nobles [VII]. Plus tard, Corcyre passa de la domination des rois de Naples à celle de Venise, et le doge Antonio Venier lui assura, vers la fin du quatorzième siècle, de nouveaux priviléges.

Un mois après la chasse donnée aux galères d'You-

1 Plutarque, *Vie de Caton.*

2 Cicéron, *Ep. ad Famil.*, l. III, 5 et 6; XVI, 2 et 9; *ad Att.*, V, 9 et 2.

3 Alb. Tib., Élégie III. — 4 Tacitus, *Ann.*, l. VIII.

5 Mustoxidi, *Illustrazioni Corciresi*, II, p. 151 et 155. D'après Dand., *Chron.* Romuald, *Chron. Facel. Ist. Sicul.* Tec. II, l. VII.

nisbeg par Gradenico, Souleïman envoya à Khaïreddin-Barberousse, de ses campemens de Valona [VIII], l'ordre de mettre à la voile pour Corfou; en conséquence, la flotte ottomane appareilla pour l'île, et y débarqua le corps d'armée de Loutfi-Pascha, fort de vingt-cinq mille hommes et de trente canons (25 août). L'arrivée des Turcs fut immédiatement signalée par le sac de Potamo, à trois milles seulement de la forteresse [1]. Quatre jours plus tard abordèrent dans l'île les vizirs Ayaz-Pascha et Moustafa-Pascha, le beglerbeg de Roumilie, l'aga des janissaires, l'aga des akindjis, avec un corps de vingt-cinq mille hommes; pendant trois jours et trois nuits, ils ne cessèrent de ravager le pays [2].

Cependant les Vénitiens renfermés dans Corfou ne restaient pas inactifs; de nombreuses pièces d'artillerie furent hissées sur les bastions, des barricades élevées dans la ville avec des poutres et des abattis d'arbres. Le 1er septembre, les assiégeans braquèrent sur le rocher de Malipiero, à un mille de la forteresse, un canon d'un calibre de cinquante livres; en trois jours cette pièce ne lança que dix-neuf boulets, dont cinq seulement atteignirent leur but; les autres volant par-dessus la ville tombaient au-delà dans la mer [3]. Le 2 septembre, Souleïman dressa ses tentes à Bastia sur le continent en face de Corfou, et le grand-vizir Ayaz-Pascha et Khaïreddin envoyèrent de leurs ga-

[1] Marmora, *Historia di Corfu*. Venezia, 1672, p. 236-240. — [2] *Ibid.*, p. 301.

[3] *Storia di Guazzo*, p. 202.

lères, contre les forts, quelques boulets qui, mal dirigés, allèrent mourir sur la rive orientale de l'île près de Cardachio [1]. Un orage terrible suspendit les travaux de l'armée de siége, mais n'empêcha pas Ayaz-Pascha de s'avancer, au milieu de la nuit, jusqu'au bord du fossé de la ville pour reconnaître les fortifications. Sur le rapport d'Ayaz, le Sultan fit sommer le commandant de se rendre, par un marchand de Corfou, pris quelques jours auparavant avec son navire. Il s'engagea à respecter la vie et les biens des assiégés, et donna l'assurance que les chefs turcs qui, dans l'expédition de la Pouille, avaient violé les capitulations signées et emmené les habitans en esclavage, avaient été punis de mort, et que les prisonniers avaient été renvoyés dans leur patrie. Les provéditeurs ne firent pas de réponse à la demande de Souleïman [2]. L'artillerie des assiégés, sous le commandement d'Alessandro Tron, fut mieux dirigée que celle des Ottomans : deux galères furent coulées à fond, et quatre hommes tués dans les fossés d'un seul boulet [3]. Ce dernier effet produit par un seul coup de canon, et alors réputé prodigieux eu égard à l'état de l'artillerie, détermina le Sultan, s'il faut en croire les historiens ottomans, à lever le siége, parce que, disait-il, la mort d'un seul musulman ne saurait être compensée par la

[1] C'est de ce jour que le *Journal* date la résolution prise par le Sultan de retourner à Constantinople. Loutfi-Pascha ne dit que peu de mots sur ce siége dont il avait la direction en qualité de serdar.

[2] *Storia di Guazzo*, f. 203. — [3] *Ibid.*

prise de mille forteresses [1]. Le palais de Brami, le village de Potamo, le rocher de Malipiero étaient occupés par les Turcs qui y avaient établi leurs postes principaux. Souleïman attaqua à quatre reprises différentes le fort S.-Angelo, situé sur une montagne près du cap Otranto, et mieux fortifié encore que la capitale de l'île [2]. La résistance invincible rencontrée par le Sultan lui fit résoudre son départ. Le 7 septembre, les troupes commencèrent à s'embarquer, et huit jours après l'île était délivrée de la présence des Turcs; mais ils se vengèrent de leur échec devant Corfou par l'incendie de Butrinto et la conquête de Paxo [3].

Six semaines plus tard, Souleïman faisait son entrée à Constantinople (1er novembre). Avant l'ouverture de cette campagne qui répondait si peu à ce qu'elle avait promis, Khosrewbeg, gouverneur de Bosnie, et Mourad, voïévode de Verbozen [4], avaient fait des entreprises plus heureuses contre plusieurs châteaux-forts de Dalmatie. Après plusieurs expéditions couronnées d'un plein succès, Khosrew et Mourad mirent le siége devant le château de Klis [5], qui, situé sur un roc inac-

[1] Ali, xxxve récit, f. 249. D'après lui, Petschewi raconte à cette occasion qu'au siége de Warasdin, en 1590 (1007 de l'hégire), par Mohammed Satourdji-Pascha, un boulet avait fracassé les jambes de huit soldats turcs alignés sur le même rang, et que cinq d'entre eux étaient morts des suites de leurs blessures.

[2] *Storia di Guazzo*, p. 203.

[3] Marmora, p. 210. Paruta, *Storia Venez.*, l. VIII, p. 613.

[4] Petschewi, p. 65. Les historiens hongrois appellent Albourad sandjak de Verbosen. Schimek, p. 217.

[5] Petschewi, f. 65. Djelalzadé, f. 195. Solakzadé, f. 112. Ali, f. 249. Istuanfi, l. XIII. Catona, XX, p. 1042. Ferdi, f. 254.

cessible, avait jadis servi de retraite au roi Bela et à ses enfans lors de l'invasion de la Hongrie par les Tatares. Ils firent construire deux forts pour couper tout secours à ce château, et forcer ainsi par la famine la garnison à se rendre [1]. Pierre Crussich, qui accourut pour délivrer Klis à la tête de cinq mille hommes, fut complètement battu; un très-petit nombre de ses soldats put trouver son salut dans la fuite. Le commandant de Klis, à la vue de la tête sanglante de Crussich que les Turcs avaient mise au bout d'une pique, perdit tout espoir de délivrance, et fit sa soumission [2]. Mourad prit successivement les châteaux de Bozko, Berizlo et Obrovaz [IX]. D'un autre côté, Khosrewbeg, gouverneur de Bosnie, et Mohammed-Pascha Yahyaoghli, malgré la paix signée entre la Porte et Ferdinand, rivalisaient entre eux d'attaques contre la Hongrie. Ferdinand, afin d'arrêter ces incursions, rassembla à Kaproncza, sur la rive droite de la Drave, une armée forte de seize mille fantassins et de huit mille cavaliers; ces derniers, presque tous hussards, étaient sous les ordres de Louis Pekry, Paul Bakies, et du chef de brigands, Ladislas More, qui venait d'être gracié. On remarquait parmi les autres chefs, le Bohême Aubert Schlick, l'Autrichien Jules comte de Hardek, le Styrien Jean Ungnad, le Carynthien Erasme Mager, le Tyrolien Louis comte de Lodron, et Katzianer de la Carniole, général en chef de l'armée [3].

1 Petschewi, f. 65. Djelalzadé, f. 195. Solakzadé, f. 112. Ali, f. 249. Istuanfi dans Catona, XX, p. 1042. *Storia di Guasso*, f. 208. Ferdi, f. 254.

2 Istuanfi, l. XIII. — 3 Istuanfi dans Catona, XX, p. 1045.

Dès que le gouverneur de Semendra, Yahyaoghli Mohammed-Pascha, eut appris que l'armée hongroise s'était concentrée à Kaproncza, il dépêcha des courriers à son frère Ahmedbeg d'Aladjahissar, à Khosrewbeg, gouverneur de Bosnie, à Djâfer, beg de Zwornik, et au voïévode Mourad, pour les presser d'accourir auprès de lui à Vucovar [1]. Cependant l'armée de Katzianer suivie d'un parc d'artillerie de quarante-neuf pièces, dont huit de gros calibre [2], avait passé la Karaschitza près de Valpo, et s'était avancée jusque sous les murs d'Essek, dont elle devait former le siége; mais harcelée sans cesse par Mohammedbeg, elle dut se borner à se tenir sur la défensive. Des nuées de Valaques, Bohémiens, Tschaïkistes, Nassadistes (matelots du Danube), Martoloses (soldats de Servie, gardiens des frontières) [3]; fondirent sur les abords du camp des Hongrois, à qui ils enlevèrent les chevaux et les bœufs de leur artillerie, et coupèrent les vivres et les munitions; le camp fut bloqué de si près, qu'aucun soldat n'osait franchir les lignes des retranchemens. L'espoir de trouver des provisions à Erdœd détermina Katzianer à battre en retraite; mais au passage de la Vouka, le pont se rompit sous les gros canons qui s'abîmèrent dans les flots. Forcé d'abandonner son artillerie de siége [4], Katzianer lia ensemble par des chaînes ses pièces de campagne et ses chariots, et les

1 Petschewi, f. 69.

2 Petschewi, f. 69, appelle les gros canons *balyemez*, c'est-à-dire *ceux qui ne mangent pas de miel.*

3 Petschewi, l. c., et Istuanfi. — 4 *Ibid.*

disposa sur deux rangs, entre lesquels son armée marchait comme entre deux remparts mobiles. A Deakovar, il rencontra Yahyaoghli et le conquérant de Klis, Mouradbeg, à la tête de l'élite de leurs martoloses. Cependant l'armée chrétienne franchit la crète élevée du mont Vertizo par une neige battante; mais en arrivant dans le pays plat, elle trouva la cavalerie turque qui l'attendait au passage [1]. Le samedi, 1er décembre 1537, les cavaliers des deux partis en vinrent aux mains, et dans ce premier engagement, Paul Bakics, qui s'était acquis tant de gloire dans la défense de Vienne et de Güns, et qui dans les environs de Neustadt avait anéanti le corps de Kasimbeg, tomba avec ses plus braves compagnons sous une grêle de balles. Le soir de ce même jour, Katzianer campa dans la plaine qui s'étend entre Goria et Schirokopolyé; il n'avait à choisir qu'entre deux issues, l'une qui conduisait par Kasika à Valpo, à travers une forêt longue de trois lieues, l'autre qui, laissant Goria sur la gauche, aboutissait au château-fort de Sainte-Elisabeth, appartenant au chef de brigands gracié, Ladislas More. Le général en chef convoqua un conseil de guerre pour aviser aux moyens de sortir de la position critique où se trouvait l'armée: on décida, après de longues discussions, que la retraite serait continuée par Valpo; mais Ladislas More partit dans la nuit pour son château, et fut suivi par Jean Ungnad et l'évêque Simon Erdœdy, qui entraînèrent leurs troupes avec

[1] Pessel, *Siége de Vienne.*

eux; Louis Pekry et Katzianer lui-même désertèrent lâchement le camp avant le jour. Le comte de Lodron se vit à son réveil abandonné par les troupes de Hongrie, de Styrie et de Carniole; bien déterminé à vaincre ou à mourir, il résolut de disputer pied à pied le terrain aux Ottomans, avec les Tyroliens, les Autrichiens, les Carynthiens et les Bohêmes [1]. Il parcourut les rangs à cheval, exhortant ses troupes à faire leur devoir en leur représentant la honte de la fuite, lorsqu'un soldat lui cria : « Tu as beau parler, Lodron; avec tes six pieds il t'est plus facile de fuir qu'à nous avec deux. » A ces mots, Lodron descendit de cheval, perça de son épée son audacieux interlocuteur, et dit à ses compagnons d'armes : « Frères, je combattrai avec vous à pied [2]. » Il fit distribuer ses chevaux aux malades et aux blessés, et donna l'ordre de se mettre en marche; à peine avait-il quitté son camp qu'il fut attaqué par la cavalerie turque (2 décembre 1537). Mager, capitaine du contingent de Carynthie, attira le premier sur lui par son casque brillant et son panache les regards et les armes de l'ennemi; assailli de toutes parts, il succomba, mais non sans avoir chèrement vendu sa vie. Les Autrichiens furent taillés en pièces, après avoir vu leurs chefs Kunringer, George Taifel, Gebhart Belzer, Léonard Lamberg tomber entre les mains des Turcs, et Nicolas, comte de Thurn, s'enfuir quoique blessé. Mais rien n'égala la boucherie que les Turcs firent des Bohêmes que leur chef Albert

[1] Istuanfi, l. XIII; et d'après lui, Engel et Fessler.

[2] *Ibid.*, éd. de Cologne, p. 216.

Schlik avait honteusement abandonnés dès le commencement de l'action. Lodron, grièvement blessé à la tête et à la poitrine, fut repoussé avec ses Tyroliens jusque sur les bords d'un étang; ainsi acculé et ne pouvant plus résister aux ennemis qui l'enveloppaient de tous côtés, il se rendit avec trois bannières, sur la sommation de Mouradbeg de Klis, qui, brave lui-même, savait estimer les braves. Les prisonniers furent envoyés à Constantinople; mais Lodron dont les blessures ne laissaient point d'espoir de guérison fut tué par ses gardiens d'après les ordres de Mohammedbeg. Le camp et toute l'artillerie furent la proie des vainqueurs. Parmi les canons tombés au pouvoir des Ottomans, un surtout se faisait remarquer par sa longueur et son calibre; nous le verrons reparaître trente ans plus tard au siége de Szigeth, et dans les dernières guerres de la fin du seizième siècle, sous le nom de *Katzianer* [1]. Les têtes de Paul Bakics, de Lodron et de Mager furent envoyées à Constantinople [2]. George Taifel et Gebhard Belzer furent échangés par la suite contre Mouradaga, fait prisonnier dans un engagement et retenu en captivité par Thomas Nadasdy. Les fuyards Pekry et Katzianer furent incarcérés à Vienne: le premier perdit la vue dans les cachots de Grætz et d'Inspruck, et n'en sortit qu'après une captivité de sept ans; le second s'échappa du fort de Kostaniza, entama des négociations avec Mohammed, sandjakbeg de Bosnie, et fut tué par Zrini qu'il avait

[1] Dans le Silaniki, *Kotschian topi*.

[2] Istuanfi, f. XIII, p. 216, éd. de Cologne.

invité à un festin, dans l'intention de l'entraîner avec lui dans sa trahison [1].

Pendant que ces événemens se passaient en Hongrie et que Souleïman, mécontent de l'issue de son entreprise sur Corfou, quittait les côtes de l'Albanie et retournait à Constantinople, la guerre n'en continuait pas moins avec Venise par terre et par mer. Immédiatement après la levée du siége de Corfou, le vizir Kasim [2], sandjak de Morée, reçut ordre de se rendre sous les murs de Malvasia et de Napoli di Romania pour en former le siége; après la cession de Koron et de Modon, ces deux places étaient seules restées aux Vénitiens, conformément au traité conclu entre la république et Bayezid II. Le kapitan-pascha Khaïreddin-Barberousse, après que le serasker Loutfi eut ramené dans l'arsenal de Constantinople les deux tiers de la flotte, parcourut l'Archipel avec soixante-dix galères et trente galiotes, pour conquérir les îles qu'y possédaient encore les Vénitiens. Plusieurs d'entre elles se rendirent à la première sommation, soit faute de moyens de résistance, soit par la terreur qu'inspirait le nom seul de Khaïreddin-Barberousse. De ce nombre furent : Syra ou Syros, vantée par Homère [3] pour ses

[1] Istuanfi. Petschewi, f. 70. La confirmation de la trahison de Katzianer par la bouche de l'historien ottoman doit faire taire toute espèce de doutes sur la réalité de ce fait. On pardonnera plus facilement aux Ottomans, tels que Djelalzadé, f. 200; Solakzadé, f. 112; Ali, xxxv[e] récit, f. 247; Loutfi, f. 83 et 84, et Ferdi, f. 272, d'écrire *Kotschian* au lieu de *Katzianer*, qu'à Istuanfi et à Cantemir (*Soliman I*, n. 15) de transformer ce nom en celui de *Cozianus* et de *Cophan*.

[2] Paruta, p. 164. — [3] Homère, *Odyssée*, XV, 402.

riches troupeaux de moutons, son vin et son blé, patrie d'un des plus anciens philosophes de la Grèce, Perekydes, qui enseigna le premier l'immortalité de l'ame, et initia Pythagore à l'ancienne philosophie orientale [1]; Scyros où Achille, caché par les soins de sa mère sous des vêtemens de femme parmi les esclaves du roi Lycomède, fut cependant reconnu par Ulysse, et où naquit Deidamia [2] qu'Achille, pendant sa retraite, rendit mère de Pyrrhus; Jura, anciennement Gyarus [3], petite île de rochers, qui, sous les empereurs romains, était un lieu d'exil très-mal famé, et que Juvénal conseillait de mériter par des crimes, à ceux qui voulaient gagner de l'influence en mettant à profit la dépravation des Romains; Pathmos, roc aride et sans végétation, où l'évangéliste fit son Apocalypse [4], et dont les ports nombreux servaient de refuge aux corsaires de l'Archipel; Nio, appartenant à la famille Pisani [5], l'ancienne Jos qui disputa à six autres villes l'honneur d'être la patrie d'Homère, et fit élever un mausolée au grand poëte; Stampalia, possession des Quirini, l'ancienne Astypalæa, appelée par les Cariens Pyrrha, puis Pylæa [6]; enfin Egine, l'ancienne Œnone, la rivale d'Athènes par ses arts et sa marine, et à jamais célèbre par la bataille de Salamine, par son temple de Jupiter, et par sa richesse qui ne cessa d'être une source de malheurs pour elle depuis la domination

1 Diogen. Laërt. Suidas. Cicero, *Quest. Tusc.*, l. I.

2 Propertius. — 3 Juvenal, sat. I. — 4 Tournefort, t. II, lettre X. — 5 Tournefort, t. I, lettre VI.

6 Stephanus Byzantinus, *de Urbibus*. Θεων θραπιζα.

des Grecs jusqu'à celle des Ottomans. Cette île fut d'abord prise par les Athéniens qui en massacrèrent et transplantèrent les habitans [1], puis par le consul romain Publius Sulpicius qui traîna presque toute la population en esclavage, et enfin par Khaïreddin-Barberousse, qui en emmena six mille prisonniers [2]. Mais l'amiral ottoman trouva plus de résistance dans les îles de Paros, d'Antiparos, de Tiné et de Naxos, résistance qui n'empêcha pas et ne fit qu'en ajourner la conquête. Paros, célèbre par son marbre, fut habitée d'abord par les Cariens et les Phéniciens, puis par les Arcadiens et les Crétois; le chef de ces derniers lui donna son premier nom qu'elle transmit elle-même à ses colonies de la Propontide et de l'île de Thasus non loin des côtes de Thrace [3]. Le géographe byzantin Stephanus cite les six noms qu'avait eus successivement cette île avant celui de Paros [4]. Il rapporte également le proverbe grec : *se conduire en Parien*, c'est-à-dire comme un homme perfide et sans foi ; cette réputation avait été acquise aux habitans de l'île, parce qu'assiégés par Miltiade, ils n'observèrent pas la promesse qu'ils avaient faite de se rendre [5], et refusèrent de payer les cent talens que Miltiade avait stipulés pour prix de la levée du siége. Thémistocle leur imposa

1 Thucydide, I, 105, 108; II, 27; IV, 57.

2 Paruta, l. VIII, p. 616.

3 Mannert, *Géographie*, t. IX, p. 75, d'après Strabon et Stephanus.

4 Demetrias, Zacynthos, Hyria, Hyleessa, Minoas, Cabarnis.

5 Stephanus, *de Urbibus*. Hérodote, VI, 132. Cornelius Nepos, dans *Miltiade*.

plus tard un tribut; pendant la guerre du Péloponèse, l'amiral Théramène frappa de contributions les classes élevées de l'île et les soumit au parti de la démocratie [1]. Après avoir été possédée par les Ptolémée et Mithridate, elle tomba de nouveau sous la domination d'Athènes, puis sous celle de Rome et de Byzance. Plus tard elle fut incorporée aux Etats vénitiens, et échut en partage à la famille des Sommariva, ensuite à celle des Crispo, et enfin à celle des Venieri, qui avaient donné à Sagredo la survivance de leur propriété. Sagredo défendit vaillamment ses futures possessions contre Khaïreddin; mais après quelques jours de résistance, la poudre lui manquant, il dut se rendre à discrétion; le vainqueur emmena en esclavage un grand nombre d'habitans, parmi lesquels Sagredo lui-même [2]. L'île de Tiné, l'ancienne Tenos, appelée aussi Hydrussa à cause de ses sources abondantes, s'était d'abord soumise aux armes ottomanes; mais, secourue par les Candiotes, elle se révolta, chassa les Turcs, et resta pendant deux cents ans sous la domination de Venise dont elle fut la dernière possession dans l'Archipel.

De toutes les îles de l'Archipel, Naxos fut la seule qui signa avec Barberousse un traité par lequel elle se reconnaissait tributaire de la Porte, et s'engageait à lui payer cinq mille ducats par an. Mais sa soumission ne put la racheter du pillage; bien que le duc Grispo eût payé immédiatement le tribut de la première année, l'amiral ottoman enleva de l'île près de

1 Diodore, XIII, 48. — 2 Paruta, p. 617. Sagredo, p. 247.

vingt mille ducats tant en argent qu'en marchandises [1]. La reine des Cyclades, Naxos, dont Dionyse devint le maître par son union avec Ariadne qu'avait abandonnée Thésée, étendait sa domination dès la plus haute antiquité sur Paros, Andros et les autres îles qui se groupent autour d'elle. Changeant successivement de nom et d'habitans, elle fut d'abord appelée par les Thraces Strongyle [2], à cause de sa forme ronde; puis, par les princes thessaliens, Dia; et enfin Naxos, du nom du chef des Cariens qui plus tard furent remplacés par une colonie grecque. Les Grecs repoussèrent avec succès la première entreprise dirigée contre eux par le gouverneur persan de Milet, Aristagoras, qui, à l'instigation de plusieurs émigrés de Naxos, voulait leur reconquérir leur patrie; mais lorsque la flotte persane sous Datis ravagea les îles de la mer Egée, Naxos ne put se soustraire au sort commun; ses temples furent détruits et ses habitans traînés en esclavage [3]. Se ressouvenant des maux de l'invasion persane, Naxos envoya une flotte et une armée combattre pour la liberté de la Grèce, dans les immortelles journées de Salamine et de Platée [4]. Elle passa depuis sous la domination romaine; Antoine, après la bataille de Philippi, l'abandonna aux Rhodiens, mais il ne tarda pas à la leur reprendre. Lorsque les Croisés se furent partagé l'empire de Constantin, Venise ayant permis à ses nobles de soumettre les îles de l'Archipel pour leur propre compte, Marco Sanuto s'empara de Naxos,

[1] Paruta, VIII, p. 617. Sagredo, l. V, p. 245.
[2] Diodore, V. — [3] Hérodote, VI, 96. — [4] Diodore, V, 52.

Paros, Antiparos, Milo, Argenteria, Siphanto, Polyandro, Nanfio, Nio et Santorin [1], et reçut de l'empereur Henri le brevet de duc de l'Archipel. Jean Grispo, qui s'engagea à un tribut annuel envers la Porte, était le vingtième duc de l'île depuis Sanuto, et Naxos la dixième [2] des îles vénitiennes que Khaïreddin soumit dans ses courses au descendant d'Osman.

Napoli di Romania, dont la mythologie fait remonter la fondation à Nauplios, fils de Neptune, fut assiégée par les Ottomans pendant dix-huit mois à dater de la délivrance de Corfou. Cette place, bâtie sur une langue de terre qui se projette dans la mer, s'élève d'un côté sur des rochers inaccessibles, et de l'autre baigne ses pieds dans les flots; un fort, construit sur un rocher isolé, interdit l'entrée du port aux vaisseaux ennemis. Le point naturellement le plus faible de la place, celui qui la réunit au continent et qui est dominé par le mont Palamède, est aussi le mieux fortifié par des bastions et des tours. L'accès de la ville, resserré de ce côté entre la montagne et la langue de terre, n'offre à une armée assiégeante qu'un passage hérissé de difficultés; au-dehors du port, le rivage escarpé défend tout débarquement, et des bas-fonds nombreux ne laissent pas même approcher les vaisseaux d'un certain tonnage [3]. L'importance et la po-

[1] Tournefort, *Relation d'un Voyage dans le Levant*, I, p. 254.

[2] Scyros, Jura, Pathmos, Stampalæa, Nio, Égine, Paros, Antiparos, Tiné, Naxos.

[3] Paruta, p. 615. Coronelli, *Mémoires historiques et géographiques*. Voyez aussi l'*Egeo redivivo* du même auteur, p. 47.

sition inexpugnable de Napoli avaient attiré sur elle les armes de Mohammed-le-Conquérant; mais sa fortune l'avait abandonné sous les murs de cette place comme devant Belgrade et Rhodes; son fils Bayezid II, qui en résolut l'attaque après la conquête de Rhodes, de Koron et de Lepanto, ne fut pas plus heureux. Souleïman choisit Kasim-Pascha, gouverneur de la Morée, pour renouveler les efforts infructueux de ses prédécesseurs. Kasim-Pascha sortit d'Argos le 14 septembre 1537, et alla investir Napoli di Romania; il commença par enlever tout le bétail des champs; mais Vettor Busichio, commandant de la place, vengea ces déprédations en faisant deux sorties qu'il poussa jusque sous les murs d'Argos (4 et 28 octobre). Kasim-Pascha battit pendant cinq mois les environs, faisant trois fois par semaine des courses sous les murs de la ville; car le manque d'artillerie lui interdisait tout autre système d'attaque. Au mois de février, il mit en batterie quelques fauconneaux que les canons des assiégés réduisirent presque aussitôt au silence [1]. Le 5 avril, deux cents hommes de la garnison, sortis pour faire de l'eau, rencontrèrent un parti de cent Turcs, qui ne se présentaient en si petit nombre que pour enhardir l'ennemi à l'attaque; en effet, on en était à peine venu aux mains, que Kasim-Pascha déboucha avec plus de mille chevaux du versant opposé du mont St.-Elie; l'engagement fut des plus chauds, et les Naupliens, après une perte de cinquante braves, parmi

[1] *Storia di Guazzo*, p. 106-108, Venet. 1549.

lesquels leurs chefs Roncone et Vettor Busichio, rentrèrent dans la ville [1]. Kasim-Pascha pensa à tirer immédiatement parti de cet avantage en s'occupant pendant dix jours à mettre en batterie, sur le mont Palamède, des fauconneaux qui firent à la ville plus de peur que de mal. Ce ne fut que sept semaines plus tard, le 8 juin, qu'il ouvrit contre les assiégés un feu de gros canons et de bombardes; le 16 du même mois, il quitta son camp de Palao-Castro, distant de trois milles de Napoli, et vint s'établir à mille pas de la ville, près de l'église de Sainte-Vénérande. Une première attaque le rendit maître du ravelin extérieur, qu'il fortifia et d'où il foudroya les Vénitiens. Le 20 août, Kasim-Pascha braqua un canon-monstre qui lançait par jour vingt boulets de pierre de trois quintaux; les assiégés appelaient ce canon le *briseur d'os* (fraccalosso). Huit grosses pièces d'artillerie disposées sur le mont Palamède, et sept autres plus petites dressées sur le ravelin [2], firent un feu continuel sur la ville, et protégèrent, en tenant ainsi l'ennemi en haleine, les travaux des soldats qui ouvrirent une tranchée jusqu'à la contrescarpe du fossé, sur une longueur de vingt pas. Souvent les assiégés descendaient des murs pendant la nuit au moyen d'échelles, franchissaient les fossés, escaladaient la contrescarpe, tombaient sur les Turcs établis dans les tranchées, leur tuaient beaucoup de monde, et revenaient avec un

1 *Storia di Guazzo*, V, 206.

2 *Sacri, passavolanti*. Le mot *sacri* (de *falco sacer*, en turc *sakar*) a la même signification que le mot *faucon* et *fauconneau*.

grand nombre de prisonniers. Kasim-Pascha, las enfin de tant d'inutiles efforts et des sorties continuelles de l'ennemi, leva le siége le 14 novembre 1538, et retourna à Argos; les Vénitiens occupèrent le mont Palamède immédiatement après son départ; néanmoins les escarmouches continuèrent pendant tout l'hiver et la plus grande partie du printemps suivant. Après s'être retiré devant l'inébranlable défense de Pisani, commandant de Napoli, Kasim laissa un corps considérable à Argos, et se retira lui-même à Lepanto [x] [1].

Le siége de Napoli di Romania n'est qu'un épisode dans l'histoire des guerres qui signalèrent cette année du règne de Souleïman : le Sultan marcha en personne contre le prince de Moldavie; Khaïreddin-Barberousse continua dans l'Archipel ses courses contre les Vénitiens et leurs possessions; Souleïman-Pascha, gouverneur d'Egypte, combattit dans la Mer-Rouge les flottes portugaises. Avant de commencer le récit de ces trois campagnes, il est nécessaire de mentionner ici les importans mouvemens qui eurent lieu dans les diverses branches de l'administration.

Après la chute d'Ibrahim, Ayas-Pascha avait été, comme nous l'avons dit, élevé au grand-vizirat. Kasim-Pascha, qui à cette occasion fut nommé second vizir, ne tarda pas à être déposé pour son avarice et ses concussions, et sa place fut donnée au beglerbeg de Roumilie, Moustafa-Pascha. Loutfi-Pascha succéda à Moustafa-Pascha dans la dignité de beglerbeg,

[1] *Storia di Guazzo*, f. 208.

et ne tarda pas à être nommé troisième vizir [xi]. C'est en cette qualité de vizir et de beglerbeg, que Loutfi-Pascha commanda, avec le titre de serasker, les expéditions contre la Pouille et Corfou. Lorsque Khaïr-eddin, qui avait pris dix îles sur les Vénitiens, rentra triomphalement à Constantinople, le Sultan lui fit en plein diwan la réception la plus flatteuse, tandis que Loutfi-Pascha fut momentanément disgracié. Les historiens ottomans ne nous apprennent pas la cause de cette disgrâce; ils disent seulement qu'il fut destitué et réinstallé quelques jours après [1]. Le second vizir, Moustafa-Pascha étant mort le 30 mai 1538 (1er moharrem 945), Loutfi-Pascha fut appelé à le remplacer, et eut lui-même pour successeur Mohammed-Pascha, beglerbeg de Roumilie. Khosrew-Pascha, beglerbeg d'Anatolie et frère du conquérant de Chypre, Lala Moustafa-Pascha, hérita de la dignité de Loutfi-Pascha; Roustem-Pascha passa du gouvernement du Diarbekr à celui de l'Anatolie, Balibeg du gouvernement de Roum (Amassia) à celui du Diarbekr; le sandjakbeg Houseïn fut chargé d'administrer Amassia [2]. Le nouveau sandjak de Poschega en Esclavonie fut donné au fils d'Yahyaoghli, et le gouvernement de Semendra à Arslan-Pascha, qui fut plus tard pascha d'Ofen, et dont nous aurons encore occasion de parler vers la fin du règne de Souleïman [3]. Daoud-Pascha fut nommé gouverneur d'Egypte, en remplacement de l'eunuque Souleïman-Pascha, qui

1 Ferdi, f. 275 et 276. — 2 *Ibid.*, f. 279. Ali, xxxvie récit, f. 250.
3 Ali, xxxve récit, f. 249; et Ferdi, f. 250.

commandait alors la flotte ottomane dans la Mer-Rouge [1]. Le Sultan confia pendant son absence la garde de Constantinople à Ferhadbeg, en qualité de khaïmakam, et la surveillance générale de l'Asie-Mineure au prince Moustafa, gouverneur d'Aïdin et de Saroukhan [2]. Vers la même époque, un ambassadeur de Florence apporta à Constantinople de riches présens et une lettre du duc Cosme de Médicis; le Sultan témoigna sa satisfaction de cette démarche, en engageant l'envoyé italien à prolonger son séjour à Constantinople, et en lui assignant une somme considérable pour les dépenses journalières de sa table. C'est là le premier *Tayin*, ou argent payé par le Sultan pour la bouche des ambassadeurs, dont l'histoire ottomane fasse mention [3].

La Moldavie reconnaissait depuis vingt-deux ans la souveraineté de la Porte [4], lorsque le Sultan résolut la guerre contre le prince de ce pays, Raresch, dont il avait à se plaindre. Lors de la campagne de Vienne, Teutul Logothète, ambassadeur de Raresch, prince de Moldavie, avait paru au camp ottoman établi sous

1 Souleïman-Pascha avait été appelé au gouvernement d'Égypte en 931 (1524) et y était resté jusqu'en 941 (1534). Khosrew-Pascha lui ayant succédé, fut au bout de deux ans remplacé par Souleïman-Pascha, qui fut nommé de nouveau à ces fonctions et les garda encore deux ans.

2 Ali, XXXVI[e] récit, f. 250. Djelalzadé, f. 206.

3 Ferdi, f. 279. Le même, f. 350, parle d'une seconde ambassade de Florence; il appelle le duc tantôt *Firentse Begi*, tantôt *Firentse Serdari*, c'est-à-dire le prince, le commandant de Florence.

4 En 1516. Engel, *Histoire de Moldavie*, p. 104, et le règne de Nagul-Bessaraba de la Valachie.

les murs d'Ofen, pour renouveler au Sultan l'assurance de la fidélité de son maître; à son départ, il reçut de Souleïman un diplôme, d'après lequel la liberté des cultes était consacrée et l'élection du prince conférée aux Boyards : toutefois cette élection devait être ratifiée par la Porte [XII]. Il fut convenu qu'une députation de Boyards apporterait tous les ans à Constantinople quatre mille ducats, quarante jumens et vingt poulains en signe de vasselage. A son retour de Vienne, Souleïman reçut de Pierre Raresch lui-même le présent stipulé; en retour il lui fit don d'un kaftan doublé tout entier de zibeline (seraser, vêtement exclusivement affecté aux vizirs), de deux queues de chevaux (insignes des sandjakbegs), et d'un kouka (bonnet des colonels de janissaires). Teutul fut en outre autorisé à bâtir, à Constantinople, au nom de son maître, un palais qui existe encore aujourd'hui et porte le nom de seraï de Bogdan [1].

Dans les derniers temps, Raresch s'était attiré le courroux du Sultan, soit parce qu'il refusait le karadj (capitation) [2], ce qui n'est pas probable en ce sens que le khattischerif de Souleïman défend de l'exiger, soit parce qu'il faisait la guerre à Sigismond roi de Pologne, ami de la Porte, qu'il avait entamé des négociations avec Ferdinand roi de Hongrie, et qu'il était soupçonné d'avoir pris part au meurtre d'Aloisio

1 Cantemir, *Soliman*, note *ee*, p. 229.

2 Cantemir, note ii, p. 222. Ali, XXXVIe récit, f. 250, donne pour cause de la guerre l'irrégularité du paiement du kharadj et des envois d'argent aux ennemis de la Porte.

Gritti [1]. C'est à ces derniers motifs qu'il faut attribuer l'expédition de Moldavie. Souleïman partit de Constantinople le 11 sâfer 945 (mardi 9 juillet 1538), après avoir visité les tombeaux de son père, de Bayezid II et de Mohammed-le-Conquérant. Le lendemain, mourut la sœur du Sultan, veuve du vizir Moustafa-Pascha. A Andrinople, Souleïman admit au baise-main le nouveau beglerbeg de Roumilie, Khosrew-Pascha, et le fils de l'émir Raschid, prince arabe de Bassra; l'envoyé de Raschid déposa aux pieds du Padischah les clefs de la capitale de son père, jusqu'alors indépendante; Souleïman confirma l'émir dans sa principauté et ne se réserva que les droits souverains de la prière et de la monnaie [2]. A Babataghi, il visita les tombeaux de Saltoukdedé, le vieux Turcoman [3] qui, du temps des sultans seldjoukides, était venu s'établir avec une colonie turque dans la Tatarie dobroudje. Le khan de Crimée, Sahib-Ghiraï, suivi de huit mille cavaliers, de tous ses oghlans et de ses fils, vint rejoindre à Iassy l'armée ottomane, et offrir ses hommages à Souleïman [XIII]. Après avoir dressé les tentes impériales au bruit des canons et d'une triple décharge des fusils des janissaires, l'armée livra la ville de Iassy aux flammes; le palais nouvellement construit par Raresch et toutes les églises furent consumés. Le Sultan détacha les cavaliers du sandjakbeg de Semendra et

[1] *De rebus gestis Joannis Regis Hungariæ autore Verantio*, dans Kovachich, *Scriptores minores rerum hungaricarum*, p. 58.

[2] Ali, XXXVI[e] récit, f. 52.

[3] Ali. La *Roumilie* de Hadji Khalfa, p. 27-30.

les Tatares à la poursuite du prince fugitif, et les suivit lui-même de près avec le gros de l'armée; trois mille Valaques envoyés par le prince de Valachie [1] formaient l'avant-garde. Pierre Raresch s'enfuit en Transylvanie à travers d'épaisses forêts. A l'approche des Ottomans, Suczawa se rendit sans chercher à résister, quoiqu'elle fût bien fortifiée. Des caves où étaient entassés des tonneaux pleins d'argent, des magasins remplis de riches fourrures, des vases d'argent, des Evangiles reliés en or, des sabres incrustés de pierres précieuses, tout le trésor du voïévode, furent la proie du vainqueur [2]. Souleïman convoqua les Boyards, et, sur leur prière, il investit Etienne, frère de Raresch [3], de la principauté de Moldavie, et lui remit les insignes de sa dignité, c'est-à-dire le kouka et le kaftan de zibeline, le tambour et les timbales, les queues de cheval et l'étendard [4]. Il fut stipulé dans le diplôme délivré à Etienne Raresch, qu'à l'avenir le voïévode apporterait lui-même tous les deux ans le tribut à la Porte, que Kili, forteresse sur le Danube, dont l'incendie avait été une des causes de la guerre, serait rebâtie, que la ville d'Akkermann serait fortifiée, et que le pays entre la Mer-Noire, le Dniester et le Pruth serait donné comme

[1] Ali, f. 250.

[2] Ali, f. 251. Petschewi, f. 73. Ferdi, f. 291. Djelalzadé, f. 218. Engel, p. 181.

[3] Le *Journal* de Souleïman dit par erreur *le fils*, au lieu de *le frère du dernier prince*.

[4] Petschewi. Ali. Djelalzadé. Ferdi, l. c.

terre de vasselage (raya) à la garnison d'Akkermann[1].

A Suczawa, un ambassadeur de Sigismond qui s'était rendu à Constantinople, avant le départ de Souleïman, pour lui offrir de riches présens[2], fut renvoyé en Pologne avec des lettres gracieuses pour son maître[3]; un tschaousch fut en même temps dirigé sur la cour de Zapolya, pour le sommer de livrer Raresch[4], qu'on supposait s'être réfugié à Ofen. Lorsque l'armée eut passé le Pruth (4 octobre 1538), la portion de territoire qu'on avait distraite de la Moldavie fut érigée en sandjak, sous le nom de sandjak d'Akkermann et Kili, en faveur de Hasanbeg. Au pont d'Isakdji, les messagers de toutes les parties de l'empire, à qui Souleïman avait enjoint de venir l'attendre en cet endroit, furent expédiés dans les diverses provinces avec des lettres de victoire[5]. Le gouverneur de Bagdad, Souleïman-Pascha, fut destitué, et sa place donnée au beglerbeg du Soulkadr, Mohammed-Pascha. Le Sultan reçut à Yanboli Roustem-Pascha qui arrivait de son gouvernement de Diarbekr, et le fils de Khaïreddin-Pascha qui lui apportait la nouvelle des victoires récemment remportées par son père. Pendant que Souleïman se livrait aux plaisirs de la chasse

[1] Ali. Petschewi. Djelalzadé. Ferdi. Engel, p. 181.

[2] Ferdi, f. 284. — [3] Petschewi, f. 73. — [4] *Ibid.*

[5] Djelalzadé, f. 221, cite les messagers des provinces qui suivent : Loristan, Kurdistan, Azerbeïdjan, Gourdjistan (Géorgie), Damas, Haleb, Karamanie, Roum (Amassia), Astrakhan, Alexandrie, Alger, Saroukhan, Kermian, Aïdin, Espagne, Palasen (?), Portugal, Bosnie, Semendra, Herzegovine, Zwornik et Valona.

dans les environs d'Yanboli, le kapitan-pascha rentra triomphalement dans le port de Constantinople ; il obtint la permission d'aller à Andrinople offrir ses hommages au Sultan qui devait passer l'hiver dans cette ville [1]. Souleïman, pendant les fêtes du Baïram (23 octobre—29 djemazioul-ewwel), reçut les riches présens des ambassadeurs moldaves, et écouta les rapports de Khaïreddin-Pascha sur ses campagnes dans la Méditerranée pendant l'été qui venait de s'écouler [2].

Khaïreddin n'était parti de Constantinople, pour ses expéditions dans l'Archipel, qu'avec quarante galères ; car, au moment d'appareiller, de cent navires, que les vizirs, d'après les ordres de Souleïman, avaient dû faire construire à leurs frais, dix seulement avaient été achevés, et les quatre-vingt-dix autres étaient encore sur les chantiers, ou n'avaient pu être armés. Khaïreddin refusait de mettre à la voile avant que toute la flotte eût été réunie ; mais une ruse des vizirs le fit changer de résolution : ils répandirent le bruit qu'Andrea Doria croisait avec quarante galères à la hauteur de l'île de Candie, pour surprendre la flottille de vingt vaisseaux marchands que Salih Reïs emmenait d'Egypte [3]. A cette nouvelle, Khaïreddin appareilla avec trois mille janissaires et

[1] Petschewi, Ferdi et Djelalzadé fixent l'arrivée du Sultan à Andrinople au 29 djemazioul-ewwel (23 octobre).

[2] Ferdi, f. 291. Djelalzadé, f. 222.

[3] Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 23. Ferdi, f. 294. Petschewi, f. 73. Djelalzadé, f. 221. Ali, xxxviie recit, f. 251.

les begs de la mer (7 juin 1538)[1], pour Skiatho (Sciathus), celle des sept îles situées à l'entrée du golfe de Mallus, qui est la plus voisine de la côte[2]. Le château de Sciathus qui s'élève sur un rocher fut battu en brèche pendant six jours et six nuits, et emporté d'assaut le septième jour. Khaïreddin passa au fil de l'épée un grand nombre des assiégés, et emmena en esclavage trois mille quatre cents hommes. Ce fut dans la rade de Sciathus que Khaïreddin fut joint par les quatre-vingt-dix navires qui n'étaient pas encore équipés lors de son départ de Constantinople, et par les vingt galères de Salih Reïs; ainsi l'effectif de la flotte se trouva porté à cent cinquante vaisseaux, nombre qui avait été jugé nécessaire pour l'expédition[3]. De Sciathus, la flotte ottomane fit voile pour l'île de Skyros située en face de Négrepont. Skyros, qui tire son nom de son sol pierreux, est célèbre par les pirateries des Dolopes, par l'exil et la mort de Thésée[4]; elle avait souvent repoussé avec succès les attaques des divers corsaires turcs qui avaient successivement infesté ces parages; mais Barberousse n'eut qu'à paraître pour qu'elle fît sa soumission. Il lui imposa un tribut annuel de mille ducats, et envoya à Constantinople sept navires chargés de butin[5]. Il frappa éga-

1 Alibeg du Kodja-Ili, Khourrembeg du Tekké, Alibeg de Saïda, Moustafabeg d'Alayé. *Histoire des guerres maritimes.*

2 Isole gregarie : Sciathus, Scopelus, Halonesus, Eudemia, Peparethus, Gerontia, Scandile.

3 Hadji Khalfa, l. c., f. 23.

4 Strabon, IX. *Plutar. in Cimone.*

5 Hadji Khalfa, f. 24.

lement Tine, qu'il avait déjà conquise en 1536, d'une contribution annuelle de cinq mille ducats par an, et Seriphos [1] et Andros d'une de mille ducats chacune (13 juillet 1538) [2]. Un mois après son départ de Constantinople, Khaïreddin fit une descente dans l'île de Candie. Retimo et Canée lui opposèrent une heureuse résistance; mais Milopotamo et Scittia, abandonnées par leurs habitans, furent mises au pillage; les provisions et l'artillerie que les vainqueurs y trouvèrent, furent transportées à bord. Quatre-vingts villages furent livrés aux flammes [3]. De Candie, Khaïreddin se dirigea sur Scarpantho, l'ancienne Carpathos, appelée aussi Heptapolis et Tetrapolis des quatre et des sept villes qui s'élevaient autrefois dans l'île; mais à l'époque où Barberousse en fit la conquête, il n'y en avait plus que trois. Après avoir relâché quelques jours à Piscopia [4], l'amiral ottoman fit voile pour Stancho, où il laissa les navires des soldats de marine qu'il distribua sur ses galères [5]. De Stampalia, il envoya dans toutes les directions des corsaires à la

1 Hadji Khalfa dit seulement une autre île; Petschewi la nomme.

2 L'année suivante, Corsino Sommariva obtint, par l'entremise de l'ambassadeur français, la possession de l'île, moyennant le paiement d'un tribut annuel de trente-cinq mille aspres. Voyez la traduction du firman rendu à cette occasion, dans l'*Histoire nouvelle des anciens Ducs et autres Souverains de l'Archipel*. Paris, 1698.

3 Ali dit même trois cents.

4 Ileghi, d'après l'*Atlas maritime* (*Bahriyé*) de Piri Reïs, dont il se trouve un exemplaire complet dans ma collection, un incomplet à la Bibliothèque de Berlin, et un moins incomplet à la Bibliothèque de Dresde.

5 *Lewend firkatalari*.

chasse des galères chrétiennes [1]. Dans le cours de cette campagne et de la précédente, Barberousse était descendu dans vingt-cinq îles vénitiennes, dont douze avaient été frappées d'un tribut comme pays conquis, et treize avaient été ravagées.

Ayant appris que la flotte combinée du pape, de Venise et d'Espagne, se disposait à attaquer la place forte de Prevesa, située à l'entrée du golfe d'Arta vis-à-vis le célèbre promontoire d'Actium, Khaïreddin se porta aussitôt avec cent vingt-deux navires vers le point menacé. Les chrétiens étaient de beaucoup supérieurs en forces, puisqu'ils comptaient quatre-vingt-une galères de Venise, trente-six du pape, et cinquante d'Espagne [xiv]. A peine la flotte ottomane était-elle entrée dans le golfe d'Arta, que celle des chrétiens vint jeter l'ancre devant Prevesa [2] (25 septembre — 1er djemazioul-ewwel). Les corsaires Mourad, Torghoud, Güzeldjé et Salih Reïs furent placés à l'avant-garde, avec l'ordre d'empêcher toute tentative de débarquement qui pourrait être faite par les alliés; l'ennemi ne paraissant pas vouloir prendre l'initiative, Khaïreddin sortit du golfe trois jours après, et lui offrit la bataille. Doria ayant fait un mouvement rétrograde, l'amiral vénitien Capello qui se trouvait à l'arrière-garde vira de bord, et s'élança avec impétuosité sur les vaisseaux ottomans stationnés devant Prevesa; mais Barberousse jugea à propos de rentrer dans le golfe. Un

1 *Gœnullu gemileri. Histoire des guerres maritimes.*

2 *Histoire des guerres maritimes*, f. 25. Petschewi, f. 74; Djelalzadé, f. 224; Ferdi, f. 295; Ali, f. 252.

grand désordre commençait à se manifester dans les rangs des galères de Khaïreddin, qui, sous le feu vif de Capello, se pressaient à l'entrée de la passe, lorsque Doria donna le signal de la retraite, et se replia sur Capo Ducato dans l'île de Santa Maura. Le jour suivant (28 septembre), les amiraux chrétiens tinrent un conseil de guerre, dans lequel Doria fut d'avis d'éviter le combat ; mais son opinion n'ayant pas prévalu, les deux flottes se mesurèrent de nouveau. L'aile droite des Ottomans était commandée par Torghoud [1], l'aile gauche par Salih Reïs, le centre par Khaïreddin. Les mouvemens irrésolus de Doria ne purent lutter contre l'attaque franche et audacieuse de l'amiral ottoman ; deux galères de Venise sautèrent en l'air, deux d'Espagne, une de Venise et une du pape furent prises et leurs équipages massacrés. La nuit empêcha les Ottomans de poursuivre leurs avantages, et épargna de plus grandes pertes aux chrétiens, qui se séparèrent et abandonnèrent les eaux de Santa Maura. Khaïreddin envoya son fils avec deux capitaines chrétiens faits prisonniers, et la nouvelle de la victoire, au Sultan qui était alors à Yanboli. La ville d'Yanboli fut illuminée, et Souleïman reconnut les services de son amiral en augmentant sa solde annuelle de cent mille aspres à percevoir sur les revenus des biens de la couronne (khass) [2].

L'expédition de l'eunuque Souleïman-Pascha dans la Mer-Rouge contre les Indes et l'Arabie, est d'une

[1] Sagredo, p. 265.

[2] Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 26.

plus haute importance encore que la campagne de Khaïreddin dans l'Archipel, dont le succès doit être attribuée en grande partie à l'inaction de Doria. Il est nécessaire de parler ici des causes qui, en provoquant les guerres de l'Arabie et des Indes, amenèrent une nouvelle extension de la puissance ottomane.

Douze ans avant la bataille navale de Prevesa, immédiatement avant la campagne de Mohacz, Souleïman avait tourné ses regards à la fois sur la Hongrie et l'Arabie, comme à l'époque où nous sommes parvenus il songea à faire simultanément deux expéditions contre la Moldavie et les Indes. Il avait envoyé le brave capitaine Selman Reïs avec une escadre, sur les bords de la Mer-Rouge, pour châtier quelques rebelles arabes, et répandre son nom jusqu'aux frontières de Saba [1]. Après avoir réorganisé l'administration de l'Egypte, Ibrahim-Pascha avait nommé gouverneur de la contrée l'eunuque Souleïman-Pascha beglerbeg de Damas, homme de petite taille, mais d'un courage éprouvé, et que sa mutilation n'avait pas rendu incapable de grandes actions [2]. Souleïman-Pascha n'aimait pas moins le faste que le grand-vizir : sa garde se composait de mille jeunes gens d'une rare beauté et d'une constitution robuste, ayant tous

[1] Ali, XIIe récit, f. 229. Petschewi, f. 32, et autres historiens ottomans. Le *Rapport* de Piero Bragadino, du 6 mai 1526, se trouve dans Marini Sanuto, t. XLI : *Sulyman Reys capo di armata di India a dì 25 del passato partì di qui con tre navi, tre galere grosse fornide di artilleria, sopra la quale è andati 4000 homini.*

[2] Petschewi, f. 76. *Bi chassie dært khassielu kibi*, c'est-à-dire *sans cœur* (dans le sens du chevalier de Boufflers) — *il avait du cœur pour quatre.*

des ceintures d'or auxquelles brillaient de riches poignards [1]. L'histoire parle de lui avec éloge, et ne lui reproche que l'exécution de l'émir Djanüm Hamzawi et de son fils, Yousouf l'émiroul-hadj [2]. Souleïman-Pascha embellit le château et le faubourg du Caire, fonda un couvent dans le faubourg de Koussoun [3], et construisit deux mosquées, l'une à Saria dans le château, et l'autre à Boulak sur le Nil [4]. Il fut le premier qui envoya à Constantinople les impôts perçus dans le pays, et connus sous le nom de *trésor égyptien* [5]. Il se chargea personnellement de l'administration des fondations pieuses (wakf), établissant ainsi un précédent qui fut fidèlement suivi par ses successeurs; cependant cette administration tomba par la suite entre les mains de l'aga des janissaires [6]. Souleïman gouverna pendant dix ans l'Egypte avec sagesse et fermeté [xv]. Lors de l'expédition contre Güns, le Sultan ordonna à Souleïman-Pascha de construire dans le port de Suez quatre-vingts galères, barques, mahones et frégates [7]. Mais, avant l'entier équipement de cette flotte, un nouvel ordre du Sultan le força d'aller en personne porter au camp d'Ibrahim-Pascha les impôts de l'Egypte, s'élevant à huit cent mille ducats, et destinés à couvrir les frais de la guerre de

1 Petschewi.

2 *Al-manah er-rahmaniyet*, et l'*Histoire* de Souheïli, f. 54.

3 *Histoire d'Égypte* de Mohammed Ben Yousouf, f. 62.

4 *Al-manah er-rahmaniyet.* Souheïli. Nouzhetoun-nazirin.

5 *Ibid.* — 6 *Ibid.*

7 Petschewi. Le mot turc *badja* est ordinairement rendu en italien par celui de *fuste*.

Perse. Khosrew-Pascha, successeur de Souleïman-Pascha, fit entrer, après une administration d'un an, un million deux cent mille ducats dans le trésor, au lieu de huit cent mille. Souleïman, en apprenant cette augmentation, défendit qu'on versât dans la caisse de l'Etat l'excédant des recettes de cette année sur celles de l'année précédente, et ordonna une enquête tendant à constater si le surplus de la somme ne provenait pas d'exactions. Khosrew-Pascha allégua que le chiffre inférieur des revenus de l'Egypte sous son prédécesseur s'expliquait par les frais qu'avait occasionés la construction d'une flotte, que d'ailleurs l'excellente culture et un système d'irrigation plus étendu des champs facilitaient et régularisaient beaucoup le paiement de l'impôt. Le Sultan accepta cette justification; cependant il ne tarda pas à rappeler Khosrew-Pascha et à lui substituer Souleïman-Pascha. Les quatre cent mille ducats d'excédant furent consacrés à la réparation de l'ancien aqueduc de l'empereur Valens [xvi], lequel devait fournir l'eau nécessaire à l'arrosement de la capitale.

Le rétablissement de Souleïman-Pascha dans le gouvernement d'Egypte avait été déterminé bien moins par la crainte qu'avait Souleïman du zèle exagéré de Khosrew-Pascha, que par l'arrivée d'un ambassadeur et d'un prince indiens dans l'hiver qui suivit la campagne de Perse. Ce prince était Bourhanbeg, fils du sultan Iskender, souverain de Delhi; il fuyait devant les forces supérieures de l'empereur mogol Houmayoun, dont le père était le grand Baber, et qui

avait pour fils Schah Ekber [1], le plus grand des empereurs mogols, comme le dit son nom. Souleïman reçut Bourhanbeg avec distinction et lui assigna une pension de trois cents aspres (six ducats) par jour. Avec cet illustre fugitif, arriva à Andrinople un ambassadeur de Behadirschah, prince de Goudjourat; ce prince, ayant à redouter le même ennemi que le sultan de Delhi, avait naguère mis ses trésors en sûreté à la Mecque, et implorait alors les secours du protecteur de la sainte ville contre les Portugais qui s'étaient emparés de son port de Diou. Parmi les riches présens que Behadirschah envoya à la Sublime-Porte, on remarquait surtout une ceinture estimée soixante crorés [2]. Souleïman-Pascha reçut ordre d'équiper sur-le-champ une flotte pour aller appuyer le schah de Cambaya; mais avant que les armemens fussent terminés, on apprit que Behadirschah avait été assassiné par les Portugais [3]. Souleïman-Pascha envoya à Constantinople les trésors de ce prince déposés à la Mecque, et consistant en trois cents coffres remplis d'or et d'argent [4].

Tandis que la flotte de Khaïreddin-Barberousse

1 Ferdi, f. 246.

2 Ferdi, f. 250. D'après le calcul de Ferdi, le croré vaut cent mille ducats; par conséquent, cette ceinture valait la somme énorme de six millions de ducats, ou trois cent millions d'aspres.

3 Petschewi, f. 76. Djelalzadé, f. 231. Voyez, pour les détails, Manuel de Faria y Sousa, *the portugues Asia*. Londres, 1694, t. I, ch. 8. Behadir y est appelé *Badiro*, et Houmayoun, *Omaum*.

4 Ferdi, f. 278. La nouvelle de la mort de Behadirschah arriva à Andrinople au mois de schewal 944 (février 1538).

sortait des Dardanelles (13 juin 1538) pour soumettre les îles de l'Archipel, l'octogénaire Souleïman-Pascha quittait le port de Suez et se dirigeait sur les côtes d'Arabie; il était tellement chargé d'embonpoint et si affaissé par les années, qu'il lui fallait le secours de quatre hommes pour l'aider à se lever; cependant il avait toutes ses facultés, et n'avait rien perdu de son activité et de son courage [1]. La flotte qu'il commandait était forte de soixante-dix voiles et portait vingt mille hommes de troupes [2]; elle comptait sept mille janissaires et un grand nombre d'esclaves vénitiens qui, lors de la rupture de la paix entre Venise et l'empire, avaient été arrachés des bâtimens marchands et embarqués de force sur les galères de la Porte. La flotte passa devant Sebid (29 sâfer — 27 juillet), se dirigeant sur Aaden; le prince arabe Aamir Ben Daoud fut attiré par ruse de cette ville à bord du vaisseau-amiral par Souleïman-Pascha et retenu prisonnier; le territoire d'Aaden fut transformé en sandjak et confié à la garde de Behrambeg. Quelques semaines plus tard, Souleïman-Pascha débarqua ses troupes sur les côtes de Goudjourat; il prit d'assaut les deux forts de Kouké et de Kat, et mit le siége devant Diou dans les premiers jours d'octobre; au nombre

[1] *The portugues Asia*, I, chap. 10, p. 433. *Viaggio et impresa, che fece Solyman Bassa del* 1538 *contra Portoghesi per racquistar la città del Diu in India*. Venez., 1545. Mais Souleïman-Pascha avait été eunuque du harem du Sultan, et ne sortait pas du corps des janissaires : *His face ugly and belly so big, he was more like a beast than man, his age* 80 *years*.

[2] Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 26.

des pièces d'artillerie des Ottomans se trouvaient neuf de ces canons-monstres qui lançaient des boulets du poids de près d'un quintal [1]. On s'étonnera moins de la fonte de pareilles pièces que de leur transport sous les murs de Diou dans l'Océan Indien, à travers l'isthme de Suez. Ce siége dura vingt jours, pendant lesquels le commandant portugais, Antoine de Silveyra, défendit la place avec un courage qu'il fit partager à toute la garnison, et jusqu'aux femmes portugaises. La disette se fit bientôt sentir dans le camp de Souleïman-Pascha; Mahmoud, le nouveau prince de Diou, s'étant refusé, dans l'intérêt des Portugais, de lui fournir des vivres, force lui fut de regagner ses navires. Mahmoud s'était montré plus prudent que le prince arabe Aaden qui, pour prix de sa confiance, avait été pendu au grand mât du vaisseau-amiral; il refusa de se rendre à bord de la flotte de Souleïman malgré les instances de ce dernier; il eût sans doute partagé le sort du prince arabe d'Aaden et du prince de Sebid, Emir Ahmed. Le gouvernement de l'Yemen fut donné à Moustafabeg, fils de Biiklü Mohammed-Pascha conquérant du Kurdistan. Souleïman, après une absence de dix mois, entra dans le port de Djeddé le 22 schewal 945 (13 mars 1539), puis il alla faire ses dévotions à la Mecque et revint par le Caire à Constantinople. Le Sultan, pour honorer le conquérant octogénaire de l'Arabie, lui

[1] *The portugues Asia*, I, p. 438. *Carrying balls above 90 pounds weight.*

assigna une place dans le diwan parmi les vizirs [1].

L'incendie, la peste et la mort du grand-vizir firent diversion à la joie des triomphes obtenus dans les campagnes de Moldavie, de Venise et d'Arabie. Le 17 safer 946 (4 juillet 1539), le feu éclata dans le quartier de l'arsenal avec une telle violence que tous les prisonniers renfermés au bagne périrent dans les flammes; poussé par le vent, l'incendie gagna l'autre côté du port où il exerça de terribles ravages; neuf jours après ce désastre, la peste enleva le grand-vizir Ayas-Pascha. Ayas-Pascha était d'origine albanaise; ses frères, tous trois dans les ordres religieux, vivaient à Valona [2], résidence de leur mère; aussi n'est-il pas étonnant qu'Ayas-Pascha fût aussi favorable aux intérêts de Venise qu'Ibrahim son prédécesseur. Ayas-Pascha avait la réputation d'un homme droit et loyal, mais on lui reprochait sa passion pour les femmes; à une certaine époque, on vit dans sa maison jusqu'à quarante berceaux; à sa mort il laissa une postérité de cent vingt enfans [3]. La place de grand-vizir fut donnée au second vizir, Loutfi-Pascha, du même pays que son prédécesseur et distingué par sa science, qualité fort rare chez un Albanais. Bien différent d'Ayas-Pascha,

[1] *Histoire des guerres maritimes*, f. 27. Petschewi, f. 77. Ferdi, f. 314. Djelalzadé. Solakzadé. Loutfi, f. 88. Voyez le *Barkol-yemeni*, dans les *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi*, t. IV, f. 444.

[2] *Rapport* de Piero Bragadino de l'année 1526, dans Marini Sanuto, t. XLI.

[3] Osman Efendi, *Histoire des Grands-Vizirs*; et Ali, dans la *Liste des Vizirs*.

Loutfi, loin d'aimer les femmes, faisait profession de les mépriser, et les mauvais traitemens qu'il fit subir à la sœur du Sultan qu'il avait épousée [XVII] lui attirèrent deux ans plus tard la disgrâce de son beau-frère. Déposé de sa charge, il fut séparé de la sultane sa femme et exilé à Demitoka ; là il écrivit un grand nombre d'ouvrages, et entre autres une histoire de l'empire ottoman qui ne s'arrête que douze ans après la destitution de son auteur [XVIII].

Au commencement de l'automne de 1539, Souleïman traversa le canal de Constantinople pour aller chasser sur le continent asiatique ; à son arrivée à Brousa, les habitans s'étant portés à cheval à sa rencontre, il manifesta hautement le mécontentement qu'il ressentait de cette cavalcade. Afin de ne plus être exposé de la part de ses sujets à un pareil manque d'égards, il publia un ordre qui défendait à tout autre qu'aux possesseurs de fiefs de cavalerie, de venir le complimenter à cheval. Souleïman ne resta que huit jours à Brousa et en partit pour retourner à Constantinople; en passant par les Dardanelles, il ordonna de les fortifier d'après le système des Francs. Le 15 djemazioul-ewwel (28 septembre), il était de retour dans la capitale de l'empire. A l'occasion de la circoncision des deux princes Bayezid et Djihanghir, furent données des fêtes qui durèrent quinze jours, du 11 au 26 novembre. Le premier jour, Souleïman se rendit à l'Hippodrome; les vizirs, les beglerbegs et les begs vinrent le recevoir et lui présenter leurs félicitations. Un magnifique festin fut offert

aux janissaires et aux gardes-du-corps. Des lions, des tigres, des léopards, des panthères, des lynx, des loups et des girafes furent donnés en spectacle à la multitude. Le lendemain, le Sultan, assis entre les kadiaskers et les defterdars, reçut l'hommage et les présens de ses vizirs; Loutfi-Pascha, l'eunuque octogénaire et conquérant de l'Arabie Souleïman-Pascha, Sofi Mohammed-Pascha, Roustem-Pascha, Souleïman-Pascha, gouverneur d'Anatolie, et Ferhad-Pascha, gouverneur de Karamanie, furent admis à la cérémonie du baise-main; les ambassadeurs de France [1], de Venise, ceux de Ferdinand de Hongrie et du roi Jean Zapolya, partagèrent cet honneur. Les lutteurs, les saltimbanques, les bateleurs, les ombres chinoises, les jongleurs et les bouffons furent chargés d'amuser le peuple. Puis ce fut le tour des chanteurs, des danseurs, des musiciens et même des juifs qui apportèrent sur la place publique un dragon à sept têtes. Les vizirs et les émirs, les oulémas et les scheïkhs obtinrent tous de riches présens de la magnificence du souverain, et se retirèrent revêtus de kaftans d'honneur [2]. Simultanément avec la circoncision de ses fils, Souleïman célébra le mariage de Roustem-Pascha avec sa fille Mihrmah [3].

[1] Le Napolitain Cantelmi. Voyez Paruta, l. X, p. 715, 718, 723.

[2] Djelalzadé, f. 233, 236. Ferdi, f. 317 et suiv.

[3] Paruta, l. X, p. 714 : *sarebbe stato appunto in tempo delle solennità delle nozze della figliuola e del ritaglio dei figliuoli del Signore*, et p. 723 : *figliuola del Signor maritata in Rusten*. A la Bibliothèque R. de Berlin, parmi les manuscrits de Diez, n. 31, se trouve, f. 43 de l'*Oghouznamé*, une liste

Cependant, depuis trois ans, à dater du siége de Corfou, la guerre se continuait avec Venise. Pour dernier fait d'armes de cette guerre désastreuse, les Vénitiens avaient fait dans la Dalmatie la conquête de la place forte de Castel-Nuovo que Khaïreddin ne tarda pas à reprendre sur eux.

L'intervalle qui sépare la soumission de cette place, une des mieux fortifiées de la Dalmatie, et le commencement de la guerre, fut rempli par des entreprises plus ou moins heureuses pour les Ottomans ou les Vénitiens, qui prirent et perdirent réciproquement quelques châteaux. Nous entrerons dans quelques détails sur la prise ou la reddition de ces forts.

Camillo Orsino, commandant vénitien de Zara, avait conçu le projet de s'emparer du château d'Ostroviz. Il embarqua trois cents fantassins et cent cinquante cavaliers (février 1538), qui abordèrent à douze milles de Zara, près d'un village appelé Vecchio-Zara; après avoir marché toute la nuit, ils arrivèrent à Urana, ancienne résidence du prieur des Templiers, où ils se reposèrent; à la nuit tombante, ils se remirent en route, et le lendemain, à la pointe du jour, ils étaient devant Ostroviz, qui fut emportée d'assaut. Sept cents Turcs y furent tués; on brûla les maisons construites dans l'intérieur du château; toute la contrée fut mise au pillage, et trois mille pièces de bétail furent conduites à Urana [1]. On enleva aux Ottomans

des mets qui furent servis à cette fête, document curieux pour l'histoire de la gastronomie ottomane.

[1] *Storia di Guazzo*, f. 220. Istuanfi, l. XIII, commet une grave erreur

avec le même bonheur les deux places d'Obrovaz [1] et de Scardona; dans la défense de cette dernière succomba Mourad, un des parens du conquérant et sandjakbeg de Klis; le sénat les fit raser toutes deux, ainsi qu'Ostroviz, afin qu'elles ne pussent plus servir aux Turcs de centre d'opérations; c'était là le point d'où ils partaient pour exercer leurs brigandages sur les possessions de Venise et de Hongrie, et où ils revenaient déposer leur butin [2]. Les succès de Venise furent bientôt contrebalancés par la prise du château-fort de Nadin. Situé à dix-huit milles de Zara, le fort de Nadin, bâti sur un rocher très-élevé, servait pour ainsi dire de tour d'observation aux Vénitiens, qui de cette position pouvaient reconnaître et signaler les marches des ennemis sur Nona, Zara, Sebenico, Polisena et Novigrad. Le châtelain de Nadin était un noble vénitien, et la garnison ne comptait que quarante cavaliers et cinquante fantassins, quand un officier renégat, Morato de Sebenik, amena trois mille Turcs sous ses murs. Effrayés de la supériorité du nombre, les assiégés acceptèrent honteusement une capitulation qui stipulait leur libre retraite; mais, après avoir ainsi livré le château sans coup-férir, ils ne tardèrent pas à subir la punition de leur lâcheté; leurs têtes, sauvées du sabre des Turcs, roulèrent sous la hache au

chronologique en faisant devancer la prise de Nadin par la conquête d'Ostrovis dont la soumission eut lieu au mois de février, tandis que celle de Nadin eut lieu au mois d'avril suivant.

[1] Paruta, l. IX, p. 672.

[2] Istuanfi, l. XIII, p. 218, édit. de Cologne.

milieu de la place de Saint-Marc [1]. Khosrew, pascha de Bosnie, et Mourad, sandjak de Klis, s'emparèrent peu de temps après de Dubiza, au confluent de la Save et de l'Unna; cet échec détermina les garnisons des châteaux-forts de Iasenowiz et Sobocs, situés sur la Save, à les abandonner et à les livrer aux flammes [2]. Les capitaines Nadasdy et Keglovich, voulant préserver les places de Siscia, de Rasovicz et d'Agram, du sort de Dubiza, avaient surpris Iasenowiz alors occupée par les Ottomans, et en avaient rasé les murs, après s'en être partagé le butin [3]. Lorsque Katzianer eut été défait près d'Essek, le général Devel, à la tête d'un corps de Bohêmes, essaya de chasser les Turcs de Tokay, au confluent de la Bodrog et de la Theiss en Hongrie; mais ceux-ci se rendirent maîtres de ce bourg, malgré le secours que Pierre Pereny s'était hâté d'amener. Pereny fut blessé dans le combat qui se livra sous les murs de Tokay et forcé à la retraite, et les Turcs restèrent maîtres du bourg; mais prévoyant qu'ils ne pourraient pas s'y maintenir, ils se contentèrent de le saccager et revinrent sur leurs pas [4].

La prise de Castel-Nuovo, forteresse dalmate, bâtie au bord de la mer à mi-chemin de Raguse et de Cat-

1 *Storia di Guasso*, f. 221. Petschewi, f. 66 et 74. Ajurania (Urana) et Nadin. Paruta, l. IX, p. 670.

2 Istuanfi, l. XIII, p. 218. — 3 *Ibid.*

4 *Storia di Guasso*, f. 216. Cette attaque des Bohêmes ne se trouve pas dans Catona; j'ose à peine donner, d'après Guasso, le nom du chef de cette expédition qu'il appelle tantôt *Deve*, tantôt *Devel Azember di nation Boemia*. Ce nom est bien plus hongrois que bohémien.

taro, fut un des événemens les plus importans de cette campagne.

La flotte combinée des chrétiens avait perdu, ainsi que nous l'avons dit, la bataille de Prevesa, la veille du jour où la lutte souterraine des élémens avait fait surgir une nouvelle montagne à Pozzuolo, et projeté le rivage dans la mer [1]. Après le combat, le prince de Melfi, le légat du pape et l'amiral vénitien Vicenzo Capello se dirigèrent vers Cattaro, afin de commencer de là les opérations pour le siége de Castel-Nuovo [XIX]. Une violente tempête assaillit Khaïreddin qui se disposait à les suivre; sa flotte fut dispersée, et il ne put effectuer son entrée dans le port de Valona qu'après avoir perdu plus de soixante-dix navires; là il s'occupa activement à réparer ses avaries et à rassembler de nouvelles forces [2]. Le dimanche 24 octobre 1538, l'armée navale des chrétiens s'approcha de Castel-Nuovo; les galères étaient échelonnées quatre par quatre; chaque rang devait à son tour lâcher sa bordée et se retirer pour faire place à ceux qui suivaient; mais avant que la première ligne eût pu exécuter cette manœuvre, les quatre galères qui formaient la seconde s'avancèrent avec tant de rapidité, que les deux rangs menacèrent de s'entrechoquer avant que le premier eût eu le temps de

[1] Le 29 septembre. Alberti, *Descrizione di tutta Italia*, p. 178. Antoine Doria, dans Gœbel, p. 51, se trompe lorsqu'il dit *le même jour, ou un peu avant le combat;* il faut lire *après le combat.*

[2] *Storia di Guazzo*, f. 242; et Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 26.

virer de bord. Le désordre qui résulta de cette manœuvre mal faite ne fit que hâter le succès de l'entreprise; les équipages gagnèrent la terre où ils n'eurent d'autres ressources que de monter sans échelles à l'assaut, au milieu du feu terrible de la forteresse. La ville fut emportée, et les deux forts qui la défendaient du côté de la mer et du côté de la terre se rendirent. Dix-sept cents prisonniers, et un butin qui fut évalué à plus de soixante-dix mille écus, furent le prix de cette conquête; le vice-roi et capitaine-général de Naples, Ferdinand de Gonzague, prit possession de cette importante forteresse, et y mit une garnison de quatre mille Espagnols, sous les ordres de Francisco Sarmiente [1]. Au 1er janvier de l'année suivante (1539), trois sandjakbegs, conduits par Morato de Sebenico, vinrent avec six canons pour investir la place. Morato comptait déterminer la garnison espagnole à capituler aussi aisément que celle de Nadin; mais sans lui laisser le temps de faire ses propositions ou de les appuyer à coups de canon, les Espagnols firent une sortie, s'emparèrent de l'artillerie ennemie et rejetèrent les Turcs sur Spoleto. Les habitans de cette place attendaient les Ottomans dans une embuscade, où ils leur tuèrent soixante-dix hommes [2]. Pour réparer cet échec, une nouvelle flotte mit à la voile et une armée de terre fut dirigée sur Castel-Nuovo.

[1] *Storia di Guazzo*, f. 247. Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 26, fixe le nombre des soldats à six mille; Antoine Doria, dans Gœbel, seulement à trois mille. Paruta, l. X, f. 710.

[2] *Storia di Guazzo*, f. 247.

Khosrew-Pascha, récemment promu à la dignité de beglerbeg de Roumilie, alla investir la place avec soixante mille hommes, tandis que Khaïreddin partait avec cent cinquante navires pour la même destination [1]. Le 13 juillet 1539, l'avant-garde de la flotte ottomane, forte de vingt-sept galères, sous les ordres du corsaire Djoufoud Sinan, arriva en vue de Castel-Nuovo. Le lendemain, les Turcs vinrent faire de l'eau à la fontaine qui coule à une distance de mille pas de la ville; les Espagnols les surprirent, et les forcèrent de regagner leurs vaisseaux après avoir laissé quatre cents hommes sur la place. Le 17 juillet, Barberousse arriva lui-même devant la forteresse; il venait de Cattaro, où le provéditeur Mathieu Bembo s'était empressé de lui envoyer des rafraîchissemens. Quatre-vingts canons [2] furent débarqués pour ouvrir le siége. Dans ce nombre, il faut comprendre trois basilics qui lançaient des boulets du poids de cent livres; deux de ces basilics, placés sur des affûts à huit roues et flanqués de trente canons de siége et fauconneaux, furent mis en batterie du côté de l'église de Sainte-Vénérande; le troisième, appuyé par autant de pièces d'un calibre inférieur, foudroyait la ville du côté des salines; vingt autres bouches à feu étaient au centre de l'armée turque. Pen-

[1] *De Castelli novi direptione a Solimano Imperatore facta anno* 154 (1539) *narratio Christophori Richeri ad Franciscum regem Gallum in Syndromus*, p. 76. » Il compte encore 35,000 morlaques et martoloses; mais ce nombre paraît mériter peu de foi, si l'on considère qu'il s'est même trompé dans l'année du siége.

[2] Richer, dans Sydromus, p. 476. Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 27.

dant les trois semaines que dura le siége, les batteries ottomanes lancèrent ensemble près de dix mille boulets [1]. Le 7 août, Khosrew-Pascha et Khaïreddin donnèrent simultanément l'assaut. Déjà les Turcs avaient pénétré dans la ville, quand Sarmiente accourut avec une troupe de braves et les rejeta hors des murs avec une perte de huit mille hommes. Le lendemain, deux transfuges espagnols apprirent à Khaïreddin que la forteresse manquait de vivres et de munitions; que la garnison avait éprouvé de grandes pertes depuis le commencement du siége, et que le dernier assaut avait réduit à trente hommes les sept cents soldats qui défendaient le fort de la haute ville. Sur cette nouvelle, Khaïreddin résolut de livrer un nouvel assaut, qui fut le dernier et le plus meurtrier (10 août). Les Ottomans escaladèrent les murs et pénétrèrent une seconde fois dans l'intérieur de la place; les Espagnols, trop faibles pour les repousser, battirent en retraite, combattant toujours et vendant chèrement leur vie. Alors seulement Sarmiente, qui n'avait plus que trois cents hommes des quatre mille qu'il commandait à l'ouverture du siége, offrit de rendre le fort qu'il gardait encore du côté de la mer et de capituler. Les janissaires et les martoloses, qui n'avaient épargné ni femmes ni enfans, demandèrent à grands cris qu'on leur livrât les prisonniers pour venger sur eux la mort de plus de huit mille de leurs frères tués pendant

[1] Richer : *novem missilium pilarum*, p. 77. D'après Hadji Khalfa, huit mille deux cents, f. 27; et d'après Guazzo, treize mille, p. 264.

le siége. Toutefois Barberousse refusa de satisfaire à leur demande, et emmena à Constantinople Sarmiente et les autres officiers [1]. Oulama, transfuge persan, reçut le commandement de Castel-Nuovo; le lendemain de la prise de cette forteresse, la garnison du château-fort de Risano se rendit sans combat [2]. Deux jours après, le provéditeur de Cattaro envoya de nouveaux rafraîchissemens au généralissime de la flotte ottomane; mais Barberousse, fier de ses succès, les refusa et demanda les clefs de Cattaro. Bembo répondit que la place appartenait à la république, et qu'il saurait repousser toute attaque faite au mépris de la trève qui existait entre Venise et la Porte. Néanmoins Barberousse débarqua ses troupes devant Cattaro le 15 août, et en commença le siége; mais Bembo dirigea sur les assaillans un feu si meurtrier, qu'il les obligea de renoncer à leur entreprise. L'amiral ottoman rembarqua ses troupes après avoir reçu du provéditeur cinq cents écus qui lui furent offerts dans un vase d'argent [3].

Pendant que Souleïman pressait l'expédition qui devait le rendre maître de Castel-Nuovo, le sénat de

[1] Richer, l. c., p. 77 et 78. *Storia di Guazzo*, f. 264. Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 27, fixe le commencement du siége au 8 rebioul-akhir (23 août).

[2] On trouve, dans les huit volumes des *Scritture turchesche*, deux dépêches originales du doge datées du 22 juillet 1539 : *Nobili et sapienti viro Contareno oratori nostro et dilectissimo Laurentio Gritti Constantinopoli existentibus*. Il y est dit : *E ringrazierete l'Ambassador Francese* (Rinçon) *per il buon officio che l'ha fatto rifferitoci per ditto D. Cesare Cantelmo.*

[3] Paruta, l. X, p. 711. *Storia di Guazzo*, f. 165.

Venise avait entamé une négociation à Constantinople pour obtenir la paix ou du moins une trève générale. Gritti, qui avait été envoyé à la Porte à cet effet, revint au commencement du mois d'avril 1539, et rapporta qu'il avait été présenté aux vizirs par l'interprète ottoman Younisbeg; que ceux-ci l'avaient reçu avec bienveillance, et qu'on pouvait espérer d'obtenir la paix. Aussitôt le sénat fit partir pour Constantinople Pietro Zen, qui avait été envoyé déjà deux fois en ambassade auprès de Souleïman. Pietro Zen était chargé de renouveler le traité passé dix-huit mois auparavant avec la Porte; mais il mourut en chemin, à Bosna-Seraï, sans avoir pu s'acquitter de sa mission. Tommaso Contarini, âgé de quatre-vingt-quatre ans, que la destinée mettait en continuel rapport avec les Turcs, soit dans les combats, soit dans les négociations, remplaça Pietro Zen [1]. Cependant les préparatifs des Ottomans contre Castel-Nuovo se poursuivaient avec activité; ce ne fut qu'après la prise de cette ville que Contarini arriva à Constantinople. Souleïman le reçut en audience solennelle, mais ne lui adressa pas la parole; pendant toute la durée de l'entrevue, il tint continuellement sa main sur la poitrine, geste que les officiers de la cour interprétèrent comme un signe de mauvaise humeur ou de colère [2]. On repoussa avec dédain les propositions de Contarini, qui demandait la restitution de quelques villes; en y répondant, les vizirs réclamèrent au contraire la cession

[1] Paruta, p. 713.

[2] *D'animo turbato.* Paruta, p. 714.

de Malvoisie, de Napoli di Romania et de l'Albanie jusqu'à Castel-Nuovo. Effrayé de ces demandes exorbitantes, Contarini crut prudent de suspendre toute négociation ultérieure. A l'issue de la conférence, le grand-vizir, dans l'intention de lui faire comprendre qu'un traité n'était possible que dans le cas où il serait pourvu de pouvoirs plus étendus, lui dit : « Allez vous-même à Venise, mais soyez de retour au mois de septembre pour assister aux fêtes de la circoncision des enfans du Sultan, et du mariage de sa fille. » Ces fêtes furent célébrées avec la pompe accoutumée ; cependant, malgré l'absence du plénipotentiaire vénitien, le baile Canale, remis en liberté, fut invité à assister à cette solennité.

Au commencement de l'année suivante (1540), le sénateur Luigi Badoero vint reprendre à Constantinople les négociations déjà ouvertes relativement à la paix ; il était chargé de traiter, en stipulant que toutes choses seraient remises sur le pied où elles étaient avant la guerre ; il était autorisé à offrir à la Porte jusqu'à trois cent mille ducats à titre d'indemnité pour frais d'expédition ; cependant il ne devait dans aucun cas céder Malvoisie et Napoli di Romania. Là s'arrêtaient les instructions données par le sénat à Badoero ; mais le conseil des Dix lui remit de plus amples pouvoirs qui lui permettaient jusqu'à l'abandon des deux places de Napoli et de Malvoisie. Badoero fut desservi dans ses négociations auprès de la Porte par Cantelmi [1],

[1] Voyez, sur les deux missions de Cantelmi à Constantinople pour négo-

Napolitain émigré, qui était devenu ambassadeur du roi de France François I[er]. Les frères Cavezza, dont l'un était secrétaire du sénat, et l'autre secrétaire du conseil des Dix, avaient trahi [1] à Cantelmi les doubles instructions de Badoero; ils expièrent plus tard leurs indiscrétions par le supplice de la potence. Cantelmi, maître de ce secret, le livra au diwan. Aussi lorsque Badoero, à son arrivée à Constantinople, voulut se renfermer dans les ordres stricts du sénat, les vizirs rejetèrent ses propositions bien loin, et déclarèrent que la paix ne pourrait être achetée que par de plus grands sacrifices. Enfin, après trois mois de pourparlers, Badoero conclut un traité qui coûta à la république Malvoisie et Napoli di Romania, les châteaux-forts de Nadin et d'Urana sur les côtes de Dalmatie, toutes les petites îles dans l'Archipel dont Khaïreddin-Barberousse avait fait la conquête dans sa première campagne, telles que Scyros, Pathmos, Paros, Antiparos, Nio, Égine, Stampalia, et enfin trois cent mille ducats à titre d'indemnité des frais de guerre. Ce fut seulement dans le cours de l'année suivante que les ambassadeurs des deux puissances échangèrent la ratification de ce traité, qui, s'il ne fut pas glorieux pour Venise, la tira cependant d'un grand danger [xx].

Telle fut la fin des hostilités de la Porte avec les Vénitiens. Dans le cours de cette guerre, les armées ottomanes avaient été occupées simultanément en Eu-

cier une trève entre Souleïman et Venise, Paruta, l. X, p. 715, 718, 723. Flassan ignore ces faits.

1 Paruta, l. X, p. 728. Daru, l. XXVI, p. 57.

rope et en Asie : pendant que Khaïreddin battait dans la Méditerranée la flotte combinée de Venise, du pape et de l'empereur, le Sultan chassait le prince de Moldavie de ses Etats, imposait un autre souverain à ce pays, et Souleïman-Pascha portait ses armes dans les Indes, assiégeait Diou, et réduisait sous la domination de la Porte deux princes arabes. C'est ainsi que la fortune de Souleïman triompha à la fois sur trois points différens, à l'ouest, au nord et au midi de ses Etats.

LIVRE XXX.

Ambassades de Ferdinand. — Guerre de Hongrie. — Incorporation d'Ofen dans les possessions ottomanes. — Entreprise de Charles-Quint sur Alger. — Siége de Nice et de Pesth. — Dixième campagne de Souleïman. — Prise de Valpo, Siklós, Gran, Stuhlweissenbourg. — Mort du prince Mohammed. — Chute de Wissegrad, Neograd, Welika. — Batailles de Lonska et de Salla. — Mort de Khaïreddin-Barberousse et de Roustem-Pascha. — Paix avec Charles-Quint et Ferdinand.

Ce livre raconte les événemens survenus depuis la paix avec Venise jusqu'au traité conclu avec Charles-Quint et son frère Ferdinand, et comprend un espace de sept ans que remplit tout entier la guerre de Hongrie et pendant lequel la puissance de Souleïman arriva à son apogée. Ces sept années expirées, nous entrerons dans la seconde période du règne de ce grand monarque; nous n'y trouverons pas des hommes d'Etat ou de guerre aussi remarquables que Khaïr-eddin-Barberousse et Ibrahim, des conquêtes aussi brillantes que celles de Belgrade, de Rhodes, de Bagdad et de la Hongrie; mais par l'incorporation de la plus grande partie de ce royaume à l'empire ottoman et par l'abandon de la Hongrie supérieure à l'Autriche, nous verrons le pays des Magyares devenir le théâtre d'une lutte acharnée entre la civilisation eu-

ropéenne et la barbarie asiatique, qui pendant cent cinquante ans menaça d'envahir l'Occident. Dans le cours des sept années qui vont nous occuper maintenant, une conquête aussi importante que celle de la Hongrie, un traité de paix aussi grave par ses résultats sur les affaires politiques de l'Europe que le dernier traité de Charles-Quint avec Souleïman-le-Grand, les événemens qui en furent la suite, appelèrent d'un côté d'immenses déploiemens de forces sur les champs de bataille, et de l'autre une remarquable activité de la diplomatie dans les cabinets des puissances européennes.

Pendant et après les négociations entre Venise et la Porte, Ferdinand s'était efforcé de conjurer l'orage qu'il prévoyait devoir fondre sur ses Etats; Charles-Quint se joignit à lui pour donner enfin à l'Europe la paix dont elle était privée depuis si long-temps. Les expéditions, les victoires, les défaites reçoivent une immense publicité par l'accomplissement du fait lui-même; il n'en est pas de même des négociations diplomatiques, qui le plus souvent sont destinées à rester secrètes, et dont les pièces demeurent quelquefois enfouies des siècles dans les archives, avant de devenir accessibles à l'historien. C'est à ce défaut de sources qu'il faut attribuer les narrations incomplètes ou entièrement erronées des historiens sur les négociations qui précédèrent ou suivirent la guerre de Hongrie.

Les trois lettres que Souleïman avait expédiées de Bagdad, de Tebriz et Diarbekr, à Ferdinand, avaient eu chacune une réponse immédiate [1]. Après le retour

du Sultan à Constantinople, Ferdinand envoya Maria Barcizi pour le féliciter de l'heureuse issue de la campagne de Perse, et se plaindre des infractions faites au traité récemment conclu, des retards apportés à la restitution de la dot de la reine Marie, et des courses continuelles des Ottomans sur les frontières des Etats de Ferdinand. Le grand-vizir Ayas-Pascha [11] répondit à Barcizi que, sans le meurtre de Gritti, la dot de la reine Marie aurait été rendue depuis longtemps, que les incursions des Ottomans sur les frontières avaient été provoquées par celles des Autrichiens dans les possessions de la Porte, et que la souveraineté de la Servie appartenait à Souleïman; il termina en disant que le comte Srin et autres, qui depuis deux ans avaient éludé le paiement du tribut, seraient sommés de solder leur arriéré.

La défaite que Katzianer essuya à cette époque ne fit que rendre la paix plus problématique; mais Ferdinand, pour prévenir les suites que pouvait avoir cet événement, envoya à Constantinople Jérôme Lasczky [1], palatin de Siradie, qui dix ans auparavant avait accompagné Souleïman au siége de Vienne en qualité d'ambassadeur de Zapolya. Après le meurtre de Gritti, Lasczky avait été jeté en prison par Zapolya; ayant recouvré la liberté par l'intercession de Sigismond, roi

1 La lettre de créance de Lasczky est datée du 8 septembre 1539; elle se trouve dans les archives de la maison I. R. d'Autriche. Lasczky avait pour collègue Andronicus Tranquillus qui avait quitté, comme lui, le service de Zapolya. Voyez la lettre adressée par Veranius à son frère, le 5 février 1541, dans Catona. XX, p. 1309.

de Pologne, il était entré immédiatement au service d Ferdinand, et était devenu l'ennemi implacable de so ancien maître, dont il avait été jusque-là un des plu fermes soutiens. Obéissant à un besoin de vengeance il dénonça à Souleïman le traité secret conclu pa Zapolya, à Grosswardein, avec Ferdinand. A cette nouvelle, le Sultan s'écria, en s'adressant à Loutfi-Pascha qui se trouvait près de lui : « Ces deux rois sont indignes de porter la couronne; ce sont des hommes sans foi; la crainte de Dieu ni celle des hommes n'a pu les empêcher de violer le traité qu'ils avaient juré d'observer [1]. » Lasczky entra le 8 octobre à Constantinople, et fut reçu le 7 novembre en audience par le Sultan, qui ne l'écouta qu'avec une impatience marquée, et l'accabla de reproches en lui rappelant le siége d'Ofen. Les uns conseillaient à Souleïman de le renvoyer le nez et les oreilles coupés, les autres de le jeter dans les fers. Cependant Lasczky réussit à s'épargner ces traitemens à force de libéralités; Roustem-Pascha seul ne voulut rien accepter de l'ambassadeur, qui lui avait offert en présent une chaîne d'or [2]. L'année suivante, Lasczky partit de Haguenau pour Constantinople, avec de nouvelles instructions de l'empereur [3], d'après lesquelles il devait tout tenter pour déterminer Souleïman à céder à l'Autriche la partie de la Hongrie que Zapolya avait jusqu'alors possédée, et

[1] Jovius, XXXIV, p. 237.

[2] *Rapport* de Lasczky, dans les archives I. R.

[3] *Instructio pro Hieronimo a Laskio Oratore ad Solimannum*, dd. Hagenoviæ 8 julii 1540.

promettre en retour un présent annuel en montres, faucons, chiens, etc. Quinze jours après le départ de Lasczky, la mort de Zapolya nécessita l'envoi d'une nouvelle ambassade de la part de Ferdinand : « Cours, vole à Constantinople, » était-il dit dans les instructions données à Andronicus Tranquillus ; il lui était en outre enjoint de ne rien négliger pour gagner aux intérêts du roi le grand-vizir Loutfi-Pascha, le vizir Roustem-Pascha et le drogman de la Porte, Younisbeg[1].

Souleïman avait envoyé de son côté un tschaousch à Ofen pour constater la naissance d'un fils que Zapolya, quinze jours avant sa mort, avait eu de la reine Isabelle ; Mailath, qui s'était déclaré voïévode de Transylvanie, avait cherché à jeter dans les esprits des doutes sur la légitimité de cet enfant[2]. Isabelle apporta au tschaousch son nourrisson dans ses bras, et le recommanda à la protection du grand empereur. En même temps, par un mouvement plein de grâce et dont la hardiesse n'était pas dépourvue d'un certain charme pudique, la mère découvrit son sein d'albâtre et allaita son fils en présence du tschaousch[3]; celui-ci s'agenouilla, baisa les pieds du nouveau-né, et jura au nom de Souleïman, en posant sa main droite sur la poitrine de l'enfant, que dès l'âge de sa majorité le fils

1 *Instructio pro Andronico Tranquillo*, dd. Viennæ, août 1540 : *Ut Constantinopolim advoles, curras, et si fieri potest adjuvante Lutfi et Rustem Bacha nec non Jonusbeg audientiam impetrare studeas.* Dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

2 *Verantii Epistola*, dans Catona, XX, p. 1418.

3 *Recluso mamillari et exserta papilla coram lactavisse.*

du roi Jean, à l'exclusion de tout autre, régnerait sur la Hongrie [1].

Cependant Léonard Fels, un des généraux de l'armée de Ferdinand, vint mettre le siége devant Ofen; mais il se retira presque immédiatement, la mauvaise saison étant déjà fort avancée, et s'empara des places fortes de Pest, Waizen, Wissegrad et Stuhlweissenbourg. Dès l'ouverture des hostilités, Isabelle s'était empressée de députer à Constantinople ses fidèles conseillers, Verbœczi et Cerzeky, pour implorer les prompts secours du Sultan. Les ambassadeurs d'Isabelle admis à l'audience de Souleïman déposèrent au pied de son trône, avec de riches présens, le tribut de la Hongrie, s'élevant à trente mille ducats (octobre 1540); il leur fut remis en retour un diplôme par lequel la Porte confirmait dans la dignité royale son vassal tributaire, le fils de Zapolya [2]. Le beglerbeg de Roumilie, Khosrew-Pascha, et le troisième vizir, Mohammed-Pascha, reçurent ordre de marcher en toute hâte sur Ofen; le Sultan devait les suivre à la tête de l'armée, pour aller soutenir les droits d'Isabelle comme reine régente [III].

Un mois se passa encore en conférences entre Lasczky et les vizirs. L'ambassadeur de Ferdinand excusa le siége que son maître avait mis devant Ofen, et qui était devenu le sujet des éternelles récrimina-

[1] *Verantii Epistola*, dans Catona, XX, p. 1418.

[2] Ferdi, f. 336. *Kharadj wazi olounoub eltschisiilé nischani aalischan gœnderildi*, c'est-à-dire : « On lui (au fils de Zapolya) imposa le karadj, » et on lui envoya par son ambassadeur le sublime diplôme. »

tions du diwan, en se rejetant sur ce qu'il n'avait été conclu qu'une trêve de deux mois entre la Porte et l'Autriche; il ajouta qu'au surplus Ferdinand n'avait attaqué que les possessions de Zapolya, et non la Croatie, ni les autres provinces appartenant à Souleïman. Lorsque Lasczky toucha les points que déjà l'année précédente il avait inutilement débattus [1], le grand-vizir Loutfi-Pascha se contenta de lui dire: « Tu parles bien, Lasczky, mais tu agis mal [2]. » Les trois autres vizirs, Roustem-Pascha, gendre du Sultan, Souleïman-Pascha, et Mohammed-Pascha, lui reprochèrent d'avoir, lui Polonais, abdiqué ses sentimens de nationalité pour servir les Allemands; Lasczky justifia sa conduite en citant l'exemple de l'ambassadeur du roi de France, qui, né Espagnol, servait les intérêts de François Ier contre son souverain légitime [3]. Loutfi-Pascha ayant demandé dans quel but avait été conclu le traité de Haguenau entre François Ier et l'empereur: « Demande-le au grand-amiral, » lui répondit Lasczky, en désignant Barberousse qui assistait au diwan. « Dois-je, répliqua Barberousse en riant, représenter ici l'ambassadeur du roi de France [4]? » Après le diwan, les vizirs invitèrent Lasczky au festin d'usage, lui firent des complimens sur ses voyages et

1 7 novembre. *In Divano repetivi legationem, quam superiori anno habui. Rapport* de Lasczky. Engel, IV, p. 71, parle de deux ambassades, mais c'est une erreur.

2 *Pulchre locutus, turpe fecisti. Rapport* de Lasczky.

3 Il voulait probablement désigner Cantelmi qui, né Napolitain, était sujet de Charles-Quint.

4 *Visne me facere Regis oratorem. Rapport* de Lasczky.

ses ambassades, et le félicitèrent de pouvoir être admis en présence du Sultan (7 novembre 1540). Lasczky leur raconta, à propos des diverses missions dont il avait été chargé, qu'à la cour de Charles-Quint il avait combattu l'opinion de deux ambassadeurs persans, qui faisaient remonter l'ancienneté des schahs de Perse plus haut que celle des sultans ottomans. L'un de ces ambassadeurs, ajouta-t-il, avait été envoyé d'abord au roi de Portugal, puis à l'empereur, pour les instruire des progrès alarmans de Souleïman dans la Perse; l'autre était chargé de déterminer Charles à faire la guerre aux Ottomans, afin de partager avec le schah l'empire du monde; Charles aurait été maître de l'Europe, et le schah maître de l'Asie. « Mais comment, lui demanda Loutfi avec ironie, vous êtes-vous entendu sur les limites de vos empires [1]? » Vers midi du même jour, Lasczky fut introduit dans les appartemens de Souleïman, qui, en le voyant arriver, l'apostropha ainsi : « As-tu dit à Ferdinand que la Hongrie m'appartient? Qu'y vient-il donc faire [2]? » Puis il se livra à une violente colère, pendant l'explosion de laquelle on emmena l'ambassadeur hors de la salle d'audience. Les vizirs restèrent pendant trois heures avec le Sultan à tenir conseil sur l'opportunité d'une nouvelle guerre avec Ferdinand; l'entrée en campagne ayant été résolue, des crieurs publics proclamèrent la décision du diwan, et Lasczky fut retenu prisonnier

[1] *Quomodo confinia composuistis cum Kisilbassa* (le schah). *Rapport* de Lasczky.

[2] *Rapport* de Lasczky.

dans le palais du grand-vizir [1]. Le drogman Younis-beg vint lui porter des consolations dans sa captivité et l'exhorter à prendre courage, en l'assurant qu'il n'avait rien à craindre, parce que le Padischah trouvait fort beaux les faucons dont il lui avait fait présent; le vieil eunuque Souleïman-Pascha, lui dit-il, avait bien à la vérité ouvert l'avis de lui faire couper le nez et les oreilles, mais le Sultan n'y avait pas consenti. Loutfi-Pascha proposa à Lasczky d'entrer au service de la Porte; celui-ci ayant refusé, en alléguant qu'il ne pouvait abandonner ses biens, sa femme et ses enfans, le grand-vizir lui répondit qu'on ne pouvait admettre ce prétexte, puisqu'en se vouant aux intérêts du Sultan, il ne manquerait ni de femmes ni de châteaux. Lasczky ayant persisté dans son refus, demeura consigné chez le grand-vizir; il lui fut permis cependant de sortir le dimanche, pour aller entendre la messe dans l'église du patriarchat grec; malgré la rigueur dont on usait envers lui, une somme fut affectée à son entretien et à celui des personnes faisant partie de l'ambassade. Le 1er décembre 1540, Souleïman se rendit à Andrinople accompagné des princes Mohammed et Sélim et de trois mille janissaires. Il n'en revint que le 4 avril de l'année suivante (1541). Trois semaines après son retour, cent vingt hommes et sept femmes, soupçonnés d'avoir volé au trésor une somme de mille vingt-cinq ducats, subirent le supplice de la question. Vers le même temps, ayant appris la révolte

[1] Et non pas dans le château des Sept-Tours, comme le dit l'histoire de Wolfgang Bethlen, I, p. 356; Cibinii, 1782.

de Ghazikhan, gouverneur du Loristan, et de Grégoire, gouverneur du Kurdistan [1], Souleïman envoya sur les frontières de Perse deux mille cinq cents janissaires, sept cents sipahis et six cents ouloufedjis. Ce fut alors que Loutfi-Pascha, dont la disgrâce avait été provoquée par les circonstances dont nous avons parlé plus haut, fut mis à la retraite, mais avec une pension de deux cent mille aspres, en considération de son alliance avec le Sultan. L'eunuque Souleïman-Pascha, âgé de quatre-vingts ans, succéda à Loutfi dans le grand-vizirat [2]; la place de second vizir fut donnée à Roustem-Pascha, celle de troisième à Mohammed-Pascha, et celle de quatrième au beglerbeg de Roumilie, Khosrew-Pascha. L'aga des janissaires, Ahmed, fut nommé beglerbeg de Roumilie; Oweïs-Pascha, beglerbeg de Bagdad. Le prince Moustafa passa du gouvernement de Saroukhan à celui d'Amassia, avec une augmentation de traitement de cinq cent mille aspres par an [IV]. Tel est le résumé des événemens qui signalèrent l'hiver et le printemps pendant lesquels Lasczky fut retenu prisonnier dans le palais du grand-vizir.

Le 23 juin (28 safer), Souleïman partit de Constantinople, pour ouvrir en personne la campagne contre la Hongrie. Le grand-vizir resta en Asie-Mineure sous prétexte de protéger les frontières orientales de l'empire contre les entreprises du schah de Perse; mais en réalité il avait pour mission de sur-

[1] Ferdi, f. 334.

[2] Ferdi, f. 344. *Rapport* de Lasczky du 9 mai.

veiller le prince Moustafa dont l'ambition était déjà suspecte à Souleïman [1], bien que la mésintelligence entre le père et le fils ne dût éclater sérieusement que douze ans plus tard. La résolution du Sultan de partir pour la Hongrie sans être suivi du grand-vizir, ne doit être attribuée ni à l'âge avancé de ce dernier, ni à une mesquine jalousie contre les pouvoirs exorbitans du grand-vizirat, mais à l'influence prépondérante du second vizir Roustem-Pascha, gendre du Sultan, qui, en sa qualité d'ancien page du serai, jouissait de plus de faveur que l'eunuque octogénaire. D'après tout ce qui précède, il est facile de voir que Souleïman se souvenant de la toute-puissance de son ancien favori Ibrahim, et des suites fatales qu'elle aurait pu avoir, ne voulut appeler au grand-vizirat que des hommes éprouvés par de longs services militaires sur terre et sur mer, tels qu'Ayas, Loutfi et Souleïman-Pascha, en ayant bien soin d'être sobre de faveurs avec eux, de peur d'en faire des rivaux à son autorité souveraine. Du reste, les événemens qui suivent prouvent que la puissance de Souleïman-Pascha, contrebalancée comme elle l'était par celle de Roustem, ne put jamais être un sujet d'alarme ou de jalousie pour le Sultan. Roustem devait son influence moins encore à sa femme qu'à la mère de celle-ci, l'épouse favorite de Souleïman. Le Sultan, entièrement dominé par cette femme, surtout depuis la disgrâce d'Ibrahim qu'elle avait provoquée en partie [v], commença dès lors à abandonner à Roustem les rênes du gouvernement.

1 *Rapport* de Lasczky.

Cependant Roustem n'usa pas de sa haute puissance d'après sa propre volonté, mais d'après celle du harem, comme nous le verrons par la suite. A une station de Constantinople, une pluie battante rendant toute marche impossible, Souleïman fit halte et occupa ses loisirs à opérer quelques changemens dans le personnel de l'administration.

Le moufti Tschiwizadé, qui, contrairement à l'avis unanime des oulémas, avait résolu négativement la question de savoir s'il est permis de porter sur les chaussons des socques de cuir (mest) attachés aux pantalons, fut destitué, et sa place donnée au molla Abdoulkadir [1]. Ferhad-Pascha fut également déposé de son gouvernement d'Erzeroum, sur le rapport d'un commissaire envoyé sur les frontières de Géorgie pour examiner les plaintes élevées contre son administration; le fils du vizir Doukaghinoghli, Mousa-Pascha, fut choisi pour lui succéder dans l'administration de cette province [2].

De Philippopolis, Souleïman envoya l'ordre à Khaïreddin-Barberousse d'équiper quatre-vingts galères, et de voler au secours d'Alger que menaçait une flotte espagnole [3]. Lui-même, à la tête de son armée, se dirigea par le défilé d'Isladi sur Nissa, en passant par Sofia et Schehrkoeï. A Nissa, il reçut en audience les ambassadeurs de Florence qui vinrent lui offrir des présens, et les congédia en leur remettant une lettre pleine d'expressions d'amitié pour

[1] Ferdi, f. 346. Loutfi, f. 94.

[2] Ferdi, f. 347. — [3] *Ibid.*, f. 349.

Cosme de Médicis[1]. Cette campagne en Hongrie, comme toutes les précédentes, se fit remarquer par une stricte discipline : celui qui volait un bâton, dit l'historien Ferdi, en recevait mille coups en retour[2]. A Belgrade, l'ancien beglerbeg de Roumilie, récemment élevé à la dignité de vizir, vint rendre hommage au Sultan en cette qualité et prendre sa place au diwan[3]. Dans cette même ville, Ahmed, sandjakbeg de Nicopolis, et Pierre Raresch, reçu depuis peu en grâce, livrèrent au Sultan le chef hongrois Mailath, qu'ils avaient traîtreusement attiré hors de son château de Fogaras ; Mailath, accusé d'avoir entretenu des intelligences avec Pierre Pereny, fut envoyé au château des Sept-Tours pour y passer le reste de ses jours[4]. Le fils que Pereny avait laissé à Constantinople comme ôtage de la fidélité qu'il avait jurée au Sultan, avait été circoncis long-temps auparavant et enrôlé parmi les pages du serai[5]. Avant son départ de Belgrade, Souleïman apprit le meurtre de l'ambassadeur français Rinçon qui se rendait à Constantinople avec César Fregoso ; l'envoyé de François Ier

1 Ferdi, f. 350.

2 *Bir tschopé khasran éilayen bin tschop giran yérîdi.* Ferdi, f. 350.

3 Ferdi, f. 351. Khosrew-Pascha, l'*Usref* des Hongrois, avait été nommé quatrième vizir, et n'était pas mort, comme le dit Fessler, VII, p. 585 : « Ulamanbeg (Oulama), le successeur d'Uzref dans le gouvernement » de la Bosnie, commandait l'arrière-garde ; » mais c'est une erreur que Fessler a copiée dans Istuanfi : *Ulamanemque Persiæ transfugam, qui Usreffo demortuo in Bosniensi præfectura successerat,* l. XIV.

4 Fessler. Engel, d'après Istuanfi, l. XIV.

5 *Rapport* de Lasczky de l'année 1539.

avait été attaqué et assassiné sur la route de Turin, par les bandits du marquis Guasto [1]. La fâcheuse impression que laissa cette nouvelle dans l'esprit de Souleïman, fut en quelque sorte compensée par la joie que lui inspira l'avis de la victoire remportée par les troupes réunies d'Yahyapaschaoghli, gouverneur de Semendra, d'Oulama, gouverneur de Bosnie, de Valentin Tœrœk et d'Isabelle sur l'armée de siége commandée par Rogendorf; ce général de Ferdinand avait dû même abandonner précipitamment son camp au pied du mont Gerhard, près d'Ofen, et se retirer précipitamment. Les cadavres ennemis qui descendaient le Danube furent pour Souleïman des messagers non équivoques du triomphe de ses troupes [2]. Kasim, commandant de la flottille turque sur le Danube, avait pris possession de la ville de Pest, évacuée par les Allemands [3]. Pereny s'était enfui à Erlau, et Rogendorf était allé mourir dans l'île de Schütt des suites de ses blessures. Le vaillant Dalmate Jérôme de Zara, frère du brave défenseur de Güns, naguère ambassadeur de Ferdinand à la Porte, et alors commandant la flotte du Danube à Pest, avait été tellement criblé de blessures dans le malheureux siége d'Ofen, qu'il ne tarda pas à succomber [4]. Lasczky, malgré son état de maladie, avait été traîné à la suite

1 En se rendant à Constantinople, et non pas en revenant de cette ville, le 3 juillet 1541, comme le croit Fessler. Flassan, t. I, p. 388.

2 Ferdi, f. 352.

3 Dans Istuanfi, *Kasson;* dans d'autres historiens, *Kassan.*

4 Istuanfi, l. XIV, p. 234.

du camp ottoman jusqu'à Belgrade; il ne fut rendu à la liberté que presque mourant, lorsque le Sultan revint d'Ofen [1].

Le 25 août 1541, Mohammed-Pascha, suivi de tous les begs, sortit d'Ofen pour aller à la rencontre du Padischah [2]. Le jour suivant, Souleïman conduisit son armée sur la rive droite du Danube, où il établit son camp à Alt-Ofen. Ce fut là que le lendemain matin six cents prisonniers faits par les Ottomans dans leur victoire sur Rogendorf, le 21 du même mois [3], furent massacrés à l'exception de quelques chefs, parmi lesquels l'Autrichien Balthasar Puchhaimer et le Bohême Melchior Borziza. Le 28 août, le tschaouschbaschi Ali-Aga se rendit à Ofen, chargé d'offrir, de la part de Souleïman, quatre chaînes d'or et trois chevaux avec des housses d'or au jeune roi de Hongrie, des anneaux, de la mousseline et des bracelets à la reine; il était porteur aussi d'autres objets précieux qu'il devait remettre au fils de Zapolya, au nom du prince Bayezid qui avait accompagné le Sultan dans cette campagne [4]. L'ambassadeur dit à la reine-mère que

1 Fessler, VII, p. 590, se trompe en disant que Lasczky ne fut retenu prisonnier qu'à son arrivée à Belgrade. Il se trompe encore, p. 601, lorsqu'il affirme que Lasczky fut mis en liberté dans cette même ville, après avoir prouvé que Charles-Quint n'avait eu aucune part au meurtre de l'ambassadeur français Rinçou (Jovius dans Catona, XXI, p. 88). Ainsi qu'il résulte du *Rapport* de Lasczky lui-même, il avait été traité en prisonnier dès le 7 novembre, et n'avait été rendu à la liberté que par la pitié qu'inspirait l'état de sa santé.

2 Ferdi et Petschewi, f. 77, 4 djemazioul-ewwel.

3 Et non le 29, comme le dit par erreur Bethlen, I, l. III, p. 371.

4 Petschewi, f. 78. Les historiens ottomans ne disent rien du second

les lois de l'empire interdisaient au Sultan de venir la visiter en personne, et il l'invita à envoyer au camp ottoman son fils avec les nobles qui avaient si bien défendu Ofen. Ce message ne laissa pas d'inspirer de vives craintes à Isabelle; elle passa la nuit à tenir conseil, et se décida enfin à déférer à l'invitation du Sultan, d'après l'avis de son conseiller, le moine Martinuzzi, auquel Zapolya l'avait recommandée en mourant. Le 29 août, quinzième anniversaire de la bataille de Mohacz, le royal enfant, Sigismond Zapolya, à peine âgé d'un an, fut conduit au camp ottoman dans la compagnie d'une nourrice, de deux matrones et des six premiers conseillers d'Isabelle, Martinuzzi, Petrovich, Valentin Tœrœk, Étienne Verbœczi, Urbain Bathyany et Podmaniczky. Le petit Sigismond était avec les trois femmes dans un char doré, que les conseillers accompagnaient à pied. Le grand-maréchal et le grand-chancelier, suivis de plusieurs sandjakbegs et tschaouschs, allèrent recevoir l'enfant, et l'emmenèrent dans une tente, autour de laquelle était rangée une troupe de janissaires et de gardes-du-corps [vi]. Petrovich avait été désigné pour présenter Sigismond au Sultan; mais l'enfant refusa de se laisser prendre, et se mit à pleurer; la nourrice, accompagnée des conseillers, fut donc obligée de le porter elle-même en présence de Souleïman; elle sortit bientôt, conduite par Podmaniczky, le grand-maréchal et le grand-chancelier. Les cinq autres conseillers restèrent dans

prince Sélim, dont parlent Bethlen, I, p. 379; Istuanfi, l. XIV, p. 241; et Jovius, t. XI.

la tente du diwan, et le Sultan leur fit signifier par les vizirs qu'il s'était réservé la place d'Ofen. Pendant que les conseillers d'Isabelle apprenaient cette nouvelle, les portes de la ville étaient occupées par les janissaires, qui lors du passage du cortége s'étaient mêlés au peuple comme amis et alliés; des crieurs parcouraient les rues proclamant que les biens et la vie des habitans seraient respectés, s'ils livraient leurs armes et accueillaient bien les janissaires. Avant le coucher du soleil, Ofen était devenue une ville ottomane. Ainsi succomba cette vieille capitale, l'anniversaire même de la mort du roi de Hongrie dans les marais de Mohacz; et le même jour, qui avait vu le royaume donné à Zapolya par les armes victorieuses des Turcs, le vit enlevé à son fils par la prise d'Ofen.

Souleïman retint pendant une semaine les conseillers d'Isabelle dans son camp, et débattit avec eux la question de savoir s'il ne conviendrait pas d'emmener la reine à Constantinople [1]. De son côté, Isabelle négocia la liberté de ses conseillers par l'ancien ambassadeur de son père Sigismond auprès de la Porte [2]; elle fut appuyée dans ses démarches par Roustem-Pascha, dont elle avait gagné la femme, la sultane Mihrmah (lune des soleils), par de riches présens.

Le jour de l'occupation d'Ofen, l'aga des janissaires

[1] Les discours des vizirs, cités par Jovius (Catona, XXI, p. 75) et reproduits par Bethlen, p. 389, paraissent mériter peu de confiance. Ce dernier place par erreur l'entrée de Souleïman à Ofen au 29 août au lieu du 2 septembre.

[2] *Per Agarchum Sigismundi patris legatum.*

somma la reine de rendre le château qui lui servait de résidence; elle répondit qu'elle l'abandonnait à Souleïman, mais elle pria qu'on n'y laissât entrer personne, tant qu'elle l'habiterait; on lui fit la promesse qu'elle désirait, mais on ne l'observa point. L'aga des janissaires prit possession de la porte du château, sur laquelle il se tenait assis toute la journée, pendant que ses gens en sortaient ou y entraient, sans faire, il est vrai, de mal à personne; par son ordre les prisons furent ouvertes. Le 1er septembre 1541, un tschaousch signifia à la reine qu'elle eût à préparer son départ, et à acheter des bœufs pour emmener son bagage avec elle; en même temps l'aga des janissaires demanda et obtint les clefs de l'arsenal. Le lendemain, vendredi 2 septembre, Souleïman entra à Ofen, et se rendit à l'église de Sainte-Marie, qu'il convertit en mosquée en y faisant la prière publique [1]. Deux jours après, le secrétaire-d'Etat (nischandji-baschi), accompagné d'un interprète, présenta à la reine un diplôme écrit en lettres d'or et d'azur, dans lequel Souleïman jurait par le Prophète, par ses aïeux et par son sabre, de ne retenir Ofen que pendant la minorité du jeune roi, et de lui rendre cette ville à sa majorité [VII]. Mille martoloses, deux mille janissaires, mille cavaliers, trois cents solaks et quelques centaines de matelots, furent désignés pour former la garnison d'Ofen; le commandement de ces troupes fut donné à un Hongrois de

[1] *Rapport* de l'ambassade, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche.

naissance [1], Souleïman-Pascha, précédemment gouverneur de Bagdad, et plus tard beglerbeg d'Anatolie; le Sultan l'investit à cette occasion de la dignité de vizir ou pascha à trois queues [2]. Khaïreddin Efendi fut nommé juge des musulmans, et le chancelier Verbœczy (dernier ambassadeur d'Isabelle à Constantinople) fut élevé aux fonctions de juge supérieur de la Hongrie, avec un traitement quotidien de cinq cents aspres ou dix ducats. Le jour même où le nischandji-baschi apporta au fils de Zapolya le diplôme qui lui conférait le sandjak de Transylvanie sous la tutelle de Martinuzzi et de Petrovich, les conseillers d'Isabelle furent mis en liberté, à l'exception du général Valentin Tœrœk, plus communément appelé par les Allemands Turk Wallandt. Quoique zélé partisan des Turcs, il fut, d'après toute apparence, calomnié auprès du diwan par Martinuzzi, et jeté dans le château des Sept-Tours, où il mourut après cinq ans de captivité [3]. Tœrœk, Mailath, qui terminèrent leur vie dans ces mêmes prisons, et Pereny, dont le fils devint un des pages du Sultan, offrirent à leurs concitoyens un terrible exemple de la manière dont la perfidie turque récompensait la perfidie hongroise. Tœrœk offrit ses deux fils comme ôtages, mais Souleïman répondit que Pereny avait aussi envoyé ses

[1] Jovius : *In Hungaria nomine Sulimanus, qui ab ineunte ætate bello captus.* Catona, XXI, p. 87. Bethlen, I, p. 393.

[2] Istuanfi, l. XIV. Petschewi, f. 78. Ferdi, f. 355. *Relation* du proviseur de Gran, Mustewek, dans les archives d'Autriche.

[3] Mustewek, l. c.

deux fils à Constantinople, et que cependant il avait violé sa foi; il ajouta qu'il regarderait comme une garantie plus solide la remise entre ses mains des deux châteaux de Chargo et de Szigeth. Le 5 septembre, la reine sortit du château; Souleïman-Pascha s'installa dans la maison de Martinuzzi. Verbœczy prit possession du palais de Jean Zapolya; mais il ne garda pas long-temps ses fonctions de juge, et succomba bientôt sous la honte d'une position qu'il tenait des ennemis de sa patrie; il fut enseveli, sans les cérémonies chrétiennes d'usage, dans le cimetière des juifs. Le sandjak de Temeswar fut donné à Petrovich. Toutes ces usurpations ne firent qu'augmenter l'avidité du Sultan; au moment du départ de la reine, il la fit instruire qu'il désirait encore la ville de Fünfkirchen. Aussitôt après la retraite d'Isabelle, les janissaires se mirent en possession du château d'Ofen; l'inviolabilité des personnes solennellement promise fut de nouveau méconnue, et les bouchers de la ville furent contraints de remplir l'office de bourreau [1].

Le jour qui suivit le départ de la reine et l'occupation du château des rois de Hongrie, deux ambassadeurs de Ferdinand, Nicolas, comte de Salm, et Sigismond de Herberstein, arrivèrent au camp des Ottomans. Ces deux hommes ont laissé des souvenirs glorieux dans l'histoire; le premier était fils du brave défenseur de Vienne, l'autre s'était déjà distingué dans plusieurs ambassades. Ferdinand, à la première nou-

[1] Mustewek, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

velle de la marche de l'armée ottomane, s'était empressé de demander un sauf-conduit à Souleïman, dans le but d'ouvrir de nouvelles négociations; les deux ambassadeurs arrivèrent au camp, munis de ce sauf-conduit qui était conçu dans la formule alors usitée : « La Sublime-Porte est ouverte à tout le monde et donne entrée à tous ceux qui ont quelque chose à y demander. » Cette phrase signifiait bien que tous les ambassadeurs pouvaient se présenter à la Porte, mais elle ne disait pas que tous avaient le droit d'en sortir libres, et elle ne leur assurait en aucune manière un traitement conforme au droit des gens. Souleïman, dans sa réponse à la dernière lettre de Ferdinand que Lasczky lui avait présentée, disait : « Qu'il avait reçu la lettre de Ferdinand dans laquelle ce prince réclamait la possession exclusive de toute la Hongrie; qu'il n'avait donné au défunt roi Zapolya que l'administration de ce pays, et que par conséquent ce dernier n'avait eu aucun droit de disposer de sa couronne; que le fils de Zapolya étant un serviteur fidèle, comme l'avait été son père, lui, Souleïman, avait résolu de lui confier également le gouvernement de la Hongrie, et que c'était pour le mettre en possession de ce gouvernement que l'armée ottomane s'était mise en marche [VIII]. » François de Revai [1] avait d'abord été

[1] Lettre de créance pour Nicolas de Salm, Sigismond de Herberstein et François de Revai, *Comiti Turoscensi et personalis Locumtenenti*, aux vizirs Roustem-Pascha, Mohammed-Pascha et le drogman Younisbeg, du 29 août 1551. (Dans les archives de la maison I. R.) Voyez aussi les instructions données à Salm et Revai.

choisi pour être adjoint au comte Nicolas de Salm dans son ambassade auprès de Souleïman, mais il avait cédé sa place à Sigismond de Herberstein. Les deux ambassadeurs reçurent pour instructions de se réunir, s'il était possible, au palatin de Siradie, Jérôme Lasczky, qu'on croyait dans le camp ottoman, tandis qu'il avait été laissé à Belgrade, et de concerter avec lui une visite aux vizirs, afin d'apprendre d'eux[1] à quelles conditions le Sultan consentirait à faire la paix. Salm et Herberstein avaient en outre mission d'assurer au diwan que le roi n'avait pris les armes que pour faire valoir les droits que le traité de partage signé avec Zapolya lui avait donnés sur la Hongrie; que son intention n'était nullement de faire la guerre au Padischah, et qu'il était prêt à payer ce qui serait juste pour la tranquille possession du royaume; ils étaient chargés d'offrir jusqu'à cent mille florins par an en retour de la cession de la Hongrie entière; dans le cas où ils ne pourraient faire agréer ces propositions, ils pouvaient s'engager à restituer tout le pays conquis par les armes de Ferdinand depuis la mort de Zapolya, et s'engager en outre à payer la somme de quarante mille florins par an pour obtenir qu'il ne fût pas troublé dans la possession de la partie de la Hongrie qui reconnaissait la souveraineté autrichienne[2].

Les ambassadeurs furent complimentés à leur débarquement, non par Younisbeg, mais par le second

[1] *Bassas accedant et expiscari contendant quonam animo sit Turcarum Cæsar erga pacem ineundam.*

[2] Voyez les instructions données à Salm et Revai.

drogman, Teinz Tulman, fils d'un épicier de Vienne, et par le tschaousch-baschi (7 septembre); on les conduisit dans une tente voisine de celle de Roustem-Pascha. Le lendemain, après avoir été reçus en audience par ce dernier, ils allèrent visiter les autres vizirs Mohammed et Khosrew-Pascha [1]. L'anniversaire de la naissance de sainte Marie, les ambassadeurs furent admis en présence de Souleïman, après les cérémonies d'usage : ils dînèrent dans la salle du diwan, près de la tente du Sultan, assis sur des coussins, avec les trois vizirs, derrière lesquels se tenaient le kadiasker et le chancelier; leur suite, composée de quarante-six jeunes nobles de différentes nations, fut traitée dans d'autres tentes par les sandjakbegs [2]. A l'issue du repas, les vizirs se rendirent dans la tente du Sultan, où bientôt après les ambassadeurs furent appelés à l'audience; ils déposèrent aux pieds de Sa Hautesse une grande coupe richement dorée, et une horloge artistement travaillée, qui indiquait non seulement les heures et les jours, mais aussi le mouvement des astres. Douze serviteurs portèrent cette horloge devant Souleïman; ils étaient suivis d'un horloger chargé de montrer au Sultan la manière de la monter; on lui remit en outre un livre qui con-

[1] *Rapport* de Sigismond de Herberstein, dans ses œuvres, I, p. 260; et dans Sigismond de Herberstein, par Adelung, St.-Pétersbourg, 1818. Salm appelle Khosrew, *Hussam*. Il se trompe en disant que Souleïman l'avait nommé gouverneur d'Ofen.

[2] Le *Rapport* de Jovius, l. XL, p. 285, etc., complète celui de Herberstein, dans Catona, XXI, p. 82; voyez d'après lui, Bethlen, *Historia de rebus transylvanicis*, I, p. 396; Cibinii, 1782.

tenait l'explication de toutes les parties de cet objet d'art. Le Sultan, qui avait quelques connaissances astronomiques, examina cette machine avec la plus grande attention. Il était assis sous un baldaquin d'or, ayant près de lui un bouclier, une masse, un arc et des flèches [1]. Roustem et Mohammed-Pascha se tenaient debout à sa droite; de l'autre côté étaient les introducteurs des envoyés de Ferdinand, le grand-maréchal et le grand-chambellan, avec leurs baguettes garnies d'argent à la main. Salm et Herberstein baisèrent l'un après l'autre la main du Sultan, et se mirent en devoir d'exposer le but de leur mission [2]. « Que disent-ils? que veulent-ils? » demanda Souleïman avant qu'ils eussent commencé leur discours; puis il les interrompit dès leurs premières paroles en s'adressant aux vizirs: « S'ils n'ont plus rien à dire, laissez-les aller [3]. » Deux jours après, ils entrèrent en conférence avec Roustem-Pascha; pour dernière condition, celui-ci déclara qu'ils n'obtiendraient la paix qu'au prix de la restitution de toutes les places que Ferdinand avait conquises, et d'un tribut pour la partie de la Hongrie qui resterait dans sa dépendance.

Les ambassadeurs n'ayant pas reçu le pouvoir d'acquiescer à un tribut, se contentèrent de demander

1 Jovius, dans Catona, XXI, p. 83.

2 Jovius, et d'après lui Bethlen.

3 Sigismond de Herberstein, dans Adelung, p. 268. Sagredo fait de Salm *Solm*, de Herberstein *Dietrichstein*. Il dit encore que les ambassadeurs s'étaient rendus en 1544 à Constantinople : *Spedì il Conte di Solm et Sigismondo Dietrestein ambasciatori alla Porta.*

une trève et l'échange des prisonniers, parmi lesquels ils avaient vu Balthasar Puchhaimer chargé de chaînes. Mais Roustem-Pascha leur répondit que, dans le cas où la paix serait conclue, les prisonniers seraient rendus sans rançon, et que, si la guerre continuait, on ne manquerait pas d'occasion de les échanger [1]. Le lendemain de cette entrevue, Souleïman fit remettre à chacun des ambassadeurs deux kaftans, cinq ballots d'étoffes de soie et six mille aspres (cent ducats); puis il leur donna une audience de congé, dans laquelle se répéta le même cérémonial qui avait été observé le jour de leur présentation. Sigismond de Herberstein se disposait à baiser la main du Sultan, lorsqu'une violente et subite douleur de reins l'empêcha de fléchir le genou; il s'adressa à Roustem-Pascha: « Aide-moi, au nom de Dieu! » lui dit-il; Roustem-Pascha le comprit, mais ne fit aucun mouvement pour venir à son aide. Souleïman, qui avait compris le geste de Sigismond, leva la main pour faciliter au vieillard son acte de soumission; il s'adressa ensuite à ses vizirs et leur dit: « Laissez-les aller [2]. » En sortant de l'audience, Roustem-Pascha conduisit les ambassadeurs le long du Danube, presque sous les murs d'Ofen; il leur montra un formidable parc d'artillerie et la flottille à l'ancre dans le fleuve; il leur fit voir aussi les pièces qui étaient tombées entre les mains des Turcs dans le cours de la campagne. Les ambassadeurs trouvèrent le camp entouré d'un fossé

[1] Jovius, dans Catona, XXI, p. 86.

[2] Sigismond de Herberstein, p. 270.

défendu par une barricade de chariots et de canons liés par des chaînes, derrière lesquels s'étendait une ligne profonde de chameaux. Les soldats musulmans, habitués à obéir sur des signes bien plus que sur des paroles, observèrent le plus profond silence pendant le passage des ambassadeurs. Au milieu de cette quantité innombrable de tentes dressées dans le camp, il était impossible de ne pas remarquer celle de l'empereur, plus élevée que toutes celles qui l'environnaient et flanquée de tours. « Qu'as-tu vu? » demanda Roustem-Pascha à Herberstein; celui-ci fit une réponse adroite et flatteuse. « J'ai vu, dit-il, les forces immenses d'un grand et puissant souverain. » Le jour suivant, Roustem remit aux ambassadeurs la réponse du Sultan à Ferdinand, et y joignit une lettre qu'il écrivait lui-même au roi de Hongrie[1]; ces deux missives étaient renfermées dans deux sacs brodés d'or et différaient peu sur le fond. Le Sultan disait que ses troupes avaient pris possession de la Hongrie par la force des armes, et qu'il ne consentirait à un nouveau traité qu'autant que Ferdinand restituerait Gran, Tata, Wissegrade et Stuhlweissenbourg. L'ambassade avait passé onze jours dans le camp ottoman et en avait employé sept en négociations infructueuses; le 18 septembre 1541, elle s'embarqua pour retourner à Vienne; le tschaousch-baschi et un interprète la conduisirent jusqu'à l'endroit où elle devait s'embarquer, et veillèrent à ce

[1] Cette lettre se trouve en original dans les archives de Vienne.

que l'équipage fût abondamment pourvu de rafraîchissemens [IX].

Six jours après le départ des ambassadeurs, la reine sortit de sa capitale, emportant avec elle la couronne et les autres insignes de la dignité royale; elle se retira à Lippa pour pleurer la perte de son trône et du château qui lui avait été donné pour présent de noces [X]. Quatre jours plus tard (22 septembre), Souleïman quitta également la ville, se dirigeant sur Constantinople, où il rentra vers le milieu du mois de novembre [1]. Pendant son séjour à Ofen, l'ambassadeur de François Ier, Paulin, capitaine de vaisseau récemment anobli sous le nom de baron de La Garde, vint lui apprendre l'assassinat de l'ambassadeur français en Italie [2]; Souleïman ne chercha pas à punir le crime sur l'envoyé autrichien Jérôme Lasczky, palatin de Siradie, toujours retenu à Belgrade malgré son état maladif, et le laissa partir en liberté; sans doute la présence de l'ambassadeur Paulin fut pour beaucoup dans cet acte de respect du droit des gens [XI].

Un mois après le retour du Sultan à Constantinople, la flotte ottomane rentra triomphante dans le port; ses victoires étaient pourtant bien plus l'ouvrage des élémens qui avaient dispersé devant Alger la flotte de Charles-Quint, que le fait de son kapitan, Khaïreddin-Pascha. Le 20 octobre 1541, Charles-

1 Ferdi s'accorde entièrement avec Istuanfi, l. XIV : *Solimanus circa idus novembris Hadrianopolim atque inde Constantinopolim reversus est.*

2 Sagredo, l. VI, p. 283 : *Se ne passò a Buda, dove incontrato Solimano di ritorno d'Ungheria*, et Flassan, I, p. 389, première édition.

Quint était venu jeter l'ancre dans la baie du promontoire Tementus (Matafous), située à l'est d'Alger, avec soixante-quatorze galères et deux cents navires de toute grandeur qui portaient vingt-deux mille hommes d'infanterie, mille cavaliers [1] et quatre cents soldats maltais. On voyait à bord de la flotte impériale un grand nombre de dames espagnoles, comme s'il se fût agi de décerner le prix aux vainqueurs d'un tournoi. Khaïreddin avait confié le commandement des troupes de son gouvernement à Hasanbeg, mais celui-ci n'avait que six cents cavaliers et quelques milliers d'Arabes à opposer à l'ennemi [2]. Il répondit d'une manière évasive à la sommation qui lui fut faite de rendre la ville. Le lendemain Charles-Quint rangea son armée en bataille, et s'avança sur trois lignes; les Espagnols marchaient en tête, puis venaient les Allemands avec l'empereur; enfin les Italiens et les soldats de Malte, sous les ordres de Camillo Colonna [3]. La distance du promontoire Tementus à Alger n'est que de douze milles en ligne droite et de vingt en côtoyant le rivage; cependant les troupes, harcelées par la cavalerie ennemie qui couvrait les hauteurs,

[1] Le chevalier de Malte Villagagnoni (*Caroli V Expeditio in Africam*) donne le nombre exact des troupes : Sept mille Espagnols, six mille Allemands, six mille Italiens, trois mille volontaires de toutes nations et quatre cents soldats de Malte (édit. de Bâle de Chalcondyle, p. 597).

[2] *Histoire des guerres maritimes*, f. 27. Robertson dit huit cents Turcs et cinq mille Mauritaniens (Moors).

[3] Villagagnoni et *Storia di Guazzo*, f. 286, sont les seuls ouvrages qui donnent les dates; mais ni Robertson, ni l'auteur des *Nouvelles notions sur Alger*, l. II, p. 654, ne les connaissent.

mirent trois jours à franchir cette distance. Le troisième jour, les Espagnols occupèrent le sommet des montagnes, les Allemands leurs versans, et les Italiens le rivage; les galères suivaient l'armée le long de la côte, et protégeaient son flanc droit. Au nombre de ces galères se trouvait celle de Gianetto Doria, qui avait été capturée à Paxos sur un capitaine vénitien par Torghoud Reïs, et reprise l'année précédente dans les eaux de la Corse [1]. Les munitions, les provisions de bouche et l'artillerie devaient être débarquées dans la nuit du 23 au 24 octobre [XII]. La soirée était tranquille, quand un vent violent s'éleva tout-à-coup, chassant devant lui des torrens de pluie; bientôt la tempête devint si affreuse, qu'elle menaça le salut de l'armée aussi bien que celui de la flotte. Les soldats, sans tentes et sans manteaux, reçurent la pluie qui tomba toute la nuit sans interruption; le lendemain leurs membres étaient raides de froid, et le sol s'enfonçait sous leurs pas; mais c'était peu en comparaison des désastres que l'ouragan avait fait subir à la flotte. Quatorze galères avaient fait naufrage, et dans ce nombre on comptait celle du prince de Melfi et de Gianetto Doria; cent trente navires avaient péri. Depuis plusieurs jours, un marabouth fanatique avait prédit aux Musulmans un secours du ciel; la réalisation inattendue de cette prophétie raffermit le courage des défenseurs d'Alger, qui résolurent de marcher à l'ennemi. Les Italiens, surpris par leur at-

[1] *Storia di Guazzo*, p. 286.

taque inopinée, furent d'abord rejetés au-delà d'un pont sur lequel ils avaient pris position; mais ils revinrent à la charge et repoussèrent l'ennemi à leur tour. Malheureusement ils firent la faute de le poursuivre jusque sous le feu de la ville, et dans leur ardeur aveugle, ils s'élancèrent à l'escalade sous la bouche même des canons; presque tous y périrent [1]; un petit nombre dut son salut au courage de l'empereur, qui s'avança en personne à leur secours, au milieu d'une grêle de flèches que lançaient les Arabes postés sur les montagnes commandant le chemin [2]. Dix-huit cents Musulmans retenus prisonniers sur les galères échouées recouvrèrent la liberté, les équipages chrétiens furent massacrés [3]; Fernando Cortez, le célèbre conquérant du Mexique, qui montait une de ces galères, n'échappa qu'avec peine au double danger de la mer et des Arabes. La tempête dura trois jours, et, pendant tout ce temps, il fut impossible d'apporter à terre les provisions qui avaient échappé au désastre du naufrage. Charles-Quint ordonna de tuer les chevaux, qui furent la seule nourriture de l'armée. La perte de ses munitions et de son artillerie obligea l'empereur à abandonner ses projets sur Alger, et à ordonner la retraite qui ne put s'effectuer

[1] Villagagnoni, p. 599, dit : *Atque ex Italis eos dederunt in fugam, quibus non magnus esset usus militiæ.* Guazzo, au contraire, s'exprime ainsi : *Se quei Italiani havessero havuto scale per dar assalto non è dubio alcuno, che la terra pigliavano disperatamente.*

[2] Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes.*

[3] Vertot, t. IV.

qu'avec la plus grande difficulté : les ruisseaux étaient devenus des rivières [1], la terre s'était changée en marais [2]. La dégradation des chemins était telle que l'armée ne mit pas moins de quatre jours de marche pour regagner la baie de Tementus [XIII], et ne put se rembarquer que le 31 octobre ; à peine avait-elle quitté depuis trois jours cette côte inhospitalière, qu'une nouvelle tempête l'assaillit et la força de se réfugier dans la baie de Boudjia où elle resta à l'ancre pendant trois semaines. L'empereur n'avait séjourné qu'un mois sur la côte d'Afrique; pendant tout ce temps, Khaïreddin-Barberousse [3] avait été confiné dans un port sûr par les tempêtes qui détruisirent la flotte de Charles-Quint; la défaite de l'empereur fut donc l'ouvrage des élémens et non celle du kapitan-pascha [4].

Pour ne pas interrompre le récit des événemens de la guerre de Hongrie, nous allons suivre Khaïreddin dans ses expéditions suivantes, bien qu'elles n'aient eu lieu qu'une année après la campagne contre Ferdinand. Cette nouvelle croisière de Khaïreddin dans la Méditerranée ne fut entreprise que sur les instances de l'ambassadeur français Paulin, qui avait été reçu

1 Hadji Khalfa, l. c., appelle le plus grand de ces torrens *Kharas* (sur la carte *Harate*).

2 *Storia di Guasso*, l. c., f. 107.

3 Ant. Doria, *Kurzer Inbegriff der merkwürdigen Begebenheiten der Zeit Carl's V* (*Précis des Événemens mémorables du temps de Charles-Quint*, dans les *Pièces relatives à l'histoire*, par Gœbel, p. 58).

4 L'*Histoire des guerres maritimes* cite la défaite d'Alger comme un des plus puissans motifs qui déterminèrent Charles-Quint à abdiquer.

en audience par Souleïman à Ofen, et avait suivi la cour à Constantinople; après bien des démarches, il réussit à persuader au diwan que le Sultan était intéressé comme son maître à continuer la guerre contre Charles-Quint. En conséquence, l'ordre fut donné à Younisbeg, drogman de la Porte, de se rendre en qualité d'ambassadeur à Venise, pour remplir encore une fois la mission qui lui avait été confiée six ans auparavant, sur la demande de l'ambassadeur français Laforêt[1]; ses instructions lui prescrivaient de faire tous ses efforts pour déterminer la république à prendre une part active dans la guerre contre l'empereur[2]. Mais les Vénitiens savaient fort bien par expérience qu'ils n'étaient pas assez forts pour pouvoir s'interposer entre deux souverains également puissans, et qu'ils n'avaient rien de mieux à faire que de rester spectateurs de la lutte; ils éludèrent donc la proposition de la Porte.

Paulin, de retour à Fontainebleau, donna à François Ier l'assurance que la flotte de Khaïreddin ne tarderait pas à ouvrir la campagne; il affirma que, s'il fallait en croire les promesses du Sultan, l'amiral ottoman avait ordre de prendre les instructions du roi de France. Paulin ne tarda pas à retourner par Venise à Constantinople, accompagné d'un second ambassadeur, Pelli-

1 Sagredo, p. 283, dit qu'il était parti pour renouveler le traité de paix. Paruta, t. I, p. 738, prétend que c'était pour réclamer quelques biens; mais ce n'était certainement qu'un prétexte pour entamer des négociations en faveur de François Ier.

2 Sagredo, l. VI, p. 283. Venezia 1588.

cier; la protection du kapou-aga, gouverneur du seraï et chef des eunuques, lui procura une audience du Sultan. L'influence de Roustem-Pascha triompha en cette occasion de celle du grand-vizir, en faisant remettre par le Sultan à l'ambassadeur français une lettre qui promettait au roi le prochain départ de la flotte [XIV]. En effet, Paulin s'embarqua bientôt après avec Khaïreddin, qui commandait une flotte de cent dix galères et de quarante bâtimens de moindre grandeur; ils parurent à l'improviste devant Messine dont le château se rendit à la première sommation. Barberousse fit prisonnière la fille de don Diego (1543), Espagnole d'une rare beauté, lui fit abjurer la religion chrétienne et la réserva pour son harem. L'apparition de la flotte turque jeta la consternation dans l'île de Ponza et à Ostia; mais une lettre de Paulin aux riverains fit renaître la sécurité, au point que les habitans de Nettuno et d'Ostia vinrent à bord apporter du blé et du vin, et que Barberousse put faire de l'eau à l'embouchure du Tibre sans être inquiété. Cependant Rome était dans la plus profonde consternation, les nobles se préparèrent à la défense, et les moines, les nonnes, les femmes et les enfans s'enfuirent au-delà de Tivoli, dans la vallée de Sabine [XV]. La flotte ottomane, longeant les côtes de Tortone et de Gênes, alla mouiller à Marseille; Khaïreddin fut reçu dans cette ville avec les plus grands honneurs, et Paulin y trouva les ordres ultérieurs du roi, d'après lesquels les forces françaises réunies aux forces ottomanes devaient entreprendre immédiatement le siége de Nice.

La flotte française, composée de vingt-deux galères et de dix-huit gros vaisseaux, sous les ordres du duc d'Enghien, et celle des Ottomans qui comptait cent cinquante voiles, se rendirent aussitôt devant Nice; le château fut vaillamment défendu par le chevalier de Malte, Paolo Simeoni, qui avait été précédemment retenu en captivité par Barberousse [1]; la ville ne tarda pas à se rendre (20 août 1543) sur la promesse que lui fit Paulin, au nom de Barberousse, de la sauver du pillage [2]. Les janissaires trompés dans l'espoir d'un riche butin, et voyant que la forteresse résistait toujours au feu de leurs batteries, commencèrent à murmurer. Les Français manquèrent bientôt de poudre et furent obligés d'en acheter aux Ottomans. Khaïreddin leur reprocha leur négligence, et la légèreté avec laquelle avait été conduite toute l'entreprise; il leur dit que les flottes du Sultan étaient habituées à ne rechercher que les actions d'éclat, et n'aimaient pas à aventurer leur gloire pour d'aussi minces résultats que la conquête de Nice. Ce ne fut qu'avec peine que le duc d'Enghien parvint à appaiser la colère de Barberousse. Cependant l'interception d'une lettre dans laquelle le marquis de Guasto annonçait au commandant de la citadelle sa prochaine arrivée avec des forces supérieures à celles de l'armée assiégeante, fit prendre aux Ottomans la résolution de lever le siége. Mais ils ne se retirèrent pas avant d'avoir pillé et incendié la ville [3].

[1] Sagredo, p. 287.

[2] La date se trouve dans Flassan, I, p. 390.

[3] Sagredo, p. 287.

Nice est la seule place du littoral français entre les Alpes et la Méditerranée dont le nom soit populaire chez les Ottomans, pour avoir été le lieu de détention de l'infortuné Djem, frère de Bayezid II, et avoir vu, soixante ans plus tard, l'étrange spectacle d'une flotte française réunie à une flotte ottomane contre une puissance de la chrétienté [xvi].

Pendant ces événemens à l'ouest de l'empire, des troubles avaient éclaté dans la Crimée et avaient appelé sur ce pays l'attention du Sultan, et surtout celle de son favori Roustem-Pascha; c'était la politique de ce dernier qui avait su provoquer les désordres qui agitèrent la presqu'île. Ainsi que nous l'avons raconté plus haut, Seadet-Ghiraï, le compagnon de Sélim Ier dans la guerre avec Schah Ismaïl, avait gouverné la Crimée jusqu'à l'expédition de Souleïman contre Bagdad; à cette époque, il fut déterminé par les intrigues d'Islam-Ghiraï à se démettre du pouvoir, et il mourut quelques années après à Bagdad, désormais le siége d'un gouverneur ottoman [1]. La Porte ne reconnut pas Islam-Ghiraï pour khan légitime, bien que celui-ci eût déjà nommé kalgha son frère Ouzbeg-Ghiraï; elle conféra le khanat de Crimée au khan de Kazan, Sahib-Ghiraï fils de Mengli-Ghiraï, et fit redescendre Islam au rang de kalgha (939 — 1532). Afin d'affermir Sahib-Ghiraï sur son trône, le Sultan lui avait envoyé soixante canonniers, trois cents armuriers, mille janissaires, et une somme d'argent, qui,

[1] Le *Nokhbetet-tewarikh*, p. 252, place sa mort en l'année 1532; mais *les sept Étoiles errantes* n'en parlent qu'à la date de l'année 1537.

sous le titre de *sègban-akdjesi* (argent du gardien des chiens), resta depuis fixée comme le taux du présent impérial qui devait signaler chaque nouvelle installation de khan [1]. Sahib-Ghiraï ne vécut que pendant dix-huit mois en bonne intelligence avec Islam-Ghiraï; il s'en débarrassa en le faisant mourir de froid dans un tonneau rempli d'eau, avec le secours de Bakibeg, un des begs des Noghaïs, auquel il réserva le même sort, ensevelissant ainsi dans le même tombeau sa victime et l'instrument de sa vengeance. Alibeg, dont la fille avait épousé Sahib-Ghiraï, rassembla une armée de douze mille hommes pour venger la mort de son frère Bakibeg. Mais Sahib-Ghiraï, à la tête de quarante mille combattans, surprit les troupes d'Alibeg dans un défilé et les détruisit [2]. Cette victoire lui aurait pour jamais assuré la possession exclusive du souverain pouvoir, s'il ne s'était attiré l'inimitié du grand-vizir Roustem par quelques paroles imprudentes [3].

Dewlet-Ghiraï, fils de Moubarek-Ghiraï et petit-fils de Mengli-Ghiraï, se trouvait alors à Constantinople en qualité d'ôtage; il avait été préservé de la mort sous le règne de ses oncles, Mohammed-Ghiraï et Seadet-Ghiraï, grâces à sa mère, qui après la mort de son époux était passée successivement dans le lit de ces deux princes [4]. Sahib-Ghiraï, qui s'inquiétait avec raison de la présence de son neveu à Constantinople, le proposa au Sultan pour khan d'Astrakhan, c'est-à-

1 *Les sept Étoiles errantes*, f. 64. — 2 Djenabi, f. 121.
3 Le *Nokhbetet-tewarikh*, f. 253.
4 Djenabi, l. c. *Les sept Étoiles errantes*, f. 64.

dire du pays d'Hadji Terkhan. Roustem agréa en apparence cette proposition; Dewlet-Ghiraï fut investi officiellement de la dignité de khan d'Astrakhan, et en secret de celle de khan de Crimée; Sahib-Ghiraï reçut en même temps l'ordre de marcher avec ses troupes contre les Tscherkesses, et notamment contre la tribu Schané, alors en pleine révolte. Pendant que Sahib-Ghiraï abandonnait ses États, laissant ainsi le champ libre aux prétentions de son compétiteur, Dewlet-Ghiraï arrivait à Akkerman, où il fut publiquement reconnu comme khan d'Astrakhan (952 — 1545); il prit presque aussitôt le titre de khan de Crimée, et se fit reconnaître comme tel en exhibant le diplôme d'installation du Sultan. Il marcha contre le kalgha Emin-Ghiraï, délivra de leur captivité Boulouk-Ghiraï et Moubarek-Ghiraï, et les excita, ainsi que plusieurs autres des parens de Sahib-Ghiraï, au meurtre de son oncle. Sahib-Ghiraï périt en effet percé par ses ennemis de dix-sept coups de poignard; il fut enseveli à Saladjik, près de Baghdjéseraï, dans le dôme qu'avait fait bâtir son grand-père Hadji-Ghiraï, fondateur de la dynastie des Ghiraïs [1]. Le médecin et poëte Kaïsounizadé Nedayi, témoin oculaire de la mort de Sahib, en a perpétué le souvenir dans un ouvrage rimé.

A son retour d'Ofen, Souleïman se livra aux plaisirs de la chasse, sans oublier les soins que réclamaient de lui les affaires publiques; quelques changemens furent opérés dans l'administration des provinces. Le gouverneur d'Ofen, Souleïman-Pascha, Hongrois de nais-

[1] *Les sept Étoiles errantes*, f. 65.

sance, ayant demandé sa retraite à cause de l'affaiblissement de ses forces usées par les maladies, sa place fut conférée à Balibeg; Souleïman-Pascha ne survécut pas long-temps à l'asservissement de sa patrie [xvii]. Un autre Bali, pascha du Diarbekr, fut destitué sur la dénonciation de son defterdar, pour cause de prévarication dans sa gestion des revenus publics. Houseïn-Pascha, gouverneur de Karamanie, fut également déposé sur l'accusation du grand-vizir. La dignité du premier fut donnée à Ala-Pascha, gouverneur du Soulkadr, celle du second à Ramazanoghli Piri-Pascha [1]. La mission confiée au juge de Damas, de rechercher les vices de l'administration des domaines impériaux, eut pour résultat la déposition d'Oweïs-Pascha, gouverneur de Bagdad, et l'installation d'Ayas-Pascha dans cette province [2]. Le Sultan investit le prince Mohammed du gouvernement de Saroukhan, et lui assigna un revenu annuel qui ne s'élevait pas à moins de trois millions d'aspres (soixante mille ducats); il nomma son autre fils, le prince Sélim, au gouvernement de Koniah. Le jour de son investiture, le prince Mohammed reçut en plein diwan, de la main de son père, l'étendard et le tambour, insignes de sa dignité; puis, après s'être arrêté quelques jours à Scutari, il partit pour son gouvernement. La même cérémonie se répéta exactement à l'égard du prince Sélim [xviii].

A peine Souleïman avait-il quitté la capitale de la Hongrie, que deux corps d'armée ottomans commencèrent des courses dans le pays; le premier sous les

1 Ferdi, f. 360. — 2 *Ibid.*, f. 362.

ordres du pascha de Bosnie se dirigea sur la Moravie, mais il fut arrêté en chemin par la Waag qu'il trouva débordée; le second marcha sur Giarmath pour dévaster les domaines d'Emeric Balassa, qui, ainsi que Mailath, avait été déclaré coupable de lèze-majesté, pour avoir tenté de soulever la Transylvanie en sa faveur (avril 1542). Un firman lancé contre Balassa et remarquable par la violence de son style, apprit aux habitans de la Transylvanie que leur pays appartenait au Sultan, qu'ils étaient eux-mêmes ses esclaves, et que s'ils prêtaient l'oreille aux propositions de Ferdinand, quelques cent mille Tatares et akindjis iraient mettre leur pays à feu et à sang [1]. Le secrétaire Tranquillus Andronicus, qui avait paru à la Porte immédiatement après la mort de Zapolya, fut envoyé de nouveau par Ferdinand à Constantinople avec la mission de demander la cession de la Hongrie comme un don digne de la libéralité du Sultan et d'offrir en retour un présent annuel de cinquante mille ducats, et même de cent mille [2], si la première somme n'était

[1] Voyez la quatrième missive, dans les archives de la maison I. R. *Historemata et diplomata* : « Das Reich ist mein, ihr seit meine Leibeigen Knecht, » deshalb so bleibet getreue Unterthanen meiner Gewalt und gehorsamt des » Kunigs Son, dem Mailath und Emmerich Balassa so des Kunigs Son nit » gehorsamen wollen thut keine Hilfe, des Kœnig Ferdinand's Unterthanen » sollt ihr nit hœren noch dueden dass sie irrung anrichten, » etc.

[2] « Instructio pro Tranquillo Andronico Secretario nostro, du 10 juillet » 1542 : et hic dictus nuntius noster studebit, impetraret et persuaderet Magnitudini suæ (du Grand-Seigneur) si non nisi gloriosissimum et invicto » animo suo dignissimum esse regnum Hungariæ sua liberalitate nobis possidendum daret, haberetque nos tot Regnorum Principem, qui ad Magnitu-

pas jugée suffisante. La lettre de créance excusait le retard mis dans l'envoi d'une ambassade, en alléguant le manque de sauf-conduit [1]. Les vizirs voulurent si peu écouter les propositions de Tranquillus, qu'ils lui refusèrent une audience du Sultan. Aux raisons que fit valoir Tranquillus en faveur de la légitimité du droit que tenait Ferdinand du traité de partage conclu entre lui et Zapolya, les vizirs opposèrent le fait bien autrement significatif de la conquête. Le grand-vizir, l'eunuque Souleïman-Pascha, alla jusqu'à lui dire d'avertir son maître qu'il pourrait bien avoir le sort d'Alaeddewlet, qui pour avoir toujours voulu défendre sa principauté contre les Ottomans, avait été décapité avec toute sa famille. Roustem, qui n'était encore que second vizir, ajouta : « Ibrahim n'a touché Vienne que du bout du doigt; moi, je veux la prendre à deux mains. Ton maître ameute contre nous non seulement ses sujets, tant Allemands qu'Espagnols ou Italiens, mais encore les nôtres : les Hongrois, les Transylvaniens et les Moldaves. Si tu ne vois pas le Sultan, si tu n'es pas admis à l'honneur du baise-main, n'en accuse que la nature de tes propositions.» Tranquillus craignit même qu'on ne le retînt prisonnier comme Lasczky, lorsque le vizir lui fit remarquer que le sauf-conduit disait bien que la Sublime-Porte était ouverte à tous ceux qui voulaient s'y rendre, amis ou ennemis, pour demander quelque chose,

» dinem suam respectum habentes, annua splendida et Magnitudine sua » digna munera eidem offeramus. »

[1] Voyez la lettre de créance dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

mais que rien ne leur garantissait le retour; cette menace à la vérité n'eut point d'accomplissement, et Tranquillus Andronicus put quitter Constantinople le 9 octobre, mais sans avoir réussi à rien obtenir [1].

Pendant que Tranquillus Andronicus poursuivait inutilement ses négociations à Constantinople, l'armée de Ferdinand vint mettre le siége devant Pesth, ainsi que l'avait fait douze ans auparavant Rogendorf, lors de l'ambassade de Jurischitz et de Lamberg. Bali-Pascha, le nouveau gouverneur de Pesth, appela à son secours Oulama, gouverneur de Bosnie, et Mourad, sandjakbeg de Poschega; le premier lui amena trois mille, et le second mille cavaliers. Mille janissaires, sous les ordres de leur lieutenant-général, le segbanbaschi Yousouf [XIX], combattaient dans les rangs de Bali-Pascha; le reste des troupes était composé de soldats des frontières, d'azabs et de martoloses [2]. Une mésintelligence survenue entre les Allemands et les Italiens fit que l'assaut se donna sans le concours des premiers; aussi toute l'impétuosité des Italiens Vitelli, Medici et Pallavicini, tout le courage des Hongrois Zriny, Revay et Banfy ne suffirent-ils pas à emporter la brèche que leur avaient pratiquée quarante bouches à feu; Revay fut grièvement blessé, Banfy fut tué. L'armée de Ferdinand ne comptait pas

1 *Commentarius rerum actarum Constantinopoli per Tranquillum Andronicum S. C. R. M. legatum anno* 1542, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

2 *Asaporum, Sarhoriorum, Martolosorum.* Le mot *Sarhoriorum* est une altération du mot *Serhaddlü* (soldats des frontières).

moins de quatre-vingt mille hommes : l'électeur Joachim de Brandebourg commandait quarante mille fantassins et huit mille chevaux ; Jean Ungnad, capitaine de Styrie, dix mille hommes ; les Hongrois Gaspard Seredy et Pierre Pereny avaient seize mille soldats sous leurs ordres. Huit Allemands suivaient les troupes en qualité de conseillers de guerre. Les influences contraires de tant de conseillers et de chefs nuisirent à l'unité des opérations et au succès de la campagne; le septième jour après le commencement du siége, les assiégeans au nombre de quatre-vingt mille opérèrent leur retraite, s'avouant ainsi vaincus par les huit mille soldats formant la garnison de Pesth [xx].

Dès les premiers jours du printemps (1543), les étendards victorieux de Souleïman marchèrent de nouveau vers la Hongrie. Cette campagne, la dixième que Souleïman conduisit en personne, se fit remarquer entre toutes les autres par la discipline qui régna parmi les troupes, la prévoyance et l'ordre qui présidèrent aux approvisionnemens. Avant le départ de l'armée, Souleïman avait fait rassembler cent vingt-quatre mille huit cents minots d'orge et quarante mille minots de farine; une flotte de trois cent soixante et onze navires, sous les ordres d'Alibeg et de son lieutenant Sinanaga, beg de Szegedin, précédemment kapidjibaschi ou chambellan du grand-vizir Ibrahim, devait transporter ces provisions par la Mer-Noire, et leur faire remonter le Danube [1]. Souleïman avait passé l'hiver à Andrinople; c'est de là que vers la

[1] Sinantschaousch, f. 26.

fin de février il avait envoyé le beglerbeg de Roumilie, Ahmed-Pascha, à Sofia[1]. Lui-même partit le 18 moharrem 950 (23 avril 1543) avec un grand déploiement de pompe. La marche était ouverte par les porteurs d'eau chargés de tenir leurs outres pleines, afin de désaltérer tous ceux qui auraient soif; ils étaient suivis des bagages du trésor et de ceux du Sultan portés par trois cents bandes de mulets[2], composées de sept chacune, et formant un total de deux mille cent mulets; venaient ensuite cent rangs de chevaux de main[3], ou neuf cents chevaux à neuf par rang; puis neuf cents rangs de chameaux[4] chargés des provisions et des munitions, ce qui porte le nombre des chameaux à cinq mille quatre cents, à six par rang. A la suite marchaient mille armuriers (djebedjis), cinq cents mineurs, huit cents canonniers (topdjis), quatre cents soldats du train avec leurs agas, kiayas et écrivains; puis les dignitaires du seraï, le grand-sommelier (kilardjibaschi), le grand-trésorier (khaznedarbaschi), et le gouverneur de la cour (kapouaga). A ceux-ci succédait la cavalerie, distribuée entre les deux ailes; à l'aile droite étaient deux mille sipahis avec leurs étendards rouges, cinq cents ouloufedjis (troupes soldées) avec des étendards verts, cinq cents ghourebas (étrangers) avec des étendards blancs; à l'aile gauche, deux mille silhidars avec des étendards jaunes, cinq cents ouloufedjis avec des étendards rayés de vert et de blanc, cinq cents ghourebas avec des étendards rayés de blanc et de rouge;

1 Sinautschaousch, f. 28. — 2 *Katar.* — 3 *Tawile.* — 4 *Katar.*

derrière ces troupes marchaient les membres du diwan, le secrétaire d'Etat pour le chiffre du Sultan (nischandjibaschi), les defterdars, les kadiaskers, et les quatre vizirs qui étaient précédés par quatre queues de cheval, entourés de leurs officiers et de leurs esclaves. Puis venaient les employés de la vénerie impériale, les chasseurs au faucon, à la grue et à l'épervier, les gardiens des dogues et des furets [1], les fourriers (mouteferrikas), les écuyers tranchans (tschaschnegirs), puis tout le personnel des écuries du Sultan. Des chevaux grecs, anatoliens, karamaniens, kurdes, persans, arabes, avec des mors et des étriers d'argent, des selles et des housses brodées d'or, étaient conduits par le premier et le second écuyer, par les palefreniers (serradjs), les porte-armes (silaschors), leurs kiayas et leurs écrivains. Trois cents chambellans (kapidjibaschis) à cheval précédaient l'élite de l'armée, c'est-à-dire douze mille janissaires armés de sabres et de lances, et portant sur leur dos de longues arquebuses ; trois queues de cheval flottaient en avant des bannières rouges des janissaires. Enfin sept étendards rayés d'or, et sept queues de cheval annonçaient l'approche de la majesté du Padischah [xxi]. Cent trompettes ayant leurs instrumens retenus à leur cou par une chaîne d'or, et cent tambours, faisaient retentir l'air de sons guerriers. Venaient ensuite quatre cents archers ou gardes-du-corps (solaks), dont les chefs marchaient immédiatement à côté de l'étrier du Sul-

[1] *Toughandji, schahindji, tschakardji, atmadji, sagerdji, samsoundji*, Voyez *Administration et Constitution de l'Empire ottoman*, II, p. 37.

tan ; ils étaient coiffés de bonnets de feutre surmontés de plumes de héron, avaient la taille prise dans des ceintures de soie, et portaient des carquois richement travaillés et incrustés d'or. En dehors du cercle que les solaks formaient autour du Sultan, cent cinquante tschaouschs, conduits par le tschaousbaschi ou grand-maréchal, faisaient résonner leurs longues cannes d'argent auxquelles étaient suspendues de petites chaînes de même métal, et ils mêlaient à ce cliquetis les cris mille fois répétés : *Qu'il vive long-temps !* Dans l'intérieur des rangs des solaks étaient les soixante-dix peiks (gardes-du-corps armés de lances), portant des casques et des lances d'or, et vêtus des plus riches étoffes ; au milieu d'eux, le Sultan montait un cheval superbe, et Sa Majesté, pour nous servir de l'expression de l'historien ottoman, se trouvait voilée sous les plumes flottantes des solaks, « comme le soleil qui darde ses rayons à travers de légers nuages [1]. »

Pendant que Souleïman sortait de Constantinople avec un tel déploiement de magnificence, la campagne avait été ouverte en Esclavonie et en Hongrie, par Bali-Pascha, gouverneur d'Ofen, et Oulama, gouverneur de Bosnie. Oulama, après s'être réuni à Mourad, sandjakbeg de Poschega, et à Kasim, sandjakbeg de Mohacz, se porta devant Athina, château d'Urbain Bathyani, entre Cris et Poschega, et s'en empara ainsi que de Saphronic et de Belostina, forteresses dans la possession, la première d'Etienne Banfy, et la seconde de Keglevich. Les chefs turcs chassèrent le hardi brigand

[1] Sinantschaousch, f. 30-36.

Ladislas More de son château de Rahocza; More trouva un refuge dans le château de Nana, situé au pied du mont Matra et appartenant à son ami Etienne Losonz; mais Bali-Pascha prit Nana, et envoya More et ses fils à Constantinople, pour y partager, dans le château des Sept Tours, le sort de Mailath et de Valentin Tœrœk. More et ses fils ayant abjuré la foi de leurs pères, échappèrent à la captivité qui les attendait, tandis que Mailath et Tœrœk, à qui on avait offert des places et des honneurs pour prix de leur apostasie, préférèrent languir en prison, plus fidèles à leur religion qu'ils ne l'avaient été à leur patrie [1]. Mourad, beg de Poschega, Khizr, beg de Gustendil, Mesih, beg de Valona, et Ahmed fils d'Yahyapaschaoghli et sandjak de Lepanto [2], formèrent le siége de Valpo au-dessus d'Essek, sur la rive droite du Danube, et dans la plaine même qui, plus de cinq ans auparavant, avait été témoin de la lâche fuite de Katzianer et de la mort glorieuse de Lodron [3]. Valpo ne tarda pas à voir arriver sous ses murs Ahmed-Pascha, beglerbeg de Roumilie, commandant l'avant-garde de Souleïman. Le Sultan accompagné de son fils, le prince Bayezid, était parti d'Andrinople pour Filibé, où le beglerbeg d'Anatolie, Ibrahim-Pascha, vint se joindre à lui (24 moharrem — 29 avril) [4]. Pendant les trois jours qu'on passa à

[1] Istuanfi, l. XV. Catona, XXI, p. 289.

[2] Petschewi, f. 81. Cet auteur ne cite point Kasim qu'Istuanfi nomme cependant avec Mourad et Oulama.

[3] Jovius, XLIII, p. 476.

[4] Djelalzadé, f. 246. Sinantschaousch, f. 47. L'armée traversa successivement Tschirmen, les champs de Beg alaki, Gunbeghi, Tschakiraga

chasser sur les hauteurs du Balkan, Souleïman apprit par un courrier expédié de Constantinople que Khaïreddin, ayant l'ambassadeur français à bord, avait quitté Galata avec cent vingt-six vaisseaux pour passer les Dardanelles; Kasim, beg de Mohacz, l'informa en même temps, dans un rapport détaillé, du succès avec lequel il s'était tiré d'une embuscade que lui avait dressée l'ennemi à Sexard[1]. A Sofia, on reçut la nouvelle de la mort de Bali-Pascha, gouverneur d'Ofen; sa dignité échut à Yahyapaschazadé Mohammed-Pascha; en même temps furent faites dans le diwan plusieurs promotions à des places de juges et de professeurs[2]. Lorsque l'armée eut quitté Sofia, un messager de Mouradbeg, sandjak de Poschega, dépêché au grand-vizir, vint lui apprendre qu'on avait formé le siége de Valpo, et que l'ennemi qui s'était concentré à Siklós et à Fünfkirchen avait été dispersé [XXII][2]. Mouradbeg envoyait par la même voie soixante-dix nez, autant de paires d'oreilles, et Forgacs fait prisonnier, comme autant de pièces justificatives de sa lettre de victoire. Sur les bords du Danube, avant d'arriver à Essek, l'armée fut instruite par un courrier d'Ahmed-Pascha, beglerbeg de Roumilie, que Valpo était tombée sous le joug ottoman, après avoir été foudroyée par trois mille cent trente-sept boulets de pierre (19 rebioul-ewwel 949 — 22 juin 1543)[3].

degirmeni, les prairies de Khaledlü et le village de Rogosch. On chassa pendant trois jours dans les montagnes de Yassidjé yaïla.

[1] Sinantschaousch, f. 50. — [2] *Ibid.*, f. 55.

[3] On voit par ce rapport que Souleïman ne vint pas en personne à Valpo,

Le Sultan reçut en audience, dans son camp au-dessous d'Essek, le commandant de Valpo, à qui sa soumission volontaire valut un accueil gracieux et un fief dans le voisinage d'Ofen [1]. Une garnison fut établie dans Valpo; un juge et un imam y furent installés. Le Sultan reçut dans le diwan les félicitations des vizirs, et ordonna à Ahmed-Pascha d'aller mettre le siége devant Siklós; treize canons et trente faucons furent transportés à bras d'hommes et avec des difficultés extrêmes à travers des marécages, devant la place. Le kiaya Mohammed descendit lui-même de cheval, et s'attela à un canon pour donner l'exemple; Souleïman reconnut son zèle par un présent de deux cents ducats [2]. Les travaux de siége furent conduits par Oulama, Mourad et Kasim, sandjakbegs de Bosnie, de Poschega et de Mohacz, sous les ordres supérieurs d'Ahmed-Pascha, beglerbeg de Roumilie [3]. Mais pendant qu'on ouvrait les tranchées, la garnison de Fünfkirchen envoya des parlementaires pour né-

comme le croit Istuanfi; mais il est probable que se trouvant dans le voisinage, il confirma lui-même la capitulation de cette place. C'est ainsi qu'on peut s'expliquer la date de Sinantschaousch, qui place la reddition de Valpo au 22 juin, et celle d'Istuanfi qui la recule au 23 juin. Petschewi, à l'occasion de la prise de Valpo, dit que l'historien Mohammed Katib avait fait ses premières armes dans ce siége, et que son frère, le kapidji-baschi d'Ahmedbeg, fils de Yahyapaschazadé, y avait été blessé.

[1] Sinantschaousch, f. 68. Il nomme le commandant *Michel Schante;* Istuanfi l'appelle *Archius.* Le fait qu'il fut investi d'un samiet (fief) réfute l'erreur d'Istuanfi, qui fait exécuter ce commandant avec tous ses gens : *Occulta perfidia, ut credi par est, necati, nusquam amplius apparuere,* dans Catona, XXI, p. 299.

[2] Sinantschaousch, f. 72 et 77. — [3] *Ibid.*, f. 79.

gocier sa reddition; Mourad et Kasim furent détachés pour prendre possession de cette place qui s'élève dans une plaine fertile, et après y avoir installé Bali Woïwoda en qualité de commandant, ils revinrent devant Siklós [xxiii]. Pendant leur absence, l'armée assiégeante avait reçu un renfort de mille Tatares [1]; elle avait été jointe en outre par les vizirs Mohammed et Khosrew-Pascha, par Tekkesadé Hadji Mohammed, beg de Semendra, Mohammed Tourakhan, gouverneur de Morée, et par Khaïreddin, beg de Zwornik, tous jaloux de partager les dangers et l'honneur de ce siége [2]. Mais la grosse artillerie avait à peine tiré cent coups, et celle de moindre calibre deux cents, que Siklós fit sa soumission après une défense de huit jours (2 rebioul-akhir — 5 juillet); cependant la citadelle refusa de suivre l'exemple de la ville [3]. Souheïli, kiaya de Khosrew-Pascha, qui fut chargé de porter cette joyeuse nouvelle au Sultan, reçut en retour une augmentation de quatre mille aspres sur ses revenus [4]. La citadelle se rendit trois jours après, sur l'avis de Michel Diak, secrétaire de Pereny, et des deux Nagy [5]. Quelques-uns des habitans voulaient avoir entendu, avant même l'arrivée des Turcs, pendant une nuit

[1] Sinantschaousch, f. 81 et 82. Il fait monter les forces des Tatares à quatre-vingt mille hommes. — [2] *Ibid.*, f. 79.

[3] Sinantschaousch, f. 89. On lit dans Djelalzadé, Petschewi, et le *Nokhbetet-tewarikh, onderdindji* (le 14) au lieu d'*ikindji*.

[4] Sinantschaousch, f. 90.

[5] *Ibid.*, f. 95, nomme les membres de ce conseil : Michel Diak, Nadjigh, Mondo, Nadsch (Nagy), Michel, Kabour et Kani. Dans Istuanfi, *Michaelem cognomento ferreum*. Catona, XXI, p. 305.

calme, un muezzin faire du haut d'une tour l'appel à la prière; d'autres assuraient avoir vu depuis le commencement du siége, pendant une nuit obscure, une vive lumière briller dans la prison où Sigismond, après la bataille de Nicopolis, avait été retenu captif par ses Etats, et où étaient alors enfermés les prisonniers turcs; pour détourner le malheur annoncé par ce présage, on avait détruit cette tour, en respectant toutefois la vie des prisonniers [1]. Cent soixante-dix cavaliers de la garnison furent envoyés à Constantinople; la forteresse fut réunie au sandjak du beg de Mohacz [XXIV].

Souleïman se rendit, le 13 juillet 1543 (10 rebioul-akhir), de Siklós sur les bords du Danube, pendant que le beglerbeg de Roumilie, Ahmed, prit à gauche par Fünfkirchen, pour aller former le siége du château de Száz qui se rendit volontairement. A Sexard, Ahmed rejoignit de nouveau le gros de l'armée [2]. On passa à côté du fort de Nianyavar, situé à gauche de Tolna, sans chercher à le réduire, bien que sa position fût menaçante pour les troupes, qui ne s'arrêtèrent qu'à Fœldvar; le 23 juillet, après deux jours de marche [XXV], le Sultan entra triomphalement à Ofen, accompagné des beglerbegs de Roumilie et d'Anatolie avec leurs sandjakbegs, alaïbegs, voïévodes et soubaschis, d'Yahyapaschaoghli Mohammed-Pascha gouverneur d'Ofen, avec ses volontaires (gœnüllü) et gardes-du-corps (beschlü); pendant la

[1] Sinantschaousch, f. 99 et 100.

[2] *Ibid.*, f. 109. Jovius, Istuanfi et Stella se taisent à cet égard.

marche du cortége, le capitaine de la flotte du Danube, Alibeg, et son kiaya Hasan, firent retentir l'air de salves d'artillerie. Dans un diwan solennel, Souleïman témoigna sa satisfaction aux vainqueurs de Valpo, de Fünfkirchen et de Siklós; Mourad, sandjakbeg de Poschega, reçut une augmentation de trente mille aspres de revenus, son fils, un fief de douze mille aspres; le cuisinier des janissaires et son aide, qui avaient les premiers escaladé les remparts de Siklós, eurent chacun une gratification de vingt mille aspres [1]. Quarante gros canons lançant des boulets du poids d'un à trois quintaux, et quatre cents pièces de petit calibre, remontèrent le Danube (27 juillet) sous les ordres du beg de Silistra, le persan Sehri Mar (poison de serpent), qui avait embarqué à Silistra ce formidable parc d'artillerie récemment arrivé de Constantinople [xxvi]. Le 26 rebioul-akhir (29 juillet), commença le siége de Gran, dont le château s'élève sur une colline en face du confluent de la Gran et du Danube. Gran, ville natale du roi saint Etienne, était en outre célèbre par sa cathédrale revêtue à l'extérieur d'albâtre et de marbres de diverses couleurs, un des chefs-d'œuvre de l'architecture gothique, et par un aqueduc en pierre, d'où l'eau s'élevait à une hauteur de quatre cent soixante aunes au moyen d'une roue à godets [2]. La garnison, composée d'Allemands, d'Espagnols et d'Italiens, était forte de treize cents hom-

1 Sinantschaousch, f. 121.

2 Petschewi, qui avait vu cette magnifique église avant sa destruction, en donne la description, f. 82, ainsi que de l'aqueduc.

mes [1]. Les Espagnols Martin Liscani et François Salamanca avaient le commandement de la haute et de la basse ville. Tristan Vierthaler et Michel Regensburger commandaient les troupes allemandes; les Italiens avaient pour chefs Torielli et le général du génie Vitelli, homme expérimenté dans la tactique militaire. Trois cent soixante et quinze canons [2], transportés d'Ofen sur cent sept bâtimens, foudroyèrent la ville jour et nuit; les trois fils d'Yahyapaschaoghli, Mohammed gouverneur d'Ofen, Arslanbeg sandjak de Wuldjterin, et Derwisch beg de Szegedin, reçurent l'ordre de battre le pays jusqu'à Stuhlweissenbourg [3]. Souleïman envoya dans la ville trois renégats, un Allemand, un Espagnol, un Italien, chacun pour exhorter les soldats de sa nation à se rendre [4]; les porte-drapeaux qui parlementèrent avec eux leur répondirent que ni promesses ni menaces ne pourraient les détourner de leur devoir. Le courage des assiégés fut encore accru par un renfort de six cents hommes que leur amena l'Espagnol Sancius Cotta, et par la promesse qu'il leur fit du prochain paiement de la solde arriérée [5]; mais leur résolution ne tarda pas à faiblir, lorsque leur plus habile artilleur, Calabrois de naissance, fut passé à Souleïman [6], et que

[1] Sinantschaousch les porte tantôt à trois mille, tantôt à treize mille hommes; c'est probablement une faute du copiste.

[2] Stella, cap. 2 : *40 magnis bombardis æneis ac minutioribus fere* 300 *quatere cœperunt*, dans Catona, XXI, p. 335.

[3] Sinantschaousch, f. 134. — [4] Jovius, XLIII. Catona, XXI, p. 320.

[5] Stella, dans Catona, p. 327. — [6] *Ibid.*, p. 339.

d'autres transfuges eurent révélé à l'ennemi le côté faible de la place, c'est-à-dire la *tour de l'Eau,* que l'artillerie turque ne cessa de battre en brèche de l'île voisine [1]. L'assaut général ne devait être donné que le jeudi 9 août; mais un devin prédit, d'après des figures tracées sur le sable [XXVII], tant de bonheur pour le lundi 6 août, qu'on crut devoir devancer le terme fixé, et se rendre aux désirs des troupes. L'attaque fut repoussée, et coûta aux Ottomans un nombre assez considérable de tués et de blessés; parmi ces derniers étaient le capitaine de la flottille du Danube, et le devin lui-même si mal servi en cette occasion par sa science. Les assiégés et les assiégeans eurent une perte réciproque d'environ deux cents hommes [XXVIII].

La croix dorée qui surmontait le clocher de l'église gothique dont nous avons parlé plus haut, ayant été renversée d'un coup de canon, Souleïman s'écria : « Voilà Gran à nous [2] ! » En effet, cet heureux présage ne tarda pas à se réaliser; les Espagnols Liscani et Salamanca négocièrent la reddition de la place contre une libre retraite avec armes et bagages. Le jour de Saint-Laurent, 10 août (9 djemazioul-akhir), la capitulation fut signée, et la garnison sortit de Gran [3]; mais les conditions stipulées ne furent pas exacte-

1 Jovius, dans Catona, XXI, p. 318. — 2 *Ibid.*, p. 319.

3 Jovius dit que Souleïman avait rendu grâces à Dieu de lui avoir donné la ville de Gran le même jour où son grand-père Bayezid II avait conquis Modon; cette assertion ne serait juste qu'en supposant que Souleïman eût calculé non d'après l'année lunaire, mais d'après l'année solaire des Grecs. Du reste, Modon fut conquise non le 10, mais le 9 août.

ment exécutées. Ali-Aga demanda à Liscani, comme un souvenir, la chaîne d'or qu'il avait arrachée au cou de Pierre Pereny en l'arrêtant; Liscani ayant cru pouvoir se racheter des dangers de sa position par ce sacrifice, le Turc exigea ses chevaux dont les selles avaient été remplies d'or, ajoutant en se raillant que celui qui allait s'embarquer n'avait pas besoin de chevaux [1]. Avant de laisser partir les soldats de la garnison, Souleïman les employa à l'inhumation des morts, au déblaiement des décombres, aux travaux les plus abjects, pendant qu'on outrageait leurs femmes sous leurs yeux, ou qu'on les noyait si elles résistaient à ces hideuses violences [2]. Il espérait, par de pareils traitemens, amener la garnison à adopter la foi musulmane et à entrer à son service, en lui promettant des conditions avantageuses; quelques-uns seulement abjurèrent la fidélité qu'ils devaient à leur Dieu et à leur roi [3]. Pendant le siége, l'artillerie ottomane avait lancé neuf mille cinq cent quarante-quatre boulets de fer et plus de deux mille boulets de plomb; chaque soldat qui rapportait un des premiers recevait une récompense de vingt aspres [4]. Le jour même de l'occupation de Gran, Souleïman changea la ca-

1 Jovius. Sinantschaousch prétend que la somme qui s'y trouvait cachée s'élevait à dix mille ducats.

2 Stella, c. 2, dans Catona, XXI, p. 343.

3 *Nec plures quam 70 ex omni natione milites reperti sunt, qui ad Solimanum transire vellent:* Jovius. Sinantschaousch ne parle que de cinquante hommes; mais en revanche cent soixante-quatre jeunes garçons entrèrent au service de Souleïman.

4 Sinantschaousch, f. 150.

thédrale en mosquée en y faisant la prière du vendredi; après cette cérémonie, les vizirs s'assemblèrent dans la tente impériale, afin de tenir conseil sur l'administration des nouvelles conquêtes; Souleïman désigna sept begs, ceux de Semendra, de Wuldjterin, Aladjahissar, Perzerin, Poschega, Zwornik et Szegedin pour occuper la ville, avec cinq cents hommes du génie, cinq cents azabs, cinq cents beschlüs, cinq cents gœnüllüs, cinq cents janissaires et deux mille martoloses. Le juge et le sandjakbeg de Gran devaient relever du juge et du pascha d'Ofen [1].

Le lendemain de la reddition de Gran, un ambassadeur du roi de Pologne fut reçu par le Sultan en audience solennelle, et lui offrit avec des présens les félicitations de son maître sur les nouveaux succès des armes ottomanes [2]. Souleïman, voulant hâter la reconstruction de la forteresse de Gran, ordonna que chaque sipahi devrait fournir trois charges de pierre; chaque pascha mille; Roustem seul était taxé à cinq mille; il récompensa par des vêtemens d'honneur l'empressement que mirent ces hauts dignitaires à satisfaire ses désirs [3]. De Gran, l'armée se dirigea sur Stuhlweissenbourg, l'ancienne ville où étaient sacrés et ensevelis les rois de Hongrie. Parmi les canons destinés au siége de Stuhlweissenbourg, s'en trouvait un lançant des boulets de cinquante livres et ayant dix-huit palmes de longueur; l'artilleur Esedoullah, récemment arrivé de Perse, l'avait fondu pour servir

[1] Sinantschaousch, f. 156. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*, f. 159.

de modèle à une artillerie qui, tenant le milieu entre les monstrueuses pièces du calibre d'un quintal et les petits fauconneaux, participât de la force de projection des uns et de la légèreté des autres. Le premier jour après son départ, Souleïman campa à Nesmil [1], entre Gran et Komorn, et le lendemain à Tata (Dotis), où il fit diverses promotions. La place du sandjakbeg de Silistra, Sehri Mar, mort des blessures qu'il avait reçues au siége de Gran, fut donnée à Baltadji Mohammed, sandjakbeg du Tekké; Baltadji Mohammed fut remplacé par Khosrewaga, général des janissaires; Khosrewaga, par Mohammed, général des silhidars; Mohammed, par Sinanaga, général des ghourebas de l'aile droite et frère du second vizir, Roustem-Pascha; Sinanaga, par Hasanaga, général des ghourebas de l'aile gauche; Hasanaga, par Ahmedaga, chef des chasseurs à l'épervier, et Ahmedaga par Memiaga, frère du chef des chasseurs au vautour [2]. Tata qui sans essayer de résister se rendit à la première sommation eut ses murs rasés [3]. C'est devant cette ville que Souleïman apprit que Khaïreddin-Barberousse avait pris Reggio, et que renforcé par quarante galères venues d'Alger sous les ordres de Hasanbeg, il allait opérer sa jonction avec les forces françaises pour des entreprises plus importantes encore [4]. Le lendemain un courrier apporta la nouvelle de la guerre qui avait éclaté entre le schah de Perse et ses frères, et de la

[1] Sinantschaouch, f. 157. — [2] *Ibid.*, f. 161.

[3] *Ibid.*, f. 163. Jovius, XLIII, dans Catona, XXI, p. 348.

[4] Sinantschaouch, f. 164.

fuite d'un de ceux-ci à Amid [1]; en même temps, Emin-Sultan, fils de Sahib-Ghiraï, fit savoir à la Porte (19 djemazioul-ewwel — 20 août) qu'il avait envoyé cinq mille Tatares battre le pays ennemi et qu'ils étaient revenus avec quinze cents prisonniers [2]. Ce même jour on commença le siége de Stuhlweissenbourg. Le beglerbeg d'Anatolie, Ibrahim-Pascha, avait été chargé d'emmener d'Ofen l'artillerie de siége; en l'attendant, les vizirs Roustem, Mohammed et Khosrew, secondés par Ahmed beglerbeg de Roumilie et l'aga des janissaires, ouvrirent la tranchée [3]. Huit jours après le commencement du siége, la brèche ayant paru suffisante, on donna un assaut qui fut repoussé [xxix]; dans un second, les Ottomans éprouvèrent une plus grande perte encore; la ville ne fut prise que le 4 septembre [xxx]. Généreux envers son ennemi vaincu, Souleïman admit au baise-main le commandant hongrois Varcocs; l'église renfermant les tombeaux des rois fut pour cette fois préservée de la destruction. Ahmed, frère du gouverneur d'Ofen, fut nommé sandjakbeg de Stuhlweissenbourg avec un traitement annuel de six cent mille aspres (douze mille ducats); mille janissaires et trois mille soldats levés dans le pays formèrent la garnison de la ville [xxxi]. Pendant le siége de Stuhlweissenbourg, le voïévode Kasim avait réduit le château de Nianyavar situé sur la gauche de Tolna. Emin-Sultan fils du khan Sahib-Ghiraï, et Dewlet-Ghiraï fils de Moubarek-Ghiraï, à

1 Sinantschaousch, f. 166. — 2 *Ibid.*, f. 168.
3 Petschewi, f. 84.

la tête, le premier des Tatares de Crimée, le second de ceux de Dobrudja, battirent la contrée en tous sens. Ils se mirent à la poursuite de la garnison qui avait rendu Stuhlweissenbourg; mais ils furent défaits près du mont Somnyo par Nicolas Zriny qu'une blessure empêcha de profiter de sa victoire [1]. François Kapolnay les attaqua avec sept cents cavaliers près du lac Balaton, à l'endroit même où prend naissance le ruisseau de Siho; mais, accablé par le nombre, il paya de sa vie ses efforts héroïques [2]. Souleïman, en visitant à Stuhlweissenbourg les tombeaux royaux, se montra plus clément envers les morts qu'envers les vivans; car, ayant invité les habitans à se rendre avec leur juge en un lieu désigné hors de la ville pour lui prêter serment, il les fit tous massacrer, à l'exception de ceux avec qui avait été signée la capitulation, comme si toute la ville n'avait pas été comprise dans le traité conclu à ce sujet [3]. Avant de partir de Stuhlweissenbourg, il envoya des lettres de victoire à tous les gouverneurs de l'empire, à la république de Raguse, au roi de France et au sénat de Venise [4].

Souleïman qui de Stuhlweissenbourg s'était rendu à Pesth, quitta cette dernière ville au commencement de l'équinoxe d'automne pour retourner à Constanti-

[1] Stella, dans Catona, XXI, p. 377, et *Deditio Albæregalis*, d'après un manuscrit italien, dans Kovachich, *Scriptores rerum Hungaricarum minores*, I, p. 80. — [2] Stella, dans Catona, XXI, p. 378.

[3] *Cosi interpretano i Turchi le promissioni e giuramenti loro*. Le manuscrit italien dans Kovachich, I, p. 82.

[4] Djelalzadé, f. 260.

nople; il passa le Danube à Peterwardeïn dix jours après [1]. A son arrivée à Belgrade (21 septembre), il congédia son armée qui dut aller prendre ses quartiers d'hiver, et se mit lui-même en route pour sa capitale. Les fêtes triomphales qui auraient probablement solennisé son entrée à Constantinople, furent changées en deuil par la nouvelle qu'il reçut, chemin faisant, de la mort (8 schâban — 6 novembre) du prince Mohammed son second fils et le plus chéri de tous [XXXII]. Profondément affecté de ce nouveau coup porté à ses affections paternelles, le Sultan ordonna de conduire les restes du jeune prince à Constantinople, où il les fit ensevelir près de l'ancien quartier des janissaires. Sinan, le plus célèbre des architectes ottomans, fut chargé d'élever au souvenir du prince et près de son tombeau, une mosquée dont la construction dura cinq ans, et coûta trois cent mille ducats [2]; bâtie sur le modèle de la mosquée du conquérant, elle se distingue de cette dernière par quatre demi-coupoles entourant le dôme; à l'extérieur elle est ornée de deux minarets richement sculptés, à l'intérieur elle n'a pas de colonnes, et son aspect est sombre, comme si l'architecte l'avait voulu mettre en harmonie avec la douleur qui l'avait élevée [XXXIII]. Les professeurs de l'académie dont fut dotée cette mosquée eurent des appointemens égaux à ceux des autres académies impériales [3].

[1] Djelalzadé, f. 261. Ali, XLIIIe récit, f. 255.

[2] Ali dit cent cinquante charges (yük) d'aspres; le yük vaut cent mille aspres; cinquante aspres valent un ducat.

[3] Ali, XLIVe récit. Cantemir place par erreur cette mosquée à *Yenikapou*

Dans les premiers jours du printemps de l'année suivante (1544), les lieutenans du Sultan recommencèrent la guerre en Hongrie, en Esclavonie et en Croatie, et prirent plusieurs villes et châteaux. Maître de la capitale des rois de Hongrie et de la ville où ils sont ensevelis, Souleïman devait désirer encore de posséder Wissegrad, appelée aussi Blindenbourg, où était gardée la couronne, lors même que la position de cette place sur la rive droite du Danube au-dessous de Gran ne lui en eût pas imposé la conquête, afin de rendre libre la navigation du fleuve. Le nom slave de cette forteresse, *Wissegrad,* qui signifie château élevé, explique sa position sur une montagne escarpée; son nom allemand de *Blindenbourg* (château qui aveugle) se rapporte à la vue magnifique dont on y jouit, et qui éblouit, aveugle, pour ainsi dire les yeux par sa beauté et son immensité. Comme Siklós, Wissegrad avait servi de prison à un roi hongrois, Salomon, qui y avait été retenu pendant dix-huit mois. Le roi Charles fortifia Wissegrad, pour en faire sa résidence et y déposer la couronne de Hongrie. Wissegrad est célèbre par l'entrevue du roi de Bohême, de son fils Charles, plus tard empereur d'Allemagne, de Casimir, roi de Pologne, et d'Etienne, roi de Bosnie, avec Charles, roi de Hongrie, pour conclure ensemble un traité d'alliance offensive et défensive. Casimir de Pologne signa à Wissegrad son abdication en faveur de son neveu Louis, qu'il avait adopté pour son fils, et

(nouvelle porte), dont il altère le nom en faisant *Engi kapu.* (*Soliman,* XL, note 34.)

c'est là qu'il célébra, avec Jean, margrave de Brandebourg, les funérailles de Charles. Par la suite, les rois de Hongrie n'habitèrent pas toujours Wissegrad; mais Mathias Corvin mit autant de soins à l'embellir que sa résidence d'Ofen; il y fit dessiner de magnifiques jardins, avec des terrasses, des statues et des pièces d'eau. Les jours où on célébrait un triomphe des armées hongroises, les fontaines publiques versaient au peuple du vin rouge et du vin blanc [1]. Dans l'église du château, les autels d'albâtre rivalisaient de magnificence avec les tuyaux d'argent de l'orgue. Les écuries étaient à l'intérieur revêtues de marbre. Mathias Corvin reçut à Wissegrad les envoyés du pape et du Sultan. L'ambassadeur ottoman fut tellement étonné de la magnificence du palais du roi, qu'il ne put prononcer que ces paroles : « Le Padischah te salue [2] ! » Ce laconisme déplut au roi, qui le renvoya sans vouloir lui accorder une autre audience. Mathias Corvin accorda de grands priviléges à Wissegrad; mais Louis II donna cette place en fief à sa cuisinière. Après la bataille de Mohacz, Wissegrad et la couronne de Hongrie tombèrent l'une et l'autre au pouvoir des Turcs, qui en firent don à Zapolya [3]; Ferdinand s'en empara à la mort de ce prince. Presque toutes les lettres de Souleïman à Ferdinand, avant l'ouverture de la campagne de Hongrie, avaient pour objet la restitution de Wissegrad et de Stuhlweissen-

[1] Olahi, *Descript. reg. Hung.* Stella, c. 14. Petschewi, f. 86 et 87.

[2] *Cæsar salutat.* Olahi, l. c.

[3] Istuanfi, l. XVI, dans Catona, XXI, p. 442. Petschewi, f. 87.

bourg; lors des conférences d'Ofen, ces deux forteresses furent encore réclamées des ambassadeurs de Ferdinand, Salm et Herberstein. Souleïman avait pris lui-même Stuhlweissenbourg; il chargea de la conquête de Wissegrad Yahyapaschazadé Mohammed-Pascha. Celui-ci appela à son secours son frère Ahmed, le nouveau sandjakbeg de Stuhlweissenbourg, Derwisch, sandjakbeg de Szegedin, Kasim, sandjakbeg de Mohacz, et Mourad, sandjakbeg de Poschega; il prit en outre la moitié des janissaires de Gran et d'Ofen, et assiégea Wissegrad avec toutes ces forces réunies. Après dix jours d'une défense opiniâtre, la garnison se rendit en stipulant sa libre retraite; mais les janissaires se jetèrent avec fureur sur elle, au moment de sa sortie, et la taillèrent en pièces. Ce ne fut qu'avec peine que le gouverneur d'Ofen put sauver la vie de Pierre Amade, le brave commandant de la citadelle[1].

Poursuivant ses avantages, Mohammed-Pascha passa le Danube et se dirigea sur Neograd, capitale du palatinat du même nom; la garnison de cette ville ayant pris la fuite à son approche, il y entra sans coup-férir, et y laissa un voïévode en qualité de gouverneur[2]. De Neograd, Mohammed-Pascha se porta sur Hatwan, que les commandans de ce fort, les frères Danz, livrèrent aux flammes pour s'enfuir honteusement à Erlau. Mohammed-Pascha établit provisoirement à Hatwan Deli-Kurd (le loup fou) en qualité de voïévode; le Sultan y envoya peu après Weli

[1] Stélla, c. 14. Petschewi, f. 86-87.

[2] Istuanfi, l. XVI. Catona, XXI, p. 442. Petschewi, f. 87.

avec le titre de sandjakbeg, pour mettre un terme aux courses que faisait d'Erlau le brave Varcocs [1]. Ozora, les châteaux de Dombovar, Dœbrœkœz et Simontornya, qui sont situés tous les trois sur les bords de la petite rivière de Sarwis, et dont le commandant, Thomas Markozy, avait si long-temps inquiété la route d'Ofen, ne tardèrent pas à tomber sous le joug ottoman. Ce fut sur la demande de Kasim, sandjakbeg de Mohacz, que Mohammed-Pascha s'empara d'Ozora, dont il confia la défense à un sandjakbeg [2]. Pendant le siége de Simontornya, les troupes turques reçurent l'ordre d'opérer leur jonction avec les sandjakbegs de la Bosnie et de l'Herzegovine, Oulama et Malkodj, qui faisaient le siége du fort esclavon de Velika. Les paysans qui étaient accourus dans cette place de la contrée environnante, séduits par les promesses de Pilat, ami secret des Ottomans [3], forcèrent la garnison à se rendre; au lieu d'en être récompensés, ainsi qu'ils l'avaient espéré, ils furent tous massacrés; il n'y eut d'épargnés que les soldats.

Après la prise de Velika, Oulama et Malkodj portèrent la guerre de l'Esclavonie dans la Croatie. Ils prirent dans les environs d'Iwoniza le château de Monoslo [4], occupé par Pierre Erdœdy, avec une faible

[1] Les mêmes. — [2] Petschewi, l. c.

[3] Petschewi, f. 87. Istuanfi, dans Catona, XXI, p. 443 : *a quodam Andrea cognomento Pilato, Lupi Sempcei ministro, qui forte eo profugerat, persuasi.*

[4] *Mons Claudius, quem nostri Monoslonem (Petho Monyoronem) vocant, arx haud procul ab Juanicsa dissita.* Istuanfi, l. XVI.

garnison; ces progrès des Turcs firent trembler l'évêque d'Agram pour ses forteresses de Dombro et de Chasma. Oulama et Malkodj envahirent toute la partie du district de Warasdin, qui s'étend au-delà de Somsedwar, et prend le nom de *Sagoria,* c'est-à-dire *situé derrière les montagnes*. A leur arrivée dans les champs de Lonska, ils trouvèrent le comte Nicolas Zriny avec les Croates, et Bilderstein avec les Styriens et les Carynthiens, prêts à leur barrer le passage. On convint de part et d'autre d'un armistice, pendant lequel les plus braves des deux armées se provoquèrent en combat singulier; mais Oulama et Malkodj, rejoints par de nouveaux renforts, se jetèrent inopinément sur les chrétiens et les dispersèrent. Vivement poursuivis, Zriny et Bilderstein s'enfuirent vers le château de Lonska; le premier eut son cheval tué sous lui au moment où il passait le pont, et ne fut sauvé qu'avec peine; le second, sur le point d'être pris, se jeta dans les fossés, où il faillit perdre la vie, et d'où il fut retiré par la barbe. Après cet avantage, les Turcs opérèrent leur retraite par Dubicza et Banyalouka [1]. La défaite de Lonska fut vengée par la victoire que remporta François Nyary, dans les champs de Salla, contre les Turcs sortis de Gran. Les chefs ottomans Schâban, Koubad, Ramazan et Nassouh [2], avaient passé le Danube, par une nuit sereine, avec quatre cents janissaires et quinze cents cavaliers; ils avaient

[1] Istuanfi, dans Catona, XXI, p. 446.

[2] Istuanfi les nomme Sabanus, Cubates, Ramadanus et Nassufus.

déjà réussi à escalader le rempart du bourg de Salla, lorsque la garnison du château, sous les ordres de Melchior Balassa, fit une sortie et les força à la retraite avec l'aide de l'artillerie. François Nyary, avec quelques centaines de fantassins et de cavaliers rassemblés à la hâte, tomba sur les derrières des Turcs déjà fatigués de leur marche nocturne. Après un combat acharné, la mort de l'odabaschi Houseïn décida la victoire en faveur des Hongrois. Plus de cinq cents Turcs restèrent sur le champ de bataille; à peine quelques janissaires purent-ils se sauver à Gran. Nyary avait défendu à sa troupe de faire des prisonniers, et il ne lui accorda la permission de faire du butin que lorsque le sort des armes se fut tout-à-fait déclaré pour lui [1].

Souleïman avait adjoint au beglerbeg Mohammed-Pascha, dans l'administration de la Hongrie, le defterdar Khalil, en qualité de président de la chambre des domaines. Khalil établit, pour les douze sandjaks hongrois [xxxiv], un registre d'impôts (defter), qui pendant cent cinquante ans fut la seule loi financière du gouvernement d'Ofen, et occupe une place importante sous le nom de *Livre de Khalil* dans toutes les négociations de la paix avec l'Autriche. Khalil, dans la pensée du Sultan, devait servir de contre-poids au gouverneur de la Hongrie, Mohammed-Pascha, et surveiller les intérêts du fisc; il manda à la Porte qu'Ahmedbeg, sandjak de Stuhlweissenbourg et frère

[1] Istuanfi, dans Catona, XXI, p. 447-450.

de Mohammed, gouverneur de la Hongrie, avait pillé les églises, malgré les clauses de la capitulation, et en avait emporté les vases sacrés. Souleïman lui transmit sur-le-champ l'ordre de se rendre à Stuhlweissenbourg, pour instruire cette affaire et envoyer à Constantinople le sandjakbeg, après l'avoir déposé de sa dignité. Khalil ne s'en tint pas aux instructions de Souleïman ; il fouilla lui-même les tombeaux des rois hongrois qu'avait épargnés Ahmedbeg, les dépouilla des couronnes, des sceptres, des globes insignes de la dignité royale et de tous les autres joyaux d'or et d'argent qu'il y trouva ; mais il fit tout entrer dans le trésor avec une scrupuleuse exactitude. Il remit les restes du roi Zapolya entre les mains du juge de la ville, en lui disant : « C'est un de vos dieux. » Le juge fit placer le corps dans un cercueil neuf, et le déposa dans l'église Saint-Michel, située dans le faubourg de Stuhlweissenbourg [1]. Ce fut pendant cette même année 1545, que Souleïman écrivit au doge de Venise, pour se plaindre des courses faites par les habitans de Novi et de Segna sur le territoire de Nadin et d'Urana [2].

1 Wolfgang de Bethlen, *Historiarum*, l. III, p. 418-420.

2 *Scritture turchesche*, II, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche parmi les actes vénitiens. On y trouve la lettre de Souleïman au doge de Venise, datée du mois de sâfer 952, dans laquelle il se plaint de la dévastation d'un village dans le sandjak de Khosrewbeg, où cent quarante hommes, dix-huit cents bœufs et trois cents moutons avaient été enlevés. Les *Scritture turchesche* contiennent encore une seconde lettre du mois de sâfer 954, dans laquelle Souleïman demande au doge des charpentiers et des maçons pour les fortifications du château de Nadin.

Souleïman, peu de temps après son retour de l'expédition de Hongrie et la mort de son fils Mohammed, opéra dans l'administration des provinces un double changement que nous devons mentionner ici à raison de sa gravité. Le prince Sélim, gouverneur de Koniah, alors âgé de vingt ans, fut nommé au gouvernement de Saroukhan, devenu vacant par la mort de son frère. Les permutations qui ont lieu entre les fils du Sultan ne doivent point être confondues avec celles qui s'opèrent sans cesse entre les autres gouverneurs de l'empire. Il faut calculer l'importance des gouvernemens des princes, non sur l'étendue de leur territoire, mais sur leur proximité de Constantinople. Lorsqu'un des fils du Sultan est appelé au gouvernement le plus voisin de la capitale, il est par cela même singulièrement favorisé, non seulement pendant la vie, mais surtout après la mort de son père, parce que sa position lui rend plus court le chemin de Constantinople et du trône. Jusqu'alors le gouvernement le plus voisin de la capitale, dont le siége est à Magnésie, avait été occupé par l'aîné des fils de Souleïman, Mohammed, qui tenait la première place dans le cœur et près du trône paternels. A cette époque (mars 1544), ce fut le jeune prince Sélim qui obtint ce gouvernement au préjudice de ses frères aînés, Moustafa, gouverneur d'Amassia, et Bayezid, qui fut appelé plus tard à administrer la Karamanie [xxxv]. Sélim ne se rendit pas tout de suite à Magnésie, où la peste sévissait; il resta quelque temps à Brousa, pour respirer l'air pur de l'Olympe. L'année

même de sa nomination au gouvernement de Saroukhan, il eût à se féliciter de la naissance de trois filles [xxxvi].

Vers le même temps eut lieu une nomination non moins importante, celle d'un nouveau grand-vizir. La déposition de l'eunuque Souleïman-Pascha fut provoquée moins par son âge avancé (il avait près de quatre-vingt-dix ans) que par une intrigue du vizir Khosrew-Pascha, qui espérait par l'éloignement du grand-vizir obtenir sa place ou du moins s'en approcher d'un degré [1]. Le grand-vizirat fut conféré au second vizir, Roustem-Pascha, qui, comme nous l'avons dit, devait sa haute faveur moins à sa femme, la sultane Mihrmah, qu'à la mère de celle-ci, la sultane Khourrem, Russe de naissance [2]. Roustem était Croate; du temps de la haute faveur d'Ibrahim, après l'expédition de Mohacz, il s'était élevé de la dignité de premier porte-armes à celle de grand-écuyer, puis avait été nommé beglerbeg du Diarbekr, et enfin vizir. Il ne comprenait que la guerre et était inaccessible au charme des sciences et des belles-lettres, bien différent en cela de ses prédécesseurs Ibrahim et Loutfi-Pascha,

[1] Ali. Osman Efendi. Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*, p. 176.

[2] Ali, dans sa *Liste des Visirs*, dit à l'occasion du grand-vizir Ahmed-Pascha : *Elkissa Roustem paschanün sadré ghelmesi khoussoussi niswani iffet nischanün maksoudi oldi*, c'est-à-dire : « En un mot, ce fut par les femmes que Roustem monta en faveur. » Roustem possédait les salines de Clissa. Dans les *Scritture turchesche* déposées dans les Archives d'Autriche, on trouve : *Instrumento de la possession del gran Vezir Rustem conceduto dal Serenissimo Signor colla dichiarazione dei confini. Constantinopoli* 953 (1546).

tous deux versés dans l'histoire; son humeur était sombre et son extérieur sévère. Roustem était l'ennemi juré des poëtes [xxxvii], qui se vengèrent de sa haine par des poëmes satiriques; cependant il n'en fit pendre aucun, et ne suivit pas en cela l'exemple d'Ibrahim, leur protecteur déclaré. Le grand-vizir Loutfi-Pascha lui-même, quoique historien et légiste distingué, n'aimait que médiocrement les poëtes et les écrivains remarquables surtout par leur style; le traducteur des *Fables de Bidpaï,* ouvrage également célèbre en Europe et en Asie, Alaeddin-Ali, fils de Salih, lui ayant présenté sous le titre de *Houmayounnamé*, c'est-à-dire le *livre impérial* ou *royal,* ce recueil d'apologues, dont la traduction lui avait coûté plus de vingt années de sa vie, il s'étonna sans ménagemens devant lui qu'il eût pu perdre tant de temps à pareille chose, et lui demanda s'il n'aurait pas mieux valu traiter quelques points de droit. L'historien Ramazanzadé, qui devint plus tard nischandji, et qui était alors defter-émini (inspecteur de la chancellerie), meilleur juge que le grand-vizir en matière de littérature, acheta l'ouvrage d'Alaeddin pour cinquante ducats, et le mit sous les yeux de Souleïman, qui le soir même envoya à l'auteur un diplôme écrit de sa main, par lequel il lui conférait la place de juge de Brousa [xxxviii]. Mais Alaeddin ne jouit pas long-temps de cette récompense due à son talent et à sa persévérance; il mourut la même année que le prince Mohammed. Deux ans après, le 4 juillet 1546, le redoutable adversaire de Doria, Khaïreddin-Barberousse, termina sa glorieuse car-

rière[1]; ses restes furent déposés à côté du collége fondé par lui à Beschiktasch, sur les bords du Bosphore. Là s'élève encore aujourd'hui, dans un site romantique, le dôme de son tombeau, tout verdoyant de mousse et de lierre. Khaïreddin ne laissa que soixante mille ducats et deux mille esclaves; il légua au Sultan huit cents de ces esclaves, deux cents au grand-vizir, et fit don à ce dernier de trente mille ducats qu'il lui avait prêtés, afin d'assurer à son fils la possession des autres mille esclaves et des soixante mille ducats [2].

Après avoir rapporté les événemens qui signalèrent la campagne de Hongrie, il nous reste encore à parler de l'armistice qui suspendit pour un temps les hostilités, et des deux traités de paix que conclut Souleïman d'abord avec Charles-Quint, puis avec Ferdinand. Quelques détails sur ces diverses négociations trouveront ici d'autant mieux leur place, que peu d'historiens jusqu'ici en ont parlé, et encore ne l'ont-ils fait qu'avec de graves erreurs.

Dès la seconde année de la guerre, l'évêque de Gran négocia en qualité de gouverneur royal, par l'entremise de Deseuffy, avec le pascha d'Ofen[3], un armistice

[1] « Barbarossa è morto questa notte passata alle ore tre; ha lasciato al » Signor 500 schiavi, a Rustem Bassa 200 schiavi, ed 10,000 zecchini, » tutti gli altri da 15 anni posti in libertà, è 30,000 zecchini sieno spesi per » fabricare una moschea, 10,000 zecchini a Mustafa suo nipote e genero, » sono stati ritrovati 35,000 zecchini et 5,000 aspri. » *Rapport* du baile vénitien à la date de juillet 1546, dans les archives de la maison I. R.

[2] *Rapport* de Veltwik, daté de Constantinople du 5 novembre 1546. *Histoire des guerres maritimes*, f. 27.

[3] *Responsio Mehemetis* (le pascha d'Ofen) *ad legationem Domini Locum-*

d'un mois (juin 1544). Vers la fin de cette même année, Ferdinand, non seulement autorisa à conclure en son nom un traité de paix avec la Porte l'ambassadeur portugais Odoardo Cataneo [xxxix], qui se rendait à Constantinople pour demander la cessation des hostilités dans la mer des Indes, mais il y envoya encore le prévôt d'Erlau, Jérôme Adorno, en qualité d'internonce. Dans cette mission, Adorno avait pour secrétaire l'Italien Jean-Marie Malvezzi, issu d'une famille noble de Bologne [1]; il arriva le dernier jour de février à Andrinople, et se mit aussitôt à rendre ses visites au grand-vizir Roustem et aux trois autres vizirs; son entrevue avec le Sultan fut fixée à quinze jours de là, mais il mourut dans la nuit même qui devait précéder son audience [2]. Malvezzi fut mandé par les vizirs, qui le prirent à témoin qu'Adorno était mort de mort naturelle, et non par le poison; puis Roustem lui remit une lettre dans laquelle il témoigna ses regrets de la fin imprévue de l'internonce, et le congédia sans le laisser pénétrer auprès du Sultan. Avant qu'Adorno et Malvezzi eussent effectué leur départ de Vienne, Ferdinand avait conclu, pour tout le temps de leur voyage, une suspension d'armes avec le gouverneur d'Ofen, Mohammed-Pascha; il avait été convenu que,

tenentis (l'évêque de Gran, Paul Verantius) *medio Joannis Deseuffi factam, an.* 1544. *Rapport* de Deseuffy.

1 Malvezzi revint d'Andrinople immédiatement après la mort d'Adorno, et n'y resta pas, ainsi que le dit Istuanfi : *Cui* (Adorno) *brevi post tam legatione quam vita functo Joannes Maria Malvetius Bononiæ nobili ortus familia successit.*

2 *Relatio Malvezzi post mortem nuntii Adurni e Turcia reversi.*

pour juger les affaires litigieuses entre les Hongrois et les Turcs, des tribunaux particuliers seraient établis, par les premiers, à Szigeth, Komorn, Erlau et Agram, par les seconds, à Ofen, Fünfkirchen, Velika et Jasberin [1]. Mohammed-Pascha assura à Malvezzi, à son retour de Constantinople, qu'il était disposé à maintenir l'armistice aussi long-temps que les Hongrois ne reprendraient pas l'initiative de l'attaque [2]. Ferdinand, alors à Worms, s'empressa de choisir un nouvel ambassadeur, le docteur en droit Nicolas Sicco [3], pour traiter de la paix. Les possessions des deux puissances en Hongrie devaient être maintenues sur le pied où elles se trouvaient à cette époque, et, à cette condition, Sicco était autorisé à offrir dix mille ducats à titre de présent annuel au Sultan, trois mille au grand-vizir, et mille à chacun des trois autres vizirs [4]. Le général des troupes de Ferdinand en Hongrie, Léonard Fels, signa avec Mohammed, pascha d'Ofen, la prolon-

[1] *Induciæ Mehemetbeg*, dd. 5 febvr. 1545, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

[2] « Disse esso Bassa di Buda, che da esso non mancharia di perseverar in » la tregua mentre che gli nostri non lo provocasino alla guerra, e con questa » conclusione io Giovan Maria Malvezzi son venuto a Vienna et fedelmente » ho presentato tutte le scritture di Vostra Maestà al Magnifico et Generoso » S. Leonardo di Felz. » *Rapport* de Malvezzi.

[3] Plenipotentia pro Nicolao Sicco Doctore Oratore. 5 mai 1545.

[4] « Instructio de his rebus, quas res Magnificus et nobilis Nicolaus Siccus » doctor et orator noster fidelis nobis dilectus apud Serenissimum et Potentissimum principem Dominum Sultan Soliman Imperatorem ac Asiæ et » Græciæ illiusque primarios Bassas et Consiliarios infrascriptos nomine nostro summa fide et diligentia agere et tractare debet. Dat. in nostra et Imp. » civitate Wormatiæ die XXI mensis maii, A. D. 1545. »

gation de l'armistice jusqu'au retour de Sicco [1]. De son côté, l'empereur Charles-Quint envoya à Constantinople le Hollandais Veltwick pour négocier la paix tant pour l'Allemagne que pour l'Autriche, de concert avec les envoyés de Ferdinand. Sicco se rendit à Constantinople avec une telle célérité, que, d'après son rapport, il creva dix chevaux en route [2]. Il aurait terminé sa mission aussi rapidement, si les Turcs n'eussent intercepté des lettres que lui adressait Veltwick, et dans lesquelles il lui disait de ne rien conclure avant son arrivée. En outre, l'ambassadeur français Montluc [3] entrava les négociations de l'envoyé de Ferdinand, et Veltwick lui-même blâma la proposition du présent de dix mille ducats; mais Sicco avait dû d'autant plus s'engager à cette sorte de tribut annuel avant l'arrivée de Veltwick, que le grand-vizir demandait en outre les châteaux de Valentin Tœrœk, prisonnier de la Porte, et ceux de plusieurs autres magnats. Enfin les deux plénipotentiaires signèrent à Andri-

1 *Instructio ad Posgay*, dd. 24 mai 1545. *Relatio Sigismundi Posgay*, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche.

2 « Adeo celeriter huc delatus sum, ut decem equos in itinere interfecerim, magni enim intolerabiles Calores erant, et ad nonam diem Julii huc » veni, et postquam bis aut ter cum Rustem et aliis Bassis colloquutus essem » in durissimum carcerem conjectus sum, ubi per mensem fui, nec aliqua » suberat opes Imperatorem Turcharum conveniendi, orator si quidem » Gallus maxime mihi adversabatur. » *Rapport* de Sicco, daté de Constantinople, du 25 août.

3 Sicco trouva un adversaire non moins redoutable dans l'interprète Kasimbeg, qui mourut à la fin de cette même année 1545, et sur lequel le baile de Venise, dans un *Rapport* du 4 décembre 1545, s'exprime ainsi : *Cassambeg Dragomano è morto, l'era un gran ribaldo inimico dei Christiani.*

nople, le 10 novembre 1545, un armistice de dix-huit mois, pendant lequel l'empereur et Ferdinand devaient envoyer de nouveaux ambassadeurs avec de pleins pouvoirs pour asseoir la paix sur des bases définitives [1].

Dans le cours de l'année 1544, avant l'ambassade d'Adorno, Ferdinand avait conclu une première trève avec le pascha d'Ofen par l'intermédiaire de Deseuffy, et une seconde en 1545, avant la mission de Sicco, par l'entremise de Posgay; c'est ainsi qu'en cette année 1546, Erasme Scheurer et Sigismond Posgay signèrent une nouvelle suspension d'armes pour tout le temps que devaient durer les négociations de Veltwick, ambassadeur de Charles-Quint et de Ferdinand. Au printemps, Ugrinovich fut expédié à la Porte [2] pour annoncer la prochaine arrivée de Veltwick, qui partit de Ratisbonne dans les premiers jours de l'été. Les instructions de Veltwick [3] lui recommandaient expressément d'éluder autant que possible les principaux obstacles qui s'étaient jusqu'alors opposés à la conclusion de la paix, c'est-à-dire la demande des riches domaines des magnats, et de faire désister le Sultan de ses prétentions par des offres d'argent. La Porte exigeait non seulement les biens des magnats qui s'étaient d'abord rangés sous sa domination et étaient passés depuis sous celle de leur roi légitime, mais encore les biens féodaux qui étaient situés autour de Gran, et qui,

1 *Lettres* de Sicco, datées d'Andrinople, du 10 août 1545.

2 *Instructio pro nuntio Ugrinovich*, 19 mart. 1546.

3 *Instructio ad Turcam per Veldevich*. Ratisb. 1546.

lors du siége de cette place, avaient été constitués en fiefs de cavalerie. Veltwick devait offrir à chaque vizir un présent annuel de mille ducats, à Roustem-Pascha un de trois mille, et à l'interprète de la Porte Younis un de cinq cents. Dans le cas où le diwan agiterait de nouveau la question des propriétés de Valentin Tœrœk, Pierre Pereny, Brewek et Homonay, l'ambassadeur devait répondre que ces seigneurs étaient sujets de Ferdinand, et que par conséquent son maître avait les mêmes droits sur eux que le Sultan sur les siens. Veltwick rencontra sur sa route, à Tatarbasar, l'ambassadeur français Aramont, successeur de Montluc, qui revenait de Constantinople, et eut quelques entretiens avec lui au sujet des infractions journalières apportées par les Turcs à l'armistice entre la Hongrie et la Porte [XL]. Aramont avait été chargé de négocier près de cette dernière un emprunt de trois cent mille ducats qui avait été refusé; il n'avait pu obtenir que la permission de tirer d'Alexandrie une certaine quantité de salpêtre [1]. L'ambassadeur portugais n'avait pas mieux réussi dans sa mission, Souleïman s'étant refusé formellement à accéder à la demande faite par le Portugal d'un droit à payer pour la libre navigation des Ottomans dans la mer des Indes [XLI]. Veltwick fut reçu, à son arrivée à Constantinople, avec les honneurs dus à son rang; vingt tschaouschs et le maréchal de l'empire allèrent à sa rencontre; mais il fut conduit dans la même demeure où naguère Lasczky

1 *Rapport* de Veltwick.

avait été détenu dans une sorte de captivité. Pendant les premières semaines de son séjour à Constantinople, l'arrivée du transfuge Rogendorf, une maladie du Sultan, et une grave indisposition qu'il eut lui-même, empêchèrent toute négociation. Christophe Rogendorf, capitaine des gardes de Charles-Quint et fils du vaillant défenseur de Vienne, avait eu des difficultés avec sa femme à laquelle l'empereur et la reine Marie prenaient beaucoup d'intérêt, et s'était enfui avec huit mille ducats pour venir offrir à Souleïman ses services contre son ancien maître (27 septembre 1545). Son extérieur plut à Souleïman, qui lui accorda une audience, et lui assigna cent aspres de revenu par jour. Mais son refus de se faire musulman, ses habitudes de dissipation et sa passion pour le jeu, lui enlevèrent bientôt un crédit qui aurait pu devenir dangereux à l'ambassadeur de Charles-Quint et de Ferdinand [XLII]. Souleïman, pris de la fièvre, se rendit de Constantinople à Andrinople, où le suivit Veltwick souffrant de la même maladie (18 octobre 1546).

Le 14 décembre, Veltwick offrit à Souleïman, dans une audience solennelle, les présens de Charles-Quint et de Ferdinand, consistant en coupes d'or et d'argent; puis, après lui avoir présenté ses lettres de créance, il lui adressa une courte allocution, et lui présenta un mémoire dans lequel était exposé l'objet de sa mission. Souleïman lui répondit que toutes difficultés à un arrangement seraient levées s'il apportait une réponse favorable aux réclamations qu'on lui avait faites l'année précédente; Veltwick ayant répliqué

qu'il traiterait cette question avec les vizirs, le Sultan le congédia en prononçant ces mots : « Qu'il en soit ainsi. » Dans sa première conférence avec les vizirs, Veltwick se plaignit que la trève eût été violée l'année précédente par la prise de Hatwan et les incursions de Kasimbeg sur le territoire de l'empereur ; mais ceux-ci s'efforcèrent de prouver que ces actes n'avaient porté aucune atteinte aux conventions passées au sujet de l'armistice. Roustem-Pascha, en parlant des barons de l'empire qui, après avoir reconnu la souveraineté de la Porte, étaient retournés sous la domination de Ferdinand, dit que le Sultan possédait leurs lettres dont les cachets en cire portaient l'empreinte de leurs armes. Veltwick répondit que la cire de celles qu'ils avaient adressées à Ferdinand était plus molle et plus fraîche [1].

Les négociations ne durèrent pas moins de dix mois ; le plus grand obstacle à surmonter fut les prétentions des Turcs, qui demandèrent d'abord Tata et Erlau, de plus tous les fiefs de la cavalerie situés entre Gran et Komorn, et inscrits comme faisant partie des domaines de la Porte sur les registres du defterdar Khalil, et enfin les riches propriétés de Valentin Tœrœk, de Pereny et des autres magnats qui avaient reconnu pendant un temps la suzeraineté du Sultan. Enfin le 13 juin, au palais de Roustem, on convint de signer le traité sur les bases suivantes : les biens

[1] « Dicendo che havevano mandato qua i loro sigilli in cera, io li riposi » che la cera, qual havevano data a noi, era più fresca. » *Rapport* de Veltwick, daté d'Andrinople, du 18 septembre 1546.

des magnats, dont les revenus furent calculés par les vizirs à raison de onze mille ducats, devaient être abandonnés à l'Autriche moyennant un dédommagement de cinq mille ducats par an; les possessions territoriales de Pereny et de Valentin Tœrœk devaient également être restituées contre un paiement annuel de dix mille ducats, les timars rendus et frappés toutefois d'une redevance de cinq mille ducats, sommes qui, jointes au présent annuel de dix mille ducats stipulé l'année précédente, faisaient un total de trente mille ducats par an. Sous la condition que cette somme serait livrée exactement aux échéances fixées, on conclut le 19 juin 1547 un traité de paix, ou plutôt une trêve pour cinq ans, dans laquelle furent compris l'empereur Charles, le pape, le roi de France et la république de Venise. L'échange des ratifications devait avoir lieu dans l'espace de trois mois [1]. Veltwick partit avec une copie du traité, laissant à Constantinople Malvezzi et Ugrinovich. Le 1er août 1547, Charles signa la paix à Augsbourg [2]. Justi di

[1] *Rapport* de Veltwick, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche. Voyez encore : « Instructio de iis, quæ egregii Joannes Maria Malvetius » consiliarius et Justus de Argento Secretarius nostri fideles nobis dilecti » simul ambo vel alter eorum apud Serenissimum et Potentissimum Princi- » pem Dominum Soleymanum Imperatorem Turcharum Asiæ ac Græciæ » illiusque primarios Bassas et Consiliarios nomine nostro summa fide et dili- » gentia agere et tractare debent. »

[2] « Intelligimus quomodo orator S. M. R. Regis fratris nostri quinquen- » nales inducias pepegerit, et qua ratione in illis comprehensi simus una » cum sacrosancto Impero et subditis nostris, ita ut addere quoque fœderi » possimus nobis Conjunctos et Confœderatos Principes, et exigi a nobis » confirmationem et ratificationem. »

Argento, qui avait fait partie de la suite de Veltwick, apporta à Constantinople vers la fin de septembre les ratifications de Charles et de Ferdinand. Dans la visite qu'Argento rendit aux vizirs, accompagné de Malvezzi, il leur demanda de laisser partir Ugrinovich avec lui, et de permettre à Malvezzi de résider désormais à Constantinople en qualité de chargé d'affaires de Ferdinand. Roustem lui répondit, au nom du Sultan, que Malvezzi resterait à Constantinople, et serait considéré comme un ôtage donné par Ferdinand pour l'observation de la paix. Cependant il fallut encore lever un doute de Souleïman, qui craignait que Charles et Ferdinand n'eussent pas juré le traité d'une manière aussi solennelle qu'il l'avait fait lui-même en jurant par Dieu, par le Prophète, par ses aïeux et par son sabre; mais l'interprète de la Porte se rendit aux protestations de Justi di Argento, qui l'assura que la formule des rois chrétiens : *Nous le jurons par nôtre parole impériale* ou *royale*, équivalait à celle du serment des sultans [1]. Le 10 octobre, Malvezzi et Justi furent appelés devant Souleïman, qui les renvoya avec quelques paroles bienveillantes. Deux jours après, ils prirent congé du grand-vizir; Roustem leur dit que c'était à eux de donner un démenti aux Français qui assuraient que la paix n'aurait pas de durée. Il ajouta que Ferdinand ne se fiât pas trop au moine George Utyschevitz, et qu'il communiquât au Sultan les lettres que celui-ci lui écrirait contre la Porte; que

1 *Relatio Justi de Argento a Cæsare Turcharum reversi.*

Souleïman de son côté agirait de même pour les lettres qui lui seraient adressées contre Ferdinand [1]. Il termina en disant que si Rogendorf tombait entre les mains de l'empereur et de son frère, il ne faudrait pas lui ôter la vie, mais lui couper seulement le nez et les oreilles [2]. Enfin il demanda pour lui, outre les trois mille ducats qui lui revenaient sur le paiement annuel des trente mille ducats, des chiens de chasse et des faucons, et, pour Souleïman, un habile horloger envers lequel il promit qu'on agirait avec les égards convenables. Leur ayant montré ensuite le chiffre d'or du Sultan sur la ratification du traité, Justi observa que ce chiffre avait été tracé par le nischandji, tandis que l'empereur Charles et le roi Ferdinand avaient apposé leurs signatures de leurs propres mains. Ainsi fut terminée la guerre de Hongrie après trois ans de négociations et trois ambassades successives [XLIII]; cette paix, la première dans laquelle fut compris l'empereur Charles, est aussi la première que l'Autriche acheta par la promesse d'un paiement annuel, que les historiens ottomans considèrent comme un tribut.

[1] *Relatio Justi di Argento a Cæsare Turcharum reversi.*

[2] *Ibid.* Voyez, sur Rogendorf et son départ de la Turquie, le *Rapport* du baile vénitien, daté de Pera, du 9 octobre 1547.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS

DU CINQUIÈME VOLUME.

LIVRE XXV.

I. — Page 5.

Les dix génies immatériels suivent dans l'échelle des nombres un ordre inverse à celui des cieux; ceux-ci se placent au-dessus les uns des autres; ceux-là, au-dessous. Par conséquent la première raison (λογοσ πρῶτοσ) règne dans le dixième ciel, et la dixième raison, celle de l'homme, a son siége dans le premier ciel, la terre. Voyez, pour une explication plus développée de cette gradation des cieux et des génies qui les dirigent, l'annonce du *Desatir*, dans les *Annales de Heidelberg*, 1823, n° 20, p. 314. Il faut sans doute comprendre dans le nombre *dix* le *fluctus decumanus* des Romains, la *Porta decumana*, etc. Voy. aussi Photius. De tous les historiens européens, un seul a observé ce nombre et en a fait l'application à Souleïman comme étant le dixième Sultan; c'est le savant Rabbi Moïse Almosnino de Salonique, dans son ouvrage peu connu à cause de sa rareté : *Extremos y grandezas de Constantinopla. Compuesto por Rabi Moysen Almosnino, Hebreo. Traducido por Jacob Cansino, Vassallo de su Magestad Catolica, interprete suyo, y Lengua en las Plaças de Oran* (Madrid, 1638). On y lit,

p. 172 : « La providencia divina ordenò fuesse en esta Monarquia dezimo al Ottomano, que es numero perfecto. » Si les auteurs français, italiens, anglais et allemands qui ont écrit l'histoire ottomane avaient connu ce passage, ils n'auraient jamais pu citer Souleïman Ier, le dixième Sultan, pour Souleïman II, le quatorzième.

II. — Page 6.

Innehou mines-Souleïmani we innehou bismillahir-rahmanerrahim; le 31e verset de la xxviie soura du Koran, relatif à l'histoire de la reine Saba Balkis et de la hupe qui lui apporta une lettre de Salomon contenant ces paroles, se trouve souvent répété dans les pièces d'Etat du règne de Souleïman.

III. — Page 7.

Le *Souleïmannamé* de Ferdi. Il eût été difficile de déterminer le jour de l'arrivée du Sultan, sans recourir à la correspondance des ambassadeurs vénitiens, qui se trouve dans l'ouvrage de Marini Sanuto, vol. xix (Archives de la Maison I. R. d'Autriche et dont une copie se trouve à la Bibliothèque de Saint-Marc de Venise). Djelalzadé désigne le dimanche 11 schewal comme le jour de l'arrivée du Sultan à Constantinople ; mais Sélim n'étant mort que le 8, cette indication ne peut être exacte ; ensuite le 11 schewal (25 septembre) correspondait à un mardi, et non pas à un dimanche. Abdoulaziz Efendi fait la même erreur. Ferdi se trompe encore en plaçant au 18 schewal (2 octobre) la cérémonie du Serment. Je crois qu'il vaut mieux prendre la date fixée par le rapport vénitien du 30 octobre (Mar. Sanuto). « Questa » mattina gionse con tre fuste il suo (di Selim) figlio Sulei- » mano. » Il résulte de la mort de Sélim près d'Andrinople, à la date du 22 septembre, et de l'arrivée de Souleïman de Magnésie à Constantinople le 30 du même mois, que les historiens européens, tels que Sagredo, Knolles et autres,

ont commis une grave erreur en disant que Souleïman n'avait pas ajouté foi au premier message, et qu'il en avait attendu un second avant de se mettre en route. D'ailleurs, l'assertion de ces auteurs est toute gratuite, car elle n'est appuyée sur aucun témoignage des historiens ottomans.

IV. — Page 9.

D'après le texte bien connu du Koran : *In allahou yemer biladli wel-ihsani*, c'est-à-dire « Dieu commande la justice et la bienfaisance ; » et d'après un second verset, cité par Ferdî, f. 8 : *Fé ahkem beïnen-nasi bil-hakki we la tettabii el-hawa*, c'est-à-dire « prononce avec justice entre deux hommes, et ne suis pas ton bon plaisir. »

V. — Page 19.

Ces trois lettres, datées de la mi-schewal, sont reproduites dans le *Journal* des campagnes de Souleïman, qui donne sur l'histoire de ce prince les notions les plus précieuses. On y trouve également les pièces d'État relatives à son règne, et les réponses du schérif de la Mecque, du khan de la Crimée et de Khaïrbeg. Le jour de la mort de Sélim y est fixé au 8 schewal (22 septembre), et celui où Souleïman prit possession du trône, au 17 du même mois (1er octobre). La seconde des trois lettres dont il est question est surtout curieuse pour les maximes qu'elle renferme, et qui, de même que les versets du Koran cités dans la note qui précède, peuvent être considérées comme les devises favorites de Souleïman. Voici ces maximes en arabe : « 1° *We leküm fil kissassi haïwetoun ya oulioul-babé*. 2° *Leïn schekertüm le ezidennekürn*. 3° *We bisch-schükrin tedoum enniamou*. Il est écrit en tête de chacune de ces lettres : Aussitôt que te parviendra mon ordre, qui exige obéissance, en vertu de cette sentence : « Car il vient de » Salomon, et il vient au nom de celui qui est tout bien» veillant et tout miséricordieux. »

VI. — Page 12.

Marini Sanuto, t. xxix, rapport du consul vénitien à Damas, en date du 6 novembre : « Come essendo venuta » nova a Damasco della morte del Sr. Turcho addì 14 Ot- » tobre passato al Sr. Gazele, che dominava Damasco a nome » del Sr. defunto di nazion Schiavon, di occupar per se la » Soria, et immediatemente expugnò il Castello di Damasco, » e mandò levar il governo ch'era in man di Turchi, e » mandò un nominato Mir Gigi ai Drusi, e quel senza dif- » ficultà entrò Bairuti et occise quel Druso tutti i Turchi, » che de li si ritrovavano in quel castello.— Il Gazeli spazzò » il suo schiavo chiamato Bono Bacar capo de Arabi al Cairo, » il qual pol far in questi contorni da cavalli 20 mille per » sublevar li Schiavi. »

VII. — Page 12.

Djelali, Abdoulaziz Efendi, Ali et Solakzadé s'accordent tous sur ce point. Il faut se défier de la véracité des rapports des consuls vénitiens, sur toutes les choses qui ne se sont pas passées aux lieux mêmes où ils résidaient; nous n'en voulons pour preuve que les erreurs contenues dans le rapport du consul de Famagoste, en date du 17 novembre (Mar. Sanuto, xix). Il y est dit que Khaïrbeg fit décapiter le messager de Ghazali, tandis qu'il le renvoya à son maître avec une réponse évasive. « E fece taiar la testa al » nonzio, et subito expedi due nonzii verso il Sr. Turco, » delli quali uno e dismontato a Selefke, et l'altro a Schan- » deloro. » Ce même rapport fixe à vingt mille cavaliers et autant de fantassins le nombre des troupes de Ghazali, que les historiens ottomans ne portent qu'à quinze mille cavaliers, et huit cents fusiliers. « Il Sr. Gazelli usci da Da- » masco per andare alla impresa del Castello di Aleppo con » 20,000 cavalli et 20,000 pedoni. » Sagundino se trompe quant au chef qui commandait les Ottomans, car il suppose

que le grand-vizir Piri-Pascha s'empara lui-même de la personne de Ghazali (lib. I, p. 90). Souheïli (f. 50) et Kotschibeg confondent Ayas-Pascha, nommé plus tard beglerbeg de Haleb, avec le serasker Ferhad-Pascha.

VII *bis* *. — Page 13.

Nouvel exemple de l'inexactitude des dates dans les historiens turcs, et de la réserve qu'il faut mettre à les consulter : tous ceux qui font mention de ce massacre en parlent comme étant venu à la suite du festin qui fut donné le jour dit *Mewloud*, anniversaire de la naissance du Prophète, lequel tombe au 12 rebioul-ewwel ; or la bataille dans laquelle Ghazali fut tué avait eu lieu quinze jours auparavant, le 27 safer.

VIII. — Page 14.

Catona, t. xix, p. 236, admet la version de Tubero de préférence à celle d'Istuanfi ; celui-ci rapporte que Behramtschaousch fut assassiné et jeté ensuite dans un étang près de Tata, tandis que Tubero ne dit rien à ce sujet. Suivant les historiens ottomans, et Sagundino, Behramtschaousch n'aurait été que maltraité et retenu prisonnier. On lit dans Ali, 2e récit du règne de Souleïman Ier : *Kharadj talebiné waran tschaouschi alikomaghin* : c'est-à-dire « parce qu'il retint le tschaousch envoyé pour demander le tribut. » Sagundino, p. 90, s'exprime en ces termes : « In quella hora » medesima, che la testa di Gazelli fu recata a Costantino- » poli, Solimano intese come il suo Ambasciadore, ch'egli » havea mandato a nuntiar la guerra al Rè d'Ungheria, se » non gli dava tributo, era stato ingiuriato dagli Ungheri. » Mais si le messager n'eût pas été assassiné, comment le grand-vizir Ibrahim aurait-il reproché sa mort aux deux premiers

* Cette note, oubliée dans le texte, doit être placée après les mots : « Il les fit tous massacrer, » p. 13, l. 7.

ambassadeurs de Ferdinand, Hobordansky et Weixelberger, et pour quel motif ceux-ci auraient-ils pu craindre pour leur propre vie, comme le prouve la relation de cette ambassade? (*Windisch Ungarisches Magazin*, IV.)

IX. — Page 19.

Djélalzadé, f. 44; Istuanfi, f. 93; Djenabi, p. 424 (manuscrit de la Bibl. imp. roy. d'Autriche, n° 469), cite Berkas (le *Perquasium* d'Istuanfi) et Dimitrofdja (Mitroviz). Cantemir fait de Berkas, *Burgas*, et de Dimitrofdja, *Tiruje!* en outre, il fixe la reddition de la place au 5 ramazan, bien que Djenabi donne la date du 26.

X. — Page 19.

Dans le *Journal* de Souleïman, f. 42, se trouvent: 1° les lettres de victoire adressées aux juges de l'empire, et datées du dernier ramazan (3 septembre); elles sont relatives à la victoire remportée par Ferhad-Pascha sur Ghazali, à la conquête de Sabacz par Ahmed-Pascha, et à celle de Belgrade par le Sultan; dans la dernière il est fait mention honorable du grand-vizir Piri-Pascha, et du second vizir Moustafa-Pascha (n° xiv, f. 42). 2° la lettre qui annonce la conquête de Belgrade au beg de Soulkadr (n° xv, f. 47); et la réponse de ce dernier à Ferad-Pascha, vainqueur de Ghazali (n° xvii et xviii, f. 48). 3° le message envoyé à la république de Raguse (Mar. Sanuto, t. xx): *Epistola Suleimani ad Senatum Ragusinum apud civitatem Belgrad.* Mais à peine peut-on reconnaître les véritables noms des forteresses conquises: « Oppida *Prochaz* (Perquasium), *Dimitrovaz* (Mitroviz), *Darisi* (Barygium), *Slanchamen* (Slankamen), » Cinevarz (?) »

XI. — Page 20.

Ferdi, f. 43; le *Journal* de Souleïman, f. 42. Ce que ra-

conte Sagredo d'une femme qui se plaignait à Souleïman que sa maison eût été mise au pillage pendant qu'elle dormait, et qui fit observer au Sultan que c'était à lui de veiller sur ses sujets, n'a certainement pas eu lieu dans le cours de cette campagne, ou du moins il est impossible d'admettre que Roustem-Pascha ait indemnisé la plaignante avec de l'or, car il n'était pas encore pascha.

Journal de Souleïman pendant son expédition contre Belgrade *.

Mois de mai (djemazioul-akhir).

L'armée dresse son camp le 10 djemazioul-akhir 927 (18 mai 1521) à Halkali binar; le 19, à Harami Deresi; le 20, à Maados; le 21, Tscheltouklou bouroun; l'ambassadeur moldave est admis au baise-main du Sultan. Le 22, à Khorlik; le 23, à Karüschdüran; le 24, à Burgas; le 25, à Baba eskisi; le 26, à Hafssa; le 27, à Andrinople. Les habitans de cette ville viennent à la rencontre du Sultan, et lui offrent des présens. Halte le 28 et le 29; le beglerbeg de Roumilie et les sandjakbegs déposent des présens aux pieds du Sultan, qui les refuse. Les 30 et 31, halte.

Mois de juin (redjeb).

1er juin, Tatarkœi. 2, Hissarlü; l'ambassadeur tatare arrive au camp. 3, Sazlü deré. 4, Gœtscheri oghlou; l'ambassadeur tatare est admis au baise-main. 5, Tschaïr altounler. 6, jour de halte. 7 (1er redjeb), Hissarlik. 8, Koïsi. 9, entrée à Philippopolis. 10, halte, diwan; les silahschors exé-

* Ce journal embrasse un espace de temps de cinq mois (du 18 mai au 19 octobre 1521), et nous dédommage du défaut de date qu'on remarque chez les historiens hongrois et les autres historiens contemporains d'Europe.

cutent devant le Sultan des assauts d'armes. 11, Djelih. 12, Tatarbazardjighi. 13, Akindji kariési. 14, la vallée d'Ikhtiman. 15, Kaziasker deresi. 16, Sofia. 17, halte. 18, halte, diwan; les defterdars reçoivent l'ordre de requérir des vivres; Kasimbeg se rend à Schehrkoëi, Dizdarzadé à Nissa, et Abdes Sélam à Sofia. 20 et 21, halte. 22, Iflaklar konaghi. 23, Tekour binari; mille janissaires sont envoyés au beg de Semendra. 24, Schehrkoëi. 25, Ezor. 26, l'armée campe devant Bana. 27, elle passe à côté de Nissa, près du village de Dorpa; Ahmed-Pascha prend la route de Sabacz. 28, Boutna. 29, Aladjahissar. 30, Kazikoëï; cent janissaires sont dirigés sur Sabacz.

Mois de juillet (schâban).

1er, Eliasdjik. 2, l'armée marche sur Sabacz; elle passe à Hadjfa, où les difficultés qu'offre le terrain l'obligent de faire un long détour : Hasanbeg, fils d'Omarbeg (Tourakhan), auquel le Sultan avait donné mission de recruter de nouvelles troupes d'akindjis, rejoint le camp. 3, Ramké; le grand-vizir Piri-Pascha se dirige sur Belgrade. 4, Schatourna. 5, Ratlosch. 6, Biberdjik. 7 (1er schâban, un dimanche), halte; on reçoit la nouvelle de la prise de Sabacz; cent têtes des soldats de la garnison qui n'avaient pu, comme tout le reste, se sauver sur la Save arrivent au camp. 8, ces têtes sont plantées le long de la route; Ahmed-Pascha est admis au baise-main avec les sandjakbegs; Souleïman visite le fort, et ordonne la construction d'un bastion, que l'on entoure d'un fossé; il fait jeter un pont sur la Save pour le passage de l'armée. 9, halte; Ahmed-Pascha, suivi des sipahis de la Roumilie, et le segbanbaschi avec mille janissaires, entrent en Syrmie. Souleïman s'établit dans une cabane (tschartak) pour activer par sa présence les constructions du pont. Les paschas, armés de bâtons, excitent le zèle des ouvriers. 10, halte; un grand nombre de troupes passe la Save. On ap-

prend que la princesse de Syrmie offre de se constituer vassale, sous la condition que le Sultan épargnerait au pays les horreurs de la guerre; un interprète est chargé de lui en porter l'assurance. Le Sultan et les grands de l'empire restent à la tête du pont depuis l'aube du jour jusqu'à la nuit. 11, continuation des travaux. 12, Ahmed-Pascha, qui se trouvait en Syrmie, reçoit l'ordre de revenir pour les activer. On reçoit la nouvelle que la princesse de Syrmie a pris la fuite, et a fait conduire au roi l'interprète ottoman. Le sandjakbeg d'Awlona, Balibeg, va prendre possession de Kulpeniza, où elle résidait. Nouvelle de la prise de Semlin par Piri-Pascha et Khosrewbeg de Semendra. 13, le Sultan surveille la construction du pont. Moustafa-Pascha est envoyé en Syrmie pour occuper les châteaux-forts. 14, Behrambeg de Nicopolis et Mahmoudbeg de Silistra se mettent à la poursuite de la princesse de Syrmie. On apprend qu'un parent du Khan est tombé avec un grand nombre de Tatares au pouvoir de l'ennemi. 15, Balibeg, le fils d'Yahya-Pascha, rejoint en Syrmie le camp du beglerbeg; à son retour d'une incursion en Hongrie, il rapporte soixante têtes, et ramène prisonnier le fou (*deli*) Marcus, celui qui avait vaincu et tué le parent du khan des Tatares. 16, le Sultan est informé que Behrambeg et Mahmoudbeg n'ont pu découvrir les traces de la princesse de Syrmie, mais qu'ils ont fait un riche butin. Le Sultan se montre continuellement près du pont pour activer les travaux. 17, Moustafa-Pascha revient avec un grand nombre de prisonniers; le Sultan tient conseil avec Balibeg; la pluie fait déborder la Save. 18, jour de repos. Le pont est achevé; la Save monte jusqu'à son niveau. 19, les eaux l'inondent, et rendent tout passage impossible. Ordre d'opérer la traversée dans des barques. Les provisions sont envoyées par terre à Belgrade. Du 20 au 24, halte. 25, réception d'un courrier de Piri-Pascha, qui annonce que la garnison de Belgrade a fait une sortie pour enclouer les canons des assiégeans, et qu'elle a été repoussée; il donne en même temps

avis de la reddition du château de Baridj. 26, Souleïman entre en Syrmie. 27, repos : nouvelle du succès de l'expédition dirigée par Hasanbeg, Piribeg, fils de Baltaoghli, et Balibeg. Arrivée au camp de soixante à quatre-vingts prisonniers. Occupation de Slankamen. 29, Souleïman se dirige sur Belgrade en longeant la Save. 30, il passe à Koulpanik (Kulpeniza). 31, il arrive sous les murs de Belgrade aux acclamations de l'armée.

Mois d'août (ramazan).

1er, Souleïman inspecte Belgrade et Semlin; il fait ranger les janissaires devant Belgrade; à l'aile gauche, l'aga des janissaires se trouve placé sous les ordres de Moustafa-Pascha; à l'aile droite, le segban-baschi est placé sous ceux du grand-vizir Piri-Pascha. 2, assaut; les cadavres encombrent le fossé; perte de cinq à six cents hommes. Le premier et le second écuyer sont employés avec leurs gens à ouvrir les tranchées. 3, Souleïman se montre de nouveau avec un grand appareil devant la forteresse, et assiste à l'assaut que dirigent simultanément Piri-Pascha et Moustafa-Pascha : le fossé se remplit encore de cadavres; l'aga des janissaires, Bali-Aga, est blessé. Ahmed-Pascha vient se joindre à l'armée de siége : dès ce moment la ville est foudroyée du côté de l'île. Cinq cents janissaires reçoivent l'ordre de remonter le Danube dans des barques, afin d'intercepter le secours promis par les Hongrois aux assiégés. 4, ils partent. La tour située sur le rivage dans l'intérieur de la ville est réduite en cendres, et sa chute facilite l'attaque de Moustafa-Pascha. 5 (1er ramazan, lundi), Souleïman se présente pour la troisième fois devant Belgrade, suivi de tous ses officiers. 6, Souleïman revient encore; Karadja-Pascha jette un pont sur la Save. 7, diwan; on convient de livrer un nouvel assaut le lendemain. 8, l'assaut est donné par trois côtés différens, à droite le grand-vizir Piri-Pascha, à gauche, Moustafa-Pascha, et au

centre, Ahmed-Pascha. Les ennemis abandonnent la défense de la ville, la livrent aux flammes, et se retirent dans la citadelle. 9, ordre de miner les tours de la citadelle. 10, les canons sont mis en batterie. 11, le silihdâr-baschi arrive du Diarbekr avec ses troupes. 12, diwan. 13, repos. 14, diwan; on arrête un prochain assaut. 15, une femme qui s'est enfuie de la citadelle fait connaître à Piri-Pascha la faiblesse de la garnison. 16, Souleïman se place dans une tente, en face de la citadelle, et donne le signal de l'assaut : Ahmed-Pascha, dont le mouvement n'est pas soutenu par les deux ailes, est repoussé avec perte. 17, Ahmed-Pascha reçoit en présent un kaftan, un sabre incrusté d'or et deux mille ducats : les janissaires du Diarbekr rejoignent le camp. Le pont sur la Save est achevé. 18, les troupes de Roumilie viennent également prendre part aux opérations du siége. Un soldat met le feu au tschartak de l'ennemi, du côté de Moustafa-Pascha. 20, la cime de la tour située en face des troupes de Piri-Pascha s'écroule. 21, sept prisonniers sont amenés au camp. 22, Piri-Pascha se met en route pour visiter Slankamen. 23, diwan. 24, arrivée de Schehzouwaroghli Oweïsbeg; il est admis au baise-main. Arrivée d'un transfuge. 25, diwan; la citadelle demande à capituler, mais sous la condition qu'il lui sera accordé un délai de cinq à dix jours; cette proposition est rejetée : le feu recommence, et les assiégeans se préparent pour une nouvelle attaque. 26, l'assaut est repoussé. Karadja-Pascha, Mahmoudbeg et Iskender Tschelebi sont blessés. 27, diwan; une tour saute; assaut, perte d'hommes considérable. 28, diwan, auquel sont appelés tous les begs et tous les saïms. Un espion envoyé par le roi aux assiégés est dénoncé par un transfuge, et arrêté; le premier est mis à la question, le second reçoit un kaftan. A cette nouvelle, la garnison reprend les négociations et offre de se rendre : le beschlübaschi de Semendra et un janissaire se rendent dans la citadelle; deux infidèles de la garnison viennent baiser la main du Sultan, et promettent pour le

lendemain la reddition de la place. 29, occupation de Belgrade : les infidèles s'éloignent ; les janissaires prennent possession de la citadelle. Le commandant de la garnison est admis au baise-main, et le Sultan lui fait remettre un kaftan. Les croyans sont appelés à la prière, et la musique militaire de l'armée se fait entendre à trois reprises dans Belgrade. 30, Souleïman passe le pont et entre à Belgrade, où il fait sa prière du vendredi dans une église de la ville basse, convertie en mosquée. Les Hongrois qui demandent à retourner dans leur patrie sont dirigés par eau sur Slankamen, pour rejoindre de là leurs foyers. 31, diwan.

Mois de septembre (schewal).

1er, diwan : Balibeg reçoit un présent de trois mille aspres. 2, l'empereur se rend par eau à Belgrade. 4 (1er schewal, un mercredi), il descend à terre, et fait une promenade à cheval. 5, Souleïman remonte à bord, et reprend le chemin de Belgrade. 6, il descend à terre pour chasser. 7 et 8, diwan : les arbres qui couvrent l'île située en face de la ville sont abattus. 9, l'empereur chasse. Les Serviens qui habitaient Belgrade sont dirigés sur Constantinople. 10, Souleïman fait le tour de l'île. 11, repos. 12, diwan. Le kiaya des janissaires est promu au grade de segbanbaschi, le samssoundji à celui de kiaya; dix-huit officiers sont nommés bouloukbaschis (colonels). 13, chasse. 14, l'empereur passe le pont de Belgrade, et vient coucher dans la ville. 15, Balibeg est nommé sandjakbeg de Belgrade et de Semendra avec un traitement de 900,000 aspres. 16, diwan et nouvelle promotion de sandjakbegs. 17, repos. 18, l'armée arrive à Hissarlik. 19, Semendra. 20, les janissaires et les sandjakbegs prennent les devans avec le mir-aalem ; cinquante pièces de canon sont envoyées à Semendra, deux cents à Belgrade, et vingt à Sabacz. 21, Louzindja. 22, Isflanidja. 23, Schouiladj, où Souleïman reçoit la nouvelle de la mort du prince

Mourad. 24, Bardak. 25, Kaloum. 26, Nissa. 27, halte. 28, Derbend. 29, Schehrkœï. 30, Tekourbinari.

Mois d'octobre (silkidé).

1er, Betlis. 2, Hadji Kourban. 3 (1er silkidé, un jeudi), Ikhtiman. 4, Akindji Kariyé. 5, Djelbi. 6, Philippopolis. 7, 8, 9, halte. 10, l'armée passe par Kialik, et entre dans un défilé. 11, Semizdjé. 12, Tschermen. 13, Andrinople. 14, repos. 15, chasse. 16, Baba-Eskisi. 17, Karischdüran. 18, Azabler. 19, Siliwri, où l'empereur s'arrête un instant, pour reprendre ensuite le chemin qui conduit au seraï de Constantinople.

Il ressort de ce journal, dont on ne peut suspecter l'exactitude, que Souleïman n'assista qu'à six assauts, savoir : ceux qui furent donnés à la ville les 2, 3 et 8 août, et ceux qui eurent lieu contre la citadelle, les 16, 26 et 27 du même mois. Il s'ensuit en outre que la plus grande partie des Hongrois furent renvoyés de Slankamen dans leurs foyers ; ainsi le massacre dont parle Istuanfi n'a pas été général ; il se réduit à quelques soldats de la garnison, car Federwar, Tœrœk et plusieurs autres retournèrent libres en Hongrie.

XII. — Page 21.

Le comte Daru, qui du reste n'a point consulté les cinquante-huit volumes in-fol. de l'*Histoire* de Marini Sanuto, bien qu'il en existe deux exemplaires, l'un dans les archives de Vienne, l'autre dans la bibliothèque de Saint-Marc de Venise, ne connaissait pas ce traité ; Martens paraît également l'avoir ignoré ; on en trouve une copie, écrite en turc, et datée du 1er moharrem 928, dans les archives de la Maison imp. roy. d'Autriche ; l'original est déposé dans les archives de Venise : *Capitulatio Sultani Suleimani, principe Antonio Grimani per Marco Memmo.*

XIII. — Page 23.

L'ambassadeur vénitien Memmo, dans son rapport daté de la première année du règne de Souleïman, caractérise ainsi ce souverain : « Perfetto turco, observa molto la lege, » connive li Christiani, trata mal li Ebrei, e persona che » studia, obstinato nella sua opinione, di età 25 (26), di na» tura cholerico, bruno, porta un turbante molto sopra gli » occhi, che li rende un aspetto oscuro di giudizio. » (Mar. Sanuto, t. xxxiii.)

XIV. — Page 24.

Mouradjea d'Ohsson se trompe lorsqu'il dit que la nomition d'un quatrième vizir ne remonte pas au-delà de l'année 1556. Petschewi dit expressément, en parlant des vizirs de Souleïman, et à propos de Lala Kasim-Pascha : *Ibtida doert wezir olmak bounlarilé waki oldi*, c'est-à-dire : avec celui-ci le nombre des vizirs fut porté à quatre. Mais Solakzadé en cite déjà quatre sous Mohammed II. (Voy. t. ii de l'*Histoire de l'Empire ottoman.*) On lit dans le rapport de Memmo, daté de Constantinople, an 1521 (Marini Sanuto, t. xxxiii) : « Va (il Sr.) il Venerdi alla moschea accompa» gnato delli 4 vezeri. 1° Piri di nazione turco responde » à tutti, e stato piratico. » Ce nom de *Piri,* qui signifie vieillard, a jeté de la confusion dans cette partie de l'histoire. Les historiens européens en ont fait *Pyrrhus,* d'autres *un pirate*, tandis que ce n'est que le mot persan *Piri,* le *Pear* des Anglais. « 2° Mustapha Schiavone cugnado del Sr. » 3° Firat (Ferhad) da Sebenico ann. 35, bellicoso. 4° Ca» sim turcho vecchio. »

XV. — Page 27.

Vertot a modernisé peut-être à tort le vieux français tel qu'il se trouve dans Bourbon : *La grande et merveilleuse et très-cruelle oppugnation de la noble cité de Rhodes,*

imprimé l'an 1526. Mais dans la traduction française, on trouve, au lieu du nombre canonique de cent vingt-quatre mille Prophètes, cent vingt-six mille. « Les quatre museaphi qui sont tombés du ciel » ne sont autres que les quatre masshafs ou livres saints, savoir : le *Pentateuque*, les *Psaumes*, l'*Evangile* et *le Koran*. Cette lettre seule porte un cachet d'authenticité. Toute la correspondance entre Souleïmen et Villiers de l'Ile-Adam dans *Reusneri Epistolæ*, t. VIII, est supposée.

XVI. — Page 27.

« Partì da Costantinopoli li 18 Giugno, 99 gallie sottile, » 70 grosse, 40 palandarie, 50 fuste, brigantini, e altri na-» vigli fin' il numero di 300 vele. » Rapport de l'ambassadeur Tiepolo, dans Mar. Sanuto, t. XXXIII. Bourbon donne un tableau très-détaillé des forces navales des Turcs, et Vertot aurait mieux fait de le reproduire, que d'intercaler dans cette partie de son histoire des lettres et des discours apocryphes. « Il y avoit 103 galleres, qui vindrent premiere-» ment faire le gast et qui tindrent les passages durant le » siège; il y avoit après 35 galeaces belles et grosses, 15 ma-» hones et 20 tafforées, ces navires ici sont quelque peu dif-» ferents de galleaces. Il y avoit 60 fustes ou plus et plu-» sieurs brigantins et autres barcetz gallions et esquirasses » pouvoient estre dix ou douse navires, sus les quelles » estoient les munitions et la grosse artillerie pour battre la » ville; toute foys depuys la venue des susdites navires qui » estoient au nombre deux cent cinquante ou environ, quel-» ques galleres et fustes et navires vindrent de Surye et se » jongnirent avec l'armée et depuys en vindrent d'ailleurs » durant le siege et furent la plus part du temps au nombre » de quatre cens voiles ou environ. »

XVII. — Page 28.

« Le noble chevalier frère Jacques bâtard de Bourbon, »

comme il s'appelle lui-même dans le titre de son ouvrage, fixe le nombre de l'armée ottomane, rassemblée dans l'île de Rhodes, à deux cent mille hommes : « Le nombre des » enemys, qui estoient au camp turc tant de guerre que de » travail selon le commun dit, estoient deux cens mil hom- » mes, dont il y en avoit soixante mille duyts et experts à » faire seullement les mynes. »

XVIII. — Page 30.

J'ai moi-même mesuré plusieurs de ces boulets, pour m'assurer de l'exactitude des assertions des historiens du temps. Bourbon précise la position de toutes les batteries, et fait l'énumération des pièces : six canons en fonte, lançant des boulets de quatre palmes de circonférence ; quinze canons en fer, lançant des boulets de pierre de cinq à six palmes ; dix bombardes, dont les boulets avaient neuf à dix palmes, et deux avec des boulets de douze palmes ; douze basiliques, quinze canons à double calibre, lançant des boulets de fer ; douze mortiers en fonte « qui tyroient contre mont en l'air » de différens calibres ; les plus grands avaient des boulets de sept à huit palmes. « La moyenne » artillerie comme sacres, passevolans estoient en grand » nombre l'espingarderie innumerable et increable. » Les canons envoyèrent contre la ville, depuis le 29 juillet jusqu'à la fin d'août, mille sept cent treize boulets de pierre, et les mortiers, mille sept cent vingt-un. Il n'y eut que huit bombes flamboyantes « et huyt coups avec boullets » de cuyure plains d'artifices de feu. » On trouve dans le xxxive vol. de Marini Sanuto deux journaux du siége de Rhodes, et à la fin du 1er vol. l'indication suivante des coups tirés par les chrétiens pendant toute la durée de ce siége : quinze cent cinquante-six depuis le 19 juillet jusqu'au 31 août, et neuf mille quatre cent soixante depuis le 7 septembre, dont huit mille trois cent deux avec les nouvelles batteries

(montelli), et mille cent cinquante-huit par les basiliques. En tout, onze mille quatre cent seize.

XIX. — Page 31.

« Peri bascha le plus viell des quatre Baschas print la » tranchée tirant à la porte d'Ytalie. Acmeet bascha estoit » aux trenchées d'Espaigne et d'Auvergne. Le beglerbeg de » la Natolie estoit aux trenchées de la Provance et le beg- » lerbeg de la Romanie estoit avec sa bande vers les jardins » de S. Antoine de la bande tramontane. » Comme, dans les campagnes d'Asie, le beglerbeg d'Anatolie a le commandement de l'aile droite, et le beglerbeg de Roumilie, celui de l'aile gauche, et que cette disposition n'a pas été suivie au siége de Rhodes, il s'ensuivrait que cette île comptait alors parmi les possessions d'Europe.

XX. — Page 32.

« Apries est de savoir aussi, qui il y avoit deux sept man- » tellets attirés contre le terreplein d'Ytalie, » c'est-à-dire dix-sept batteries, composées chacune de trois pièces, comme le dit expressément Bourbon; « et à chiascun mantellet il y » avoit trois pieces d'artillerie. » Vertot, édit. d'Amsterdam, p. 331, fait de ces dix-sept batteries dix-sept canons.

Journal de la seconde campagne de Souleïman, celle contre l'île de Rhodes.

Mois de juin (redjeb).

16 juin 1522 (21 redjeb 928). L'empereur passe de Constantinople à Scutari. 17, jour de halte. 18, Maldepé. 19, Tekour-Tschaïri. 20, Hereké; on fait deux marches en un seul jour. 21, Tschinarlü. 22, Nicomédie, près du *pont de l'Étoile*. 23, Kaziklü, c'est-à-dire le *pas des pieux*. 24, Dikillü-Tasch, c'est-à-dire l'obélisque, près de Nicée. 25,

Panboukdji, dans les environs de Nicée. 26 (1er schâban, un jeudi), Yenischehr. 27, Akbiik. 28, *Sindjirlikœi*, c'est-à-dire le village des Chaînes, près d'Ermenibazari. On fait encore deux marches dans la même journée. 29, l'armée passe le défilé d'Ermeni-Derbend, dans le voisinage d'Inœgi. La marche est également doublée. 30, Kizilkia-Ilidjesi, Eaux thermales.

Mois de juillet (ramazan).

1er, plaine de Koutahia. Le beglerbeg d'Anatolie, Kasim-Pascha, l'aga des janissaires, Bali-Aga, et l'aga des azabs, Alibeg, se portent à la rencontre du Sultan. 2, halte à Koutahia; diwan. 3, jour de halte. Le beglerbeg de Roumilie est admis au baise-main. 4, plaine d'Altountasch, c'est-à-dire *pierre d'or;* après une longue journée de marche, l'armée campe à Binarbaschi. 5, le village Egdjé; l'armée passe à Marmaris. 6, plaine de Sitschanlü. 7, plaine de Sandüklü; Moustafa-Pascha fait savoir de Rhodes qu'il n'y a pas espoir de se mettre en possession de la ville par capitulation. 8, 9 et 10, l'armée campe dans le voisinage de Khounar, près d'Ilibinar (fontaine du pays), où on s'arrête après trois jours de marche pénible, à cause du manque d'eau. 11, halte. 12, l'armée dresse ses tentes près d'un karanwanserai, dans le voisinage de Ladikia. 13, Toundja. 14, Tschoban, c'est-à-dire le *bain chaud du pâtre;* on y reçoit la nouvelle que Mahmoudbeg, frère d'Ahmed-Pascha, sandjakbeg de Hersek, s'est emparé du château-fort d'Iskradin (Scardona), en Dalmatie. 15, Kirksœgüd, c'est-à-dire la première des quarante pâturages. Deux marches en un jour. 16, repos; ce pays fourmille de scorpions. 17, deux marches en un jour; on arrive à la rivière de Boztaghan. Exécution de Karakazi, ancien juge de Koniah. 18, repos. On apprend que le château-fort d'Hereké, dans l'île Khalké, a été pris à l'aide du jeu des mines. 19, Talma. 20, Schahmédéresi.

21, plaine de Sschené. On y reçoit la nouvelle que Ferhad-Pascha a fait prisonnier et mis à mort Schehzouwaroghli et trois de ses fils. 22, Bozoyouk; l'armée traverse avec difficulté le défilé de Gœkbeli. 23, plaine de Karabagh, dans le voisinage de Moghla. 24, repos. 25 (1er ramazan, un vendredi), la vallée céleste; on passe par le défilé de Kargha-segmez. 26, port de Marmaris. 27, repos; les bêtes de somme sont renvoyées. 28, l'armée débarque dans l'île de Rhodes. 29, premier combat; les tranchées ouvertes sur l'aile gauche, occupée par les troupes d'Anatolie, sont détruites, et quelques canonniers tués. 30, diwan; les tranchées nouvellement établies sont encore détruites. On commence à terrasser les bords. 31, l'empereur change la position de son camp, et bombarde si vivement la ville, que les assiégés sont obligés de cesser le feu.

Mois d'août (schewal).

1er, les assiégés se retirent dans les souterrains pour éviter le feu meurtrier des batteries. 2, on établit des tentes de branchages pour le Sultan, afin qu'il puisse dominer les mouvemens de l'armée. 3, grand combat; les troupes conduisent leurs canons dans les tranchées. 4 et 5, Kourd-oghli reçoit l'ordre de s'avancer avec ses galères pour soutenir l'armée. 6, en creusant de nouvelles tranchées sur l'aile droite, on découvre quelques tonneaux de farine. 7 et 8, l'empereur reçoit des nouvelles de la flotte d'Egypte. 9, diwan; arrivée de vingt-quatre galères envoyées par Khaïr-beg. 10, diwan; la tour de Tschaboulikoulé (tour des cloches), située en face des troupes d'Ayas-Pascha, s'écroule. En récompense, tous les paschas sont revêtus de kaftans. 11, le Sultan reçoit le présent de Khaïrbeg; les Mamlouks tscherkesses sont admis au baise-main. 12, l'empereur visite le jardin Santarlou Oghli (Saint-Eremo?). 13, les troupes d'Egypte prennent leur place à côté de Piri-Pascha. 14, le

reïs Kara-Mahmoud reçoit ordre de s'emparer du château-fort d'Illik, dans l'île Piscopia. 15, Piri-Pascha dresse ses batteries. 16, mort de l'alaïbeg d'Ilbessan. 17 et 18, les travaux de terrassement s'avancent jusqu'au fossé. 19, combat sur l'aile droite; trois cents infidèles se précipitent sur les canons de Piri-Pascha. 20; sortie des infidèles; ils sont presque aussitôt repoussés. 21, arrivée au camp d'un artilleur transfuge. 22, trois hommes sont faits prisonniers par les troupes de l'aile gauche, et deux grièvement blessés. 23, fête du Baïram; cérémonie du baise-main. 24 (1er schewal, un dimanche), combat sanglant. 25, deux artilleurs de l'armée sont tués. 26 et 27, combat. 28, ordre de combler les fossés avec des fascines et des pierres. 29, les batteries de Piri-Pascha, que les infidèles avaient renversées, recommencent le feu. 30, le fossé est comblé. 31, lutte acharnée.

Mois de septembre (silkidé).

1er, diwan; Ahmed-Pascha commence à battre en brèche la tour Sindan Koullé. 2, on reçoit la nouvelle que Mahmoud-Reïs a péri dans l'attaque du château d'Illik (Piscopia), mais que néanmoins les troupes s'en sont emparées. 3, le fossé de la ville est rempli par les troupes d'Ahmed-Pascha. 4, jeu de mine, du côté de Moustafa-Pascha; toutes les batteries font feu à la fois. 5, les habitans du château d'Indjirlü se rendent à discrétion; les mineurs rencontrent les infidèles; une grande quantité de naphte est employée par ces derniers sans succès. 6, diwan; vingt-cinq juges sont destitués. 7, un espion transfuge est amené au camp. 8, les infidèles mettent en batterie plusieurs mortiers. 9, repos. 10, jeu de deux mines sur l'aile commandée par Moustafa-Pascha. Les troupes pénètrent dans l'intérieur de la forteresse, mais elles sont repoussées avec perte par l'usage que font les infidèles de nouvelles catapultes. 11, l'empereur se rend à cheval dans le *Vieux-Rhodes;*

Ahmed-Pascha sépare en deux la butte élevée devant son camp, et place des canons au centre, pour battre en brèche le pied des murs. Le topdjibaschi, blessé dans cette attaque, meurt le lendemain. 12, les assiégeans et les assiégés échangent entre eux d'insultans défis. 13, l'empereur voyant l'inefficacité du feu dirigé contre les remparts de la forteresse, enjoint à Moustafa-Pascha et Ahmed-Pascha de miner chacun de leur côté les murs du boulevard (Petsché). 14, diwan. 15, les infidèles éventent deux mines de Kasimbeg. 16, ils éloignent à l'aide du feu les troupes des fossés. 17, Ahmed-Pascha fait jouer deux mines, mais l'assaut qu'il livre au même instant n'étant pas soutenu, il est obligé de se retirer; cent cinquante hommes sont blessés par l'explosion de ces mines. 18, un transfuge lance du haut des remparts une flèche à laquelle était attachée une lettre contenant l'avis que Pir Ali-Reïs, arrivé avec la flotte d'Egypte, instruit chaque jour les infidèles de ce qui se fait dans le camp. Ahmed-Pascha se charge de l'instruction de cette affaire. 19, du côté de Piri-Pascha, quelques Tscherkesses pénètrent dans la forteresse, enlèvent quatre à cinq bannières et une planche longue et garnie de clous, que les infidèles avaient établie pour déchirer les pieds des assiégeans. A cette occasion, on acquiert la certitude qu'il n'existe à l'intérieur ni un second fossé, ni un second mur. 20, Ahmed-Pascha, Ayas-Pascha et Bali-Aga sont revêtus de kaftans. 21, diwan. 22, sur l'aile de Moustafa-Pascha, les mineurs rencontrent les mineurs ennemis; dans un combat livré entre eux, il y a perte des deux côtés. 23 (1er silkidé, un mardi), Ahmed-Pascha fait jouer quelques mines; depuis midi jusqu'à minuit les crieurs annoncent l'assaut pour le lendemain. 24, l'assaut est repoussé. 25, on envoie des commissaires en Anatolie pour ramener des vivres. 26, diwan; le Sultan, dans sa colère, fait arrêter Ayas-Pascha. 27, diwan; Ayas-Pascha est rétabli dans ses fonctions. 28, Ayas-Pascha reçoit ordre de réunir ses troupes à celles de Piri-Pascha, ce dernier

étant malade de la goutte. 29, un transfuge de la forteresse, qui embrasse la religion musulmane, annonce que le dernier assaut a coûté la vie à trois cents hommes de la garnison; que tous les chefs des fusiliers et des canonniers ont été blessés; qu'un des chefs de l'Ordre était mort, et qu'un autre était grièvement blessé. Quinze matelots, accusés d'avoir fait secrètement passer quelques habitans de Rhodes sur le continent d'Asie, sont pendus aux vergues des galères. 30, fête dans le camp, à l'occasion de la naissance d'un fils du Sultan.

Mois d'octobre (silhidjé).

1er, deux têtes de soldats persans sont apportées au camp. 2, on commence à battre en brèche le fort intérieur appelé *le Fort des Francs*. 3, l'empereur se rend à cheval au vieux Rhodes. 4, on reprend les travaux pour renverser les murs du boulevard (Petsché). 5, on cesse de tirer contre le port Mendreké (Mandrachio), et on conduit les canons vis-à-vis des remparts de la forteresse. 6, Ayas-Pascha reprend sa première position, et Piri-Pascha se remet à la tête de ses troupes. 7, quelques milliers d'hommes, du côté d'Ayas-Pascha, essaient d'enlever d'assaut le boulevard, et se logent dans une des tours les plus voisines du fort. 8, le combat, engagé à l'aube du jour, se prolonge dans la nuit. 9, Moustafa-Pascha monte à l'assaut. 10, deux espions envoyés du château Takhtali annoncent que les infidèles attendent la prochaine arrivée d'une flotte. 11, le capitaine de Moghreb est admis au baise-main. Les infidèles dirigent si bien le feu de leurs pièces, qu'ils balaient la tranchée, et tuent cinquante à soixante hommes. 12, Moustafa-Pascha donne un nouvel assaut, et parvient à s'établir momentanément sur plusieurs points du boulevard. L'aga des janissaires, Balibeg, est blessé. 13, l'empereur se rend au vieux Rhodes, et ordonne sa reconstruction. 14, Piri-Pascha,

de même que le jour précédent, se rend seul au diwan. Les travaux de reconstruction du vieux Rhodes commencent sous la direction du defterdar Abdesselam et des begs de Mentesché et de Karasi. Vers le soir, on détruit du côté de Moustafa-Pascha une tranchée ouverte par les infidèles; ils sont repoussés, et le boulevard est envahi dans presque toute sa longueur. 16, l'empereur monte à cheval pour visiter le jardin du sultan Djem. 17, à la fin du jour, la partie du boulevard qui était encore au pouvoir de l'ennemi est prise d'assaut. 18, vers minuit, on met le feu au château du côté d'Ahmed-Pascha. 19, grand combat. 20, le mur qui avait été miné du côté d'Ahmed-Pascha s'écroule. 21, l'empereur se promène à cheval. 22, (1er silhidjé, un mercredi), il reçoit la nouvelle de la mort de Khaïrbeg, gouverneur d'Egypte. 23, diwan; promotion de plusieurs sandjakbegs. 24, diwan; Moustafa-Pascha est envoyé en Egypte comme gouverneur. 25, diwan; 26, Moustafa-Pascha est admis au baise-main avant son départ. 27, Moustafa-Pascha se rend en Egypte avec une escadre de quinze navires. 28, le beglerbeg d'Anatolie, Kasimbeg, quitte sa position, qu'il avait occupée jusqu'alors, pour prendre celle de Moustafa-Pascha. 29, lutte acharnée. 30, le beglerbeg d'Anatolie réunit ses troupes à celles d'Ahmed-Pascha, pour détruire une tranchée ouverte par les infidèles. 31, diwan. La flotte se retire dans la baie de Marmaris pour hiverner.

Mois de novembre.

1er, l'empereur se rend au vieux Rhodes, pour inspecter les travaux. 2 et 3, repos [1].

[1] En cet endroit, il manque une page toute entière dans mon exemplaire du *Journal* de Souleïman; malheureusement c'est celle qui contient les détails des événemens les plus importans du siége et de la reddition de la ville, depuis le 4 novembre (8 sâfer) jusqu'au 27 décembre. Le *Journal* recommence à ce jour, et continue jusqu'au 29 janvier, jour de l'arrivée du Sultan à Constantinople.

Mois de décembre (rebioul-ewwel).

Souleïman s'arrêta encore à Rhodes depuis le 27 décembre jusqu'au 6 janvier; le 7, il campe à Olou. 8, à Moghla. 9, Halte. 10, Letneœgi, près du village de Kodousch. 11, Kenous. 12, Kaloubegler. 13, Yenischehr. 14, Djatmisch. 15, Alaschehr. 16, Tourasili. 17, Toura-Khanli, près d'Akhissar. 18 (1[er] rebioul-ewwel, un dimanche), halte. 19, Pascha Kœyi. 20, halte. 21, village de Siou-Sighirlik. 22, halte. 23, Kerdené. 24, Soubaschi. 25, village d'Anakhor, près de Belbanlü. 26, Kourschounllü et Oumourbeg. 27, Bazarkœyi. 28, Dil. 29, l'empereur s'embarque pour Constantinople.

XXI. — Page 33.

« Au cinquième assaut, dit Tercier, il prit un drapeau que dans cette même lettre il dit avoir voué à saint Thibault, patron d'Overweiler; » cet assaut n'était pas le cinquième, mais bien le troisième, comme le prouve Bourbon, qui ne fait même mention d'aucun autre : « Et fut la troisiesme fois qu'ils furent deschassés et vaincus. »

XXII — Page 35.

Le *Journal* de Souleïman. Cette arrestation a donné naissance à la fable que Bourbon, et d'après lui Bosio, Vertot, Knolles, Mézeray, Sagredo, Mignot, et le compilateur le plus moderne des annales de l'histoire ottomane, Alix, ont rapportée, à propos de la disgrâce encourue par Moustafa-Pascha; fable suivant laquelle Souleïman aurait fait attacher son vizir à un pieu, etc. Ces auteurs font même Moustafa-Pascha grand-vizir, tandis que c'était Piri-Pascha, et le nomment *Kirlu* par une contraction des mots *Kyr Lucas*.

XXIII. — Page 45.

Solakzadé, f. 102. Ferdi, f. 80. Djelalzadé, f. 78, et

Djenabi, exemplaire de la Bibliothèque I. R. de Vienne, n. 469, p. 428, parlent tous de la promotion du khass-odabaschi et itsch schahindjiler agasi Ibrahim au grade de beglerbeg de Roumilie, et aux fonctions de grand-vizir, sous la date du 13 schâban 929. Djenabi ne lui donne pas d'autre titre que celui d'odabaschi; Cantemir qui n'a puisé que dans le sommaire de cet historien, et qui ne savait pas sans doute qu'il y eût un grade de khass-odabaschi, fait du personnage revêtu de ce titre un janissaire: « Ibrahim, qui de simple janissaire fut fait grand-vezir de Soliman. » Mignot voyant figurer un janissaire dans le récit de Cantemir, invente une révolte de janissaires que l'odabaschi de cette troupe (et Ibrahim n'en fit jamais partie) aurait réprimée, et ajoute qu'il dut à sa conduite dans cette circonstance la nomination de grand-vizir. Cette révolte, suivant le même historien, aurait eu pour cause le refus fait par le Sultan de livrer Rhodes au pillage. Le même auteur fait ensuite Moustafa gendre de Souleïman, grand-vizir, et prétend qu'il fut attaché à un pieu, reproduisant ainsi le conte de Fontaine. Il est possible que cette punition ait été infligée au kapitan-pascha Yaïlak Moustafa, disgracié vers l'époque où le second vizir, Moustafa, partit pour l'Egypte. Mais les historiens européens ne font aucune distinction entre ces deux Moustafa, qu'ils confondent en un seul dans la personne du grand-vizir.

XXIV — Page 47.

L'ouvrage intitulé *les sept Étoiles errantes* cite parmi les tribus qui ont combattu avec les Noghaïs, les Sirlas et les As; dans son introduction, f. 9, l'auteur énumère les tribus tatares et turques suivantes, comme descendant de Tschin, de Monsok, de Sedistan, de Koumari, Saklab (Slaves), Khaledj et Khazar (enfans de Japhet), les tribus Khataï, Djourdjé, Saïrouk, Koumiak, Bakschan, Boulghar, Tas, Atlas, As, Yedjoudj et Medjoudj; et comme descendant de Mendjiné,

Toutek, Tschigil, Pereschghan et Ilak (autres fils de Japhet), f. 13, les tribus Tatar, Moghol, Kirayet, Naïman, Inkout, Tounkout, Yekrin, Kirkiz, Tschalaïr, Sounit, Merkit, Kirlout, Torghout, Irat, Berghout, Temkalik, Toulas, Komat, Yarlik, Hertschin, Kermoutschin, Orschout, Ketmin, Tourman, Sakaït, et Pisché.

XXV — Page 48.

On trouve encore des notions fort intéressantes sur la mort de Ghazali dans le rapport de l'ambassadeur vénitien (Marini Sanuto, t. XXX), que celui-ci tenait de la bouche de l'émir des Druzes Kasimbeg. « Li (Ghazali) sopragionse in campo » 7 capi de la gente araba nominata Naboles (de Nablous en » Syrie) con 3000 persone, dove fu scoperto come detti capi » erano sta mandati per Chairbeg con ordine, che dovessono » intendersi coi Turchi — li venne lettera del Sofi per la qual » fu molto ripreso esso Gasali, che senza aver data notizia » alla sua Signoria et altri amici se havea mosso, — mandò la » sua donna e fioli al castello Karak, 8 giornate distante da Da- » masco. »

XXVI — Page 48.

Le 9 août, la flotte, composée de vingt-quatre galères, jeta l'ancre en face de Rhodes, et le 22 octobre on reçut la nouvelle de la mort de Khaïrbeg; le *Journal* de Souleïman et même Souheïli et Schoukri désignent indifféremment sous le nom de Moustafa, le vizir Moustafa-Pascha et le kapitan Yaïlak Moustafa-Pascha; de là vient la confusion que font de ces deux personnages les historiens européens qui les confondent avec Piri-Pascha. Les circonstances suivantes peuvent y avoir contribué. Tous deux étaient natifs de Bosnie, tous deux avaient été élevés dans le seraï, l'un et l'autre avaient des femmes du harem, le vizir une sœur du Sultan Souleïman, le kapitan une esclave nommée Schah-Khoban,

c'est-à-dire la *reine des belles*; c'est à sa faveur que le dernier dut plus tard le vizirat. Enfin, ils fondèrent chacun une mosquée, le vizir à Guebizé, le kapitan à Gallipoli. Voyez Ali, dans la *Liste des Vizirs de Souleïman*.

XXVII. — Page 57.

Histoire de Marini Sanuto, t. XXXIX : « Entrò Ibrahim » il 24 marzo con inestimabile pompa. Li Cerchessi, Jani- » zari, Sipahi da 5000, vestiti d'oro, cavallo d'oro e gioje for- » nimento dato dal S[r] costa 170 mille ducati veneziani; per il » suo campo di cavalli 4000 ben vestiti, bandiera azur e » bianca, poi li garzoni del S[r] vestiti d'oro con Sercola » (bonnet) d'oro; — mostra uomo di gran condizione e inge- » gno. » La date du 8 djemazioul-akhir citée par Djelalzadé est inexacte, car il fixe quelques lignes plus haut le départ du Sultan au 18 du même mois.

LIVRE XXVI.

I. — Page 62.

Ferdi, f. 100, se trompe sur l'année et sur le mois; ce ne fut pas, comme il l'indique, en 941, mais bien en 931; ce ne fut pas non plus le 1[er] redjeb, car le mois de redjeb correspond au mois d'avril ou de mai : or, cette révolte eut lieu le 25 mars, s'il faut en croire les rapports des ambassadeurs vénitiens qui suppléent au silence des historiens ottomans. Mar. Sanuto (l. XXXIX) dit : « Il S[r] ritornando di Andrino- » poli alle acque dolci li andò contra i Janizzeri e li domandò » il suo presente consueto, e il S[r] li mostrò cattiva ciera » dicendo che gionto Ebraim Bassa procedera — e per che » Ajas Bassa etiam non li facesse buona ciera, unde detti » Janizzeri ritornano in terra e sacherono la casa di Ajas

» Bassa e del Defterdar, il giorno seguente addi 25 (di Marzo) » mesero la casa di Ebraim in ruina, sacherono la Judecha » — etiam il Commerchio; il S[r] entrato in Seraio volse acquetarli, dandoli Ducati 200 m. ed essendo entrati alcuni » dei Janisseri principali — il S[r] di sua mano con le fuze ne » amazava tre di loro; vista quelli alcuni di loro voltano » etiam l'archco con la friza verso il S[r] quel fù forzò levarsi » dove era, poi mediante i capi a dato fin a 220 mille du- » cati. » Ferdi se trompe en désignant sous le nom de Begkoz l'endroit où s'arrêta Souleïman; Begkoz se trouve sur la côte asiatique du Bosphore, et il s'agit ici de Terkoz, situé sur la côte européenne de la Mer-Noire (Loutfi, f. 66).

II. — Page 71.

« Li Hongaresi per l'avanzio consultarono, non era ben » concluder la pace fino non havessero li 80 milla ducati, » che pretendono haver della Sria. nostra. » (*Rapport* de l'ambassadeur vénitien daté d'Ofen (Bude) le 5 octobre 1525, dans Mar. Sanuto, t. XXXV). Cette notice est aussi exacte qu'authentique; mais celle de Catona, t. xix, p. 417, d'après Bel, ne mérite point de crédit, et la lettre qu'il attribue à Souleïman est apocryphe. Le Sultan n'était point à Belgrad en 1524, date donnée à cette lettre, et les titres qu'il prend, « Rex Elamitarum, Moabitarum, custos trium » fluviorum, protector sepulchri crucifixi, nepos Dei Saba- » thoti, ac Mahumethi Pensgemuth, » sont si burlesques, qu'on ne sait pas comment Bel et Catona ont pu ajouter la moindre foi à d'aussi graves erreurs.

III. — Page 75.

Comme publiciste et historien, Kemalpaschazadé a écrit en arabe près de cent traités sur des questions de droit; on lui doit en outre un ouvrage persan, sorte d'imitation du *Gülüstan* de Saadi, et intitulé *Nigaristan*, ou *galerie des*

images. Les *Mines d'Orient*, t. I, p. 401, t. II, p. 107, et t. III, p. 47, contiennent des extraits de l'un et l'autre de ces deux ouvrages. Il a laissé encore une histoire en langue turque de la campagne de Mohacz, dont il se trouve un bel exemplaire à la Biblioth. de Dresde, une exégèse du Koran, des gloses marginales au *Kouschaf*, des commentaires du *Hedayet*, du *Tedjrid*, du *Miftah* et du *Tehafet*; enfin il a traduit deux ouvrages arabes par les ordres de Sélim I[er], qu'il accompagna dans son expédition d'Egypte, et composé le poëme romantique d'*Yousouf* ou *Souleïka*. Voy. le *Schakaïkoun nâmaniyé* et les *Biographies des poëtes turcs*, par Latifi (traduction de Chabert), Zurich, 1800, p. 79.

IV. — Page 77.

Ces six défilés sont cités dans le Journal de Souleïman: 1° celui de Tatarbazar à Philippopolis; 2° la porte de Trajan, Kapoulou Derbend (le défilé *Succi* d'Ammien); 3° celui de Kaziasker entre Ikhtiman et Sofia; 4° le défilé de Karielükaridjé; 5° celui de Schehrkœï; 6° le défilé de Nissa. (Compar. les sept défilés de la carte du capitaine du génie comme supplément à la *Roumilie* de Hadji Khalfa, p. 189. Voy. l'Atlas, pl. III).

V. — Page 79.

Kemalpaschazadé, f. 32 et 33, désigne les châteaux de Gregoridja, Berkass, Nogaï, Dimotrofdjé; Ferdi, f. 129 et 120, cite encore Sawtin, Voulkowar, Ratscha, Eerdœd; enfin Petschewi, f. 32, quatre autres, Kouppenik, Irik, Tscherwik et Parkan. Dix de ces villages sont indiqués sur la carte de Hongrie sous les noms suivans: Gregurovecz, Berkaszova, Zotin, Mitrovicz, Ireg, Cserevicz, Vucovar, Racsa, Kupanik, Erdœd.

VI. — Page 80.

Petschewi, f. 34, donne une description de ces lieux aussi

exacte que Broderith et avec plus de détails; il ne fut pas témoin de la bataille de Mohacz, mais il en connut toutes les circonstances par son père et son grand-père, qui prirent tous les deux part à l'affaire, le dernier comme alaïbeg. On trouve des détails moins précis et moins fidèles dans Solakzadé, Djelalzadé, Ferdi, Ali, Loutfi, et autres historiens ottomans qui tous ont copié Petschewi, comme Istuanfi, Camerarius, Cuspinianus, Sambucco, Zermegy, ont copié Broderith; ces derniers ont eux-mêmes servi de sources à Engel, Catona, Windisch, Schimek et Fessler. Le nom de Badj-kaloupé est aujourd'hui inconnu; mais on sait que Souleïman passa par Satorislye, prit à gauche la vallée qui s'étend entre les hauteurs de Nagy Nyárad et celles qui ferment à l'est la plaine de Mohacz; et qu'il déboucha par la forêt appelée aujourd'hui Batsfa. Cette forêt, convertie en parc, fait aujourd'hui partie des propriétés de l'évêque. Mais la composition du mot Batsfa, qui dérive par contraction de Batsfalva ou Batsfalu, c'est-à-dire village de Bats, prouve qu'il y avait jadis à cet endroit un village. Je dois ces notions topographiques, et celles qui concernent la colline de Fœldwar, au baron de Mednyanski.

VII. — Page 81.

Ce que dit l'historien Petschewi d'une fontaine creusée au pied de la colline, et d'un kœschk bâti sur la cime, se trouve confirmé par l'état actuel des lieux. On voit en effet s'élever du milieu de la plaine de Fœldwar une colline assez haute, sur laquelle Souleïman fit dresser sa tente; les habitans du comitat de Baranya l'ont, en mémoire de ce fait, appelée Sátaristye, du mot hongrois Sátor, c'est-à-dire la tente (en turc *Tschadir*); la fontaine bâtie au bas de la colline a pris le nom de Tœrœk-Kutya, c'est-à-dire fontaine turque (le mot turc qui signifie fontaine est *kouyou*).

VIII. — Page 83.

Ali et Solakzadé placent, contre toutes les règles adoptées par les Ottomans, le beglerbeg de Roumilie sur la droite, et celui d'Anatolie sur la gauche, tandis que, s'ils eussent commandé les deux ailes, c'eût été dans l'ordre inverse. Mais Souleïman, comme on le voit dans Petschewi, rangea cette fois son armée sur trois lignes.

IX. — Page 84.

« De prœlio ad Mohacz nota Sambucci, dans Kovachich, *Scriptores rerum hungaricarum minores*, t. I, p. 27. » En comparant les historiens ottomans, on voit que tout se passa ainsi que nous l'avons rapporté. Seulement il est faux que Souleïman ait pris la fuite, et que l'usage se soit établi depuis lors d'attacher les Sultans sur la selle de leur cheval aux jours de combat.

X. — Page 85.

Broderith, Istuanfi. Djelalzadé, le grand nischandji, donne, f. 100, aux Hongrois les quinze sobriquets suivans : *Djehenem ayin*, *Hadjim temkin*, *Diw missal*, *Sahibi falal*, *Khinzirler*, *Pelidler*, *Kanidler*, *Khabiszler*, *Kelbler*, *Kafirler*, *Fadjirler*, *Fassikler*, *Mounafikler*, *Diw siretler*, *Soulani souretler*, c'est-à-dire ceux qui ont adopté les usages de la Gehenna, ceux dont l'enfer est la patrie, ceux qui ont la nature des démons, les extravagans, les cochons, les obstinés, les entêtés, les misérables, les chiens, les infidèles, les criminels, les méchans, les hypocrites, les embrouillés, ceux qui ont les mœurs des démons et paraissent sous la forme des diables tourmentans.

XI. — Page 87.

Le *Journal* nomme les messagers-d'état suivans : pour Constantinople, Yaroulou Houseïn; pour Brousa, Djindi

Houseïn; pour Damas, Korkoud; pour le Caire, le mouteferrika Mohammedbeg, frère d'Ayas-Pascha; pour Diarbekr, Deli Iskender; pour la Karamanie, Douzeni-güzel Sinan; pour Haleb, Kœr Djâfer; pour Andrinople, un jeune esclave mamlouk du nom de Djelb. Voy. la lettre de victoire, dans le *Journal* de Souleïman, nº 33, 112; celle adressée par le Sultan au vizir, kaïmakam de Constantinople, et une autre écrite après la conquête d'Ofen, se trouvent dans le *Destouroul-Inscha* du reïs-efendi Sari-Abdoullah, nº 138 et 139. Kemalpaschazadé, f. 59.

XII. — Page 88.

Le *Journal* de Souleïman. Le rapport de l'ambassadeur vénitien, dans Mar. Sanuto, t. XLIII, dit : « Lo Turcho e » stato in persona in Buda e Pest, e ha sacheggiato quelle do » cittade, delli popoli ne ha amazzati tutti li vecchi (les pri» sonniers faits à Mohacz) e le donne vecchie, salvando solo » li fantolini e quelli menando via colle donne giovine. Fin » alle gaterade delle finestre portato via per barcha tutto, e » poi fatto questo ha posto a fuogo e fiamma tutte do quelle » cittade. » Kemalpaschazadé, f. 67, donne une description toute poétique du château royal d'Ofen; il évalue la longueur du pont à neuf cent quatre-vingts aunes. D'après cet auteur et Djelalzadé, ce serait aussi dans la plaine de Mohacz que les Hongrois, commandés par le roi Bela, auraient été défaits par les Mogols. Djelalzadé, f. 99, appelle le roi de Hongrie *Kourskoul*. Kemalpaschazadé, f. 44, dit que les Tatares, sous Bereketkhan, avaient pénétré jusque dans la plaine de Mohacz. Petschewi, à l'occasion de la bataille de Mohacz, énumère les sept grandes batailles livrées depuis l'établissement de l'islamisme, et cite celle de Mohacz comme la plus importante, la plus grande et la plus glorieuse de toutes; ces batailles sont : 1º celles de Tschaldiran, 2º de Kossovo, 3º de Kadésia, 4º celle que livra Yakoub

Ben Yousouf, l'émir des Al-mowahidin, à Alarcos en l'année 1195, et dans laquelle périrent, suivant le même Petschewi, quarante-six mille infidèles sur trois cent mille; 5° la bataille de Mâmouriyé, entre Théophile et Motewekkil; 6° celle que livra Melekschah aux Ouzes, dans le Khorassan; 7° la bataille de Salaheddin contre les chrétiens, en Syrie.

XIII. — Page 89.

Dans le rapport allemand imprimé immédiatement après la bataille de Mohacz, et qui a pour titre : « Hernach volgt » des Bluthundts, der sich nenndt ein türkischen Kaiser, » gethaten, so er und die seinen nach eroberung der Schlacht » auf den XXVIII (29) Augusti nechstvergangen geschehen in » unsern mitbrüdern der ungrischen Landschaften gans un- » menschlich triben hat und noch teglich tut (avec deux » gravures en bois). » On lit dans ce rapport relativement à Fünfkirchen : « Als sie nun wie die gehorsamen dahin » kommen seyn, hat sye der angezaygt Woscha (Pascha) das » christenlich volk alles bey einander zerthailen, und zu » tod schlagen lassen. »

XIV. — Page 92.

Solakzadé, f. 106. Ali, dans sa *Biographie des poëtes contemporains* de Souleïman, f. 333; Latifi, *Biographie des poëtes turcs*, p. 263. Sagredo, Verdier, Ricaut, Giovio, Ulloa, Knolles, ne sauraient servir de sources pour la campagne de Hongrie; mieux vaudrait consulter : *Oratio protreptica Cuspiniani cum descriptione conflictus quo periit Rex Ludovicus et qua via Turcus Solomes ad Budam usque pervenerit ex Alba Græca*; ensuite, *Jo. Antonii Flaminii conflictus ille pannonicus cum Turcis, in quo Pannoniæ Rex interiit*; et enfin , *Camerarii de clade accepta ad Mogacium*.

Journal de la troisième campagne de Souleïman en Hongrie. Bataille de Mohacz, en 932 de l'hég. (1526).

Mois d'avril (redjeb).

23 avril (11 redjeb, un lundi), départ de Constantinople; l'armée s'arrête à Halkali binar. 24, Tschataldjé. 25, elle passe à côté d'Indjighiz, et fait halte à Tikourlü. 26, Karli. 27, Ahmedbeg. 28, Khadim. 29, Ouloufedjiler. 30, Mahmoudaga.

Mois de mai (schâban).

1er, Khasskœï. 2, Memak. 3, halte; l'empereur s'établit dans un seraï. 4, repos. 5, diwan; l'ambassadeur moldave apporte le tribut. 6, diwan. 7, halte; le kiaya et le defterdar de Roumilie sont envoyés en avant. 8, le Sultan passe la revue de l'armée. 9, repos. 10, un soldat est décapité pour avoir foulé la moisson près du village de Kemal, sur la Maritza. 11, la prairie de Tscheschmé tschaïri; deux soldats, accusés d'avoir volé des chevaux, ont la tête tranchée. 12, l'armée s'arrête à Hissarlik, appelée aussi Begalagi; les janissaires sont dirigés sur Philippopolis. 13 (1er schâban), Sazlüderé; le Saïm-Taschoghli est pendu. 14, Altountschaïri (la prairie d'or). 15, Khaledlü. 16 et 17, Agadj Kourousi. 18, Dermalin. 19, la plaine de Philippopolis; les cavaliers feudataires sont envoyés à Sofia. 20, diwan; le fils d'Akhi-Tschelebi, Seïfoullah, est nommé médecin du Sultan, avec un traitement de soixante aspres par jour. 21, le beglerbeg d'Anatolie rejoint le camp. 22, l'armée arrive devant Philippopolis; halte; le kiaya et le defterdar de Roumilie se mettent en marche vers Sofia, ainsi que les janissaires; on passe un défilé : dans l'après-midi, la campagne est couverte de grêlons de la grosseur d'une noisette. 23, Souleïman enjoint aux troupes d'Anatolie et de Roumilie de prendre la route d'Isladi. 24, Eminé. 25, Tatarbazari, près du pont du Potier (Tschœlmekdji). 26, Karabinar. 27, l'armée passe par le défilé de Kapoulü-Derbend,

et fait halte à Ikhtiman. 28, elle traverse le défilé de Kaziasker; longue marche. 29, elle arrive devant Sofia, avec une pluie battante. 30, halte; tous les ruisseaux débordent et entraînent un grand nombre de tentes; l'empereur se voit obligé de quitter la position qu'il occupe, et de faire dresser ses tentes sur l'emplacement où se trouve celle du grand-vizir. 31, halte; un juge, quatre de ses gens et trois soldats sont mis à mort.

Mois de juin (ramazan).

1er, diwan; quelques begs de Roumilie sont admis au baisemain. 2, repos; parade des begs de Roumilie. 3, pluie; Iflaklar; le grand-vizir se sépare du Sultan et marche en avant. 4, halte. 5, Kariélü Karitsché, défilé; deux silihdars sont décapités pour avoir fait paître leurs chevaux dans les champs non moissonnés. 6, Binarbaschi, en face de Schehrkoeï. 7, défilé de Schehrkoeï; l'armée s'arrête dans le défilé de Nissa. 8, elle sort de ce défilé, et vient dresser ses tentes autour d'un moulin, non loin des bains chauds. 9, elle arrive devant Nissa; les eaux de Semendra étant débordées, on prend la route d'Aladja hissar, sous des torrens de pluie et de grêle. 10, on s'arrête sur les bords de la Morawa, près du village de Despenidj; pluie. 11 (1er ramazan), halte. 12, l'armée campe à Baïrbak, dans le voisinage du défilé d'Aladja hissar. 13, halte; l'empereur chasse. 14, 15 et 16, repos. 17, diwan; 18, on passe à Aladja hissar, et on s'avance en côtoyant la Morawa jusqu'au village de Modjkowidj. 19 et 20, halte; le grand-vizir rejoint le camp de Souleïman, et reçoit ordre de marcher en toute hâte sur Waradin (Peterwardeïn). 21 et 22, repos; les fourrageurs tuent un grand nombre de paysans valaques. 23, halte à Kozarün kizi; la pluie et les inondations continuent. On apprend que les ponts viennent d'être jetés sur la Save. 24, l'armée passe la petite rivière d'Iré, mais les eaux de la Morawa sont tellement grossies, que le passage est impossible. 25, halte.

Marche du grand-vizir envoyé en avant du gros de l'armée.

16 juin, départ d'Aladja hissar. 17, passage de la rivière d'Iré (Ibre?). 19, Kozarün kizi; quatre jours de halte. Quatre Valaques sont empalés pour avoir fait des prisonniers. 23, Korsovikh bazari; la pluie augmente les difficultés de la marche. 24, il pleut jour et nuit; Ibrahim est forcé de s'arrêter, l'eau qui tombe par torrens entraîne des tentes; deux des soldats de Balibeg se noient. 25, Piredjik; l'armée souffre beaucoup de la pluie. 26, Eralia. 27, Ghourdjika; on traverse avec les plus grandes peines, sur des ponts, trois rivières. 28, Ibrahim arrive à Baïghinlü, dans le voisinage de Semendra. 29, Hawala et Eski Hissarlik Baïghinlü. 30, Belgrade.

Mois de juillet (schewal).

1er, Ibrahim-Pascha passe en revue les troupes de Roumilie. 2, halte; nouvelle revue; les feudataires dont l'équipement est trouvé incomplet perdent leurs fiefs. 3, halte et revue. 4, le grand-vizir fait dresser sa tente de l'autre côté du Danube, près de Semlin. Six Valaques pris en maraude sont exécutés. 5, l'armée campe dans le voisinage de Semlin, sur les bords du Danube; arrivée des sandjakbegs de Bosnie et de Hersek. 7, Bozouk kilisé (Busiklicza); l'église de ce village est dévastée. Il gèle dans la nuit de *Kadr*. 8, Slankamen, au confluent de la Theiss et du Danube; Ibrahim est informé que le *maudit* moine Tomori s'est avancé vers Peterwardeïn, avec deux mille hommes, et que le roi est à Ofen. 9, halte; arrivée des généraux des akindjis. L'empereur se rend à Belgrade pour célébrer la fête du Baïram. 10, halte; la flotte turque, composée de huit cents bâtimens et barques, remonte le Danube; les troupes d'Anatolie traversent les ponts et s'établissent près de l'église de Busiklicza. La flotte reçoit à bord les janissaires, sous le commandement de Mikhaloghli, d'Iskenderoghli et d'Yakhschibeg, et continue sa route. 11 (1er schewal, un mercredi), les pages

de l'empereur passent de l'autre côté du Danube. 12, l'armée campe au bord du Danube, dans la plaine de Peterwardeïn. 13, Peterwardeïn. 14, on rassemble des bois pour construire des échelles ; la pluie continue ; combat (il y a quarante-neuf stations de Constantinople à Peterwardeïn). 15, la place est prise d'assaut. Baba-Djâferbeg en apporte la nouvelle à l'empereur, et reçoit pour son message un présent de mille ducats. 16, le beg de Bosnie, Khosrew et Mikhaloghli Mohammed-beg sont envoyés en reconnaissance au-delà du Danube. 17, les soldats d'Anatolie prennent position devant la citadelle. 18, repos. 19, feu continuel des batteries. 20, combat acharné. 21, les troupes, après trois heures d'assaut, sont repoussées, avec une perte de plus de cent cinquante hommes. 22, les églises et les maisons de la ville sont saccagées de fond en comble ; la garnison fait une sortie ; Baltaoghli-Piribeg est surpris et battu ; le camp se rapproche de la forteresse. 23, on livre sans succès un nouvel assaut ; soixante janissaires et six cents soldats restent sur la place. 24, l'empereur envoie un renfort de mille janissaires ; le grand-vizir change de position. 25, l'assaut est ajourné. 26, Houseïn-Tschelebi, beau-père d'Iskender-Tschelebi, reçoit en fief un domaine d'un revenu annuel de soixante-dix mille aspres. 27, deux mines ouvrent une brèche dans les murs de la citadelle ; elle est prise d'assaut ; vingt-cinq hommes seulement périssent dans la lutte. Le grand-vizir fait décapiter cinq cents soldats de la garnison ; trois cents autres sont emmenés en esclavage. 28, le grand-vizir s'avance, et l'empereur s'établit sur l'emplacement qu'Ibrahim vient de quitter : ce dernier revient au-devant du Sultan, et fait porter sur des piques les têtes des soldats hongrois. Les habitans du château-fort de Tscherouk (Cserevics) se rendent à discrétion. 29, Borgaslü kilisé ; le grand-vizir renvoie à Constantinople soixante-quatorze invalides. 30, diwan ; des récompenses sont distribuées aux begs de l'armée. Le beg de Semendra part pour Zwornik aveo ordre de sommer les châteaux-forts, bâtis sur les rives de la Save, de faire leur soumission ; on reprend la

route d'Ofen. Yahya-Paschaoghli est surpris dans le voisinage d'Illok; il reste vainqueur, et ramène trente prisonniers et trente têtes. 31, on passe à côté du fort de Tscherouk et on campe sur les bords du Danube.

Mois d'août (silkidé).

1er, Illok. L'empereur défend à l'armée de saccager les villages voisins. 2, halte. 3, ordre aux voïévodes de la Valachie et de la Moldavie de terminer leurs différends; l'empereur réitère sa défense d'incendier les villages. 4, halte. La citadelle d'Illok est assiégée dans les règles; on ouvre les tranchées et on dresse les batteries. 5, le siége continue. 6, l'empereur vient lui-même reconnaître la citadelle. 7, vers midi, la garnison demande un délai pour capituler; le Sultan lui accorde jusqu'à la fin du jour. 8, trois infidèles se présentent au camp, et trois yahyabaschis, accompagnés d'un tschaousch, sont admis dans la citadelle, et arrêtent les bases de la capitulation. Les habitans d'Erdœd et d'Osbek sur la Drave font leur soumission. Douze infidèles d'Illok sont revêtus de kaftans. 9 (1er silkidé, un jeudi), le grand-vizir s'avance avec son camp; l'empereur à son arrivée l'admet au baise-main. Proclamation du Sultan. 10, l'armée s'arrête à Doukin, appelé le *Trône de la vieille femme;* la pluie ajoute aux difficultés de la marche. 11, on passe à côté du château de Szotin, sur le Danube; halte près d'un grand monastère. 12, Vukovar. 13, le château-fort de Bourouhouk (Morcoviza?); les bagages sont transportés sur les derrières de l'armée, de peur de surprise de l'ennemi. 14, marche forcée sur Essek; 15, camp sur le bord de la Drave. L'empereur ordonne de jeter un pont sur cette rivière, et surveille lui-même l'exécution des travaux. 16, continuation des travaux. 17, la tête du pont est construite, mais les pontons ne sont pas encore établis. 18, le grand-vizir se promène à cheval avec le Sultan, puis ils surveillent ensemble les travaux. 19, le pont étant achevé, les paschas sont admis à l'audience du

grand-vizir. 20, le grand-vizir se rend de nouveau chez l'empereur, qui tient conseil avec lui; un des voïévodes des corps commandés par Yaya-Paschaoghli Balibeg, Kourdoghli de Belgrade, passe le pont avec cent cinquante des siens pour attaquer les vedettes des infidèles, et ramène sept prisonniers; il reçoit un timar d'un revenu de neuf mille aspres. 21, Yahya-Paschaoghli, Balibeg et Khosrewbeg de Bosnie, passent le pont, ainsi que le grand-vizir et tout le reste de l'armée. 22, le grand-vizir et l'empereur traversent la Drave. 23, on attend les troupes d'Anatolie; Essek est livrée aux flammes et le pont détruit. 24, halte sur les bords d'un lac, pluie continuelle. 25, halte. 26, marche longue et pénible à travers des marais, des étangs. Perte d'une partie du bagage et d'un certain nombre de bêtes de somme. 27, l'armée s'arrête afin d'attendre les équipages. 28, repos; l'empereur fait savoir qu'on livrera bataille le lendemain. Un jeune soldat est décapité, pour s'être avancé sans en avoir reçu l'ordre. Le vizir se rend à plusieurs reprises dans la tente du Sultan. 29, on dresse le camp dans la plaine de Mohacz (ici se trouvent les détails de la bataille). 30, l'empereur sort à cheval; proclamation qui enjoint aux soldats de conduire devant la tente du diwan tous les prisonniers. 31, l'empereur, assis sur un trône d'or, reçoit les hommages des vizirs et des begs; massacre de deux mille prisonniers. La pluie tombe par torrens.

Mois de septembre (silhidjé).

1er, le defterdar de Roumilie reçoit l'ordre de faire inhumer les corps des infidèles. 2, repos à Mohacz; vingt mille fantassins et quatre mille cuirassiers de l'armée hongroise sont ensevelis. 3, Mohacz est livrée aux flammes; l'armée traverse un lac avec les plus grandes difficultés; comme il n'y avait qu'un seul pont, à peine un quart des bêtes de somme put suivre l'armée. 4, ordre de massacrer tous les paysans qui se trouvent dans le camp; les femmes seules sont exceptées.

Défense aux akindjis de marauder. Des lettres de victoire sont expédiées pour la Roumilie, l'Anatolie, la Syrie, l'Egypte, le Diarbekr, le Kurdistan, la Moldavie et la Valachie. 5, halte aux trois ponts. 6, on passe par Tolis (Tolna). Halte sur la rive du Danube. 7, Miané; on passe près d'une grande ville, puis on campe sur les bords du Danube. 8 (1er silhidjé, un samedi). 9, halte. 10, Ofen. 11, repos. L'empereur inspecte la forteresse avec Ibrahim. 12, seconde visite des lieux. 13, l'empereur sort de la ville; il fait jeter un pont sur le Danube. 14, un incendie éclate à Ofen, malgré les mesures prises par le Sultan. Le grand-vizir accourt pour éteindre le feu; ses efforts sont inutiles. 15, le Sultan et le grand-vizir vont au château de chasse du roi. Les canons de la forteresse et les statues d'airain qui ornaient le palais du roi sont transportés par eau à Constantinople. 16, musique et festin dans le palais. 17, l'empereur se rend au château de chasse du roi. 18 (10 silhidjé, premier jour du Baïram), nouveau festin; cérémonie du baise-main. 19, fête dans le parc du roi. 20, le beg de Semendra, Khodja, et son frère Mohammedbeg, passent les premiers le pont nouvellement jeté sur le Danube, et campent en face de l'île : une partie de l'armée suit le mouvement, conduite par le grand-vizir, et s'arrête à Pesth. 21, le passage des troupes continue; le Sultan défend de livrer aux flammes le palais du roi, qu'il a honoré de sa présence, et y établit un poste de janissaires. 22, le passage des troupes continue; les juifs expulsés d'Ofen sont dirigés sur Constantinople. Les Hongrois remplacent les janissaires dans la garde du palais. 23, le pont se rompt pendant la nuit en trois parties, dont deux sont englouties. L'arrière-garde de l'armée, sous les ordres de Mikhaloghlibeg, de Khosrewbeg et d'Omarbeg, traverse le fleuve sur des barques. 24, on annonce le départ pour le lendemain. 25, l'armée, en marche dès le matin, s'arrête à trois milles de la ville, et non loin du Danube. 26, l'armée file entre des lacs et de magnifiques prairies, et va camper quatre lieues et demie plus loin. La station n'of-

frant aucune source d'eau potable, un grand nombre de chevaux périssent. 27, manque d'eau et de vivres; le kilo d'orge se vend jusqu'à cent vingt aspres (deux ducats deux cinquièmes); le kilo de farine se vend jusqu'à deux cents aspres (quatre ducats). La pluie tombe en abondance, et la mortalité continue parmi les chevaux. 28, après une marche forcée, l'armée arrive à Szegedin, sur les bords de la Theiss. Les habitans de la ville s'étaient enfuis sur l'autre rive; on fait cependant beaucoup de butin, et un grand nombre de prisonniers. L'empereur arrive à Batz (sur la Mosztonya?); le bourg est emporté d'assaut, livré au pillage et incendié; le grand-vizir reçoit cinquante mille moutons pour sa part du butin, et le defterdar vingt mille. 30, l'armée dresse son camp sur la Theiss, en face de Szegedin.

Mois d'octobre (moharrem).

1er, halte près d'un petit château sur la Theiss. 2, devant Titel. On reçoit la nouvelle que Deli Radisch a fait une centaine de prisonniers sur les derrières de l'armée; aussitôt Khosrewbeg est envoyé à l'arrière-garde; le maudit palatin Nádor Ispány harcelle également l'armée. On amène plusieurs prisonniers. Marche de trois lieues. 3, on fait trois lieues et demie, et on arrive devant Peterwardeïn au pied du mont Frasca; dès la veille, un pont avait été commencé par l'avant-garde. 4, proclamation qui enjoint à tous les soldats de payer le pendjik (taxe des esclaves), sous peine de se voir enlever leurs prisonniers. 5, on apporte du bois pour continuer les travaux du pont. L'empereur arrive devant une place (Badjna Bacsania? Becse?) fortement retranchée, et s'en empare après une lutte acharnée où périrent l'aga des janissaires, Schedjaa, le tschaousch des janissaires, le samsoundji-baschi et quelques yahyabaschis; plusieurs agas sont blessés dans ce combat, et un grand nombre de sipahis tués. 6, halte. Le kiaya et le defterdar commencent la revue des troupes. 7, arrivée de l'empereur, qui d'Ofen avait gagné Peterwardeïn en onze étapes;

il s'était arrêté un jour à Becsne, et deux vis-à-vis de Peterwardeïn; en tout quatorze jours de marche. Le kapidji-baschi Mohammed est nommé aga des janissaires; les travaux du pont s'avancent avec rapidité. 8 (1er moharrem), le pont étant achevé, une partie de l'armée traverse le fleuve; le reste est passé en revue. 9, l'empereur passe le pont; à la nouvelle d'une révolte dans l'Itschil (Cilicie), le beglerbeg d'Anatolie reçoit ordre de partir. 10, l'empereur campe près de Slankamen; Ibrahim envoie des garnisons à Wardeïn et Illok. 11, l'armée passe à Bosoukkilisé. 12, Belgrade. 13, Eski-Hissarlik. 14 et 15, Semendra; l'armée dresse son camp à Latschitschi; marche forcée. On jette un pont à Kowilodj, sur la Morawa; l'empereur traverse le pont avec toute son armée, et arrive dans l'après-midi à Kowilodj. 16, Sopoiyitsché; marche très-longue. 17, Parakin. 18, l'armée campe en-deçà de Nissa, qu'elle n'a pu atteindre à cause des difficultés de la route. 19, elle va camper au-delà de cette ville, près des bains chauds, à l'entrée du défilé. 20, on entre dans le défilé de Nissa, et on s'arrête dans les montagnes; le tschaousch Yarali-Houseïn, arrivé de Constantinople, confirme la nouvelle de l'insurrection dans l'Itschil. 21, l'armée passe près de Schehrkœï, et s'arrête à Kadidj, à l'entrée du défilé. 22, 23, halte. 24, elle campe à Sofia. 25, 26, 27, 28 et 29, séjour dans cette ville. 30, l'empereur passe le pont de Philippopolis, et s'arrête près du village de Kadindjé, sur les bords de la petite rivière d'Istanmaca, suivi du grand-vizir. 31, halte.

Mois de novembre.

1er et 2, l'empereur entre dans Andrinople et descend au seraï impérial; après un repos de huit jours, il se remet en route le 9 novembre (3 safer, un vendredi); trois jours après, le 12 novembre, il nomme grand-écuyer de sa maison le silihdar Roustem-Aga. 13, Souleïman fait son entrée à Constantinople.

XV. — PAGE 97.

Tschiplak, Tschirlak, Ouschak, Torlak, c'est-à-dire des paysans ou des moines nus et déguenillés. Il est plusieurs fois question des Torlaques dans les anciens auteurs européens qui ont écrit l'histoire des Ottomans, tels que Giovio et Menavino. Boissard (*Vitæ et icones Sultanorum*, p. 95) donne même le portrait de Torlaces Dervisius. L'historien Djelalzadé assista comme secrétaire à ce diwan dont il rédigea le protocole, f. 118.

XVI. — PAGE 103.

Ali, dans la liste des begs de Souleïman, f. 295, nous a laissé beaucoup de détails sur ce Khosrewbeg, qui administra la Bosnie pendant trente ans; et il raconte l'investiture de Mourad dans le sandjak de Knin.

XVII. — PAGE 107.

Cette indication prouve que le ducat valait alors 50 aspres; car 28 *summæ argenti* font 2,800,000 aspres, le yük (*summa*) étant de 100,000 aspres.

XVIII. — PAGE 110.

Voici le nom de vingt-quatre de ces villes : Belgrad, Sabacz, Slankamen, Wardeïn, Illok, Serend, Atzia, Vednek, Kruppa, Yaïtzé, Zwetzy, Banyalouka, Semlin, Onova, Irek, Zenzeneth, Petsché, Orsowa, Nibaldi, Scardona, Udbiné, Szegedin, Novigrad et Zadwin.

XIX. — PAGE 113.

Djelalzadé, f. 124 à 127; la fin de cet écrit remplit presque tout un tiers du diplôme, dont le commencement fourmille de citations et de proverbes arabes, tels que ceux-ci :

Touti el mülk men tescha, c'est-à-dire, « Dieu donne l'empire à qui il veut. » *Ma yeftahallah lin-nasi min rahmetin fe la moumsikoun lehou*, c'est-à-dire, « ce que Dieu répand de miséricorde sur les hommes ne saurait être imité par personne. » *Yekhtass bi rahmetihi men yescha*, c'est-à-dire, « il distingue par sa miséricorde qui il veut. » *We refaanahou mekanen aalien*, c'est-à-dire, « et nous l'avons élevé à une place sublime. » *Refaana baazikūm fewki baazin deredjatin*, c'est-à-dire, « et nous avons élevé quelques-uns de quelques degrés au-dessus de quelques autres. » *El hamdou lillahi ellezi hedeïnahou li haza*, c'est-à-dire, « Dieu soit loué, qui nous a fait ce don. » *In allahou yehabb maali-eloumouré*, c'est-à-dire, « Dieu aime les grandes actions. » *We lakad istafaïnahou fid dünya*, c'est-à-dire, « nous l'avons choisi dans ce monde. » *We ma minna illa makamoun maaloumoum*, c'est-à-dire, « c'est de nous seul que vient cette place bien connue. » *Essabikouné essabikouné*, c'est-à-dire, « ceux qui se hâtent arrivent les premiers. » *Iza iradoullahou bi melekin khaïren djaalé lehou weziren salihen iza nesa ezkerehou we iza ezkerehou aanehou*, c'est-à-dire, « lorsque Dieu veut du bien à un roi, il lui donne un vizir loyal qui lui rappelle ses devoirs quand le roi les oublie, et qui lui prête assistance quand il les remplit. »

XX. — Page 116.

Souleïman n'ayant paru que le 3 septembre devant Ofen, et cette ville ne s'étant rendue que le 8, il est clair que les historiens hongrois et autrichiens font erreur lorsqu'ils fixent au 29 août l'occupation de la place; ils se trompent encore lorsqu'ils prétendent que ce jour a été signalé par toutes les victoires que Souleïman a successivement remportées, et qu'ils veulent rapporter à la même date la prise de Rhodes, qui eut lieu le 25 décembre. Le journal de Souleïman détruit tous les doutes qui pourraient encore exister sur les dates de ses victoires.

XXI. — Page 118.

Pessel (dans *Lewenklau*, p. 460, Francfort, 1595) et Labach; le premier était héraut, le second secrétaire de guerre de Ferdinand, tous deux témoins oculaires du siége, ainsi que Didaco Serava, son gouverneur des pages, Ribischi, son jurisconsulte, Meldeman de Nüremberg et de Leyhe. Le *Rapport* de Didaco et celui de Leyhe sont imprimés, le premier dans Schardius, Reusner et Wagner, le second dans les *Pièces relatives à la diplomatie servant à l'étude du droit allemand*. Leipsik, 1717. Nous avons suivi de préférence, pour cette partie de l'histoire, les six auteurs dont voici les noms : Istuanfi, Jovius, Velius, Stella, Soiterus a Vinda, Roccoles et Ulich. Parmi les historiens ottomans, nul n'est aussi complet et aussi fidèle que l'auteur du *Journal* de Souleïman; Meldeman, outre la description du siége, donne un plan détaillé de la ville et du camp des Turcs, dans l'ouvrage aussi rare que précieux dont voici le titre : *Kurzer Bericht über die recht wahrhaftig Contrafactur türkischer Belagerung der Stat Wien, wie dieselbig anzusehen und versteen sey, welche zu rhum, preyss, lob un eer gantzem Rœmischen Volk, gemeyner Ritterschaft und insonderheyt einem erbarn Rath der Statt Nurenberg durch Nikolaus Meldeman yetzt verfertigt, getruckt und aussgangen ist.*

Journal de la quatrième campagne de Souleïman contre Vienne, 935 (1529).

Mois de mai (ramazan).

10 (lundi 2 ramazan), départ de Constantinople, camp à Halkali binar. 11, Tschataldjé; le corps des solaks reçoit un présent de trente mille aspres; le fils du beg franc de Galata (Gritti) reçoit du Sultan un prêt de trente mille ducats et de trois cent mille aspres. 12 et 13, pluie battante; grand froid; halte. 14, l'armée arrive à Kaba Sakal, près d'Indjighiz. 15, Hediklü. 16, Karli. Le kapidji-baschi Mohammed reçoit

un présent de six cents ducats, pour avoir dressé le trône de l'empereur au-dessus d'une masse d'eau. 17, village d'Ahmedbeg; les tschaschneghirs, les mouteferrikas et les agas prennent les devans; les nischandjis, les kadiaskers et les defterdars marchent devant la queue de cheval du Sultan. 18, ne pouvant atteindre Ouloufedjilerkoeï, l'armée s'arrête à Hamzakoeï. 19, Khasskoeï; longue marche. 20, Andrinople. 21 et 22, halte. 23, diwan. 24 et 25, halte; arrivée du beglerbeg d'Anatolie Behram-Pascha. 26, le juge et le khatib de Kizilaghadji Yenidjé sont pendus pour avoir détourné de l'argent. 27, halte, diwan; Behram-Pascha est admis au baise-main. 28, halte. 29, marche au milieu d'une pluie battante. 30, deux journées de marche en une seule; on campe dans la plaine de Tschermen. 31, Beg Olahi.

Mois de juin (schewal).

1er, Sazlüderé. 2, Keklik. 3, prairie de Khaledlü. 4, Dogowidja; très-longue marche. 5, Philippopolis. 6 et 7, halte, pluie. 8 (mardi, 1er schewal), halte; Ayas-Pascha, Kasimbeg, le beglerbeg d'Anatolie Behram, le kadiasker Kadri-Tschelebi, le nischandji et le defterdar du Sultan sont invités à un festin dans la tente du grand-vizir, à l'occasion de la fête du Baïram. 9, pluie. 10, 11, halte; les eaux de la Marizza s'élèvent au-dessus du pont; des hommes et des chevaux sont noyés; un grand nombre de soldats passent deux jours et deux nuits sur les arbres où ils étaient montés pour échapper à l'inondation. 12 et 13, halte. 14, l'armée se remet en marche. 15, elle campe près de Kouroutschaï, au-delà de Philippopolis. 16, Karabinar. 17, Manendler. 18, Ikhtiman. 19, Karamankoeï. 20, Sofia. 21, 22, 23 et 24, halte, pluie. 25, la tente du Sultan est envoyée en avant. 26, on arrive près d'Iflaklarkoeï, village habité par des Valaques; le grand-vizir prend les devans. 27, l'armée campe en-deçà du défilé de Karielü Karidjé; Ibrahim arrive sur les bords de la Soukova (Succi?).

28, il campe aux environs du village d'Ouzour, vis-à-vis Schehrkœï. 29, près des bains chauds de Nissa. 30, il passe le défilé de Schehrkœï et arrive sous les murs de Nissa.

Mois de juillet (silkidé).

1er, Nissa. 2, Werlüderé. 3, Aladjahissar. 4, halte. 5, l'armée campe devant Serloudj à l'entrée du défilé. 6, passage de l'Iré. 7 (mercredi 1er silkidé) et 8, on campe sur les bords de la Morawa. 9, Banitdjené; le grand-vizir dresse ses tentes dans le voisinage de Kourschowidja Bazari, près de Lipanidja et Erlanik. Du 10 au 13, halte. 14, l'armée vient camper à Kourschoviza Bazari; le grand-vizir près d'Ak Kilisé. 15, l'empereur arrive à Baldjik; le grand-vizir à un village plus éloigné. 16, l'empereur à Ak Kilisé, le grand-vizir à Hissarlik. 17, l'empereur à Belgrade, le grand-vizir à Hawala. 18, halte de l'armée en Syrmie; le grand-vizir à Semlin. 19, halte. 20, Eski Hissarlik; exécution d'un sipahi accusé d'avoir fait paître son cheval dans les champs ensemencés. 21, le Sultan arrive près de Hawala; le grand-vizir laisse reposer les troupes. 22, l'armée atteint Semlin. 23, diwan. 24, halte; les troupes d'Anatolie se réunissent à l'armée. 25, halte; le grand-vizir reprend sa marche. 26, Rouitsché (probablement Obriesch). 27, deux marches en un seul jour; Sabacz. 28, Barca (peut-être Jarak), sur la Save. 29, on va camper au-delà de Mitroviz. L'empereur reçoit du Diarbekr la nouvelle que le schah Tahmasp a fait périr Soulfikar, à Bagdad. 30, Loradolokdja; longue marche. Le château-fort de Marovich fait sa soumission. 31, camp près de Vukovár; pluie continuelle.

Mois d'août (silhidjé).

1er, 2 et 3, halte; le Sultan fait construire plusieurs ponts. 4, on campe à Lorah. 5, l'armée arrive sur les bords de la Drave, près d'Essek. 6 (vendredi 1er silhidjé), Moresch. A cet

endroit, il est impossible de jeter un pont sur la Drave, à cause du débordement des eaux; on est obligé de remonter la rivière pendant toute une journée de marche. 7, le grand-vizir reste sous les murs d'Essek; ordre de combler les marais avec des fascines pour le passage de l'armée, et défense d'incendier les villages ou de faire des esclaves. 8, halte. 9, les marais sont comblés; les infidèles font plusieurs prisonniers. 10, un pont est jeté sur la Drave; les troupes s'y présentent avec une telle précipitation, qu'un grand nombre de bêtes de somme périssent dans la rivière. 11, l'empereur reste en-deçà du pont. Grandes difficultés pour le passage de l'armée. 12, l'empereur fait dresser sa tente à la tête du pont. 13, il passe sur l'autre bord. 14, halte; passage des troupes d'Anatolie; pluie. 15 et 16, halte; ouragan, neuf hommes tués par la foudre. Toutes les troupes ayant passé la Drave, le Sultan fait couper le pont. Plusieurs begs hongrois viennent présenter leur hommage; le passage avait duré six jours. 17, le Sultan arrive devant le fort de Baranyavár, près de Mabas jordi, sur les bords d'un lac. 18, Mohacz; le grand-vizir se porte avec une escorte de plus de cinq cents hommes à la rencontre du roi Zapolya. 19, halte; le roi est admis à l'audience du Sultan. 20, l'armée campe devant Sik (probablement Bataszek, près de Kœvesd), à Kestoudjé; l'armée évite, par un long détour, le marais qu'elle avait traversé dans la campagne précédente. Orage. Koudjouk-Balibeg, beg de Zwornik, est envoyé avec cinq cents cavaliers auprès d'un des begs hongrois, pour ramener au camp Pierre Pereny, gardien de la couronne de Hongrie, et que celui-ci avait fait prisonnier. 21, halte. On attend l'arrivée de la flottille, chargée de provisions et de vivres. 22 et 23, les infidèles font prisonniers un grand nombre de maraudeurs. 24, halte; pluie. 25, le grand-vizir passe la rivière de Sougsar; le Sultan s'arrête sur les bords de cette rivière. 26, Souleïman passe les quatre ponts établis sur la rivière de Sugzar (Szegzard) et s'arrête devant Szegzard. 27, il entre dans Szegzard. 28, le grand-vizir se remet en marche. 29, on s'arrête à Binitli, sur

le Danube, après une marche difficile à travers les ravins. 30, Beschnow (Besnyœ), sur le Danube. 31, Colavar, sur le Danube; le nouveau diplôme par lequel Ibrahim est nommé serasker est lu dans le diwan.

Mois de septembre (moharrem).

1er, Ab Haloum, sur le Danube, au milieu de marais. 2, Sas Djaloum (Százhalom); trois infidèles, parmi lesquels le fils du despote, viennent baiser la main du Sultan; on acquiert la certitude qu'Ofen refusera de se rendre. 3, l'empereur campe dans les vignes d'Ofen; les habitans de la ville sont déclarés rebelles. 4, l'empereur reconnaît les fortifications; lui et tous ceux qui forment son escorte portent, au lieu de turban, un bonnet de zibeline; cinquante infidèles passent du côté des Turcs. 5 (dimanche 1er moharrem), le vizir monte sur une barque, et fait le tour du fort. On craint une sortie de l'ennemi. 6, le vizir et ses officiers, coiffés du *takié*, ou bonnet militaire, font une nouvelle reconnaissance. 7, une des portes de la forteressse est prise. 8, on livre un assaut, bien que la brèche ne soit pas encore praticable; les infidèles capitulent. Les janissaires réclament une gratification; émeute dans laquelle ils blessent à coups de pierre le segbanbaschi et quelques autres officiers. 9, on vend au camp un grand nombre de prisonniers. 10, les soldats saisissent les prisonniers allemands au moment où ils sortent de la ville; le plus grand nombre est massacré; quelques-uns seulement parviennent à s'échapper, et à gagner la campagne à toute bride. Le vizir lève son camp. Marché des esclaves. Halte au vieux Ofen. Khosrewbeg est laissé dans Ofen avec cinquante janissaires. 13, l'empereur chasse. 14, le segbanbaschi installe le roi Yanousch; pluie; distribution de vêtemens d'honneur. Yanousch fait au segbanbaschi un présent de deux mille ducats, et de mille à la troupe des janissaires. 15, l'empereur reste; le vizir se rend à Gran; il entre dans un défilé après une marche de

trois lieues et demie. 16, il passe à Nova Silou (probablement Neudorf ou Novoszello); le beg de Semendra envoie au camp plusieurs prisonniers; le Sultan reçoit la nouvelle que les infidèles quittent Vienne. 17, on passe un pont près de Komorn. 18, château-fort de Parakan. Yaya-Pascha envoie des prisonniers. 19, Gyœr (Raab); on passe devant la ville. Mohammedbeg empêche l'ennemi d'incendier le pont. 20, l'empereur passe le pont de Gyœr, le vizir celui jeté sur l'Aksou. 21, château d'Istergrad (Presbourg); marche difficile; les infidèles harcellent l'armée par un feu continu. 22, l'armée passe trois rivières et traverse de nombreux marais; d'Altenbourg (Ovár) on arrive sur la frontière de Hongrie. L'armée entre sur le territoire allemand où elle trouve des vivres en abondance. 23, elle s'avance à deux lieues au-delà d'Istergrad; revue. L'empereur se met en colère contre les alaïbegs dont les cadres sont incomplets. 24, Bourouck (Bruck). Yaya-Paschaoghli est envoyé en reconnaissance vers la ville de Vienne. Escarmouche avec la grosse cavalerie des Allemands devant les murs; envoi au camp de quelques têtes de soldats chrétiens. 25, Bruck; on traverse de petites rivières; anniversaire du départ d'Ofen, après la campagne de Mohacz. 26, le Sultan s'arrête; le vizir prend le chemin de Vienne. 27, l'empereur se met en marche et arrive devant la ville. Il pleut pendant toute la nuit. 28, sortie de la garnison de Vienne; un tschaouch, deux yayabaschis et quelques janissaires sont tués. 29, repos; les infidèles font une sortie, mais ils se retirent aussitôt que la cavalerie monte en selle. 30, pluie froide et vent. Le boulouk-baschi Perwanébeg monte à l'assaut avec ses troupes.

Mois d'octobre (sâfer).

1er, le vizir se rend avec Kasim-Pascha et tous les agas chez l'empereur. 2, Mohammed, beg de Semendra, repousse une sortie des assiégés; il leur tue trente hommes, et en fait dix prisonniers. 3, plusieurs janissaires sont blessés dans le fossé;

le soubaschi Kasimbeg reste sur la place. 4, vive canonnade des assiégés; un boulet tombe dans la cuisine du kiaya de Roumilie. 5 (mardi, 1er sâfer), les begs de Semendra et de Bosnie reçoivent l'ordre de miner les murs, et les troupes d'Anatolie sont occupées à combler les fossés avec des fascines. Arschik (Simon Litteratus Athinai), le plus savant parmi les begs des infidèles, vient rendre hommage à l'empereur. 6; sortie des assiégés; cinq cents hommes sont tués, au nombre desquels l'alaïbeg de Gustendil. 7, les travaux des mineurs et la canonnade continuent; on apprend que tous les grands du royaume se trouvent réunis dans la forteresse. 8, arrivée au camp de plusieurs transfuges; les paschas et les agas restent toute la nuit sur pied, de peur d'une surprise. 9, on fait jouer deux mines; assaut inutile aux deux brèches; lutte opiniâtre, surtout du côté du pascha de Semendra. 10, le vizir se présente devant l'empereur; au sortir de l'audience, tous les agas l'accompagnent. L'ennemi évente deux autres mines. 11, on fait jouer une mine; mais la brèche n'offrant pas assez de largeur, les begs d'Yanina et d'Awlona montent seuls à l'assaut. 12, deux nouvelles mines ouvrent de grandes brèches; conseil des begs de Roumilie dans la tente du vizir; le froid et le manque de nourriture se faisant de plus en plus sentir, la retraite est décidée; mais on s'apprête à tenter avant le départ un dernier effort. L'empereur promet une gratification de mille aspres à chaque janissaire. 13, l'assaut est annoncé; l'empereur inspecte les brèches. 14, jeu des mines et nouvelles brèches. Diwan; assaut infructueux; les ordres sont donnés pour retourner à Constantinople. 15, les assiégés font une sortie du côté du pascha de Semendra. On transporte l'artillerie à bord de la flottille; les coureurs ramènent au camp un grand nombre de prisonniers; les janissaires reçoivent la gratification promise; 16, départ de Vienne. Diwan; baise-main; distribution de récompenses et de faveurs; un héraut est député par la garnison, et demande qu'on épargne les prisonniers; ils sont rendus à la liberté. Pour reconnaître ce procédé, les infidèles

renvoient au camp trois Musulmans qu'ils avaient gardés dans leurs murs. 17, l'armée arrive à Bruck; neige. 18, on passe les trois ponts près d'Altenbourg; une quantité de bagages assez considérable, et une partie des équipages d'artillerie, sont perdus dans les marais. 19, grand embarras pour le passage du Danube. La neige continue à tomber. 20, l'empereur passe deux ponts; il s'arrête près de Gyœr. 21, le passage de deux autres ponts offre de nouvelles difficultés. Le vizir fait embarquer à Altenbourg ce qui reste d'artillerie, et met le feu aux chariots. 22, l'armée vient camper devant Komorn, sur les bords d'un lac, après une marche pénible. 23, on laisse de côté Tata, sur le Danube; on dresse le camp le long du rivage. Aucun des alaïbegs ne s'étant présenté chez l'empereur, il en fait arrêter trente, pour les punir de cette négligence. 24, l'armée campe dans un défilé entre Gran et Ofen. 25, le roi Yanousch se porte à la rencontre du Sultan; les troupes d'Anatolie passent le pont jusque vers minuit. 26, la tente de l'empereur est dressée sur l'autre rive du Danube. 27, il passe le pont d'Ofen, et campe en face de Pesth; derrière lui est l'armée de Roumilie; on distribue un kilo de farine et d'orge à chaque soldat de la cavalerie régulière (boulouk). 28, le roi vient complimenter l'empereur sur le succès de sa campagne; départ d'Ofen. Camp à Balba. L'absence des conducteurs jette la confusion dans les troupes, personne ne peut retrouver sa tente. Le fils du doge de Venise (Gritti) reçoit un présent de deux mille ducats. 29, le beglerbeg de Roumilie quitte le commandement de l'arrière-garde, et le transmet au beglerbeg d'Anatolie. 30, ce jour encore l'armée perd beaucoup de bagages, entre autres ceux du grand-vizir. Le grand-vizir réunit les begs, à cheval, et leur montre la couronne de Hongrie, qu'on venait d'apporter au camp. Six mille hommes sont privés de solde, en punition du désordre qui règne dans les bagages. L'empereur s'établit à Nasch sur le Danube. Gritti, Pierre Pereny et Arschik (Athinai) sont envoyés à Ofen, pour mettre la couronne sur la tête d'Yanousch. 31, le Sultan campe sur le

bord d'un lac, près du village d'Aktoï. C'est là seulement que sont amenées d'Ofen les grosses pièces d'artillerie.

Mois de novembre (rebioul-ewwel).

1er, Sangiorgy (Szent-Giœrgy). On abandonne au milieu des marais un nombre considérable de chevaux; beaucoup d'hommes périssent. L'empereur entre en colère contre le tschaousch-baschi et le tschaschneghir-baschi, et réduit leurs fiefs à cinq mille aspres; beaucoup de soldats meurent de faim. 2, l'armée campe au lieu même où l'aga des janissaires, Kasim, avait été tué. 3 (mercredi, 1er rebioul-ewwel), marche forcée. On perd encore des bêtes de somme; le kilo d'orge se vend jusqu'à cent soixante-dix aspres. 4, l'armée campe près du château de Bacs. 5, Waradin; marche forcée; la mortalité continue parmi les chevaux. 6, l'empereur passe le pont près de Peterwardeïn. Le grand-vizir fait la revue des troupes. On perd encore une grande quantité de bagages en traversant le Danube. 7, halte, et nouvelle revue. 8, l'empereur entre dans Peterwardeïn. 9, camp sur les bords du fleuve, près d'une vieille église. 10, arrivée à Belgrade; l'aga des janissaires reçoit l'autorisation de partir. 11, halte; on attend que les travaux de construction d'un pont sur la Morawa, près de Kowilodj, soient achevés. Diwan; l'empereur permet aux begs de retourner dans leurs foyers. 12, on passe à Eski Hissarlik; la pluie tombe avec force; le tschaschneghir-baschi Schedjaa est rétabli dans le grade d'aga. 13, arrivée à Semendra. 14 et 15, l'armée continue sa marche; le Sultan s'arrête dans la ville. 16, Sepodidjé; neige abondante. 17, Schouilek. 18, Gharmetowidj. 19 et 20, Nissa. 21, halte. 22, départ de Nissa; on campe dans le défilé. 23, Souhazor. 24, Schehrkœï, 25, Kaloutene. 26, Iflaklar. 27, Sofia. 28, Ormanlu. 29, Ikhtiman. 30, Akindji.

Mois de décembre (rebioul-akhir).

1er, Toghandji. 2, Philippopolis. 3 (vendredi, 1er rebioul-

akhir), Kounisch; l'aga des janissaires et le mir-aalem arrivent à Constantinople. 4, Semüzdjé. 5, Yenidsché; Ayas-Pascha vient de Constantinople à la rencontre du Sultan. 6, pluie; l'armée arrive à Andrinople. 7, halte; Kasim-Pascha arrive à Constantinople. 8, halte; tremblement de terre. 9, halte; le voïévode de Yanboli, Mahmoud, installé par le defterdar Iskender-Tschelebi, est pendu. 10, 11, halte. 12, l'armée passe à Baba-Eski. 13, Karischdüran. 14, Tscheltoukdji. 15, Harami Deresi. 16, l'empereur fait son entrée à Constantinople.

Le *Journal* de Souleïman est sans contredit la source la plus précieuse à consulter pour les mouvemens de l'armée ottomane pendant cette campagne. Outre les historiens de Charles-Quint (Schardius, Velius, Jovius, Masenius, Stella, Soiter et Istuanfi), on peut encore consulter, touchant le premier siége de Vienne, les auteurs qui suivent : le héraut Pessel, le munitionnaire Beck de Leopoldsdorf, le secrétaire de guerre Labach, le gouverneur des pages Serava, l'écrivain de Gœrlitz de Leyhe, le jurisconsulte Ribischi et les deux rédacteurs du *Journal italien,* dans le tome LII de l'*Histoire* de Mar. Sanuto. Voy. Pessel dans Lewenklau, et dans Gœbel, *Pièces relatives à l'histoire politique de l'Europe,* Lemgow, 1767; de Leyhe dans les *Pièces diplomatiques relatives à l'histoire et au droit allemand,* Leipsick, 1717. Le *Rapport* de Stern de Labach, publié par Meldeman, porte ce titre : 1° *Wahrhaftige Handlung wie und welchermassen der Türk die stat Ofen und Wien belegert, erstlich durch K. M. zu Hungern und Bhemb Kriegs-Sekretari, Herrn Beter Stern von Labach kürzlich begriffen und beschrieben. Nachfolgend durch Niklausen Meldeman Bürger zu Nürnberg mit einer Anzeigung was von Tag zu Tag sich zutragen hat, auss angeben, deren so von anfang mit und dabei gewezen sindt, gemert und erlengert sampt einer contrafactur der Stat Wien ausgangen* 1530. Voyez encore : *Ain grindlicher und wahrhaffter Bericht was sich unter der Belagerung der Stadt Wyen imemlich un* 1529 *Jar zwischen denen in Wyen und Türgken ver-*

lauffen, begeben und zugetragen hat von Tag zu Tag klærlich angezeigt und verfasst. Des Türckischen Kaysers Herzug, wie er von Constantinopel mit aller Rüstung zu Ross und Fuss, zu wasser und land gen kriechische Vœssenburg kummen und fürter für die kœniglichen stat Ofen yn Ungarn und Wyen yn OEsterreich gezogen, die belegert und gestürmt mit angehenkter ermanung der grausamen Tyranney wyder christliche nation. Cet ouvrage est orné d'une gravure sur bois représentant Charles-Quint et Souleïman. — *Ein neues Lied in welchem auss augsburg, denen so von anfang mit und dabey gewesen die gantz Handlung der Türken in Ungarn und OEsterreich nemlich die Belagerung der Stat Wyen begriffen ist, im Thon: O Gott in Deinem hœchsten Thron.* — Le rapport de Didacus: *De Viennæ Austriæ urbis obsidione a Solymano Turcarum imperatore suscepta,* se trouve dans Schardius et Reusner, *Syndromus,* p. 51; et en allemand dans Wagner, *Türkenbüchlein,* p. 313: Voy. enfin Ribischi: *De re turcica ad Viennæ Austriæ Henrici Ribischi Jurisconsulti Serenissimi Ferdinandi Hung. Bohem. regis et per Silesiam quæstoris ærarii, epistola historialis ad clar. virum Henricum Stromerum; Lipisiæ* 1530. Le manuscrit que possède la Bibliothèque impériale-royale d'Autriche, et que cite Kovachich dans *les Script. Min.*, se compose de deux feuilles seulement, mais la description de Pessel est augmentée du *Journal* d'un inconnu (n° 714).

XXII. — Page 132.

Histoire de la Milice dans l'Autriche au-dessus de l'Enns, par François Kurz, Linz 1811, t. I, p. 90; cependant ils ne paraissent pas avoir pénétré dans la ville, car les annales de la Styrie ne font mention d'aucune invasion dans la Haute-Marche. Le récit que fait Julius Cæsar, dans son *Histoire politique et ecclésiastique,* t. VII, p. 38; Grætz 1788, et Valvasor, t. IV, p. 427, du siége de Vœssenbourg et du combat livré par Sigismond Weixelberger dans les champs de Leibnitz,

doit nécessairement se rapporter à l'incursion ordonnée par Souleïman lors du siége de Güns, qui eut lieu trois ans plus tard. Sigismond Weixelberger, qui se trouvait au siége de Vienne, ne pouvait pas entrer en même temps dans la Carniole à la tête des troupes envoyées au secours de cette province. L'épitaphe qu'on lit sur le mur de la paroisse de Biberach, dans le district de Seiten-Stetten, contient la même erreur; car elle place cette incursion en l'année 1528 au lieu de 1529. (Voyez *Archives pour l'Histoire, la Statistique et les Arts*, année 1827, 1828 et 1829.)

XXIII. — Page 134.

La couronne hongroise ne fut donc pas, comme l'assurent les historiens du pays, remise à Zapolya dans le château royal d'Ofen; mais Souleïman la lui envoya de son camp établi à deux stations en dessous de cette ville. Le diplôme cité par Fessler sur la foi de Tipoltyn est apocryphe; car, sans s'arrêter à l'étrange orthographe des noms d'Ebrobeckiz, Urur, Osrean et Aligido, qui figurent en tête de ce diplôme au lieu de Eboubekr, Omar, Osman et Ali, il est absurde d'admettre qu'un sultan ottoman, et surtout un souverain comme Souleïman, ait jamais pu dire ces mots : « Si remanerem solus vel » uno cum saltem Bosormano (Musulman) vocato sive cum » duobus, tribus aut ad summum quatuor personis, ut saltem » cum ictu obliger et tenear te requirere et perquirere tibique » ea dicam : Hic adsum ego paratus, quid me velis, præsto » sum ad omnia! » Croire à l'authenticité de ce document, c'est vraiment faire preuve d'une ignorance complète des usages et des mœurs ottomans. Tipoltyn, *Origines et occasus Transylv. Lugduni*, 1617, p. 175. L'assertion de Mouradjea d'Osshon, t. III, que Zapolya avait déjà payé en l'année 1526 un tribut de trente mille ducats, ne paraît pas fondée.

LIVRE XXVII.

I. — Page 137.

Voici la lettre de victoire, datée de Belgrade, que le sipahi et interprète de la Porte, Younisbeg, apporta à Venise. (Mar. Sanuto). L'original de cette pièce, écrit en grec, se trouve dans les archives de Venise.

Copia della lettera del Signor turco fatta alla signoria nostra, tradotta di (*turco*, ce mot manque) *in volgare.*

« Suleymansach fiolo de Selim sach imperador » semper vitorioso.

« Suleimansach per gratia di Dio re Grandissimo di Constan- » tinopoli et Imperador dele do terre ferme, de l'Asia et Eu- » ropa, di Persia et Arabbia, de la Syria, Mecha et Jerusalem » et di tutta la region d'Egypto, e di tutta la region littorale » Signor et Imperador, alla Illma. et honoranda signoria di » Venezia D. domino Andrea Griti duce la degna e condecente » salutation. Sappiano Vissa. Illa. che cund lo ajuto delo om- » nipotente Iddio se levò la mia grande Maestà cum tutti li » exerciti suoi, che andasemo contra el re di Hongaria per in- » contrarsi con el Re di detto loco, combatesimo et con lo ajuto » di Dio lo superasimo et lo amazasimo et prendesimo tutto » el suo paese, poi vene Joanne del paese de Erdel et sentò nel » locho del prefatto Re mandando suo Embassador alla porta » dela mia molto grande Maestà per causa del regno et mia » molto grande Maestà confirmò detto Joanne. Poi Ferdi- » nando fratello del Rè di Spagna quale era in Boemia e archi » duca in Alemagna si levò cum al quante sue zenti et venò » sopra il prefato Re Zuane et li tolse Buda sua sedia et la sua » corona, de la quale in coronò la sua testa, et li tolse tutto el

» reame di Hongaria sotto el suo poter, poi havendo inteso
» mia Maestà le predette cose, subito commandato a Ibraim-
» bassa mio primo vezir degno e valente, che andase una giur-
» nata avanti con tutte le genti de la Romania et aliquanti pe-
» doni et a eavalo schiavi di mia Maestà grande, et mia grande
» Maestà andava subsequenter drio di lui cum Ayasbassa et
» Casimbassa mi Vesiri et con tutta la mia porta, et driedo
» veniva Bechrambeg, beglerbeg de la Anatolia, con tutto
» lo exercito de la Anatolia, et venuti à Belgrado fesimo far
» un ponte sopra il fiume de la Save, et pasato el detto ponte
» venisemo in la Serimia (Syrmie) et tutte le terre, erano in
» esso loco, se resino, et fattò il ponte passa semo, portade
» le chiave sue. Venuti poi sul fiume di Drava et da quel loco
» venisemo nel loco detto Mochaz (Mohacz) dove combate-
» simo con el Re dove detto re Joanne vene a la Porta di mia
» grande Maestà, de la qual li concesi il regno di Hongaria
» et levati delì el ditto Re mandò una giurnata avanti cum el
» suo exercito et alli 29 de la luna de Zachize (Silhidjé) che alli
» do settembre giongesimo a Buda et lì etiam gionse tutta la
» mia armada per el fiume del Danubio et ero inteso, el pre-
» fato Ferdinando fugiendo se ne andò in Allemagna, dentro
» in Buda lasciò quatro capitani cum molti fanti in custodia et
» defension dela città; quelli comminzorno combater com il
» mio exercito. La mia molto grande Maestà comandò che la
» dita città fusse circumsesa cum le mie artillerie del mio exer-
» cito et cussi commenzorno a expugnarlo et tre giorni fu op-
» pugnado come incluso et al quarto giurno prendescino la
» città de fazi et li homini fugirno et andorno in la fortezza,
» dove cum li schioppi et artilleria li circumdesimo, et vi-
» dendo che non potevanno scapolar dimandorno misericor-
» dia, prendesimo la fortezza a tutto il resto di Hongaria et
» tutte le sue terre et ho donato el regno di Hongaria al pre-
» fato Joanne secondo il costume di mia molto grande Maestà
» cum tutti i loghi e terre sue, aziò el daga carazo (Kharadj)
» a la porta de la Maestà mia. Havemo abuto etiam cum lo

» ajuto di Dio la corona vecchia di Hongaria, et che ninno
» poteva esser Re senza aver messa in testa dita corona; ma il
» preposito veramente mio era di non zerchar queste cose, ma
» di trovar el Re Ferdinando, quale vene ad occupar per forza
» il regno di Hongaria, e levatossi di ditto loco se ne andò in
» Allemagna, et mia Maestà molto grande levatossi de lì cum
» tutto il mio exercito andò seguitandolo et per el camino
» trovò alcune terre Strigonia Camara (Komorn) et Obar
» (Altenbourg) et molte altre terre, de li qual alcune se re-
» sero alcune forno derelicti dali suoi habitatori che fugirno,
» quel prefatte tutti terre prendesimo cum tutti li confini di
» Hongaria, et de lì levatono intraremo neli confini della Al-
» lemagna et sopra i confini una terra che si chiama Pruckh,
» et una altra che chiamanno cita rosa (Rothneusiedel), et
» molto altre terre venero a rendersi alla mia molto grande
» Maestà, e lavatone de quelli lochi alli XXII de la luna di Mi-
» charem (moharrem), zioe 25 (26) di settembre, venisimo
» alla città dela Viena, et cio inteso il prefato Re, si levò e fu-
» gendo se ne andò al regno di Bohemia et in la città nominata
» Praga, et li si nascose, del quale piu non intendesimo si era
» morto o vivo, et cuosi per commandamento de la mia molto
» grande Maestà furono mandate alcune genti a brusar e dis-
» trugger tutto il suo paese, et la mia armata etiam andò per
» el Danubio distruggendo molti lochi, la qual armata et la
» mia Maestà etiam stette di sotto ditta Viena 22 giurni; vol-
» tosi de lì mia Maestà molto grande, viene à Buda et el pre-
» fato Re Joanne vene et basò la man di mia Maestà, quale
» commandò che fusse data la antidetta corona nelle man di
» esso Re. Et di quel loco cum lo ajuto de Dio me inviai verso
» la mia sedia di Constantinopoli. Per tanto sia noto a Voss.
» Illa. che per la bona pace et amicitia intercidde fra nui, man-
» demo il Nostro Schiavo Jonus interprete della mia porta
» della mia molto grande Maestà per Ambassador, aziò vi porti
» le bone nove et congratulazione. Sappiate Vossign. Illustris-
» sima che havemo comesse il presente schiavo nostro, che

» habbia a dirvi alcune parole et li darete fede a quanto vi
» dira non altro per hora.

» Data a Belgrado, 10 novembre 1529. »

II. — Page 138.

« Orator turco a Venezia per invidar il doge ad andar a
» Constantinopoli per esser delle feste della circoncision di
» 4 fioli, che si fara questo Zugno. 21. Jugno venne il Orator
» del S. richissimo d'oro, era accompagnato di 12 gentiluo-
» mini. Il Serenissimo l'usò grate parole e saludasse il Sr. —
» volesse venir, ma non può caminar essendo troppo vecchio. »
Mar. Sanuto, t. LIII, en l'année 1530. Cette lettre est datée du mois de ramazan 936 (mai 1530). Les fêtes de la circoncision étaient fixées au 15 schewal (12 juin). L'audience de congé donnée par le vizir à l'ambassadeur, et au sortir de laquelle Gritti fit à ce dernier les plus grandes protestations d'amitié, n'eut lieu que le 21 juin; les fêtes avaient été retardées de quinze jours. On trouve parmi les actes vénitiens de la maison I. R. d'Autriche, aux années 1528 et 1530, les originaux des fermans délivrés aux sandjakbegs de Hersek et de Bosnie, ainsi qu'aux juges de Mostar et de Scardona, et relatifs à la délimitation des frontières de Sebenico; ils contenaient encore l'invitation de vérifier les dommages causés par les martoloses, les azabs, les akindjis et les morlaques sur le territoire de la république.

III. — Page 140.

Djelalzadé, f. 135. Le mot *coton*, qui s'est introduit dans les langues d'Europe, est moins un dérivé du mot arabe *kotn* (coton) que du mot *koutni* (étoffe de coton). Djelalzadé donne les noms des diverses étoffes : *kemkha* (damas), *atlas* (satin), *kotni* (cotonnade), *katifé* (velours), etc.

IV. — Page 145.

Solakzadé, f. 110, d'après Yahyabeg, qui a mis cette question et la réponse en rimes. Cette anecdote n'est rapportée que par Solakzadé et par Ali, ce dernier la tenant, dit-il, d'un écrivain des cuisines du Sultan présent aux fêtes. Cet auteur donne encore le détail des pièces de viande qui furent rassemblées et entassées en pyramides sur la place publique, puis abandonnées au peuple le troisième jour; il y avait dans le nombre des bœufs et des veaux entiers, etc., du flanc desquels sortirent tout vivans des corbeaux, des pies, et autres oiseaux de proie, des chiens, des chats, des renards, des lièvres, des loups, des chacals, qui se précipitèrent sur la populace affamée, aux acclamations des spectateurs.

V. — Page 145.

Itinerarium Wegraiss. K. Künig. Mayestet Potschafft gen Constantinopel zu dem türkischen Kayser Soleyman, anno xxx, 32 feuilles in-4°, portant pour toute indication la date de l'an 1531. Cet ouvrage est aussi rare que *la relation de l'ambassade* d'Hobordansky, et celle de son interprète Curipedschitz, intitulée : *Ein disputation oder Gesprech zweyer Stallbuben, so mit Küniglicher Majestæt Bothschaft bey dem Türkischen Kayser zu Constantinopel gewesen; dieweil sy allda in ihrer Beherbergung von den Türken verspert, beschehen, darinnen alle Gewohnheiten, Breuche, Glaub, Ordnung und Landesart der Türkey gemeldt wird, von Herrn Benedikten Curipeschitz von Obernburg obgemelter Bothschaft lateinischen Oratoren, wie er von gedachten Stallbuben alda heimlichen gehœrt, ganz nützlich zu lesen.* L'ouvrage de Curipeschitz, daté de Constantinople, est orné d'une vignette.

VI. — Page 145.

Le rapport officiel sur cette mission, écrit en allemand par

Lamberg et en latin par Jurischitz, fait partie de la collection des archives de la maison imp. roy. d'Autriche; c'est la première pièce de ce genre qui contienne des notions exactes et complètes, car, dans le rapport d'Hobordansky, la moitié des faits est omise. Le document dont il est question, l'un des plus précieux que l'on possède sur cette époque, dit à l'occasion de la première entrevue des ambassadeurs avec le grand-vizir Ibrahim : « Den wir ime (à Ibrahim) gar aygentlich be» merkhen miesen, das wir Beselch hetten in teutscher sprach » zu reden und wollten des in latein verdulmetschen lassen. »

VII. — Page 146.

« Er (Ibrahim) wiese woll darum, denn der pabst hier des» halben brief pey ime gehabt und solch sein nodt seinem » Herrn dem Kayser und im trewlich klage, desgleichen hat » Khunig von Frankreich solchs gar neulich durch sein pots» chaft und sonderes Schreiben anhergethan, dagegen im ge» dachter Khunig von Frankreich seiner Leibharnisch einen » geschenkt habe und hat ferners gesagt, wir sollen glauben, » das solch unmenschliche Ding nit guet ende nemen, und » das sy dy Türckhen solche unmenschliche Ding keineswegs » teten. Er (Ibrahim) habe den Kenig Ludwig zu Ungarn » geschlagen und erlegt, aber des Kaysers (Souleïman) bevelch » und auch sein gemuet sey rechtlich gewest, wann er pey » Leben blieben und gefangen wære worden, so hat ihn der » Kayser um kein Gelt geschetzt, sondern als einen Khunig » frey ledig lassen und da man sahe, das seine Khunigin zu » ersten Khunigin Maria zu Ofen wære, da wurde von stund » an bestellt, das niemant zur stat sol, sondern alle herhüten » oder gezeld ausserhalb der stadt aufschlahen und sy als eine » Khunigin in nichts zu beleidigen, sondern hat sy in irem » Stuel beleiben wollen lasen, also ist menschlich gelebt, nit » wie der spanische Khunig gethan; so und weiters gesagt wie » itzt E. M. Ferdinandus den Obordansky geschikt hat; den

» Janusch Kral zu emorden, solche unmenschliche Ding wert » got ungestraft nit lassen, also haben wir zu wissen begehrt » was E. M. durch den Obordansky solte dem Janusch leid » zu thuen befehlen haben; also hat er uns ferner erzæhlt, wie » Obordansky gen Ofen zu dem Janusch Kral kommen were » mit dem anzeigh und were ime zue guet da, und het ge- » heime sacheu mit ime zu reden, und so ime der Janusch » Kral die stat geben und für sich gelassen, da het der Obor- » dansky ime einen Brief von E. M. überantwort und dieweil » er den Brief gelesen, hat Obordansky etwas aus dem Ermel » geruckt und nit gewinen mœgen, also hat das ybel nit woln, » das ein kleines Huntl so pey dem Woda gelegen, was der » hunt anmelt, da hat Obordansky wieder still gehalten, das » hat der Woda gemerkt und wieder zu lesen angefangen und » also über den Brief geneigt gesehen und ersehen, das der » Obordansky wieder ein messer zucken wolt und das nit so » pald heraus gewinnen mœgen, in dem ist der Woda aufges- » prungen und einen tolch gezuckt und den Obordansky von » im gestossen und geflohen, und ihn stehen lassen, der habe » alsdann bekannt, das ime E. M. mit gaben bewegt den Ja- » nusch Kral also zu erstechen. » La fin malheureuse d'Obordansky, qui avait en effet pénétré dans Ofen, pendant la durée du siége, avec le dessein d'assassiner Zapolya, donne quelque vraisemblance à ce récit.

VIII. — Page 147.

« Demnach sey der Keyser fürter gen Ofen gerückt und das » Land eingenommen und wird gefragt : wo ist nun der Fer- » dinandus gewest? » (*Rapport* de Lamberg et de Jurischitz.)

IX. — Page 147.

« Hat sich also (Souleïman) mit seinem her erhebt und in » sein Khunigreich hungarn zogen, als er aber über die Tra » (Drave) khomen und entlich gedacht er werde E. M. der-

» selben Entbiethen nach und nachdem E. M. daselbst schrei-
» ben alles finden daselbst hinwenden dem Kaiser durch den
» Obordansky von E. M. geschickt, darum begerte E. M. er
» solte nit wider Ofen ziehen, so kenne E. M. aber nit abzie-
» hen, so sol er wissen, dass E. M. gefast sey in zu schlagen
» und E. M. habe das Schwert in der rechten Hand, welchen
» Brief uns der Wascha fürzeigt und ferners gesagt, ist das
» von Euern Khunig ein vernünftigs Schreiben gewest? aller
» erst werde mein Keiser entschlossen E. M. zue suechen und
» zoh also fort für Ofen allda ein Stuel ist, da ein jeder Ku-
» nig von Hungarn sitzen soll, da fand er E. M. auch nit,
» also habe er der Wascha Ofen gestürmt und gewonnen und
» viel treffliche Geschütz und Zuwbereitung darin gefunden,
» daselbst habe man den Keiser gesagt E. M. weren zu Wien,
» dannen sey der Keiser daselbst hingezohen und als er für
» Pruck komen, welches die Grenz E. M. Lande an Hungarn
» sey, habe alle Hofnung gehabt E. M. daselbst zu finden, aber
» der Pfleger daselbst sey im entgegen khommen und die
» schlüssel zu dem Tor pracht und sich ime ergeben, dem
» hab er und allen seinem Zuegehœrten kein leid tuen lassen
» und fort auf Wien E. M. zue suechen zogen; wie er für
» Wien khomen haben vil leut gesagt E. M. weren in Wien
» aber der pischof von Gran habe im die Warheit gesagt das
» E. M. gen Lintz oder gar gen Prag geflohen weren. Da nun
» sein Keiser vernommen, das E. M. von Wien flüchtig we-
» ren worden und kein hov heten, da sey sein Keiser unmue-
» tig gewest das E. M. nit gefunden hat, und hat sich nieder-
» gesetzt und sein Gses ansport (damit er den Sakhman
» gemeint) auf alle seiten das man sehe, das der rechte Kaiser
» da sey mit macht, und da aber der Kaiser da habe ge-
» sehen die schœne stat Wien in einem ebenen Lande liegend
» mit genuegsamen gueten weinperg auch schœnen Gepyrg
» und ebnen Land umgeben da hat er gesagt, hie gepüert
» wol einen Keyser zu sitzen, da lass unser Haus bauen,
» allda wollen wir aller unsrer Freund warten und der Key-

» ser sey auszogen, allein einschlecht wie imer E. M. zu
» suechen und nit stat und schlœsser zu gewinnem, darum
» er kein gros Geschütz mit ime gefuert so hat er dennocht
» zue einem Warzeichen, das er da gewest und das E. M.
» sehen, das er nit so jedes einstecke, habe er die Mauer an
» Wien durch seine Leut mit hauen und mit Krampen auch
» mit einem wenigen Pulver einwerfen lassen, wie wir ungez-
» weifelt gesehen heten, dennoch sey der Keyser Kælte und
» winters halber auch weil er von E. M. oder einigem Kriegs-
» volkh nichts gehœrt wieder abzogen, und als er gen Ofen
» kommen da habe er dem Janusch Kral als seinem Diener,
» Ofen und das Landt befolhen und er der Wascha hab im
» zue Weizen die kunigliche Kron aufgesetzt; wie khunen
» dem E. M. das Kunigreich hungern begeren, dieweilen sein
» Keyser zweimal gewaltetlich mit dem sebel erobert hab,
» warum sey E. M. nit komen darum zu schlahen, und fer-
» ners yber sich schauend gesagt : Oh Ferdinandus du würdest
» den Zæhren so deine Leute dy wir von Wien elendighlich
» wekh gefüert yeber dich das du sy so schentlich verlassen
» und vergessen habest, nit entrinnen, sy werden trefen und
» ferners angezaigt : E. M. schreib sich Kunig zu Hungern
» und ein erb des Khunigreich Yspania und der kais. M. Bru-
» der Statthaler, wo sey dasselbige Khunigreich hungern, ob
» noch Einer des Namens were und so E. M. nur des Kaisers
» als E. M. Bruders Stathalter seyen, wo seyen denn E. M.
» Khunigreich und lande gegen welchen landen solle sein
» Keiser Frid mit E. M. machen? » (*Rapport* de Lamberg et de Jurischitz, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche).

X. — Page 148.

« Darauf er gesagt : Nun mein Herr der Kaiser ist nit wider
» euren Friden mit E. M. anzunehmen doch dergestalt, das
» sich E. M. des Khunigreichs Hungern ganz entschlahen nit
» allein des so sein Keiser erobert, sondern das dazue so E. M.

» noch innen haben, denn das Khunigreich Hungern sey ain-
» mahl seines Keysers und dass die Rom. kais. Majestæt würd
» aus teutschen Landen in Yspania ziehen, den man künte
» sonst einen Friden mit E. M. nit annemen, dieweil der Ja-
» nusch klagte E. M. Brueder zu feindt pey E. M. seyn und
» wem sol den das kumt noch nicht kein guet oder rechter
» Frid seyn. » (*Rapport* de Lamberg et de Jurischitz.)

XI. — Page 148.

Ce passage suffit à lui seul pour démentir ce conte si accrédité par les historiens européens contemporains, qu'Ibrahim-Pascha avait levé le siége de Vienne, gagné par l'or des ambassadeurs; nous le citons textuellement. « Darauf er gesagt, sein Keiser
» verkauf nit Lande und bedarf auch eures Geldes nit und
» zeigte uns durch das Fenster Sieben Turm die weren all woll
» Gelts auch silber und goldes, die hab er noch nie ange-
» griffen; die forigen potschaften hetten ime von E. M. auch
» hunderttausend Gulden verheissen er solle helfen, das sein
» Keiser E. M. die Flecken geb; ich hab innen aber gesagt und
» sage ens solches auch, das wir nit gedenkhen sollen das er
» von Geltz wegen seines herrn Nachtheil raten wolle. Er sey in
» obgemelten seines Herrn Schatz zu greifen geweltig, wann
» er well, er welt lieber seinem Keyser helfen alle Welt unter-
» zuepringen, nit das er land und leut wekhgeben soll. Es sey
» auch pey innen nit der Gebrauch das man Geld und Miet
» neme und dem herrn sein Nachtheil rate, oder seinen Scha-
» den verhelfe, wie wir begert, darum schweigt dieser Reden
» stil. » (*Rapport* de Lamberg et de Jurischitz.)

XII. — Page 149.

« Darauf er durch mich Joseph von Lamberg in teutscher
» Sprach angezeigt und durch unsern Tulmetschen lateinisch
» vertulmetschen lassen. »

XIII. — Page 149.

« Wir dem Keyser seine Hand küst und nachmahls dem » Keyser durch mich Joseph von Lamberg in teutscher Sprach » die Werbung zu thuen angefangen und lateinisch durch un- » sern Tulmetschen vertulmetschen lassen. »

XIV. — Page 151.

Les documens que l'on trouve dans les archives d'Autriche et de Venise, joints aux notions que fournissent les historiens ottomans, suppléent au silence que gardent les historiens français, et Flassan lui-même, sur les premières démarches de François Ier auprès de la Porte. « Nemblich (dit » Ibrahim) als der Khunig von Frankreich in des Kaisers Ma- » jestæt Fanknus gewest, hat er seinen Keiser (Souleïman) und » ime (Ibrahim) aus der Fanknus sendlich geschrieben, wel- » chen Brief ein pot durch E. M. Lend in schuhen zwischen » den sollen pracht habe, in welchem Brief der Khunig von » Frankreich dem Kaiser demuetig klagt seine unfel und Be- » schwerung darin er gewest und in als seinen Herrn und Bruc- » der gebeten, das er ime in seinen Nœten also das einem rech- » ten Kayser gegen jeden Khunig der in so grossen neten ist » woll gezimbt nit verlassen; es habe auch des Khunigs von » Frankreich Mutter dem Kayser sein halber sendlich und de- » mütiklich geschrieben und gebeten ime zu helfen, darauf sey » sein Kayser bewogen worden in nit zu verlassen und hat also » mit im und den Venedigern einverstand und puntniss ge- » macht also dass sy eine trefliche Armada auf dem mer auf- » gericht damit sy gegen Yspania arbeiten haben wellen, und » der Keiser soll mit einem treflichen Her durch E. M. Lande » in Fryaul und fort auf E. M. land ziehen seyn, deshalben » sein Keyser sein her nun versamblet und pey einander ge- » habt. »

XV. — Page 156.

L'*Histoire* de Karamsin ne dit rien de l'ambassade envoyée

par Wassili, mais la traduction de la lettre que le grand prince écrivit au Sultan se trouve dans la collection de Mar. Sanuto: « Copia di una lettera mandata dal Serenissimo Re de Rosia al » Potentissimo Signor Turcho. In Principio Dio Nostro Trinita » il quale avanti il seculo e prepotente e da poi il seculo non » manchera mai vi il patre e fiolo il spirito santo. Il Gran- » dissimo Sgr. Vasilao per Dio gratia Vero Signor di tutta la » Rosia e di altri molti paesi Oriental e di Tramontana Sgr. el » Grandissimo Chnes hodie morsi (sic) siommo Graschi, Tie- » schi, Torzelli, Ungreschi, Premischi, Mulatti, Volgarschi » montagne Sasoxove et altri habitatori presi la mia Imperial » Corona mando questo tempo a Belgrado dui grandi homini » del mio paese, a veder la facia di tua grande Signoria con » presenti per la Tua Grandezza, quel con verità ho inteso » quelli alli piedi di l'ombra Tua essere inclinati, quel hanno » apresentato el segno del bono amor con exponerli quanto la » mia Signoria li haveva ordinado con ordine che in tre lune » fussino tornati a lo Imperio mio, non havendo altro impe- » dimento demandato de tua Imperial Corona par siano pasato » el tempo in el paixe di tua grande Signoria siano smariti per » il che la mia lucidissima Corona e fata nobolosa et la faccia » nigra con li grandi homini del mio paese. Mandamo al pre- » sente coluna alla tua forte Grandezza che tu vogli trovar li » miei nomini e far grande provesion o con ferro o con foco » nel paese che sono smariti e dove altramente asumisino la » faza nostra in vero si chiamarano a tutti li potenti, che stanno » e vivono sotto la fede del Impero mio con li vicini potenti » nostri amici e Confederati quel tutti mandaremo a far ven- » detta per ritornar la faza mia biancha et la corona lucida. » Bene noto alla Tua excelsa Signoria l'ordine quanto del » grande tuo Propheta che dire el Signor: checonque fara » morir el Justo, non pasera al jardin de piaceri, per andar » ad habitar il cielo si non fara penitentia con el danno li con- » tra lui sia licito ogni offesa. Per ho pregiamo l'Altezza del » poter tuo, che ha inviato pazi e Capitoli fra noi vogli tro-

» var facendo quanto e ditto di sopra altramente exeguiremo » la lege del Propheta non perche sarà la mia grande Signoria » quella che rompa la bona paxe, ma el peccato sia sopra l'a- » nima di cui sara causa ne piu altro li anni de la grande Si- » gnoria Tua siano longi e felici mentre durera la paxe fra noi. » Data nelli giardini Scodui l'anno 1531 del mese di Aprile.

La mansion.

» A Suliman Soltan Signor di Costantinopoli dello mar » bianco e del negro e della Natolia e della Romania e de la » Caramania e di quella grande Signoria de Cayro e Sorya e » di altre molte terre e paesi Signor fradello e bono amico. »

XVI. — Page 158.

Voyez le *Journal* de Souleïman au 13 juin, et dans les Archives de la maison imp. roy. d'Autriche, l'ouvrage intitulé : *Instruction auf den Edlen und uns lieben getreuen Lienhart Grauen zu Nugarol, unseren Cæmmerer Josephen von Lamberg, unseren Hofmarschalkh, Unsere Ræte und Gesante was sie von unsern Wegen bey dem Türkischen Kaiser handeln sollen, Innsbrugg*, 3 *nov*. 1731. On y remarque ce passage : « So aber der » Torkh also frey und on einig Mittl oder Geding sich nit ein- » lassen, sondern das Kunigreich Hungarn wie vor gantz und » gar haben wollt, sollen im unsere Rete und Oratores auf sol- » ches kaine Antwort geben, sondern das Alles mit Stillschwei- » gen beantworten. » Les ambassadeurs avaient toute latitude pour fixer la durée de l'armistice, et pouvaient même conclure une trève d'un an jusqu'à une paix perpétuelle; quant à la somme qui devait payer la cession de la Hongrie à Ferdinand, ils étaient autorisés à offrir depuis vingt-cinq mille ducats jusqu'à cent mille, à titre de présent annuel : « Und » mit diesem Vorbehalt also, das uns Hungarn bleib, mœgen » unsre vorbenanndte Rete solche Pension auf ain jerliche Za- » lung bewilligen und also dass sie von 25 M. Dukaten, geen » auf 30 M. und so solche nit genueg sein wirdet, auf 40 M.

» und so er dies auch nit zufrieden sein wirdet, zuletzt auf 50 » M. doch wohl bedechtglich und mit einem Verhaiss dar- » noch so es mit dem nit genug sein wirdet, auf 60, 70, 80, » 90 und zuletzt auf 100 M. und nit weiter. » La Bibliothèque imp. roy. possède un imprimé fort curieux, composé de quatre feuilles, sans indication d'aucune date, et qui a pour titre: *Von zweijen Turcken newlieh gefangen was sie gefragt worden und geantwortet haben.* Il contient les réponses de deux Turcs prisonniers à trente-cinq questions relatives à l'expédition de Souleïman contre Güns; la quinzième de ces questions concerne la mission de Nogarola : « Wo die potschaf sey? » Réponse du premier : « Sie sey beim Turken und ziehe mit im, » wohin er ziehe. » Réponse du deuxième : « Sie leben noch » vnd sein stets bey dem Ymbri Wascha, sie haben nicht » wœllen abzihen, haben geforcht geferligkeit vnd ermordung » vor des Türkischen vortrab, haben drumb den Kayser ge- » peten das er sie bey jm behilt. » On trouve encore dans le même ouvrage les indications suivantes : « que Souleïman traînait avec lui quatre cents pièces de campagne; qu'ils avaient, Ibrahim et lui, dix mille janissaires, dont neuf mille armés de fusils, et mille de pertuisanes; qu'un morceau de pain de la largeur d'une main se vendait jusqu'à dix aspres, et que la valeur intrinsèque de l'aspre était de cinq à six deniers; que Souleïman comptait sous ses drapeaux huit mille Tatares, trente mille soldats de l'Asie; et que le nombre total des troupes s'élevait à deux cent mille hommes, dont la moitié seulement capables de porter les armes. » A la vingt-huitième question : « Ob er die Vngarn vast nider lass hacken? » le premier répond : « Mann fahe der Vngern kain; » et le deuxième : « Er » lass die Vngern nit todten noch fangen. » A la trente-troisième question : « Ob sie sich zu Güns vast wehren? » le premier répond : « Er acht, es seien mehr dann tausend Turcken » davor erschossen worden. » A la trente-quatrième question : « Obs Volck zu Ross harnisch für, » le premier répond : « Nain, Aber lang plechhandtschusch fürn sie, vnt uber vier-

» hundert Camehlthier fürn pantzer hernach; » et le deuxième : « Biss jn achtzehn glid. »

XVII. — Page 160.

Le rapport de Jurischitz à Ferdinand, intitulé : *Des Türken erschreckliche Belagerung der Stadt und Schloss Günss und derselben nach zwælf verlornen Stürmen abzug durch den tewren Ritter Nikolaus Jurischitz Hauptman. Dasselbe Ræm. Knug. Majestæt aus Günss wahrhaftiglich zugeschrieben* 1532 (dans *les Pièces relatives à l'Histoire,* de Gœbel, p. 305 à 308), s'accorde entièrement avec le *Journal* de Souleïman; on lit dans ce rapport daté du 28 août : « Ce fut le vingt-deuxième jour après l'arrivée d'Ibrahim devant Güns; » le grand-vizir parut donc le 7 devant cette place, et Souleïman le 10. Il est difficile de comprendre qu'avec des indications aussi précises, les historiens hongrois aient pu donner des dates inexactes; Fessler, par exemple, fixe (t. VII) l'arrivée d'Ibrahim au 31 juillet, et celle de Souleïman au 1er août.

XVIII. — Page 164.

Le *Journal* de Souleïman du 31. Les historiens hongrois ont tous, jusqu'à Fessler, le plus rapproché de nous, commis la même erreur, en faisant partir les ambassadeurs avant que le siége de Güns fût commencé; il est également faux, comme le prétend ce dernier, t. VII, f. 476, que Souleïman ait opéré sa retraite dès le 28 août : car, ce jour-là, eut lieu le dernier assaut (voy. le second rapport de Jurischitz), et ce fut seulement le 30 que l'armée plia bagage. Enfin, Souleïman n'a pas opéré sa retraite à la nouvelle du siége de Koron; car Doria n'arriva sous les murs de cette ville qu'un mois après, le 21 septembre. Voy. Ant. Doria : *Kurzer Inbegriff der merkwürdigen Begebenheiten, welche sich zur Zeit Carls V. in der Welt zugetragen haben;* (dans Gœbel, *Pièces relatives à l'histoire*, p. 31). « *Aperçu des événemens mémorables qui se sont*

» *passés sous le règne de Charles-Quint.* » Robertson ne dit absolument rien de la conquête de Koron.

XIX. — Page 165.

On ne sait pas combien de temps Jurischitz a survécu à son héroïque défense de Güns. Le comte Joseph de Lamberg lui succéda en l'année 1544 dans la place de capitaine-général de la Carniole. La conséquence qu'on avait tirée de l'épitaphe de son fils Adam, datée de l'an 1538, que Jurischitz était mort à cette époque, a été suffisamment réfutée par Martin Rosnak, dans son ouvrage peu volumineux, mais fort précieux : *Die Belagerung der Kœniglichen Freystadt Güns, i. J.* 1532. *Wien* 1789. (*Siége de la ville libre et royale de Güns.* Vienne, 1789, p. 11.)

XX. — Page 165.

Voyez les détails dans les *Pièces relatives à l'Histoire*, par Gœbel, sous le titre : *Wahrhaftige Beschreibung des anderen Zugs in OEsterreich wider den Türcken gemeiner Christenheit Erbfeinde vergangenen funffzehnhundert zwey und dreyssigsten jahres thetlich beschehen und yetz und allererst in disem* 1539 *jar in Druck gefertigt mit lustigen Beschreibungen des landts Gelegenheit, Schlachtordnungen, überfallung, angriffes und sigs der unseren auch des Turkischen Kriegshaufens flucht und niderlage, ob künfftig durch die Gnad des Allmæchtigen ein merer ernstllicherer Handlung wider gedachten Erbfeinde fürgenommen, daraus Berichts und Erfahrung zu erlangen.*

XXI. — Page 165.

Ce Kasim est appelé *Casonus* dans Istuanfi et Jovius; mais il n'est point, comme le prétend Valvasor, t. IV, p. 429, le chef des akindjis, de la famille des Mikhaloghli; car au siége de Vienne, Mikhaloghlibeg campait avec ses troupes à St. Veit, pendant que Kasim stationnait à Nussdorf avec la

flottille du Danube. (Voy. le *Siége de Vienne*, par Pessel, dans Lewenklau, p. 460).

XXII. — Page 169.

Suivant Istuanfi, pas un des quinze mille akindjis de Kasim ne put échapper. Petschewi, f. 56., et Solakzadé, f. 109, s'accordent sur ce point avec l'auteur hongrois; seulement Solakzadé confond cette deuxième expédition de Kasim avec la première, qui eut lieu en l'année 1529, et c'est à celle-ci qu'il rattache la déroute de Kasim, et la perte qu'il fit de douze mille de ses soldats. La version accréditée par quelques historiens, que la moitié seulement des troupes de Kasim, savoir huit mille hommes, périt dans cette rencontre, paraît mériter plus de confiance; d'ailleurs, ce chiffre est aussi reproduit par Valvasor, Megiser, Julius Cæsar, d'après Jovius, qui dit expressément (t. XXX, dans Catona, t. XX, f. 832) que l'autre moitié se sauva en Styrie, sous le commandement de Ferizbeg.

XXIII. — Page 170.

Ali, xxve récit, f. 240 : *Baghou raghi djennetí firdewesden nischan hala ki mesakin ou bouyouti karargahi ehli mizan. Ehli mizan* signifie dans l'acception littérale *les Seigneurs de la balance;* mais on peut traduire ces mots de plusieurs manières; car *Ilmi mizan*, c'est-à-dire la *science de la balance*, signifie chez les Orientaux non-seulement la logique, mais encore l'alchimie; *Ehli mizan* peut donc aussi bien signifier les *modérés* que les *prudens* ou les *riches*.

XXIV. — Page 170.

Comme, d'après le *Journal* de cette campagne, Souleïman arriva le 11 devant Grætz, et passa dès le 12 la Murr à la nage, ce que Julius Cæsar dit de l'occupation de cette ville par quatre mille Turcs ne mérite pas plus de foi que l'asser-

tion suivante de l'historien Ali : *Ol schehr kebir dakhi teschir oloundi;* « et cette grande ville fut aussi conquise. » Istuanfi dit avec plus de justesse : *Muram flumen apud Græcium Styriæ urbem tumultuarie transjecit.* Istuanfi a bien raison sur ce point, mais il se trompe quand il affirme que Souleïman traversa aussi la Drave à la nage, car on employa quatre jours entiers à jeter des ponts sur cette rivière pour le passage de l'armée. Ce qu'il y a de plus étrange encore, c'est l'accusation portée contre Ibrahim-Pascha, dans cette dernière circonstance : « Ibraimi consilio, qui illum a Christianorum cervicibus sublatum cupiebat. » Istuanfi, f. 184.

XXV. — Page 172.

Julius Cæsar, t. VII, p. 38, raconte à l'année 1529 que Sigismond de Weixelburg, c'est-à-dire Sigismond Weixelberger, se trouvait devant Vienne, et qu'il attaqua avec Katzianer et Paul Bakics les Turcs au moment où ils opéraient leur retraite (voy. Valvasor, t. IV, p. 430); mais le fait est matériellement impossible. Fessler commet la même erreur : « Und » die Tag nach einander diweil die Feind abgezogen seynd » H. Wakitsch Paul, H. Sigmund Wixelburger und H. Hans » Kasianer sampt anderen tæglich auf das, Streifen ausge- » ritten. » Ce brillant fait d'armes, dans les champs de Leibnitz, appartient d'autant plus sûrement à l'année 1532, que le manuscrit de Vorau, cité par Julius Cæsar, ne mentionne pas la grande incursion des Turcs de Vœssenbourg à Marbourg, en cette année.

XXVI. — Page 173.

La lettre suivante, qu'on trouve dans les Archives de la maison imp. roy. d'Autriche, est curieuse non-seulement comme échantillon du style d'Ibrahim en italien, mais encore à cause du sceau dont elle est revêtue, et qui porte cette devise :

Be mihri khatemi noubounewvet djestem ki zi rehi taazim
Bende ez djan Sultan Souleïmanschah Ibrahim.

Je cherche l'honneur et la gloire, par l'amour du sceau du Prophète, et je suis de toute mon ame l'esclave du sultan Souleïman-Schah Ibrahim.

Voici cette lettre : « Ibrahim Bassa Dei gratia primo Visirio Secretario et summo consilliario dello gloriosissimo » magno et invictissimo Imperactore Sultan Sulleyman capo » et Ghovernatore de tutto lo Imperio di esso, et de tutti li » suoi schiavi et baroni et superior con la grazia del meser » domine dio, el mio Invictissimo Zesar me a facto chapetanio » Zeneral al tuto suo serzito e ha dado avanti alo paise dello » re de Spagnia a brusar e ruinar adanda ai nostri zente; e » anno preso adrea stodler e ano mena da nuy e a piazu e » a pregar purase que misso signoreto desto paise e priegò la » signoria nostra, que no me fazi morir e meco facto franco » et libero; ma el nostro Invictissimo Imperator non e avegnù » a questi paise a far mal ai poveri ma e avenuto per cercar lo » re de Spagnia Charlo aposta, perchè esso già tutto 'l mondo e » prende i re e duchi e baroni e derichas e vende e pygia i soe » denari, e a meso anche lla corona, e dize queso imperator » del tutto el mondo et da tre ani in qua e faser ziti pervi- » gnir a combater con nostro Invictissimo Imperactor con » questa scusa, e seria cogia da li poveri pura se denari e tes- » sori da viena in qua; e dizeva que sel vol vignier a combater » con nuy e nostro invictissimo Imperactor con tante serziti » quanti mese al camin e a venir per ritrovarlo e non avemmo » trova mai fin apreso a la viena semo sta e femo brusar e rui- » nar tanti i soi paise e avemo senti quelli in una zità nomi- » nata Graza, e semo passate le muntagnie et chatibe strade » per adar a trovar llo; anque la none avemo trova, i paisi » delli re sono propria come i soe mogliere, et none avemmo » sapuò mai a quel paise sese trova; data in la nostra sedia » die XXVI. Settembre MDXXXII. »

XXVII. — Page 174.

Journal de la cinquième campagne de Souleïman contre le roi d'Espagne (Charles-Quint).

Mois d'avril (ramazan).

Départ de Constantinople, le 19 ramazan, un vendredi (26 avril 1532). L'armée campe à Halkali binar. 27, Tschataldjé. 28, Kabakdji. 29, Hedielü. 30, Karli.

Mois de mai (schewal).

1er, village Ahmedbeg; pluie. 2, l'armée campe à Oulou-fedjiler au lieu de Khadimkœï; l'armée avait fait deux marches. 3, Khasskœï. 4, Andrinople; on s'y arrêta douze jours. 8 (1er schewal), fête de Baïram; halte. 9, châtiment infligé aux écrivains et inspecteurs des rayas (infidèles) pour avoir fait revêtir leurs domestiques de jaques de velours garnies de zibeline, et pour avoir osé refuser aux tschaouschs les chevaux de l'empereur. Les chefs de l'émeute sont traînés par les chevaux, deux autres sont pendus, deux condamnés à avoir les mains coupées, quatre ont la tête tranchée, et quinze reçoivent des coups de bâton. 16, départ du grand-vizir. 17, l'armée, après une longue journée de marche, campe dans la prairie située vis-à-vis de Tschermen. 18, elle passe à côté de Begalaki et s'arrête aux environs du village d'Hissarli, après une longue marche. 19, Sazlüderé. 20, Keklikyordi (camp des Perdrix); le grand-vizir se rend à pied à la tente de l'empereur. 21, Khadidjé; la tente du grand-vizir est dressée à côté de celle de l'empereur. 22, Tschoukour-Tschaïri, près du village de Derfil; longue marche, et passage de quatre ponts. 23, Philippopolis; la marche ayant été difficile à cause des marais, l'empereur fait distribuer aux solaks (gardes-du-corps) trente mille aspres. 24, 25, 26, halte. 27, on plie la tente du grand-vizir. 28, départ de l'armée; elle campe à Kouri; pluie abondante.

29, Karabinarli, petite marche. 30, Akindjilar. 31, au sortir du défilé Kapoulü-Derbend, l'armée s'arrête dans la plaine d'Ikhtiman; marche très-pénible.

Mois de juin (silkidé).

1er, Ikhtiman. 2, Sofia. 3, halte. 4, les janissaires reçoivent l'ordre de se réunir à Nissa; diwan. 5, départ du grand-vizir. 6 (jeudi, 1er silkidé), l'armée s'arrête près du village d'Iflakler. 7, elle passe un défilé. 8, elle dresse ses tentes près d'une source vis-à-vis de Schehrkœï. 9, l'empereur reste en arrière; le beglerbeg de Roumilie, avec sept sandjakbegs, se met en marche et arrive au village de Betoulnik. 10, Azor. 11, l'empereur s'arrête près des bains chauds de Nissa. 12, Nissa. 13, halte, diwan; l'ambassadeur de Ferdinand est admis au baise-main. 14, départ du grand-vizir. 15, l'armée arrive, après une petite journée de marche, à Kalona. 16, Yapoukofdjé. 17, Gharmetofidj. 18, la source de Dobranie; l'armée passe le pont jeté sur la Morawa, non loin de Widin; très-longue marche. 19, l'armée, après avoir passé le défilé, établit son camp à Yaschindjé; longue marche. 20, l'empereur reste en arrière; le grand-vizir dresse ses tentes à Ak kilisé; l'armée passe successivement quatre ponts. Quelques infidèles qui se présentent sur la route (yolé enoub) sont massacrés; pluie continue. 21, l'empereur arrive à Ak kilisé (église blanche). 22, halte; pluie. 23, Elie; pluie. 24, Hissarlü; pluie abondante. 25, Belgrade; il pleut toujours. 26, on s'arrête pour faire traverser le pont à l'armée. 27, l'empereur passe de l'autre côté de la Save et arrive dans la plaine de Syrmie. Le grand-vizir va à sa rencontre à la tête des troupes de Roumilie; vent impétueux et pluie. 28, halte; les troupes d'Anatolie passent le pont de la Save et entrent en Syrmie. 29 et 30, halte et pluie.

Mois de juillet (silhidjé).

1er, halte. 2, les deux fils de Sinanbeg, sandjakbeg de Karh-

Ili, mort dans la bataille de Tschaldiran, et un sipahi, sont décapités pour avoir volé pendant la marche quelques moutons aux janissaires; leurs têtes, plantées sur des piques, sont promenées dans le camp; quarante-un infidèles, accusés de brigandage, subissent le même sort. 3, diwan; les begs de Roumilie et d'Anatolie sont admis au baise-main. 4, halte. 5, diwan. L'ambassadeur français, ainsi que celui du roi de Pologne et les envoyés de Ferdinand, sont admis au baise-main, avec le cérémonial observé dans la campagne précédente lors de la réception du roi Yanousch. Tous les musiciens de l'armée sont réunis à cette occasion devant la tente du diwan. 6 (samedi, 1er silhidjé), diwan à cause de l'audience de congé de l'ambassadeur français. 7, halte. 8, l'armée campe dans le voisinage du village de Senouha (Aschania); grande pluie. 9, elle s'arrête dans le village de Karakousch, près de Bœgurdlen (Sabacz). 10, Sabacz; le grand-vizir fait deux marches en un seul jour. 11, l'armée arrive près du château-fort d'Yarik (Yarak); pluie. 12, halte. 13, on passe à côté de Mitrovitz et on campe à Bouradonofdia. 14, l'armée arrive devant le château-fort de Mourouyek et s'établit dans le village d'Iladj (Illats); le pascha passe le pont près de Vulcovár (Vukovar). 15, l'empereur passe le pont. 16, Borhowa (Borovo). 17, Essek. Pierre Pereny est admis au baise-main du grand-vizir. 18, halte. 19, l'empereur reste en arrière; le grand-vizir passe le pont d'Essek; on établit douze autres ponts sur plusieurs rivières; le fils du despote est admis au baise-main du grand-vizir. 20, halte. L'empereur passe le pont d'Essek; les begs de Roumilie et le grand-vizir envoient dans la ville les gens de leur suite et les ouloufedjis pour préparer l'entrée du Sultan. 21, on arrive au village de Serner; prise des châteaux-forts d'Erschak (Egerszeg) et Schiklos (Siklós), et de celui du ban Sertschianosch (Szerecsen Janós). Pierre Pereny est arrêté. 22, l'armée arrive devant le château-fort de Kapolina; on publie que tous les biens des habitans sont livrés comme butin aux troupes; le château est pris. 23, le château situé au milieu des

marais est occupé. 24, deux Tatares sont pendus pour avoir assommé un janissaire. 25, Babofdjé (Babócsa); les janissaires partent par une forte pluie en tirant des salves. 26, on s'arrête devant Bilowar (Belevár); le château est enlevé; on traverse plusieurs ravins. 27, l'armée campe près du village Tschitschova (Csicsó); le château de Wounousch est pris; grand embarras pour le passage d'un pont et d'un ravin. 28, Safadé; le château se rend à discrétion; l'empereur reçoit dix janissaires dans le corps des solaks. 29, on passe un ruisseau (*Maï*), le Salawis (le fleuve Szala); marche difficile à travers des marais. 30, occupation du château susdit. 31, l'armée arrive au village de Szent-Mihaly.

Mois d'août (moharrem).

1er, l'armée campe à Kapornak; prise de ce château, et de ceux de Bileschyr (peut-être Szalabér) et Nischarwar (peut-être Tüskevár). 2, halte, pour construire un pont sur la Szala. 3 (un samedi, 1er moharrem 939), l'armée passe à côté du village de Kam, et établit son camp devant le château de Komendwar (Kœrmend). 4, prise du château de Roum. 5, halte; l'armée arrive sur le bord de la Raab. Souleïman y fait jeter un pont. 6, prise de deux châteaux, celui d'Egerwar (Ikerwár), et celui de Mester (Mesteri). 7, on s'arrête à Hidweg, appartenant au roi Jean; on passe le pont jeté sur la Raab. 8, village de Topanco (Taplánfa). L'empereur traverse le pont sur la Raab; cherté excessive des vivres dans le camp. 9, on arrive au village de Gendj (Gencs). Souleïman donne l'ordre d'assiéger Kœsek (Kœszeg, ou Güns). 10, l'armée établit son camp devant Güns; pluie battante. Du 11 au 16, pluie, halte. 17, 18, la pluie continue. 19, les mines pratiquées sous les murs du château sont éventées par les infidèles. 20, halte; il tombe beaucoup de grêle. 21, on fait jouer de nouvelles mines; il est impossible de gagner un pouce de terrain; feu terrible d'artillerie; exécution de plusieurs soldats. 22, ordre de

combler le fossé; on jette par-dessus les murs une lettre par laquelle la garnison demande à capituler; cependant ils la reprirent. 23, l'explosion de deux mines fait une large brèche ; l'action s'engage; violente lutte qui n'amène cependant pas la prise du château. 24 et 25, pluie continuelle. 26 halte; les troupes d'Anatolie sont chargées de rassembler du bois. 27, halte; on dispose ce bois de manière à en former une plate-forme, qu'on élève à la hauteur des murs de la forteresse. 28, halte; dans la matinée, Nicolas (Yurischitz) envoie des parlementaires pour demander la paix; elle lui est accordée par la raison qu'il est venu antérieurement à Constantinople en qualité d'ambassadeur de Ferdinand. Jurischitz se rend à la tente du grand-vizir et présente la soumission du château; le pascha convoque le diwan; les assistans sont admis au baise-main. 29, grosse pluie; le grand-vizir envoie le mouteferrika Djâferbeg avec l'heureuse nouvelle de la reddition du fort; l'empereur lui fait donner un kaftan et cinq cents pièces d'or, et lui assigne en outre un supplément annuel de dix mille aspres, à titre d'*arpalik* (argent d'orge). 30, pluie continuelle; les paschas sont admis à l'honneur de baiser la main du Sultan; ils le félicitent sur la reddition du château. 31, on reprend le château de Sopron (Œdenbourg); distribution de trois bourses d'or et de kaftans. Les envoyés de Ferdinand sont congédiés.

Mois de septembre (sâfer).

1er, repos. 2 (lundi, 1er sâfer), village de Koblé (Kobelsdorf), passage difficile d'une rivière; courte station. 3, on campe vis-à-vis de Schelschelou (Csasafalou); ce château se rend à la première sommation. L'armée traverse plusieurs marécages. 4, elle campe dans le village Ohel (Kogel); on aperçoit un beau château situé sur la crête d'une haute montagne, et réputé pour être le plus fort de tous ceux que les Allemands possèdent. 5, on passe le défilé d'Ohel (Kogel); on ar-

rive à Dehan (Dechanskirchen) par un chemin très-difficile. 6, on campe dans l'intérieur de ce défilé, en-deçà de Potendruk (Pottendorf). 7, prise de ce château, et d'un autre moins important (Kirchberg). Les difficultés du chemin sont plus grandes encore que la veille. 8, on campe dans le même pas, devant Raitenar (Reitenau). 9, on s'arrête à Marhofn (Meyerhofen), près la source du Fakistridj (Feistreitz). Les infidèles font une sortie d'un château voisin. Marche pénible le long de la montagne. 10, village de Kalaïsch (Gleisdorf). Pendant cette marche, on brûle une église et on fait beaucoup de prisonniers; les éclaireurs soutiennent un rude combat, mais ils conservent l'avantage : quatre cents infidèles sont passés par les armes; plusieurs sont faits prisonniers avec leurs chefs. 11, on campe devant Gradjas (Grætz), grande ville rangée sous la domination du roi d'Espagne. Le khan des Tatares se porte avec ses troupes jusqu'à la rive de la Murr; l'armée ottomane tout entière débouche des montagnes voisines. 12, la cavalerie se met en mouvement de bonne heure, et, par la grâce de Dieu, parvient à passer la Murr, que jusqu'alors on n'avait jamais pu traverser que sur des ponts; mais on y perd quelques hommes et beaucoup de bagages. 13, on campe dans la plaine d'Eseklos (Seckau). On aperçoit le bourg de Laipnidj (Leibnitz), où l'armée fait un grand nombre de prisonniers : les farines et les grains sont excessivement bon marché. 14, prise du château de Pitschan (Witschein); marche difficile. 15, halte, afin de rassembler l'armée qui se trouve toute dispersée; brouillard si épais que l'on ne peut se distinguer les uns les autres. 16, on campe sur la rive de la Drave, devant Morprouk (Marbourg). L'armée passe, dans cette journée, sept ou huit marais; prise des châteaux de Lemboh (Lembach), d'Ischlaïndja (Schleiniz) et Radosek (Radnik); on commence à jeter le pont sur la Drave. 17, retard dans les travaux de ce pont. 18 et 19, halte, encore à cause des longueurs qu'entraîne la construction de ce pont. 20, le pascha traverse le pont dans la matinée, et le Sultan vers le soir; les trois corps

d'armée se présentant à la fois à l'entrée du pont, il y eût du tumulte. Le grand-vizir et les autres paschas se placèrent sur le pont, et lorsque le grand-vizir eut passé ainsi une journée entière à cheval pour faire défiler les troupes devant lui, il reçut du Sultan un cheval richement enharnaché et une somme d'argent; l'armée employa un jour et une nuit à ce passage. 21, à midi, il ne restait plus une ame sur la rive qu'on venait de quitter; vers le soir, on brûla le pont et l'on campa dans les champs près de Pettau. Manque d'eau. 22, on s'arrête à Pettau; courte station. 23, près Wioutscha (Vinicz), sur les rives de la Drave, la route est coupée par un défilé extrêmement périlleux; on y perd beaucoup de bagages, les chariots d'artillerie et la grosse artillerie n'achèvent de le franchir qu'avec la plus grande peine et à la fin du jour suivant. 24, repos. 25, Warasdin, après avoir passé deux marais. 26, Lugovich; le grand-vizir se sépare du Sultan pour conduire l'arrière-garde; on traverse un grand nombre de marais. 27, château de Kharboutie (Herbartia); le Sultan se rend droit à Essek par la route de Posega. 28, château de Tschertschouk (Czernek). 29, Doubovacz (Duboschatz); la place est pillée. 30, Sadjisné (Satniza) se rend à la première sommation.

Mois d'octobre (rebioul-ewwel).

1er, mardi (1er rebioul-ewwel), Podgradyzé. 2, Velika. 3, Bertourek. 4, village de Tirnava, château de Schaovonia (Schaikowiza). 5, soumission du château de Posega. 6, village d'Ekdikha, dans la plaine de Posega. 7, village de Tschaglin bazari; on brûle le faubourg du château de Kopatschik (Cobasch). 8, château de Ghouriani, appartenant au fils du despote; ce château fait sa soumission. Passage d'un mauvais pont; ordre à l'armée de ne plus faire de prisonniers, attendu qu'elle se trouve actuellement sur le territoire du Sultan. 9, l'armée campe sur les bords de la rivière Bozout; château d'Altakh; soumission du château de Pancova; appartenant au roi

Ferdinand. 10, Poradonofidj; longue journée de marche. 11, Djerdoutscha. 12, l'armée passe en Syrmie et établit son camp vis-à-vis de Belgrade; le grand-vizir se rend au devant du Sultan, qui traverse le pont et campe du côté de Belgrade. 13, halte et revue. 14, halte, diwan; les paschas, les defterdars, les nischandjis et le beglerbeg d'Anatolie, sont revêtus d'habits d'honneur; cérémonie du baise-main. 15, halte. 16, le grand-vizir traverse le pont de la Save bannières déployées, musique en tête, et, suivi des agas et des begs, il vient déposer l'étendard du serasker aux pieds du Sultan. 17, le grand-vizir quitte l'armée. 18, Hissarlik; le commandant du château de Nemdjé envoie les clefs du château. 19, le Sultan se rend à Semendra. Du 20 au 25, pluie, halte. 26, Poulana. 27, Sipoudidj. 28, Schoubalatsch. 29, village de Kowatschoutschina, connu sous le nom de Tscheschmé. 30, eaux thermales de Nissa. 31 (jeudi, 1er rebioul-akhir), halte.

Mois de novembre (rebioul-akhir).

1er, on campe vis-à-vis Schehrkoeï. 2, village d'Iflaklar. 3, Sofia. 4, halte; il neige. 5, village d'Ormanlik; l'aga des janissaires et le mir-aalem arrivèrent ce jour-là à Constantinople. 6, village d'Ikhtiman. 7, Tatarbazar. 8, Philippopolis; diwan. 9, Kounisch. 10, Semüfdjé. 11, village de Yenidjelü. 12, Andrinople; on illumine la ville. 13, halte. Le dernier grand-vizir, Piri Mohammed-Pascha, mourut ce jour. Du 14 au 16, halte. 17, Baba-Eskisi. 18, village d'Elwanlü, près du pont d'Erkené. 19, Siliwri. 20, Halkali-Binar. 21, le Sultan rentre au seraï de Constantinople; cinq jours de fêtes et d'illuminations dans la ville et les faubourgs d'Eyoub, de Galata, de Scutari. Les bazars restent ouverts pendant la nuit et Souleïman va les visiter incognito. Le 26 novembre fut le dernier jour de ces réjouissances.

On trouve encore dans Mar. Sanuto, t. LVII, un journal

italien de la campagne de Güns, qui s'accorde sur les dates avec celui de Souleïman. En voici un passage relatif à Güns : « Quel 27 de la luna quelli di dentro cominciarono a di- » mandar la pace spontanemente, e accordo sopra la fede di » Mahometo e sopra li patti di Mustafa e secondo il consulto » si acceptò lo loro rendersi a patto, dove di dentro lo Sigr. » loro con lo minor fiolo di Curtovich usendo di fora basarono » la graziosa man del Bassa inchinando la testa loro fin alla » terra, e di poi di quel loco levandosi lo esercito per giorni 16 » tutta via caminando e scorrendo inverso la banda di Vienna. » Dove avrete di questa città si pervenne alla nevicosa mon- » tagna Wesil (Wechsel) ciò e rossa montagna (Hartberg est » sans doute mis là pour Rothberg) la pace e per mezzo all' » incontro a Vienna e quella a man destra alli isparmi mon- » tagni dello interno della Alemagna, arivando quelli di Ca- » valieri nei mili grasignandossi al montarlo impossibil era, » ma la gratia divina; che alli soi fedeli servi non mancha » mai da quello loco mollissimo arostarono delle nostre In- » suli Gambelli carichati, e cadauno delli Gambelli ponen- » doli in mane le zappe grande per far la Strada coli Gambelli » ritirandosi a passo a passo cominciarono a montar la detta » montagna, cosi lo esercito smontando e cavalchando le pre- » dette aspere montagne ascendendo pasarono e arrivarono » allo interno; e paese di Spagna (?) e queli guartando e bru- » sando e distruggendo e tutto mettendoli a gran ruina e senza » ponti tre grandissimi fiumi passarono. Da poi passato il » 16 della luna di safer si pervenne incontro al fiume di Drava, » dove era una gran città (Marbourg) et in el meso di quella » era il ponte dove si passava lo detto fiume, ma non facendo » stima di tal ponte di novo un ponte fu fabricato e cosi parte » de lo esercitò passò per il detto ponte, e parte passo al Gurge » di Sotto della città dove era il passo e la giurni dui cola » notte tutto lo esercito si trasferi e passo il fiume, e di poi ca- » minando in campo doi giurni si arrivò in una aspra e folta » selva. »

XXVII. — Page 174.

« Copia d'una lettera del Sgr. addi 12 ottobre 1532, dans » *l'Histoire* de Mar. Sanuto, 6 l. vii, voy. le rapport de Pietro » Zen, daté du 10 décembre. Pervenissimo fin 'ad una gran » città nominata Gradjas che fu ab antiquo sedia e domicilio del » detto Maledetto, dove avendo cognosciuto che il Maledetto » spaventato del impeto del nostro gran esercito e levatori al » suo regno per salvarsi la vita se ne partito lassandoli adver- » sarii suoi infideli, che seguitano la via del diavolo et spento » del tutto l'errore dei Infideli loro e voltati dal detto loco la » potentissima Maesta mia con felice e gloriosa vittoria ha- » vendo expugnato delli Castelli pertinenti a quelli dette stabili » Infideli li Castelli nominati Carbona (Harbart), el Rachis » (Rascina) Posega e fatto mi compote del desiderio suo e » gionto con tutto il suo al mar simigliante esercito alla città » di Belgrado adi 12 della luna di rebioul-ewwel 937 cosi fu di » 12 ottobre 1532. »

XXVIII. — Page 175.

Pierre de Lodzia Opalinsky fut envoyé six fois par Sigismond Ier en ambassade, 1° à Ferdinand pour le déterminer à faire la paix avec Zapolya; 2° à la diète germanique, pour lui soumettre des questions de religion, et pour lui exposer ses rapports avec la Turquie; 3° au pape Paul III, pour le féliciter de son élection; 4° à Ferdinand, pour lui proposer de donner sa fille Elisabeth en mariage au fils de Sigismond; 5° à Charles-Quint pour lui porter les souhaits du roi, au moment où il se préparait à faire voile pour Tunis; 6° enfin à Souleïman. Les lettres échangées entre le sultan et Sigismond Ier se trouvent à Pulawy dans la bibliothèque du prince Adam Czartorisky. La traduction du traité ratifié par Souleïman, à la date de l'année 940 (1533), est reproduite dans les *Scritture turchesche* des Archives de la maison I. R. d'Autriche. On y voit encore la lettre

de recréance donnée par Souleïman à l'ambassadeur vénitien Pietro Zen. Les lettres et autres documens déposés à la bibliothèque de Pulawy, sont : la capitulation qui accorde une trève de trois ans à la Pologne, datée du mois de moharrem 932 (octobre 1525), et apportée par Stanislas, châtelain de Biecz; 2° la réponse du Sultan à une lettre de Sigismond, remise par Opalinsky, et datée du mois de moharrem 939 (août 1532) : cette lettre a donc été écrite sous les murs de Güns. Ces deux lettres contiennent de nouvelles protestations d'amitié pour l'empereur, et un ordre au khan des Tatares de se tenir tranquille. On attribue encore à Souleïman une lettre publiée par un poëte polonais qui avait accompagné, en 1621, à Constantinople, le prince Zbarawsky, ambassadeur de Sigismond III. Cette lettre, que le Sultan aurait remise à Opalinsky pour son maître, et qui a été successivement reproduite dans *le Journal historique, géographique et statistique de Moscou*, du mois d'avril 1825, p. 28, de là dans *le Bulletin* des sciences historiques, année 1826, n° 602, renferme le passage suivant : « Bientôt je » terminerai ma soixante-dixième année, — bientôt nous nous » verrons dans cette région bienheureuse; où, triomphans et » glorieusement assis auprès du Roi des Rois, moi à sa droite, » toi à sa gauche, nous parlerons avec joie des sentimens d'af- » fection qui nous unissaient l'un pour l'autre dans ce monde. » Ton ambassadeur Opalinsky pourra te dire dans quel degré » de bonheur et de gloire il a vu ta sœur, mon épouse. Je le » confie à ta majesté. Adieu ! » Mais dans ce peu de lignes tout est invraisemblance ou mensonge : car Souleïman n'avait, en 1532, que trente-huit ans et non pas soixante-dix; ensuite ce n'est pas lui, le plus austère des musulmans, qui se fût jamais placé avec un roi des infidèles à côté de Dieu; enfin, la prétendue alliance du sultan avec Sigismond, par Roxelane, qui figure ici comme sœur du dernier, est une nouvelle erreur. Au reste cette erreur prend sa source dans le compte-rendu par Twardowski (Samuel de Skrzypna) de l'ambassade de Zbarawsky, sous ce titre : « *Przcwazina Legacya I. O. X.*

Krysztofa Ibarawskiego etc. etc., od N. Zygmunta III. Króla polskiego i Szwedskiego do Soltano Cesarzo Tureckiego Mustafy u roku 1621, etc., et publié à Kalish en 1621, à Wilna en 1706, et à Cracovie en 1639, format in-4°. Tout ce que rapporte cet auteur est aussi peu croyable que le conte dont nous venons de parler; par exemple, il cite parmi les ambassadeurs qui se trouvaient en même temps que Zbarawsky à Constantinople, le comte de Thurn (le rebelle de Bohême) comme agent de l'empereur, et même comme un envoyé du fameux prêtre Jean de l'Ethiopie. Quoique Roxelane, dans les rapports des ambassadeurs vénitiens et impériaux, ne soit pas désignée sous d'autre nom que celui de *la Rossa* (la Russe), il est probable cependant qu'ils ont voulu dire par là qu'elle était originaire de la petite Russie (la Galicie d'aujourd'hui), ou de la Lithuanie méridionale (l'Ukraine, la Volhynie et la Podolie); s'il en est ainsi, il serait possible que Roxelane fût la fille d'un pauvre pope de Robatyn, petite ville située sur la Lipa, dans la Galicie, et appartenant au cercle de Brzezany. C'est aussi l'opinion de M. le comte Stanislas Rzewuski. On lit dans Wagner *Türkenbüchlein* (*Petit Livre sur les Turcs*, 1664), que Roxelane était d'origine italienne, et qu'elle avait été enlevée en 1525 de Castel Collechio. Mais cette fable, que Wagner a reproduite d'après Ulric Wallich (*de Religione turcica*, p. 319), et qui a sa source dans les Annales de Jean-François Neger, est démentie par cela seul qu'avant cette époque Roxelane était déjà la favorite de Souleïman, et lui avait donné, dès l'année 1524, un fils nommé Sélim. On trouve encore dans la Bibliothèque de Pulawy une lettre de Souleïman à Sigismond Ier, datée de l'an 953 de l'hégire (1546), et relative à la restitution des droits de douane perçus sur le marchand de pelleteries de la Porte; une autre lettre de Souleïman, datée de la même année, et dans laquelle il arguë de l'impossibilité de rendre le château-fort de Pezz à Etienne et à sa mère; enfin une troisième, du mois de sâfer 954 (avril 1547), dans laquelle il réclame 1° une indemnité pour les dommages causés par l'incur-

sion polonaise sur le territoire d'Oczokow, 2° l'arrestation d'un voleur.

XXIX. — Page 178.

Le rapport de l'ambassadeur ne détermine pas s'il était frère utérin ou germain de Jérôme de Zara; dans tous les cas, il est certain qu'il était frère de Nicolas Jurischitz. Comme celui-ci s'appelait de Zeng et l'autre de Zara, il est probable qu'ils ne descendaient pas du même père; peut-être encore ces noms de ville désignaient-ils leurs propriétés territoriales, et non pas le lieu de leur naissance. Jérôme de Zara et son fils Vespasien Guillaume de Zara n'avaient pas jusque-là joué de rôle sur la scène politique. Lorsque Jérôme fut revenu de Constantinople, Guillaume y fut envoyé non pas en qualité d'ambassadeur, mais seulement comme porteur d'un message de l'empereur au Sultan, et avec ordre de ne pas le voir ni d'entamer avec lui aucune négociation. Son rapport, déposé dans les archives de la maison imp. roy. d'Autriche, porte ce titre: *Enarratio eorum quæ per Vespasianum de Zara cum D. Ajasbassa et Aloisio Gritti in Constantinopoli tractata sunt. Pragæ, 5 martii* 1534. Il arriva à Constantinople le 14 novembre 1533, et le 30 du même mois il fut reçu en audience par Gritti, qui lui demanda la lettre de l'empereur pour Ibrahim, se déclarant autorisé à l'ouvrir; Jérôme dit de Gritti: « Valde de » volubilitate et inconstantia Hungarorum mirabatur, quod » post tot infortunia et summi Dei correctiones adeo nefastis » practicis seditionibus et dolis non desistant; — mirabatur, » quod M. V. in illis litteris mentionem fecerit, ipsum Mi. Væ. » id, quod eadem in Hungaria habet libere ad retinendum et » possidendum permisisse et Ibrahim illum Aloisium inter- » rogavisse, an conclusioni pacis cum Oratoribus interfuisse » — velle ut Rex Joannes totum id regnum possideat. »

XXX. — Page 180.

On ne peut pas déterminer, d'après l'entretien qu'eut Corne-

lius Schepper avec Ibrahim, et dans lequel ce dernier parla de sa patrie, s'il était Suisse, Alsacien, ou d'une province limitrophe de la France. « Quæsivit (Ibraimus) quæ regio melior, » Hispania an Francia. Respondit Cornelius sibi ut nato in » confinibus Franciæ pulcriorem videri Franciam, Hispaniam » longe majorem et robustiorem. » *Rapport* d'Hieronimus et » Cornelius.

XXXI. — Page 181.

Ferdi, f. 197 et 198. D'autres changemens encore furent opérés dans le gouvernement, d'après cet historien : Souleïman, alors beg du Soulkadr, fut promu au gouvernement de Diarbekr, en remplacement d'Yakoub, destitué; Ahmed-Pascha, sandjakbeg d'Awlona, fut nommé beg du Soulkadr; Isa-Pascha, qui avait déjà rempli les fonctions de beg de Syrie, y fut appelé de nouveau, en remplacement de Loutfi-Pascha, décédé. Le gouvernement d'Anatolie devint vacant par la mort de Khosrew-Pascha.

XXXII. — Page 181.

« Mustafa e mandato in Sangiaco di Magnesia con ducati » 40 mille di Timaro, e cussi la dominica li 9 vene basar la man » al Sultan, andarono tutti li Aga e Capigibasi. Arrivato alla » seconda Porta li Bassa tutti li tre uscirono e li andarono a » far la riverenza e lo accompagnarono dentro, dove pocho » stete, poi ussite accompagnato da li Bassa. Ayas li tene la » stapha, Ibraim il caftano; cinse la spada e ritornò accompa- » gnà di tutta la terra, 15 anni, di bello aspetto; bianco e » gratiato; ha il collo longino come il padre, e ha bellissima » persona; mostra accorto. Entrò un fiol del Soldan di Soria » che stette due ore dopo quello entrò na altro da Tauris. » *Rapport* de l'ambassadeur du 4 mars, dans Marini Sanuto, t. LVI.

XXXIII. — Page 183.

« Ibi sunt columnæ ex ære ablatæ ex Buda cum imaginibus » Herculis, etc. Hæc area (l'hippodrome) a meridie habet mare, » ab occidente hortum Ibraimi bassæ et ipsius domum, ab » oriente palatium magni Cæsaris. In hac area sunt multa pa» tibula sive furcæ ad horrorem nocentium erectæ (d'Ibrahim), » vestem superiorem auream inferiorem ex auro et serico inter» textam coloris lazurei, — homo mediocris, staturæ minor » quam major, nigellus; vultu mediocriter oblongo, interiores » dentes habet 5 aut 6 a se distantes et longos, acutos. »

XXXIV. — Page 184.

Ce calcul repose sur une erreur, mais il est important quant au cours de l'argent à cette époque. « Mille somas » asperorum quæ faciunt vicesies centena millia ducatorum. » Le mot *soma,* c'est-à-dire la charge d'une bête de somme, répond au mot turc *yük*, qui désigne une valeur de cent mille aspres; par conséquent, mille charges font cent millions d'aspres; or, cent millions d'aspres faisant deux millions de ducats, le ducat valait alors cinquante aspres.

XXXV. — Page 189.

Le lion, comme symbole de la puissance souveraine, figure encore sur la proue des vaisseaux de guerre de la Porte. A l'époque où cette conférence eut lieu, on voyait encore à Constantinople le groupe colossal du lion et du taureau, d'où le palais construit par les empereurs grecs portait le nom de *Bucoleon,* aujourd'hui *Tschatladi.* (Voy. *Constant. et le Bosphore,* t. I, p. 119). « Est marmor quoddam hic propere ad mare, in » quo sculptus est leo ingens tenens taurum cornibus, tam » vasta moles, ut a mille hominibus moveri non possit. » *Rapport* de l'ambassadeur. Le rapport de l'ambassadeur vénitien, en date du 14 décembre 1532, qui se trouve dans Mar. Sanuto,

t. LVII, donne la description la plus exacte de ce groupe : « Alla porta dove si amazzan animali a costo delle colone del » Podromo (Hippodrome) da bassofuori della detta porta di ma» rina un leone, sopra il qual e un grandissimo tauro, major » bonamente che il vivo, svenato dal leone, il quale li e mon» tato sopra la schina e lo ha altirato, e da una banda ad una » coscia del tauro e un grandissimo Aio? e questo lione assai » major del vivo, e tutto di una pietra di una bona mina, » questi animali soleano esser con le teste voltate verso Ana» toli, e par che quella medesima notte (21 novembre) se vol» tassino colle teste verso Costantinopoli; ciò la matina veduto » tutta questa terra li e concussa e ha fatto stupor e stordir » tutta questa terra, e ognuno ne discorrendo secondo la pas» sione dell' anima. » Cet événement eut lieu le 21 novembre, au retour de Souleïman; Schépper qui n'arriva à Constantinople qu'au mois de janvier de l'année suivante, est mal informé, lorsqu'il dit qu'il se passa au départ du Sultan. « Cæsare » Turcorum exeunti in Hungariam marmor hoc versum est, » quippe leo respiciebat Asiam, nunc respicit Europam, pu» tant fatale esse. »

LIVRE XXVIII.

I. — Page 206.

Le *Djihannuma* nomme : Mohammed ben Melekdad, l'auteur du *Telkhis Djamii;* Seïd Houseïn, profondément versé dans les sciences cabalistiques et qui prédit l'envahissement de l'Asie par les Mogols ; enfin l'astronome Mewlana Mouhiyeddin, que Nassireddin appela au conservatoire de Meragha.

II. — Page 206.

Ewlia visita les tombeaux de Kaya Alp, aïeul d'Ertoghrul et

de son frère Hasan Baïnder-Khan; ceux de Sultan-Toukhtafeï, Sultan-Koskoudkhan, Ali-Khan, Kasim-Khan, Bendi-Khan, Sorbaï-Khan, Ismaïl-Khan, Bederbaï-Khan, Djighali-Khan, Tokhatmisch-Khan, Seldjouk-Khan, Israïl-Khan, Mârsoum-Baï, Houtlou-Baï, et les tombeaux de leurs femmes, Mama-Khatoun, Harma-Khatoun, Djan-Khanüm, Niloufer-Khanüm, Sobeïdé-Khanüm, Serwiboï-Khanüm, Siba-Khanüm, Sarfa-Harma, Khorschid-Harma et Dondi-Harma; il visita de plus les tombeaux des princes des familles de Danischmend, Tschoban, Karakayounlü, et Akkoyounlü.

III. — Page 212.

On voit encore à Koniah les tombeaux des célèbres scheïkhs Kerimeddin, Sadreddin, Bourhaneddin et Seradjeddin, ainsi que celui du grand sultan des Seldjoukides, Alaeddin. Le *Djihannuma,* p. 616, fait de Koniah le lieu de naissance de Platon.

IV. — Page 212.

Le grand-vizir envoya plusieurs courriers pour demander qu'on pressât la marche. Voyez le *Journal* de Souleïman, au 26 septembre. Ali, xxx[e] récit, f. 244, et Solakzadé, f. 110, rapportent qu'Ibrahim, dans l'incertitude si Souleïman se rendrait à Tebriz, avait ouvert le *Diwan* de Hafiz, et était tombé sur le premier vers des 53[e] ghazele à la lettre *Dal.*

V. — Page 212.

Ce reïs-efendi est le premier que citent les historiens ottomans. Il figure déjà en cette qualité dans la conférence d'Ibrahim avec Jérôme de Zara et Cornelius Schepper; son nom ouvre la liste des reïs-efendis, dans la biographie publiée par Resmi-Ahmed, et intitulée *Khalifetoul-roucsa,* c'est-à-dire, *l'aide des chefs.*

VI. — Page 217.

L'auteur du *Djihannuma*, p. 458, donne les détails suivans : du bord du Tigre à la porte du Grand-Imam, douze bastions (tours), s'étendent sur une longueur de terrain de sept cents aunes : de cette porte à la porte blanche, trente-quatre bastions, sur une longueur de deux mille huit cent cinquante aunes : de la porte Blanche au boulevard persan, vingt-six bastions, deux mille cinquante aunes : du boulevard à la porte Noire, trente-six bastions, deux mille huit cent cinquante aunes : de la porte Noire au bord du fleuve, quatre bastions, cinquante aunes : de là jusqu'au pont, trente-trois bastions, deux mille six cent cinquante aunes : du pont au point le plus éloigné du fleuve, dix-huit bastions, mille cinquante aunes; en tout cent soixante-trois bastions, répartis sur une étendue de terrain de douze mille deux cents aunes, et non pas douze mille quatre cents.

VII. — Page 217.

Imami Aazem, nom que Niebuhr, t. II, p. 244, a pris pour *Maadem ou Adem*; le même auteur a commis une autre erreur en écrivant *Kadem* au lieu de Kasim; c'est pourquoi, dans son plan, le chemin qui conduit d'une des portes de la ville à Imam Aazem, est désigné sous le nom d'*Adem*, et celui qui, de l'autre côté du fleuve, mène à Kasim, est appelé *Kadim*. Par une erreur à peu près semblable, la porte dite Karanlük (ténèbres) se trouve écrite *Karaologh*.

VIII. — Page 217.

Le *Djihannuma*, p. 459. Si la construction du palais ne date que du khalife Moktader, l'arbre d'or existait déjà, car l'empereur de Byzance en fit établir un pareil dans le palais d'Hebdomon, sur la description que lui en donna son ambassadeur après son retour de la cour du khalife Motcassem. Au reste,

l'idée qui présida à la création de ces arbres remonte au règne des anciens souverains de Perse et de Lydie, et dont Alcibiade disait qu'ils n'avaient pas même abrité une cigale. Plutar. *de Alex. Magno*, et *Xenophontis Historia.*

IX. — Page 219.

Le *Djihannuma*, p. 460. Ewlia, dont le nom signifie *les saints*, et qui visita principalement dans ses voyages les tombeaux des hommes morts en odeur de sainteté, par suite d'un songe dans lequel le Prophète lui avait apparu, donne la description des tombeaux des imams Kasim et Takki, après avoir énuméré toutes les mosquées de Bagdad. Il se trouve à la fin de son ouvrage plusieurs lacunes qui proviennent sans doute de l'âge avancé auquel il écrivit le quatrième volume de ses voyages; à la fin duquel se trouve l'histoire de Bagdad.

X. — Page 225.

Ali cite leurs noms, comme les tenant de la bouche d'Ahmed-Pascha, gendre de Roustem-Pascha, plus tard grand-vizir: Mohammed-Sokolli, surnommé *le Long*, Pertew-Pascha, Pialé-Pascha, Ahmed-Pascha, Sal Mahmoud-Pascha, Lala Moustafa-Pascha, Houseïn-Pascha; et parmi les beglerbegs: Kellabi-Pascha, Behram-Pascha, Rous (le Russe) Hasan-Pascha.

XI. — Page 225.

Elan yedi wezir djoumlemüzün, koudreti, we khidem ou khischemi kesreti, merhoum Efendi denli deïl dür deyu hikayet etdi, c'est-à-dire, « la pompe et le faste des gens attachés au service des sept vizirs, que nous sommes aujourd'hui (disait Ahmed-Pascha, gendre de Roustem), n'approchent pas encore du faste qu'étalait à lui seul l'efendi mort récemment. » Ali. Le même auteur, donne aussi l'élégie du poëte Ghazali (Deli Bürader), sur la mort d'Iskender Tschelebi, mais cette poésie

peut s'appliquer également à plusieurs autres personnes pendues.

XII. — Page 226.

Le *Journal* de Souleïman au 26 mai. Comme les ambassadeurs français n'arrivèrent au camp de Honar que le 26 mai, l'assertion de Flassan, que le premier traité entre François Ier et Souleïman fut conclu à Constantinople au mois de février 1535, est tout-à-fait inexacte, par rapport au temps, comme par rapport au lieu. En effet le Sultan ne revint à Constantinople qu'au mois de janvier 1536.

XIII. — Page 227.

Le *Journal* de Souleïman au 22 juillet. Les autres promotions sont consignées dans Ferdi, f. 231 et 239. Le beglerbeg d'Anatolie, Moustafa-Pascha, fut élevé à la dignité de beglerbeg de Roumilie, et sa place donnée à Souleïman-Pascha, qui revenait d'Egypte. Le Kurde Hadjibeg fut nommé gouverneur de Bidlis; Ghazikhan reçut en fief la ville de Schehrban, et les villages voisins de Mendeli, Harmouyé, Elwendiyé: les sandjaks de Baïbourd et de Koumakh furent réunis au gouvernement du Diarbekr.

Journal de la sixième campagne de Souleïman (première campagne en Perse), en l'année 1534.

Mois de juin (silhidjé).

10 juin 1534 (mercredi, 28 silkidé 940), Scutari. 12, halte. 13 (1er silhidjé), on plie la tente du grand-vizir. 14, Maldepé. 15, la prairie de l'empereur Tekfour tschaïri; pluie. 16, Guebizé. 17, Hereké. 18, Sazlüderé. 19, pont de Sitaré. 20, Kazlüderé. 21, Dikillütasch (l'obélisque de Nicée). 22, halte. 23, Pamboukdji. 24, Yenischehr. 25, halte. 26, Akbiik. 27, Eschen. 28, Bozoyouk. 29, Inœni. 30, Ilidjé.

Mois de juillet (moharrem).

1er Koutahia, pluie. 2 et 3, *idem*. 4, on plie la tente du grand-vizir; chasse dans la montagne d'Elmalütagh, durant ces trois jours. 5, l'armée campe aux environs du village d'Altountasch, station éloignée. 6, l'armée longe le pied de l'Elmalütagh. 7, village d'Irik. 8, Karahissar. 9, Kizil kilisé. 10, Selam aleïküm. 11, Ishaklü, près de la mer. 12, on campe à Akschehr; l'aga des Ghourebas qui marcha à la suite du grand-vizir revient apporter la nouvelle de la soumission de Wan et de Woustan. 13 (lundi 1er moharrem 941). 14 et 15, halte. 16, Arik. 17, Ilghoun. 18, Rengi. 19, Gelmidj beli. 20, Koniah; le grand-vizir envoie les clefs des châteaux conquis. 21, halte; le Sultan visite le tombeau de Mewlana Djelaleddin. 22, Kirkbinar. 23, source de Karadjatagh. 24, Kabagh-Akdjé. 25, Oda. 26, Akoyouk. 27, Nakarezen tschaïri, c'est-à-dire, prairie des trompettes; longue étape. 28, Sadié. 29, Dewelu-Karahissar; station éloignée. 30, Boghaz Kœpru. 31, Kaïssariyé.

Mois d'août (safer).

1er, halte. 2, l'armée passe devant Barissma, et campe près de Sarimssaklü. 3, Tschapou khani; longue marche. 4, Ghedek khani. 5, Ouskoufdji khani. 6, Latif khani; le grand-vizir arrive ce jour-là à Tebriz. 7, Danischmendlu. 8, Siwas; ambassade du prince des Ouzbegs. 9, halte; l'aga des janissaires se porte en avant. 10 et 11, halte. 12 (mercredi 1er safer), on va jusqu'à la plaine de Kodj-hissari; l'étape est doublée. 13, plaine de Kouschdji-Hasan; on avait d'abord établi le camp à Kaz-gœli, mais l'eau manquait dans cet endroit. 14, vis-a-vis Kopoulü-hissar, au pied du rocher de Schahna; deux étapes en un jour; depuis Osekdji Kia on continue à longer la montagne de Koryougha; le chemin est excessivement difficile. 15, les prés de Marlum, situés dans la plaine d'Akschehr; depuis Schahna Kia jusqu'à la plaine de Kaffadjik, le chemin est très-

mauvais. 16, dans les prairies près du village de Dikin qui dépend de Sou Schekhri, l'étape est doublée, car la station régulière eût été le village d'Ezbedi; cette marche est très-longue, mais la route est unie; l'armée traverse beaucoup de villages, et passe près du tombeau de Tschoban Imré. 17, Akdepé, qui dépend de Koumakh; marche longue et fatigante; descentes et montées continuelles. 18, depuis Koumakh jusqu'à Bouyoukyort les chemins sont pierreux et difficiles pour les chars, on ne rencontre ni arbres ni villages. 19, Kermané; marche très-pénible. 20, Erzendjan: arrivée au camp d'un député du khan de Schirwan. 21, halte. 22, on ploie les tentes. 23, on campe à l'entrée du défilé de Tschouboukyord. 24, l'étape est doublée, c'est la plus fatigante que l'armée ait faite depuis Constantinople; on campe devant Düzoun-Khani. 25, Kars; lorsque Mohammed II marcha contre Ouzoun-Hasan, il fit halte au village de Miané, où il traversa l'Euphrate. 26, en-deçà du khan de Mama Khatoun, près des ruines du château de Khoubyar. 27 et 28, halte. 29, halte; le froid se fait sentir; il neige sur la montagne de Terdjan. 30, halte, pour attendre les convois de vivres et munitions qui devaient rester à Koumakh jusqu'à la fin de la campagne. 31, on lève le camp.

Mois de septembre (rebioul).

1er, Penek; longue route à travers des défilés dans l'un desquels l'armée stationne. 2, Khanis; un courrier du grand-vizir apporte les nouvelles et avis suivans: que l'Azerbeïdjan est conquis, et que le grand-vizir en a donné le gouvernement au beglerbeg Baïenderoghli; qu'il serait convenable d'envoyer dans les provinces de l'empire des lettres annonçant cette conquête; que les fortifications de Tebriz étant déjà commencées, il serait trop tard pour que le Sultan pût y établir son quartier d'hiver, et qu'il vaudrait mieux retourner dans le Diarbekr; que Melek Mousaffer, prince du Ghilan, avait député un

ambassadeur au grand-vizir, et que celui-ci l'avait renvoyé avec les honneurs dus à son rang. 3, Tschermouk; Sultan-Sélim s'était arrêté d'abord à Aladja Khan, ensuite à Tschermouk; on fait ces deux étapes en un seul jour; il est arrêté que l'armée hivernera dans le Diarbekr. 4, halte. 5, Erzeroum; on envoie dans les provinces des lettres pour annoncer la victoire du serasker; le Sultan visite les tombes d'Erzeroum; défense aux soldats de prendre l'avance; ordre aux troupes de marcher en colonnes. 6, Hasan Kalaa; longue et pénible marche. 7, Tschoban Kœpri, sur l'Aras; on passe de l'autre côté du fleuve; longue marche. 8, Alagœz; chemin difficile pour les bagages; on trouve peu d'eau, et l'on campe dans un défilé. 9, Iman Kiasi; les bagages sont envoyés en avant de l'armée afin d'éviter le désordre. 10 (jeudi, 1er rebioul-ewwel), on campe dans le village d'Aïdin, en-deçà de la vallée d'Alischkerd, et près des ruines du château de Kowan; double étape; embarras, difficultés; ici la route qui mène à Tebriz se sépare en deux voies; le château d'Ardjisch, pris par le serasker, lui est accordé en fief. 11, village de Nadlü, sur le bord de l'Euphrate; route belle et unie. 12, on longe l'Euphrate; chemin pierreux, montant et descendant; on ramène des serviteurs de Kasim-Pascha qui s'étaient enfuis; trois sont empalés, neuf coupés en deux par le milieu du corps. 13, village de Tschübükli, sur une hauteur escarpée et de difficile accès. 14, village de Tschakrik; journée de marche longue et difficile. 15, village d'Aghi. 16, on campe dans les environs d'Ardjisch; étape ordinaire; Mohammed-aga envoie au serasker une grande quantité d'objets en présens. Du 17 au 20, halte. 21, diwan; dans lequel on prend la résolution de se diriger vers Tebriz, à cause de la nouvelle apportée par un courrier du grand-vizir, que les Persans s'approchent. 22, l'armée campe dans le village de Bendmahi, près du lac. 23, dans le pas de Karaderé; chemin large et pierreux. 24, dans les prés vis-à-vis le village de Segmenada; marche difficile. 25, elle campe au-delà de Khoui, et entre dans un défilé si étroit que deux cavaliers ne peuvent y marcher de front; on

perd beaucoup de bêtes de somme qui se laissent tomber dans les précipices. 26, Akhté, longue marche ; manque d'eau potable ; on reçoit un courrier du grand-vizir, qui demande qu'on accélère la marche de l'armée. 27, l'armée s'arrête au-delà de Sofian, près des Sept-Fontaines (Heft tscheschmé) ; on fait trois étapes dans une seule journée ; chemin un peu difficile ; pluie et vent. 28, l'armée arrive à Tebriz et campe à Sidawa ; longue marche ; une partie des bagages rejoint le camp ; les habitans de Tebriz viennent à la rencontre du Sultan pour le féliciter. 29, Aoudjan, camp d'été du schah de Perse ; réunion des troupes du grand-vizir et du Sultan. 30, diwan ; le serasker, les beglerbegs, les agas et le reïs-efendi, Moustafa-Tschelebi, sont revêtus de kaftans et admis à baiser la main de l'empereur ; les soldats de la maison impériale reçoivent mille aspres (vingt ducats) de gratification.

Mois d'octobre (rebioul-akhir).

1er, repos, pluie. 2, diwan ; le prince de Ghilan est admis au baise-main. 3, repos. 4, on ploie la tente du Sultan ; 5, l'armée passe près de Khan Abbas ; Khan Abbas ; départ du grand-vizir avec les troupes de Roumilie, formant l'avant-garde ; le Sultan se place au centre avec les troupes de la maison impériale (janissaires, troupes et cavalerie régulières) ; l'arrière-garde est composée des troupes de Karamanie ; marche courte et facile, mais on manque d'eau ; Mohammed Mirza, fils du schah de Schirwan, est laissé à Tebriz en qualité de commandant ; les begs de Karahissar, de Koumakh, de Baïbourd et d'Aïdin, et leurs cavaliers sont mis sous ses ordres. 6, près du village des Turcomans ; longue journée ; chemin étroit. 7, Kara Baldürtschaï ; chemin très-difficile où l'on trouve peu d'eau ; le serasker, avec les troupes de Roumilie, se porte en avant. 8, Miané, longue et pénible marche ; on passe un pont élevé sur une large rivière. 9, on campe dans le village de Kizil Ouzoun, situé au milieu de l'étroit défilé de Kaplantî Kedügi ; l'eau

de la rivière qui traverse la vallée est saumâtre : ce défilé fait la limite entre l'Irak, qui commence au-delà, et l'Azerbeïdjan que l'on vient de quitter ; le grand-vizir, de retour de ses excursions, se remet en ligne ; ordre aux soldats de ne pas se détacher des rangs pour marcher en avant ; journée de marche pénible, mais peu longue ; les Persans, sachant que la tente impériale marche en avant de l'armée, cherchent à surprendre l'escorte qui l'accompagne, mais ils sont repoussés par le grand-vizir. 10 (samedi, 1er rebioul-akhir), Khan Serdjem, pays vaste et désert, les bagages restent en arrière. 11, Khan Nikbi, étape longue mais facile. 12, ville de Zenghan ; longue journée de marche ; on trouve de l'eau en abondance. 13, Soultaniyé, en grande partie dévastée ; c'est là que repose le sultan Mohammed Khodabendé, dans un mausolée dont le dôme est entouré de huit minarets ; on apprend que le schah est en pleine fuite, et que Mohammed Soulkadroghli a passé du côté des Ottomans ; grand froid et neige. 14, halte, pour recevoir Soulkadroghli, dont la tente est dressée auprès de celle du grand-vizir ; au diwan, les begs persans Oulamabeg, Soulkadroghli, et Mohammed, fils de Schahrokhbeg, sont admis au baise-main, et revêtus de kaftans ; le prince du Ghilan obtient la permission de s'en retourner. 15, village de Sakhan-Kalaa ; beau chemin, mais le grésil rend la marche difficile. 16, Ebher ; forte neige comme au cœur de l'hiver ; fausse alarme ; les troupes se croient en présence de l'ennemi. 17, halte, pour attendre l'arrivée des provisions de bouche qui commencent à manquer ; Mohammed, fils de Schahrokhbeg, reçoit en présent cent mille aspres, deux kaftans, cinq dulbends et un turban d'honneur (moudjewezé) ; parmi les cinq begs venus avec lui, trois reçoivent vingt mille aspres, deux dulbends et un turban ; les deux autres ont quinze mille aspres, un kaftan, deux dulbends et un turban. 18, halte ; les begs persans sont admis au baise-main ; ils remercient l'empereur des présens qu'ils ont reçus ; quelques autres begs venus avec Oulama reçoivent des habits d'honneur, et sont admis au baise-main. 19, halte ; le Padischah

et le pascha (le Sultan et le grand-vizir) montent à cheval pour passer l'armée en revue. 20, on campe près du village de Kœschek roubablar; Oulamapascha et Soulkadroghli obtiennent la permission d'aller à Tebriz; pendant cette station, la porte de la tente impériale est ouverte du côté de Bagdad, pour faire connaître aux troupes la résolution du Sultan de marcher sur cette ville. 21, longue marche; froid; neige; les bêtes de somme tombent de faiblesse sur le chemin. 22, près du village d'Owa; longue marche par un chemin étroit; les chameaux, les chariots, les voitures impériales et l'artillerie ne peuvent atteindre l'autre station; on passe la nuit à cheval, et par un grand froid; dans l'après-midi il était tombé une neige si épaisse que l'on ne pouvait rien voir autour de soi; on perd beaucoup de bêtes de somme. 23, halte, pour attendre les bagages et les chameaux restés en arrière. 24, on campe près du village de Mazian; la pluie ayant gâté les chemins, retarde l'arrivée des équipages; le defterdar Iskender Tschelebi est destitué; ses biens et ceux d'Houseïn-Tschelebi sont confisqués au profit de la couronne. 25, près Dergezin : belle route. 26, halte pour rassembler l'armée. 27, halte, afin de chercher des fourrages pour les bêtes de somme. 28, on campe au village de Sazin; longue marche, mais la route est unie; neige, pluie, froid. 29, village de Destghir, vis-à-vis d'Hamartan; Hamaan est située au pied de la montagne Elwend, dans une fort belle plaine. 30, halte pour fourrager. 31, belle route jusqu'au village de Saldjik.

Mois de novembre (djemazioul-ewwel).

1er, l'armée campe dans les environs de Saadabad. 2, elle traverse par un temps de pluie un chemin fort glissant au-dessus d'un précipice; Saadabad est bâtie dans une plaine entourée de tous les côtés de montagnes. 3, Deïnawer, dans une plaine; marche longue et pénible. 4, halte. 5, Meliwer, château situé au milieu des champs. 6, Weïsoul Karni. 7, Mazidescht; longue

marche à travers un marais fort difficile à passer. 8 (dimanche, 1er djemazioul-ewwel), halte pour rassembler l'armée. 9, Semeghan Tschayi ; route montueuse, marécages et défilés ; on y perd un grand nombre de bêtes de somme ; mort du nischandji Sidibeg ; sa dépouille est portée à la suite de l'armée pour être ensevelie à Bagdad près du tombeau du Grand-Imam (Ebou-Hanifé) ; depuis Erzeroum on n'avait pas vu d'arbre : ici pour la première fois on trouve des chênes et des lentisques. 10, on campe près du tombeau du porte-étendard du Prophète (Aalemdar türbesi) ; chemin montueux ; tempête continuelle ; beaucoup de soldats sont obligés de passer la nuit à cheval, leurs bagages étant restés en arrière ; on brûle cent affûts de canon, et les pièces sont enfouies dans la terre. 11, Karaboulak Tschayi, chemin pierreux ; faute de trouver des sources, les soldats ramassent et boivent les eaux de la pluie qui coulent sur la route. 12, Schahin Kalaa, château sur une colline ; ici on sort de l'Irak arabe pour entrer dans la province de Bagdad ; mauvais temps, pluie ; si le chemin eût été inégal et la station éloignée, il eût été impossible que les bagages pussent arriver avec l'armée. 13, halte pour attendre les fourgons d'artillerie qui ne peuvent avancer dans ces routes boueuses ; Bagdad se trouvant encore trop loin, on ensevelit le corps du nischandji Sidibeg dans le château de Schabi ; disette de vivres ; l'armée arrive aux ruines du château d'Yeni Imam ; le chemin, coupé d'abord par des marais, passe ensuite dans une vallée étroite et raboteuse ; orage et pluie. 15, Kassr Schirin, château à demi ruiné ; le pays est sec et stérile, point de pâturages ; durant ces continuelles tempêtes, on perd beaucoup de bêtes de somme ; il y en a qui sont entraînées par les torrens que forme la pluie. 16, longue marche à travers des côteaux ; on reçoit la nouvelle que le beglerbeg de Bagdad, Mohammedbeg, veut offrir au Sultan la soumission de la ville. Arrivée du juge de Bagdad. De Deïnewer à ce point, le pays est inculte ; hommes et bêtes souffrent de la faim. 17, halte pour attendre les bagages. 18, Tokouz ouloum, c'est-à-dire les *neuf outres*, au bord d'un

étang; courte étape et bon chemin. Le kouroudjibaschi de Bagdad, Kara Veli, apprend au Sultan qu'après le départ des troupes (celles du Tekké), Mohammedbeg et Seïd Manssour se sont enfuis auprès du schah de Perse. 19, halte, pluie continuelle; le Sultan veut d'abord passer la rivière, mais il est obligé de rentrer dans sa tente, les eaux ayant prodigieusement grossi; plusieurs hommes et beaucoup de bêtes de somme se noient; les champs sont entièrement inondés; l'armée n'avait jamais eu à supporter jusque-là de pareilles calamités. 20, halte, à cause du débordement de toutes les rivières. 21, les eaux s'étant un peu écoulées, le Sultan se met en marche dans l'après-midi. 22, les begs kurdes sont revêtus de kaftans et renvoyés chez eux. 23, le serasker prend le devant pour se rendre à Bagdad et va camper à Karadia, dans les environs de Merdjan; le Sultan établit sa tente dans un champ. 24, halte, à cause du débordement du torrent de Nasin. 25, on passe ce torrent et on campe au village de Berkhan; on n'y trouve point de pâturage. 26, on traverse sur un pont de pierre le torrent de Khalazsarghi; courte marche le long de la montagne Homaïr (la montagne rougeâtre). 27, village d'Oweïsé; on campe près d'une rivière que l'armée passe sur un pont en bois. 28, Biredjik; la station régulière eût été à Elwendiyé, mais on force la marche; l'armée traverse avec beaucoup de peine les canaux creusés pour les champs de riz. Le serasker arrive ce jour-là à Bagdad, par un temps beau, mais froid. Accompagné des begs et des agas, il fait à cheval le tour de la forteresse, et y entre avec peu d'hommes, qu'il a choisis lui-même. 29, Scheïkh Soukran, près du tombeau de Lokman; le serasker envoie au Sultan les clefs de Bagdad par son porte-étendard, Djâferbeg; celui-ci reçoit en récompense des kaftans, un présent de cinq cents ducats et l'investiture du sandjak de Zwornik, avec trois cent mille aspres de revenus. 30, entrée dans Bagdad; cérémonie du baise-main; le Sultan est complimenté pour cette nouvelle conquête, à l'occasion de laquelle il donne au serasker vingt mille ducats en présent; il augmente

en outre son traitement de vingt mille ducats, à percevoir sur les revenus de l'Egypte, et lui fait remettre un kaftan et un sabre d'honneur garni de pierreries.

Mois de décembre (djemazioul-akhir).

1er, diwan, les begs et beglerbegs reçoivent des kaftans et sont admis au baise-main; les troupes de Roumilie et d'Anatolie se rendent dans leurs quartiers d'hiver; les autres troupes reçoivent la permission de rentrer dans leurs foyers. Du 2 au 4, repos; le chef (reïs) ou secrétaire du diwan, Moustafa-Tschelebi, est promu aux fonctions de secrétaire d'État (nischandji); Redjeb-Tschelebi est nommé reïs-efendi; et Moustafa, tschaouschbaschi. 5 et 6, halte. 7, le Sultan prend son quartier d'hiver à Bagdad. 8 (mardi, 1er djemazioul-akhir), diwan dans la maison du grand-vizir; tous les Tekkelüs établis à Bagdad qui n'étaient point partis avec Mohammedbeg, et qui avaient rendu hommage au Sultan, se réunissent chez le grand-vizir; trois d'entre eux sont investis de sandjaks. Welikhanbeg, le kiaya d'Oulama-Pascha, auparavant sandjakbeg de Meragha, obtient celui de Malatia, avec six cent mille aspres de revenu annuel, vingt mille en présent, et un kaftan; le segbanbaschi d'Oulama reçoit un sandjak avec un présent de dix mille aspres et un kaftan; le nischandji-baschi, cent quatre-vingt mille aspres à prendre sur les biens de la couronne; le reïs-efendi Redjeb, un fief de cinquante mille aspres, et le secrétaire du diwan, Ramazanoghli Mohammed-Tschelebi, un de dix-huit mille, de plus un traitement fixe de trente mille; la solde du secrétaire Kara-Memi-Tschelebi est portée de trente-huit aspres à cinquante par jour. 9, ici commence la période des quarante jours pendant lesquels se font sentir les plus grands froids de l'hiver; diwan dans lequel tous ceux qui ont reçu des charges et des bénéfices viennent baiser la main du Sultan; on apprend que le schah s'est rendu à Tebriz, qu'il en a fait sortir les troupes, et qu'il s'est dirigé vers Sultaniyé.

10, les nouveaux begs et bouloukagas sont admis au baise-main. 11, le sandjak de Mossoul est donné à Sadi Ahmedbeg; ordre qui enjoint aux troupes de cavalerie régulière de monter la garde au palais impérial à Bagdad, comme elles le font pendant la guerre autour de la tente du Sultan; l'emploi de porte-étendard de l'armée est accordé à Mohammed Schah, fils de Mahmoudbeg fils de Mesih-Pascha. — Janvier et février 1535 (redjeb et schâban).

Mois de mars (ramazan).

13 (dimanche, 8 ramazan), diwan; avant que les vizirs Ayas et Kasim soient reçus à l'audience, le Sultan envoie l'ordre de pendre sur le marché aux chevaux de Bagdad le defterdar Iskender-Tschelebi. 18, le serasker visite les tombeaux des imams Ali et Houseïn; il revient à Bagdad. 23, l'empereur, accompagné du serasker, des paschas et des agas, va visiter ces mêmes tombeaux (à Kerbela); arrivée d'un courrier d'Oulama qui demande du secours. 27, le Sultan revient de son pélerinage; la tente impériale et les offices sont transportés à Akouloum; les defterdars distribuent la paie aux janissaires; 28, l'armée entière défile devant l'empereur; le beau-père d'Iskender-Tschelebi, Houseïn-Tschelebi, est décapité.

Mois d'avril (schewal).

1er, l'empereur quitte Bagdad pour marcher vers Tebriz contre les Persans; il campe à Akouloum; arrivée de plusieurs courriers d'Oulamabeg. 2, départ du grand-vizir. 3, Housch Attar. 4, un grand nombre de tentes sont déchirées par le vent. 5 (lundi, 1er schewal), près du village Kazani-Bouni. 6, halte. 7, Bat; longue marche; on manque d'eau; l'armée arrive sur les bords d'une rivière. 8, Bendbat, étape ordinaire. 9, Iwani; au pied de la montagne Homaïr. 10, on s'arrête près du tombeau du scheïkh Medjid; l'eau y est saumâtre. 11, village d'Osmanlü. 12, halte. 13, Souloukan-Tschaïri; étape ordinaire. 14 et 15,

halte. 16, près de Nilan. 17 et 18, halte. Les paschas et les sandjakbegs qui s'étaient portés en avant sont rappelés, l'empereur s'étant décidé à les faire marcher dans une autre direction. 19 et 20, halte. 21, Gœkyourt. Jusqu'au 30, halte.

Mois de mai (silkidé).

1er, 2, 3, halte. 4 (mardi, 1er silkidé), halte. 5, le second écuyer, Houseïnaga, reçoit l'ordre de jeter un pont sur la rivière de Sonab. 6, le defterdar et le kiaya de Roumilie arrivent au camp. Du 7 au 18, halte. 19, on ploie la tente du grand-vizir. 20, Khasskœï; marche forcée. 21, halte; 22, Hanani-Kindi; étape ordinaire, le serasker se sépare de l'empereur et va camper plus loin. 23, halte. 24, Kizilderé; très-peu d'eau. 25, un courier d'Oulamabeg annonce que le schah est parti de Wan, et que son frère Sam-Mirza s'est mis en route pour rendre hommage au Sultan. 26, on traverse le défilé d'Iman-Schah et on campe à Honar; un courrier du beglerbeg de Roumilie annonce l'arrivée d'un ambassadeur français voyageant à sa suite; un autre courrier apporte la nouvelle que le beg d'Amasia, Mohammedbeg, a exterminé les Persans qui s'étaient révoltés dans le sandjak d'Amassia; le beglerbeg d'Anatolie vient rejoindre le camp du Sultan; on trouve beaucoup de serpens. 27, le serasker, grand-vizir, tient le diwan dans lequel les beglerbegs et begs d'Anatolie sont admis au baise-main. 28 et 29 halte. 30, Ghelouné, longue et pénible marche. 31, Basch-Tschinar, courte étape; le chemin est montueux et pierreux; ici est la source de la rivière de Tokouz-Ouloum (des neuf outres); on reçoit un courrier de Souleïman-Pascha, beglerbeg de Bagdad, et de Ghazi-Khan, annonçant que Sam-Mirza se soumet à la Porte, et qu'il a écrit dans ce sens à Ghazi-Khan.

Mois de juin (silhidjé).

1er, château de Kistabii. 2, Seïd-Sadek; étape ordinaire.

3 (jeudi, 1er silhidjé), Beg-Yordi; on campe dans des montagnes fort difficiles à traverser. 4, château de Kizildjé; chemin pénible. Du 5 au 10, halte. 11, cérémonie du baise-main à l'occasion du petit Baïram. 12 et 13 halte. 14, on ploie les tentes. 15, Sitaré; station rapprochée. 16, Kil, l'armée côtoie une montagne escarpée; elle y dresse son camp. 17, Khan Kedüghi. 18, Gün dilen. 19, halte. 20, Toukan; longue marche; Oulamabeg rejoint l'armée. 21, Sarudjé-Kamisch, station éloignée; arrivée du maître de cérémonies (Ischikaga), du khan persan, Tadjlü-Khan, qui demande la faveur de pouvoir envoyer un ambassadeur; on fait passer les bagages derrière l'armée, au lieu de les avoir en avant comme on avait fait jusqu'ici. 22, Kardoul, longue marche. 23, Naw, belle route, dans la plaine de Meragha; les crieurs annoncent que l'armée doit se diriger vers Aoudjan. 24, le Padischa prend la résolution de se rendre lui-même à Aoudjan. 25, l'émir qu'Adjloukhan avait envoyé au camp reçoit la permission de repartir. 26, Konkouderé; longue étape. 27, Erwané, marche ordinaire mais difficile. 28, Aghillü yort, très-beau chemin. 29, le serasker campe à Saadabad. 30, Saadabad près de Tebriz. L'armée a mis trois mois (quatre-vingt-onze jours) pour aller de Bagdad à Tebriz; on donne mille aspres de gratification aux troupes régulières, et dans la cavalerie feudataire chacun de ceux qui sont allés à la petite guerre reçoit sur mille aspres de ses revenus une augmentation annuelle de deux cents aspres.

Mois de juillet (moharrem 942).

1er, halte. 2 (vendredi, 1er moharrem 942), arrivée des beglerbegs du Soulkadr et du pays de Roum (Amassia). 3, l'empereur, le serasker et les autres vizirs, se rendent à Tebriz; l'empereur occupe le palais du schah; les vizirs, agas, et Kasim-Pascha font dresser leurs tentes; le serasker habite avec l'empereur au palais de Tebriz. 4, halte; tremblement de terre; arrivée d'un envoyé persan qui avait été retenu à Aoudjan par

Oulamabeg, et ne s'était pas rendu dans le camp, l'empereur étant déjà parti pour Tebriz. Du 5 au 9, halte; l'empereur et le serasker célèbrent les prières du vendredi, dans la mosquée du sultan Hasan; les janissaires et les begs à cheval entourent la mosquée pendant l'office et reconduisent S. M. jusqu'à sa tente. 10, halte. 11, l'empereur tient le diwan; l'envoyé persan baise les mains du grand-vizir; le beg kurde de Schifkat, accusé d'entretenir des intelligences avec les Persans, est décapité avec cinq des siens. 12, halte; le kiaya, fils de Scherefbeg, est exécuté. 13, halte. 14, diwan; plusieurs sandjakbegs sont nommés beglerbegs et admis au baise-main; le Sultan ordonne qu'à l'avenir le beglerbeg de Roumilie siégera seul au diwan à côté des vizirs, que le beglerbeg d'Anatolie ne doit plus prendre place auprès d'eux, sauf le cas où une affaire importante l'y appellerait; il est aussi défendu aux autres beglerbegs de venir s'asseoir à côté des vizirs, et le Sultan ordonne que lorsqu'ils seront admis au diwan, ils se tiendront à l'entrée de la salle. 15, halte. 16, on transporte la tente du grand-vizir à Aoudjan. 17, Aoudjan. 18 et 19, halte. 20, on ploie la tente du grand-vizir. 21, Khan Abbas. 22, Baschsifkünbed; des proclamations instruisent l'armée que le Padischah reconnaît le prince Sam Mirza comme un fils, et qu'il lui donne tout le pays en-deçà du Kizil-Ouzen, dépendant de l'Irak. 23, Yassitschaï. 24, Miané. 25, Kizil-Ouzen; longue marche. 26, Khan Ser Djem. 27, Ohan Nikbaï. 28, Senghan. 29, Sultaniyé. 30, Kaïdar Nebi. 31, Tschoroul; longue marche.

Mois d'août (sâfer).

1er (dimanche, 1er sâfer), Takht Souleïman. 2, Dehné. 3, Derghezin. Du 4 au 6, halte. 7, de Derghezin on se dirige vers Tebriz. 8, Baschsifkünbed. 9, Ali oba djayi. 10, Soudjas. 11, Scheïva. 12, Idj Kerkedé. 13, Nikbaï Khan. 14, Ser Djem Khan. 15, Kaplanli Kedüghi. 16, Yassi Tschaï. 17, Baschsifkünbed. 18, Aoudjan. 19, Djinawan. 20, l'empereur arrive

à Tebriz et campe dans les jardins près de Khiaban. 21, repos. 22, l'empereur quitte son camp, et s'établit dans un jardin près de Scham Ghazan. 23 et 24, halte. 25, le grand-vizir, avec quelques cavaliers, se dirige vers Khiabantschayi, à l'endroit où était assis le dernier camp, et repousse de là les Persans qui s'étaient trop avancés. 26, halte. 27, départ de Tebriz; l'armée s'avance au-delà de Scham Ghazan et va camper près du village de Sourouri. 28, Sofran. 29, après avoir passé à côté de la ville de Merend, l'armée s'arrête dans les prés de Gœkdepé. 30 (lundi, 1er rebioul-ewwel), Karakœï, 31. Khoï.

Mois de septembre (rebioul-ewwel).

1er et 2, halte; l'empereur et le grand-vizir montent à cheval pour aller visiter le tombeau de Schems Tebrizi. 3, cellule de Pir Maza. 4, halte. 5, Soghmen. 6, Karagouderé Baschi. 7, à Ketouk-Kerek, en-deçà de Karagouderé. 8, Newschehr; dans la matinée, le grand-vizir reçoit à cheval la visite des begs et des agas. 9, Bendmahi. 10, Ardjisch. 11, halte. 12 et 13, halte; l'ordre est donné à douze membres de la famille Soulkadr et aux tschaouschs de se porter avec l'artillerie contre Aadildjouwaz. 14, Alibegbaghi, sur la lisière du mont Soubhantaghi. 15, Aadildjouwaz; on apprend que la ville de Bidlis a été prise et occupée par Ghazikiranbeg. 16, halte; Oulama-Pascha envoie un grand nombre de têtes. 18, Akhlath; Oulama reçoit l'ordre de se diriger sur la ville de Wan; la mère de Schemseddin envoie les clefs de la citadelle de Bidlis. Le serasker part dans l'après-midi, et longe la montagne qui s'étend jusqu'à Aadildjouwaz. 20, halte; le serasker entre dans la ville, fait décharger les canons dressés sur les remparts, puis s'en retourne et vient camper à Alibegbaghi. 21, il arrive dans l'après-midi à Ardjisch; les Persans fuient jusqu'à Bendmahi, mais vers le soir ils sont atteints et passés par les armes après un combat de peu de durée. 22, le serasker s'arrête à Alibegbaghi. 23, à Akhlath; de retour de ses excursions, il

vient rejoindre le camp (c'est ici que, pour la première fois, le *Journal* donne au serasker le titre de Sultan). On reçoit la nouvelle qu'Oulama-Pascha, le beglerbeg de Diarbekr, et le segbanbaschi ont rencontré le schah, et qu'ils se battent contre lui. On apprend aussi que trois membres de la famille des anciens princes de Soulkadr ont passé du côté de l'ennemi. 24, Nahman, au bord d'un lac; on y trouve de l'eau fraîche et des chênes. 25, Güselderé. 26, halte; le serasker-sultan convoque un diwan, auquel assistent le beglerbeg de Diarbekr, Oulama-Pascha, et les autres begs et agas. 27 et 28, halte. 29 (mercredi, 1er rebioul-akhir), et 30, halte.

Mois d'octobre (djemazioul-ewwel).

1er, 2, 3, halte. 4, Bidlis. 5, halte. 6, on campe entre le village de Newhan et celui de Missr. 7, halte. 8, Weïsoul Karni. 9, Mirza tschayï. Du 10 au 13, halte. 14, au bord de l'Euphrate, dans le district de Beschri. Du 15 au 17, halte. 18, Salakhtschayi. 19, Ayar tschayi. 20, Amed. Du 21 au 27, halte. 28 (jeudi, 1er djemazioul-ewwel). Le serasker-sultan campe à Siren. 29 et 30, halte; l'empereur va à la chasse et se rend dans l'après-midi à la forteresse d'Amed. 31, halte.

Mois de novembre (djemazioul-akhir).

Du 1er au 5, halte; l'empereur se rend à la vieille mosquée pour faire la prière du vendredi. 6, halte, diwan. Du 7 au 9, halte. 10, on ploie la tente du grand-vizir. 11, Kizildepé, près de Karabagh. 12, Elmalü, dans le bassin formé par le Karadjatagh. 13, Khadjegün. 14, Aabidin iregi. 15, Adno binari. 16, Roha. 17, halte. 18, Souroudj. 19, on traverse l'Euphrate sur des barques. 20, halte. 21, on campe à Telhala, près d'une source et d'une mosquée. 22, près du tombeau de David. On campe sur les bords de la ri-

vière de Haïlan. 24, Haleb. 25, halte. 26, halte; l'empereur visite la vieille mosquée, la forteresse et les tombeaux. 27 (samedi, 1er djemazioul-akhir). 30, halte.

Mois de décembre (redjeb).

1er, on lève le camp. 2, Ezarit. 3, Amm gœti (Cunnus anus). 4, l'armée arrive au pont sur l'Aassi (Oronte). 5, Antioche. 6, Bakrass taghi. 7, Iskender binari, c'est-à-dire source d'Alexandre. 8, Kendkhani. 9, on campe devant Kourdkoulaghi (oreille de loup), à Ildjak. 10, on dresse le camp sur les bords du Djihan Souyi, près Adana. 11, 12, 13, halte. 14, chasse; le trésor est envoyé en avant de l'armée. 15, le grand-vizir se remet en marche. 16, village de Hassoun. 17, Sarwaschik, aux environs du château de Gülek. 18, on passe devant Badjdan khani. 19, Kazir Sindüghi, c'est-à-dire le camp des infidèles *, et on arrive à Oulou

* Ce nom date des croisades. Comme le *Journal* ne donne que les mouvemens de Souleïman, la défaite d'Iskender Tschelebi et d'Oulama dans les défilés de Kizildjé a été passée sous silence. Les historiens ottomans Djelalzadé, Solakzadé, Ali, Petschewi et autres, conviennent eux-mêmes que l'armée éprouva une perte de dix mille hommes; les histoires contemporaines, telles que la *Storia di Guazzo*, p. 136, et les *Rapports* des ambassadeurs d'Allemagne, la portent à vingt-cinq mille hommes. Il faut probablement choisir un terme moyen entre ces deux évaluations; mais on ne doit ajouter aucune foi à la version qui place cette défaite aux environs de Tebriz, et suivant laquelle plusieurs paschas restèrent parmi les morts. Tebriz s'était rendue sans coup-férir; et Nisangeï Cancellier, désigné dans le nombre de ceux qui auraient perdu la vie sur le champ de bataille, mourut postérieurement à cette époque, et de mort naturelle, sur la route de Tebriz à Bagdad. Les petits ouvrages allemands qui traitent de cette campagne sont: 1o *Die grosse Erlegung des türkischen Heers vom Sophi in Persien beschehen, item die Zal des erschlagenen und gefangenen volks mit benennung aller bassa und nahmhaften sampt der Eroberung der Türken Schatz und der frewlein seiner Weiber oder Frauenzimmers in der edlen*

Kischla, après avoir traversé la montagne. 20, OEnli owa. 21, Tabaghün Akdjé Schehri. 22, Oyük. 23, Koniah Bozouk. 24, Bozouk; l'armée passe devant Ilghun et va dresser son camp à Altountasch. 26 (dimanche, 1er redjeb), Ishaklü. 27, village de Yebaï, dans les montagnes. 28, Seïd-e-Ghazi. 29, Eskischehr. 30, Bozoyouk. 31, Ermeni.

Mois de janvier 1536.

1er, Yenischehr. 2, Nicée. 3, on longe la montagne de Kaziklü, et on va camper au village de Demirenlü, près du *pont de l'Etoile* (Sitaré Kœprüsi). 4, Nicomédie. 5, halte, pour attendre les chameaux qui portent le trésor. 6, Guebizé. 7, halte. 8, l'empereur fait son entrée à Constantinople.

XIV. — Page 232.

Ali, xxxive récit, raconte qu'Ibrahim, alors qu'il se croyait encore obligé de dissimuler ses véritables sentimens, professait une telle vénération pour le Koran, que toutes les fois qu'on le lui présentait, il le pressait sur ses lèvres et sur son front; mais que depuis la campagne de

Stadt Tauris in Persien aus der italienischen sprach jetzund neu verteutscht. 15 *may* 1535; 2° *Wahrhaftige Anzeig kommend von Constantinopel von dem merklichen Schaden und Niederlage die der türkische Kaiser vom Sophi dem grossen Kœnig in Persien im Janner dies Jar an Leuten, Kamelen und seinen Schatz erlitten hat.* 1535; 3° *Verteutschter Copie eines welschen Schreibens aus Constantinopel den* 13 *novembris inhaltent des Sophi Victori wider den grossen Türken, seine Hauptleute und Volks Gefenkniss der anzal des gewonenen türk. Geschütz, die eroberte Stat und Land u s. w. mars* 1536. On pourrait tout au plus supposer que le combat dont il est ici question fut celui que livra Oulama au schah de Perse, et que mentionne le *Journal* de Souleïman à la date du 23 septembre : tout le reste n'est que pure invention des auteurs européens.

Perse, il entrait en fureur aussitôt qu'on lui offrait ce livre, en criant qu'il en avait déjà un assez grand nombre d'exemplaires.

XV. — PAGE 232.

Ibn Khallikan raconte, dans le nécrologe de Djâfer, qu'Haroun al-Raschid, sur la question que lui avait adressée un de ses parens, relativement au véritable motif qui avait amené l'exécution de Djâfer, avait répondu : « Si ma chemise le savait, je la déchirerais. » C'est ainsi que Philippe II dit à un des grands de sa cour : « Si ma perruque savait mon secret, je la jetterais au feu. »

XVI. — PAGE 236.

Eichhorn lui-même, dans son *Histoire des trois derniers siècles,* écrit toujours *Schereddin* au lieu de Khaïreddin, et *Horouk* pour Ouroudj; il a été induit dans cette erreur par l'ouvrage intitulé : *Nachrichten über den Algierischen Staat* (*Nouvelles sur la régence d'Alger*), Altona 1799. L'auteur ne fait aucune mention du quatrième frère de Khaïreddin, nommé Elias.

XVII. — PAGE 237.

Outre l'*Extrait des guerres maritimes* imprimé à Constantinople, il existe une double édition des *Commentaires* de Khaïreddin; la première complète et écrite dans le langage grossier du corsaire, la seconde d'un style plus correct; on trouve un exemplaire de luxe de la première édition dans la bibliothèque de Barbarini à Rome. Ali, XXVIIIe récit, donne également le précis des aventures de Khaïreddin, qu'il a puisé en partie dans le poëme d'Yetim Ali Tschelebi, intitulé : *Ledjetoul Ebrar,* c'est-à-dire le *grand flux des justes,* et qui célèbre les hauts faits du corsaire.

XVIII. — Page 242.

Histoire des Guerres maritimes, f. 18, et *Nouvelles sur la régence d'Alger,* p. 623. On y voit figurer un autre Khaïr-eddin de Karamanie, dont il n'est pas fait mention dans les historiens ottomans; il est donc probable que ce nom a été donné par erreur au frère de Barberousse; mais celui-ci s'appelait Ouroudj.

XIX. — Page 246.

J'ai vu sept tableaux de cette *beauté divine:* un dans le Louvre, un second dans la galerie de Crawford, un troisième à Oxford dans Warwick-Castle, deux à Vienne dans la galerie du baron de Puthon, et dans le palais du prince Lubomirsky, un dans la galerie Doria à Rome, et une copie faite de ce dernier pour la marquise d'Achinto.

XX. — Page 246.

Dans l'*Histoire des Guerres maritimes,* Mouleï Hasan est cité par erreur comme le vingtième sultan; le *Nokhbetet-tewarikh* au contraire nomme les vingt-deux, et donne quelques détails sur les actes les plus remarquables de leur règne. La collection des actes vénitiens, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche, contient des documens précieux sur l'histoire des Beni Hafss et sur leurs relations commerciales avec Venise, savoir : le *Liber blancus,* et les sept volumes in-folio des *Libri dei Patti,* dans lesquels on trouve trois traités conclus entre Venise et les princes de Tunis : les deux premiers sont écrits en latin, le troisième en italien; ces documens méritent d'autant plus d'être cités ici, que leur existence est restée ignorée jusqu'à ce jour et qu'ils offrent un grand intérêt, tant sous le rapport du style que pour les notions qu'ils renferment sur l'histoire du commerce. Les

deux premiers traités furent conclus pendant la période de vingt-trois ans qu'embrasse le règne d'Ebou Sekeria Yahya Ben Abdolwahid, qui s'est donné lui-même le titre d'Emirol Mouminin al-Mortezi, c'est-à-dire prince des Fidèles, l'Elu (*Nokhbetet-tewarikh*). Si on ne connaissait pas déjà le nom de ce prince, il eût été difficile de le reconnaître dans celui d'*Aboabdeles* ou *Boabdeles*, que lui donne le document vénitien. Le premier de ces deux traités, en date de l'an 1251, commence ainsi : « In nomine Dei pii et misericor- » dis. Hæc est pagina bene fortunatæ pacis formatæ inter » Dominum Mirum Boabdilem Soldanum Barbariæ filium » alti et potentis Miri Birzacharium (Ebou Sekeria) bonæ » memoriæ filii alti et potentis ac Sapientis Beaomet filii alti » et potentis ac Sapientis Beni Ebinafes (Ebi Hafss) ex parte » una et inter Magnificum seu inclitum D. Marinum Mau- » rocenum Ducem Venetiarum ex altera per manum vide- » licet Bochomen Gaytum Doane et mandato ejusdem Sol- » dani Miri Boabdile et per manum nobilis ac Sapientis viri » Philippi Juliani Legati ejusdem Domini Marini Maurocini » Ducis Venetiarum, qui ad hæc destinatus fuit. Ab ipso » Domino Duce requirenda seu reformanda pace atque fir- » manda secum usque ad terminum annorum quadraginta » ab incarnationis anno, quo præsens pactum conscriptum » fuit. » (*Libro dei Patti,* vol. II, f. 2). Le *Gaitus Doane* est le chef de la douane générale. Le second traité, du mois de juin 1271, commence par ces mots : « In nomine Dei pii in » laudem Dei Machometi profetæ humilis super omnes So- » cietates suas Saracenorum. Ista littera est ad renovandam » pacem, quæ erat ligata per præceptum Domini nostri Cha- » liphæ qui se regit cum Deo Miramoni (Emirol Moumi- » nin) Aboabdale (Abdolwahid) Ebnolomara Rasidin (fils des » princes des justes) quem Deus manu teneat in victoria sua » et salvet per suam potentiam et manu teneat benedictio- » nem Dei super Saracenos; et pactum, quod olim fuit fac- » tum usque ad annos quadraginta, quod factum fuit die

» sexta intrante Maaran (Moharrem) anni 649 de Machomet » cum Venetis renovamus et affirmamus usque ad complementum de 40 annis Sarracineschis sicut in alia parte olim » facta continetur in millesimo, quod recordavimus antea » pro ampliare eorum voias omnes et pro complere suas » sperancias ita quod current per proficuum suum prolon» gatione scripta in ista charta. Facta fuit presens charta » anno di Machomet 669 (1270). » (*Libro dei Patti*, t. II, f. 4). Le troisième traité, daté du 27 décembre 1320, fut conclu avec le douzième prince de la dynastie des Beni Hafss, dont le véritable nom, Eboubekr Ben Yahya al-Montedjib, est écrit *Monsayt*. On trouve dans *la Storia civile e politica* de Mar. Sanuto, t. VI, p. 332, un autre traité du 12 mai 1317, antérieur au dernier. « Turcimanavit Mongabis » Saracenus, qui consuetus facere interpretationem Tur» cimanus Dohanæ. In die Jovis qui Saracenisca lingua vo» catur Jullar ann. 717 secundum cursum Saracenorum, » qui dies concordatur cum die 12 Maji. » Mais il y a dans cette date une erreur, car le 12 mai 1317 correspond au 28 sâfer.

XXI. — Page 247.

Mouliassen, comme l'appellent les historiens européens, n'est autre que Mouleï Hasan. Mewla se prononce vulgairement Mouleï parmi les Arabes, et Molla chez les Turcs. Raschid est le même nom qu'Haroun Raschid, dont les Européens ont fait *Rosette* (ville de Rosette en Egypte).

XXII. — Page 257.

Voy. Primisser, dans *les Archives pour l'Histoire*, année 1820, t. IV et V. Sagredo, p. 321, est plus véridique touchant la disparition de ces statues, que dans le récit qu'il fait des circonstances de la disgrâce d'Ibrahim, et de sa mort qu'il attribue à la sultane Walidé; celle-ci était morte

avant l'ouverture de la campagne. Sagredo ne se serait probablement pas trompé en accusant la favorite de Souleïman, qui à cette époque exerçait déjà sur lui une grande influence. Le même auteur commet encore une erreur, quand il rapporte à l'année 1525 le renversement de la statue du Lion, circonstance qui avait eu lieu en l'année 1532, avant que les ambassadeurs de Ferdinand fussent arrivés à Constantinople.

LIVRE XXIX.

I. — Page 261.

Kinalizadé; Aschikhasan; ce dernier, dans l'ouvrage duquel se trouve la *Biographie* de Deli Burader, cite le vers que fit ce poëte à l'occasion du mariage d'Ibrahim, et qui lui valut sa disgrâce. « Personne ne sait qui est ici le » maître ou le serviteur, personne ne sait qui préside à ces » fêtes ou qui y joue un rôle. » Deli Burader ne dut son salut qu'à la puissante protection d'Iskender Tschelebi, sans lequel il eût sans doute partagé le sort du poëte Fighani, pendu, d'après les ordres d'Ibrahim, pour l'épigramme qu'il avait faite à propos des statues apportées d'Ofen et placées sur l'Hippodrome.

II. — Page 261.

Une de ces kassides commence par le vers suivant: « Vent » du nord, dis-moi ce que tu fais, et quelle nouvelle tu » apportes? » Kasim-Pascha lui donna huit mille aspres pour la construction de ses bains: Moustafa-Pascha lui en avait promis dix mille; mais il mourut avant d'avoir acquitté sa promesse. Deli Burader composa alors sur le pont que Moustafa-Pascha avait commencé à Andrinople, l'épigraphe

suivante, pour laquelle il reçut cent ducats de la veuve du Sultan : « Dieu avait inspiré à Moustapha l'idée que ce monde est un pont; il a rétabli le pont afin de démontrer clairement cette vérité; car à peine eut-il commencé, qu'il fut enlevé par la mort, c'est pourquoi la rime dit que le pascha a passé le pont. »

III. — Page 262.

Sagredo, liv. IV, pag. 220, accuse Ibrahim d'avoir fait exécuter un noble et un marchand vénitiens, le premier parce qu'il avait fourni à un ambassadeur envoyé par Charles-Quint au roi de Perse Thamasp, des chevaux pour son voyage; mais ce fait ne saurait rien prouver contre la politique d'Ibrahim, si favorable à la république, sous la domination de laquelle se trouvait son pays natal. Si, comme le racontent les historiens vénitiens, les intrigues de Roxelane contribuèrent à la chute d'Ibrahim, on doit supposer qu'elle reporta sur la république, comme l'objet des prédilections d'Ibrahim, une partie de l'animosité qu'elle avait eue contre lui, et que ce fut elle qui fomenta la guerre.

IV. — Page 262.

Paruta, liv. VIII, pag. 570. Laforêt conclut avec Ibrahim le traité d'alliance, daté du mois de février 1536, pendant le séjour d'Younisbeg à Venise; suivant toute probabilité, il n'y eut point, à cette époque, d'autre traité entre la France et la Porte. D'ailleurs Flassan lui-même n'accrédite cette alliance que sur la foi d'autres historiens, qui tous intervertissent l'ordre chronologique : « On n'a point la minute, » dit-il, ou l'instrument original de ce traité qui n'est » connu que par ses effets. » Mais ces effets, c'est-à-dire les ravages exercés sur les côtes de la Pouille, résultaient plutôt de l'état de guerre qui existait encore entre Souleïman

et Charles-Quint, que des stipulations d'un traité d'alliance avec la France.

V. — Page 263.

Les historiens vénitiens et le comte Daru ignorent complètement le but secret de cette mission du drogman de la Porte; mais il est révélé dans les actes des archives de Venise. Voy. *Catologo delle persone spedite a Venezia per parte del gran Signor.* 1536 : 15. *Genaro Janusbeg dragomano per sollecitare a far lega col Re di Francia contro l'Imperatore.*

VI. — Page 264.

Aventures de Doria, dans Gœbel, *pièces relatives à l'histoire de Charles-Quint,* p. 41. Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes,* f. 21. Ce dernier rapporte que le beg de l'île de Minorque fut renversé avec son cheval et tué. On lit daus un chapitre ayant pour titre *cause de la lâcheté des infidèles :* « D'après leur doctrine, celui qui pouvait sauver sa vie au prix de sa liberté, et qui néanmoins se faisait tuer, n'entrait pas dans le paradis. » Hadji Khalfa ajoute que Doria fit cette question à un prisonnier : « N'est-il donc pas écrit dans votre loi que celui qui fuit devant un infidèle marche droit à l'enfer, et que celui qui fuit devant deux n'est pas admis au paradis? Notre loi défend de tuer un musulman lorsque nous sommes mille contre un. Votre loi vous en fait un honneur, tandis que la nôtre nous en fait un crime; ainsi le veut le pape, mais, à dire vrai, les soldats ne l'écoutent pas toujours. » Hadji Khalfa dit encore qu'il s'informa lui-même auprès de plusieurs savans chrétiens, s'il y avait quelque chose de vrai dans cette assertion; mais que ceux-ci l'avaient assuré qu'il n'en était rien, qu'André Doria était un homme d'obscure condition, et qui n'avait aucune connaissance des lettres.

VII. — Page 269.

Instrumentum concessionis castri Corfus cum Insulis et pertinentiis ejus. (Libro dei Patti II. fol. 225.)

« In nomine Domini Dei et Salvatoris nostri Jesu Christi » anno incarnationis ejusdem millesimo ducentesimo sep- » timo mense Julii, indictione decima Rivoalto. Post con- » cessam cartam factam eodem suprascripto anno et mense, » quam vos Domine Petre Ziani Dei gratia Venetiarum Dal- » matiæ atque Chroatiæ Dux, Domine quarte partis et di- » midie totius Imperi Romanæ cum judicibus et Sapientibus » consilii collaudatione populi Venetiarum fecistis nobis » *Angelo Acotanto, Petro Michaeli, Stephano Fuscareno,* » *Giberto Camino Octaviano Firmo, Jacobo Sojo, Marino* » *capiti in collo, Jugolino Staviano et Symoni Bono et Joanni* » *de Alto* per quam nobis nostrisque heredibus et prohere- » dibus dedictis, et in perpetuum concessistis castrum quod » dicitur Corfus cum tota ipsius castri insula, et cum aliis in- » sulis ad ipsius castri ducatum pertinentibus cum omni juris » integritate et plenitudine rationis, propter quod nos in » proximo illuc eredebimus cum viginti militibus ad usum » militiæ decenter armatis nobis computatis in numero su- » prascripto habentibus scutiferos duos pro militum uno » quoque et hoc facere debemus stipendio nostro ad obti- » nendum et manutenendum castrum illud ad vestrum et » successorum vestrorum et fidelitatem. Quo obtento de- » bemus nos et heredes ac heredes et proheredes nostri in » perpetuum semper habere ibi pro ipsius castri custodia » milites viginti computatis ut supra legitur nobis in ipsis » habentes pro quolibet scutiferos duos. Et quot non est » semper vivere nobis datum statutum est, ut cum aliquis » nostrum vel heredum vel proheredum nostrorum deces- » serit alius heredum vel proheredum nostrorum dilatione » abjecta institui debet, in ejus loco ut vicem suppleat oc-

» cumbentis. Qui infra spatium anni dimidii venire Venetias
» debet et facere nobis fidelitatem vel successoribus nostris
» et investituram a nobis vel successoribus recipere de ipso
» Castro, nisi per nos vel successores nostros indultum fuerit,
» qui ibi hoc faciat sacramentum nostrorum commissionem
» recipiat ecclesias in pertinentiis nobis concessis positas de-
» bemus habere eo modo quo habebatur temporibus Græ-
» corum Imperatorum. Homines ipsius loci faciemus vobis
» jurare fidelitatem et successoribus vestris et cum juraverint
» nobis jurare illos faciemus salva fidelitate vestra et succes-
» sorum Vestrorum. Et nos omnes et alios in ipsis insulis
» consistentes debemus in suo statu tenere, nihil ab aliquo
» amplius exigentes quam quod facere consueverant tempo-
» ribus Græcorum Imperatorum. Homines Venetiarum in
» toto districtu nostro salvos et securos habere debemus in
» personis et rebus, et sine datione et exactione aliqua eos-
» que manutenere et deffendere in suprascriptis pertinentiis
» nostris contra omnes homines, qui eos vellent offendere
» bona fide. Et si contigerit unum alicui dampnum fieri in
» pertinentiis illis per homines nobis subditos studiosi esse
» debemus ad faciendum quod sua recuperet. Debent autem
» homines Venetiarum potestatem habere victualia extra-
» hendi de omnibus pertinentiis nostris ad differendum in
» Venetias sine contradictione cujusquam et alia mercimo-
» nia ad portandum quocunque voluerint. Amicos Venetia-
» rum debemus habere amicos, et inimicos Venetiarum sicut
» vos inimicos. Cum quibus nullam concordiam nullamque
» treugam facere debemus sine vestro vel successorum ves-
» trorum consensu. Capitaneos vestros et missos vestros et
» successorum vestrorum et galeas vestras et eorum debemus
» recipere honorifice et dare ipsis Capitaneis et galeis vestris
» strinam convenientem. Vos vero vel successores vestros,
» si illuc venire contigerint solempniter cum clero et po-
» polo cruce præcedente suscipere debemus usque ad ripam
» venientes et sequentes vos ad ecclesiam solempni cantico.

» Procurare quoque vos debemus semel, vel bis si volueritis
» et laudes vobis ac successoribus vestris ter in anno. In
» Pascha majori, in festo nativitatis Domini et in majori festo
» majoris Ecclesiæ decantari faciemus. Nullam conspiratio-
» nem, vel institutionem facere debemus in facto mercatio-
» num contra utilitatem et commodum hominum Venetiarum.
» Debemus autem singulis annis in perpetuum in festo Apos-
» tolorum Petri et Pauli vestro communi Venetiarum hic in
» Venetiis solvere per nos vel per nostrum missum omni
» contradictione remota manuellatos bonos quingentos. Hæc
» omnia quæ continentur superius debemus facere et ob-
» servare Vobis et successoribus vestris et communi Vene-
» tiarum nos et heredes ac proheredes nostri in perpetuum
» quod attendere et observare juramento astricti tenemur.
» Et sic teneri debent post nos heredes nostri et proheredes.
» Et si non ita fuerit observatum per omnia, omnes posses-
» siones nostras et proprietates terrarum et casarum nostra-
» rum, quas habemus in Venetiis et extra Venetias et ipsam
» arcem Corifus perdere debemus, et ipsa omnia in com-
» mune Vestrum venire debent ad faciendum exinde quid-
» quid ipsi vestro communi placuerit sin contrarietate cu-
» jusquam. Hæc omnia, quæ continentur superius sint in
» commissione nobis facta a vobis ut supra legitur per ca-
» pitula singula ordinate conscripta. Et nos viri omnes præ-
» dicti hæc omnia per capitula singula nos promittimus ser-
» vaturos. Quæ fatemur nos ad Sancta Dei Evangelia jura-
» visse.

» Signum suprascripti Junzolini m. m. hoc f. rog.

» Signum suprascripti Joannis de Ato m. m. hoc. f. rog.

» Ego Angelo Acotanto mea manu subscripsi.

» Ego Petrus Michaeli m. m. scripsi.

» Ego Gibertus Quirino m. m. scripsi.

» Ego Stephanus Turcarenus m. m. scripsi.

» Ego Jacobus Juliano testis subscripsi.

» Ego Simon Bonus m. m. scripsi.

» Ego Jacobus Sojo m. m. scripsi.
» Ego Marinus capite in collo m. m. scripsi.
» Ego Pascalis Mauro Subdiaconus testis subscripsi.
» Hic cadit locus » Signi Notarii. Ego Peternianus de Putheo, Subdiaconus et Notarius complevi » et notavi. »

VIII. — Page 270.

Journal de la septième campagne de Souleïman contre Awlona, en l'année de l'hégire 943 (1537).

Mois de mai (silhidjé).

17 (jeudi, 7 silidjé), le Sultan quitte Constantinople suivi des princes Mohammed et Sélim; on campe à Yarik Burgos. 18, Tschataldjé. 19, Indjighiz. 20, les vizirs et généraux viennent complimenter Souleïman à l'occasion de la fête du Baïram. 21, village de Kostermelü; longue journée de marche. 22, village d'Elwanbeg; étape forcée. 23, Burgos. 24, Baba eskisi. 25, Hafssa. 26, Andrinople; au moment où les habitans sortent en foule de la ville pour aller à la rencontre du Sultan, la foudre tue le porte-drapeau de la corporation des tailleurs. 27, repos; diwan; changemens parmi les sandjakbegs. 28, repos. 29, repos; diwan; Ghazi-Khan est promu à la dignité de beglerbeg du Loristan. 30, repos; il pleut. 31, on plie la tente du Sultan.

Mois de juin (moharrem 944).

1er, on campe vis-à-vis de Tschermen. 2, Kissarlik. 3, Tschakiraga Deghirmeni. 4, Keklik; pluie. 5, Khaled tschaïri. 6, Sinanbegkœyi. 7, Philippopolis. 8, halte; diwan; l'ambassadeur du roi Yanousch est admis au baise-main. 9, diwan; le Sultan se remet en marche. 10 (dimanche, 1er moharrem). Tekourbinari, c'est-à-dire la fontaine impériale.

11, l'armée arrive à Bolen, au-delà de Saroukhan Beali, où le débordement des eaux empêche d'asseoir le camp. 12, village de Bane, appartenant aux bains de Kœstendjé ilidjezi. 13, Samakof; marche ordinaire. 14, Saparik Yanasi. 15, Tekfour Binari; on passe dans des voies très-étroites. 16, Kustendili ilidjezi. 17, halte. 18, Owasi. 19, Kokounou pendjé. 20, Tschaschkœyi. 21, Hasanbeg; dans le voisinage de Medjidlükœyi, en-deçà de la ferme. 22, Ouskoub. 23, halte; les begs de Roumilie sont admis au baise-main. 24, halte; pluie. 25, diwan; le Sultan se remet en marche. 26, l'armée s'arrête au-delà de Soulouderbend; courte étape. 27, elle passe le pont sur le Wardar (Axios), près de Kalkandelen, et campe au-dessus d'Youlak. 28, il était convenu de s'arrêter à Karadjova kouri kœyi; mais on force la marche, et on arrive à Kapartschova. 29, l'armée passe le défilé de Boukoubek; forte étape. 30, elle campe dans le voisinage du village de Eregli Kœyi, sur la montagne de Toria Yaïlasi; marche pénible.

Mois de juillet (sâfer).

1er, l'armée passe à côté du village d'Oustrougha, et campe sur les bords d'un lac. 2, halte, diwan. 3, halte. 4, diwan; on ploie la tente du Sultan. 5, Tokouz owasi, en-deçà du pont jeté sur la rivière d'Isch Koumri; il est impossible d'y établir le camp. 6, Babiayi, village situé au milieu d'un défilé. 7, Ilbessan; de Tokouz à Ilbessan le chemin est très-resserré. 8, halte, grande chasse. 9, Sadik; on s'arrête à l'entrée du défilé sans y pénétrer, faute de pouvoir y trouver des sources. 10 (1er sâfer, un mardi), Barobolin, après avoir traversé plusieurs marais et rivières. 11, près de Komana Kasimbeg; la flotte arrive de Gallipoli à Awlona au bout de trente-six jours. 12, on passe la rivière de Wouwis. 13, Awlona (Valona). 14, halte, diwan. 15, halte. 16, 17, halte, diwan. 18, halte; on ploie la tente du Sultan. 19, l'armée

s'arrête sur la montagne de Berzé. 20, 21 et 22, halte; dans la nuit du dimanche au lundi, Andrea Doria se bat en face de Corfou avec le kapitan Ali Tschelebi, kiaya de Gallipoli, qui perd douze galères. 23, le Sultan ordonne aux troupes de Roumilie de passer à bord de la flotte, et de faire voile vers la Pouille (Pulia). Du 24 au 31, repos.

Mois d'août (rebioul-ewwel).

1er, 2, 3, repos. 4, un tremblement de terre se fait sentir. 5, 6, repos; Loutfi-Pascha revient de la Pouille avec la flotte. 7, repos. Du 8 (mercredi, 1er rebioul-ewwel) jusqu'au 14, repos. L'empereur, qui s'était éloigné d'Awlona, y revient pour envoyer la flotte à Corfou. 15, Khaïreddin-Pascha arrive avec sa flotte devant Awlona. 16, 17, diwan. 18, Loutfi-Pascha fait voile sur Corfou. 19, le Padischah campe près du village de Kodos, pour attendre que Corfou soit soumise. 20, il vient à Neschné, près de l'église de Sarimsaklü. 21, Dependelen. 22, Argyro Kastro, double étape par une pluie battante. 23, Pisoopia. 24, l'armée longe le défilé de Kirna, et s'arrête aux environs du village de Nawarindj; défilé d'un accès difficile. 25, Mayos. 26, Konsoupouni, dans le voisinage du port de Kanapoutak. Du 27 au 31, halte.

Mois de septembre (rebioul-akhir).

Du 1er au 6, halte. Le Sultan se décide à ne pas se rendre à Corfou, et il ordonne que l'armée de siége passe de l'île sur le continent. Du 7 (vendredi, 1er rebioul-akhir) au 14, halte. 15, on campe à Malkodjbeg Tschaïri. 16, Radoub. 17, halte et diwan; le defterdar de Roumilie, Yaschlidjé Mohammedbeg, est nommé kiaya des fiefs de Roumilie; le kiaya d'Anatolie, Mahmoud Tschelebi, est promu à la dignité de defterdar de Roumilie; le defterdar d'Anatolie, Tourakhanbeg, passe kiaya d'Anatolie; le lieutenant de police de

Constantinople, Oweïsbeg, devient defterdar d'Anatolie, et le mouteferrika Hasan Tschelebi le remplace dans les fonctions de lieutenant de police de Constantinople. 18, diwan; cérémonie du baise-main. 19, on plie la tente du Sultan. 20, Lahné Kassri; les kadiaskers de Roumilie et d'Anatolie sont destitués. 21, Kirk getschid. 22, village de Kabas. 23, Mamira. 24, Tschadirbendi. 25, Kœrimbeg tschaïri. 26, Aschagha Persepia. 27, Siawat. 28, Monastir. 29 et 30, halte.

Mois d'octobre (djemazioul-ewwel).

1er, halte. 2, Türbeli kœï. 3, Ostrowa. 4, Widana. 5, l'armée s'arrête dans ce village. 6 (samedi, 1er djemazioul-ewwel), on campe sur les bords du Wardar. 7, Selanik. 8, halte. 9, Lankaza ilidjezi. 10, on campe en-deçà d'Enousderbend. 11, Saoudji kœï. 12, Sirouz. 13, Gastoumir. 14, Toghandjiler kœyi. 15, Kawala. 16, Karassou. 17, Karassou Yenidjé. 18, Kouri tschaï. 19, Aghir Khan. 20, Meghri. 21, Feredjik ilidjezi. 22, Feredjik Albi. 23, Dimitoka. 24, on arrive en face de l'île d'Andrinople. 25, Andrinople. 26, halte; sept jours après, 1er novembre, l'empereur fait son entrée à Constantinople.

Journal de la huitième campagne de Souleïman en Moldavie, en l'année 945 *de l'hégire* (1538).

Mois de juillet (sâfer).

9 (jeudi, 11 sâfer), le Padischa part de Constantinople et va camper à Halkali binar. 10, Tschataldjé; marche forcée; mort de la sœur du Sultan, épouse de Moustafa-Pascha. 11, l'armée campe au-delà d'Indjighiz, après une longue marche. 12, Ograschkœyi; on dresse les tentes à l'endroit même où Sélim Ier livra bataille à Bayezid II, son père, et où Sélim mourut plus tard. 13, Karli Koghi; courte étape. 14, Ahmed-

beg Kœyi. 15, Hamzabeg Kœyi. 16, Ouloufedjiler Kœyi. 17, Khass Kœyi. 18, Andrinople. 19 et 20, halte; les begs de Roumilie et d'Anatolie sont admis au baise-main. 21, halte. 22, arrivée du fils du beg de Bassra, Emir Raschid. 23, halte. 24, diwan. 25, on ploie la tente du Sultan. 26, l'armée campe sur les bords de la Toundja. L'ordre est donné au defter emini de se porter à la rencontre de l'empereur avec tous les vizirs jusqu'au village de Tschœlmek Kœyi. 27, Yenidjé Kizilagadj; longue marche. 28 (dimanche, 1er rebioul-ewwel), village de Manssoureler; étape ordinaire. 29, Seraï Kariyé. 30, halte. 31, Begourdjlü.

Mois d'août (rebioul-ewwel).

1er, Agakœyi. 2, Tschaschneghir Kœyi; longue journée de marche; l'armée passe sur plusieurs ponts. 3, Soudjlou Kariyesi, à l'entrée d'un défilé des monts Balkan. 4, on traverse le pont de Mir Aalem, et on campe dans un endroit où le chemin est très-resserré. 5, l'armée arrive sur les bords d'un lac aux environs du village Soultanler; courte étape. 6, près du torrent de Douna. 7, halte; diwan; arrivée d'une députation du voïévode de la Moldavie, Pierre Raresch; les envoyés sont admis au baise-main; Sinan Tschelebi se rend avec des courriers auprès du voïévode pour l'inviter à se présenter en personne devant le Sultan. 8, Karagœz. 9, Babik; longue journée de marche; chemin difficile à travers une forêt. 10, halte. 11, Kawarna. 12, Papaslü. 13, Tatlüdjek. 14, Sudgœli, c'est-à-dire le lac de lait; chemin uni, courte étape. 15, Astrabaghu. 16, Baba Kassaba; c'est là que reposé Sari Saltoukdedé. (*Babathagi*, voy. *la Roumilie* de Hadji Khalfa, p. 28 et 29.) 17, Sinan Tschelebi, qui avait été envoyé auprès du voïévode de Moldavie, revient, et annonce que celui-ci refuse de se rendre à l'invitation du Sultan: le Padischa visite le tombeau de Sari Saltoukdedé. 18, les habitans de la ville sont emmenés en esclavage; l'empereur

chasse sur les montagnes de Baba. 19, halte; cependant la tente de l'empereur est transportée plus loin. 20, le village de Kataloui; chemin uni; peu d'eau; la place où l'on dresse le camp est très-resserrée. 21, Isakdji Iskelesi; on jette un pont sur le Danube, et l'armée entre dans la Moldavie. 22, halte; Yahya-Pascha-Oghli de Semendra rejoint le camp. 23, diwan; les begs de Roumilie sont admis au baise-main; Khosrew-Pascha se rend dans la Roumilie; le vizir Mohammed-Pascha reçoit l'ordre de commander l'armée jusqu'à l'arrivée de Roustem-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, et l'ancien defterdar Haïder Tschelebi Isakdjidedé, est chargé de la défense du pont jeté sur le Danube. 24, les troupes d'Anatolie passent le pont. 25, on ploie la tente du Sultan. 26, il passe le pont. 27 (mardi, 1er rebioul-akhir); halte. 28, Mehwébaschi. 29, Kizilgœl. 30, halte. 31, l'armée passe le Pruth et campe à Falcsin.

Mois de septembre (rebioul-akhir).

1er, l'armée s'arrête sur les bords du Pruth. 2, 3, halte. 4, village de Sepan. 5, Deghirmenlu kœyi. 6, Boudan Gœli. 7, Kouri Eldji. 8, pont de Wizé. 9, Yassy; arrivée du khan des Tatares. 10, Woiwoda binari. 11, Fermous baghi. 12, Khirmenour kœyi. 13, on campe auprès d'un vieux monastère. 14, Oroschen. 15, Suczawa, capitale de la Moldavie. Du 16 au 21, halte; diwan; la principauté de cette province est donnée au fils de l'ancien voïévode; ordre de commencer la retraite. 22, on quitte Suczawa, et l'armée vient camper à Yandoscha. 23, Agoschan. 24, Ispin. — C'est là que finit le *Journal* de Souleïman. Comme il n'arriva à Constantinople que dans les premiers jours du mois d'avril 1539, il y a dans ce journal une lacune de six mois.

IX. — Page 273.

Petschewi, f. 68, leur donne les noms suivans: Obrow-

adja, Boudak et Dereslak (sans doute Berizlo). Petschewi est celui de tous les historiens ottomans où l'on trouve les notions les plus complètes; il a de plus le mérite d'indiquer les localités avec précision, ayant été sandjakbeg de Kirka qui dépendait primitivement du sandjak de Kliss; mais elle en fut détachée lorsque Woussouli Mohammed prit le gouvernement de cette dernière province. Istuanfi, et, d'après lui, Engel, Schimek et Fessler, racontent la chute de Kliss et de trois autres châteaux-forts à l'époque où l'armée hongroise entra en campagne sous le commandement de Katzianer. Mais ce général ne se mit en marche qu'à la fin du mois d'août, et, si l'on en croit Petschewi et Djelalzadé, Kliss avait été conquise dans les derniers jours du mois de ramazan 943 (mars 1537).

X. — Page 286.

Voici l'épitaphe du tombeau de Pisani, élevé par Nicolò Pisani dans l'église S. Maria dei Frari : « Benedictus Pisaurus vir Clar. Imp. Turc. classe altera ex Jonis in Hellespontum fugata altera in Ambracio sinu capta, Leucade » et Cephalonia expugnatis aliisque recuperatis insulis, Nauplia obsidione liberata, Nichio sævissimo pirata interfecto, » Divi Martii Procurator creatus pace composita Corcyræ » obiit. » La même église renferme un tombeau érigé à un autre Pisani, évêque de Paphos, avec cette inscription : « Jacobus Pisaurus Paphi Episcopus, qui Turcas bello, se » ipsum pace vincebat ex nobili inter Venetos ad nobiliorem » inter angelos familiam delatus, nobilissimam in illa die » coronam justo judice reddendæ hic situs exspectat, vixit » annos platonicos. Obiit 1547, 19. Cal. ab. »

XI. — Page 287.

La chute d'Ibrahim entraîna celle de son protégé Mohammed-Pascha, gouverneur du Soulkadr; sa place fut donnée à

Roustem-Pascha; les beglerbegs de Damas et d'Amassia, Mohammedbeg et Isa-Pascha, échangèrent entre eux leurs gouvernemens; peu de temps après, Roustem-Pascha fut nommé beglerbeg de Karamanie, et Elias-Pascha gouverneur du Soulkadr. Ferdi, f. 245. Tous ces changemens eurent lieu avant le départ de Souleïman-Pascha pour l'Arabie, et celui de la flotte pour la Pouille, en l'année 1537. Il ne faut pas confondre le vizir destitué Kasim-Pascha avec Kasim-Pascha qui avait dirigé le siége de Napoli. Ali, dans sa *Liste des Vizirs*, f. 294, les distingue parfaitement.

XII. — Page 289.

Cantemir, *Règne de Soliman*, note *ii*. Cet auteur assure avoir lu le diplôme avant que Sobiesky l'eût fait brûler, en l'année 1686. Du reste, on ne doit pas ajouter plus de crédit aux assertions de Cantemir en ce qui concerne l'histoire de la Moldavie, qu'à celles qui regardent l'histoire des Turcs. D'après lui, Bogdan arriva à Ofen en l'année 1529, mais Etienne son fils était mort en 1517; voy. Engel, *Histoire de Moldavie*, p. 164 et 168 : « Ces conventions (le diplôme donné par Souleïman à Ofen) furent ponctuellement exécutées de la part des Turcs jusqu'au règne du prince Piere Rares; alors ils lui demandèrent un Harai (Kharadj). » Mais Raresch était déjà en 1529 assis sur le siége ducal, et ce fut à lui et non à son prédécesseur que Souleïman conféra ce diplôme.

XIII. — Page 290.

Djelalzadé, f. 219, et Ali, f. 250, les nomment : Maaschouk Oghlan, fils de Mest Khoun Abdoullah Oghlan, Mourtezi Oghlan Hadji Khalil Oghlan, le Schirinbeg Bababeg, khodja Mamabeg, Hasanbouladbeg, Bipoulouschbeg, Morounbeg, Hadji Alibeg, le beg du Kipdjak, Koutschoukbeg, le beg de Manfout Djanibeg, Ak Babaï Mirza, Ko saat

Mirza, Sélimschahbeg, Ahmedpaschabeg, Ali Hadjibeg, Ibrahimbeg, Taghalibbeg, Berdghazibeg, Kemalbeg, Nousch Mirza, Ak Koutzchoukbeg (ambassadeur du khan de Khazan, Noukouschbeg, les ambassadeurs d'Abdoullah Yakhschi, Schidakbeg, etc. etc.). Nous avons déjà parlé des Oghlans (garçons de la Porte) dans le livre relatif à l'histoire de Timour, où ils figurent sous le titre d'Aghlens.

XIV. — Page 296.

Sagredo, p. 264. Dans son *Histoire des guerres maritimes*, Hadji Khalfa en exagère le nombre; il compte 80 galères d'Espagne, 72 de Venise, 30 du Pape, 10 de l'ordre de Malte, 50 de la république de Gênes (sous les ordres de Doria), 10 du Portugal; en tout 162 galères, 140 fustes, 300 bâtimens de transport; et somme générale, 600 navires de différentes grandeurs. De son côté, Sagredo porte le nombre des bâtimens qui composaient la flotte de Khaïreddin à 150, au lieu de 122. La description de cette bataille remplit, dans Guazzo, qui l'appelle la *Battaglia del Galeone*, huit pages, depuis la page 234 jusqu'à la page 242.

XV. — Page 299.

L'ouvrage intitulé : *Almanah er-rahmaniyet*, contient sur son administration les distiques dont voici la traduction : « En ces jours, l'Egypte brillait d'un éclat pareil à celui qui colore les joues des amans; le Caire était encore triomphant, tandis qu'aujourd'hui il n'offre que ruines; les hommes y jouissaient d'une grande prospérité et vivaient dans l'abondance. » Le jeu de mots qui fait le mérite de ces vers consiste, en langue arabe, dans la double signification du mot *Kahira*, qui veut dire à la fois, *celle qui venge* et *celle qui triomphe*.

XVI. — Page 300.

Souheïli, f. 55. Le vers cité par cet auteur, et dans lequel

le grand poëte turc, Baki, vante l'aqueduc construit sous le règne de Souleïman, est encore plus difficile à traduire que les distiques arabes dont il est question dans la note précédente. « Lui qui connaît le prix de l'eau, le prix du poignard, fait construire des aqueducs et amener l'eau à travers mille voûtes jusqu'au cœur de la ville. » *Kemer*, en grec χαμαρα, signifie à la fois *voûte* et *ceinture*, et c'est à travers mille ceintures (voûtes) que Souleïman conduisait le beau poignard (l'eau) au cœur de la ville.

XVII. — Page 305.

Il suffit de remarquer à quelle date Hadji Khalfa rapporte la mort d'Ayas-Pascha, et la promotion de Loutfi-Pascha, pour bien se convaincre qu'il ne faut consulter ses *Tables chronologiques* qu'avec une extrême circonspection. Loutfi, que son exactitude et sa fidélité distinguent parmi les historiens ottomans les plus dignes de foi, et qui devait être le mieux instruit, quant aux événemens qui eurent lieu pendant son administration comme grand-vizir, désigne le 26 safer (13 juillet); Ferdi, f. 208, se trouve parfaitement d'accord avec lui; Hadji Khalfa fait donc dans ses *Tables chronologiques*, à la liste des grands-vizirs, une erreur manifeste, lorsqu'il dit, p. 176, qu'Ayas-Pascha avait été destitué au mois de silhidjé 944. Cette destitution n'eut lieu que quinze mois plus tard. Le biographe des vizirs, Osman-Efendi, a textuellement reproduit l'inexacte assertion d'Hadji Khalfa. Solakzadé, qui place la mort d'Ayas-Pascha et la nomination de Loutfi-Pascha immédiatement après la défaite de Katzianer, au mois de redjeb 944, se trompe également. Le document turc le plus ancien qui se trouve dans les archives de la maison imp. roy. d'Autriche, est une lettre d'Ayas-Pascha, datée de l'année 1537, et apportée au roi Ferdinand, par Marya Barzizi, en réponse à la lettre que le roi avait adressée au Sultan pour excuser l'assassinat de Louis Gritti.

La devise artistement figurée du sceau du Sultan reproduit ces mots de la tradition : *Kefa bil maouti waïzen,* c'est-à-dire *la mort est le meilleur prédicateur.* Le premier écuyer-tranchant, Ayas-Pascha, était un renégat de Silésie, du nom de Jérôme Essykemer. On trouve, dans les archives de la maison imp. roy. d'Autriche, une lettre de ce renégat adressée à Wolfgang Sauermann à Breslau, dans laquelle il lui écrit à l'occasion de la campagne de Perse : « Que l'empereur marchait contre les Turcs rouges (les Persans) avec une armée forte de cent quarante mille hommes. » Comme Loutfi-Pascha ne fut nommé grand-vizir qu'en 1539, il est impossible que l'anecdote racontée dans *Crusii Turco-Græcia,* p. 156 à 161, sur le moufti Djemali, ait eu lieu en 1536 sous l'administration de Loufti-Pascha. D'ailleurs, l'ordre barbare de détruire toutes les églises chrétiennes est plutôt dans le caractère de Sélim que dans celui de Souleïman, un des souverains ottomans les plus tolérans et les plus humains.

XVIII. — Page 305.

Mouradjea-d'Ohsson, t. IV, p. 351, raconte d'après Hasanbegzadé : « Un jour il alla jusqu'à ordonner qu'une Ma-» hométane surprise au milieu de ses débauches fût mutilée » à coups de rasoir dans une partie du corps que la pudeur » ne permet pas de nommer. L'indécence et la barbarie de » cette punition révoltèrent tous les esprits. Loutfi-Pascha » était marié à une Sultane, sœur de son maître. Cette prin-» cesse indignée lui fit les reproches les plus vifs et les plus » amers. Ne devais-tu pas, lui dit-elle, respecter la pudeur? » Comment as-tu pu inventer un supplice aussi cruel et aussi » flétrissant? Il est fait pour le crime, répondit le vizir, et » desormais il sera la peine que l'on infligera à toutes celles » qui se déshonoreront au mépris de la religion et des lois. A » ces mots la Sultane l'accabla d'injures, et le traita d'impu-

» dent, de barbare, de tyran. Transporté de colère, le mi» nistre met la main sur une masse d'armes et se précipite » sur elle ; aux cris de la Sultane, les filles esclaves et les eu» nuques préposés à la garde volent à son secours et chassent » à coups de poings le vizir de l'appartement de leur maî» tresse. Un événement si extraordinaire entraîna la perte de » Loufti-Pascha. Sulyman blâma hautement sa conduite, » ordonna sa séparation de la Sultane, le depouilla de sa di» gnité, et l'envoya en exil à Demitoca, où il termina ses » jours. » D'après cela, il est clair que Boissard (*Vitæ et icones Sultanorum Turcicorum*) s'est trompé en faisant sur Loutfi (Lutsis) ce distique :

Quæ tibi cum molli res est pollute cinædo
Cum cubet in thalamis regia nympha tuis.

Dans l'introduction de son histoire ottomane, Loutfi-Pascha donne la liste de ses ouvrages turcs ou arabes; voici les titres de ceux qui sont écrits dans la dernière langue : *Soubdetet mezaïl fil itikadat wel-ibadat,* c'est-à-dire *Choix des questions sur le dogme et le rite; Kitaboul-Kounouz filaataïfir-roumouz fil ehaadis el erbaïn*, c'est-à-dire *le Livre des trésors dans les secrets agréables des quarante traditions.* Loutfi a composé en outre un traité sur *la sincérité des vues d'après lesquelles l'homme agit;* un autre sur *les martyrs et les choses dernières;* un troisième sur *les qualités des sunnis* (orthodoxes) *et des hérétiques;* un quatrième sur *les exigences de la prière du vendredi;* un cinquième sur *l'entrée au bain et la coupe des ongles;* un sixième sur *la perte de la connaissance dans l'agonie;* sur *le repentir et le penitent;* un septième sur *les animaux de chasse et de sacrifices*, c'est-à-dire, sur les animaux dont la chair est permise ou défendue; un huitième *sur la guérison des malades et l'état des mourans.* Enfin on lui doit un traité sur *les actions des serviteurs.* Parmi les ouvrages que Loutfi-Pascha a écrits en turc, il faut citer 1° *Kitab tenbihoul ghafilin we tekidoul ghafilin*, c'est-à-

dire « Exhortation aux négligens et recommandation aux paresseux ; 2° *Tohfetoul-talibin*, c'est-à-dire « le présent pour ceux qui demandent, » sorte d'homélie ; 3° *Le livre de la vie*, ouvrage polémique ; 4° un traité sur les *questions et réponses* ; 5° *un traité médical ; 6° une histoire des Ottomans ;* 7° l'*Histoire de l'invasion de Saltoukdedé du temps des Seldjoukides ;* 8° l'*Assafnamé* ou *instruction pour les vizirs*, en quatre chapitres. J'ai en ma possession ces trois derniers ouvrages fort rares, réunis en un seul volume. Dans son histoire ottomane, Loufti rapporte, immédiatement après les circonstances de sa promotion au grand-vizirat, quelques anecdotes relatives à l'impôt perçu sur les chevaux des courriers, et dont il démontre les abus par des exemples, tirés de la campagne de Perse et de celle d'Egypte ; il pousse la sincérité jusqu'à comparer les Turcs, sous ce rapport, avec les Mogols : *We Osmanlü oulak zoulminden Djenghizileré taklid Kibi etmischler idi*, c'est-à-dire « les Ottomans ont pour ainsi dire égalé les Djenghizides en cruauté, quant au service des courriers. » Le témoignage d'Almosnino vient à l'appui des assertions de Loutfi : « Mandando en espezial de-» rogar la lei que ania, de que los Correos y lacayos quando » iban à cosas del real servicio pudiesen quitar los cavallos » a qualquier caminante, tomando con esto la mano de que à » qualquiera que toparan en los desiertos, y despoblados, se » le tomavan, dexandolo alli solo, pasando el riesgo que se » considera en persona y hazienda. » f. 131.

XIX. — Page 310.

Les hauts faits de Capello dans la guerre contre les Turcs sont attestés par l'épitaphe inscrite sur son tombeau dans l'église de Santa-Maria Formosa, à Venise. « Vincentius Cap-» pellus maritimarum rerum peritissimus et antiquorum lau-» dibus par, triremium onerariarum præfectus ab Hen-» rico VII Britt. Rege insigne donatus, classis legatus V,

» Imp. designatus ter classem deduxit, collapsam nava-
» lem disciplinam restituit, ad Zacinthum. — In Ambracio
» sinu Barbarossam Ottomanicæ classis ducem postridie ad
» internetionem deleturus nisi fata christianis adversa ve-
» tuissent. In Rizonico sinu Castro novo expugnato Divi
» Martii procurator universæ reipublicæ consensu crea-
» tus, in patria moritur totius civitatis mœrore, ætatis 72
» (1542). »

XX. — Page 317.

Les deux documens turcs sont déposés dans les archives de Venise, le premier daté du mois de rebioul-ewwel 947 (juillet 1540), le second du mois de silhidjé 947 (avril 1541). La date du mois de mai 1540, donnée par Daru dans son Histoire de Venise, ne peut donc s'appliquer ni au traité vénitien ni à sa ratification. On trouve dans les archives de la maison Imp. Roy. d'Autriche, parmi les *Scritture turchesche* de l'année 1530 à 1549, les dix pièces d'Etat qui suivent: 1° recommandation de Souleïman au doge de Venise d'entretenir avec la France des relations amicales, 29 schewal 947 (28 février 1540). 2° Lettre de Souleïman au doge, dans laquelle le Sultan l'exhorte de nouveau à continuer ces relations, datée du 1er schewal 948, et remise au doge le 1er avril 1542. 3° Lettre, en forme de ferman, qui enjoint à Venise de restituer les effets pris sur les galères de Barberousse, datée du 1er safer 949, 17 mai 1542. 4° La lettre de récréance de Souleïman pour l'ambassadeur vénitien Jérôme, en réponse à la lettre remise par Younisbeg, datée du 4 octobre 1542. 5° Une lettre en forme de ferman, et portant la même date, dans laquelle Souleïman demande au doge l'extradition d'un esclave qui s'est enfui. 6° Une lettre datée de la même année et dans la même forme, par laquelle Souleïman exige la démolition d'un château nouvellement construit. 7° La lettre de récréance de Souleïman pour le baile Tiepolo, du 6 jan-

vier 1545. 8° Une lettre de Souleïmân au doge, relative aux dommages causés aux Vénitiens en Dalmatie, datée de l'an 953 (1546). 9° Lettre annonçant les conquêtes en Perse, datée de Haleb 29 schewal 955 (1548). 10° Lettre en forme de ferman à la Seigneurie, demandant la restitution de trois villages, et datée du mois de schewal 956 (1549).

LIVRE XXX.

I. — Page 320.

Les réponses du roi Ferdinand aux lettres de Souleïman datées de Bagdad et Tebriz, ont été citées plus haut. La réponse à la troisième lettre du Sultan, datée de Diarbekr, se trouve dans les archives de la maison Imp. Roy. d'Autriche. (*Litteræ Ferdinandi*, 14 mai 1536, Innspruck) : « Pervenere » ad nos litteræ M. V. in civitate Embde (Amid) datæ per » Mustafa Ciaus Albak. » Le roi félicite Souleïman de son heureux retour à Constantinople, et ajoute qu'il espère bientôt voir arriver « Joannem Mariam de Barzizia comendato- » rem Brixiensem, quem expedivimus gratulandi causa ut » filius patri. »

II. — Page 321.

« Seconda risposta del Gran Signor per bocha del Sgr. Ajas » bacha sopra quello che Johan Marya Barziz dolendosse, che » le prime proposte non esser conforme alle promesse fatte » per il Gran Signor alla Regia Maestà, che al manco il detto » G. Signor si havesse di risolvere che non volendo reinte- » grare pacificamente la Regia Maestà del regno di Ongeria, » che al manco prometesse et fasse consento che detta Maestà » con le forze proprie potesse expellere il Conte Johan Sce- » pusiense foro del detto regno, e se anche il G. Sgr. non

» volesse consentir a questo che Johan Marya Barzi ne sia » certificato per possersene expeditamente ritornar della » Regia Maestà per il camino dove era venuto. » C'est là le titre du *Rapport* de l'ambassadeur (Archives de la maison I. R. d'Autriche).

III. — Page 324.

« Cum Tekeli et Szemezei accessissent et nuntium dedis- » sent de defectione Perenii et aliorum ad Ferdinandum, Sul- » tanus cum legato Joannis concludit et regnum puero con- » tulit. » Rapport de l'ambassadeur Lasczky, dans les archives de la maison Imp. Roy. d'Autriche. « Advenit hic Christo- » phorus Semczcy, ut proderet quatuor castra ac patriam » Turcis. Heri etiam filius Perenii ingressus est Conclave et » circumcidetur Adrianopoli : Petrus Voivoda Moldaviensis » est pollicitus redditurum se castra quæ in Transylvania » habet. Orator Gallus discessit ad inflammandum bellum, » magno auxilio fuit Oratoribus Regis Joannis, ut regnum » puero daretur. » *Rapport* de l'ambassadeur Lasczky, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche.

IV. — Page 328.

Ce que dit Ferdi sur cette augmentation de solde s'accorde avec la supposition de Lasczky, que ces troupes avaient été destinées à surveiller le prince gouverneur pendant la campagne du Sultan en Asie : « Non tantum contra Persam quam » contra filium, ne patri rebellet, quod timebatur. »

V. — Page 329.

« La Rossa poi (Roxelane) che odiava Ibrahim come » amico de Mustafa primogenito di Solimano nato della » prima moglie. » Sagredo, l. IV, p. 220. Le rapport de Piero Bragadino, daté de l'année 1526, dans Marini Sanuto, XLI, ne laisse aucun doute que *la Rossa*, dont quel-

ques auteurs font *la Rousse*, n'est autre que la favorite russe. « A 4 fiol, il primo Mustafa di anni 9 con una donna di na- » zione Schiavona; sta col fiol nel Seraio, el Sr. non s'im- » pazza più con lei. Tre altri figlj a con questa altra donna » di nation *Rossa*, giovine non bella ma grassiada — li ha » fatto vestimenti per ducati 100 M.; il primo fiol di questa » si chiama Selim, di anni 6, il secondo Murad di anni 3, » il terzo Maomet di anno 1, nassete poi la vinuta d'Ibraim » dal Cairo. Mustafa uomo di gegno, amato dai Janisseri. »

VI. — Page 334.

Voy. Istuanfi, Jovius, t. XL, p. 285, et l'ouvrage intitulé : *Vier wahrhaftige Missiven, eyne der Frauen Isabella Kuniginn Janus nachgelassene Wittib in Ungarn, wie untreulich der Türk und die iren mit ir umgangen; die andere eyne so in der Belagerung bey der Kuniginn im Schloss gewest, wie es mit Ofen vor und nach der Belagerung ergangen; die dritte eynes Ungarn von Gran wie es itz zu Ofen zugeht die vierdt des Türkischen Tyranen an die Sibenbürger aus dem Latein ins Teutsch gebracht anno* 1542. Ce dernier ouvrage, écrit par un des serviteurs d'Isabelle qui formaient l'escorte du jeune prince lorsqu'il fut amené au camp de Souleïman, est précieux à consulter; mais aucun des historiens modernes, pas même Catona, n'en a eu connaissance : les quatre lettres dont il est ici question se trouvent dans les archives de la maison I. R. d'Autriche : *Historemata* et *Diplomata*.

VII. — Page 336.

Istuanfi dit avoir vu le diplôme; il appelle le nischandji *Nisaegi*. Ferdi, f. 354, s'accorde avec lui. Petschewi, f. 78, exprime son étonnement de ce que Djelalzadé, le nischandji, n'ait pas fait mention dans son histoire de cette circonstance. Cependant il dit expressément, f. 219, que le

fils de Yanousch avait été investi d'un sandjak dans la Transylvanie, avec promesse de l'empereur que, lorsqu'il deviendrait majeur, il l'installerait sur le trône de son père. *Erdel wilayetindé sandjaghi houmayoun weriloub, sonra irischoub yarar oldoukda girü babasi yeriné Oungourous Kiralligh tewidjih olounmak üzré mouahadeï Houmayoun scherefsoudour bouldi.* Solakzadé, f. 113, dit la même chose. Katib Mohammed, dans le *Djamioul-tewarikh*, et le *Nokhbetet-tewarikh*, f. 138, parlent également de l'investiture du jeune Sigismond d'un sandjak en Transylvanie. Voyez aussi Loutfi, f. 93.

VIII. — Page 339.

Cette lettre vient après celle d'Ayas-Pascha, en date de l'an 1537, et apportée par l'ambassadeur Marya Barzizi; elle est encore précédée d'un ordre envoyé antérieurement à Mailath, dont il sera question plus bas. Cette lettre est classée, d'après l'ordre chronologique, la troisième parmi les documens turcs du règne de Souleïman qui se trouvent dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche; mais c'est la première qui fut écrite par un sultan ottoman au roi de Hongrie; elle est datée de Constantinople du mois de sâfer 948 (juin 1548). Il existe une autre lettre en italien du drogman de la Porte Younisbeg, datée d'Andrinople du 1er mars 1541, et adressée à Ferdinand. Younisbeg y porte le titre d'*interpreto dell' eccelsa Porta del Gran Signore.* La réponse de Ferdinand, dont le brouillon se trouve dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche, et par laquelle ce prince se plaint de la captivité de Lasczky et demande un sauf-conduit pour un nouvel ambassadeur, est datée du 27 mai 1541.

IX. — Page 345.

Le savant hongrois Kys, qui dédia vingt-trois ans plus tard à l'empereur Maximilien II un récit détaillé sur l'ambassade

de Herberstein et de Salm, avec une description du camp des Turcs, faisait partie de cette ambassade. Son ouvrage est compris dans les *Manuscrits historiques* de la Bibliothèque I. R. d'Autriche, sous le titre : « Exegeticon, hoc est com» pendiosa quædam descriptio ad arma sumenda contra effe» rum, Barbarum et Christiani nominis hæreditarium hostem » Tyrannum Thurcam, Divo Maximiliano Secundo electo » Romanorum Imperatori anno 1564 feliciter dedicatum a hu» millimo veterano clientulo autore Petro Litterato Kys Quin» que ecclesiensi Pannonio Domini Nicolai Olahi Archiepis» copi ecclesiæ Strygoniensis Primatiæ Regiæ Hung. Cæs. lo» cumt. familiar. » L'auteur donne sur sa personne et sur ses fonctions d'interprète les notions suivantes : « Eo tunc Domi» nus Comes a Salmis videns ob pestilentiam servitorum suo» rum penuriam in arce Strygoniensi me et Jeronimum Dwdyth » alias Schardelath jam dudum defunctum precatus a Reve» rend. quondam Dno. Paulo de Warda Archiepiscopo ec» clesiæ Strygoniensis Domino meo in interpretem scribam et » servitorem impetraverat, dumque in eodem campo turcico » horologium magnum argenteum deauratum Thurcæ per Cæ» saream Majestatem missum in medium Janycherorum (Ja» nissaires) atque Zwlakorum (Solaks) presentiam attolisse» mus, quidam interpres Thurca et intimus Secretarius Im» peratoris Thurcarum ex physionomia mea illic me cognoverat » nomine Petrus Ewzthery, cum quo ante cladem Ludovici » regis dum puerum tredecim annorum ferme agebam in Gym» nasio Quinqueecclesiensi sub uno tyrocinio et præceptore » conversati atque eruditi fuimus, quum tempore præfatæ in» felicis cladis Mochaziensis, quosdam Serenissimi Ludovici » regis Hungariæ ad vineam parentis mei prope Quinqueec» clesias tum profecti ambo fueramus Turci in via publica re» gni prope me ceperunt; ego vero Christi propensissima gra» tia in densissimis dumetis præceps confugiens conservatus » eram; in eodem itaque castro turcico, quum cum præfatis » Dominis oratoribus certis diebus versarer — cum eoque in-

» terprete Thurcico familiariter tamquam cum meo veterano » condiscipulo amicabiliter conversarer in maximo et firmis- » simo secreto Cæsaris Thurcarum campum typum modum et » formam — ad amussim mihi dum bona fide declarasset — » perscribendum curavi. »

X. — Page 345.

Des quatre missives précitées et publiées par le proviseur de Gran, Mustwek, la première est écrite par la reine Isabelle à Severino Bona de Balicze, et datée de Lippa, an 1541. On y lit ce passage : « Wir kœnnen nicht mer bergen, dass wir von » unserer Morgengab nicht mer dann die zwey Geschlœs inne » haben Salmath und die Lippen; das Schloss Chlitzo und » Rikelwar haben wir dem Peter Waiwod in der Moldau wie- » der müssen zustellen, der itzo sein Schloss fordert. Von dem » andern Schloss Dewa haben wir das ganze jar keinen Heller » eingenommen; die drey Geschlœss Thokei, Ragotz und Tata » hat der romisch Kunig innen, Valentinus Tœrœk, so man » Türk Walandt nannt, hat das Schloss Debrecyn, so hat der » Türk unser mit keinem wort nie gedacht. »

XI. — Page 345.

Les plaintes qu'exprima Paulin au sujet du meurtre de l'ambassadeur, immédiatement avant l'affranchissement de Lasczky, ne prouvent point que ce dernier ait réussi à convaincre le Sultan de l'innocence de l'empereur; d'ailleurs Lasczky ne fut pas mis en liberté lors de l'arrivée de Souleïman à Belgrade, comme le prétend Fessler; Jovius dit seulement : « Ex » itinere autem Laschium legatum liberaliter dimisit. » La troisième des quatre missives dont nous avons parlé plus haut, et dans laquelle le proviseur de Gran écrit au baron François de Ravay : « So ist auch H. Hieronymus Ladzky auch wieder » kummen, sagt er habe den türkischen Kaiser 2 tagreis von » Ofen gelassen, und wie er den Tœrœk Walandt auf einem

» roslein umherfüre, er sey angefesselt an Hænden und Füssen » und werde aber nachts angeschmidt an Ketten. »

XII. — Page 347.

L'auteur des *Nouvelles sur la régence d'Alger*, t. II, p. 662, a déjà relevé l'erreur de Robertson, qui rapporte cette tempête au second jour du débarquement des troupes; la date citée par Guazzo s'accorde parfaitement avec celle que donne Hadji Khalfa dans l'*Histoire des guerres maritimes;* tous deux font mention de cette tempête comme étant survenue dans la nuit du cinquième jour (la flotte arriva le 20 octobre). Seulement Hadji Khalfa se trompe en fixant pour date de l'arrivée de l'armée le 28 djemazioul-akhir, c'est-à-dire le 19 novembre au lieu du 20. Le commentaire de Khaïreddin désigne le 28 djemazioul-akhir, un jeudi, et le jeudi de la semaine qui correspond à cette date se trouve être dans l'année 1541, le 20 octobre. Il y a donc entre ces divers historiens accord quant au jour de la semaine, mais non quant au jour du mois. On lit dans Guazzo, *Storia*, f. 286 : « La seguente notte, qual fu ai 24 ottobre. »

XIII. — Page 349.

L'auteur des *Nouvelles sur la régence d'Alger* reproche à juste titre à Robertson de placer Matafouz à trois journées de marche d'Alger; mais il ignore, ainsi que cet historien, que c'est à Matafouz que la flotte débarqua les troupes, et que Villagagnoni a déterminé d'une manière très-précise la distance qui sépare Alger de ce cap : « Urbs duodecim fere me» dia ducta linea millibus abest a promontorio. » La distance en ligne droite était donc de quatre lieues, comme le suppose avec raison l'auteur des *Nouvelles;* car Villagagnoni ajoute : « Sin autem pedibus eatur propter litoris obliquitatem 20 mil» lia erant facienda. » Le nom de Matafouz n'est qu'une altération du mot arabe *Tementus;* cette dernière dénomination se trouve reproduite dans l'*Histoire des guerres maritimes*,

f. 27; dans l'*Atlas maritime* de Piri Reïs, on lit sur la carte ces mots écrits par une main étrangère, à côté de la baie formée par ce promontoire : « C'est ici que la flotte des infidèles fut détruite. » Il est singulier que l'auteur des *Nouvelles sur Alger* n'ait pas reconnu Matafouz dans le mot *Temend fouze*, bien que, t. I, p. 113, il cite *Monte fuse*, le Matifux des Espagnols.

XIV. — Page 351.

Sagredo, p. 286, donne cette lettre. Les archives de France paraissent contenir aussi peu de documens sur l'ambassade de Pellicier que sur toutes les antérieures et dont il a été question dans le cours de cette histoire; car Flassan lui-même ne cite pas le nom de Pellicier, tandis que Sagredo, p. 284, parle du *Monsignor Pelliciero ordinario ministro*. Voy. encore dans Knolles, t. I, p. 490 : *The sharpe oration of Soliman the Eunuc Bassa to Polinus.*

XV. — Page 351.

Sagredo, p. 287 : « Nella Sabina e in Tivoli. »

XVI. — Page 353.

Outre l'*Histoire des guerres maritimes* et les commentaires de Khaïreddin, le siége de Nissa se trouve aussi mentionné dans l'*Histoire des campagnes de Hongrie*, 1542 et 1543, par Sinantschaousch. Cet auteur fixe le nombre des bâtimens dont se composait la flotte française à douze seulement, savoir : huit galères et quatre grands vaisseaux. Il dit que Khaïreddin avait demandé l'autorisation de ramener à Constantinople la flotte ottomane pour y passer l'hiver, et qu'il l'obtint, par une lettre de Souleïman que lui apporta l'interprète Hasan (*Histoire de Sinan*, f. 186). Le commentaire de Khaïreddin, qu'il dicta, d'après les ordres du Sultan, à Sinantschaousch, finit à l'époque où le siége d'Alger fut levé.

XVII. — Page 356.

Ferdi, f. 360, établit que le premier gouverneur installé par le Sultan à Ofen fut Souleïman-Pascha, d'origine hongroise, et non pas, comme le prétend Wernhar dans Catona, t. XXI, p. 91, Mohammed, le fondateur des bains publics d'Ofen; ce dernier ne vint que plus tard. Le rapport du proviseur de Gran (la troisième des missives précitées) confirme l'assertion de Ferdi : « Der Türk hat zu Ofen Suleïman Bassa »lassen, der zuvor in Babilonien gewest. »

XVIII. — Page 356.

Ferdi, f. 362 et 363. L'excellente histoire de cet auteur s'arrête à l'époque du siége de Pesth et des mutations qui eurent lieu parmi les divers gouverneurs. L'exemplaire de cette histoire, qui fait partie de ma collection, paraît avoir été écrit par un prince du sang, car il finit en ces termes : *Keteboubou el-fakir Moustafa Ali Osman*, c'est-à-dire *écrit de la main du pauvre Moustafa de la famille d'Osman.*

XIX. — Page 359.

Istuanfi, liv. XV, p. 249. « Duce Jusupho Chiliarcho, qui, » quod bello persico camelis et sarcinariis jumentis præfuisset » Sagmarius aut Segvanbassa appellabatur. » Cet historien commet ici une grande erreur, car Seghanbaschi signifie littéralement gardien des chiens, et l'officier revêtu de ce grade n'avait point à s'occuper de la conduite des chameaux et des bagages. Fessler fait de ce titre un nom propre : *Jusuph Sagmar.*

XX. — Page 360.

Sinantschaousch, dans son *Histoire de la campagne de Hongrie,* en l'année 1543, f. 20, ajoute un zéro au chiffre déjà exagéré de 80,000. Petschewi, f. 79, celui qui, de tous les histo-

riens, donne le plus de détails sur le siége de Pesth, porte les forces des assiégeans à plus de cent mille hommes, et dit dans un distique qui caractérise le style des Ottomans: *Djoumlé hersekler we begler we Kiral olan segler,* c'est-à-dire « vinrent alors lès ducs, princes et rois, *ces chiens.* » Outre les paschas cités dans Istuanfi comme étant accourus pour secourir Pesth, Petschewi désigne encore le beg de Semendra Doukaghinzadé Mohammed, celui de Poschega, Arslanbeg, fils de Mohammed Yahya-Paschazadé, le beg d'Aladjahissar Bidoukhanbeg et celui de Güstendil, Kizrbeg; c'est de la bouche du dernier que le père de Petschewi reçut ces notions.

XXI. — Page 362.

La description de cette marche triomphale remplit quinze feuilles dans Sinantschaouch. Le départ du Sultan est fixé par Djelalzadé, f. 244, et Petschewi, f. 80, au 18 moharrem, 23 avril, un lundi. Sinantschaouch écrit pour *on sekizindji* (douze), *on ikindji,* et remplace le lundi par le mercredi, ce qui est une double erreur, en ce que le 12 moharrem (17 avril) correspondait à un mardi.

XXII — Page 365.

Sinantschaousch, f. 56, qui a fait l'historique de cette campagne en sa qualité de témoin oculaire, était chargé de l'inspection des redoutes (*metris*); il nomme, comme lui ayant été subordonnés dans ce service, son kapidji-baschi, Mohammed, et le voïévode Keïwan. Les notions que renferme son Histoire suppléent à la lacune du *Journal* de Souleïman, qui, malheureusement, comme nous l'avons remarqué, s'arrête à la huitième campagne de ce prince. Voici, d'après Sinantschaousch, la marche de l'armée jusqu'à Sofia; elle passa à Schehrkœi, Izor et aux bains chauds, près de Nissa, où elle fit halte pendant deux jours, et d'où elle repartit le 22 sâfer (26 mai); puis à Aladjahissar; traversa le défilé, les rivières de l'Ibre et de la

Morawa ; elle passa ensuite à Banitidjé, Ak Kilissé, Weralia, Hissarlik et Belgrade, où elle s'arrêta trois jours, et d'où elle repartit le 3 rebioul-ewwel (6 juin). En sortant de Belgrade, l'armée longea la rive gauche de la Save, et campa successivement à Morawaczie, Grabocze, Debruze et Kormariczé ; plus loin, elle traversa un pont, et Hadji Mohammedbeg se présenta devant Sabacz avec quatre-vingt treize navires, par ordre du Sultan ; l'armée vint ensuite camper à Sabacz, puis à Mitrovicz. La pluie l'obligea de faire halte ; enfin elle se remit en marche, et passa par Iladjé, Vukovar et Bourkhouwa.

XXIII. — Page 367.

Sinantschaousch, f. 86. Petschewi, f. 81, est d'accord avec lui. Voy. aussi Djelalzadé, f. 247 ; Catona a donc tort d'accuser Stella qui raconte dans le même ordre chronologique la conquête de Fünfkirchen et celle de Siklós : « Ordine præ» postero, quum ante Quinqueecclesias Soclosia Turcis occur» rerit. » (Liv. XXI, p. 303.) Ceci est juste par rapport à la position de ces deux places, mais non pas quant à l'époque où elles furent prises. Du reste, Catona n'a pas observé qu'Istuanfi dit la même chose que Stella. « Ut prius, quam Solimanus » capta Soclosia castra moveret, obliti officii honorisque sui » de turpi ac inhonesta fuga consilia inirent. » (Dans Catona, XXI, p. 310).

XXIV — Page 368.

Petschewi, f. 80, Djelalzadé, f. 249. La meilleure preuve que la date du 14 rebioul-akhir n'est pas exacte, c'est que Djelalzadé et les autres historiens qui ont puisé dans son histoire, tels que Ali, XLI[e] récit, disent, quelques lignes plus bas, qu'il y eut diwan le 8 du même mois, et qu'à ce diwan le Sultan distribua des vêtemens d'honneur et de récompense, pour la conquête de cette forteresse.

XXV — Page 368.

Je n'ai pu reconnaître les deux endroits que Sinantschaousch appelle *Sasalonia* et *Olyikouk*; mais qui devinerait, dans Cantemir, *règne de Soliman*, que les noms de *Liposa*, *Bezosi*, *Schoklavass* et *Usturgunbelgrad*, désignent les villes de Valpo, Fünfkirchen, Siklós, Gran et Tata! Cet auteur n'a pas compris non plus que *Beznoi* n'était autre que Baez, car il dit, note 33: « Il semble qu'au même temps fut prise la ville des Cinq-» Églises. »

XXVI — Page 369.

Jovius l'appelle *Zirmar*, et Fessler (t. VII, p. 623), *Inirsach*. Sinantschaousch, f. 125, fixe à sept mille quintaux le poids de vingt-quatre mille charges de poudre pour les canons; la flotte portait en outre vingt-quatre mille boulets, dix mille pioches et pelles, et cinq mille gros clous.

XXVII. — Page 371.

Sinantschaousch, f. 143, écrit *Remmal*; Canano parle déjà de cet art divinatoire dans le récit du siége de Constantinople par Mourad II, et l'appelle ῥαμπλια.

XXVIII. — Page 371.

Cette assertion de Jovius (dans Catona, t. XXV, p. 317) qui s'accorde avec celle de Sinantschaousch, est sans doute plus juste que l'assertion de Stella (dans Catona, t. XXI, p. 338), suivant laquelle les Turcs auraient perdu trois mille hommes; mais il est probable que ce chiffre de trois mille a été par erreur écrit au lieu de celui de trois cents. Sinantschaousch cite au nombre des morts le sandjakbeg Bali Djendi Sinan, le beg de Silistra, Sehrimar, le tscheribaschi de Poschega, le senberekdjibaschi, le kilardjibaschi, le kapoukiaya de Malkodjoghli, frère de l'alaïbeg de la Morée, et Sinanbeg, le secrétaire de

Roustem-Pascha ; et parmi les blessés, le baltadji Mohammedbeg, l'alaïbeg de Semendra, et le devin lui-même.

XXIX. — Page 375.

Sinantschaousch, f. 174, met au nombre des morts le chambellan d'Ahmed-Pascha, le porte-drapeau du beg Osmanschah, le voïévode du feu grand-vizir Ayas-Pascha, le kiaya du beg de Karahissar, et parmi les blessés, le baltadji Mohammedbeg et Belal Mohammedbeg.

XXX. — Page 375.

Sinantschaousch et Petschewi donnent pour date au premier assaut le 27 djemazioul-ewwel (28 août), et au second assaut, le 2 djemazioul-akhir (2 septembre). Sinantschaousch fait seulement erreur quant au jour de la semaine qui se trouvait être un dimanche, comme l'indique Petschewi, et non pas un vendredi. Jovius prenant à tâche de rapporter tous les événemens mémorables du règne de Souleïman au 29 août, anniversaire de la bataille de Mohacz, désigne ce même jour comme celui où fut donné le premier assaut. Petschewi se trompe quand il assure que la ville se rendit immédiatement après.

XXXI. — Page 375.

Petschewi, f. 85. L'écrivain qui voudra tracer l'histoire des villes de Siklós, de Gran et de Stuhlweissenbourg pourra consulter avec fruit le récit fait par Sinantschaousch du siége de ces trois villes; Djelalzadé, Ali, le *Nokbetet-tewarikh*, n'en disent que peu de mots.

XXXII. — Page 377.

Djelalzadé, f. 261. Ali, XLIVe récit, f. 256. Solakzadé, f. 114. Les deux premiers fixent au lundi, 8 schâban, la mort du prince : mais le 8 schâban (6 novembre) correspondait, en 1543, à un mardi. Ces mêmes auteurs indiquent le 18 du mois,

un jeudi, comme étant le jour où se firent les funérailles, mais le 18 schâban (16 novembre) était un vendredi.

XXXIII. — Page 377.

Voyage d'Ewlia, et d'après lui *Topographie de Constantinople et du Bosphore,* Pesth 1822, t. I, p. 414. Ewlia, t. I, f. 48, dit que le corps du scheïkh Ali Tabl (Ali-le-Tambour), tambour d'Eyoub, reposait dans la cour de cette mosquée sous un platane.

XXXIV. — Page 383.

Ces douze sandjaks étaient alors, Ofen, Gran, Stuhlweissenbourg, Mohacz, Fünfkirchen, Siklós, Neograd, Hatwan, Szexard, Wessprim, Szegedin, Schimontornya ; à ces sandjaks furent ajoutées les villes d'Esclavonie, Poschega et Semendra, toute la Syrmie, ainsi que Wouldjterin en Servie. (Voy. l'aperçu statistique qui se trouve au commencement de l'*Histoire* de Djelalzadé.) Ce fut sous le règne de Mourad III et Mohammed III, que Szigeth, Kanischa, Erlau et Raab, furent incorporées au nouveau royaume. Le Banat et une partie de la Transylvanie formèrent un gouvernement distinct (celui de Temeswar), comme la Bosnie qui était composée des sandjaks de Zwornik, Bosnia, Kirka, Kliss et Hersek. Voy. *Géographie de la Hongrie,* par Hadji Khalfa.

XXXV. — Page 385.

« Alli 18 (Octobre 1546) passato mandò (Solyman) in Sanzachat di Caramania, che vol dir Cilicia, il secondo figliuolo » di questa Sultana chiamato Beyezeth, et retien appresso di se » il terzo solo chiamato Gienger (Djihanghir), e gobbo et » come dicono di natura ingenioso e faceto. » *Rapport* de Veltwyck, daté de Constantinople, 5 novembre 1546, dans les Archives de la maison imp. roy. d'Autriche. On lit encore dans le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien, daté du 6 octobre 1546,

qui fait partie des mêmes Archives : « Li giorni passati manato » di questa vita il Signor di Bogdania, in loco del quale investito il magior filio ; il terzo giorno Sultan Bajezid uscito fuori » di Costantinopoli per andar al suo Sangiac in Caramania in » una città detta Cogna presso Scandaloro ; sono stati dati » 20 gordone (bourses) di zechini a 10,000 per gordone. » Ce passage est curieux non-seulement sous le rapport historique, mais aussi quant aux notions géographiques qu'il contient ; car il place Scandaloro dans le voisinage de Koniah, et il serait dans ce cas impossible de supposer que Scandaloro fût la même ville que Iskenderoun ou Alexandretta.

XXXVI. — Page 386.

Le Selimnamé d'Oussouli, f. 14 à 17. Ces trois princesses s'appelaient Esma-Sultane, Gewher-Sultane et Schah-Sultane. Oussouli, fils d'un sipahi, faisait partie du corps des oulémas, et avait en cette qualité accompagné le prince Sélim à Koniah.

XXXVII. — Page 387.

Ali, dans sa *Notice* de Roustem-Pascha, et Osman-Efendi, dans la *Biographie des vizirs*, racontent qu'à l'époque où Souleïman songeait à donner à Roustem sa fille en mariage, les ennemis du vizir répandirent le bruit qu'il avait la cuisse attaquée de la lèpre. Pour se convaincre de la vérité, Souleïman introduisit parmi les gens de la maison de Roustem un fidèle serviteur du harem ; celui-ci ayant une fois aperçu, sur les vêtemens du vizir, un pou (ce qui, d'après la croyance des Ottomans, ne pouvait avoir lieu en cas de lèpre), s'écria : « Dieu soit loué pour ce pou qui prouve ta pureté, et te rend digne de devenir gendre du Sultan ! » La biographie des vizirs renferme à ce sujet les vers qui suivent :

Olidjak bir kischinün kawi talii yar
Kehlesi dakhi mahallindé anün isché yarar.

« Celui que doit favoriser la fortune trouvera un pou à l'heure propice. »

XXXVIII. — Page 387.

Loutfi, Hasan Tschelebi, *Biographies des poëtes,* et le rhéteur de Brousa, f. 116. Ce dernier cite les vers que Ramazanzadé composa ou prononça à cette occasion : « L'orfèvre seul sait ce que valent les pierres précieuses, tandis que d'autres les prennent pour du verre. Il ne faut pas parler aux sots de vertu, car ils ne peuvent l'apprécier. » Il paraît que ce sont les mêmes vers que Ramazanzadé composa sur le mépris qu'affectait Roustem-Pascha pour les poëtes, et dont parle Osman-Efendi dans ses Biographies. Le rhéteur de Brousa, dans *les Biographies des savans de Brousa*, dit, en s'appuyant sur les *Biographies des poëtes* par Hasan, que les vers suivans fort célèbres appartiennent également à l'auteur du *Houmayounnamé :*

Gœrmesem bir dem gham derdnak eïler beni
Ghaïrilé gœsem eger, ghaïret helak eïler beni.

« Si je ne dois plus te voir, c'en est fait de moi; la jalousie me tuera dès que je te verrai avec d'autres que moi. »

XXXIX. — Page 389.

« Plenipotentia pro Odoardo Cataneo Portugalliæ oratore et » Hieronymo Adurno Præposito ecclesiæ Agrensis Internun- » tio nostro nobis dilectis, quos ad tractandum ac agendum » cum Serenissimo et Potentissimo Principe Domino Soli- » mano Turcarum Imperatore ordinavimus et deputavimus. » Vienne, 29 décembre 1544. Adurno étant mort à Andrinople en l'année 1545, l'erreur d'Istuanfi, que du reste Catona (XXI, p. 533) a relevée, est suffisamment prouvée; à l'en croire, Adurno ne serait allé à Constantinople qu'en l'année 1547. Adurno est le premier qui se soit rendu à la Porte avec le titre d'internonce.

XL. — Page 393.

Younisbeg lui raconte les motifs du départ d'Aramont : « Hora ho inteso megliò la causa di l'andata d'Aramont da Ju- » nusbeg, la qual è in effetto, che Mr. Monluc ha inpedito » nella corte, che Aramont non habbi avuto ne lettere ne avisi » d'inportanza et sono stati questi Signori in tanta colera per » questo, che il ditto Aramont ne ha avuto a patir molti re- » chiochi et dicono chiaramente, che si mostra ben che non e » homo di cervello in la Corte di Francia, poichè per inimi- » citia particolare di dui servitori lassa il Re di Francia di avi- » sare un suo principal amico e favorito; hora Mr. Aramont » per ruinar il Monluc lettere di credenza dal Turcho et com- » mandamento di bocha da Rustanbassa, ch'el debbi dire al » Re di Francia suo Sgr. che quando il manda simili homini » come Monluc, che li tagli la lingua o la testà, perchè in » effecto l'anno passato furono dette da Monluc cose indegne » tanto del G. Sr. quanto di Rustanbassa. » (*Rapport* de Velt- wyck, du 5 novembre 1545).

XLI. — Page 393.

« Quanto alle cose di Portogal il Turco non vuol intendere » altra risoluzione con il Re, se non gli remetta e quitti li » 3000 centari di specie, quali altre volte il Re ha riceputo » in tributo dal Turcho. » *Rapport* de Veltwick du 5 novembre 1545. Après le départ d'Aramont, les ambassadeurs français qui arrivèrent en l'année 1547 à Constantinople sont, suivant les rapports des ambassadeurs vénitiens : 1° *Codignac : Alli* 10 (*Giugno* 1546) *gionse qui Mr. Codognat.* Le même ambassadeur revint une seconde fois au commencement de l'année suivante : *Mr. di Codognado huomo della christianissima Maestà gionse qui in giorni* 25 *da Narenta*. (*Rapport* du 7 janvier 1547). 2° *Fumé : Dapoi alli* 28 (juin) *gionto in questo luogo un gentiluomo francese nominato Mr. de Fumé, spedito da S. C. M. à questo Sr. con lettere credenziali, et qual andò*

alli 29 *a visitazione del Bassa* (*Rapport* du 9 juillet 1547). L'ambassadeur Aramont arriva de Raguse le 6 avril 1547, en vingt-quatre jours, et eut le 12 du même mois son audience du Sultan. (*Rapport* du 22 avril 1547). Puis: *M. de Fumé parti li* 29 *Agosto per andar in Italia*. On lit encore dans un autre rapport du 7 juillet, sur l'arrivée d'un Ecossais à Constantinople : *Tristo e scellerato Zuan Burlotto scuoto si è fatto Musulmano.*

XLII. — Page 394.

« Il C. Rogendorf arrivato qua alli 27 di Settembre con un » vento, come se il portasse le cose di tutta Christianità sopra » le spale — si ha slargato primo delle questione, ch'egli ha » con la sua donna, la quale lui fu legiera di cervello culpando » l'Imperatore e la Regina Maria che a torto l'han diffesa, e » che per dispetto si e venuto a metter in grembo di questo » Gran Signore, e che Sua Maestà veda li servici che li potra » far havendo lui tanti castelli in Austria. » C'est à cela que se rapporte la lettre d'intercession du comte Nicolas de Salm au roi Ferdinand, datée du 31 janvier 1547, et dont la copie se trouve dans l'almanach pour l'*Histoire nationale*, p. 140, quatrième année. Le baile de Venise mande à la Seigneurie, sur l'arrivée de Rogendorf : « Gionse in Constantinopoli un » Gentiluomo todescho nominato il Conte Christoforo Rogen- » dorf, Signore per quanto dice di 7 castelli d'Austria, si pre- » sentò a Rostem, il quale lo commandò a Jonusbeg. Ha por- » tato seco denari per la somma di 40,000 zecchini; fu basiar » la man' al Signor alli 10 (Ottobre) una mesa ora, li ha fatto » molto facile la presa di Vienna; » et dans une autre lettre du 5 janvier 1547 : « Questo Conte Rogendorf e venuto anch' » esso qui in Andrinopoli. » Ces divers documens se trouvent dans les Archives de la maison imp. roy. d'Autriche.

XLIII. — Page 398.

La plus grande confusion règne dans toutes les histoires

écrites jusqu'à ce jour, tant par rapport à la date de ce traité que sur sa teneur. Istuanfi, l. XVI, qui donne la date précise du 19 juin, commet une grave erreur en confondant la première mission de Veltwyck avec la seconde, et en plaçant la signature du traité en l'année 1546 au lieu de 1547. Eichhorn, dans son *Histoire des trois derniers siècles* (III, p. 463), fait la même faute. *Le Guide diplomatique* a commis une erreur plus grave encore en indiquant, d'après Struve, l'année 1544. Sagredo approche plus de la vérité lorsqu'il place la ratification au 9 octobre au lieu du 12. Du reste, le document qu'il reproduit est apocryphe, et de plus, sous sa plume, tous les noms deviennent méconnaissables : *Il segretario suo di qualche conto nominato Boslo insieme con Gianos Marchese*, au lieu de *nominato Giusto insieme con Giovanni Malvezzi*. Les ratifications de Charles-Quint et de Ferdinand, dont les copies se trouvent dans la maison I. R. d'Autriche, sont datées la première du 1er août, la seconde du 28 du même mois. Le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien fait encore mention d'une ambassade du roi de Pologne, qui arriva dans cette même année : « Questi giorni e giunto un noncio del Re di Polonia per » giustificar alcuni danni e per i confini. »

FIN DES NOTES DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME CINQUIÈME.

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

en l'année 916 (1510).

encore le nom d'Obeïdoullah.

10. Iskender.

9. Pir-Mohammed, † 978 (1570).

6. Abdoullatif, † 961 (1554).

3. Ebousaid, 939 (1532).

5. Abdoullah Obeidoullah mort six m plus tard.

8. Timour, † 968 (15

IV.

Table généalogique des Schérifs de la Mecque (Mekké), de la famille Kotadé.

Hasan, déposé en l'année 818 (1415), petit-fils d'Idjlan, qui abdiqua en l'année 763 (136 arrière-petit-fils de Remisché, fils d'Ebou Nemi Mohammed; il mourut en l'année (1454).

90 C 3

